

**DOCTORAT : ART, LETTRES ET LANGUES / SCIENCES HUMAINES ET
SOCIALES**

CHAMP DISCIPLINAIRE : PSYCHOLOGIE

SPECIALITE : PSYCHOLOGIE CLINIQUE ET PSYCHOPATHOLOGIE

Thèse présentée par :

MOKDAD ZMITRI Meriem

*Approche psychanalytique des liens dans le
couple et la famille :
Le travail de subjectivation en contexte
tunisien*

Dirigée par :

Pr. BEN REJEB Riadh / Pr. TISSERON Serge

Soutenue le : 10 juin 2015 (Date prévisionnelle)

JURY :

Pr BEN REJEB Riadh, Université de Tunis (Directeur)

**Dr TISSERON Serge, Université Paris Ouest Nanterre La Défense
(Directeur)**

Pr KRIDIS Nouredine, Université de Tunis (Rapporteur)

Dr EIGUER Alberto, Université Paris Descartes (Rapporteur)

Pr JAITIN Rosa, Université Paris Descartes (Présidente du jury)

Remerciements

Je souhaite remercier les professeurs Serge Tisseron et Riadh Ben Rejeb à qui je sais gré de la confiance qu'ils ont témoignée à mon égard et l'intérêt qu'ils ont accordé à ce travail.

*J'*exprime également ma gratitude aux membres du jury qui me font honneur de leur présence.

*C'*est aussi l'occasion pour moi de saluer l'influence directe ou indirecte sur ce travail de nombreuses discussions dont la lumière a pu jaillir ; celles qui m'ont réunie avec mes collègues et amis de l'Association Internationale de Psychanalyse de Couple et de Famille (AIPCF) et du département de psychologie de la faculté des sciences humaines et sociales de Tunis.

Que les couples et familles qui ont pris part à cette recherche ainsi que mes étudiants en psychologie trouvent, de même, dans cet espace, l'expression de ma gratitude ; les premiers pour leur temps et accueil, les seconds pour leur enthousiasme et épistémophilie.

Merci enfin aux « miens » que cette thèse a embarqués « corps et âme ». Qu'à travers ces surnoms, ils puissent palper la profondeur de ma reconnaissance. Merci à madame « Patience intarissable et dérision », ma mère ; à monsieur « Logistique et serviabilité », mon père ; à monsieur « Constance et sensibilité », mon mari ; à monsieur « Energie et surprises », Jed, notre fils ; à monsieur « Cocasserie », l'aîné de mes frères ; à madame « Courage et persévérance », ma sœur ; à monsieur « Le cœur sur la main », notre benjamin ; à monsieur « Rimes et rires », « Tonton Mokh ».

RÉSUMÉ

La psychanalyse est-elle épistémologiquement dans l'impasse ? Les « Japonais » (Lacan) ou encore les Arabes ne sont-ils pas « psychanalysables » ? Ce sont deux malaises qui ont concomitamment motivé cette recherche. Celle-ci découvre alors la « psychanalyse du lien » à laquelle elle suppose un potentiel de résolution de la double crise de la psychanalyse : celle qui lui est intrinsèque et a trait à sa longévité et celle de la rencontre entre cette dernière et des champs opérationnels d'accueil. Analyser les liens plutôt que des sujets en lien révolutionne la métapsychologie classique en la décentrant du pur intrapsychique, lénifiant ainsi son panindividualisme et promettant une « rencontre équitable » entre la psychanalyse et son terrain d'accueil, le tunisien en l'occurrence. La pratique de ce « paradigme » auprès de couples et de familles tunisiens en situations de recherche et de consultation, alternant au besoin, entretiens individuel, de couple et de famille, génosociogramme commenté, FAT ou encore TAT, permet de déceler des configurations liennaires récurrentes et caractéristiques colorant, par l'Instance culturelle (Kaës, 1998), l'espace du lien. Sont alors identifiés et définis les Objets-reliques, la Co-maternité et le Bel-Oedipe comme émergents du contexte informant respectivement sur les liens généalogique, parento-filial et de couple. C'est ainsi qu'une psychanalyse des liens de couple et de famille ouvre la voie à une lecture conjointe de trois espaces intra, inter et transsubjectif où le travail de subjectivation « se déroule » en même temps qu'elle incite à s'interroger sur les liens, leur nouage et défaillances aux prises avec le contexte culturel.

MOTS CLÉS

Psychanalyse du lien – Couple – Famille – Transgénérationnel – Constitution subjective – Instance culturelle – Objets-reliques – Co-maternité – Bel-Œdipe – Principe de synergie.

TITLE:**Psychoanalytic approach of links in couple and family:
The subjectivation work in Tunisian context.****ABSTRACT**

Is psychoanalysis epistemologically deadlocked? Aren't the "Japanese" (Lacan) or the Arabs "psychoanalysable"? These are two discomforts that simultaneously motivated this research. It found out the "link psychoanalysis" in which it supposes a potential to resolve the double crisis of psychoanalysis: the intrinsic one related to its longevity and that of the encounter between the latter and the operational hosting fields. Analysing the link rather than subjects in link revolutionized classical metapsychology by offsetting the pure intrapsychic thus soothing its panindividualism and promising an « equitable encounter » between psychoanalysis and its host ground, the Tunisian one in this case. The practice of this « paradigm » with Tunisian couples and families in contexts of research and consultation, alternating, on need, individual, couple and family interviews, commented genosociograms, FAT or TAT allowed to detect recurrent and characteristic link configurations, in which Cultural Instance (Kaës, 1998) colours neatly the link space. Thus, could be identified and defined the Relic objects, Co-motherhood and Oedipus-in-law as context emergents informing respectively about genealogical, parental-filial and couple links. That is how a couple and family link psychoanalysis paves the way to a joint reading of three spaces: intra, inter and transsubjective where the subjectivation work occurs. At the same time, it raises questions about link-knitting and failures dealing with the cultural context.

KEY WORDS

Link Psychoanalysis – Couple – Family – Transgenerational – Subjective constitution - Cultural Instance – Relic objects – Co-motherhood – Oedipus-in-law – Principle of synergy.

TABLE DES MATIERES

Chapitre Introductif : Notes préliminaires ou guide de lecture de la présente thèse	13
1. Des plus saillantes particularités de forme, de fond, de style	14
1.1. <i>Thèse terminée, thèse interminable</i>	<i>14</i>
1.2. <i>Telle une table ronde</i>	<i>17</i>
1.3. <i>Genèse dans le malaise et l'autocritique.....</i>	<i>18</i>
1.4. <i>Quelle est la règle du « je » ?</i>	<i>22</i>
2. Anamnèse d'une thèse	26
2.1. <i>Bourgeon de problématique dans « Image du corps de femmes ménopausées à travers le Rorschach»</i>	<i>27</i>
2.2. <i>Aiguisement de l'intérêt pour les croisements entre l'intime et le familial au sein de « Transgénérationnel, Intergénérationnel et travail de sexualité ».....</i>	<i>27</i>
2.3. <i>Quoi de neuf avec cette thèse ?</i>	<i>29</i>
3. Deux temps, trois mouvements : Annonce et logique du plan.....	32
Partie I : Temps pour la compréhension	34
Chapitre premier : Des malaises aux « questions fondamentales »	35
1. Malaises originels.....	36
1.1. <i>Premier malaise de type Livre noir versus anti-livre noir de la psychanalyse ..</i>	<i>37</i>
1.2. <i>Deuxième malaise de type « Divan » de Procuste</i>	<i>41</i>
2. De malaises à solutions : D'une pierre, deux coups ?.....	46
Deuxième chapitre : Discours de la méthode, pour bien conduire sa raison, et chercher la vérité dans le terrain puis la psychanalyse du lien	48
1. Aquis transitionnels de la période de pré-problématisation	49
2. « Feuille de route » problématique/hypothétique.....	50
2.1. <i>Champ problématique trans-variables.....</i>	<i>52</i>
2.1.1. <i>« Mise en problématiques ».....</i>	<i>52</i>
2.1.2. <i>Développements hypothétiques</i>	<i>54</i>
2.2. <i>Champ problématique inter-variables</i>	<i>57</i>
2.2.1. <i>Une problématique reformulée</i>	<i>57</i>
2.2.2. <i>Développements hypothétiques</i>	<i>59</i>
2.3. <i>Champs problématique intra-variables.....</i>	<i>61</i>
2.3.1. <i>Zoom sur le terrain</i>	<i>61</i>
2.3.1.1. <i>Problématiques « du terrain ».....</i>	<i>61</i>
2.3.1.2. <i>Pistes hypothétiques</i>	<i>62</i>
2.3.2. <i>Zoom sur une théorie analytique « en mutation »</i>	<i>63</i>

2.3.2.1. Aperçu du problème	63
2.3.2.2. Essai d'analyse diagnostique et pistes hypothétiques se rapportant aux discours et pratiques analytiques « naturalisés » tunisiens.....	64
2.4. Récapitulatif des principales hypothèses	69
3. Chantier méthodologique.....	70
3. 1. Notes et argumentaires en lien avec quelques choix méthodologiques décisifs	70
3.1.1. Faire fructifier la transdisciplinarité à travers circulation et emprunt de méthodes.....	70
3.1.1.1. Premier exemple : Du côté de la méthode sociologique	72
3.1.1.2. Deuxième exemple : du côté de la méthode anthropologique.....	75
3.1.2. Le culturalisme, « cent ans de solitude ».....	76
3.1.3. D'un mea culpa précurseur d'un néo-cadre.....	78
3.2. Protocole	81
3.2.1. Population.....	81
3.2.1.1. « In situ »	82
3.2.1.2. « En consultation »	83
3.2.2. Cadre et procédure.....	84
3.2.2.1. Deux populations, deux cadres, deux procédures.....	85
3.2.2.1.1. Procédure avec « la famille in situ »	85
3.2.2.1.2. Procédure avec sujets, couples et familles « en consultation »	86
3.2.2.2. Une même approche : analyser du lien.....	89
3.2.3. Outils d'investigation	89
3.2.3.1. Une « palette » d'entretiens	90
3.2.3.2. Le géosociogramme commenté selon la technique préconisée par Anne Ancelin Schützenberger (1993).....	93
3.2.3.3. La méthodologie projective	94
3.2.3.4. « Documents authentiques » et « objets reliques ».....	97
Troisième chapitre : « Effets de la rencontre », Coté théorie.....	101
SOUS-CHAPITRE I : « Perestroïka » théorique, Vers une psychanalyse du lien	104
1. Concours d'influences ayant balisé le chemin à une psychanalyse du lien	104
1.1. Freud, oui mais.....	104
1.2. Influences provenant des théories psychanalytiques du groupe.....	106
1.3. Influences provenant de la psychanalyse de famille.....	115
1.4. Influences provenant des travaux sur la dyade mère-enfant.....	121
1.4.1. L'éthologie met la puce à l'oreille de la psychanalyse.....	122
1.4.2. La transitionnalité winnicottienne : illustration du rôle de l'altérité dans la symbolisation.....	126
1.4.3. L'introjection d'Abraham et Torök : Un processus de perpétuel va-et-vient entre l'intra et l'intersubjectif.....	128

2. Deux volets d'une révision de fond se démarquent	133
2.1. <i>Pulsion, Relation d'objet, Lien</i>	134
2.2. <i>Absence mais aussi Présence</i>	139
3. Aperçu-éclair de quelques conséquences de la « Perestroïka » : Des concepts qui mutent et s'adaptent.....	142
SOUS-CHAPITRE II : <i>Plain-pied dans une « Psychanalyse du lien »</i>	148
1. D'abord, l'école psychanalytique argentine : Un cas d'école justement.....	149
2. Ensuite, Enrique Pichon-Rivière, vie et œuvre d'un chef de file	152
2.1. <i>Vie</i>	152
2. 2. <i>Œuvre</i>	155
2. 2. 1. <i>Survol des principaux apports</i>	155
2. 2. 2. <i>Zoom sur le « Vinculum », la théorie du lien</i>	161
3. Enfin, devenir du legs pichonien : La psychanalyse du lien.....	166
3.1. <i>Première génération : Les trois « psychoargonauts », à la vie à la mort !...</i>	166
3.2. <i>Et la transmission continue, chronique d'une « Psy-mania argentine ».....</i>	172
3.2.1. <i>En général,</i>	172
3.2.2. <i>En particulier,</i>	173
4. L'autre son de cloche : L'école française	178
5. Conclusion et synthèse : « Psychanalyse du lien », bref état des lieux	185
SOUS-CHAPITRE II : <i>Facettes d'une psychanalyse « naturalisée » tunisienne</i>	189
1. Pour la « petite » histoire : Antécédents de rencontre	190
2. Choix de filiation.....	200
2.1. <i>Paysage autochtone général</i>	200
2.2. <i>Argumentaire de la succession aux travaux de l'interlocution et de l'articulation</i>	203
2.2.1. <i>Jawdar, Œdipe arabe</i>	204
2.2.2. <i>D'une personnalité maghrébine aux instances dédoublées</i>	208
<i>Conclusion</i>	210
Conclusion à la Compréhension et transition vers la Production :	211
Partie II : <i>Temps pour la production</i>	213
Chapitre Premier : Clinique des liens de couple et de famille : Immersion en contexte tunisien.....	214
SOUS-CHAPITRE I : <i>Clinique de liens de couple et de famille aux prises avec les influences transgénérationnelles Illustration par les « Objets-reliques » et le « Syndrome du veuvage précoce »</i>	217

1. Les objets-reliques	217
1.1. Que désigne « Objet-relique » ?	217
1.2. Vignettes cliniques.....	221
1.2.1. D'un bracelet-menotte	221
1.2.2. Des gants de henné pour garder le secret	224
1.2.3. L'odeur pour legs	226
1.2.4. La lettre à Electre et la commode incommode : Exemple du « Potentiel résonateur » des objets-reliques dans le couple.....	228
1.3. Points de repère pour penser la clinique des « objets-reliques ».....	233
1.3.1. Remarques préalables	233
1.3.2. Pistes analogiques pour mieux cerner le rôle de l'objet-relique dans la transformation des liens intersubjectifs et les influences trans et intergénérationnelles.....	236
1.3.2.1. Objet relique, objet transitionnel et « Fantasma prosopopéique »	236
1.3.2.2. Qu'a l'objet-relique d'un fétiche ?	239
1.3.2.3. « Objet-relique » et « objet incestuel ».....	244
1.3.2.4. Objet relique et objet esthétique	246
1.3.3. Synthèse et intérêts d'une conceptualisation de l'objet-relique en clinique de couple et de famille.....	248
1.3.3.1. L'objet-relique, le deuil et la maladie du deuil.....	248
1.3.3.2. L'objet-relique et l'échiquier des loyautés, des identifications et des influences transgénérationnelles : La pulsion portraitiste mise à nu	252
1.3.3.3. L'objet-relique au sein du « néo-groupe »	257
1.3.4. Recensement des diverses fonctions de l'objet-relique.....	258
1.4. Conclusions à la partie	263
2. Le « Syndrome du veuvage précoce » et Conclusion au lien généalogique	265
SOUS-CHAPITRE II : Le lien parento-filial en contexte tunisien :	
Illustration par l'émergent clinique de la « co-maternité »	267
1. Que désigne la « Co-maternité » ?.....	268
2. Zoom sur l'« Avant-Après » méthodologique via « la co-maternité » : Preuve clinique des utilité et portée d'une psychanalyse des « liens » entre sujets comparée à celle de « sujets » en lien	269
2.1. Vignette clinique objet de « l'Avant-Après ».....	269
2.2. Lecture de la vignette par une psychanalyse de « sujets singuliers ».....	272
2.2.1. Madame J. « co-mère » déjà « co-maternée »	272
2.2.2. La fille aînée, une génération de plus et c'est déjà mieux.....	274
2.2.3. Un groupe de mères ? Y a-t-il encore de la place pour du « père » ?.....	276
2.3. Réinterrogation de la même vignette par une psychanalyse des « liens ».....	277

3. Aspects concrets d'une clinique psychanalytique de liens de couples et de familles : Illustration par la « co-maternité » de liens toujours intriqués et interdépendants	281
3.1. <i>La co-maternité et le couple</i>	281
3.2. <i>La co-maternité et le lien familial et de groupe social plus généralement.....</i>	285
4. Conclusion à la « co-maternité »	290
SOUS-CHAPITRE III : <i>Le lien de couple en contexte tunisien : Illustration par les émergents cliniques du « bel-oedipe » et de « l'amphimixie altergénéalogique »</i>	
1. Deux vignettes cliniques en préambule à la réflexion sur le lien de couple	293
1.1. <i>Monsieur et madame K. : un couple qui « a su advenir »</i>	293
1.2. <i>Monsieur et madame G : quand ça « achoppe » dans le lien de couple</i>	296
1.2.1. <i>Perches tendues par une « crise dans le couple »</i>	296
1.2.2. <i>Un couple « miné » par la maladie du deuil.....</i>	299
1.2.3. <i>« Audit comptable »</i>	301
1.2.4. <i>De couple à famille.....</i>	303
1.3. <i>Commentaire transversal aux deux vignettes ayant valeur de transition</i>	306
2. Le « Bel-Œdipe » : Un émergent de la clinique de couples tunisiens	308
3. Couple et « Amphimixie altergénéalogique ».....	310
3.1. <i>Courtes vignettes cliniques de sensibilisation à l'amphimixie altergénéalogique</i>	311
3.1.1. <i>M. et Mme. Z. fusionnels jusqu'aux ancêtres.....</i>	311
3.1.2. <i>M. et Mme J. : Je veux bien de toi, pas le reste.....</i>	311
3.1.3. <i>M. et Mme M. déracinement et destructivité</i>	312
3.2. <i>L'amphimixie altergénéalogique : pourquoi faire ?</i>	312
Deuxième Chapitre : Retombées de « L'expérience correctrice » sur la théorie.....	
SOUS-CHAPITRE I : <i>Moment de décentration par rapport au terrain : Aperçu synthétique des caractéristiques générales de l'aire du lien dans ses fonctionnement et dysfonctionnement</i>	319
1. Dernier détour par une clinique de la souffrance dans les liens	319
1.1. <i>R., comme « Rémy sans famille ».....</i>	319
1.2. <i>F., « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé »</i>	326
2. Commentaire au croisement des deux vignettes : Occasion pour réfléchir à une « Psychopathologie de la constitution subjective »	333
2.1. <i>Le pathorythme dans le lien : un concept fécond et pragmatique.....</i>	334
2.2. <i>Phénomène de « cryogénéisation » dans les liens.....</i>	335
2.3. <i>L'aire du lien a ses « mécanismes de défense »</i>	337

2.4. Contamination entre aires de la constitution subjective	338
SOUS-CHAPITRE 2 : A propos de la constitution subjective :	
<i>Synthèses et nouvelles pistes issues d'un « faire ensemble » entre terrain et théorie</i>	340
1. Principe de Synergie dans la constitution subjective	340
2. Question corolaire des rapports entre espaces de la constitution subjective	342
3. Le travail de subjectivation : Eléments pour une « définition révisée » au croisement des débats, synthèses et nouvelles considérations.....	343
Partie III : Temps pour l'évaluation	347
Premier Chapitre : Vue panoramique sur les résultats	348
Deuxième Chapitre : Discussion multiaxiale.....	355
1. Discussion des hypothèses	356
2. Discussion générale « à reliefs »	358
1.2. Discussion de points « saillants » dans la théorie	358
2.2. Discussion des émergents cliniques	362
2.3. Discussion de l'hypothèse de la synergie proposée en complément à la trispacialité	370
2.4. Discussion d'aspects de l'« abord » du terrain anthropologique tunisien	372
Conclusion Cap sur « la subjectivité sociale » et « la différence de troisième type »	378
Bibliographie	382

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Illustration, à travers deux citations, des divergences possibles dans l'analyse des liens familiaux dans différents contextes culturels	43
Tableau2 : Grille méthodologique initiale qui gagnera à être « revue et corrigée »	74
Tableau 3 : <i>Avant/Après dans la lecture de l'émergent clinique de la Co-maternité</i>	279

LISTE DES ILLUSTRATIONS

ILLUSTRATION 1 : <i>Analogie entre « objet transitionnel » (Winnicott, 1951) et « objet-relique »</i>	237
ILLUSTRATION 2 : <i>Vue panoramique d'une métapsychologie de la constitution subjective</i>	349

Chapitre Introductif :

Notes préliminaires ou guide de lecture de la présente thèse

« C'est là la tâche du lecteur, ce personnage que nous ne devons jamais oublier, car il est toujours là, à tenir les différents rôles que le créateur attribue à l'ensemble des participants de la partie qui se joue entre les coups de sifflet d'un arbitre toujours sévère et jamais bienveillant. Je les laisse sur son chemin qui est le nôtre »

Pichon-Rivière (1987, p. 156)

« A table ! »

« Elle n'était appropriée à aucun usage, à rien de ce qu'on attend d'une table. Lourde, encombrante, elle était à peine transportable. On ne savait comment la prendre (ni mentalement ni manuellement) [...] Table déshumanisée, qui n'avait aucune aisance, qui n'était pas bourgeoise, pas rustique, pas de campagne, pas de cuisine, pas de travail, qui ne se prêtait à rien, qui se défendait, se refusait au service et à la communication [...] La table continue « sa propre affaire ». Le plateau est mangé par le bâti. La non-terminaison de la table est un impératif de production »

Gilles Deleuze et Félix Guattari (1972, p. 10)

Le jargon culinaire me semble si bien convenir à la situation de « préparation » d'une thèse, du moins celle qui s'apprête ici à être servie. Ces notes préliminaires, d'avant goût, sont, sans secret, destinées à mettre l'eau à la bouche du lecteur. Pourquoi j'en fais tout un plat ? N'est-ce pas ce moment originel qui est le plus propice à la stimulation de la réceptivité du lecteur ? J'utilise, dès lors, cet avant-propos pour sa potentielle fonction phatique pour parler comme Jakobson (1963). Hormis le fait qu'il soit assez logique qu'une fonction phatique se mette en branle en ces espace et temps d'entrée en la matière et de « rencontre », je donne à cette partie inaugurale une « forme tonique » car elle est déterminante. Il s'agit du moment crucial d'installation d'une communication qui ne peut être pris à la légère. C'est bien à ce moment-ci que je ne dois pas lésiner sur les moyens pour optimiser, presque mathématiquement parlant, la qualité de la situation de communication qu'est l'écriture et la présentation à lire de cette thèse. Voilà pourquoi tout au long de cette partie introductive, les détails seront nombreux, ils amèneront un descriptif du style d'écriture et de présentation adopté, un argumentaire de ces choix, sortes de repères, d'un mode d'emploi, le tout enrobé d'un perpétuel exercice d'autocritique.

1. Des plus saillantes particularités de forme, de fond, de style

1.1. Thèse terminée, thèse interminable

Pourquoi discourir déjà de fin, de surcroît, en guise de début ? Quel intérêt y a-t-il à dire, avec autant d'empressement, un état d'inachèvement semblant, par sa paraphrase de Freud, se profiler comme étant aussi caractéristique de ce travail qu'il l'ait d'une

psychanalyse ? La deuxième des deux questions apporte une réponse. Ce prélude, dont une forme qui se veut tape-à-l'œil cherche à accrocher le lecteur, vise à le familiariser d'emblée avec cette idée d'inachèvement. Bouddha prônait ce dernier comme la meilleure motivation à progresser, la non-terminaison est un impératif de production, retiendront Deleuze et Guattari (1972) de la métaphore de la « table schizophrénique » de Michaux. Cet état accompagne, en effet, viscéralement, et motive tout le script de cette thèse au point de prétendre la caractériser. Il me semble, tout de suite là, devoir faire attention à l'effet inverse que cette annonce pourrait produire ; dans un mouvement d'empathie pour celui qui lit, je pourrais trouver rébarbatif et décourageant un tel avant-propos : à quoi bon embarquer si ce texte n'a pas l'intention de s'amarrer ?

Un examen étymologique de « Achever » vient le décomposer en la préposition A agrémentée de Chef signifiant Fin. « Mener à terme », « Rendre complet » sont donc les sens propres de ce verbe recensés par *Le nouveau Littré*¹. Dans ce même sillon, l'inachèvement se présente comme le synonyme d'une attitude de refus d'un « arrêt », d'un aboutissement statique, d'une conclusion définitive. Ce n'est, dès lors, ni à l'achèvement ni à la complétude que cette thèse aspire ; il va sans dire que ces leurres sont les pires ennemis de la construction, de la réflexion et de la créativité.

Cherchant à lever le litige rôdant autour de cette question de la primordialité de l'inachèvement, je profiterai, néanmoins, de l'effervescence d'un tel moment de doute, de ce fond de scepticisme qui pourrait accompagner la lecture de ces lignes, pour enchaîner avec quelques précisions corolaires.

Si l'on peut, d'assez bon gré, adhérer à cette idée de l'inachèvement comme moteur de la réflexion, cela ne la rend pas pour autant suffisamment active et opérationnelle et le lecteur a raison de voir en ce détour inaugural un matériau encore abstrait et opaque dont il peut ne pas cerner l'intérêt. La suite tentera d'y remédier en expliquant concrètement en quoi l'inachèvement est partie prenante de ce travail.

Premièrement, cette thèse est interminable car elle compte sur ses lecteurs pour se poursuivre. Annoncer d'emblée son inachèvement présente l'avantage d'inviter le lecteur à prendre un train en marche plutôt que de le regarder passer. Conformément à l'annonce

¹ Achever. (2004). Dans *Le nouveau Littré*. Paris, France : Garnier

inaugurale donc, l'évolution du texte se fera en spirale, celui-ci alternera hypothèses et autocritiques. Dans cette sorte de monologue de la chercheuse à la base, il y a de la matière brute où du pensable se traduit en dicible amenant à son tour, de la nouvelle matière à penser. Bien qu'encourant, avec de telles précisions, les risques de l'évidence et de la banalité, il ne me semble pas superflu de souligner la primordialité de cette invitation au dialogue, à une circulation à double sens des idées. L'auteur, comme le lecteur, ont, en commun, cette posture d'« interprète en quête de sens »¹. En psychanalyse, plus que partout ailleurs, l'inachèvement du sens est un fait, c'est cela-même qui donne toute sa valeur à l'interprétation et au principe de surdétermination. S'approprier ce travail, contribuer à sa critique par chacun de ses lecteurs est, pour lui, une occasion de se transformer à chaque nouvelle lecture.

Deuxièmement et d'un point de vue général, cette thèse figure l'inachèvement du moment qu'elle se présente comme un « arrêt sur image » au sein d'une réflexion en action qui continue à défiler. Voilà pourquoi elle se présente davantage comme un exposé en coupe transversale qui ne peut refléter l'état d'avancement de cette réflexion au-delà du moment de son écriture. Un autre aspect de cette thèse réside donc dans le fait qu'elle se souciera davantage de la qualité de la problématisation, du processus de « mise en problématique » dira Kaës², plutôt que de l'apport illusoire de réponses immédiates et définitives. Là encore, même si la précision peut paraître superflue et plus adaptée à un cours d'initiation à la méthodologie de la recherche, elle n'en reste pas moins un choix à faire et à défendre ; il y a bien un travail non négligeable et propre à chaque chercheur dans le passage de « l'axiome » méthodologique à sa mise en pratique forcément personnalisée et créative. Si le principe n'est donc pas récusable, un examen minutieux des modalités de son application est utile à plusieurs égards.

Troisièmement, et ce point permettra enfin de mettre le pied à l'étrier thématique de cette thèse, l'inachèvement est inhérent au projet-même auquel cette thèse aspire à contribuer. Colossal et complexe, il est, par ses exigences qualitatives et quantitatives, irréductible au cadre d'une thèse. Si j'énonçais schématiquement ledit projet comme étant relatif au tissage de liens entre psychanalyse et contexte socioculturel tunisien, on verrait

¹ Titre de Piera Aulagnier (1986)

² Expression empruntée à René Kaës (1998)

tout de suite mieux en quoi il n'est ni souhaitable ni possible d'ailleurs de le contenir dans un seul travail.

En guise de synthèse et conclusion à cette première note sur les différents aspects de l'inachèvement dans ce travail, je pointerai le fait de m'être autant attardée sur l'importance de l'inachevé, sur cette expérience de l'écriture-lecture-réécriture sur fond d'une trame réflexive qui se poursuit car ces rapports au contenu, au temps et à l'espace incarnent également, d'une manière souveraine, la cinétique du « faire lien ». La genèse des liens compose, de façon analogue à un travail de recherche, avec l'incomplet et l'incertain et ne laisse d'autre choix que celui d'apprendre des rencontres et d'inclure l'aléatoire et l'inconnu. De ce fait, cette première remarque constitue, à l'égard d'une suite où le lien est un leitmotiv, une « tête de liste » assez appropriée et un avant-goût des spécificités de la psychanalyse du lien.

1.2. Telle une table ronde

Tisser du lien, assoir une communication tenant compte de texte et contexte promettrait ainsi d'aller et venir entre auteur et lecteur, fond et forme, thèse et antithèse. La création d'espaces médians de débat et de discussion intégrés à l'exposé de ce travail est l'un de ses principaux objectifs. Voilà en quoi, cette deuxième remarque vient révéler le fait que cette thèse aspire à se présenter comme une « table ronde », un format, une situation de communication où le lecteur n'est plus seulement invité au partage mais impliqué à travers un « jeu de rôles » où la chercheuse tentera, tour à tour, de jouer le rôle du modérateur, critique et intervenant incitant son hôte de lecteur à faire siennes les problématiques abordées.

Accueil, hospitalité, rencontre et effets de la rencontre dont il s'agit ici se présentent, à ce stade, comme des notions encore abstraites et ce discours qui les introduit, davantage parole que discours d'ailleurs, au sens lacanien de la distinction, où chercheuse et lecteurs travaillent encore en tandem à faire leurs et à s'approprier, par les « jes », ces signifiants davantage évocateurs de philosophie et d'épistémologie que de psychologie clinique et de psychopathologie ; de sorte que le convive a le plein droit de douter de l'utilité de la présente note. Je viens le rassurer en lui certifiant que ces termes aux allures de prénotions sont bel et bien des concepts clés en psychanalyse du lien. Dans la suite, il en trouvera les preuves et il se souviendra fort probablement de cette note en croisant le concept

d'hospitalité tel qu'approché par Sonia Kleiman (2005) ou celui de la rencontre et de ses effets¹, sujet de prédilection chez Janine Puget et Isidoro Berenstein (2008), de l'école argentine tous les trois.

Il va sans dire, dès lors, que l'exclamation inaugurale « à table ! » se prête bien à cet exercice où elle renvoie, tour à tour, au sein d'un ludique brain storming, non seulement à la table ronde mais incarne également un condensé symbolique de cette conception de « lecteur-convive » qui s'attable et débat sur le modèle du Banquet platonicien, de ces intentions et moments d'indispensable « Tabula rasa » qui feront évoluer la réflexion à venir et du fait que le thème mériterait, bel et bien, « une table et quatre chaises » signifiant, selon une expression tunisienne², que le sujet est d'une gravité certaine et qu'il mérite que l'on s'attable et s'y intéresse. La scène me fait aussi penser à cette conceptualisation, par Abraham et Torök (1978), des « bouches vides » qui « introjectent » le monde, entre autres, en passant des rasades lactées en provenance du sein nourricier aux mots qui s'y substituent dans le remplissage/satisfaction de la bouche et que l'on répète quelque part ici, mais encore à une cène avec ses moments solennels de transmission et un pacte autour d'une mission de prédication à poursuivre rappelant pas mal l'initiation à l'analyse... autant de liens, de ponts, d'extrapolations possibles et de significations patentées et latentes suggérés par une métaphore de la table qui me paraît inégalable en termes de richesse symbolique, à l'égard, encore une fois, d'un « manger ensemble » dans le « faire lire » comme prototype du « faire lien ».

1. 3. Genèse dans le malaise et l'autocritique

Ce n'est pas par hasard si, en paraphrasant Freud en guise de titre à la première note, c'est le mot thèse qui vient se substituer à celui de psychanalyse. La paraphrase n'est pas seulement guidée par la musicalité ou la notoriété de la formule mais cherche également à véhiculer une synonymie « vécue » entre thèse et psychanalyse. Propos encore obscurs, j'en conviens. Hormis les arguments déjà présentés sur les bénéfices de la non-terminaison,

¹ Il faut noter néanmoins que Piera Aulagnier a, déjà bien avant, évoqué la rencontre et ses effets. C.f. Aulagnier, P. (1984). *L'apprenti-historien et le maître-sorcier - Du discours identifiant au discours délirant*, Paris : Le fil rouge, PUF.

² « Tawla w Arbaa kressi » en dialectal tunisien

cette thèse est aussi interminable qu'une psychanalyse pour quelques autres raisons que je m'apprête ici-même à exposer.

Il est question, en ce premier point, de l'histoire de gestation d'une recherche. Avant d'en attaquer la complète « anamnèse », il me paraît important de respecter l'historique de son évolution en deux paliers, deux temps dans la réflexion. Entre les deux, il existe un parcours de mentalisation, de forgerie de sens et de problématisation. Des années peuvent s'écouler surtout lorsque le chercheur en psychanalyse « s'introspecte » dans l'impossibilité de se faire suivre par un « aîné » dans le cadre d'une psychanalyse didactique, problème parallèle que je revisiterai. Je ne me voilerai pas la face ayant pleinement conscience qu'il y aura là une porte ouverte à différentes réactions qui ne pourront être que mitigées. J'ai un devoir de transparence à l'égard de mon lecteur, c'est la règle du jeu : Un parcours « autodidactique » a enrobé ce travail, l'a inspiré et a fait que les malaises ont pu accéder, dans leur « quête de sens », à la posture de sérieuses interrogations et se sont traduites en problématiques. J'emprunte cette signifiante expression « quête de sens » à Piera Aulagnier (1986). C'est d'ailleurs dans l'après-coup de ma réflexion que je qualifierais de « méta-heuristique » que j'ai croisé cette expression et qu'elle a, dans ce mouvement de résonance, sonné si significative. J'en profite pour bifurquer de nouveau avant de revenir à ce travail d'Aulagnier. A maintes reprises, j'ai rencontré des passages, positions, argumentaires, se rapprochant de ceux que j'ai développés spontanément. Ceci est ce qu'il y a, dira-t-on, de plus évident en matière de recherche scientifique, quoi de plus banal que de rencontrer des thèses convergentes et d'autres divergentes lorsqu'on cherche ? Je rebondis quand-même car je me préoccupe moins du constat lui-même que des « effets de rencontre », terme cher, je le rappelle à la psychanalyse du lien. Dans ces résonances, une partie des lecteurs peut voir des redondances et ne pas manquer de s'interroger sur l'utilité de développer de nouveau les mêmes idées que d'autres. Je ne me joins pas à cette opinion et pense que chaque chercheur a, à l'égard de ses semblables, ce devoir d'information sur son parcours personnel. Sa réflexion est, sans cela, dénuée de sens et comme happée, violentée par un acte de standardisation. Je reviendrai plus tard et plus longuement sur une concrétisation de cette position lorsque je « narrerai » les malaises de la chercheuse qui ont été à l'origine de ce travail et reviens incessamment à Piera Aulagnier. A un moment où je redoutais l'écriture de ce parti-pris y entrevoyant l'appât parfait aux critiques que j'avais imaginées porter sur un « dangereux laisser passer » entre la recherche et la chercheuse, discréditant

ce travail par des doutes sur son objectivité et un minimum de recul. Cette crainte, pouvant paraître obsessionnelle, est pourtant bien fondée ; pareille critique de la matière analytique est assez fréquente. Déjà le personnage du père fondateur de la psychanalyse attisait autant de scepticisme dans son aisance à « laisser aller et venir » entre vie et œuvre. Je ne peux, dès lors, qu'être apaisée et me sentir comme miraculée par le garde-fou que constitue ce passage de Piera Aulagnier, un témoignage fort rassurant notamment à cette phase où je suis chercheuse en herbe et pas encore psychanalyste :

Plus le temps passe, plus je pense qu'alors que nous croyons en toute bonne foi que les questions tour à tour privilégiées dans notre démarche théorique dépendent de l'importance prise par tel phénomène clinique, par telle nouvelle lecture, nous ne faisons de fait que reprendre, sous d'autres formes, ce que j'appellerais les « questions fondamentales » propres à chaque analyste. Peut-être désignent-elles le point conjoint de résistance et de fascination qui singularise son rapport à la théorie analytique. Je reste tout aussi convaincue de l'importance des leçons que la clinique nous impose, souvent sous forme d'échec, et de la nécessité de rester réceptifs à ce que d'autres découvrent et offrent à notre pensée ; mais chaque analyste – les écrits le prouvent – va privilégier dans ses apports théoriques et dans son expérience clinique les éléments qui lui permettront d'approfondir ses « questions fondamentales ». Freud lui-même, à qui l'on doit pourtant la découverte de la totalité de nos concepts, ne fait pas exception. Une lecture de ses écrits cliniques ne laisse aucun doute sur le rôle privilégié qu'il accorde à la question du père et à la problématique de l'angoisse de castration. L'insistance répétitive des mêmes interrogations ne rend pas l'analyste, je l'espère tout au moins, sourd et aveugle à la complexité du champ théorique et clinique, mais elle explique pourquoi la problématique du narcissisme, du deuil, du rapport au corps, du complexe d'Œdipe, de la relation orale, persécutive... occupera une place particulière dans la réflexion théorique des auteurs et surtout dans leur écoute et interprétation du fait clinique. D'où l'exigence de se pencher attentivement sur l'œuvre des autres afin de nous protéger partiellement d'un intérêt sélectif qui amputerait le capital théorique dont nous pouvons disposer et réduirait d'autant la pertinence de notre démarche clinique (Aulagnier, 1984, p.7).

C'est là une longue citation que je n'ai pas, à mon tour, voulu « amputer » du fait qu'elle retrace subtilement ledit processus et reprend à son compte l'idée d'un inévitable croisement entre parcours personnel et heuristique dans la genèse des questions fondamentales. Elle y offre des solutions accompagnées d'arguments et de mises en garde, le tout gagnant en teneur argumentative et en crédibilité grâce à la force de l'expérience. Voilà en quoi je lui dois d'avoir contenu angoisses et doutes de la chercheuse.

Les malaises ont donc fait du chemin depuis. Ils sont aujourd'hui dicibles, transmissibles car ils ont été récurrents et persévérants, ils ont percé depuis l'inconscient et

se sont frayé un chemin vers la problématisation grâce à leur « titillement » depuis bientôt dix années de travail de recherche auprès de couples et familles tunisiens. Je viens, dès lors, faire l'apologie de la communication du malaise de l'auteur au lecteur car je m'apprête à « narrer » les miens, ceux qui, interrogés, identifiés, décrits, ont pu accéder au palier suivant, celui de problématiques. Voilà, à présent, comment « narrer », dont un prime abord non éclairé peut laisser de nouveau craindre un quelconque écart de rigueur, ne déroge point à la « scientificité ». Par « narrer », je signifie un acte de mise en mots d'une expérience de malaise. La mienne m'a permis une compréhension globale et plus cohérente de contenus émotionnels et intellectuels, en apparence, disparates. C'est ainsi qu'en désignant le malaise, j'ai pu, en extirper la charge émotionnelle et la recycler au sein d'une problématique libérée mais non dépourvue de charge émotionnelle désormais réincarnée en motivation à prendre le malaise par ses cornes. S'il est ainsi d'une importance capitale que le chercheur en sciences humaines prenne conscience et identifie son malaise avant de se lancer dans l'étude d'une problématique, interroger le malaise est, sous un autre angle, en soi un exercice, de familiarisation avec la méthode psychanalytique. Freud avait clairement lié l'évolution d'analysant à analyste à l'expérience de souffrance et les malaises de chercheurs qui les poussent à créer relèvent bel et bien de ce même processus ; le processus de création pour parler déjà comme Pichon-Rivière (1987), figure pionnière de la psychanalyse du lien, renferme en son sein ces moments stoïques, sans lesquels, l'expérience est stérile et intransmissible. Il la théorise au sein de son concept d'expérience esthétique et donne un sens et une structure au vécu que j'essaie de communiquer plus haut, dans la spontanéité et l'introspection, à mon lecteur et, en autre sauveur, contenant de ma crise de scepticisme, il écrit « *Cette interaction se réalise au moyen d'un processus de communication (un transmetteur, un récepteur et un message à traduire), que nous pouvons représenter graphiquement comme le fonctionnement d'une spirale en continu mouvement, dans laquelle alternent des situations d'ouverture (progrès, évolution, confrontation avec des dimensions nouvelles) et des situations de fermeture (cohérence et objectivité en vue d'une réouverture), lesquelles se résolvent ainsi dialectiquement, de façon continue* » (p.129)¹

¹ Je considère que pareille expérience se prédispose à la généralisation du fait qu'elle s'applique au travail de création aussi bien qu'à son analogue analytique. Cf. Pichon-Rivière, E. (1985/2004). *Théorie du lien* suivi de *Le processus de création*. Ramonville Saint-Agne: Erès.

Il s'agirait, de ce fait, d'une acceptation des moments de fermeture, acceptation active néanmoins, à commencer par une levée du tabou sur les questions de l'implication du chercheur dans sa recherche, du thérapeute dans ses prises en charge. Rand et Torök (1995) le conseillaient, les congrès de thérapie familiale¹ l'intègrent de plus en plus comme thème à part entière... En prendre conscience et « assumer » cette intersubjectivité est l'une des façons de faire de la psychanalyse du lien. Tisser du lien propice au débat est, sous un nouvel angle, le meilleur garde-fou ; le partage constituant, tout compte fait, la garantie la plus fiable quand il s'agit de diluer les risques relevant de la spéculation, la projection et l'interprétation sauvage, éjections éventuelles du monde intrapsychique du chercheur.

Je ne peux donc qu'adhérer à une telle perspective. Il va sans dire qu'elle m'a parfaitement convenue et contenue en termes de résolution de mon conflit entre une injonction « scientifico-pontifical » -clin d'œil à l'ironie freudienne- de « tête froide » amenant un discours standard et stéréotypé mais perçu comme « politiquement plus correct » et un vécu authentique émanant des affres et dédales de la praxis, unique et inédit. La conséquence « vécue » en est, qu'avec cette thèse, je mets visiblement et irréversiblement le pied à l'étrier de ma formation analytique, persiste et signe quant à une analogie patente entre les parcours analytique et de recherche. Je l'en considère une sorte d'étape et d'ailleurs cela coïncide parfaitement avec ce concept de « mémoire de formation », un écrit/récit de formation largement adopté aujourd'hui et qui se généralise de plus en plus dans la finalité de valider un cursus de formation théorico-clinique en psychanalyse de couple et de famille.

1.4. Quelle est la règle du « je » ?

J'écrivais, il y a quelques lignes, que je persistais et signalais pour ce qui est d'une analogie entre parcours analytique et de recherche, bien plus d'ailleurs quand la recherche elle-même relève du domaine de l'« analyse abyssale ». Analogie, parallélisme se justifient en termes de création, de mise au monde où il s'agit à mon sens d'une expérience de perpétuelle transformation de soi en jouant du lien. J'utilise exprès le « jouer de » question

¹ Particulièrement ceux organisés, depuis le congrès de 2004 à Paris, tous les deux ans, par l'Association Internationale de Psychanalyse de Couple et de Famille (officiellement fondée, par contre, en 2006 à l'occasion du congrès de Montréal)

de stimuler l'association avec l'accordage de Stern, le rythme d'Anzieu en passant... et par là, de suggérer à mon lecteur de commencer à en peupler l'espace intersubjectif qui nous contient et rassemble autour de cette thèse, du moins côté offre en attendant la demande dans ce « nouer du lien ». En cohérence avec ceci, et mon lecteur l'aura sûrement déjà relevé, c'est à la première personne du singulier que je m'adresse à lui. Le choix du « je » renferme une prise de position, un parti-pris et est un compromis issu d'une réflexion comparative des portées et « compétences communicationnelles » du Je versus Nous. Le « Je » l'a emporté pour les raisons qui suivent :

- La première « fonction du Je »¹, pour parler comme Lacan (1949), est de confirmer cette ambition de discours « presque » direct ; la simulation d'un dialogue qui est en vérité un monologue, comme je le disais, sert cette finalité de l'implication du lecteur. Sur ce point, l'usage du nous aurait, à mon sens, produit un intransigeant et manipulateur « effet d'imposition » orientant les propos vers une connotation de pouvoir et figeant le Nous dans l'une de ses habituelles significations quand il se supplante au je ou au moi, celle du fameux « nous de la majesté ». Je dois à mon lecteur la précision que tout lien renferme en son sein de la normale et obligatoire imposition, sorte de mouvement d'adaptation, de composition avec l'impératif de l'altérité, essentiel, sans lequel le lien se rétracte, l'espace intersubjectif se dessèche et un repli dans l'intrasubjectif s'ensuit. Seulement l'imposition contre laquelle je mets en garde ici est extrême, tyrannique et asphyxiante pour la genèse du lien car malgré un apparent élan vers l'autre, elle ne tarde pas à l'annihiler, à l'incorporer dans l'espace intrasubjectif d'un émetteur qui feint, par le nous, détenir la solution magique de s'auto-représenter en même temps que de représenter l'autre en englobant sa différence. Non seulement ce genre d'effet siège aux antipodes de cette idée de dialogue puisqu'il dirige le discours dans le schéma dépassé de l'« émetteur vers récepteur », mais il peut également nuire aux idées portées par ce travail dans la mesure où il est en porte-à-faux avec la tridimensionnalité spatiale supposée par le « faire lien » -je me trouve contrainte d'anticiper donc- à savoir la dimension intrasubjective (concernant le monde interne du sujet, en l'occurrence ici la chercheuse), celle intersubjective (production inédite issue de la rencontre entre chacun des lecteurs et la chercheuse) et celle transsubjective (le cadre, l'enveloppe contextuelle, culturelle notamment autour de la

¹ Allusion au texte lacanien : « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique » (1949)

rencontre). Le Nous risque ainsi de produire un imbroglio en bafouant les limites entre l'intra et l'intersubjectif ou encore de faire allusion à un transsubjectif supposé commun, comme s'il s'agissait d'un espace forcément partagé, réduit à une sorte d'inconscient collectif, et donc pris illégitimement comme allié. Le Je me semble a contrario laisser de l'espace à l'autre, contenir une incitation latente de type « à ton tour ! » alors que le Nous semble pomper chez l'autre et risque de tirer de cet imbroglio le bénéfice secondaire d'une persuasion par le moindre effort usant d'une béquille à symbolique autoritaire ou affective ou communautariste...

- En parlant de communauté et partant, de symbolique et connotation culturelles, je trouve que ce Nous n'a ni les mêmes significations ni le même impact dans les contextes socioculturels individualistes et ceux communautaires. Si dans les premières, l'usage du Je est bien rodé, prolixe, dans les secondes, il est timide, voire « honteux ». Une diffusion de la responsabilité, un sentiment de loyauté, un respect de l'autre conditionné par le devoir d'humilité dont je parlerai plus loin en termes d'« impératif de désubjectivation » pour satisfaire le groupe... sont autant de connotations contingentes du Nous en contexte groupaliste. Je me permets de faire l'hypothèse qu'un discours scientifique dans les sociétés de « production du savoir »¹, souvent les mêmes qui sont individualistes d'ailleurs, le Je relève du quotidien, factuel, banal pour parler dans le langage du Thematic Aperception Test, le Nous dans ce contexte-là signe un mouvement d'humilité d'un Je par ailleurs évident et n'ayant plus à faire ses preuves pour « exister », mais aussi une aspiration à voir le savoir produit rejoindre la communauté, scientifique en l'occurrence, car il émane du singulier. Dans les sociétés non productrices de science où probablement le groupe, soucieux de conformisme et d'alignement de ses membres « a intérêt » à entraver l'émergence d'un Je « en voie d'advenir » si l'on suppose qu'il ait payé en « désubjectivation » (Kaës, 2006, p.153) son adhésion à la communauté. La part à laquelle le Je avait renoncé est à retrouver absolument afin qu'un processus de création se mette en branle ; voilà pourquoi, il me semble qu'il y a là une épreuve, un exercice inverse à effectuer celui du travail pour se défaire d'un Nous originel et l'accès à un Je qui cherche

¹ En anthropologie, il y a cette tendance à faire la distinction, dans ce même sens, entre « centre » et « périphérie ». Cf. par exemple Albera, D. & Tozy, M. (dir.). (2005). *La méditerranée des anthropologues. Fractures, filiations, contiguïtés*. Paris : Ed. Maisonneuve et Larose. Voir notamment l'introduction des auteurs, pp. 7-39 mais aussi Daveluy, M. & Dorais, L.J. (2009). *A la périphérie du centre. Les limites de l'hégémonie en anthropologie*. Montréal : Liber, coll. « Carrefours anthropologiques ».

ainsi à se positionner par rapport au savoir. Je ne m'y étalerai pas davantage me contentant, pour l'instant, de mettre la puce à l'oreille de mon lecteur rien qu'en vue d'une ouverture de débat. La suite refera, bien que sous d'autres jours, état de la question et quelques éléments de réponse pourront y être puisés.

- La dernière raison est d'ordre purement pratique. Il y aura des passages où je recourrai au Nous en tant que vrai pronom personnel pluriel et ce, quand je parlerai de travaux co-écrits. Contre tout risque confusionnel, le Nous ne sera utilisé que dans son authentique signification plurielle.

Ceci dit, je pense avoir fait le tour des particularités, en effet, les plus saillantes de forme et de fond. Le lecteur en aurait déjà déduit que le texte cherchera à revêtir une forme qui défend son fond : une interaction entre forme et fond s'aiguissant de manière à ce que la forme soit le reflet du fond et un fidèle « portfolio » des contenus et des idées défendues. Je clorai cette partie avec deux dernières remarques :

- Primo, cette thèse est appelée à relever un autre défi, celui de son objectif double assorti au double public ciblé. Cela doit être le cas de la majorité des thèses et probablement dû à une posture transitionnelle entre l'académique et la spécialisation/professionnalisation. Le premier des deux est un objectif pédagogique, celui de faire connaître la psychanalyse du lien et l'un des champs possibles de son exploitation : la Thérapie Familiale Psychanalytique (désormais TFP) auprès de lecteurs novices. Le second est scientifique, il consiste en un essai de contribution à l'approfondissement des connaissances en matière de psychanalyse de couple et de famille. Le tout est donc de prendre note qu'une oscillation du discours entre les registres spécialisé et vulgarisé, formel et informel, serviront ce double objectif dans un souci de complémentarité et non d'hétéro-exclusion. De plus, je prierais mon lecteur d'excuser une inévitable « déformation professionnelle » où l'ombre de l'enseignante viendra tomber sur la chercheuse. Ceci dit, je n'en crains pas des torts particuliers, bien au contraire, je compte exploiter ce mouvement à travers son domptage dans un rythme de régulières restitution, synthèse et mise au point de façon à ce que ces moments de « déformation » où se pressentira une triangulation de type didactique : apprenant-enseignant-savoir ne se formera que pour se défaire illico en rappelant que le « pseudo-enseignant » (je rappelle que l'on est supposé être dans un cadre de déformation) ne fait qu'une performance d'« exhibition de ses acquis » en tant qu'apprenant avant tout et de ce fait, invite les autres, tout le monde étant désormais

apprenant, à se représenter idiosyncrasiquement ce savoir qui a occasionné le lien entre tous. C'est ainsi que cette première allure d'opposition entre noviciat et expertise se lénifiera au sein et grâce à un jeu de déformation professionnelle qui s'auto-résoudra dès que l'objectif pédagogique croisera l'objectif scientifique au sein de ce même processus de recherche-crédation qui les englobe tous deux, sorte –je ne peux m'empêcher d'user et d'abuser d'amorçage en familiarisant mon lecteur avec le nouveau jargon - d'espace « transsubjectif » du lien entre les deux. Cela nous fait ainsi réintégrer et non nous écarter de la désormais nôtre de « table ronde »...

- Secundo, tel que présenté, ce travail peut donner à voir une succession de « partis-pris », quelquefois augmentés d'une tonalité humoristique, voire ironique en signe de « persistance et signature ». Je prends cette éventuelle critique par les cornes et la « dramatise » en parlant de « partis pris » là où le terme « choix méthodologiques » aurait pu incarner un euphémisme salutaire. En effet, cela m'arrangerait, pour donner foi, consistance et cohérence à tout ce que j'énonçais précédemment, d'accueillir, les bras ouverts, cette critique en allant ici jusqu'à la provoquer. C'est que ces partis-pris cachent les débats prioritaires autour de l'installation d'une pratique psychanalytique, de TFP surtout, en terrain tunisien. Ils demeurent, à mon sens, un moyen de titiller mon lecteur, de gagner du temps et de s'attaquer frontalement aux problèmes. Là, se faufile en catimini une autre ambition de cette thèse, celle de faire réagir au plus vite et dans le contexte actuel précis, de crainte de manquer un nouveau rendez-vous avec la psychanalyse¹.

2. Anamnèse d'une thèse

Annnonce faite de la coloration générale du travail à suivre, cette introduction se veut un ensemble de repères dont se munira le lecteur en vue d'une meilleure « contextualisation » de cette entreprise. Passer en revue, le plus fidèlement possible, les étapes de l'évolution du présent travail, les circonstances de son éclosion, de sa progression et de son provisoire aboutissement, ne me semble pas inutile dans la mesure où cela permettrait un parallélisme entre la genèse de l'autocritique incluse au sein du texte et de celle émanant du lecteur au fur et mesure qu'il lira, une affaire d'« accordage ». Autant

¹ L'idée d'un monde arabe et/ou musulman qui enchaîne des « rendez-vous manqués » avec la psychanalyse se dégage, en effet, clairement et transversalement d'un recueil de ses « histoires » dans les pays du Machreq et du Maghreb ayant donné corps au n° 110 de *Topique Revue freudienne* (2010).

alors lui donner la possibilité de mieux connaître ce travail à travers son historique et d'en percevoir ladite genèse sur un continuum d'intérêt de la chercheuse pour la psychanalyse de famille.

2.1. Bourgeon de problématique dans « Image du corps de femmes ménopausées à travers le Rorschach »¹

Déjà au sein d'un mémoire de maîtrise, une étude de cas multiples traitant du vécu et de la représentation de soi chez sept femmes tunisiennes récemment ménopausées, je commençais à prêter attention aux influences réciproques entre un événement de vie de l'ordre de l'intime et le lien familial. Ce dernier est susceptible, tour à tour, de contenir et digérer le désarroi lié aux transformations psychiques autant qu'alimenter la tension. J'ai été, entre autres et bien que subrepticement, en filigrane de la problématique essentielle prioritairement curieuse des rapports entre image du corps et ménopause, interpellée par les intrications pouvant se jouer dans la zone de rencontre entre l'intime et le familial. Cette extension de la problématique était restée en atrésie depuis cette première recherche mais elle se faufilait déjà dans les premiers essais de compréhension des différences de vécu face à un même phénomène physiologique et l'une des pistes interprétatives s'aventurait déjà à l'époque sur le terrain des influences familiales et sociales.

2.2. Aiguisement de l'intérêt pour les croisements entre l'intime et le familial au sein de « Transgénérationnel, Intergénérationnel et travail de sexualité »²

La tranche « Mastère recherche » de mon parcours académique a débouché sur un mémoire intitulé « Transgénérationnel, Intergénérationnel et travail de sexualité ». Dans le cadre dudit travail, j'ai cherché à cerner la part des influences transgénérationnelles dans le processus de sexualité impliquant les parents et leurs « enfants-sexués »³. J'avais

¹ Mokdad, M. (2002). *Image du corps de femmes ménopausées à travers le Rorschach* (Mémoire de maîtrise inédit). Université de Tunis, Tunis, Tunisie

² Mokdad, M. (2005). *Transgénérationnel, intergénérationnel et travail de sexualité*. (Mémoire de maîtrise inédit). Université de Tunis, Tunis, Tunisie

³ Je m'inspirais de l'« analysant » lacanien pour pointer un processus de sexualité aussi ininterrompu et interminable que l'analyse.

rencontré trois familles, les membres concernés par l'étude étaient le couple parental, l'aîné et le cadet parmi les enfants qui devaient être de sexes différents. Il était question d'établir, avec chacune des familles, les géosociogrammes commentés maternel et paternel selon la technique décrite par Anne Ancelin Schützenberger (1993). J'avais également recouru, individuellement pour chaque membre, à un entretien semi-directif inspiré du Questionnaire d'événements (Amiel Lebigre, 1985) ainsi qu'au Thematic Aperception Test (Murray, 1935).

Il en était ressorti que le processus de sexualité se déploie comme une série d'introjections au sens donné à ce terme par Abraham et Torök (1987) suite à différentes expériences du manque : séparation, castration... Le transgénérationnel y intervient d'abord sous la forme dominante de fantasmes de transmission parentaux ; puis, avec le déclin de l'Œdipe et l'introjection des différences des sexes et des générations, les fantasmes de transmission et de répétition narcissique dans l'espace intergénérationnel observé (entre parents et enfants), dits par les uns « scénarios narcissiques de la parentalité » (Manzano, Palacio Espasa et Zilkha, 1999) se lénifient et se présentent davantage comme des influences, dans ce même sens pour lequel opte Serge Tisseron (1995) question d'atténuer le fort déterminisme inhérent au concept de transmission transgénérationnelle¹. Ces influences sont réélaborées dans l'après-coup en vue d'une ouverture à de nouvelles alternatives identificatoires incluant « autrement » les objets transgénérationnels (Eiguer, 1997) avec, cette fois, une part grandissante de l'enfant-

¹ Deux précisions d'ordre terminologique s'imposent :

- La première se rapporte à la distinction entre intergénérationnel et transgénérationnel. Comme le passage de couple à famille introduit la dimension bigénérationnelle, il s'agit du moment originel fondateur de l'espace intergénérationnel, celui des liens parento-filiaux. Tisseron (1995) écrira : « les influences intergénérationnelles se produisent entre générations adjacentes en situation de relation directe » (p.4) d'où la pertinence du préfixe *inter* pour signifier un « entre-deux générations » alors que, comme l'insinue le préfixe *trans*, c'est « à travers » les parents que des ascendants non connus directement par les enfants pourront les influencer.

-La seconde se rapporte à la préférence du concept d'influence à celui de transmission transgénérationnelle. C'est Serge Tisseron qui a éprouvé le besoin de recourir à un terme alternatif à celui de « transmission transgénérationnelle » exclusivement utilisé dans la littérature pour signifier largement voire indifférenciément ce phénomène de passage de contenus psychiques entre les générations. Ce travail adhèrera à cette idée et préférera le terme « influence » à celui de « transmission transgénérationnelle » pourtant plus courant dans la littérature.

sexuant dans sa propre sexuation. A défaut d'accès à cette aptitude à l'élaboration, l'inclusion, toujours selon la définition d'Abraham et Torök (1987), occupe la place et le retour d'un narcissisme « indifférencié » supplante le consentement à la castration et entrave l'introjection, par le sexuant, de son identité sexuée. En général, ces modes de sexuation sont caractéristiques de familles dysfonctionnelles exposées à une transmission généalogique défailante.

Si je m'y suis attardée c'est parce que cette thèse est, à plusieurs égards, un prolongement de ce travail. Ceci dit, elle est, à la fois, en continuité mais aussi en rupture avec ; ce qui en fait, dans les deux cas, une référence perpétuellement citée et revisitée.

Je me permettrai donc de renvoyer souvent mon lecteur au mastère, une façon que j'ai trouvée légitime d'en récolter quelques acquis que cette thèse ne vient pas remettre en cause en même temps que d'éviter, par exemple, de refaire l'exposé d'une importante partie de la littérature... Je signalerai, en temps et lieu ad hoc et au besoin au cours de la suite, les axes de la continuité où mastère et thèse ont gardé une même longueur d'ondes et ceux ayant fait l'objet de revues et corrections. Bref, ce qui est incontestable c'est que c'est bien à partir de l'investigation de la récente littérature traitant du transgénérationnel que j'ai découvert la psychanalyse de couple et de famille. A l'époque, je ne connaissais pas la psychanalyse du lien. En faire la rencontre a relancé la réflexion et je peux prétendre, sans équivoque, que là réside le principal aspect novateur de cette thèse.

2. 3. Quoi de neuf avec cette thèse ?

- L'ouverture à l'international :

Celle-ci a emprunté deux voies « officielles » : celle de la cotutelle et celle de l'intégration de l'Association Internationale de Psychanalyse de Couple et de Famille (AIPCF).

J'ai soutenu mon mémoire de Mastère en juillet 2005. A la rentrée universitaire 2005/2006, je me suis inscrite en thèse de doctorat, en cotutelle entre les universités de Tunis et Paris Ouest Nanterre La Défense.

Par ailleurs, a eu lieu en 2004 à Paris, un congrès international de psychanalyse de couple et de famille, assez particulier car il a été conclu par l'annonce de la création de

l'AIPCF deux ans après¹. C'est ainsi en 2006 que Montréal² a vu naître l'AIPCF dont l'objectif est de développer la psychanalyse de couple et de famille à travers le monde ; elle regroupe en effet des praticiens et chercheurs de différentes nationalités et veille à les réunir régulièrement à l'occasion de congrès, formations, commissions et travaux de recherche communs ainsi qu'autour d'une revue. Depuis 2006, je suis membre individuelle de cette association ; depuis 2014, membre de son conseil d'administration et coordinatrice de son collège des représentants, ce qui m'a permis de me tenir informée de près des travaux en cours, des publications, et de participer régulièrement à ses congrès internationaux comme à quelques autres événements scientifiques d'associations membres, Cinépsy de Céphéide du Cercle des thérapeutes familiaux du grand sud est français par exemple.

J'en parle avec ce même souci d'historicité qu'avec la thèse car c'était, en effet, une évolution parallèle où les intérêts se croisaient souvent. La thèse doit donc aux activités scientifiques de l'association beaucoup d'inspiration et d'enrichissement ; réciproquement, un bon nombre d'idées et apports de la thèse a été exposé et discuté lors des congrès internationaux. Je les mentionnerai à temps et ils incarneront, à juste titre, l'ambition de ce travail à rejoindre les flux d'« import-export » scientifique international en matière de psychanalyse de couple et de famille.

- De plus « grandes espérances » :

Je vais me répéter mais c'est un passage obligé en vue de cerner et peaufiner les principaux objectifs de ce travail. Ce dernier a donc prioritairement l'ambition de relever le défi d'incarner une plateforme de rencontre réussie et équitable pour une psychanalyse de couple et de famille en phase ou en résonance productive, fructueuse avec le terrain tunisien et dans le respect de ses singularités. Annoncée comme cela, cette ambition paraît d'envergure. Je suis consciente que le travail est appelé à s'octroyer les moyens méthodologiques et heuristiques proportionnels aux exigences d'une telle manœuvre.

¹ *Les métamorphoses familiales* organisé par la Société Française de Thérapie Familiale Psychanalytique, 14-15-16 mai 2004, Paris. Pour les détails, Cf.

<http://www.carnetspsy.com/article.php?id=429&PHPSESSID=gafjuplmpith1hur66b30p28s3>

² *La part des ancêtres : le transgénérationnel dans les thérapies psychanalytiques du couple et de la famille*, 3-6 août 2006, Montréal (Québec) Canada.

Le défi est en réalité multiple. Il a trait, en vrac et à titre de simple illustration pour le moment, à :

- La transdisciplinarité du sujet « famille » et la complexité de son domptage ; l'exercice d'un brain storming de départ destiné à appréhender, un tant soit peu, l'envergure du travail espéré lui décèlera ainsi des liens avec l'ethnopsychanalyse, la psychologie sociale, la psychanalyse, l'antipsychiatrie, la sociologie, l'anthropologie... Ceci dit, la thèse ne sera bien entendu pas simultanément sur tous ces fronts mais ne pourra nullement passer à côté des influences et des inspirations en provenant, ni dénigrer à la famille son statut de concept transdisciplinaire et d'objet d'étude largement partagé.
- La référence à la psychanalyse et sa défense est aux yeux de quelques lecteurs un défi en soi. Une psychanalyse à laquelle on demande de faire ses preuves, subissant une constante contrainte à redorer son blason et de surcroît, souvent accusée d'« incréibilisation » par des contextes culturels d'accueil étrangers à celui de ses origines. Que dire s'il s'agit d'un champ nouveau et méconnu, celui de cette prétendue « psychanalyse du lien » ?
- Après celui de famille et de psychanalyse, un positionnement sur différents axes : celui d'une émergente psychanalyse du lien donc, celui des précédentes recherches en la matière notamment celles « locales », celui d'un « repositionnement » par rapport à la psychanalyse classique... avec les impacts théorico-clinico-techniques corolaires. Bien que d'autres (Ghorbal (1983), Bouhdiba (1975), Yahyaoui (1997)...) se sont penchés sur la famille tunisienne, les contextes de recherche sont, d'une part, différents ; d'autre part, ces, à quelques égards, antécédents à ce travail, ne lui ôtent pas son caractère pionnier quant à l'étude des « effets de la rencontre » entre terrain tunisien et psychanalyse du lien. Ceci est loin d'être exclusivement un avantage, de pesantes contraintes accompagnent cette manœuvre ; à commencer par celles d'une « analyse des pratiques heuristiques » détaillée et d'un discours « méta-heuristique » de perpétuelle remise en question des choix et décisions méthodologiques.

3. Deux temps, trois mouvements : Annonce et logique du plan

Deux temps, trois mouvements est une expression utilisée ici dans son sens propre car la manœuvre qui sera décrite est loin de rimer avec rapidité. Le processus en question a, au contraire, été assez long et nécessité du recul.

Par ailleurs, des recherches en didactique des langues retiennent, dans le processus d'apprentissage d'une langue étrangère en général, deux grandes catégories de compétences : la compréhension et la production. J'ai trouvé intéressante une analogie avec mon propre apprentissage de la « langue psychanalytique ». Cette thèse se présenterait, dès lors, comme un aperçu de mon parcours d'apprenante du dialecte de la psychanalyse de couple et de famille. En effet, l'idée d'un processus, mieux encore, d'un jeu d'appropriation rendu possible par un va-et-vient entre compréhension et production me semble refléter, je ne peux mieux, l'histoire de cette thèse.

Voilà pourquoi je la structure autour de deux temps : un pour la compréhension et l'autre pour la production. Il est probablement inutile de préciser qu'il ne s'agit pas de temps à valeur chronologique réelle mais de temps méthodologique, visant une optimisation de la clarté de mon exposé. Ces deux temps donneront sa charpente globale à la présentation : une première partie retracera le processus de compréhension avec ses rebondissements et ses écueils et une seconde, exposera les résultats du travail de néo-intégration et de repositionnements d'ordres théorique, clinique et technique. Ce sont, justement, les trois mouvements dont il est question en titre. Eux, par contre, seront transversaux et ne feront pas l'objet de parties arrêtées tel que sera le cas pour les deux temps.

Au sein de la première partie, Temps pour la compréhension, un premier chapitre viendra décrire les malaises originels ayant motivé cette recherche. Son ancrage dans l'insatisfaction activera une recherche de solutions. Celle qui sera retenue consistera en un changement de référence théorique. C'est ainsi que la psychanalyse du lien fera son entrée.

La problématique et les hypothèses annoncées au début du chapitre suivant « Discours de la méthode » confirmeront et signeront l'inscription de la thèse dans ce domaine de recherche. Ce même chapitre se poursuivra par un exposé des écueils rencontrés et des solutions envisagées en vue de mener à bien cette opération de transposition théorique et de lui assurer les manœuvres méthodologiques assorties.

A partir du troisième chapitre, le travail se focalisera sur les aspects d'une « rencontre équitable » entre théorie et terrain. Le volet théorique se divisera en deux parties : l'une présentant la théorie du lien et ses prolongements actuels jusqu'à défendre un champ théorique nouveau : celui de la psychanalyse du lien ; l'autre retracera l'histoire de la psychanalyse en Tunisie pour « s'arrêter » ensuite sur les contributions autochtones qui seraient le plus en résonance avec l'école psychanalytique du lien.

Arrivera ensuite le temps de la production. Le premier volet de la production se rapportera au terrain. J'approcherai les liens à travers des configurations emblématiques, ce qui n'en fait point des configurations exclusives, elles sont des lucarnes, des raccourcis dans la lecture clinique de liens familiaux et leurs influences/implications sociales et culturelles. Seront alors exposés des émergents cliniques représentatifs chacun d'un lien familial : les objets-reliques, le syndrome du veuvage précoce et l'amphimixie allergénéalogique pour le lien généalogique ; la co-maternité pour le lien parento-filial et le Bel-Œdipe pour le lien de couple. Etape suite à laquelle, une lecture synthétique des « émergents » de la clinique de couples et familles en contexte tunisien sera tentée.

Ainsi, une vue panoramique des résultats viendra frayer un chemin à la discussion des hypothèses et à une discussion plus générale, transversale à l'intégralité du travail. Une conclusion à la double fonction : récapitulative et annonciatrice du projet postdoctoral clôturera cette thèse.

J'ai ainsi tenté de faire le tour des remarques les plus importantes pour préparer la lecture de cet écrit et ce, compte tenu de « l'étendue » des champs qui se rencontrent sur cette plateforme de thèse. En annonçant un leitmotiv comme la famille « *groupe qui s'organise à travers des liens qui la définissent comme telle : les liens d'alliance, les liens de filiation parentale et fraternelle, dans leurs dimensions inter et transgénérationnelles* » (Rosa Jaitin, 2006, p. 73) et objet partagé entre toutes les sciences humaines et sociales, abordé dans ses rapports à la psychanalyse et à la culture, on comprend mieux en quoi il va falloir relever un sérieux défi.

Partie I :

Temps pour la compréhension

« Le but véritable d'une thérapie authentique est par conséquent de développer la compréhension et l'adaptation, l'adaptation vitale intérieure établissant l'harmonie entre l'individu et le monde – et non la conformité.

Il y a un rapport entre les deux : la compréhension suscite l'adaptation, l'adaptation facilite la compréhension.

La compréhension sans l'adaptation ne va pas loin ; l'adaptation sans la compréhension est incomplète, mais elle peut agir.

L'adaptation semble plus fondamentale d'un point de vue thérapeutique et la compréhension d'un point de vue scientifique.

Les deux se rencontrent sur le terrain d'essai du contrôle du comportement, quand l'individu est confronté aux choses et aux êtres »

S. H. Foulkes (1970, p. 85)

Chapitre premier :

Des malaises aux « questions fondamentales »¹

*« Brisez donc les schémas [pattern] qui unissent les différents
branches du savoir
et vous en détruisez obligatoirement toute la qualité : le schéma qui
unit.*

*Pourquoi les établissements d'enseignement ne montrent-ils jamais
les schémas qui unissent ?*

*Les professeurs ne savent-ils pas que le savoir qu'ils distillent a
quelque chose*

du baiser de la mort qui rend insipide tout ce qu'ils touchent ?

Est-ce pour ça qu'ils refusent sciemment de toucher ou d'enseigner

quoi que ce soit qui ait un rapport avec la vie réelle ?

Qu'est-ce qu'il leur arrive ?

Quel rapport y a-t-il entre une écrevisse et une langouste,

et entre une orchidée et un narcisse,

et entre ces quatre éléments et moi ? Et entre toi et moi ?

Quel rapport y a-t-il entre nous six et l'amibe d'une part,

et l'oligophrène d'autre part ? »

Bateson²

¹ Expression de Piera Aulagnier (1984, p. 7)

² Cité par Berenstein et Puget (2008, p. 230)

1. Malaises originels

Attirer l'attention de mon lecteur sur le fait qu'une recherche scientifique nait d'un malaise n'a rien d'inédit. Cependant, j'aimerais, au passage, lui faire part de mon constat, non sans regret anticiperais-je, qu'une ellipse, au sens stylistique du terme, porte souvent sur le ou les malaises originels auxquels tout travail scientifique, bien plus s'il est psychanalytique, est pourtant, avérément redevable.

Tentant de me défendre contre l'impressionnisme et la banalité que pourrait véhiculer ce premier constat, je me réfugierai de nouveau dans une invitation à l'approfondir : n'est-ce pas généralement le moment de la trouvaille, gratifiante « Eurêka », qui prévaut, en termes de qualité et de temps imparti à sa description, au détriment de celle du malaise de départ ? Dire le malaise, subjectif forcément, ne serait-il pas perçu comme l'antonyme du dire scientifique, comme étant transgressif à l'égard du devoir d'objectivité ? L'acte elliptique peut également être le résultat inconscient du refoulement ; l'intellectualisation qui viendrait alors combler la place du refoulé expliquerait à ce moment-là l'exaltation et l'idéalisation du moment de la trouvaille, célébrant de la sorte une défense efficiente... L'hypothèse d'un acte d'évitement délibéré et conscient autant que celle du refoulement ou encore une combinaison des deux nous mettent, à mon sens, face à un réel dommage pour la recherche en psychanalyse. Il y a un gain inestimable pour les sciences de l'Homme dans les efforts d'identification et de transmission des malaises de ceux qui (s') y cherchent. L'œuvre freudien en est, de nouveau, un parfait exemple. A l'égard de cette épineuse question épistémologique, la psychanalyse a, en effet, bon gré mal gré, changé la donne car Freud disait et utilisait ses malaises. Apparaissant sous une forme plus décontractée dans le registre épistolaire privé, ils peuplent aussi ses écrits scientifiques ; ses malaises dans la théorie, les cures et sa propre vie l'incitaient constamment à la créativité. Je me permets d'en conclure que chaque « quête de sens » pour parler comme Aulagnier (1986) est de ce fait, indémêlable d'un vécu de malaise.

Je ne vais donc pas déroger à ma plaidoirie de l'apologie du malaise, je dois à mon lecteur cet effort d'identification et de transmission des miens, sans quoi je ne peux aspirer à l'impliquer dans le script qui suit, encore moins dans un lien de type « penser ensemble ». Un premier épisode vient l'informer que ce travail a adopté le rythme d'une

expérience de malaise évolutif, avec des paliers temporels. Je ne saurais vraiment pas classer ces paliers selon un seul critère déterminant de son évolution à travers le temps : du plus émotif vers du plus mentalisé ? Du plus naïf vers du plus maîtrisé ? Du plus novice vers du plus expert ? Un aspect illusoire commun à toutes ces gradations me décourage et me fait abandonner une telle présentation des phases du malaise. J'ai cependant l'intention de me rattraper dans une description fidèle au vécu de façon à en faciliter la transmissibilité.

L'insatisfaction a écloso dans un moment initial passionnel pour la psychanalyse, une passion rapidement déçue et frustrée pour deux raisons principales :

1. Souvent tête de turc du paysage psychothérapeutique, on a tendance à conférer à la psychanalyse une posture vulnérable qui la contraint à déclarer forfait face à de nouvelles pratiques qui semblent avoir besoin de la discréditer pour se forger une place ou, comme elle y résiste et survit, à redorer de toute urgence son blason pour espérer démentir des accusations de désuétude et de tarissement. En bref, ce malaise est idéalement représenté par la querelle maintenant emblématique entre *Livre noir*¹ et *Anti-livre noir de la psychanalyse*².
2. La maltraitance infligée à la psychanalyse prend aussi cette autre forme d'un jugement réductionniste et radical d'inadaptation et d'incompatibilité dans son mouvement « naturel » et « légitime » de conquête de terrains culturels autres que celui qui en a vu la naissance.

1.1. Premier malaise de type Livre noir versus anti-livre noir de la psychanalyse

En général,

Dans sa préhistoire, cette première expression de mon malaise est ancrée dans mes études de psychologie. Mon indignation était déjà grande à chaque occasion où la psychanalyse était mise à l'épreuve d'un redorage de blason, où elle était contrainte de

¹ Van Rillaer, J., Pleux, D., Cottraux, J., Borch-Jacobsen, M., & Meyero, C. (2005). *Livre noir de la psychanalyse*. Vivre.

² Miller, J. A. (Ed.). (2006). *L'Anti-livre noir de la psychanalyse* (Vol. 595). Seuil.

faire ses preuves. J'endossais volontiers le rôle de l'avocat du diable quand l'assemblée semblait émerveillée par les neurosciences et se hâtait à pratiquer la synonymie pourtant si injustifiée entre le succès des neurosciences et la désuétude de la psychanalyse. Cela me révoltait et j'étais réconfortée de trouver écho, mieux, de la contenance, à ce sentiment naïvement passionnel dans des ripostes plus intellectualisées de type « Anti-livre noir de la psychanalyse » justement.

Les critiques supposées à la psychanalyse ne datent pas d'hier, j'en conviens. D'ailleurs, il vaut mieux, à mon sens, se concentrer sur les limites de son champ propre et les « défauts » qui lui sont inhérents et intrinsèques plutôt que de se laisser distraire et déconcentrer par des rivalités qui n'ont pas lieu d'être et ne font qu'entraver des échanges et complémentarités non seulement possibles mais tout à fait prometteurs d'autant plus qu'ayant déjà fait leurs preuves. Maintenant, si la potentielle exigence en termes de durée et de formation, la difficulté dans la mise en place de formes de supervision et dans l'acceptation de sa méthode basée sur l'interprétation sont autant de contre-arguments qui peuvent porter préjudice à la psychanalyse, ce qui semble surtout injuste c'est le fait qu'elle se retrouve comme poussée à « se justifier » pour continuer à défendre sa légitimité. La virulence des critiques atteint, par moments, une apogée déplacée en lui imposant par exemple cette ruée vers l'efficacité avec pour principal concurrent donc les neurosciences comme je le soulignais il y a quelques lignes. J'insiste sur l'idée que de telles comparaisons n'ont pas lieu d'être mais puisqu'elles sont, bon gré mal gré, là et qu'elles utilisent une profonde méconnaissance de la psychanalyse pour collecter de l'écho souvent auprès d'une population d'étudiants novices et de « psys » étrangers à la science abyssale, il relève du rôle de ses représentants chercheurs autant que praticiens de réagir.

C'est dans la crise, le malaise et l'insatisfaction qu'est née la psychanalyse. Freud était mécontent des philosophies de la conscience, des techniques de suggestion, du « pontificat » médical viennois, pour ne citer en vrac que quelques uns parmi ses défis. La psychanalyse était conçue pour échapper à toute forme d'assujettissement et de mainmise, son caractère indomptable pour celui qui lui est étranger nourrit une fantasmagorie de persécution et l'une des réponses possibles, dans ce cadre paranoïde, est celle d'ordre vindicatif. Pour paraphraser la genèse de la persécution via la projection, selon Freud (1911), chez Schreber, je dirais : « je méconnaissais ou suis gêné par la psychanalyse » devient

« c'est elle qui est ambiguë et se prête à l'amalgame » d'où la revendication « si elle ne change pas, je suis pleinement en droit de la dénigrer ».

Déjà Erich Fromm (1971), dans un essai de diagnostic de la crise de la psychanalyse, a commencé par déplacer les accusations qui pointent du doigt sa matière sur ses « mauvais » praticiens. Il écrit, en réponse à sa propre question « *quelles sont les raisons de cette crise ?* », « *Je pense que la raison principale réside dans la transformation de la psychanalyse d'une théorie radicale en une théorie conformiste. La psychanalyse était à l'origine une théorie radicale, pénétrante et libératrice. Elle a peu à peu perdu ce caractère, elle est entrée en stagnation, parce qu'elle n'a pas réussi à développer sa théorie face au changement de la situation humaine opéré après la première guerre mondiale ; au contraire, elle s'est retirée dans le conformisme et la recherche de la respectabilité* » (p. 17)

Un aspect, en particulier,

Si ce qui précédait cherchait à donner un aperçu de cette crise de la psychanalyse relative à sa posture épistémologique comparée à d'autres sciences, je m'attaquerai, dans la suite, à une critique particulière, assez récurrente, interne cette fois à la psychanalyse selon laquelle celle-ci serait limitée dans son champ d'action et perdrait de son efficacité en dehors de l'espace intrapsychique où est censé se concentrer son savoir-faire.

Freud avait pourtant déjà pensé la question ; mieux encore, avec des écrits comme *Totem et tabou* (1913), *Psychanalyse du groupe et analyse du moi* (1921), *Malaise dans la civilisation* (1930), *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1939), il a indéniablement posé les jalons d'une psychanalyse orientée vers le « reste du monde », vers le groupe. C'est justement cette extension-là, récente et prometteuse, du champ psychanalytique vers le groupe, la famille et le couple, qui m'intéresse plus particulièrement et que j'ai choisi d'apposer en réponse à la critique de la stagnation supposée à la psychanalyse.

Des malaises analogues au mien sont rapportés dans la littérature psychanalytique, ils viennent justement se pencher sur les limites inhérentes à la théorie du sujet de l'inconscient, à la centralité de la pulsion et à son éventuelle insuffisance à englober une plus grande variété de dispositifs notamment ceux bipersonnels, familiaux ou groupaux. Néanmoins, les auteurs évoquent le problème en veillant à son dépassement et font l'hypothèse d'une « psychanalyse du lien » qui bat en brèche cette critique de la désuétude

de la psychanalyse et ouvre les voies à son exploitabilité au sein de dispositifs pluriels élargissant ainsi son champ d'action.

La psychanalyste argentine Sonia Kleiman (2005), à titre d'illustration, fait état d'un vécu de malaise similaire ainsi que des ouvertures entrevues par l'école pichonienne¹ avec pour chefs de file contemporains Isidoro Berenstein et Janine Puget. Je me contente pour le moment de les citer, la suite se chargera de familiariser davantage le lecteur avec leurs travaux. Elle écrit donc :

Le discours psychanalytique a avancé des hypothèses pour comprendre comment s'organise le psychisme humain, le monde interne d'un sujet. Les pulsions, l'expérience de la détresse et les états de dépendance qui s'en suivent, les vicissitudes du lien précoce, la charpente œdipienne, la valeur fondatrice des expériences infantiles avec les objets parentaux, donnent des indications sur la création d'un monde de représentations, d'un espace psychique et de l'intériorité du sujet. Pour devenir psychanalystes, nous nous sommes formés en fonction de ces apports théoriques, qui s'enrichissent constamment. Depuis quelques années, un groupe de psychanalystes argentins, Isidoro Berenstein et Janine Puget, propose un ensemble d'hypothèses au sujet des liens qui non seulement élargissent des concepts énoncés, mais aussi créent des formulations nouvelles. Ces idées ne s'articulent pas toujours avec les premières, énoncées par la psychanalyse du sujet singulier (Kleiman, 2005, p.31).

De son côté, la psychanalyste italienne Anna Maria Nicolo, confrontée dans sa pratique clinique au phénomène de « la folie à deux » ou « pathologie trans-personnelle », exprime l'insuffisance du paradigme individuel à fournir une assise confortable à la compréhension de pathologies mentales impliquant plus d'un protagoniste. Son expérience d'insatisfaction la mène sur la piste d'une nécessaire révision du cadre classique et elle suggère : « *un changement d'optique de la part de l'observateur qui, d'une conception intrapsychique du trouble et du fonctionnement de la psyché, entend se tourner vers une appréhension relationnelle et interpersonnelle* ». (2005, p. 13)

Il en ressort qu'une psychanalyse du sujet singulier fait le choix méthodologique de se focaliser sur le monde interne du sujet, elle suppose ainsi un « je » demandeur d'analyse dont le « hors-je », le monde extérieur, n'a de valeur que tel que perçu, vécu et élaboré par l'analysant. Il n'est pas en soi objet d'étude ou d'intérêt dans le cadre de la psychanalyse classique.

¹ En référence à Enrique Pichon-Rivière (1907 - 1977)

La psychanalyse du lien est une extension qui tombe à pic. Cette ouverture de la psychanalyse aux dispositifs groupaux est d'autant plus rentable que, dans ma culture, il peut être difficile et artificiel de s'adonner à une pratique du dispositif individualiste et intimiste classique. Imposer à un sujet, groupal de constitution, d'essence, dont l'identité est un empilement d'appartenances familiale, généalogique, régionale, professionnelle, communautaire, indécollables d'un « nous », de jouer le « je », peut lui faire violence. D'ailleurs, phénoménologiquement parlant, le psychiatre tunisien Mohamed Ghorbal (1983) ne manque pas de noter que le patient tunisien se présente à la consultation toujours en famille (p. 742), que tous ses proches parlent en même temps pour décrire ce qui lui arrive : un corps familial pas que fantasmatique.

En évoquant les enjeux de la rencontre entre la psychanalyse et ma culture, je me trouve déjà au cœur du second malaise.

1. 2. Deuxième malaise de type « Divan » de Procuste

En général,

Par cette paraphrase du « lit de Procuste », je viens faire allusion à cette situation où la psychanalyse classique, de réputation individualiste, semble atteindre ses limites à la rencontre d'un contexte culturel hautement empreint d'esprit de famille et de groupe. Une psychanalyse du sujet singulier se hasardant sur pareil terrain d'accueil risque de s'y muer, tel Procuste, en hôte tortionnaire des données cliniques et de faire écran au « sujet du lien ».

Le malaise que je viens, dès lors, exposer émane de ce choc présumé lors de la rencontre entre psychanalyse du sujet singulier et contexte culturel ou encore espace transsubjectif tunisien. Je déplore le fait que, de l'étude de cette rencontre, sont souvent nés des travaux décrivant une pratique ardue dans une société « incompatible » avec la psychanalyse. Par ailleurs mais dans ce même sillage, la psychanalyse de couple et de famille rebute praticiens et chercheurs et se retrouve figée dans une posture de spécialité beaucoup trop pointue supposée avoir encore moins de chance que la psychanalyse du sujet singulier d'aspirer à se faire de la place. Ces aprioris entachent sérieusement aujourd'hui les voies d'une pratique psychanalytique adaptée, créative et en résonance avec son terrain d'accueil. Emmanuel Diet (2006) écrit en ce sens : « *Malheureusement, la*

séduction des modèles pervers rencontre les aveuglements et les errances que les psychanalystes n'ont pas toujours su éviter. Au nom de l'intemporalité de l'inconscient, et contrairement à ce que Freud lui-même pensait et recommandait, la plupart des analystes n'ont pas accepté de penser la découverte de la psychanalyse et son développement dans l'histoire, de situer la dépendance relative de ses théorisations du contexte épistémique, social et culturel, de comprendre l'évolution des pathologies et des souffrances psychiques en relation au devenir social-historique.» (p.78)

Il y a d'autant plus de souci à se faire du fait que l'incrédibilisation de la psychanalyse n'est pas le seul ravage de ces aprioris. L'automatisme et la standardisation de l'acte de référencement en sont d'autres « effets indésirables ». Le terrain tunisien, par exemple, me paraît souffrir d'un certain « prêt-à-penser » qui le dépouille de son originalité et de ses particularités. Il est souvent dompté et forcé à entrer dans les moules théoriques ayant déjà fait leurs preuves ailleurs. La violence contenue dans de tels automatismes me rappelle bien, de nouveau, le personnage de Procuste.

Le chercheur en herbe tout autant d'ailleurs que son homologue plus expérimenté ressent cette exigence prioritaire de disposer d'une « armure théorique ». Ceci est tout à fait légitime du fait qu'une recherche d'inscription de ses idées est une étape indispensable du processus d'acquisition du sens. Si se munir d'arguments déjà existants pour bâtir et consolider ses observations et constatations est clairement plus confortable, le rapport peut vite se muer en « bras de fer » avec le terrain et balbutiant, le terrain peut se laisser « mal entendre », malmener, voire « intimider » par une théorie « prête à l'emploi » pour avoir fait déjà ses preuves et le terrain de s'en trouver souvent lésé, sacrifié.

Cela pose la question plus épineuse à l'échelle d'une culture, d'une société, du rapport du sacré, de la liberté, de la démocratie à la production scientifique. Là où l'attitude iconoclaste est châtable, on s'attend plutôt à une inhibition des créativité.

Une variante de cette inhibition est la mono-référence. En le pointant, mon objectif est une sensibilisation à un problème que je considère entacher sérieusement la recherche en sciences humaines et sociales en constituant une entrave à la créativité dans la production scientifique. Cette dernière est tributaire d'une juste proximité avec un terrain approché dans sa différence. Je crois apercevoir de « mauvais » réflexes de référence automatisée qui sont assez répandus et susceptibles d'avarier une discipline au point de

mettre en doute sa validité et son efficacité dans un certain contexte socioculturel. Les dommages d'une telle manœuvre sont à prendre au sérieux.

Il y a là, dès lors, une invitation à réfléchir sur la manière d'aborder son terrain en en respectant l'originalité et en se distanciant d'un certain « prêt-à-penser », de repenser les « greffes » systématiques de théories et les ravages de la dissonance conséquente.

Je suis à la recherche d'exemples parlants. A cet effet, j'ai choisi de concrétiser ce malaise dit métaphoriquement du divan de Procuste en recourant à deux citations illustrant une dissonance à son apogée :

Tableau 1 : Illustration, à travers deux citations, des divergences possibles dans l'analyse des liens familiaux dans différents contextes culturels

J. Defontaine (2002)	M. Ghorbal (1981)
« Ces problèmes de place et d'interchangeabilité des places révèlent une famille aux différences générationnelles brouillées. [...] La confusion entre l'espace privé et public est prévalente et révélatrice d'incestualité » (p. 184).	« En résumé, dans la société maghrébine [dont il dit quelques lignes plus haut « Société communautaire, inégalitaire, mais tolérante et ouverte à tous ses membres »], le concept de famille a des sens multiples. Elle reste l'un des fondements de l'organisation sociale. La famille dans son sens large est composée de plusieurs dizaines d'individus. Ceci développe un champ affectif et relationnel d'une importance telle qu'il permet l'émergence d'un Moi auxiliaire fonctionnant en permanence. L'ampleur de cette famille permet une répartition des rôles et des statuts. Mais la force vitale de cette famille réside dans la souplesse de son fonctionnement au point que la suppléance soit possible. La taille de la famille, la diversité des rôles et des statuts permettent à chacun d'occuper à chaque moment une place qui tient compte de ses capacités. Dans un fonctionnement « normal », l'épanouissement individuel va de pair avec la réalisation collective et communautaire. » (p. 436)

Ces citations de Ghorbal et Defontaine s'expriment, chacun à partir de ses expériences clinique et culturelle, sur la thématique commune de la « souplesse », l'interchangeabilité des rôles au sein de la famille se veulent être une démonstration-choc d'une dissonance pouvant atteindre la contradiction. Pathologique, dysfonctionnelle pour l'une, en bonne santé mentale et socialement adaptée pour l'autre, les organisations familiales n'ont certes pas les mêmes caractéristiques selon le contexte socioculturel qui les « contient ». Ce constat paraît d'une rébarbative évidence. Néanmoins, la variante

« prêt-à-penser » du malaise du divan de Procuste n'est pas assez dénoncée. La greffe inadéquate de théories-bourreaux sur des terrains-victimes est une problématique d'envergure. Même si l'objectif prioritaire de ce travail n'est pas de s'y attaquer frontalement, je ne peux, d'une part, me permettre de laisser passer une occasion de tirer le sonnette d'alarme ni, d'autre part, de ne pas insister comme il se doit sur le fait que c'est bien ce banal constat qui a été à l'origine d'un renversement radical dans le cours de ma réflexion et le déclic pour aller à la découverte de la théorie du lien.

Un aspect, en particulier,

Ayant fait le tour de différents aspects de ce malaise du Divan de Procuste, j'en retiendrai que ce qui pourrait le justifier au mieux c'est que la psychanalyse entretient avec quelques uns parmi ses contextes d'accueil des rapports dictatoriaux, oppressifs dans un sens ou dans l'autre : ou elle subordonne le terrain et le « colonise » mais le conquiert quand même quitte à le dénaturer, dynamique de type « peau noire, masques blancs »¹, ou elle se fait refouler et étiqueter de rigide, d'incompatible avec d'autres cultures que la sienne-mère et les dommages sont aussi sérieux que dans l'autre cas de figure car on verrouille à la psychanalyse des « empires culturels » sous des prétextes douteux. La rencontre ne coule pas de source, cela va de soi, mais de là à généraliser, sous l'égide du principe du moindre effort, une approche de la problématique empreinte de clivage, cela fige toute possibilité de travail de créativité du chercheur en psychanalyse, un statut déjà bien fragile... Bref, c'est d'un « malaise dans ma culture » qu'il s'agira dans la suite et il illustrera bien ce propos.

Dès que j'ai commencé à m'intéresser aux effets de la rencontre entre psychanalyse et contexte tunisien, le malaise décrit a atteint son apogée car la majeure partie de la mince littérature existante s'emballait, sans raison décelable, dans une formulation de la problématique en termes de psychanalyse versus arabo-islamité².

¹ Titre de Frantz Fanon (1952)

² Expression que j'emprunte à Ghorbal (1981), psychiatre et Djaït (1974), historien qui optent tous les deux pour une approche du terrain tunisien comme faisant partie du territoire plus large à identité arabo-islamique. Cette « tendance », si elle s'imposait dans les SHS des années 60 et 70 justement sous l'influence d'une idéologie d'union géo-politique arabo-islamique à laquelle y sont pour beaucoup « La cause » palestiniennne (« Al kadhia al filastinia »), le Nassérisme... elle serait aujourd'hui à interroger sérieusement. Elle n'est

Avons-nous le droit de supposer, de la sorte, un malaise de la psychanalyse dans la culture arabo-islamique ? Et puis, à quel point cette dernière désignation est-elle fiable ? Ne fait-elle pas elle-même violence, par des mécanismes de fusion et d'amalgame de terrains différents et de déni de la diversité, aux spécificités de chacun ? N'y a-t-il pas là un acte méthodologiquement immature par deux aspects au moins : l'un généralisateur, hâtif et trop facile, l'autre expéditif qui contourne le problème pour vite s'en débarrasser ni vu ni connu ?

Cette nouvelle tournure que prend mon essai de compréhension des rapports entre le terrain tunisien et la psychanalyse en termes de problème mal posé, aggravé par la rigidité et la standardisation de l'acte de référencement, peut donner l'impression de dévier de l'essentiel de cette thèse. J'estime, a contrario, que cette bifurcation a sa raison d'être car la question logique –je vais anticiper- qui pourrait découler d'une telle conviction, consciente ou inconsciente, à tort ou à raison, a mené nombre de mes collègues à se poser une question spontanée, légitime mais agaçante, remuant à chaque fois le couteau dans le malaise, celle pouvant être formulée comme suit : « si la psychanalyse classique, maintenant chevronnée voire entamant sa décadence, peine encore à se faire accepter chez nous, pourrions-nous faire quelque chose avec une dérivée encore plus spécialisée et pointue appliquée au couple et à la famille ? » Il y a là un abcès à crever, je pense que nous changeons obligatoirement de vitesse ; les malaises semblent avoir fait du chemin, de sérieuses problématiques se trament déjà et des solutions de rechange doivent arriver au galop.

certainement pas tombée en désuétude et sa résistance est même des plus notoires. Un nouvel état des lieux néanmoins doit être dressé par les SHS incluant les influences plus récentes de la mondialisation, des rapports orient/occident actualisés, la montée en force des courants extrémistes, les révoltes arabes... Je pense, pour ma part, y « diagnostiquer » les signes d'une tendance concomitante inverse anti-panarabisante décelable par exemple dans un retour en force de manifestations « narcissiques des petites différences » (Freud, 1930). Je ne fais part ici que d'une hypothèse qui ne s'est pas encore donné le temps de mûrir notamment face à une actualité « chaude » et « imprévisible » qui rend aussi difficile la supposition que la vérification. Pour conclure, c'est souvent en référence aux auteurs autochtones de cette génération que je parlerai d'arabo-islamité mais préférerais pour ma part, du moins dès qu'il s'agira de mon travail propre, parler plus simplement de terrain tunisien.

2. De malaises à solutions : D'une pierre, deux coups ?

Traduits en problématiques justement, les deux malaises deviennent respectivement : La psychanalyse est-elle tombée en désuétude ? Détient-elle des horizons, des perspectives pérennes exploitables, ajustables et valables aujourd'hui encore en psychopathologie ? Son expansion hors de son contexte historique et socioculturel est-elle, pour elle, préjudiciable ou enrichissante ? La condamne-t-elle ou lui balise-t-elle le chemin vers l'ouverture ? Voici comment je propose de problématiser ces malaises en même temps que de reprendre à mon compte la crise supposée à la psychanalyse notamment dans ma culture.

Le risque avec les discours extrémistes ou défaitistes est bien connu et prévisible, il réside dans le fait qu'il se répand sans fondement mais tellement soutenu par la facilité, le conformisme et le « ça a toujours été comme ça » qu'il gagne illégitimement en immunité et que, difficile et de moins en moins pensable, devient sa remise en cause. Ces discours relevant donc du préjugé semblent entraver sérieusement l'avènement d'une méthode ajustée, d'un cadre alternatif en se cloîtrant exclusivement à l'interprétation des difficultés de la psychanalyse en termes de cercle infernal où elles se consolident et se confirment mutuellement pour en aggraver les allures de crise.

Le repositionnement que je viens suggérer ne cautionne pas bien entendu les points de vue radicaux se hâtant à crier l'obsolescence de la psychanalyse ; il n'envisage pas non plus de calquer un dogme qui dénigrerait son originalité au terrain d'accueil pour ne pas tarder à affronter l'impasse de rejet du greffon. L'une comme l'autre parmi ces positions obstinées discréditent, plus que tout, la psychanalyse. Je perçois le phénomène différemment en postulant que chercheurs et praticiens en psychanalyse ont le devoir et le droit d'adapter leurs méthodes, théories et techniques à la clinique et non pas de dompter cette dernière pour qu'elle épouse, comme un gant, ce que je désignais comme « prêt-à-penser ». Annoncé de la sorte, cela semble couler de source néanmoins les glissements et ravages dont j'ai fait état sont loin d'être considérés proportionnellement à leur impact.

J'ose faire l'hypothèse que ce silence et cet évitement révèlent un assujettissement à la théorie et au dogme, un vécu de « colonisé », de « serf » dans la science. J'ose interpréter cette supposée dissonance entre psychanalyse et terrain « arabo-islamique » exagérée jusqu'à l'incompatibilité, comme une fausse-route épistémologique entretenue par une angoisse de repenser en courant le risque d'abandonner un si « confortable » prêt-

à-penser. J'en déduis qu'il serait méthodologiquement sain et légitime, d'une part, d'en douter, d'autre part, de battre en brèche les raccourcis commodes vers ledit prêt-à-penser. Ce dernier court-circuite, en effet, la possibilité d'une authentique redécouverte de son terrain dans son originalité et sa singularité.

C'est ainsi que j'ai entamé ma part de réflexion aux remèdes. L'hypothèse qui a découlé de cette expérience est, sans traîner, la suivante : **La psychanalyse du lien me paraît détenir un potentiel d'issue envisageable aux deux malaises.**

Je m'explique. Je tacherai de défendre cette hypothèse selon laquelle la psychanalyse du lien a su, contrairement aux doutes qu'elle peut susciter, constituer une expansion du champ psychanalytique de l'individuel vers le groupal, réparatrice de sa réputation panindividualiste et d'enfermement dans le monde interne du seul sujet de l'inconscient. La psychanalyse du lien peut aussi, par la même, incarner une assise confortable de rencontre du legs psychanalytique tel que revisité aujourd'hui sous invitation des dispositifs groupaux avec le contexte culturel tunisien.

Cela devient plausible dès que l'on se met à chercher de nouvelles résonances possibles et exploitables avec des terrains culturellement propices au jumelage : j'ai, par exemple, orienté mon attention vers le reste de l'Afrique, l'Amérique latine qui n'est ni arabe, ni islamique... Il en est ressorti que la théorie psychanalytique du lien et la thérapie familiale psychanalytique sont nés et sont très compatibles avec des contextes culturels « communautaires », elles ont probablement beaucoup plus de chance que la psychanalyse classique - hypothèse aux antipodes des craintes de départ - de s'insérer et de s'intégrer facilement dans un contexte culturel prédisposé justement à leur accueil.

Je viens donc plaider une psychanalyse du lien susceptible de répondre aux deux malaises. Avec sa proposition d'une métapsychologie moins déterministe grâce à une perception nouvelle des interactions entre les espaces intra, inter et transsubjectif, ouverte à la multitude et à l'aléatoire, la psychanalyse du lien détient, en effet, plusieurs atouts pour relever ces deux défis à la fois. Je ne suis là qu'au stade de l'annonce, la suite tentera d'approfondir ce propos et d'en fournir les preuves.

Deuxième chapitre :

Discours de la méthode, pour bien conduire sa raison, et chercher la vérité dans le terrain puis la psychanalyse du lien¹

« Il faut que l'analyste prenne conscience qu'il travaille constamment avec un schéma de référence. Ce schéma a un caractère instrumental et il doit être confronté en permanence avec le champ opérationnel, où il doit être rectifié ou ratifié. Ce schéma référentiel doit être analysé comme un tout, comme une gestalt en fonction, qui a une histoire personnelle quant aux connaissances et aux fantasmes qui influent sur la manière dont le thérapeute interprète. A tout moment, il faut analyser le fantasme de l' « analyser » qu'a l'analyste. D'une façon générale, nous pouvons dire que la plupart des analystes travaillent sans avoir une théorie claire de la maladie et du soin, ce qui fait qu'ils recueillent les indices sans schéma référentiel défini, créant un bric-à-brac de schémas référentiels divers [...] schémas qui ne sont intégrés ni dynamiquement ni historiquement. Il est fondamental d'inciter à l'analyse des cosmovisions, en tant que ce sont des tentatives de créer un esprit analytique, ou plutôt un minimum d'esprit analytique capable de travailler avec un dénominateur commun qui soit acceptable pour les autres. Nous pouvons dire que la plupart des échecs du travail psychanalytique tiennent au fait que l'analyste n'a pas à l'esprit une théorie de la psychanalyse cohérente, qui fonctionne comme un tout. Nous devons créer un cadre analytique de l'investigation. Nous pouvons affirmer que le dénominateur commun consiste à considérer le matériel sous deux aspects : une superstructure ou contenu manifeste, et une infrastructure ou contenu latent. Nous devons analyser l'action et l'interaction d'un aspect sur l'autre et l'existence phénoménologique d'une infrastructure et d'une superstructure. Le contenu latent et le contenu manifeste sont deux niveaux qui agissent l'un sur l'autre en créant une forme, un schéma référentiel général et de base comme point de départ. Le problème se pose à nous de repenser la psychanalyse, de la repenser et de la situer de nouveau historiquement dans l' « ici et maintenant ». Nous devons nous efforcer d'envisager le processus analytique comme le développement d'une série de spirales dans lesquelles s'élaborent certaines complications qui, une fois résolues, vont déterminer une diminution de l'angoisse, une communication plus franche et plus directe, un progrès dans l'apprentissage et une meilleure adaptation à la réalité. »

Enrique Pichon-Rivière (1985, pp 122-123)

¹ Paraphrase du titre de René Descartes (1637) : « *Discours de la méthode : Pour bien conduire sa raison, et chercher la vérité dans les sciences* »

1. Acquis transitionnels de la période de pré-problématisation

Je prends, en effet, goût au jeu des paraphrases. Ces dernières réussissent, grâce à un renvoi au texte d'origine et à son contexte, à transmettre si promptement et significativement le message au lecteur. Elles sont, de ce fait, particulièrement efficaces en phase de « lancement » des idées.

Dans le choix de paraphraser le titre de Descartes pour intituler ce chapitre traitant de méthodologie justement, ce travail avoue s'inspirer de la démarche de la philosophie du doute. Il cherche à revaloriser « les moments de Tabula rasa », essentiels au sein d'un parcours de recherche car, derrière une apparence trompeuse de destruction d'un « déjà su », ce travail m'a appris que ces moments de « break down », pour parler winnicottien, s'avèrent être les plus constructifs d'un néo-savoir et incitateurs à la créativité.

Ceci dit, je serais plus à l'aise, à juste titre à un moment où je tente de sortir des malaises en les problématisant, si j'apportais un maximum de précisions ; je préfère courir les risques de l'évidence et de la redondance plutôt qu'avoir à guérir un malentendu ou un contre sens.

J'espère d'ailleurs prêcher un converti en demandant à mon lecteur d'adhérer à ce qui suit comme sorte de pré-requis à la problématisation : **si le lien est fondamentalement humain dans le sens de l'animalité sociale de l'Homme et que « faire lien » est de l'ordre du vivant, de l'universel, du transculturel, ce sont les configurations des liens qui relèveraient du contexte culturel, les influences en émanant interagissent avec les configurations des liens afin d'en colorer les « moulures ». Les modalités du « faire lien avec » admettraient ainsi une sorte de « prédisposition à ... » propre à la culture. Les « relations » comme leur étymologie l'indique relient et relatent le lien, entre autres, dans ses rapports avec la culture et constituent un mécanisme de contrôle sur ses configurations, elles apportent des influences sous forme de pondérations, d'amplification ou d'inhibition... en rapport avec des particularités sous forme de sensibilités et de résonances historiques, politiques contextuelles.**

La scène des liens de famille, par son organisation, caractéristiques et « réglementation » est un parfait exemple de l'interaction, de l'inter-influence entre famille et culture. Autant savoir qu'en en traitant, l'on est définitivement sur un terrain doublement mouvant, ce qui fait dire à Blanchard et Savin (2005) que : « *les changements de forme du*

groupe familial ne peuvent pas ne pas avoir des effets sur les liens sur les étayages et les désétayages en fonction de la quête de nouvelles valeurs nécessaires pour donner sens aux métamorphoses du groupe familial. Un travail psychique soutenu est exigé de chacun pour penser/panser les ruptures et les recompositions vécues. Si les liens dans la famille traditionnelle étaient, pourrait-on dire, prescrits et définis à l'avance, ils sont aujourd'hui à co-construire selon des références socio-culturelles bien plus incertaines » (p.7), un avant-goût de la complexité des questions à venir.

2. « Feuille de route » problématique/hypothétique

Ma problématique est ainsi née au cœur de la rencontre entre psychanalyse, famille et culture. Ce trigone est en effet fort polémique qu'il s'agisse de l'approcher chaque pôle à part, ou à travers des liaisons dyadiques où l'étude des rapports entre psychanalyse et famille n'a rien à envier, en termes de complexité, ni au couple psychanalyse et culture ni à celui formé par famille et culture, ou encore dans sa tridimensionnalité. La rencontre des trois est, malgré tout, envisageable, arrangeable et structurable. Et c'est sur la contingence et les effets de cette rencontre que la suite se penchera. A partir du moment où les trois entrent en lien, le champ problématique ouvert est forcément inédit ; il peut bien entendu contenir et englober des traces des problématiques dyadiques ou hériter des caractéristiques de chaque pôle en lien mais jamais sous une forme déjà vue car, du fait de l'entrée-même en lien, un processus de perpétuelle transformation de ces trois « variables » est irréversiblement déclenché.

En même temps que j'avance vers une formulation de ma problématique, mon lecteur a, sans conteste, raison de deviner en cet avant-propos un récapitulatif de « l'esprit » de la psychanalyse du lien. Je ne lui cache pas que mon travail de la problématique en est effectivement un parfait exercice et ne manquerai pas de lui confirmer que l'on est déjà de plain pied dedans.

A juste titre, ayant réfléchi à la meilleure présentation de la problématique en termes :

- d'optimaux reflet, respect et empathie avec une histoire réflexive dont la genèse s'est déroulée dans les doutes, critiques et autocritiques, récusations et recadrages,

- de fidélité à l'esprit psychanalytique quant à une présentation empruntant une dérivation des thématiques traitées en trois axes : théorique, clinique et technique. Il est évident qu'une hypothèse théorique est appelée à se donner de la consistance clinique ; en tirer des précisions d'ordre technique est une logique conséquence. L'importance égale de ces trois sources d'alimentation de la discipline ainsi que leur réciprocité d'éclairage me rappellent ces premiers temps où Freud s'est décidé à définir, triplement, sa psychanalyse naissante. Cet héritage freudien persiste dans la méthodologie psychanalytique aujourd'hui comme gage d'engagement à faire fructifier, ensemble et sur un même piédestal, avancées théoriques, efficacité clinique et réajustements techniques. Je compte donc en tenir compte,
- de valorisation d'une mission et de transmission d'une cause, celle de contribuer à faire connaître le plus largement possible la psychanalyse du lien, ses spécificités et les ouvertures qu'elle crée.

J'ai choisi de faire une présentation de ma problématique en lui appliquant un important précepte de la psychanalyse du lien, à savoir la tri-spatialité dans laquelle le sujet advient. Je me vois contrainte d'ouvrir une nouvelle parenthèse, je dois à mon lecteur au moins une brève présentation des trois espaces dont il est question selon la psychanalyse du lien afin de lui permettre de me suivre dans ce cheminement.

C'est chez Berenstein et Puget (2008) que j'irai puiser lesdites précisions : « *L'espace intrasubjectif évoque un monde intérieur où le moi est aux prises avec ses relations objectales, ou plus exactement avec des relations d'objet* » puis, dans l'espace intersubjectif, « *la présence de l'autre est inéluctable et elle conditionne l'existence même du lien, et simultanément d'un autre aspect du moi. C'est dire que la relation sera celle à partir de laquelle se crée le sujet du lien qui n'est pas du même ordre que le sujet du monde intérieur* » et enfin : « *le moi a besoin de représentations pour constituer en partie son monde transsubjectif (le monde socioculturel) qui délimite et traverse les deux autres.* » (p. 8)

Je pense qu'il y a au sein de cette mince matière malgré tout un minimum suffisant à une distinction et délimitation au moins sommaire, pour le moment, des trois champs. Dans l'application de ce modèle comme canevas méthodologique d'exposé, je propose non seulement d'optimiser l'opération de cadrage ou plutôt de quadrillage de l'espace

problématique vu que le projet de reformulation suppose neutralisation et déminage, mais également une nouvelle occasion « pédagogique » de nous familiariser d'ores et déjà avec la psychanalyse du lien. Suit une approche de la problématique basée sur un descriptif de chacun des champs de son expansion avec développements hypothétiques et analyse d'écueils et entraves ainsi que les solutions envisageables inhérents à chacun de ces espaces. Ceci dit, il va sans rappeler que ma problématique, à un plan général, se penche sur les effets de rencontre entre deux variables interdépendantes qui entrent en jeu à savoir : le schéma référentiel qui n'est autre que celui de la psychanalyse du lien et le champ opérationnel qui est celui des liens de couple et familles tunisiens.

2.1. Champ problématique trans-variables

2.1.1. « Mise en problématiques »

A quoi pourrait renvoyer le bain contextualisant d'une problématique ? A son histoire dans la littérature préexistante, sa situation épistémologique, son background référentiel...

J'ai attendu, à juste titre, cette phase du débat pour évoquer un moment princeps de la compréhension et de l'évolution des hypothèses siégeant derrière ce travail. Il s'agit d'une communication¹ devenue article² sur lesquels j'ai travaillé avec une collègue anthropologue, Myriam Achour-Kallel, ayant préparé une thèse sur la conversion religieuse à la foi baha'ie en Tunisie³.

La problématique qui nous avait faites rencontrer autour de ce travail a éclos dans un vécu commun d'impasse dans nos tentatives d'approche de nos terrains respectifs. Les références classiques communément citées, chacune dans sa matière, fournissaient des

¹ Mokdad, M. & Achour, M. (2009, février). *Croisements et décroisements. Penser une dissonance entre les scènes sociale et théorique*. Communication présentée au 9^{ème} colloque international de l'URPC « La scène », Beit El Hikma, Carthage, Tunisie.

² Achour-Kallel, M. & Mokdad-Zmitri, M. (2011). Entre prêt-à-penser et pensée à construire : Lectures psychanalytique et anthropologique en terrain tunisien. *Revue de l'Institut des belles lettres arabes*, N° 208, 74^e année, 2011-2, 231-253. Tunis : IBLA.

³ Achour-Kallel, M. (2008). *Les convertis à la foi Baha'ie en Tunisie : vers des identifications transnationales* (Thèse de doctorat inédite). Université Aix-Marseille 1.

pistes de compréhension intéressantes mais insuffisantes à recouvrir les denses particularités de nos terrains. Nous avons alors partagé un besoin de « rectifier le tir » pour nous réorienter vers des schémas référentiels en meilleure résonance avec nos champs opérationnels.

Progressivement, cette réflexion nous a amenées à faire l'hypothèse selon laquelle de « mauvais » réflexes, déjà pointés plus haut, de référence automatisée sont répandus et susceptibles d'avarier une discipline au point de mettre en doute sa validité et son efficacité dans un certain contexte socioculturel. Nous insistions, au sein de notre article, sur les dommages d'une telle situation et sur le fait que le problème est à prendre au sérieux, qu'il est d'envergure et qu'il est surtout et indéniablement à caractère transdisciplinaire.

La problématique, telle que nouvellement appréhendée à la lumière de la réflexion rapportée, a donc désormais trait, et absolument en phase avec ce cadre trans-problématique justement, **aux modalités et caractéristiques de la dynamique de consommation/production des connaissances scientifiques dans le champ des sciences humaines et sociales (SHS), en général et celui de la naturalisation de la psychanalyse, en particulier.**

L'ouverture prônée vers l'altérité culturelle s'outillera, dès lors, d'approches comparative et interprétative afin de se cristalliser au sein d'un débat épistémologique, celui d'une « Perestroïka » théorique remettant en cause les réflexes et conditionnements erronés de référencement décrits et préoccupée par la création et l'innovation de cadres théoriques « sur mesure ». Dans cette suite d'idées, une variante de la problématique ne tardera pas à s'interroger sur **les facteurs décidant d'un tel rapport au schéma référentiel emprunt du dilemme d'une importation et implantation de théories développées dans d'autres contextes culturels et d'une réserve/résistance à en évaluer les répercussions malgré l'évidence d'un phénomène de dissonance, de « rejet du greffon théorique » très fréquent.** Il est nécessaire qu'un tri accompagne les lectures d'autant plus que, rares sont les initiatives d'auteurs récusant ces théories en « a-résonance » avec le contexte culturel, craignant entre autres un effet « tabula rasa » pas toujours commode car contraignant à devoir se priver de garanties théoriques ayant déjà fait leur preuve bien qu'ailleurs !

Les développements hypothétiques qui suivent proposent des pistes de compréhension mais œuvrent aussi à baliser le chemin au changement de cette situation.

2.1.2. Développements hypothétiques

Tenant de comprendre et menant notre enquête sur les facteurs et circonstances pouvant avoir favorisé et contribué à cet état des choses, nous avons avec Achour-Kallel (2011) suspecté l'implication du :

Facteur Langue, nous notions alors que *« pour élargir la focale théorique, recourir à des productions scientifiques de diverses provenances est sans doute un atout de taille. Or l'accès à ces productions à partir de notre pays a le français pour langue principale. D'abord, de nombreux chercheurs ont poursuivi leurs études dans un pays francophone (France, Belgique, Canada). Ensuite, les échanges entre la France et la Tunisie dans le domaine de la recherche sont à leurs tours plus dynamiques qu'avec d'autres pays. Ce facteur linguistique a également pour effet un accès limité à la langue qui prévaut dans la production scientifique qu'est l'anglais¹. D'autre part, la question de l'utilisation de la langue arabe dans la production scientifique en Tunisie est loin d'être sereine². Cette configuration du champ de la recherche limite ainsi « la zone de confort »³ linguistique et réduit par là les possibilités des choix comparatifs »* (Achour & Mokdad, 2011, p. 249).

Le facteur historique dont se dégage l'effet de la colonisation sur le rapport aux connaissances scientifiques. Nous avons constaté que *« quelques auteurs tunisiens se sont penchés sur la question de la pratique de la recherche en sociologie, en anthropologie et en psychologie en Tunisie. Les développements de leurs idées concernent en majorité la*

¹ Pour plus de développements sur la prévalence de l'anglais en sciences humaines et sociales et sur les retentissements de leurs expressions dans des langues extérieures au chercheur cf. Renato ORTIZ, « Social sciences and the english language », *Revista Brasileira de Ciências Sociais*, vol.19, n.54, 2004, pp. 5-22. En ligne : http://socialsciences.scielo.org/pdf/s_rbcSOC/v2n54/scs_a08.pdf , consulté le 29 avril 2011.

² Voir par exemple Imed MELLITI et Dorra MAHFOUDH-DRAOUI, « Les sciences sociales en Tunisie. Histoire et enjeux actuels », *Sociologies pratiques*, vol. 2, n° 19, 2009, pp. 125-140.

³ Je reprends ici une terminologie de Dilworth PARKINSON « Communities of use in Arabic newspaper language : The meaning of the country effect », in Reem BASSIOUNEY (ed.), *Arabic and the media. Linguistic analyses and applications*, Brill, Leiden-Boston, 2010, pp. 47-60, p. 59.

question du legs colonial (I. Melliti et D. Mahfoudh Draoui, 2009¹) et de l'appropriation nationale des disciplines (A. Zghal, cité par I. Melliti et D. Mahfoudh-Draoui, 2009 ; I. Melliti, 2006 ; M. Kerrou, 1991 ; P. Delaroche et H. Karray, 2010 et R. Ben Rejeb, 2010²) pour dessiner une configuration peu apaisée de la pratique de la recherche. C'est cette configuration qui serait responsable, pour certains, d'un état des lieux peu enthousiasmant dans ces disciplines [...] Par exemple, Z. Rhani, soutient que « toute la production autour du social a sombré dans la reproduction et l'adaptation des théories sociologiques occidentales³ » (p. 250)

Facteur que nous avons désigné par : « enjeux géostratégiques de la recherche ». Nous découvrons qu'« une manière de problématiser ces enjeux a été exprimée par le recours au dualisme entre « centre » et « périphérie ». Les savoirs seraient produits par des « centres » dont le poids serait tellement fort qu'ils annihileraient la périphérie. Au moins deux conséquences en résultent. Celle-ci serait peu entendue, d'une part, et ses analyses dépendraient beaucoup de celles des centres⁴. Or il est aisément vérifiable que des SHS qui, bien que périphériques, n'en sont pas moins actives et pourvues d'un climat de production satisfaisant » (p. 252). En témoignent d'ailleurs du côté de l'anthropologie,

¹ Imed MELLITI et Dorra MAHFOUDH-DRAOUI, « Les sciences sociales en Tunisie... », art. cit.

² Les références sont respectivement les suivantes : Imed MELLITI et Dorra MAHFOUDH-DRAOUI, « Les sciences sociales en Tunisie... », art. cit., p. 137 ; Imed MELLITI, « Une anthropologie « indigène » est-elle possible ? Réflexions sur le statut de l'anthropologie en Tunisie », *Arabica*, vol. 53, n° 2, 2006, pp. 163-176 ; Mohamed KERROU, « Etre sociologue dans le monde arabe. Ou comment le savant épouse le politique », *Peuples méditerranéens*, n° 54-55, janvier-juin 1991, pp. 247-268 ; Patrick DELAROCHE et Hager KARRAY, "Brève histoire de la psychanalyse en Tunisie", *Topique*, Vol.1, n°110, 2010, pp. 33-39 et Riadh BEN REJEB, "La psychanalyse en Tunisie. Approche historique et état des lieux", *Topique*, vol.1, n°110, 2010, pp. 41-81.

³ Eduardo GONZALEZ CASTILLO, Anne LAVANCHY, Zakaria RHANI et Karoline TRUCHON, « L'anthropologie et ses lieux. Altérité, genre, relativisme culturel et décolonisation », *Anthropologie et sociétés*, vol. 32, n° hors série, « Globalisation des cultures. Traces, traverses et voix de jeunes anthropologues », pp. 118-127, p. 124.

⁴ Cf. par exemple Dionigi ALBERA et Mohamed TOZY (dir.), *La Méditerranée des anthropologues. Fractures, filiations, contiguïtés*, ed. Maisonneuve et Larose, Paris, 2005. Voir notamment l'introduction des auteurs, pp. 7-39.

les expériences : espagnole, italienne, scandinave, indienne ou sud américaine¹ et du côté de la psychanalyse, les écoles argentine, brésilienne, hongroise, italienne et espagnole également. « *Centres et périphéries ne sont donc pas des conceptions statiques, ils changent souvent en fonction de la frontière établie entre eux. [...] Ce positionnement a amené L-J. Dorais à appeler à « embrasser la périphérie plutôt que de courtiser un centre qui manifeste peu d'intérêt envers quiconque*² » (p. 252). Et en venant y ajouter notre grain de sel, nous avons conclu, pour notre part, de la sorte : « *que ce soit le centre ou la périphérie qu'on embrasse, nous soutenons, pour notre part, que le principal en SHS reste d'embrasser les données du terrain pour les retraduire au mieux. C'est à la condition de ce décentrement du regard qu'une nouvelle posture épistémologique sera possible, une posture qui prémunit contre l'aplatissement de la densité du terrain et qui offre la possibilité de le lire autrement* » (p. 252).

Ce fut la démonstration que l'espace trans-variables est inévitablement un territoire transdisciplinaire et transcendant des spécificités et frontières interdisciplinaires, il rejoint en effet le fait culturel dans son sens large de combinaison de données historiques, géographiques, sociales et politiques. Mieux encore, c'est au sein même de ces rencontres et affrontements qu'une émergence de sens est rendue possible.

Accueillir les influences et effets des caractéristiques de ce champ au sein des contours de ce travail le fait hériter de traits semblables dont une analyse peut aider à déblayer le terrain méthodologique. Je fais devancer le passage des propriétés du champ trans-variables au cadre de cette thèse par de tels propos précautionneux car l'une des voies justement où la psychanalyse me semble avoir encore du pain sur la planche est celui du couple, de la famille et du groupe d'une part, de l'interculturel de l'autre. Cela signifie que, affluant au carrefour de ces deux pistes d'expansion de la théorie analytique, **ce travail aura à réagir à la problématique « référentielle » en réussissant à composer avec ce défi d'incarner le « faire lien » en produisant, après alliance avec le terrain, des effets**

¹ Consulter par exemple *Le journal des anthropologues*, n° 110-111, « De l'anthropologie de l'autre à la reconnaissance d'une autre anthropologie », 2007 ou encore *L'Homme*, n° 156, « Intellectuels en diaspora et théories nomades », octobre-décembre 2000.

² Michelle DAVELUY et Louis-Jacques DORAIS, *A la périphérie du centre. Les limites de l'hégémonie en anthropologie*, Liber, coll. « Carrefours anthropologiques », Montréal, 2009. p. 9.

nouveaux sur la théorie, fruits d'un brassage, d'un panachage équitables, sorte d'irrigation nouvelle du schéma référentiel.

Il s'y prendra en combinant synthèses de différents travaux théoriques, l'élargissement de la focale que nous recommandions plus haut avec Achour-Kallel (2011), et aspiration à rendre « utilisable » la psychanalyse des liens en contexte tunisien. Rien de cela n'aurait été possible si j'avais gardé la posture de chercheuse myope, grenouille de bénitier, surattachée au schéma référentiel classique. C'est bien grâce à l'expérience d'une théorie qui se ressource, se réajuste, renaît et s'enrichit à son ouverture à une mise à l'épreuve empirique que la démarche de recadrage a pu prendre une forme concrète et procéder à une rectification de l'acte de référenciation selon trois actions :

- **Se pencher/ Se brancher sur de nouvelles « sources de connaissance » selon un mouvement d'optimisation de la résonance terrain / théorie**
- **Se réconcilier avec les références locales permettant une certaine inscription, origination vers un discours relatant « des effets de rencontre »**
- **S'engager dans une recherche spontanée, libérée, de travaux « résonants », sorte d'appropriation réactionnelle de ces nouvelles affiliations...**

Par ces voies, le remaniement prévu est double : une relance de la problématique et une nouvelle approche du terrain. Il s'agit, à présent, de troquer les questionnements généraux et transcendants par rapport à la réalité du terrain car insinués par des théories prêtes-à-penser contre d'autres en émanant directement.

Une dernière précision : le lecteur comprendra que, dans l'esprit décrit, d'autres hypothèses, fruits de la révision, adviendront plus tard ne pouvant être que des hypothèses post-hoc, émergeant dans l'après-coup d'un bain de praxis.

2.2. Champ problématique inter-variables

2.2.1. Une problématique reformulée

Toujours avec ce même souci de jonction entre le référentiel et l'opérationnel et se voulant appartenir au territoire épistémologique psychanalytique malgré tout, cette thèse, se prétendant en même temps constituer une plateforme de rencontre, reprend à son compte les marques de cette appartenance, mais hérite aussi des aspects et spécificités du terrain

qu'elle cherche à mettre en lien avec. Dès lors, si la psychanalyse classique souffre d'incrédibilisation due au moins à deux accusations déjà soulevées, à savoir :

- celle de la concentration de son savoir-faire dans la théorie de la pulsion, la connaissance de la libido et des relations d'objets limitant ainsi son champ d'action à l'espace intrasubjectif et,
- celle d'un fort déterminisme de sa théorie par le contexte historique, géographique, socioculturel de sa naissance lui barrant la route de la conquête alterculturelle,

le champ inter-problématique en sera affecté forcément dans la mesure où la problématisation s'orientera, sous de telles influences du champ contenant, vers ce type d'inquiétudes déjà amorcé au niveau trans-problématique : Quoi attendre, quoi espérer d'un tel diagnostic de la situation qui ne peut qu'assombrir les horizons d'une quelconque rencontre, à un faire-lien entre une théorie « en agonie », en voie de destitution si l'on croit cette littérature montante « analyticophobe » et un terrain, de surcroît, différent en termes de « caractéristiques » culturelles de celui qui l'a vue jadis prospère ?

Néanmoins, ce souci et cette dramatisation autour sont à présent factices, ils sont méthodologiquement simulés ici afin de reconstituer le cheminement problématique car mon lecteur sait que l'on n'est plus dans la préhistoire de la problématique combinant les sus-décrits malaises du livre noir versus anti-livre noir de la psychanalyse et du divan de Procuste et que ceux-ci se sont trouvés des voies d'élaboration et que l'on est, à présent, dans un après-coup soucieux d'une néo-formulation de la problématique tenant compte de l'entrée nouvelle dans le champ, plus précisément de l'enrichissement du schéma référentiel, par la théorie du lien. L'effet en est donc une reformulation de la problématique sous ce nouveau jour :

Comment faire rencontrer, nouvellement, psychanalyse et contexte tunisien autrement que dans le heurt et une facilement prétendue incompatibilité ?

En quoi et selon quels arguments l'enrichissement du champ psychanalytique par la dimension intersubjective, dit psychanalyse du lien, peut-il remédier à ces limites ?

Et de là, quelles possibilités « réalistes » y a-t-il de jeter les ponts entre un arsenal théorique naissant autour d'une psychanalyse agrémentée de la dimension du

lien intersubjectif et un contexte culturel qui semble, dès un premier abord, vénérer les liens de famille et se présenter donc comme « amical » et « hospitalier » ?

Cette reformulation dont est escomptée une relance de la lecture d'une « pratique psychanalytique exportée » ne pourrait-elle pas en effet servir à raviver, plus généralement et sous un nouvel angle, le débat sur les rapports entre la psychanalyse, ses extensions contemporaines et ses terrains d'accueil ?

Réciproquement, quelle psychanalyse de couple et de famille siérait au contexte socioculturel tunisien ? Comment concrétiser, opérationnaliser ces suggérées voies de conciliation entre l'arsenal théorique de la psychanalyse de couple et de famille intégrant la dimension des liens intersubjectifs avec les spécificités de la famille tunisienne ?

A son tour et dans un deuxième temps, à quel point et selon quelles modalités le terrain tunisien peut-il déclencher une réflexion sur des réajustements de la théorie et de la pratique de la psychanalyse de famille et informer l'aspect interculturel du lien ?

2.2.2. Développements hypothétiques

La démarche hypothétique en réponse à ces problèmes est synthétisable comme suit : Le projet de la thèse étant, comme déjà énoncé, de « provoquer » et d'étudier les effets de la rencontre entre la psychanalyse de couple et de famille et le contexte tunisien, il lui a fallu passer, de nouveau, par l'hypothèse iconoclaste d'une problématique mal posée avant de proposer une interrogation, une critique et une reformulation de la question des rapports entre psychanalyse et terrain d'accueil telle qu'elle se présente le plus fréquemment, à savoir clivée, « empaillée » dans une projection des torts sur la psychanalyse ou sur le terrain barrant ainsi la route à toute possibilité de les faire authentiquement rencontrer.

C'est là que je suis venue supposer que le champ émergent de la psychanalyse du lien, notamment telle qu'appliquée aux couples et familles, est la clé de voûte d'une rencontre, non seulement possible entre psychanalyse et contexte culturel tunisien mais aussi prometteuse d'effets de rencontre positifs et transformatifs, en effet, de l'une comme de l'autre :

- L'une, car la psychanalyse s'enrichira de feedbacks, sortes de tests à travers lesquels elle est régulièrement examinée, évaluée et au besoin, rectifiée et ne peut donc dormir sur ses lauriers ni se croire acquise et confirmée, aspects ne pouvant que plaider sa ruine et,
- L'autre, car le terrain d'accueil y est gagnant en termes de respect de ses singularités et d'une plus grande adéquation et authenticité des moyens de son investigation et d'intervention.

Je voudrais justement rebondir sur ce dernier point en précisant qu'avec une telle manœuvre de reconsidération et de revalorisation du terrain, s'impose une démarche d'écoute attentive, libérée d'aprioris et concentrée autant sur les aspects résonants que dissonants qui caractériseront le terrain et informeront ses spécificités par rapport à la théorie. La rencontre est alors synonyme de cette intrication, du bricolage de cet espace d'alliance et du produit inédit de cette fécondation.

Ainsi, le brassage transparaîtra ici et là. Comme je l'ai noté il y a quelques lignes pour les effets prévus de la rencontre, les manifestations de cette dernière également et toujours selon cette même logique du lien, apparaîtront d'un côté comme de l'autre : Le paysage référentiel justement de cette thèse est, au moins bichrome, dans ses grandes lignes. Sa première couleur lui est donnée par la prolifération actuelle de théorisations dans cette extension de la psychanalyse qu'est le champ du couple, de la famille et du groupe, intégrant les dimensions du lien et de l'intersubjectivité. Sa deuxième, il la doit aux productions locales soucieuses de constater, de dater ou d'étudier l'applicabilité de la psychanalyse en terrain « maghrébin », « arabo-islamique ». C'est ainsi que cette démarche de l'applicabilité sera, plus tard, passée en revue telle que contenue dans la littérature « autochtone » mais en même temps battue en brèche car dans la désormais nôtre de logique, elle va à l'encontre d'une rencontre équitable et réduit le rapport au terrain au seul exercice d'application. Je m'attends au contraire, dans le cadre de cette approche révisée du terrain à ce que celui-ci rende à la théorie autant qu'il en usera. Je fais donc l'hypothèse que cette rencontre aura des effets réciproques : de l'un sur l'autre dont des exemples ont déjà été cités mais aussi « des effets boomerang » à digérer et à réintégrer car le terrain et la théorie, chacun pris à part, se questionneront et se réinventeront intrinsèquement à l'occasion de cette rencontre. C'est bien le moment de s'attaquer à la troisième dimension : le champ intra-variable.

2.3. Champs problématique intra-variables

2.3.1. Zoom sur le terrain

2.3.1.1. Problématiques « du terrain »

En effet, il s'agit de reconnaître l'expérience empirique comme source de connaissance et d'accepter sa primauté sur le prêt-à-penser. Cette attitude se place, sans secret, fervemment du côté du terrain et s'approprie le projet d'en défendre mordicus les besoins et intérêts :

« Que demande le terrain » ? Comment améliorer la prise en charge psychologique de couples et familles tunisiens en souffrance de moins en moins domptable, de plus en plus diversifiée qui transparaît dans un mal-être ensemble que dénoncent le dispositif bipersonnel de couple, familial et groupal/social ?

Comment concilier le psy lui-même, co-acteur et protagoniste principal de cette scène, avec son terrain, lui qui a souvent une formation aux théories de l'occident, qui se retrouve livré à lui-même, totalement démuné en matière de repères adéquats, risquant de ce fait de se rigidifier dans le rôle d'agent porteur et transmetteur de la dissonance ?

Si une ébauche de solution semble évidemment de commencer par une écoute attentive du terrain, quels moyens méthodologiques adaptés se donner afin de mieux cerner ce dernier ?

Par quels procédés concrets, un renouveau triple : théorique, clinique et technique deviendra-il tangible en vue de mettre au mieux en exergue les spécificités des ancrages, nouages, évolution et transformations des liens de couple et de famille en contexte socioculturel tunisien ?

Les particularités du terrain sont évidemment à guetter et à reconsidérer autant sur le plan du fonctionnement familial et de ses organisateurs socioculturels que sur le plan de ses dysfonctionnements. De ce fait, le champ opérationnel est avide de ce « troisième œil » qui détectera, dans son contexte particulier, comment se déploie le processus de subjectivation et selon quelles caractéristiques émergent de l'espace tridimensionnel : intrasubjectif, intersubjectif et transsubjectif ? Comment des sujets

triples : de l'inconscient, du lien et de la culture occupent-ils en tandem et relient-ils ces différentes sphères ?

Si l'on se place dans cette perspective de la psychanalyse du lien, quels rapports palpables entretiennent ces trois espaces selon le cadre orchestré par le contexte ? Par exemple, **qu'offrirait la culture au lien familial pour l'aider à se mettre « en faveur de la subjectivation » ?** Quels rapports entretiennent ainsi l'intime, le familial et le culturel pour maintenir un équilibre psychique favorable à un travail de subjectivation aux prises, de surcroît avec les influences transgénérationnelles ? culturelles ? Mais aussi, que se passe-t-il en termes de souffrances psychiques ? Quelles sont les retombées psychopathologiques d'un déséquilibre des liens familial, de couple, de groupe d'appartenance socioculturel ?

2.3.1.2. Pistes hypothétiques

L'investigation du terrain se munira du pré-requis d'un lien culturellement et temporellement colorable. Elle consistera en un examen des liens familiaux dans le contexte tunisien en tenant compte d'une mouvance notoire du lien face à d'importants et encore récents changements sociaux et un chamboulement des valeurs familiales traditionnelles lesquels, s'ils ne fragilisent pas nécessairement le lien dans sa constitution, ne peuvent pas ne pas l'exposer à un impératif de « réactualisation » dans les hic et nunc de son temps et de sa culture.

Si tout le monde est d'accord pour dire qu' « *Aujourd'hui les liens objectifs subissent de profondes mutations, dues aux importants et rapides changements sociaux et culturels. La recherche théorique sur le lien est donc plus que jamais nécessaire pour nous aider à penser et nous représenter les effets de ces mutations* » (Blanchard et Savin, 2005, p. 8), la spécificité et l'originalité de divers terrains culturels est à mettre en exergue. Ce type de constatation générale telle que celle contenue dans la citation qui précède est bien utile mais elle est lénifiée par une perspective « mondialiste » qui ne souligne pas assez ce repli nécessaire sur son propre terrain.

Je tenterai, à juste titre, dans la suite et plus précisément au sein de la partie « production », au sein du volet traitant des « émanations du terrain » de mettre sous les projecteurs ce qui émerge comme récurrences, comme aspects caractéristiques des liens de famille et de couple, de ce qui semble contribuer à leur dynamique et fonctionnement, mais

aussi les modalités et mécanismes d'influences transgénérationnelles et culturelles de ces liens. Seront décrits alors, à titre tout juste énonciatif et illustratif pour le moment, des phénomènes particuliers tels que ce que je désignerai comme étant le syndrome du veuvage précoce, celui de la co-maternité ou encore le bel-œdipe, des hypothèses issues de constats purement cliniques, preuves de l'introversion méthodologique promise et qui prend pour point de départ le champ opérationnel.

2.3.2. Zoom sur une théorie analytique « en mutation »

2.3.2.1. Aperçu du problème

L'utopie d'une quelconque œcuménicité de la psychanalyse telle qu'emprisonnée dans la posture « hic et nunc » de l'œuvre freudien semble évidente tout autant que celle de tout discours panégyrique de la psychanalyse qui ne se donne pas les moyens de se justifier et d'en transformer les supposés dogmes. Par ailleurs, on continue à penser et écrire que Freud aurait beaucoup dit au point d'entraver les prolongements de sa découverte et d'en accélérer l'obsolescence. Au cœur de ce débat, la montée de la représentation d'une science en agonie, modèle « livre noir de la psychanalyse », suscite des réactions aussi zélées de démonstration d'une science en pleine forme, voire très jeune dans quelques zones de son territoire épistémologique, loin d'avoir tari.

J'ai déjà pas mal anticipé sur la question en décrivant le cadre général d'advenue de cette problématique comme étant tributaire d'influences multiples de ce champ :

D'une part, toute l'histoire de la psychanalyse et notamment le volet de ses conquêtes de terrains culturels d'accueil, des questions des affinités ou hostilités, de tolérance ou de résistance différentes selon les données géographiques, historiques et culturelles,

D'autre part, l'histoire de la psychopathologie en Tunisie, ses orientations, sensibilités et influences actuelles et la part de la psychanalyse dedans et dans le paysage psychothérapeutique local,

Mais aussi, les représentations de la science abyssale chez les psychologues et psychiatres autochtones, enseignants, étudiants, leur formation, expérience et publications en la matière mais aussi ses expérimentateurs parmi les patients, « l'opinion publique » et l'histoire de sa vulgarisation ...

Une possible formulation des problématiques telles qu'elles émergent et se concentrent au sein de ce champ est : « **La psychanalyse tunisienne a-t-elle une histoire ?** »¹, « **y a-t-il un discours psychanalytique tunisien ? Où sont les traces des antécédents de rencontre ? Que ressort-il d'un état des lieux de la question ? Quelles en sont les perspectives ? Qu'est ce qui y caractérise le discours, la recherche, la pratique analytiques ?** »

C'est, à mon sens, ce contenu-ci qui peuple ces moment et espace de focalisation sur les rapports à la psychanalyse. Je rappelle qu'il s'agit moins à ce stade d'aspirer à trouver des réponses que de se soucier des qualités de réalisme, de rigueur et de pertinence qu'est appelée à revêtir la problématisation ainsi que les diagnostic et pronostic de la situation.

2.3.2.2. Essai d'analyse diagnostique et pistes hypothétiques se rapportant aux discours et pratiques analytiques « naturalisés » tunisiens

Ceci dit, des éléments de réponse peuvent être, en effet, puisés dans différents articles et ouvrages traitant de « la psychanalyse au Maghreb et au Machreq »² faisant l'effort d'écrire une histoire pas toujours évidente du fait d'une intermittence et d'une sporadicité caractéristiques des moments de rencontre entre autres, mettant « l'apprenti-historien »³ dans la posture peu enviable d'un petit Poucet guettant la moindre miette. Il s'agit d'une vraie besogne qui bien qu'indispensable, couteuse en temps et en énergie, reste insuffisante.

Je m'explique : Le lecteur peut s'attendre à ce que le développement hypothétique qui suit soit logiquement une proposition de réponses provisoires -c'est la définition-même d'une hypothèse dira-t-on- aux problématiques qui précèdent. Ces dernières, hautement connotées, je l'avoue, d'un projet historicisant ; je viens rapidement remédier à ce possible quiproquo en lui apposant une approche de la problématique qui se décolle du seul historicisme dont le risque est, en quelque sorte, d'en aplatir les reliefs et d'en condamner les perspectives à venir à la seule obsession de ne pas reproduire les erreurs passées de rendez-vous manqués avec la psychanalyse. Une démarche d'historien préoccupée par la

¹ Paraphrase de « Les tunisiennes ont-elles une histoire ? », un titre d'Emna Ben Miled (1998).

² Titre d'un numéro de *Topique Revue freudienne*. Cf. *Topique*, Vol.1, n°110, 2010.

³ Extrait du titre de Piera Aulagnier (1984), *L'apprenti-historien et le maître-sorcier - Du discours identifiant au discours délirant*, Paris : Le fil rouge, PUF.

chasse aux moments et occasions où « la rencontre aurait dû advenir » risque de figer, d'encombrer et d'alourdir le discours autour d'une « psychanalyse en Tunisie » et de ne pas laisser la voie libre à une constante révision et reformulation du problème à la lumière du « champ opérationnel » pour parler pichonien et signifier, en parler plus commun, ce qu'offre à voir le terrain.

Voilà pourquoi, même en partant de problématiques aux allures historiques, celles-ci ne seront utilisées que comme plateforme provisoire de renouvellement du diagnostic de la situation et de relance de problématiques dérivées de leurs homologues historiques mais nettement plus pertinentes et porteuses si elles sont reformulées en termes de :

- Temps de maturation et esprit critique de l'acte de référenciation ; c'est encore cette question du rapport au schéma référentiel, comme le désigne Pichon-Rivière, qui refait surface
- Authenticité, respect et proximité de la réalité du terrain, ce désormais « champ opérationnel » ou de praxis, j'ajouterais

Voilà également en quoi je promettais, il y a quelques lignes, à mon lecteur, un développement hypothétique relativement libéré d'une, par ailleurs appréciable si elle n'était qu'un outil et un moyen plutôt qu'une fin en soi, fort répandue compulsion d'historicisme.

Voici une analogie pour mieux illustrer mes propos. Je comprends parfaitement le besoin de préciser, chez l'historien tunisien déjà cité Hichem Djaït (1974), en se penchant sur les liens entre islam et arabité, que retracer l'histoire n'est pas son projet mais chercher en son filigrane du sens plausible et cohérent, si. Il n'hésite d'ailleurs pas à consacrer toute une partie de son livre¹, afin de le développer et partant de le contrecarrer, ce qu'il désigne ouvertement comme étant : « le problème historique ». Il écrit : « *Le problème historique s'offre à l'investigation sous deux angles différents : une histoire réelle et objective, et une représentation plus ou moins mythique secrétée par la conscience arabe moderne. Il n'est pas question ici de retracer l'histoire arabe ou islamique, mais il convient d'en dégager les lignes de force et d'en présenter une interprétation qui ne soit pas imaginaire.* » (Djaït, 1974, p.32).

¹ Djaït, H. (1974). La personnalité et le devenir arabo-islamiques. Paris : Editions du seuil.

C'est ainsi que mes hypothèses se tourneront vers une interrogation de la genèse et des éléments constitutifs du discours sur la question comme une sorte de fonction métalinguistique de la communication équivalant, dans notre cas, à une interrogation métaheuristique de ce discours. La suite en propose une analyse possible soucieuse surtout de relancer le débat.

Les psychologues et psychiatres tunisiens désireux de suivre une formation analytique partent très souvent en France. La démarche est coûteuse en déplacements, elle est encore plus longue et plus chère pour ceux qui ont opté pour la mobilité. Une telle formation rime quasiment toujours avec sacrifice, militantisme et rareté. En mettre une en branle peut s'effectuer sous deux variantes : aller, à titre personnel, en bénéficier à l'étranger ou faire venir, au sein d'une structure de recherche ou dans le cadre associatif, en Tunisie, des analystes formateurs qu'on « subit » quand il n'y a pas l'embarras du choix. La demande est ainsi contrainte à se faire violence et s'aligner aux rares offres cumulant ainsi des expériences de formation selon la logique « mieux que rien », contre le vide. Les expériences relevant de ce second cas de figure ont, la plupart du temps connu et ce n'est donc point surprenant -j'ai l'intention de revenir dessus- : instabilité, conflictualité et courte longévité.

Voilà comment je lis les contraintes et conséquences de ce phénomène : il existe une dépendance vis-à-vis de l'occident, pour longtemps, perçu aux yeux du Maghreb, comme le détenteur exclusif des clés de la formation analytique ; ce qui n'est pas sans constituer un poids quelle qu'en soit l'expression affective. Sentiment d'injustice, sacralisation de cultures et civilisations productrices de savoir, défaitisme, passivité, peuvent ainsi rejoindre, dans un mouvement de nouage avec le champ historique¹ ayant, au sein de sa mémoire la colonisation française, certaines auto-représentations de « colonisé » encore vivaces au sein des productions de la première génération « postcoloniale ». Je lis justement chez Neri : « *Le champ du groupe (dans son ensemble) est aussi le résultat de l'apport du champ historique, c'est-à-dire d'« un lent dépôt de relations affectives, d'événements idéatifs, représentatifs, émotionnels. Ce dépôt enrichit et alourdit à la fois la vie du groupe, il représente une de ses mémoires, dans une large mesure inconsciente, en partie propulsive, en partie inhibitrice et bloquante »* (A. Correale, 1992 cité par Neri,

¹ Expression utilisée par Claudio Neri (1995) dans son Manuel de psychanalyse de groupe.

1995, p. 47). Je pense, de même, que le rapport à la psychanalyse est fortement influencé par ces facteurs. Ces derniers ont pour dénominateur commun la confrontation à une dialectique nodale d'infériorité/supériorité risquant de se muer en hélice dévoratrice de sens, de l'interprétation et du travail créatif. Voici quelques exemples de ravages possibles :

Cette dynamique lèse l'apprenant-analysant en constituant une entrave, une résistance à son apprentissage. Ce qui l'affectera dans son monde intrapsychique autant que dans son rôle de maillon dans la chaîne de transmission de la psychanalyse et nuit, par là-même à un travail d'intégration et d'appropriation de la discipline. Laisser, chez et par des psychologues et psychiatres, intravaillée et indicible, une représentation « féodale », « coloniale » de la psychanalyse est, de ce fait, un désastre. Cela annule toute perspective de rencontre, d'authentique rencontre entre les « mondes » référentiel et opérationnel, les distanciant sous l'effet de la hiérarchisation et de la subordination.

A la longue, et via la multiplication de ces expériences, s'installent la répétition et la circulation rodée dans ce double sens : propulsif et inhibiteur comme l'écrivait Correale sus-cité (1992, cité par Neri, 1995) : propulsif car il peut justement donner aux passionnés locaux de psychanalyse la « rage » d'acquérir ce savoir-faire et de s'affranchir de la dépendance, mais aussi inhibiteur dans la mesure où un cumul de négatif dû à la lassitude, aux avortements d'expériences locales de formation, à la rareté des occasions de « groupement » et d'échange... peut contribuer à une projection de l'ensemble de ces torts sur la psychanalyse. Apparaissent alors répulsion, « xénophobie » et non reconnaissance de la discipline favorisant la floraison de préjugés, reproches et critiques mis systématiquement sur son dos.

Il est également possible que les efforts à visée formative fournis par les apprentis-analysants et frôlant, du fait de la complexité pré-décrite de la tâche, l'héroïsme, créent, sur le terrain local, une ruée vers le mérite et la reconnaissance. Est alors perceptible une concurrence prioritaire d'attribution et d'assignation de la « paternité » locale de la psychanalyse. Qui mérite d'en être représentant, dépositaire ? La dépendance/ soumission vis-à-vis de l'occident peut chercher à se compenser ainsi à sa « réinsertion » sur le terrain local et se jouer entre « frères » voulant chacun devenir chef de la horde. Il s'agit d'un passage obligé dans l'histoire du groupe d'accueil mais qui ne sera surmonté que si ces fantasmes individuels de « Monothéos », de « père exclusif » sont « contenus »,

« partagés » et « réélaborés » ensemble au sein de l'espace groupal notamment à travers l'acte de transmission.

Sur ce justement, je viendrai parler de *Commuting*. Neri (1995) écrit : « *Il m'a semblé que ce terme exprimait, d'une manière adéquate le mouvement oscillatoire de la dimension individuelle à la dimension groupale et vice versa* », le principe en est que : « *le déplacement, la réactivation et l'inscription dans le champ du groupe sont une condition nécessaire pour une bonne approche cognitive et transformative aux problèmes, aux fantasmes et aux états d'esprit des participants. Si un fantasme ne devient pas partie du champ, on pourra fournir une explication, proposer un travail pédagogique, développer la connaissance, mais non pas réaliser une véritable transformation* » (p.114). Je profite de cette citation pour enchaîner avec la suite de mes hypothèses diagnostiques. **C'est exactement ce type de dynamique lacunaire en termes de commuting qui me paraît décrire le profil le plus réaliste du ou des groupes hôtes agents de naturalisation de discours et de pratiques psychanalytiques. C'est aussi exactement dans ce même ordre d'idées que je présentais comme insuffisantes des approches descriptive et historique de la problématique des rapports entre la psychanalyse et ses terrains hôtes.** Ces essais correspondraient en effet à ces sortes de descriptions, de travaux pédagogiques, d'amélioration des connaissances dont parle Neri mais n'œuvrent aucunement pour une intégration de la psychanalyse dans le champ opérationnel dont la condition sine que non est un « holding groupal ». Les tiraillements singuliers et les a parte par rapport au groupe font que le travail de rencontre est éparpillé côté espace, sporadique côté temps ; inconstance et irrégularité me semblent être les symptômes d'une groupalité manquée.

Je propose à mon lecteur une telle vision en le priant d'excuser le négativisme qui peut s'y injecter. Je compte d'ailleurs profiter de ce moment pour tirer au clair ce point : noircir le tableau de la rencontre n'est nullement mon but ; il y a là au contraire un essai d'analyse évoquant un moment « normal » du processus groupal et ambitieux de faire fructifier la précitée fonction métalinguistique de la communication que j'ai trouvée bien proche de cette idée de « langage de l'effectivité » chez Bion¹ ou encore, de nouveau chez

¹ Cité par neri (1995, p. 115)

Neri, de « récit efficace » grâce auquel « *les faits racontés s'animent et prennent place à l'intérieur de la trame vivante des pensées du groupe* » (Neri, 1995, p.115).

Pour ainsi résumer ces développements problématiques et hypothétiques et en me faisant de nouveau aider des termes des techniques de la communication, les sphères intra, inter et trans-problématiques seraient assaillies et encombrées de « bruits » qui les polluent et entravent l'établissement d'un lien d'échange entre :

-D'une part, un schéma référentiel auquel le rapport doit urgemment changer via un travail analytique « proprioceptif », « introspectif » prenant pour objet les discours et pratiques analytiques eux-mêmes, remettant en cause l'aspect « dépendance », l'acte standardisé de référenciation et la quasi-exclusive référence à la tradition psychanalytique française entre autres. Un travail d'interrogation de fond d'une opération de « greffe » de la psychanalyse et des manifestations de « rejet du greffon » ainsi qu'un élargissement de la palette référentielle sont la base de la rectification proposée,

-D'autre part, un champ opérationnel qui n'est pas seulement à décrire dans ses caractéristiques comme l'impressionnisme approcherait un paysage mais avec une réelle ouverture à sa diversité et une tolérance et intégration de la conflictualité qui émanerait de la rencontre. Le champ opérationnel ne sera pas « exposé » ou « offert » à la lecture théorique, il se rebellera un tant soit peu, et n'accueillera qu'au prix d'un travail sur le lien entre les deux et qui soit transformatif des deux parties.

2.4. Récapitulatif des principales hypothèses

Ainsi, deux premières hypothèses viennent supposer que le paradigme de « la psychanalyse du lien » aurait du potentiel pour :

- 1. Apporter au paradigme classique des modifications et adaptations aptes à élargir son champ car faisant que celui-ci s'étende non seulement aux dispositifs pluriels mais aussi aux espaces intra, inter et transsubjectif**
- 2. Le champ émergent de la psychanalyse du lien, notamment telle qu'appliquée aux couples et familles, serait la clé de voute d'une rencontre, non seulement possible entre psychanalyse et contexte culturel tunisien mais surtout**

« équitable », prometteuse d'effets de rencontre positifs et transformatifs de l'une comme de l'autre.

Les deux autres se rapporteront à une pratique, une clinique des liens et avanceraient qu' :

- 1. Opter pour une psychanalyse du lien plutôt que de « sujets » en lien dans les dispositifs de couple et de famille particulièrement promettrait de faire ressortir l'influence de l'instance culturelle sur la formation et la continuité de ces liens. Et que corolairement :**
- 2. Seule une analyse du lien pourrait donner à voir des « configurations de lien » culturellement connotées et être la piste d'une compréhension, en phase avec les caractéristiques culturelles, historiques et politiques du contexte, des couples et familles.**

Objectifs précisés, la priorité consiste, à présent, à discuter et clarifier quelques points nodaux de méthodologie, celle qui accompagnera cette révision des pratiques et des discours.

3. Chantier méthodologique

3.1. Notes et argumentaires en lien avec quelques choix méthodologiques décisifs

Au fur et à mesure de l'avancement du travail - et c'est certainement aussi grâce à cela-même qu'il avançait - des écueils émergeaient demandant plus de rigueur et plus de sens critique et imposant une re-canalisation des choix et décisions méthodologiques.

3.1.1. Faire fructifier la transdisciplinarité à travers circulation et emprunt de méthodes

Cela me rappelle un témoignage de Bernard Golse (1999, p. 13) au sujet de l'enfance. Il affirme que l'on est contraint de composer avec la transdisciplinarité si l'on veut traiter de cette thématique. Débattre des questions concernant la famille ne peut-être mono-disciplinaire non plus. Il me faut donc faire avec cette nature transdisciplinaire de l'objet famille en m'inspirant de, reformulées dans un langage psychanalytique, données théoriques et méthodes repérées dans d'autres disciplines.

Ceci dit, les choix méthodologiques étant connus pour être des marqueurs de territoires épistémologiques, étudier la famille ne peut pas non plus se présenter comme un patchwork, un méli-mélo de problèmes et de méthodes. La question qui me taraude alors est la suivante : Comment réussir à faire fructifier la transdisciplinarité en évitant l'écueil d'une interaction pas toujours évidente entre disciplines pouvant atteindre la contradiction entre idées et méthodes relevées « ici et là », dont, de surcroît, l'intégration dans une lecture qui se veut psychanalytique ne coule pas toujours de source ou encore court le risque d'y diluer les spécificités d'un tel choix d'étude psychanalytique ?

Réfléchir et lever le litige sur les contradictions nécessite parfois un devoir d'information non négociable sur une idée ou une méthode, même si, voire surtout si, celle-ci ne s'inscrit pas, à l'origine, dans le champ psychanalytique. Une telle « mise en garde » n'implique pas l'encouragement d'un penchant pour la solution de facilité qui consiste à écarter systématiquement tout ce que relèverait de méthode « étrangère », non expérimentée en psychologie. Cela peut être un gâchis et une privation des effets positifs de l'échange interdisciplinaire. Groupe, lien, champ intersubjectif sont les leitmotifs de cette recherche par exemple, ces concepts ne s'inscrivent pourtant pas dans l'héritage psychanalytique classique ; une manœuvre théorique a été effectuée pour asseoir cet acte de migration disciplinaire et affilier ces notions à la psychanalyse en évitant les risques de heurt, de confusion ou encore d'acculturation.

S'inspirer d'une panoplie de méthodes, ne pas se borner forcément aux méthodes les plus classiques de la psychologie clinique car celles-ci ne sont pas non plus automatiquement et « sans dégâts », transposables à la famille, dont l'étude nous situe en même temps du côté de la clinique sociale, en voilà quelques unes parmi les directives pouvant contribuer à dompter et faire fructifier la transdisciplinarité. Je ne cacherai pas à mon lecteur que j'ai déjà eu à négocier avec la transdisciplinarité de l'objet famille au niveau de ma recherche de Mastère. J'ai alors cité les influences de la biologie, de la psycho-histoire... mais la perspective était différente car le travail s'est quasi exclusivement penché sur la famille aux prises avec son legs transgénérationnel ; ici, par contre, c'est l'idée de l'analyse du lien familial qui prévaut. J'ai donc retenu, pour cette fois, les exemples plus adéquats pour ce cas de figure, de la sociologie et de l'anthropologie en guise d'illustration des bénéfices tirés de la rencontre de la psychanalyse du lien avec d'autres sciences humaines et sociales.

3.1.1.1. Premier exemple : Du côté de la méthode sociologique

Irène Théry (1998), sociologue, note que « *la sociologie de la famille a connu un essor très important. Au-delà, les travaux sur la famille se sont accumulés dans toutes les disciplines des sciences humaines, prenant une mesure plus exacte des phénomènes, explorant la diversité des comportements contemporains, proposant des interprétations nouvelles.* » (p.14)

La même auteure dénonce néanmoins le fait que le boom des travaux sur la famille ne rime pas toujours avec une exactitude et une pertinence croissantes de la compréhension de son fonctionnement à l'égard de sa société et des mutations se produisant en son sein. Elle écrit : « *l'expérience même du changement, les années passant, puis les décennies, aurait dû conduire à un certain consensus social sur la signification des bouleversements à l'œuvre. Pourtant, ni ces travaux, ni cette expérience n'ont vraiment réussi à faire émerger une interprétation commune dans l'opinion* » et d'ajouter : « *On doit mesurer ici l'impact déterminant du caractère fortement idéologique de la question familiale. Il est très ancien* » (Théry, 1998, p. 15)

J'ajouterai, pour ma part, que là-même, résiderait toute l'importance de l'échange interdisciplinaire. Il va sans dire que pertinence et rigueur dans l'investigation vont naturellement de paire avec un degré élevé de spécialisation et d'expertise ; néanmoins, je pense que la persistance d'une certaine opacité et l'aspect décousu des interprétations des mutations dans la famille que soulève Théry (1998) peut s'expliquer par une carence voire une absence d'actes systématiques de « feed-back » transcendant la discipline d'origine de l'investigation et de l'interprétation pour rejoindre le champ référentiel trans-problématiques justement analogue à celui que j'essayais de « bricoler » plus haut au niveau de la présentation de mes problématiques.

Je ne m'attarderai pas davantage sur les « bienfaits » de croiser les SHS au sujet de la famille et reviendrai incessamment au cas particulier du gain que ce travail récolte en allant chercher appui et éclairage de sa méthodologie en cours de construction dans la sociologie. En matière de famille justement, la sociologie a de l'avance sur la psychanalyse, sa méthodologie est nettement plus rodée et une psychanalyse qui s'étend relativement récemment à l'objet famille a tous les droits d'aspirer à s'inspirer et à tirer des leçons de la

méthodologie sociologique sans se dénaturer ni y laisser des plumes. En voici une concrète application.

Je vais, pour ce faire, revisiter Théry (1998) qui conclut son étude par des recommandations méthodologiques en vue d'une meilleure investigation des phénomènes familiaux. Elle préconise un protocole d'étude des familles qui tienne compte des critères à suivants :

« Privilégier le centre et l'ordinaire

Privilégier le temps long sur le temps court

Situer les changements dans leur contexte

Ne pas séparer la famille nucléaire de la famille étendue

Situer la famille dans le système symbolique de la parenté »

(Théry, 1998, p. 19)

Ce « familles : mode d'emploi »¹ rejoint parfaitement l'esprit des choix méthodologiques que j'avais fait pour ma recherche de Mastère et que j'ai l'intention de poursuivre ici : Je privilégie aussi le centre et l'ordinaire en sollicitant à participer à cette recherche des familles « ordinaires » au sens de « socialisées » qui, même si elles consultent, leurs membres ne souffrent pas de pathologie mentale lourde, le recours au génosociogramme commenté² pour « décrypter » le legs transgénérationnel et un intérêt aiguisé pour l'histoire généalogique de la famille répondent, dans mon cas, au critère de la préférence du temps long sur le temps court que j'ai même désigné au niveau du Mastère par « l'axe diachronique » de l'investigation. J'ai également « situé dans le contexte » et étudié « la famille nucléaire dans l'étendue » et ce, entre autres en concevant ma grille méthodologique³ comme suit :

¹ Paraphrase de « Secrets de famille, Mode d'emploi », titre de Serge Tisseron (1996)

² Selon la technique proposée par Anne Ancelin Schützenberger (1993)

³ Grille que j'ai élaborée pour décrire et récapituler mon protocole méthodologique du mastère de recherche (2005).

Tableau 2: Grille méthodologique initiale qui gagnera à être « revue et corrigée »

		Axe temporel	
		Synchronique : « hic et nunc » moréniens	Diachronique et/ou Transgénérationnel
Niveaux d'analyse	Individuel	<i>La méthodologie projective (analyse individuelle des protocoles TAT).</i>	<i>Entretien semi-directif inspiré du questionnaire des événements de vie.</i>
	Familial	<p>1- Sous-niveau intersubjectif ou « systémique » centré sur la description « in situ » de la dynamique familiale telle qu'elle s'est offerte à notre observation pendant les rencontres.</p> <p>2- Sous-niveau interfantasmatique ; approché au niveau de l'entretien collectif, des entretiens que nous appelions, à l'instar de Lemaire (1998) : « entretiens à la troisième personne » et des croisements des protocoles TAT.</p>	<i>Le géosociogramme commenté et analyse de la valeur donnée à ce que nous nommions déjà des « objets-reliques » appartenant aux ascendants, dotés d'une valeur affective et présentés par les personnes elles-mêmes comme tels.</i>

Même si cette grille ne sera pas reproduite à la lettre dans le cadre de la présente recherche pour des raisons comme, en vrac et plutôt à titre d'exemple: un recours aux outils et techniques non systématique, moins directif et contraignant privilégiant le précepte du cas par cas, le changement de la posture et connotation épistémologiques du concept d' « intersubjectivité » relevant de la systémique à l'époque et de la psychanalyse du lien à présent... je l'ai reprise intégralement car elle se veut une démonstration appropriée de la possibilité d'appliquer des recommandations issues d'études sociologiques sans léser son territoire épistémologique d'appartenance. On y reconnaît sans conteste la prévalence de la psychologie clinique mais en filigrane, un bénéfice a bel et bien été tiré de la transdisciplinarité.

J'extraierai bien une dernière recommandation méthodologique de cet exemple de rencontre entre sociologie et psychanalyse : il peut s'avérer utile de recourir à une phase socio-descriptive en vue d'éclairer quelques zones d'ombre du contexte et préparer le terrain à un examen sous l'angle psychanalytique. La revue de la littérature psychanalytique se rapportant aux liens viendra confirmer cette recommandation car, soucieuse de jeter des ponts entre le groupal et l'individuel, elle n'arrêtera pas de pratiquer ce jonglage nouveau qui lui donne toute son originalité, celui entre sujet du lien et sujet de l'inconscient.

3.1.1.2. Deuxième exemple : du côté de la méthode anthropologique

Ma plaidoirie d'une circulation prometteuse des méthodes des sciences sociales vers la psychanalyse de famille se poursuit ici avec l'exemple de l'ethnologie. Géraud, Leservoisier et Pottier (2000) rappellent que : « *l'ethnologie procéderait selon une démarche qualitative, s'inscrivant dans la durée, que Malinowski a désignée comme observation participante. Ce travail de terrain qui serait l'apanage des ethnologues dissocierait ceux-ci, de manière définitive, des sociologues plus enclins à utiliser des méthodes quantitatives [...] Remarquons qu'effectivement l'ethnologie se nourrit d'observations minutieuses : les anthropologues s'accordent à dire que le souci du détail est indissociable de la pratique anthropologique* » (p.16)

C'est sur cette plateforme commune du souci du détail, du temps long et de l'observation minutieuse que des ponts sont facilement « jetables » entre anthropologie et psychanalyse encore plus, dirais-je, si cette dernière traite de couple et de famille. L'anthropologie, détenant la parenté et les alliances matrimoniales comme l'un de ses principaux champs d'investigation, devançant la psychanalyse en matière de terminologie, de débats entre écoles, sa cadette, la psychanalyse de famille, aurait tort de passer à côté des acquis et des méthodes de son aînée en la matière.

Ce n'est d'ailleurs nullement par hasard qu'un champ hybride est né, celui de l'ethnopsychanalyse et qui, en matière d'objet, autant que de méthode, assure la rencontre. Richard Lioger (2002), dans « La folie du Chaman », présente ainsi le projet de son ouvrage : « *D'une manière générale, notre travail rediscutera plusieurs positions [...] : la situation du chercheur, la notion d'inconscient, la nécessité de penser le collectif et l'individuel ensemble, l'idée de la folie* » (p. 11), des rediscussions et réactualisations des mêmes notions et concepts s'impose pour la psychanalyse des liens également.

Ce qui m'intéresse, dans mon habit de lecteur analytique de l'ethnopsychanalyse, c'est cette mise à nu « spontanée » car « in situ » et in « vivo » du lien, les inconscients nombreux qui se côtoient, celui du chercheur coloré par sa culture propre et ceux des personnes rencontrées de la culture hôte, la compréhension tentée par l'ethnopsychanalyse de cette rencontre, de la cohabitation de l'un, du deux et de la multitude, de l'inconscient individuel, collectif, ethnologique... Mais aussi la question de l'objectivation de la subjectivité du chercheur, fondamentale en ethnopsychanalyse selon Lioger (2002),

« l'expérience de l'altérité » dont Géraud, Leservoisière et Pottier (2000) disent qu'elle « *reste une des données essentielles de la démarche ethnologique* » du moment que : « *L'ethnologie consiste en une expérience humaine, celle de l'altérité du terrain, où l'anthropologue est confronté à un environnement dont les paramètres relationnels sont bouleversés. Cette distance de l'ethnologue à son objet d'étude est une des conditions de l'acquisition d'un regard critique nécessaire à la compréhension de l'Autre mais aussi de soi – regard qui constitue l'un des apports majeurs de la discipline* » et d'ajouter : « *aucune de ces caractéristiques n'est le strict apanage de l'ethnologie. La sociologie bien sûr, mais également la psychanalyse, la linguistique ou l'histoire, peuvent à bon droit se revendiquer des mêmes principes* » (p. 18). Les auteurs auraient tout dit et leur argumentaire m'autorise, je pense, à annoncer, sereine, à mon lecteur que ma démarche dont un descriptif détaillé suit, tout comme en anthropologie, tirera ses données de situations formelles et informelles, usera d'observation participante et d'enquête par informateurs¹ - j'y reviendrai - et pratiquera forcément ces allers-retours entre sujet de l'inconscient, sujet du lien et sujet de la culture.

Enfin, mon lecteur aura remarqué que cette longue note sur la transdisciplinarité s'est quasi exclusivement axée sur la « migration » transdisciplinaire de méthodes et non de concepts. Pour ce qui est des influences transdisciplinaires dans les circulations et emprunts conceptuels, je préfère les mettre en exergue selon une approche intégrative ; ce qui signifie qu'ils seront mentionnés en temps et lieu au sein des développements théoriques et analyses cliniques à venir lorsque ces derniers s'y rapportent.

3.1.2. Le culturalisme, « cent ans de solitude »²

La critique d'un culturalisme « régressif » ayant pour source principale une rencontre avec une anthropologie « modernisée » qui se positionne dans les anti-clivages et les vases communicants et se tient aujourd'hui presque en « porte-parole » des sciences de l'homme

¹ Techniques décrites dans le détail par Claude Rivière dans « Introduction à l'anthropologie », 1995, pp 22-26

² Roman de Gabriel Garcia Marquez dont les personnages sont les gens de Macando, un village coupé du monde. J'ai recours à ce titre pour pointer métaphoriquement mais aussi ironiquement l'extrémisme abandon et dénigrement d'un aspect, d'une part « culturaliste » inhérente à l'étude de tout terrain.

et de la société, peut incarner une épine dans le pied de ce travail. Autant donc lever le litige sur cette question tant que la méthodologie est en chantier.

J'entends déjà : « Halte au culturalisme ! » Réductionniste, irréaliste, désuet... et autres adjectifs déplorant ledit « clivage », critiquant une approche qui emprisonnerait les connaissances dans des « frontières culturelles ». Le culturalisme se présente désormais, j'ai l'impression, comme la bête noire des sciences de l'Homme et de la Société. Néanmoins, je ne le dis pas uniquement par simple impression. A la publication de notre article avec Myriam Achour Kallel, le problème est remonté en surface lorsque nous avons présenté notre travail au comité de lecture d'Ibla¹. Je trouve aussi curieuse, par exemple, chez Fethi Benslama (2002), dans son livre : « La psychanalyse à l'épreuve de l'Islam », une mise en garde aussi radicale de type : « *cela ne signifie pas qu'il eut la moindre complicité avec le culturalisme dont j'avais déjà fait la critique et relevé les impasses* » et ce, en voulant émettre sa constatation que « *l'islam était toujours en effet et en cause dans les structures subjectives et transindividuelles* » (p. 27)

Voilà donc comment cette thèse a été amenée à prendre une position claire du problème du culturalisme : Je comprends que cette limitation du champ des connaissances « infligée » par le culturalisme puisse rebuter, mais un abandon radical de la démarche relève, à mon sens, du leurre. Une « phase » de repli culturaliste peut persister et être tolérée au sein d'une recherche, à condition qu'elle ne croie pas pouvoir s'auto-suffire. Cela signifie qu'elle doit se soumettre à l'épreuve inverse de la « mondialisation » et rejoindre son champ disciplinaire pour une évaluation en feed-back de son « principe de réalité ». Et puis « culturalisme » est une étiquette en elle-même tellement vague, que je ne peux personnellement y lire que l'aspect caricatural d'une « culture mise en quarantaine », chose niaisement impossible.

Les limites ainsi imputées au culturalisme me semblent tout à fait gérables et contournables, c'est une affaire de dosage et de modération. Géraud, Leservoisier et Pottier (2000) écriront, à juste titre, et dans le même sillon de la précédente proposition de croisement entre l'ethnologie et la psychanalyse d'ailleurs, « *l'humanité apparaît à la fois comme plurielle et une : tous les phénomènes culturels sont intelligibles. Ainsi s'explique la vocation universaliste caractéristique de l'ethnologie : comprendre toutes les formes de*

¹ Institut des Belles lettres Arabes.

sociétés existantes ou ayant existé, dans un respect sans faille du relativisme culturel »
(p.17)

La psychanalyse a, de ce fait, tout à gagner à ne pas boycotter les recherches qui l'irriguent de compléments « culturalistes ». Ceux-là n'ont pas, à ma connaissance, le projet de diluer les apports psychanalytiques, de les battre en brèche ou de leur faire écran. Au contraire, il s'agirait d'en étendre la sphère et d'en tester les hypothèses pour davantage de potentiel d'applicabilité et d'optimisation de la résonance. Une preuve peut en être apportée dans l'essor théorique qu'occasionne presque toujours un retour vers le terrain. La réintégration des données émergeant de divers terrains culturels au sein du savoir « universel » en la matière est ainsi le meilleur antidote de la limite culturaliste qui n'est plus, de ce fait, à craindre.

C'est ainsi que le besoin « naturel » presque inconscient de rejoindre la production théorique ayant succédé à une analyse des émanations de mon champ opérationnel répondra de lui-même, dans le cas de ce travail, à cette critique de l'approche culturaliste.

Une telle issue m'a semblé si convenable que j'y ai trouvé leçon à tirer et me suis donné le droit de généraliser : le chercheur en « psychanalyse » étendue aux couples, familles et groupes, autant que tout chercheur en SHS, ne doit pas perdre de vue cette composante de retour inductif vers la théorie, les mouvements de va-et-vient semblent pouvoir, en toute légitimité, gagner cette posture « naturelle » et « logique » de pré-requis à l'investigation, mais en dépit d'une telle connaissance de cause, chaque chercheur n'en reste pas moins un « nouvel observateur »¹ et interprète en « quête de sens »².

3.1.3. D'un mea culpa précurseur d'un néo-cadre

L'un des problèmes majeurs guettant la crédibilité de cette thèse s'attelle à un parcours de chercheur en psychanalyse sans son bienvenu de jumeau : un parcours analytique personnel.

¹ Titre d'un magazine d'actualité français.

² Piera Aulagnier (1986).

Cela me place, bon gré mal gré mais néanmoins à raison, dans une posture de justification de la méthode et des modalités de « contournement », de compromis, si j'ose dire, avec cette lacune.

C'est que j'ai vécu, en un premier temps la lacune de la formation didactique à la psychanalyse comme un handicap, une menace de peur et angoisse de « transgression éthique » de cette sacro-sainte modalité de transmission « par divan ». Ce nouveau malaise aurait pu bloquer toute tentative de mentalisation, d'intellectualisation de la situation et produire la réponse, éthologiquement parlant la plus évidente, laquelle est la fuite. Néanmoins, la pulsion épistémophilique allait crescendo et la frustration ne tarda pas à m'engager sur la voie du conflit et de recherche de compromis.

J'utilise encore et toujours ces transitions en « récits dramatisés » pour leur efficacité communicationnelle et pédagogique, catalyseurs de partage et d'empathie. Ceci dit, une autre alternative au problème, plus confortable, aurait pu emprunter le chemin du non-concerné, usant d'une magique « isolation » entre « une psychanalyse sur divan » et « la recherche en psychanalyse » : à défaut d'être en mesure de m'affaler sur le premier pour le moment, j'aurais pu me couvrir grâce à la deuxième, me réfugiant dans une miraculante posture infantile bellement maquillée par l'étiquette d'étudiante-apprenante, chercheuse et non praticienne, bénéficiant de beaucoup plus d'immunité procurée par le cadre académique.

Cependant, le choix d'une telle issue qui aurait, peut-être sauvé méthodologiquement la face, est en complet porte-à-faux avec mon vécu réel. Les malaises dans lesquels ce travail est né et que j'ai longuement décrit et réfléchi émanent d'une appropriation de « l'esprit psychanalytique », d'une philosophie d'impossible empathie et d'expérience de l'altérité en dehors d'un chamboulement et d'un ménage de son propre « saint-frusquin » psychique ; cela me rappelle ce sage proverbe tunisien « *Ne ressent la flamme que celui qui marche dessus* »¹.

Dans l'enseignement, dans la recherche ou dans la pratique, cette science reste abyssale, n'est-ce pas là toute sa force et ce qui lui coûte paradoxalement par moments cette image de discipline-allergène ; c'est bien dans l'audace, le défi et l'anticonformisme

¹ Traduction de « ma yhiss' el jamra ken ili yaafess aâliha »

que Freud l'a « concoctée ». Ce type de propos aux allures catégoriques presque sermonneuses, peuvent induire un contre sens que je compte prévenir. Ils ne vont nullement dans le sillon de la rigidification ou de l'hermétisme de la discipline ni à l'encontre des rencontres interdisciplinaires, de l'adaptation et de la réactualisation plébiscitées plus haut. Ce dont il s'agit c'est que l'ouverture ne peut pas non plus rimer avec perte, déréalisation, dénaturation ou déracinement. Je ne m'y étalerai pas davantage mais je conclurai avec l'idée essentielle que son éthique universelle et intransigeante est, à mon sens, l'élément d'inertie qui protège la psychanalyse de la friabilité et de la décohésion. A maintes reprises – je l'ai déjà mentionné plus haut – des lectures et analyses allant dans ce sens ont fourni des pistes sérieuses de compréhension de la crise de la psychanalyse contemporaine qui ne devrait pas mettre « de l'eau dans son vin » dans des questions « épistémologiquement » identitaires et territoriales, dirais-je (position ayant été adoptée par exemple par : Erich Fromm, 1971 et défendue plus récemment par Diet, 2006) et dont fait partie, à mon sens, son contrat éthique fondateur.

Bref, pour ma part, le parcours personnel est un besoin et projet imminent et urgent. Néanmoins, cette recherche n'en a pas connu d'antécédent ni de concomitant, là est mon problème. Dans le cadre de ce travail, il y a eu une pratique d'orientation psychanalytique, dans un cadre atypique, « bricolé » mais, peu importe l'euphémisme, il n'y a aucune raison qu'il échappe à cette rigueur éthique foncière et universelle. C'est là, en passant, un exemple d'application concret du devoir de transcendance de son cadre et terrain culturels vers le champ universel que je recommandais plus haut, à défaut de quoi, une recherche est « bâtarde », « marginalisée » et « verrouillée ». Alors voici, après cogitation, comment j'envisage une voie possible de compromis : si on se permet de rafistoler un « cadre », il faut lui procurer des voies sûres de se défendre et prémunir contre son incréibilisation par « le procès éthique » et ce, en veillant à ce qu'il respecte un même niveau d'exigence déontologique que son cadre d'inspiration originel et qu'il préserve les invariants humanistes universels à valeur de commandements. On peut d'assez bon gré y adhérer mais comme entre le dire et le faire, il y a beaucoup de travail, il faut bien attendre de voir comment tout cela sera mis en application, j'en conviens et m'y mets sans tarder.

Ainsi, circonstances atténuantes non convaincantes, c'est à travers ces quelques gestes méthodologiques que je compte décrocher le « non-lieu » :

- La garantie d'un discours engagé dans la transparence permettant une facilitation des supervision et critique extérieures ; Je ne peux, en effet, prétendre ni aspirer à offrir meilleure assurance ou garantie que cet engagement de transparence, accompagné d'un discours le plus clair possible sur le scénario « épi-heuristique »¹ du chercheur. Il ne s'agit pas de se raconter dans l'exhibition, laquelle met d'ailleurs la poudre aux yeux plus qu'elle ne « visionne-raconte » au sens cinématographique sublimatoire, mais de ponctuer d'un contexte les choix et les décisions méthodologiques retenus et qui ne peuvent qu'être le reflet de la personnalité et des convictions du chercheur. Je pense que le lecteur a un plein droit de connaissance des circonstances et motifs desdits choix.
- Pour ainsi clore dans l'apaisement cette bien épineuse affaire, j'opterai, afin de m'assurer que ce parti-pris est assez clair pour mon lecteur, pour une analogie avec ce fameux « mémoire de formation », de plus en plus exigé par une majorité d'instituts de formation en psychanalyse et en thérapie familiale psychanalytique (TFP) en fin du cursus formateur où il est demandé à l'analysant de faire part de son « parcours de combattant » parallèle à l'analyse dans un va-et-vient entre l'affect et l'intellect, avec motivations et émotions, sans tomber dans les extrêmes de l'exhibitionnisme ou du secret, tous deux signes, comme je le laissais entendre plus haut, de la persistance de zones d'ombre pas assez travaillées.

3.2. Protocole

3.2.1. Population

Je repartirai de nouveau d'une comparaison avec mon protocole du Mastère. J'avais, dans ce cadre-là mené mon investigation auprès de trois familles. Quatre membres de chaque famille ont été sollicités : le père, la mère et deux de leurs enfants : un garçon et une fille, soit l'aîné et la puînée dans une seule parmi ces familles et l'aînée et le puîné dans les deux autres. Je rappelle que mon objectif était à l'époque de voir comment se déroulait, chez frères et sœurs, le travail de sexuation. La configuration retenue avait donc le mérite de montrer comment fille et garçon, ayant les mêmes parents, la même généalogie, parcouraient, chacun, leur développement psychosexuel. Les critères

1

d'inclusion et d'exclusion étaient nombreux car ils veillaient à affiner au maximum la recherche vers cette épreuve de la sexualité précisément aux prises avec les influences transgénérationnelles. Je ne suis plus tenue de garder les mêmes exigences en me tournant vers les spécificités des liens de couples et familles tunisiens, néanmoins je comptais garder cet esprit de recrutement « par médiation » -j'y reviens très vite- des familles et comptais élargir l'investigation à tous les membres sur un nombre non précisé d'avance de générations, désireux de participer.

Néanmoins, un concours de circonstances en a voulu autrement et j'en ai profité pour inclure dans cette recherche deux types de familles ou, pour plus de justesse, deux groupes de familles rencontrées dans deux cadres différents :

3.2.1.1. « In situ »

C'est ce cadre protocolaire-ci qui ressemble le plus à celui du Mastère. J'ai fait la connaissance de ces familles « normales », « *du centre et de l'ordinaire* », écrivait Théry (1998) sus-citée, grâce à la médiation que j'évoquais en début de partie, de mes propres famille, amis ou connaissances du voisinage. La rencontre par médiation a cependant des conditions :

- Ne jamais avoir rencontré ni eu affaire auparavant de près ou de loin à la famille qui participe à la recherche, question qu'il n'y ait pas d'antécédents de familiarité entre nous, cependant le médiateur nous est souvent, chacun de son côté, plutôt familier et fiable car il n'est pas donné qu'une famille autorise cette intrusion plutôt « engageante » et coûteuse en disponibilité de surcroît. Ne s'agissant pas d'un questionnaire anonyme ni d'une petite entrevue de quelques minutes mais de plusieurs visites de « fouille » familiale et généalogique, il faut donc une atmosphère de confiance pour nouer le lien. Cette formule qui a déjà fait ses preuves en Mastère est une forme de maintien d'une certaine distance malgré la médiation. Le médiateur joue, de ce fait, un rôle prépondérant, il allait donner le ton à toute la suite et il me fallait prendre très au sérieux les modalités de sa proposition faite, en mon nom, à la famille selon les liens qui les unissent. Le médiateur avait pour objectif d'obtenir l'aval de la famille pour une première rencontre où je me présentais chez la elle pour expliquer, de manière claire et détaillée, le « contrat » qui allait nous lier.

- Le médiateur était aussi mon informateur - voilà pourquoi je faisais plus haut allusion aux similarités avec la méthode ethnologique de l'enquête par informateurs – dans la mesure où il me donnait d'avance les informations nécessaires pour savoir si la famille qu'il proposait de me présenter rentrait bien dans les critères généraux d'inclusion.

Ce qui caractérise donc ce premier groupe de la population c'est que les familles me recevaient chez elles, dans la maison familiale, tous les membres participaient à la recherche ; et la demande de rencontre est émise par la chercheuse ; la famille est, de ce fait, en quelque sorte, bénévole.

3.2.1.2. « En consultation »

C'est la nouveauté dont je parlais par rapport au Mastère que je n'ai d'ailleurs pas prévue mais saisie.

Alors que je menais ma recherche, j'ai été contactée par l'ancienne psychiatre qui assurait les consultations externes de psychiatrie à l'hôpital régional et sous la tutelle de laquelle j'avais effectué deux stages datant respectivement de ma deuxième année de la Maîtrise et de ma première du Mastère. Celle-ci m'annonçait qu'elle s'est récemment installée en cabinet privé et qu'elle me sollicitait pour une aide qu'elle espérait obtenir pour une catégorie de patients pour lesquels un avis psychologique et/ou une prise en charge psychothérapeutique complémentaire du suivi psychiatrique étaient une indication. Elle avait alors précisé que la catégorie en question regroupait surtout les consultants grands enfants, adolescents et jeunes adultes, couples et familles. J'ai été d'accord et nous avons dû réfléchir et arrêter ensemble les termes d'un « format » de faisabilité et d'un « contrat » de collaboration sur lesquels je reviendrai en décrivant les détails du cadre.

Cette population se distingue donc de la précédente parce qu' :

- elle n'est pas formée que de familles selon la règle d'une co-présence au moins bi-générationnelle caractéristique de la TFP mais aussi de couples se présentant sans enfants qu'ils en aient ou pas et de sujets singuliers se présentant seuls pour des « problèmes familiaux »,

- elle est demandeuse d'aide et qu'elle se présente à un cabinet privé de psychiatrie amenée par une souffrance, un trouble ou un dysfonctionnement en couple ou en famille et
- elle paye un professionnel pour en être soulagée.

Voici un descriptif général de ma population, les détails à venir sur le cadre et la procédure compléteront ce qui semble resté en suspens quant aux modalités d'intervention différentes chez l'un et l'autre de ces deux groupes.

J'ajouterai simplement un critère d'inclusion qui a été appliqué à toutes les familles dont le cas a été intégré à cette recherche : Les partenaires du couple parental n'ont pas de lien de parenté, seulement d'alliance. Ni les parents des parents d'ailleurs. Ont donc été écartés les couples dont les partenaires sont cousins germains ou autres parents même si le degré de parenté est plus faible. J'ai fait ce choix, comme au niveau du Mastère d'ailleurs, pour qu'il soit possible de repérer et de pister plus facilement et affirmativement les sources des influences. Pour ce faire, mieux vaut que chaque parent ait une généalogie et des objets transgénérationnels propres ; car si ceux-ci sont communs aux deux partenaires (cas du mariage consanguin par exemple), une autre dynamique est à l'œuvre dans la « part commune » de la généalogie et le repérage des sources d'influence risque d'être brouillé. Les grands-parents non plus n'ont pas de lien de parenté entre eux pour les mêmes risques de confusion généalogique exposés.

3.2.2. Cadre et procédure

Toujours en comparaison avec la recherche du Mastère que je prends souvent comme point de repère en son titre de précédente expérience auprès de la famille tunisienne, la procédure s'est beaucoup assouplie en termes de planning et de directivité de la chercheuse.

Partisane d'une approche psychanalytique des liens et la pratiquant désormais dans les dispositifs couple et de famille, il m'a fallu m'adapter aux contraintes du terrain aux prises avec celles inhérentes à mes choix d'appartenance et à ma formation. Il y a eu « bricolage » du cadre comme je l'annonçais plus haut afin d'arriver à asseoir un dispositif approprié, évolutif et souple pour l'accueil des familles et le travail avec elles. Créativité et débrouillardise étaient donc de mise mais il ne fallait pas laisser passer un quelconque manquement à l'éthique ni violenter le terrain, ni dénaturer les choix et inscriptions

référentiels initiaux. Là était tout le défi et je ne pouvais procéder par « protocole standardisé, préprogrammé » du fait déjà de disposer d'une double population exigeant un dédoublement tout à fait logique de la procédure.

3.2.2.1. Deux populations, deux cadres, deux procédures

J'ai déjà décrit la composition « hétérogène » de ma population. Ne voyant les deux groupes de famille ni pour les mêmes raisons, ni au sein du même espace ni en réponse à une même demande, je me dois de décrire, à part, chacune des procédures appliquées :

3.2.2.1.1. Procédure avec « la famille in situ »

J'ai déjà évoqué les modalités de recrutement de ce groupe de familles. A partir du moment où la famille acceptait de me recevoir, comprenait les termes de notre contrat de recherche et y soustrayait, nous arrêtions ensemble un planning de visites. Leur nombre, fréquence et durée étaient bien entendu tributaires de la disponibilité des membres ; il y a par exemple parmi les enfants, ceux qui sont étudiants dans une autre ville et qui ne vivent pas régulièrement sous le toit parental... Généralement, un nombre minimum de quatre visites est requis. La reconstruction du géosociogramme commenté¹, à titre d'illustration peut, à elle seule, prendre deux à trois « rencontres » ; les familles investissent particulièrement cette « tâche » et ont très souvent besoin de ces entre-deux rencontres pour voir leurs proches ou passer des coups de fil question d'obtenir les informations exactes concernant le prénom d'une telle, la cause du décès d'un tel autre ou encore la profession ou le rang dans la fratrie... Bref, j'ai essayé au mieux de respecter le « rythme » de la maisonnée, de laisser s'exprimer l'« intelligence » familiale et de faire que ce que leur impose cette recherche fonde au mieux et avec le moins de perturbation possible dans leur train-train quotidien. L'attitude la plus assortie à ce cadre est de ce fait l'observation participante. En effet, je me mettais dans le salon familial pour regarder les infos, ou m'attablais avec les familles pour partager un repas quand on m'y invitait ; les enfants, quand il s'agissait d'entretien individuel ou de la passation d'un projetif, préféraient souvent m'inviter à aller dans leurs chambres, il m'est également arrivé de « changer de

¹ Selon la technique d'Anne Ancelin Schützenberger. Cf. Schützenberger, A. A. (1993). *Aïe, mes aïeux!*. Paris : Desclée de Brouwer / La Méridienne.

maison » pour suivre chez elle une grand-mère qui habitait tout près et proposait de me montrer ses albums de photos de famille...

Je ne peux pas dire que ce cadre est « improvisé » car il est prédéfini et structuré par le mode de vie familial mais je dirais qu'il a, par rapport au deuxième cadre, ce caractère plus informel, plus spontané et plus ouvert à l'aléatoire et à l'imprévu.

Il présente un autre avantage qui n'est pas des moindres, celui que l'on connaît aux études ethnologiques, éthologiques, dites « en milieu spontané », c'est celui de permettre un examen minutieux du train de vie, des relations au quotidien, des « affinités » et des « hostilités », de l'occupation de l'espace, de l'organisation horaire, des « rythmes » justement. Une idée en est parfaitement donnée dans « L'inconscient de la maison » (2004) d'Alberto Eiguer (2004) « *L'inconscient et l'espace habitable sont ainsi en constant interfonctionnement* », résume-t-il (p. 14).

3.2.2.1.2. Procédure avec sujets, couples et familles « en consultation »

La psychiatre me parle à l'avance du cas ; par « cas » je signifie indistinctement sujet, couple ou famille. Elle m'expose les motifs de la consultation et m'informe de ses propres modalités de prise en charge. Ces échanges sont souvent assez fructueux et nous n'avons pas eu de mal à nous y faire car, en dehors du fait que cela se passe en cabinet privé, ces séances de collaboration sont semblables à celles que nous menions à l'hôpital durant mes anciens stages.

Nous discutons alors et arrêtons conjointement les grandes lignes de nos interventions respectives. Je fixais alors un rendez-vous avec le « cas » et la psychiatre se chargeait au préalable de lui proposer une prise en charge psychothérapeutique et de lui expliquer en quoi est-elle une indication dans son cas. Je noterai, en passant, un détail qui me semble important. Depuis que j'assurais ces consultations à raison d'une à deux fois par semaine, des patients qui en ont eu vent au cabinet-même ou dans l'immeuble à vocation de « centre médical et paramédical » où il se situait, la psychiatre a reçu plusieurs demandes spontanées de prise en charge psychothérapeutique. Je ne pouvais pas naturellement répondre à toutes les sollicitations. Les demandes étaient réellement nombreuses et insistantes vu l'inexistence de psychologues de libre pratique et leur extrême rareté dans les structures hospitalières publiques dans la ville et dans les régions hors capitale en général. Cela m'empêtrait contre mon gré dans une affaire de « publicité »

faite à ce cabinet en particulier du fait que, contrairement à tous les autres, il offrait les services d'une psychologue. J'ai trouvé qu'une solution possible était de mettre à la disposition des demandeurs d'aide, chez le secrétaire médical du cabinet, un « carnet d'adresses » des psychologues de libre pratique plus nombreux dans la capitale, à quelques soixante kilomètres de la ville, question de contribuer, faute de mieux, à palier au moins le problème du manque d'information. J'ai demandé au même secrétaire d'expliquer à ces patients que l'impossibilité de les prendre en charge était due au fait que j'étais enseignante-chercheuse de profession et que je collaborais de façon intermittente et ponctuelle en tant que « praticienne » avec la psychiatre pour les cas les plus urgents ou ceux, dans la prise en charge desquels, un accompagnement psychothérapeutique était fortement recommandé et promettait de faire la différence. Il y avait, de ce fait, une situation complexe à gérer au cabinet, il fallait faire attention à plusieurs détails et tirer au clair pas mal de points en vue de la construction d'un cadre d'intervention cohérent et éthique :

Côté horaires : Au départ, on s'était entendu avec la psychiatre pour que je donne mes rendez-vous à des horaires différents des siens, question de pouvoir occuper son bureau. Ensuite, pour une organisation plus pratique et pour pouvoir se rencontrer toutes les deux et échanger plus souvent et plus efficacement au sujet de nos « cas » communs, une pièce a été aménagée pour que je puisse recevoir mes patients avec une plus grande liberté horaire et dans un espace « à nous ».

Côté espace : L'espace en question est une pièce carrée avec un tapis au milieu et des chaises tout autour, une grande fenêtre lumineuse, une table rangée du côté de l'un des murs et utilisée au besoin (notamment pour les génosociogrammes commentés ou la passation des projectifs) ainsi que deux plantes vertes. L'espace est en effet assez particulier : la disposition des chaises en cercle « aéré » dénote une certaine convivialité où chacun voit le ou les autres, l'aménagement de l'espace est proche de celui d'un psychodrame de groupe mais très souvent avec un nombre plus réduit de participants. En même temps, le centre est vide et j'ai trouvé intéressant cet « espace à peupler par le lien ». Je laissais libres les patients d'y poser sacs ou courses, de serrer un enfant entre les jambes, de se lever pour « jouer » une scène... je ne peux pas noter que cet espace a été un important « théâtre » et « atelier » émotionnel et la manière de le peupler par les patients et moi-même était toujours porteur de signification et un important outil d'analyse du

transfert, de projection, de déplacement... Il met parfaitement en scène ces effets de co-présence qui intéressent la psychanalyse du lien et selon cette perspective, toutes les présences sont à analyser et à considérer, celle du thérapeute comprise ; je parlerai plus tard par exemple, au niveau des vignettes cliniques, de ma part d'occupation de cet espace par mon ventre rond lorsque j'étais enceinte et de ses effets non négligeables sur le « cours » des liens...

Côtés cadre et procédure : Il fallait exposer à mes patients le plus clairement possible « l'atypisme » du cadre et d'une collaboration pas très courante dans le secteur privé entre psychiatre et psychologue. Ceci suscitait naturellement des questionnements sur la fréquence, les honoraires, la possibilité d'éviter un traitement psychiatrique pour les uns, surtout les plus jeunes d'entre eux... Je commençais par préciser que mon intervention allait se focaliser surtout sur l'approfondissement de l'investigation, savoir-faire que je devais à ma formation clinique et à ma pratique du « bilan psychologique » question d'aider la psychiatre à mieux cerner le cas et à peaufiner ses diagnostic et projet thérapeutique. Cette phase de mon intervention rejoignait en plusieurs points ma pratique de chercheuse et l'investigation pouvait emprunter les mêmes outils auxquels je pouvais recourir dans les circonstances de l'« in situ ». Après concertation avec la psychiatre, je pouvais enchaîner sur une deuxième phase que l'on présentait comme de soutien psychologique et de guidance qui était en réalité plus du côté de la psychothérapie que du diagnostic. Néanmoins, j'ai préféré parler de « soutien » ou d'« accompagnement », non pas pour jouer d'euphémismes à valeur de circonstances atténuantes mais parce que réellement la prise en charge était moins contraignante et moins exigeante que les cadres classiques connus des psychothérapies d'orientation humaniste. Le rythme des rencontres n'excédait pas une séance par semaine dont la durée allait d'une heure à une heure trente. Mais la durée de la prise en charge était indéterminée d'avance. Pour les honoraires, les patients payaient pareil les séances avec la psychiatre et ceux avec la psychologue au secrétaire médical. Pour ma part, je percevais de ce dernier des honoraires alignés sur le minimum pratiqué par les collègues de libre pratique. Vu l'inexistence, pour le moment, d'un cadre légal en Tunisie de pratique clinico-universitaire pour les psychologues, un des fronts actuels de leur bataille¹, cette formule de la psychiatre qui fait appel au service

¹ La Société Tunisienne de Psychologie principalement.

ponctuel d'une psychologue comme elle en a déjà eu l'expérience avec une orthophoniste par exemple, semble correcte.

3.2.2.2. Une même approche : analyser du lien

Il va sans dire que ce matériel recueilli en cabinet, même si je n'y ai pas pratiqué la TFP à proprement parlée, s'est tout à fait « laissé lire » par la perspective de la psychanalyse du lien et a été un précieux complément au matériel obtenu en milieu spontané par la méthode ethnologique. Cette recherche – mon lecteur l'aura déjà deviné – évoluera donc dans un va-et-vient entre les deux. Une telle démarche intégrative a permis de tirer des avantages de chaque cadre et d'ouvrir des perspectives de comparaison. Je lui en ai trouvée une analogue chez Alberto Eiguer (2004) dans son décryptage de l'inconscient de la maison déjà cité, il y écrit : « *pour ce travail, je me suis inspiré de la clinique et de la recherche : directement par l'observation de la façon dont les familles vivent lors des consultations à domicile dans le cadre de mes activités cliniques, et indirectement par l'écoute des récits en thérapie.* » (p. 4) Je m'y reconnais.

Je ne resterai pas enfin sans remarquer que le culturel y est pour beaucoup dans le « bricolage » de ces cadres. Le travail d'adaptation et de recherche de compromis qu'a imposé ce « rafistolage » est riche en symbolique et en significations autant dans l'analyse-même des liens que dans l'analyse « épistémologique » de la situation de la recherche en psychanalyse en Tunisie. J'y reviendrai.

3.2.3. Outils d'investigation

Il me semble tout à fait logique et dans le sillon d'une approche psychodynamique qui se prédestine à une lecture psychanalytique, que les méthodes d'analyse qualitatives soient privilégiées : analyse du contenu d'entretiens, lecture et interprétation des données issues, au besoin, d'arbres généalogiques et de tests projectifs.

Le recours à ces outils n'était pas systématique mais ceux-ci pouvaient se montrer très précieux en tant que « catalyseurs » lorsqu'il y avait par exemple des contraintes de temps, que la famille n'était pas très disponible...

Ceci dit, le recours non « uniformisé », non « standardisé », la diversification des outils œuvre à installer un « fonctionnement » plus libre, moins protocolaire qui cherche à se rapprocher le plus possible de la pratique de la TFP par les psychanalystes de couple et

de famille. On ne rencontre pas, dans ce cadre-là, une famille avec un protocole préconçu, standard. Le choix des outils, si besoin d'y recourir il y a, devrait émaner lui-même de la rencontre et de l'évolution des liens noués au sein de ce « néo-groupe »¹ qu'est la famille « augmentée » de son analyste et qui est en soi le reflet d'une intersubjectivité en branle où, entre autres, les besoins de la famille rencontrent les sensibilités « techniques » et le savoir-faire de l'analyste.

Ceci dit, voici dans l'après-coup, un inventaire des outils utilisés avec un bref descriptif de l'outil ou de la technique en question et un aperçu de sa pertinence eu égard aux contextes de son utilisation.

3.2.3.1. Une « palette » d'entretiens

J'ai été formée, au cours de mes études de psychologie, à la technique de l'entretien clinique. Cependant, il s'agissait, la plupart du temps, de situations d'entretien avec un sujet singulier. C'est aussi celui-ci que j'ai pratiqué le plus - hormis les consultations où un patient se présentait avec un accompagnant qui s'occupait ou participait à sa prise en charge dans le cadre de mes stages. J'y ai également eu recours dans un contexte de recherche (Maîtrise et Mastère). C'est dire que c'est la variante des trois qui m'est la plus familière. Les entretiens de couple et de famille quant à eux n'avaient jamais fait partie de ma formation académique préalable et c'est à l'occasion du Mastère que j'ai dû m'y « auto-former ».

Il n'en reste pas moins que dans le travail avec les couples et familles, dans cette perspective psychanalytique du lien notamment, ces trois types d'entretien sont complémentaires et il serait à mon sens recommandé de n'en laisser aucun sur la sellette. Dans son article intitulé « L'entretien clinique avec le couple et la famille », Lemaire (1998) note que : « *dans la perspective de l'investigation, cette double ou parfois multiple écoute est rigoureusement indispensable pour saisir la dynamique même de cette famille ou de ce couple, dynamique toujours étayée sur l'articulation consciente et surtout inconsciente des processus psychiques des partenaires* » (1998, p. 255).

¹ Concept d'Evelyne Granjon (1987)

Individuel :

Cet entretien a été l'outil le plus présent, le plus systématique dans la mesure où toutes les situations en ont connu l'usage : que le cas soit individu, couple ou famille, en cabinet ou in situ, il n'a jamais manqué au rendez-vous. Ce dernier a été semi-directif ou non-directif, jamais directif. « *Ce n'est pas un interrogatoire mais une écoute* » écrivent Bergeret et Dubor (1972, p. 116) et ils ne manquent pas, dans ce même esprit, d'avertir que « *même en voulant éviter soigneusement la trop fréquente « tauromachie » des entretiens menés par des enquêteurs trop zélés, même en acceptant de ne pas arriver trop vite à un « but », l'écoute demeure forcément incomplète, fragmentaire, à poursuivre et à compléter avec le temps* » (p. 120).

L'entretien individuel a également joué un rôle prépondérant autant dans la recherche que dans les prises en charge en pesant comme un essentiel pendant au « groupal » dans cette perspective de la psychanalyse du lien. Son efficacité est polyvalente du moment qu'il pouvait autant assurer des fonctions salutaires et reposantes de halte, de retrait, de pause, permettre l'intimisation, l'appropriation ou encore l'ajout de compléments et la levée du refoulement par rapport aux « séances familiales » que de tester par exemple cette « capacité d'être seul en présence de l'autre » pour paraphraser Winnicott¹ puis Roussillon², mieux encore dans la logique d'une capacité d'être seul généralisée comme « ligne de développement » comme la défend Dupond (2010).

Veiller à être au « four individuel » et au « moulin groupal » est ainsi le propre de l'approche psychanalytique groupale en général car en s'ouvrant aux entités groupales, celle-ci n'abandonne pas son savoir-faire du côté du sujet singulier et s'applique à tirer des bénéfices de cette cohabitation et des rapports entre les différents espaces de l'analyse et de l'advenue du sens. Lemaire, dans les « mots du couple » pointe cette même particularité de la psychanalyse en notant que : « *par exemple une intervention systémique laissant de côté les aspects spécifiques individuels et se limitant à la mise en œuvre de l'aspect global du fonctionnement familial rendra possible une rapide et plus ou moins durable amélioration*

¹ Winnicott, D.W. (1958b). La capacité d'être seul. In : *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Payot, pp.205 à 213.

² Roussillon, R. (2002), « La capacité d'être seul en présence du couple », *Revue française de psychanalyse 1* (Vol. 66), p. 8-20

des distributions de rôles ou des troubles de la communication. Elle contribuera ainsi à rendre une atmosphère plus favorable au développement de tel ou tel de ses membres. La méthode psychanalytique, qui entend les aspects psychiques individuels, notamment inconscients, exige une plus lente élaboration ; elle a sans doute des effets plus durables mais elle est plus exigeante en temps et en coopération » (1998, p. 18)

De couple :

J'y ai eu recours « in situ » aux moments où le couple était pris en a parte par rapport au reste de la famille ainsi qu'en « cabinet » quand seul le couple consultait ou également quand ce dernier était interpellé à part. « In situ », ces entretiens avaient lieu souvent dans le salon familial ou, cela m'est arrivé quelques fois, sur une terrasse ou dans un coin paisible du jardin de la maison alors que les enfants vauquaient à leurs activités à l'intérieur. Je remarquais alors que le couple était souvent « ravi » de se voir octroyer cet entretien en « tête à tête » fantasme mis en acte à travers cette « sortie de la maison » et où le chercheur devenait ce semblant de cadre romantique d'accueil analogue à un restaurant ou à un cinéma. Cela me rappelle un couple Z., fusionnel, qui proposait assez souvent « la véranda », son « endroit préféré des soirées d'été », préciseront les partenaires, comme le lieu de la maison naturellement le plus approprié pour leurs entretiens de couple.

De famille :

In situ, ces entretiens étaient favorisés par quelques situations propices telles qu'en fin de journée où les membres étaient au complet à la maison, ils se rassemblaient alors au salon, où j'étais accueillie. C'était également le cas au moment de la première rencontre où tous les membres étaient présents pour faire connaissance ou encore au moment du départ où il y a généralement des moments de « restitution » en groupe et comme on a, à ces moments-là, derrière nous, l'histoire d'une relation, d'un lien, les membres sont souvent là au complet pour l'au revoir.

Il m'est également souvent arrivé, in situ comme en cabinet, d'avoir des entretiens de famille autour du géosociogramme commenté. L'association est alors souvent à son apogée et ces entretiens entrecoupés, mieux, ponctués, de données et récits généalogiques sont des moments très fertiles dans l'investigation. J'ai croisé un témoignage semblable chez Lemaire (1998) qui écrit que, comme « *la famille est un groupe très atypique dont les limites sont incertaines* », que « *l'investigation clinique, mais aussi le travail thérapeutique*

ultérieur doit donc rendre possible la réintroduction de facteurs inter- et surtout trans-générationnels dont les dimensions mythiques sont essentielles. L'investigation et les interventions interprétatives ultérieures doivent s'étayer sur l'évocation des représentations familiales. Elle se fera au mieux par l'établissement d'un génogramme [...] et de poursuivre : « On le réalisera volontiers au cours de l'entretien en faisant représenter géographiquement la place, le sexe et les caractéristiques spécifiques des membres de la famille élargie et des aïeux supposés, de telle manière que cette représentation, aidée par le clinicien mais réalisée par les membres de la famille, soit compréhensible par les plus jeunes. Et qu'ainsi on puisse la contempler pendant les entretiens successifs, pour s'y repérer, pour la rectifier et de plus en plus pour y adjoindre ces dimensions imaginaires dont l'importance est croissante avec le cheminement thérapeutique » (p. 264).

Chez Lemaire (1998) toujours, je rencontre, nommée « entretien à la troisième personne », cette « astuce » technique que j'avais spontanément utilisée sans chercher à l'intituler et où il est question de demander à l'un des partenaires ce qu'il croit que l'autre et non lui-même penserait d'un événement précis. Entre parents et enfants aussi, j'ai pratiqué ce même procédé pour pister les influences et résonances dans l'intersubjectivité et l'interfantasmatisation familiales.

3.2.3.2. Le géosociogramme commenté selon la technique préconisée par Anne Ancelin Schützenberger (1993)

Pour moi, le géosociogramme, la psychogénéalogie transgénérationnelle contextuelle est un travail clinique d'observation et de synthèse, travail fait en collaboration entre un « client » (au sens rogérien du terme) et un « psy » (psychothérapeute, psychanalyste, psychiatre...) clinicien praticien formé, très respectueux du vécu de son client, ayant un écouter-voir aigu, capable à la fois d'être centré sur le « client », son vécu, son dit et son exprimé autrement (par la communication non verbale par exemple) ; il écoute ce qu'il dit et observe ce qu'il (le client) laisse transparaître de ses sentiments et émotions, et en même temps, il est aussi centré sur ses associations de pensées à lui, « l'aidant », le thérapeute (sur son contre-transfert et son vécu). Il faut qu'il soit capable d'être à la fois centré sur l'autre (le « client ») et à l'écoute de son « radar personnel » - et de réfléchir vite et saisir au vol ses propres associations, connaissances psycho-socio-économico-historico-artistiques, pour, au besoin, faire des hypothèses et poser des questions « ouvantes » et « parlantes ». Ceci afin de « saisir et tirer le fil rouge », la structure, la configuration, le pattern de la vie familiale du « client » et de sa vie personnelle, dans le contexte et dans le langage propre et particulier du vécu familial de l'autre, et de ses mythes – dans cette famille-là –, au sens large [...]. Sont des éléments aussi importants les uns que les autres l'écoute, l'observation, la

communication verbale et non verbale , l'expression indirecte des sentiments par le langage du corps, la posture, la mimogestualité, les microtensions musculaires, le rythme respiratoire, l'arrêt et la reprise de la respiration, l'occupation du territoire, les couleurs, les vêtements, les bijoux, la coiffure, la coupe, les ornements, la synchronie des gestes, l'ouverture et la fermeture du corps [...], et ceci pour percevoir des signes qui, à tort ou à raison, me paraissent signifiants. Et à partir de ces signifiants, j'essaie de faire parler et associer le « client » qui travaille sur lui-même et les siens (en interaction) [...] j'ajoute à cette écoute mon intérêt pour l'histoire et les faits historiques, artistiques, socio-économiques, les événements politiques, culturels, militaires, voire sportifs, importants pour le sujet, et qui vont colorer le contexte et souvent lui donner un sens. (Schützenberger, 1993, p. 80)

Voilà comment Anne Ancelin Schützenberger elle-même revisite et retouche la technique du génogramme pour en faire la pierre angulaire de sa Thérapie transgénérationnelle psychogénéalogique contextuelle. Avec cette méthode, le géosociogramme devient un espace de « jeu » et de « créativité » concomitants d'un travail sur la mémoire familiale et généalogique... Il est très précieux en ces termes où il co-présentifie, laisse cohabiter divers temps : le passé transgénérationnel, le hic et nunc ainsi que les fantasmes collectifs et individuels du devenir familial mais aussi divers espaces, ces mêmes trois-là qui m'intéressent et intéressent la psychanalyse du lien, à savoir : l'intrasubjectif, l'intersubjectif et le transsubjectif.

3.2.3.3. La méthodologie projective

Pour ce qui est des projectifs retenus, je cite : le Thematic Aperception Test utilisé aussi dans le cadre du Mastère et le Family Aperception Test, une nouveauté de la thèse par rapport au Mastère. Suit, à titre de rappel, un bref descriptif de chacun de ces outils.

Le Thematic Apperception Test (Henry A. Murray, 1935):

Ce test projectif est constitué de 31 planches dont les unes sont proposées indistinctement à tous les sujets et d'autres sont tributaires de l'âge et/ou du sexe.

Ainsi, cet outil fait l'unanimité (Shentoub, 1970-71, 1972-73, 1996 ; Chabert, 1983 ; Brelet-Foulard & Chabert (dir.), 2005) quant à sa haute sensibilité à la problématique œdipienne. Son potentiel à « titiller », en permanence, les différences des sexes et des générations lui donne son premier aspect particulièrement intéressant à l'égard de ce travail.

C'est aussi un matériel qui, même s'il est classiquement destiné à l'investigation du monde interne, sollicite au moins cet aspect groupal qu'est, malgré tout, la groupalité interne issue d'une introjection, et des modalités de cette dernière, des liens intersubjectifs du sujet. Nachin (1986) y fait allusion lorsqu'il écrit que ce matériel « *suppose le dégagement des modalités de désir en question ainsi que des modalités des interdits introduits par les imagos.* » (p. 32)

Le Family Apperception Test (Wayne M. Sotile, 1988) :

Test projectif comprenant 21 planches représentant différentes scènes familiales quotidiennes, « *élaboré afin de réunir dans la pratique clinique l'évaluation individuelle et l'évaluation familiale* ». Pouvant être schématiquement présenté comme un TAT avec sélectivité pour les scénarii familiaux, cet outil, apparaît plus ou moins explicitement, chez bon nombre d'auteurs comme étant plus adapté à l'approche systémique (Lundquist, 1987 ; Eaton, 1988, par exemple). J'ai, pour ma part, constaté, après cette expérience, que ce matériel se prêtait tout autant et sans le moindre inconvénient à une lecture psychanalytique des liens de couple et de famille et qu'il mettait parfaitement en exergue l'interfantasmatisation familiale.

Ainsi, si cette variante « familialiste » du TAT, pour en donner une description simpliste et schématique, s'est frayé plus facilement un chemin du côté de la systémique pour l'instant, je pense que rien ne nous contraint objectivement à nous contenter de cette seule lecture. Il doit, à mon avis, devoir une telle réputation non pas à ses caractéristiques intrinsèques mais à l'historique de sa conception, cette dernière ayant été entreprise par des systémiciens sous la plume desquels d'ailleurs, nous pouvons lire, une recommandation sans équivoque, pour une « recherche future » : « *Les concepteurs du test conseillent vivement d'utiliser le FAT de manière à mettre en évidence le fait que chaque sujet agit dans de multiples contextes et que le comportement individuel ne peut réellement être compris que s'il est analysé à travers différentes perspectives* » (W.M. Sotile, A. Julian, S. E.Henry & M.O. Sotile, 1988, p. 36).

Les données FAT se sont, en effet, montrées hautement utiles et subtiles dans la « lecture » des liens familiaux, le matériel étant particulièrement sensible à la dimension conflictuelle familiale en général. « En cabinet », il a été un outil précieux pour mettre assez rapidement la main sur les dysfonctionnements familiaux mais aussi déclencher le

processus d'interfantasmatisation car des contenus des séances individuelles de passation et de restitution s'invitaient souvent aux séances familiales.

Pertinence des projectifs à l'égard de ce travail :

J'ai remarqué une riche sollicitation des « liens familiaux » par ces projectifs. C'est évident, rétorquera-t-on, car le TAT est en grande partie, et le FAT exclusivement, conçus pour. J'en conviens mais ils sont très évocateurs et déclencheurs de « mises en lien » avec des scènes réelles de l'histoire familiale. Tout à fait normal, dira-t-on de nouveau, c'est pour cela qu'ils sont des projectifs. Néanmoins, nuance ! On leur connaît la potentialité de mettre les projecteurs sur les représentations internes et inconscientes d'imagos parentales, de relations d'objets, du narcissisme tel qu'il se défend au milieu d'elles, des angoisses et des défenses... mais ce sont toutes là des émanations du monde interne du sujet, toutes de la matière, de la « lave » intrasubjective. Ce dont je viens témoigner est que je leur ai découvert à l'occasion de l'inclusion de leurs lectures et interprétations sous cette même coupole de la psychanalyse du lien, une potentialité nouvelle, celle de solliciter et de provoquer autant un récit se rapportant à la réalité relationnelle familiale, aux liens. J'ai opté, pour ce faire, pour une attitude permissive et tolérante des « pics de la projection » où le sujet se confondait et confondait les siens avec les personnages du test. Je ne me hâtais pas d'interpréter ces mouvements de projection brute, réduite à du spéculaire, comme un manque de mentalisation ou une perte de contrôle par le sujet, j'en profitais au contraire pour relancer et rebondir sur des phrases furtives comme : « *on dirait nous* », « *comme chez moi* »... et il y avait toujours, par ces voies, de nouvelles données et une autre façon de « se raconter » qui émergeaient. Je ne me souciais pas, comme au niveau du Mastère, d'extirper du TAT un maximum de connaissances, les plus profondes et inconscientes possibles, du monde interne du sujet.

Je pense qu'a contribué également à ce que le TAT et le FAT aient ainsi montré une grande « sollicitation » des scénarii familiaux et généalogiques le fait qu'il existe éventuellement un effet de suggestion opéré par le contexte de la recherche et l'annonce préalable de la thématique heuristique. Ceci dit, je n'ai point assisté à des productions « à côté », il ne s'agit nullement dans ce que je décris d'affabulations ou de persévérations injustifiées et invalidées par le contenu manifeste du matériel. Les histoires sont plutôt bien ficelées mais s'inspirent souvent directement de l'histoire de la famille. Pour ma part, j'en retiendrais bien l'aspect positif d'un travail cohérent de synthèse et de transformation dont

je parlais déjà il y a quelques lignes, entrepris sur les liens et relations à partir de ce matériel hautement stimulant. Une ouverture des voies de la réparation, du changement, de la prévision, de la répétition mais aussi, de la recreation était palpable. J'ai fini par me poser la question : Pourquoi ne pas considérer l'induction véhiculée par le contexte de la recherche comme une valeur ajoutée aux consignes du TAT et du FAT ? Cela ne touche nullement à leur valeur et consistance de projectifs et élargit leurs « potentialités ».

La pratique du TAT et du FAT cette fois était, de ce fait, plus précieuse à mon sens par le rôle qu'elle a joué dans la médiation, par la réactivation de cette fameuse « mise en lien » interpersonnelle, interfantasmatique, intertemporelle, interspatiale. Cette même mise en lien en situation projective, telle qu'approchée par la perspective de la psychanalyse du lien, interpelle la personne du chercheur et en fait partie intégrante de ce processus et co-acteur des scénarii créés car ils n'ont justement pu être créés et sous cette forme précise qu'à l'occasion de cette rencontre inédite et que toute la production qui leur est liée est à considérer comme une manifestation des « effets de rencontre ». Anzieu (1975) met les mots exacts sur ce vécu, cette expérience que j'ai décrite et pratiquée et ce besoin que j'ai ressenti d'étendre les sollicitations du TAT aux espaces inter et transsubjectif quand il écrit : *« Le lien interhumain primaire, dans le couple, le groupe, la vie sociale, est la circulation fantasmatique. Il existe d'autres liens psychologiques inconscients importants : les relations d'objets, les identifications-projections, les transferts, sans parler des échanges conscients de représentations et d'affects ; mais sans une fomentation fantasmatique concomitante chez les partenaires, ce sont des mécaniques désincarnées, des armatures solides et indispensables, mais vides »* (p. 264). Je pense que les vignettes cliniques où il y a eu recours aux projectifs apporteront plus de concrétude à cette question si de l'ambiguïté persiste.

3.2.3.4. « Documents authentiques » et « objets reliques »

Sous cet intitulé, j'inclus les photos de famille ainsi que de vrais documents et objets de tout type ayant appartenu à des aïeuls et parents et qui ont de l'importance, selon leurs propres dires ou conduites, aux yeux des descendants qui en ont hérité. C'est surtout un procédé utilisable « in situ ». Ceci dit, les patients qui se présentent au cabinet détiennent bien souvent aussi des photos dans leur portefeuille ou portent sur eux des objets appartenant aux parents ou aïeuls ayant valeur de porte-bonheur ou de grigri pour chasser le mauvais œil par exemple.

Pour ce qui est des albums de photos de famille, nous nous réunissons autour de leur légendage, commentaire et il s'agit là d'un autre moment de ferveur et de fertilité des associations, ces catalyseurs de mémoire, de souvenirs ont l'avantage de faire figurer, de permettre de visionner les personnages, objets transgénérationnels, de donner des preuves tangibles et palpables en guise de confirmation à ce qu'on raconte de sa famille et de sa généalogie. L'affect, la tonalité, la modulation de la voix, le débit... qui accompagnent « l'exposé » sont tous hautement significatifs, de la fierté à la honte, du deuil à la sacralisation, de la confiance au secret, ces moments sont toujours vifs en émotion ; ils suscitent également des questions chez les plus jeunes, ceux-là vérifient souvent aussi s'ils ressemblent vraiment physiquement et moralement à ceux à qui on les a souvent comparés dans la famille... C'est aussi de riches moments de découverte et de surprise et les enfants peuvent découvrir quelques objets et photos en même temps que moi à cette occasion. Cette « technique » improvisée, du moment que ce besoin de faire appel à des objets matériels pour accompagner le récit sur les liens, éclot souvent « sans préméditation » dans le cours des échanges et résulte tantôt d'une initiative spontanée de l'un des membres de la famille tantôt d'une proposition que je leur fais quand la description physique par exemple ou celle d'une « originalité vestimentaire » ou d'un trait particulier caractérisant un aïeul leur tient visiblement à cœur. Dans ce genre de circonstances et si, effectivement, ils disposent d'une photo de la personne, aller la chercher et en parler longuement leur fait plaisir, ils sourient et rient, racontent des anecdotes ouïes dans l'enfance ou rapportées d'autres ; de la réparation et du colmatage sont souvent ressentis et ces supports de mémoire et d'affectivité, sous l'effet d'une co-présence, d'une écoute curieuse et attentive, prennent un autre relief ; un nouveau regard est posé dessus et des productions émotionnelle et verbale sans précédent peuvent avoir lieu. Cela me fait penser au « journal intime » d'un papy soldat qui raconte la guerre d'Indochine, la solitude, le célibat, les aventures amoureuses, les prostituées, les soirées arrosées, l'apprentissage du maniement des armes, l'attente des parents, l'envoi d'argent à la famille... qui use de datations événementielles fort intéressantes : année de « la grande fuite », année de « l'épidémie »¹... une bien riche histoire écrite de manière idiosyncrasique, originale. J'en ai beaucoup appris.

¹ Il s'agit respectivement des années 1942 et 1943. « *Lors du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, Bizerte est l'un des plus importants ports militaires de la Méditerranée. [...] Cette infrastructure et l'emplacement stratégique de la base n'ont pas manqué d'éveiller l'intérêt des forces de l'Axe. À la suite de*

Je reviendrai longuement sur les modalités de « décryptage » et d'interprétation de cette catégorie de « sources » devenues ainsi de nouveaux outils d'approche des liens notamment lorsque je me pencherai sur ce que je désigne comme étant les « objets-reliques ».

Pour récapituler,

Par rapport à cette expérience variée, de clinique tantôt armée, tantôt à mains nues, je me sens en devoir de témoignage et de partage. Plusieurs aspects du cadre peuvent faire l'objet de débat et susciter des divergences mais l'essentiel que j'ai pu tirer de cette expérience est qu'il y a un travail à fournir par les praticiens et les chercheurs en la matière pour « réinventer » le cadre et ce, en l'adaptant au couple, à la famille, à la culture. Je perçois à présent, avec un tant soit peu de recul, ce travail sur le cadre comme faisant partie du travail de l'empathie activé et réactivé à chaque rencontre et exigeant de l'intervenant auprès de la famille, praticien autant que chercheur, cette présence d'esprit, cette agilité dans la trouvaille ad hoc et cette écoute qui répond au besoin. Je partage alors sans conteste cette pensée d'Eiguer (1999) : « *Dans la mesure où l'empathie pousse l'analyste à démissionner de ses valeurs et de ses choix de vie, elle lui permet de retrouver une certaine objectivité psychanalytique. Ce sont ceux du patient qui domineront, et pas des idées toutes faites, apprises dans les livres* » (p. 33).

C'est bel et bien dans cette suite d'idées que la technique par rapport à celle du Mastère a connu davantage d'ouverture et a subi un élargissement quant à la médiation. Le protocole n'est plus aussi « obsessionnel », il a développé entre temps l'ambition d'une maturation intégrant ces choix dans l'interprétation et non les instrumentalisant comme des préalables à la rencontre risquant ainsi de l'aplatir et de la conditionner. Le cadre, dans son

l'opération Torch, l'amiral Derrien, alors commandant en chef du camp retranché autonome de Bizerte, qui avait initialement invité ses hommes à rejoindre les forces alliés, doit accepter le 7 décembre 1942 de mettre la base à disposition des forces de l'Axe après avoir reçu un ultimatum de trois heures de la part des Allemands. [...]. Les Alliés en font alors une cible privilégiée de leurs bombardements qui détruisent beaucoup plus d'objectifs civils que militaires : alors que le port est relativement épargné, la ville européenne est détruite à 77 % et les habitants la fuient pour se réfugier tant à Ferryville et Tunis que dans les villages alentour. Déclarée ville interdite, sa prise par les Alliés s'est faite après d'âpres combats au sol. Les Américains la reprennent le 7 mai 1943. Le témoignage du docteur Angelo Hesnard [J'écris en gras aussi le nom d'Hesnard pour confirmer qu'il s'agit bel et bien du psychanalyste français co-fondateur de la SPP en 1926], médecin général responsable des services de santé de la marine, rend compte de l'ampleur des ravages subis par la ville et la population, notamment en raison d'une épidémie de typhus qui touche la périphérie de la ville dans le sillage de la guerre ». Cf. : Bizerte. (s.d.). Dans Wikipédia, L'encyclopédie libre. Repéré le 28 novembre 2014 à http://fr.wikipedia.org/wiki/Bizerte#R.C3.A9sistance_au_colonialisme.

évolution, a été en soi un objet de transfert, mieux, un « trait d'union » unique et original « appropriable », « transformable », « personnalisable » et, mieux il était préservé d'une protocolarité rigide, plus il prenait vie et part au lien. Son maniement relativement plus libre par les personnes rencontrées a pris un rôle informateur en soi très précieux, leurs choix ont fait partie intégrante de l'analyse et s'en sont montrés, à plus d'une occasion, des catalyseurs. Un perpétuel travail de maintien et de maniement pour parler winnicottien était ressenti par tous les partenaires en lien et transparaissait à travers la cinétique transférentielle. Synchronisation et accordage étaient ainsi constamment à l'œuvre et alimentaient sans répit les modalités « liennaires »¹. Il n'y a là aucune « atteinte à la rigueur », bien au contraire et je suis alors entièrement d'accord avec Maurice Berger (1987) lorsqu'il relève qu' « *un aspect du travail sur les contenants concerne la malléabilité relative du cadre. Poser d'emblée et à tout prix un cadre préformé prédétermine, et limite donc, le matériel qui y sera déposé. De plus, un tel cadre est ressenti par de nombreuses familles comme une violence persécutrice, et provoque des résistances qu'on ne peut qualifier de pathologiques. Or le but d'un cadre n'est pas de créer des résistances, mais de permettre leur analyse* » (p. 120).

¹ J'introduis cet adjectif néologique pour familiariser mon lecteur avec. C'est qu'il reviendra souvent dans la suite pour qualifier « ce qui émane et relève du lien ».

Troisième chapitre :
« Effets de la rencontre »,
Coté théorie

Se mettre au carrefour qui assure liens et relais entre :

- d'une part, le schéma référentiel psychanalytique avec ses révisions, métamorphoses et refontes vers groupe, famille comprise, et liens plus généralement
- d'autre part, le champ opérationnel des liens de couple et de famille dans le contexte socioculturel tunisien,

permettrait cette visibilité étendue et une prévisibilité facilitée par « la feuille de route » qui émane de choix théoriques à potentiel résonant optimal. Et ce, bien entendu, en guise de réponse et de solution théoriques susceptibles de cadrer et contenir les malaises originels précédemment décrits. La démarche s'apparentera, dès lors, à une exploration de deux pistes théoriques question de revenir, plus éclairés, au carrefour de départ :

- Dans la première direction, seront pistées **les manœuvres de survivance et de « résilience » intrinsèques à la théorie psychanalytique** en réaction au malaise d'une psychanalyse contrainte à redorer son blason. J'ai déjà fait état de ce processus et du fait qu'il s'est amarré à ce port qu'est la psychanalyse du lien, en passant par ses configurations groupale, familiale et de couple, exemples concrets du potentiel expansif du champ théorique analytique.
- La seconde direction est celle des **conciliation et retrouvailles avec une production autochtone**. Il y a des passages qui ont précédé où j'accablais cette dernière du reproche de se cantonner à la seule description socio-historico-psychologique, timide en termes de créativité et plutôt craintive ou soumise face aux « centres » de production scientifique. Mais si des critiques ambitieuses de changement rapide et remarquable ne peuvent se permettre complaisance, diplomatie et euphémismes – attitudes défavorables à la créativité, idée que validera certes Winnicott (1975, p.127) - elles ne peuvent, éthiquement, pas non plus dénigrer des efforts qui, malgré de fréquentes limites liées à la superficialité de la description ou encore l'obsession de l'historicisme, demeurent exploitables d'un côté et « inscripteurs » de l'autre car grâce à ceux-là, il est possible de s'affilier à un « fond », un « bourgeon » de « psychanalyse tunisienne », de lui supposer une origination, forme d'antithèse, malgré tout, à l'égard de son prétendu « malaise dans ma culture » !

Viendra ensuite le retour au carrefour, moment de la rencontre, de l'inconnu d'avance, de l'ordre de l'« O » bionien¹, dont une contingente élaboration ne peut advenir qu'au sein de l'après-coup, une nouvelle incarnation, voulue par ce travail, de la logique du lien. Car si ce travail s'était contenté de s'aventurer sur, chacune à part, des deux voies, il ne pouvait pas prétendre à un quelconque « nouveau pas » vers cette « psychanalyse en contexte tunisien ». C'est de ces rencontre, confrontation, débat et interaction que j'escompte des « émergents » théoriques inédits, fruits de l'articulation, du conflit et autres aspects imposés par le croisement, mieux, la co-présence ou cohabitation. Restons dès lors ouverts, réceptifs, disponibles et hospitaliers à l'égard des effets et productions de ce « faire ensemble »² dont on ne peut prévoir avec certitude, pour le moment, autre chose que la seule advenue.

¹ Neri rappelle que « par la lettre «O», Bion indique « l'inconnu », « la vérité », « la divinité qui contient en soi toutes les distinctions encore non développées ». La notion d'« O » de Bion peut être aussi rapprochée du concept de « chose en soi » de Kant » qui « représente l'inconnaissable, ce qui reste par définition au-delà de la connaissance des phénomènes » [...] Peirce (1878, p. 272) soutient en effet que non seulement il y a des sujets qui connaissent, mais que « la chose à connaître » a elle aussi sa propre évolution vers la connaissance et vers les sujets qui la connaissent » (1997, p. 171). J'ajouterai pour ma part et dans ce même sillon d'idées que l'« O » bionien rappelle aussi cette notion d'« Inédit » dans le lien ainsi que l'état « en dispersion » caractéristique de la constitution intersubjective (Puget, 2004, 2005 ; Berenstein & Puget, 2008). Le lecteur pourra juger par lui-même de la validité de pareille analogie dès qu'il aura fait plus ample connaissance avec la théorie du lien.

² Expression chère à Janine Puget. Cf. son article « Penser la subjectivité sociale », *Psychothérapies*, 2004/4 Vol. 24, p. 183-188

SOUS-CHAPITRE I :

« *Perestroïka* » théorique, Vers une psychanalyse du lien

« Cette jonction entre des mécanismes intrapsychiques et des dysfonctionnements sociaux s'avérait pourtant tout sauf aisée à présenter. Évidente pour nous, elle suscitait beaucoup de réticences chez les confrères calfeutrés dans leur cure-type... »

Maurice Hurni et Giovanna Stoll¹

1. Concours d'influences ayant balisé le chemin à une psychanalyse du lien

1.1. Freud, oui mais...

Si l'on cherchait à en dater les débuts, les travaux précurseurs d'une psychanalyse du lien tout autant que ceux d'une psychanalyse du groupe remonteraient à Freud lui-même. L'on est, en effet, en droit de supposer que la thématique du lien l'a bel et bien préoccupé sans que celle-ci n'ait connu de conceptualisation à proprement dite dans son œuvre. Les témoignages des auteurs vont à l'unanimité dans ce sens (Dupré Latour, 2002 ; Garcia Badaracco, 2003 ; Michel, 2004 ; Diet, 2006). Mieux encore, en témoigne l'œuvre-même où transparaît, malgré l'absence du Lien comme concept affirmé et un exposé plutôt sporadique et intermittent des idées analytiques sur le matériau collectif, une réflexion sur le groupe durable, persistante et sous-jacente à tout l'œuvre. Si l'on s'amuse à énumérer les extraits freudiens cités par les auteurs comme preuves de l'intérêt de ce dernier pour le groupe, on se surprendrait à collecter d'innombrables « allusions » à la thématique et ce bien entendu, en plus des textes qui lui sont consacrés. Je signifie par là, et un consensus règne sur la liste à suivre : Totem et Tabou (1912-13), Pour introduire le narcissisme (1914), Psychologie des masses et analyse du moi (1921), Malaise dans la civilisation (1929-1930). Mais pas seulement comme je le disais. Au sein de mon mémoire de Mastère, je rappelais par exemple le texte, moins cité et pourtant avant-gardiste dans ce contexte

¹ Repéré le 27 décembre 2014 à <http://www.cpgf.fr/articles/Items/4.htm>

précis, de « Traitement psychique » (1890) où Freud parle de : « *cette façon d'accorder avec une telle soumission sa vie psychique propre sur celle d'une autre personne* » (p. 16). Michel (2004), de son côté, revient sur « La morale sexuelle et la maladie des temps modernes » (1908). Dupré Latour (2002), elle, fait un pas de plus dans sa recherche des traces d'un avant-gardisme freudien quant à son intérêt pour le lien, elle tente de rapprocher Lien et liaison en psychanalyse, tâche entreprise avant elle par C. Athanassiou-Popesco (1998) laquelle a travaillé spécifiquement à joindre le lien selon Bion et les processus de liaison chez Freud¹...

C'est ainsi que l'œuvre freudien détient un rôle certain de poseur de jalons dans l'expansion de la psychanalyse vers le groupe. Dans sa fameuse « Psychologie des masses » (1921), Freud écrit, à juste titre : « *Dans la vie psychique de l'individu, c'est invariablement l'autre qui est appréhendé comme modèle, objet, soutien et adversaire ; la psychologie individuelle est donc, dès le départ, en même temps, psychologie sociale, dans le sens élargi mais pleinement justifié du terme* ». Cependant :

D'une part, Freud n'a pas eu de pratique de groupe « à visée analytique » comme dirait un autre Sigmund, Heinrich Foulkes (1970) en l'occurrence, et semble avoir décroché préférant une investigation plus abyssale de la psyché individuelle à celle « horizontale » groupale. Il y en a parmi les auteurs qui n'imputent pas seulement ce « décrochage » ou cette « intermittence » aux penchants et savoir-faire cliniques freudiens mais aussi à un concours de circonstances historiques ayant probablement influencé le cours de sa pensée. J'en croise un exemple chez Jorge E. Garcia Badaracco (2003) lequel avance que : « *Trigant Burrow, l'un des fondateurs de l'Association psychanalytique américaine, commença à mettre en œuvre de petits groupes informels de discussion où participaient des patients, leurs proches et d'autres collègues. On dit qu'il harcela Freud avec des déclarations extravagantes sur la nouvelle méthode, et que cela contribua probablement à ce que Freud abandonne abruptement le sujet de la psychologie de groupe après l'avoir traité dans son travail de 1921* » (p. 23). Qui aurait prédit que la « peste » rebrousse chemin ?

¹ Travail Cité par Monique Dupré Latour elle-même dans son article « Le lien : repères théoriques », *Dialogue*, 2002/1 no 155, p. 27-40

d'autre part, comme je l'avançais plus haut armée de quelques témoignages convergents, société et famille sont en perpétuelle mutation, les pratiques ont différé, la technique a dû s'ajuster et l'intronisation du concept de lien dans le champ psychanalytique a exigé une révision de la compatibilité des deux perspectives, de deux logiques et de nouveaux concepts défilent suggérant de peupler un espace nouveau et original de rencontre du lien avec la psychanalyse et des effets de leur « penser ensemble ». Kaës (1999) récapitule les motivations de cette « perestroïka » en considérant que : « *Les problèmes auxquels tentent de répondre les théories psychanalytiques du groupe se sont formés sous l'effet de trois sortes de nécessités : la nécessité sociale historique, la nécessité clinique, la nécessité d'élaboration épistémologique interne à la pensée psychanalytique* » (p. 3)

C'est ainsi que la suite, sans promettre l'exhaustivité, passera en revue quelques uns parmi les aspects de cette « perestroïka » en tâchant de les entourer du contexte critique de l'emprunt, de l'évolution ou de l'invention conceptuelles. J'ai, en ce sens, dû retenir ceux que j'ai trouvés les plus parlants comme indicateurs d'une « théorie mouvante ».

Mais avant une revue des concepts précurseurs des théories du lien, j'ai préféré commencer par tenter de délimiter cette étendue référentielle mouvante à laquelle on s'attaque. Je propose, pour ce faire, de nous munir de repères historico-géographiques aptes à décrire et recouvrir les manœuvres entreprises pour étendre la théorie psychanalytique aux dispositifs groupaux.

1.2. Influences provenant des théories psychanalytiques du groupe

René Kaës (1999) revient sur les « moments fondateurs » de « l'invention psychanalytique du groupe ». Il décrit la période de l'entre deux-guerres comme étant féconde et propice à une sensibilité nouvelle pour le groupe notamment aux Etats-Unis avec les travaux de Burrow déjà cité pour ses échanges avec Freud sur le sujet dès leur rencontre en 1909, mais aussi ceux de Slavson dans la lignée de l'Ego-psychology où néanmoins, le groupe importe plus par ce qu'il peut ajouter et réparer dans le Moi individuel que comme objet d'étude intéressant en soi. Le même auteur retiendra, par la suite, trois temps et lieux de « rebondissements » dans l'histoire de la « perestroïka » menant à proprement parlé à une « invention » du groupe par la

psychanalyse : Londres des années 40, Buenos Aires des années 50 et Paris des années 60 suivi de l'Italie au cours de la même décennie. J'y reviens sous peu.

Retraçant, à son tour, l'histoire de l'intérêt psychanalytique pour le groupe, Claudio Neri (1995) signale que « *les idées les plus importantes d'une approche psychanalytique au groupe ont été élaborées en l'espace d'environ cinquante ans, à savoir dans l'intervalle de temps entre Totem et Tabou (1912-13) de Freud et Recherches sur les petits groupes (1961)*¹ » (p. 8). Le même auteur impute ces datations au repérage de divergences radicales entre les approches freudienne et bionienne du groupe, il développe principalement deux importants indicateurs de la radicalité de ce changement que je récapitulerai, pour ma part, comme suit :

L'aspect numérique qui correspond, selon l'auteur, à un passage de l'intérêt de la foule aux petits groupes et qui s'est accompagné d'un gain de pragmatisme décelable aussi bien dans des travaux tels que ceux de Bion mais aussi de Foulkes et ce, par rapport à leur aîné plus soucieux de cohérence et d'harmonie théoriques de sa science naissante.

L'aspect méthodique, je dirais, car Neri compare deux postures dans l'approche du groupe : celle d'un Freud, fidèle à sa logique de la prévalence de l'intrapsychique, percevant le groupe « dans le détail » soucieux de ce qui « *maintient le groupe uni* »² et donc sensible davantage à des « sujets en groupe » et celle de Bion et Foulkes dont un postulat de départ consiste en le fait que le groupe est un ensemble, un tout, une entité. Il va sans dire qu'une telle différence amène un décalage dans la logique de compréhension et de lecture analytiques du groupe comme par exemple un complexe d'Œdipe qui n'est plus aussi central et « explicatif » et un détournement assorti de l'attention vers des stades plus primitifs de la vie de l'« entité-groupe ».

C'est ainsi que Bion et Foulkes, contemporains et compatriotes –Foulkes est allemand néanmoins, Londres est sa terre d'accueil- sont les fils de cette même Londres des années 40 qu'évoquait plus haut Kaës, celle d'une fraîche guerre, la même qui - hasard ou bouillonnement scientifique et intellectuel ? - a vu Freud passer l'arme à gauche, question de filer la métaphore martiale mais surtout d'imprégner ce passage des mêmes

¹ De Wilfred Bion.

² Expression empruntée à Neri (1995, p. 8)

tonalité et contexte qui ont contribué à l'élan de la psychanalyse vers les dispositifs groupaux au cours et après la seconde guerre mondiale.

Bien qu'étant : « *deux psychanalystes de sensibilité très différente, Bion et Foulkes mettent un dispositif de groupe qu'ils instituent sur le modèle de la cure : ils fondent les bases d'une théorie des groupes à partir de cette nouvelle situation psychanalytique* » (Kaës, 1999, p. 8). Leurs différences pouvant se résumer schématiquement dans leur formation et appartenance théorique, Bion étant dans la continuité de M. Klein et Foulkes, héritier du gestaltisme, tous deux comptent comme les incontestables chefs de fil de l'école britannique (Kaës, 1999).

Foulkes récapitule cette révolution théorique, si je peux dire, en précisant « *nous ne nous référons pas uniquement à l'ensemble des rapports entre les sujets singuliers dans le groupe, mais plutôt à une véritable entité psychologique* » et il ajoute « *C'est un organisme vivant indépendamment des individus qui le forment. Il a des humeurs et des réactions, un esprit, une atmosphère, un climat* » (Foulkes cité par Neri, 1995, p. 10). Cette idée est d'autant plus importante qu'elle continuera à représenter la (L majuscule intentionnel) spécificité de la psychanalyse du lien pour laquelle la réalité intersubjective est une toute autre réalité que celle intrasubjective, conception qui donnera par exemple plus tard cette distinction de deux logiques radicalement différentes de l'Un et du Deux chez Janine Puget (2004, 2005) ; ce n'en fut qu'une annonce anticipée, je reprendrai l'idée au sein des théories du lien.

Je reviens à présent à Foulkes lequel a eu le mérite de conceptualiser cette notion de « réseau » de liens interpersonnels (1948), il appelle « matrice du groupe » cette trame de fond faite de ce qui est commun et partagé et qui permet le développement d'une communication. Son travail est particulièrement intéressant à l'égard de cette thèse du fait qu'il renferme plusieurs idées-ancêtres de la psychanalyse du lien actuelle à laquelle je me réfère : sa matrice du groupe est vivace dans les travaux de René Kaës, son approche du réseau comme « *non seulement interpersonnel, mais plus exactement transpersonnel et suprapersonnel* » (Foulkes cité par Neri, 1995, p. 11) survit dans les travaux de Puget et Berenstein (2008) sur les rapports entre espaces intra, inter et transsubjectif ; le Néo-groupe thérapeutique d'Evelyne Granjon (1987) n'est pas sans évoquer cette autre idée de Foulkes (1948) que toute la valeur du travail dans le petit groupe à visée psychanalytique se base sur le fait qu'un nouveau réseau se crée à cette occasion et qui comprend

participants et thérapeute (Neri, 1995, p. 11). Foulkes détient également ce rôle avant-gardiste dans l'étude des impacts notamment métapsychologiques de la transposition des concepts analytiques classiques au dispositif groupal, il se penche ainsi, à titre d'illustration, sur les devenir respectifs du Moi, du Ça, du Surmoi, de l'inconscient, du préconscient et du conscient, de l'association libre, du transfert, des mécanismes psychiques (1964, trad. fr. 1970)... dans un cadre groupal, efforts ayant pleinement mûri aujourd'hui avec des concepts comme l'appareil psychique groupal (Kaës, 1976), les alliances inconscientes (Kaës, 2007), la subjectivité sociale (Puget, 2004)...

Bion, l'autre figure pionnière de l'école britannique, a, quant à lui, conceptualisé, sans besoin d'extrapolation ou d'exégèse, la notion de lien. Dupré Latour décrit le contexte d'éclosion de cet intérêt : « *C'est à partir de son expérience des petits groupes que Bion en 1959 introduit le terme lien. Il l'utilise pour parler de la relation d'objet partiel à la phase schizo-paranoïde et précise qu'il s'agit de la relation du patient à une fonction plutôt qu'à l'objet qui la favorise. En prenant le terme lien, il ne s'intéresse pas au sein, au pénis ou à la pensée verbale, mais à leur fonction, qui est de former lien entre deux objets.* » (Dupré Latour, 2002, p. 36). Cet extrait est intéressant à plus d'un titre : sa valeur de témoignage et d'aperçu historiques, certes et dès un premier abord, mais aussi sa valeur critique ouvrant déjà une première lucarne sur un débat central et épineux dans la mutation théorique du schéma classique vers le schéma révisé à la lumière de la perspective groupaliste : celui pouvant se résumer schématiquement dans Lien versus Relation d'objet, je reviendrai en effet sur cette question pour sa forte représentativité de la « perestroïka ». C'est, entre autres ainsi que l'approche bionienne rejoint l'avant-gardisme foulkésien quant à une réalité groupale autre que son homologue singulière, puisqu'elle part du principe selon lequel : « *c'est dans les individus réunis en groupe que l'on trouve le terrain propre à leur intelligence* » (Kaës, 1994, p. 291) et c'est également ainsi que Bion (1961, trad. fr. 1965) se penchera, corolairement, sur l'étude de ce qu'il désignera comme « mentalité de groupe ».

« *Attaque contre les liens* » est son texte le plus cité, paru en 1982 dans la *Nouvelle Revue de psychanalyse*, traduction de son article « *Attacks on Linking* » datant de 1959. C'est dans ce texte issu de son travail sur les petits groupes, cet autre aspect novateur que Neri (1995) remarquait - je le rappelle - par rapport à Freud pour qui le groupe est synonyme de masse et de foule, que Bion s'« attaque » frontalement à la notion de lien, à

l'intérieur du groupe. Mon lecteur pourrait et aurait d'ailleurs raison de penser que Bion devrait figurer franchement parmi les théoriciens du lien et non les précurseurs. J'en conviens sans conteste mais mon objection, celle ayant mené à un tel choix de faire figurer cet auteur parmi les précurseurs, réside dans le fait que les théories du lien ont elles-mêmes, au même titre que les théories du groupe, subi des changements et évolutions qui leur sont inhérents et qui font que, vis-à-vis des choix d'appartenance de cette thèse, l'apport bionien est davantage précurseur et préparateur que « dictat » ou « principe » dans la référence théorique. Mon lecteur découvrira plus tard que mes choix théoriques et lectures cliniques s'insèrent dans cette perspective psychanalytique du lien plus récente, partisane d'une logique encore plus divergente et plus autonome par rapport à la logique de la pulsion que n'en laisse penser l'œuvre bionien, plutôt dans la lignée de l'école argentine que dans celle de son homologue britannique. Bref, se fiant de nouveau à la lecture de Dupré Latour (2002), Bion « *définit le lien comme un mécanisme d'identification projective, qu'il complétera plus tard par la métaphore de la fonction alpha de la mère : la mère quand elle supporte les projections de son enfant – ses éléments bêta – les lui renvoie en les détoxiquant. Dans ce mécanisme ce qui forme lien est le double mouvement, celui de l'enfant vers la mère et celui du retour de la mère à l'enfant, ce qui a pu être exprimé par les termes « d'identification projective de communication ».* Dans la ligne de pensée de W. Bion, le lien serait en conséquence « *l'aboutissement d'un double processus : d'une identification désirée côté enfant, d'une identification agréée côté mère* » (p. 28). A son tour, Athanassiou-Popesco (1998) rappelle que l'identification projective selon Bion « *n'est pas utilisée dans l'unique but de contrôler l'objet, mais dans le but de faire porter à l'autre des parties de soi destinées, de ce fait, non pas à une simple évacuation de la psyché, mais au contraire à un retour attendu. Le but de la projection est a minima la réintrojection des parties projetées* » (Citée par Dupré Latour, 2002, p. 29). Ces témoignages convergent pour reconnaître à Bion une perception clairvoyante, via son identification projective, de cette « altérité » qui circule à double sens dans le groupe qui n'est pas sans rappeler le contrat narcissique de Piera Aulagnier où chacun dépose du sien dans cet espace nouveau issu de la rencontre et développe une attente parallèle, celle escomptant un retour vers soi. C'est d'ailleurs l'un des vecteurs principaux de la pensée bionienne puisque c'est de là, je le suppose, qu'elle a gagné en ramification et enrichissement conceptuels du fait que Bion parle, par exemple, d'une intégrité narcissique réactionnelle, je dirais, à la fusion groupale et telle qu'« *influençant le désir de récupérer*

ce qui s'échappe de soi »¹ ou encore d'Attente messianique, sorte de fantasme d'être sauvé, miraculé par le groupe qui promet de retentir autant et aussi bénéfiquement sur le sujet que sur le groupe²...

Je voulais adhérer, à travers ces exemples, au consensus selon lequel Bion a contribué indiscutablement et largement à assoir une psychanalyse du groupe mais qui intègre aussi un début de pratique d'une psychanalyse du lien quoique, comme je le signalais il y a quelques lignes, pas exactement selon les mêmes principes adoptés aujourd'hui par une psychanalyse de l'entité-lien à travers différentes configurations où la méthodologie est, quelque part, inversée : le lien est ainsi pisté à travers ses configurations au sein de couple, famille ou groupe plutôt que conséquent à la compréhension du groupe prise comme prérequis à l'analyse du lien.

Cette perspective d'analyse du lien à travers ses configurations est davantage caractéristique de l'école argentine. Vient alors logiquement le tour du Buenos Aires des années 50 mais j'en traiterais plus loin car je ferai « un zoom » sur l'école argentine, schéma référentiel de prédilection de cette thèse et parmi toutes les écoles de pensée du groupe en psychanalyse, la plus aiguës vers le lien auquel je m'intéresse. Je passe, par conséquent, directement au cas français dans les années 60. L'essor des théorisations psychanalytiques autour du groupe est, toujours selon Kaës (1999), une conséquence de l'après-guerre et de ses chamboulements socio-économiques faisant que le rabattement sur le groupe était devenu une alternative, une panacée à l'insuffisance et l'inefficacité des approches « panindividualistes » à traiter les troubles et malaises sociaux et partant, l'approche groupaliste constituait un axe principal du plan de reconstruction et de réorganisation sociétales escomptées. J'y trouve personnellement, en passant, une situation exemplaire d'opérationnalisation de l'Attente messianique bionienne que j'évoquais plus haut. Kaës (1999) écrit : « *Tous ces objectifs inégalement explicités rencontraient plus ou moins les courants issus de l'Ego psychology alors en plein essor ; l'accent qu'ils mettaient sur les processus de resocialisation et de réadaptation du Moi développait à l'échelle de la société une forme de l'illusion : faire du groupe le levier psychologique de la résolution des problèmes sociaux* » (p. 33). A ces facteurs externes à la psychanalyse,

¹ Cité par Dupré Latour (2002, p. 29)

² Chez Neri (1998, p. 141)

s'ajoutaient d'autres inhérents à la théorie même et à sa naturalisation française. Cette époque, le rappelle Kaës, coïncidait avec des guerres locales d'écoles. La perspective lacanienne pourrait par exemple figurer comme une résistance à l'intégration du dispositif groupal au référentiel analytique du moment qu'elle dénonce « *les effets de groupe comme surcroît d'aliénation du sujet dans les identifications imaginaires* »¹ et les *allégeances arasantes à l'impératif de la « Masse »* » (Kaës, 1999, p. 29). C'est ainsi que, poursuit Kaës, « *des psychanalystes, naguère liés à Lacan, entreprennent la critique d'une approche psychologisante des groupes qui appliquerait en surface les concepts psychanalytiques sans les repenser dans le rapport à leur objet* » (p. 34). J'ai eu à démêler les vicissitudes d'une antinomie analogue supposée à la psychanalyse classique vis-à-vis des théories du transgénérationnel récusées pour le risque qu'elles présentent de « noyer le poisson dans l'eau » et de diluer et lénifier le contrôle et l'implication du sujet dans sa propre souffrance et partant, guérison (Mokdad, 2005). Une psychanalyse du groupe à la française finira néanmoins par fleurir vers les milieu et fin des années 60 et Kaës (1999) en récapitule la spécificité grâce à trois apports fonciers : celui de Pontalis qui « *a restitué au groupe sa valeur d'objet psychique pour ses sujets* », celui d'Anzieu qui « *propose un modèle d'intelligibilité du groupe comme entité à partir du modèle du rêve* » car dans sa conception « *le groupe est comme le rêve, le moyen et le lieu de la réalisation imaginaire des désirs inconscients infantiles* » et enfin le sien propre, celui de l'appareillage groupal des psychés, réalité hybride issue de la rencontre des « groupes internes » des sujets du groupe et de l'appareil psychique groupal, manifestations croisées du groupal dans la psyché individuelle et d'une formation inédite d'un appareil fonctionnel analogue à celui de la sphère individuelle mais à l'échelle groupale. Je reviendrai à Kaës, découvert ici comme théoricien du groupe, en tant que théoricien également du lien comme se le représente cette thèse à savoir, comme plateforme d'« *articulations entre le sujet et le groupe* », de « *nouages des effets de groupe avec les effets de l'inconscient* » (Kaës, 1999, pp. 35-36).

L'Italie, Rome et Milan particulièrement, connaîtront également vers le milieu des années 60 un essor des recherches psychanalytiques sur le groupe. L'influence de l'école britannique est perceptible chez les représentants italiens : Napolitani, Ancona, Gali, Neri et Correale pour n'en citer que quelques uns (Kaës, 1999).

¹ Lacan, cité par Kaës (1999, p.29)

Par ailleurs, le « foyer » américain a connu par exemple, les travaux de Moreno durant la même décennie. Père de la variante psychodramatiste de l'ouverture au groupe, il a, lui aussi, contribué à « regarder autrement » la groupalité que dans son « cocon » intrapsychique condamné à livrer du rapporté, du répétitif, du représentatif et de l'indirect. Il estime ainsi que *« le passage du divan à un espace libre et pluridimensionnel a eu une signification pratique et théorique considérable. Le groupe n'utilise plus seulement un matériel abstrait, mais un espace concret dans lequel les interactions entre les membres peuvent jouer librement »*, ce qui n'est pas sans occasionner *« tous les traits d'une « confrontation avec le réel »*. *Le patient est confronté avec des personnes en chair et en os et des situations réelles, non seulement la sienne, mais aussi celles d'autres êtres »* (Moreno, 1965, p.16).

Avec les remaniements techniques radicaux, Moreno devait leur réassortir la théorie. Anne Ancelin Schützenberger (1993), sa disciple, rappelle que les thérapies de groupe doivent à Moreno les concepts de *co-conscient* et de *co-inconscient* groupal et familial, de *Télé*, proche du lien en ce sens où Moreno (1965) lui-même le présente comme *« une liaison élémentaire qui peut exister aussi bien entre des individus et des objets, et qui développe en l'homme, de façon progressive à partir de la naissance, le sens des relations sociales »* (p. 37) en ajoutant que *« Toute relation humaine dépend de l'existence et de l'efficacité du télé »* (p. 38) mais aussi d'*« atome social »* qui désigne l'ensemble des *« personnes qui composent « le monde personnel du sujet » : sa famille, ses amis, ses familiers, ses voisins, ses collègues (...), ceux qui sont présents par l'amour ou présents dans sa vie par la haine qu'ils soient morts ou vivants »* (Schützenberger, 1993, p. 19), matière qui a été recyclée au sein des théories de l'intersubjectivité, du transgénérationnel...

Je citerai également un important apport de la fin des années 60. Les Baranger¹ (1969) dont la réflexion a éclo dans une observation « plus réaliste » du dispositif de la cure classique, ont parlé de « champ bipersonnel » incluant un co-acteur à part entière, le

¹ Il s'agit de Willy et Madeleine Baranger. Willy Baranger naît en Algérie de parents français, vit en Argentine dès 1946 où il enseigne la philosophie avant de s'engager dans la formation, la pratique et l'enseignement de la psychanalyse. Il a créé avec sa femme Madeleine Baranger un groupe uruguayen de psychanalyse. Cf. Willy Baranger (s.d.). Dans *Wikipédia, L'encyclopédie libre*. Repéré le 12 octobre 2014 à http://fr.wikipedia.org/wiki/Willy_Baranger.

thérapeute, et ouvrant ainsi la voie à une psychanalyse du multiple. Kaës pointe l'importance du « champ » dans la mesure où, au sein d'une telle approche, *« l'essentiel devient la description du champ interposé entre les individus, et non pas les individus en soi et leurs pulsions. Un nouveau concept était né, qui ne trouvait pas de place dans le schéma précédent. Lentement et non sans luttes, le concept de champ finit par occuper une position dominante. Pour le psychothérapeute de groupe, le champ est maintenant tout aussi réel que la chaise sur laquelle il est assis »*¹.

Si j'ai essayé de passer en revue les principaux travaux de « groupanalystes » de différentes écoles avec certainement une plus grande attention portée à ceux qui seront davantage repris et « recyclés » au sein des tendances actuelles en psychanalyse du lien, il y a une nuance à pointer ! Psychanalyse du groupe n'est pas forcément synonyme de psychanalyse du lien du moment que les travaux de la première génération surtout, ramènent très souvent à la sphère individuelle les « phénomènes groupaux ». S'ils semblent conquérir un nouveau territoire épistémologique et reconnaître au groupe pleinement son autonomie et une organisation inédite et différente, ils semblent en même temps rester redevables à la psychanalyse classique d'une affiliation peut-être beaucoup trop loyale car soucieuse autant de la compréhension curieuse et nouvelle du groupe que de l'apport d'un nouvel éclairage au « monde pulsionnel » via la connaissance du groupe. Aucun mal, bien entendu, cela me semble même très naturel du moment qu'il s'agit des premiers « aventuriers théoriciens » sur le terrain des liens du groupe et ils se prémunissent du cadre classique comme de garde-fou, d'une carte en attendant de mieux explorer le nouveau terrain et d'en renouveler la cartographie. N'est-ce pas la nature-même de la transmission entre les générations ? Je pense, à juste titre, que ce n'est que grâce au temps qui est passé et aux travaux qui se sont mutuellement révisés que l'on est aujourd'hui en mesure d'y percevoir un système théorique relativement fermé à cause d'un déterminisme encore pesant de la « métapsychologie individualiste » à l'époque. J'ai trouvé écho à cette idée chez Luc Michel (2004) qui, dans son article au titre si significatif « Le social, un oublié de la métapsychologie ? », pointe ces mêmes hésitations et balbutiements théoriques que je tente ici de décrire, il note : *« Il faudra attendre les années soixante pour voir apparaître de nouveaux travaux originaux autour du groupe. Ainsi, Bion publie en 1963 Experiences in groups. Les développements créatifs ont eu tendance à se faire de façon*

¹ Kaës en préface à Neri, C. (1998). *Manuel de psychanalyse du groupe*. Paris : Dunod

marginale par quelques psychanalystes minoritaires, tout un courant y résistant. Ne raconte-t-on pas que c'est sous l'influence de M. Klein que W. Bion abandonna l'exploration du champ groupal proprement dit pour se consacrer à celui de l'individu et sa pensée ? Une majorité de psychanalystes ont eu tendance, en se concentrant sur la « cure type », à oublier quelque peu que l'individu a un corps et un social » (p. 181)

Dès lors, même si les théories du groupe ont, sans l'ombre d'un doute, influencé et inspiré la psychanalyse du lien, détrompons-nous ! C'est que « *les recherches sur le groupe comme entité n'ont guère mis l'accent sur les liens de groupe : sans doute avaient-elles d'abord à constituer leur objet, avant de penser les limites entre les espaces psychiques qui s'y articulent. Les psychanalystes se sont intéressés aux liens intersubjectifs à partir du moment où ceux-ci leur sont apparus comme une condition nécessaire et décisive à la construction de la subjectivité* » (Kaës, 1999, p. 85)

Voilà donc comment j'en suis venue à considérer les « groupanalystes » sus-cités, surtout ceux qui font partie de la première génération comme nos désormais « objets transgénérationnels » qui seront impliqués certes dans ce travail mais plus « à travers » leur reprise par, et leurs influences sur les travaux plus récents que les leurs directement et littéralement. Figureront donc d'autres auteurs plus récents au sein d'une revue kaléidoscopique à venir de concepts précurseurs du lien ou carrément parmi les théoriciens du lien. Ces deux derniers groupes sont, en effet, ceux qui ont davantage peuplé le schéma référentiel de ce travail et leurs apports avaient planté le décor pour former une trame de fond qui a pu accueillir la « mise en scène » proposée par cette thèse. Ceux-là relèvent, quant à eux, de notre dynamique intergénérationnelle.

1.3. Influences provenant de la psychanalyse de famille

Entre « *cohabitation et coopération socialement reconnues d'un couple avec ses enfants* »¹, « *un groupe naturel ayant une histoire commune* »², « *un système social naturel* »³, « *groupe social réel* »⁴, la famille n'est pas si simple à définir notamment par

¹ Murdock (1972) cité par Maisondieu et Métayer (1986, p. 7)

² Selvini Palazzoli (1983) cité par Maisondieu et Métayer op. cit., p.7

³ Skinner (1980) cité par Maisondieu et Métayer op. cit., p. 8

⁴ Anzieu, 1975

rapport à la particularité du type de groupe qu'elle constitue. Ainsi, théories et thérapies « familialistes » auront certainement à composer avec la spécificité de leur objet et l'enrichissement conceptuel que la psychanalyse doit au dispositif groupal n'est sûrement pas transposable à l'aveuglette au dispositif familial. Maisondieu et Métayer (1986) citent : « *le cas, par exemple, des interrelations grâce auxquelles la famille peut exprimer ses besoins affectifs d'une manière beaucoup plus discrète qu'un groupe expérimental. En outre, on ne trouve pas dans ce dernier le lien symbiotique qui fait que les éléments de la famille restent ensemble qu'ils s'aiment ou pas. Il est toujours possible de se retirer d'un groupe artificiel quand les pressions sont ressenties comme trop fortes ; ce qui n'est pas le cas dans une famille, où cependant les demandes d'amour sont généralement beaucoup plus appuyées, ainsi que les menaces de retrait de cet amour* » (p. 37)

Ceci dit, les thérapies familiales en général ont eu un développement parallèle à celui des thérapies de groupes. Ce sont également les années 40 qui ont vu un certain David Levy (1943) aux Etats-Unis donner l'une des premières pulsations aux théories « familialistes » avec son travail sur la surprotection maternelle mais également Fromm-Reichmann (1948) avec la mère « schizophrénogène » et le père « inadéquat »¹... Les années 50 furent encore celles de la « famille pathogène » notamment en rapport avec la schizophrénie, thème qui a intéressé Spiegel et Bell, Midelfort, Bowen, Wynne²... Une idée intéressante de ce dernier est par exemple la conceptualisation de l'alignement et de la coupure comme états du lien, je dirais, dans les familles de schizophrène où « *l'alignement est défini comme le phénomène par lequel deux ou plusieurs membres de la famille sont unis par un lien commun et éprouvent des sentiments positifs réciproques lorsqu'ils se montrent la nature de leur lien. Dans la coupure, il y a un phénomène d'opposition entre les membres de la famille accompagné d'une composante émotionnelle négative* »³

Suivirent les années 60, celles de l'antipsychiatrie, et à celle-ci, succéda de près un mouvement réactionnel d'anti-antipsychiatrie trouvant dérisoire de prétendre être en mesure de préserver son équilibre mental en sauvant l'individu des oppressions familiale et

¹ Travaux inventoriés par Zuk et Rubinstein (1980, p. 27). Cf. Zuk, G.H. & Rubinstein, D. (1980). Revue des concepts consacrés à l'étude et au traitement des familles des schizophrènes. In I. Boszormenyi-Nagy & J. L. Framo (Eds.), *Psychothérapies familiales*. (pp. 25-54). Paris : PUF

² *ibid.*

³ *ibid.*, p.39

sociale. La réaction fut aussi fervente que l'utopie qui l'a engendrée, pouvant anecdotiquement être symbolisée par un Racamier qui dit d'un Laing qu'il « *nous offre, en fin de compte, une découverte de concierge qui se met à penser* »¹

Je ne peux pas lésiner, avant de passer aux travaux psychanalytiques à proprement dits, sur ceux de l'école de Palo Alto lesquels demeurent une référence incontournable en la matière ; le fameux « double bind » de Bateson, Jackson, Haley et Weakland (1956) est résumé comme suit « *l'enfant est puni parce qu'il interprète correctement ce que sa mère exprime et il est puni parce qu'il interprète mal – il est pris dans un double lien* »².

Ces travaux me serviront, en même temps, de transition vers la conception analytique de la famille. Et « *...nous suggérons aux psychanalystes qu'ils pouvaient utiliser les concepts des familialistes* » disait Serge Lebovici (1998)³. Brunshwig (1997) pense, à son tour, qu'il serait important « *pour nous, psychologues, de continuer à harmoniser ces deux courants de réflexion qui enrichissent tellement notre travail et nos recherches* » et ce, sachant qu'« *il est bien difficile d'essayer de résumer les rapports entre pensée systémique et pensée psychanalytique : d'abord parce que les premiers penseurs systémiciens étaient souvent des psychologues-psychanalystes (souvent aussi des sociologues, des ethnologues, parfois des linguistes, des anthropologues ou des philosophes) ; ensuite parce que les concepts qui sont apparus d'abord comme antinomiques entre les deux disciplines se sont rapprochés au cours des années* »⁴.

Ceci dit, les travaux de l'école de Palo Alto sont bel et bien un exemple parlant de ces partage et migration des concepts entre les deux perspectives systémique et psychanalytique. Nous parlons aujourd'hui d'ailleurs d'approche intégrative. Ce qui m'intéresse davantage dans cette question, c'est que le retentissement de certains de ces concepts se poursuit jusqu'en psychanalyse du lien. Rosa Jaitin rappelle que pour Pichon-Rivière, par excellence théoricien du lien, justement : « *tout lien implique l'existence d'un*

¹ Cité par Maisondieu et Métayer op. cit., p. 15

² Bateson et col. Cités par Zuk et Rubinstein op. cit., p.40

³ Repéré le 20 juin 2005 à <http://www.psychiatrie-francaise.com/Publications/Default.aspx>

⁴ Repéré le 12 mai 2014 à

<https://view.officeapps.live.com/op/view.aspx?src=http%3A%2F%2Fwww.elistas.net%2Fcgi-bin%2FFeGruposDMime.cgi%3FK9D9K9Q8L8xumopxCKujydnyCVXVSCtjogkmCnoqdy-qlhhyCSgfb7>

*émetteur et d'un récepteur, d'un code et d'un décodage des messages » (il se réfère à la communication inconsciente). Dans ce sens, il récupère et situe ici l'apport de l'École de Palo Alto, mais en ajoutant l'inconscient dans le lien de communication. » (Jaitin, 2006, p. 75). Il adopte et conceptualise émetteur, récepteur, message mais aussi *bruit* lequel, revisité par lui, s'enrichit en efficacité et pertinence dans la pratique de la psychanalyse de famille. C'est ainsi que : « *Dans le dispositif de la thérapie familiale et de la thérapie groupale, la présence concrète de l'autre permet de visualiser le discours manifeste et latent. La parole de l'autre peut être ressentie comme une intrusion par son contenu ou par la forme du discours. Ou alors l'absence de parole peut empêcher la compréhension du contexte dans lequel le message est fabriqué par le sujet. Tout type d'interférence dans le message est appelé par E. Pichon-Rivière « bruit ». Le bruit agit comme un tiers qui complique le contact avec les autres. Le bruit est le point de départ de l'analyse de la rencontre et de la retrouvaille avec l'autre. La rencontre avec les autres réactualise des rencontres préalables de l'histoire du sujet qui ont laissé des traces qui font du « bruit » dans le présent. Et ce sont ces bruits dans l'espace du groupe thérapeutique qui offrent un champ d'analyse » (Jaitin, 2002, p. 155).**

Je me contenterai pour le moment de constater avec mon lecteur à quel point ces passages pichoniens sont truffés de concepts systémiques tout à fait « relisibles » à la lumière des théories et thérapies psychanalytiques de la famille. C'est ainsi que la psychanalyse de famille a autant tiré profit des recherches systémiques que de celles destinées à une invention psychanalytique du groupe. Un autre psychanalyste de famille, Alberto Eiguer, pour sa part, adhère à cette logique interactionniste et « *s'efforce de ramener les découvertes des systémiciens dans le giron de la psychanalyse sous l'argument que « la thérapie familiale psychanalytique préfère l'interfantasmatisation à l'interaction systémique, l'expression symbolique à l'expression comportementale ; les affects et les fonctions (paternelles/maternelles) aux règles et métarègles ; les jeux sadomasochiques aux tactiques de pouvoir » »¹. André Ruffiot (1981 a), pour sa part, revisite l'Appareil psychique groupal dont il s'inspire pour son Appareil psychique familial ; Decherf, Darchis et Knera (2003), dans la lignée d'Anzieu, se penchent, quant à eux, sur la « contenance » familiale...*

¹ A. Eiguer cité par Maisondieu & Métayer op. cit., p. 80

Pareilles théorisations ont donné forme et cadre à la Thérapie Familiale Psychanalytique (TFP). Théorisée, expérimentée et introduite en France dès 1969, Ruffiot (1981) en écrit qu'elle : « *a pour objectif de traiter l'appareil psychique familial dans sa dimension groupale et non pas des psychismes singuliers* » (cité par Decherf, 2003, p. 266). Ce même auteur a le mérite de conceptualiser la parentalité dans une perspective apte à accueillir le Lien comme entité non seulement analysable mais aussi dont l'analyse est constitutionnelle, fondamentale, autant au niveau sujet du lien (intesubjectif), qu'au niveau sujet de l'inconscient (intrasubjectif). « *La parentalité, dit A. Ruffiot, correspond à son niveau le plus profond « à un branchement, à une mise en communication purement psychique, au-delà de la corporalité individuelle, des appareils psychiques paternel et maternel entre eux d'une part et avec celui de leur enfant d'autre part* ». L'auteur fait ainsi l'hypothèse de l'existence d'une psyché pure avant son ancrage corporel, qui est une réalité psychique, un sentiment vécu. « *Ces vécus de psyché pure, propres au nourrisson, sont, ainsi qu'en témoigne la clinique familiale analytique, le fondement de la communication familiale inconsciente* » » (Decherf, 2003, p. 266) et la souche archaïque de l'aptitude à « faire lien », ajouterais-je volontiers.

Je reviens à la TFP comme « champ » opérationnel réintégrant et redynamisant ces différents efforts théoriques et ce, en continuant à en citer des présentations entreprises par différents auteurs question de faire le tour, à travers elles, de quelques autres concepts centraux en psychanalyse de famille et des aspects et égards où une telle pratique participe à analyser le lien.

Je commencerai par celle proposée par Decherf et Darchis (2003) m'ayant parue la plus synthétique :

*La Thérapie Familiale Psychanalytique (T.F.P.) est une méthode thérapeutique qui s'appuie sur une **prise en charge groupale**, au cours de laquelle des sensations, des émotions, des images, des souvenirs, des fantasmes, apparaîtront, menant à la source, à la naissance de la famille, aux régressions les plus profondes, ancestrales, à ce magma indifférencié que Freud appelait déjà « substance commune » à propos de la foule. C'est là que **la psyché de l'un se mêle à celle des autres**. Pour la famille, il nous paraît préférable de parler de « **fusion transgénérationnelle** » ou « **d'indifférenciation transgénérationnelle** » pour imaginer cette source de continuité, d'omnipotence et de souffrance familiales (avec éventuellement, un fantasme de mort collective pourvu que l'on reste ensemble) dans laquelle chaque membre peut se replonger, pour pouvoir s'en dégager ensuite, en trouvant sa propre création. La psychanalyse convient particulièrement à ce type de travail et d'évolution, dans la mesure où elle repose sur des règles favorisant la connaissance*

de l'inconscient en particulier l'association libre. Nous verrons toutefois que la contrainte à associer, qui caractérise la situation individuelle, est ici transformée en une invitation à associer librement, pour permettre justement l'émergence des psychés individuelles. Etayé par les notions d'appareil psychique familial, de corps et de psyché communs, d'inter-fantasmatisation, et avec d'autres concepts fondamentaux, un travail efficace sur le transfert, à partir d'un cadre stable, pourra s'élaborer. **Il ne s'agit donc surtout pas d'un travail individuel en groupe, mais d'un travail de groupe** qui permet une élaboration à partir des vécus et des fantasmes partagés, actualisés dans la séance par le groupe. (p. 13)

Et Decherf et Ruffiot¹ ne manqueront pas d'ajouter qu' :

*Il s'agit donc d'une modalité thérapeutique reprenant les grands fondements cliniques freudiens (règles d'abstinence, de neutralité bienveillante, appel des rêves...) en y ajoutant des éléments de cadre propres à accueillir le groupe familial (règle de présence bi-générationnelle notamment). [...] Lors des séances, les patients sont invités à exprimer, sur le mode de l'association libre, tout ce qui leur vient l'esprit, **dans une double perspective de mise en lien et en représentation des fantasmes originaires** organisant le groupe famille. Le cadre ainsi proposé permet la mise en route d'un travail de symbolisation indispensable à l'évolution de cette souffrance familiale, travail rendu possible par un étayage transférentiel sur le néo-groupe (famille plus thérapeutes). Sont de la sorte réactualisés dans le transfert, à partir des interrelations dans le groupe de soin, les insuffisances et dysfonctionnements profonds de la psyché familiale (défaut de contenance, indifférenciation, parentalité confuse). Ce **cheminement psychique collectif** autorise ainsi, à travers l'espace transitionnel de soin, une autonomisation des individualités psychiques et **la reprise d'une activité mythopoïétique** plus fonctionnelle, nécessaire à l'équilibre psychique de toute famille.*

Pour leur part, Blanchard et Savin (2005) s'interrogent « Comment permettre à ces familles de changer de modalités de fonctionnement ? » et suggèrent la réponse selon laquelle : « C'est bien là tout le travail à réaliser en TFP, travail très souvent complexe, long et difficile. Il nécessite une lecture particulière **de la chaîne associative familiale**, de ses modalités d'expression. **La figuration du lien familial** permet d'accéder peu à peu à l'histoire de la famille et à son récit. » Les mêmes auteurs ajouteront que : « La TFP se définit, depuis son origine, **comme une thérapie de la matrice du lien** (l'Appareil psychique familial), c'est-à-dire de cette zone psychique indifférenciée » (Blanchard & Savin, 2005, p. 9)

Je conclurai enfin avec Evelyne Granjon (2006) pour qui : « la thérapie familiale psychanalytique (TFP) trouve sa place lorsque la souffrance d'un ou plusieurs membres de la famille met en évidence le dysfonctionnement de l'appareil psychique familial (APF) ;

¹ Repéré le 4 mars 2010 à http://www.aipcf.net/cgi-bin/index.cgi?page=c3_2&langue=fra

Rappelons que la TFP est indiquée lorsque les enveloppes psychiques familiales (E. Granjon, 2005 [a]), font défaut, lorsque les liens familiaux sont détruits, lorsque les repères identificatoires ont disparu, lorsque la temporalité est déconstruite. Ces manifestations sont des signes de souffrance des liens familiaux et des « alliances inconscientes » (R. Kaës, 1993) qui les constituent : elles entravent les fonctions de contention, de gestion et d'élaboration du passé dans l'actualisation des événements du présent et font régner l'indifférenciation et la confusion : confusion de temps, de générations, confusion des sujets, et des niveaux psychiques » (p. 48-49)

Je m'abstiendrai d'ajouter un quelconque commentaire en rapport avec les contenus dans la mesure où un assemblage des descriptifs de la TFP donnés par les différents auteurs cités en donnent une définition en « patchwork » des plus complètes. Je n'ai eu qu'à décider, au sein des citations, quoi écrire en caractère gras¹ afin de mettre au mieux en exergue le jargon spécifique à la psychanalyse de famille dans ses deux registres normal/fonctionnel et pathologique/dysfonctionnel et de cibler, en même temps, un bon nombre de concepts dont l'usage s'est étendu et généralisé au sein d'une « psychanalyse du lien ». La suite s'en portera garante.

1.4. Influences provenant des travaux sur la dyade mère-enfant

Le lecteur aura raison de relever que les influences dont il est question se recoupent ; l'on a évidemment déjà abordé ce sujet des interactions précoces sous l'angle de la systémique, de la psychanalyse de l'enfant rien qu'en citant l'exemple de nombreuses traces et marques au sein des thèses bioniennes d'une transposition au contexte groupal de conceptions kleiniennes relevant à l'origine de la psychanalyse de l'enfant.

Ceci dit, ce qui importe à présent c'est qu'il y a un minimum de consensus sur le fait que le personnage in-fans est quelque part, un autre laissé-pour-compte de la théorie freudienne. Comme celle du groupe, cette thématique n'a pas connu de chantier opérationnel direct et frontal ; Freud n'a pu être que psychanalyste d'enfants par « procuration » et de manière inductive indirecte ; son côtoiement de l'enfant se limite aux enfants hypothétiques dans les adultes analysants, le cas d'une psychanalyse par médiation

¹ Le caractère gras cherchant à mettre en évidence les mots-clés indispensables à une définition de la TFP au sein de cette dernière série de citations est de moi.

du père, celle du fameux petit-Hans et des observations permises par ses propres expériences de vie parentale et grand-parentale.

De ce fait mais aussi grâce à un concours de circonstances occasionné par de nouvelles urgences et priorités dans les périodes du courant et de l'après-guerre, et encore une fois de façon analogue au groupe, cette thématique a été propulsée vers l'avant de la scène psychanalytique.

Des noms viennent tout de suite à l'esprit : Spitz, Bowlbi, Winnicott, Stern, Meltzer, Hermann... et puis Abraham et Torök par exemple et actuellement des travaux comme ceux de Boris Cyrulnik... Ceux-là ont bel et bien œuvré, s'ils les devancent, à l'avènement des théories du lien ou s'ils leur sont contemporains, en plaident la cause. Je serai contrainte de faire des choix et découpages subjectifs en retenant quelques travaux qui me semblent jouer et illustrer plus que d'autres ce rôle.

1.4.1. L'éthologie met la puce à l'oreille de la psychanalyse

Lorsque l'on lit chez Cyrulnik justement un titre comme « Le hasard de nos rencontres serait-il déterminé ? »¹ et que sous ce même intitulé, l'on découvre les observations de Cyrulnik et Leroy (1984) des « comportements de rencontre » en milieu psychiatrique approchés éthologiquement, l'on comprend mieux pourquoi les rencontres sont loin d'être hasardeuses. Cyrulnik (2000) écrit : « *les résultats donnent à penser. Les angoissés se reconnaissent et se rencontrent aisément, ils tissent même entre eux des liens amicaux, comme une sorte de confrérie. A l'inverse, il n'y a aucune rencontre entre le groupe des schizophrènes et celui des anxieux, chacun jugeant l'autre angoissant [...] Les schizophrènes qu'on dit « asociaux » se rencontraient intensément mais hors des lieux habituels de rencontre, dans les couloirs et dans les coins. Leur style comportemental était tellement discret que les observateurs sans méthode soutenaient qu'ils ne se rencontraient pas [...] »*. De nombreux autres exemples à l'appui, l'auteur conclut que « *la conversation met en scène le scénario comportemental qui permet ensuite la synchronisation des émotions. Cette entreprise exige un haut degré d'humanisation. Il faut savoir s'approcher de quelqu'un, puis disposer son corps et sa face en tenant compte du corps et de la face de l'autre* » et je m'empresserai de relever qu'il s'agit d'un excellent argument en faveur de

¹ Cf. Cyrulnik, B. (2000). *Les nourritures affectives*. Paris : Odile Jacob. p : 19

cet effet d'« imposition », joué ici par les corps, dont hérite et duquel s'accommode le sujet rencontrant l'« altérité » et que plébiscite si assurément la psychanalyse du lien, Puget (2005), Berenstein et Puget (2008) en tête. Et Cyrulnik, de poursuivre, à quel point toute rencontre, pourrions-nous inférer, « *implique le traitement d'un très grand nombre d'informations variées : la distance entre les corps qui doit permettre l'échange d'une parole [...], la perception de la rythmicité, les indices corporels [...]. Il ne s'agit donc pas du contenu sémantique d'une conversation, mais de la création d'un espace émotif entre les locuteurs, où éventuellement s'échangeront des échantillons affectifs...* »¹ et j'ajouterai : n'est-ce pas de nouveau la preuve éthologique de cet espace intersubjectif que la rencontre crée selon la thèse de la psychanalyse du lien ?

Un petit flash-back après ce flash, question de renouer, grâce aux amitiés éthopsychanalytiques toujours, avec notre thématique des relations précoces. C'est à partir des années 50 que l'éthologie a cherché à étendre son champ d'investigation au bébé humain. Konrad Lorenz (1941) avait alors déjà démontré que les canetons suivaient le premier objet mobile rencontré et que, depuis, le lien qui s'établissait entre les deux était stable et irréversible. Ce fut l'assise de sa théorie de l'Empreinte. Harlow (1958), avec ses expériences sur les bébés singes Rhésus, démontre l'importance du besoin précoce d'attachement en même temps que les séquelles d'une carence. John Bowlby (années 40 et 50) en tire profit pour récuser la thèse freudienne d'une relation d'objet libidinal naissant par étayage sur des satisfactions de pulsions et affirmer que l'attachement réciproque du bébé à sa mère et de la mère à son bébé est caractéristique de l'espèce. Ce lien d'attachement ouvre la voie à une expérience intersubjective où l'objet n'est plus investi dans sa seule fonction de satisfaction pulsionnelle mais comme sujet partenaire dans un lien et intégrant la logique transformatrice du lien du moment que le bébé, en phase d'empreinte correspondant à une phase de non discrimination, évolue vers des réactions de plus en plus discriminatrices à l'égard de stimuli externes et ce, grâce aux réactions qu'il suscite et provoque chez la mère. Cette dialectique d'ajustement réciproque,

¹ *ibid.*, p. 41-42

d'apprentissage interactif, mieux intersubjectif, sort déjà des sentiers battus analytiques de l'époque pour se rapprocher de l'esprit actuel du lien¹.

Dans ce même sillon de travaux jetant des ponts entre éthologie et psychanalyse, se démarquent ceux d'Imre Hermann (1943) sur l'instinct filial. Ce psychanalyste hongrois « gris » est pourtant, à côté de Klein, l'un des disciples les plus innovateurs de Ferenczi. Il parle de l'instinct de cramponnement, trouvaille qui semble éclairer bien des phénomènes psychopathologiques supposés constituer des séquelles de l'insatisfaction de ce besoin et d'un détachement prématuré du corps de la mère. L'auteur retiendra que *« toutes ces observations montrent le lien étroit qui se crée entre la mère et l'enfant dès la petite enfance, chez les Humains comme chez les Anthroïdes ; elles indiquent aussi que l'évolution de ce rapport durant les années suivantes, c'est-à-dire, l'attachement ou l'indépendance de l'enfant à l'égard de la mère, la patience ou l'impatience de celle-ci, son dévouement ou son insouciance son affection ou sa froideur dérivent de ce premier contact. C'est ainsi que Ferenczi voit la cause de la faiblesse psychique de l'enfant et de la force relative de son « instinct de mort », dans des situations familiales telles que l'enfant, accueilli de mauvaise grâce, est resté indésirable jusqu'au bout. Sa conception se fonde sur l'influence de la situation familiale, sur le développement et les manifestations instinctuels du nouveau-né et du petit enfant. Il n'est pas difficile d'y voir, en outre, une sorte de cercle vicieux, le tourbillon vital réparti sur deux personnes. Si la froideur de la mère provoque l'instinct de mort (agression) de l'enfant, cet instinct à son tour réagit sur la mère dont il aggrave l'impatience et la froideur »* (Hermann, 1943 ; trad.fr. 1972, p. 299). De nouveau, l'argument éthologique vient assurer que cette unité duelle est le « champ » de naissance de l'intersubjectivité et du « faire lien », un lien qui reste, en effet, à faire et qui se « bricole » au fil de « répliques réactives », si je puis-dire, où bébé s'ajuste à la mère et vice versa autant sur les volets du corps que de la psyché. Hermann fait allusion au texte ferenczien de « l'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort » (1929) pour concrétiser « le tourbillon » et les contingents ravages de l'inhospitalité- et souvenons-nous de l'allusion, dans le chapitre introductif, à l'hospitalité telle que revisitée par Sonia Kleiman (2005)- le tourbillon offrant ainsi une parfaite visualisation d'une dualité

¹ Pour un rappel détaillé des travaux cités de Lorenz, Harlow et Bowlby, Cf. Tourette-Turgis, C., Georjgin, M-J., Ouarrak, B. & Muller, A-M. (1986). Psychopédagogie de l'enfant. *Cahiers de puériculture*, N°8, Paris : Masson. p. 9-11

entremêlée, indémêlable que l'on retrouve dans l'œuvre pichonien à travers sa métaphore de la « spirale » et qui atteste de la prolongation de cet état au sein de la dynamique liennaise. L'un des passages qui en témoignent est rapporté par Rosa Jaitin (2006) : *« C'est pourquoi nous insistons sur le fait que dans toute structure de lien comme d'interdépendance d'éléments, le sujet et l'objet interagissent en se nourrissant l'un de l'autre. C'est dans cette interaction qu'ils acquièrent une dimension intrasubjective. Ce passage ou internalisation aurait des caractéristiques déterminées par le sentiment de satisfaction ou de frustration accompagnant la configuration initiale du lien, qui sera alors représenté comme un bon lien ou un mauvais lien », nuance donc innovatrice par rapport à nos familiers bon/mauvais objet »* (p. 75).

En conclusion, ce détour par l'influence de l'éthologie sur la psychanalyse dans l'étude des relations précoces se veut une illustration de l'évolution théorique de la perception de cet espace-temps comme la « souche » primitive du nouage des liens intersubjectifs. J'ai choisi de mettre la lumière sur deux exemples de travaux valant comme « formes théoriques intermédiaires », dirait l'évolutionniste, entre la théorie de relations précoces au service de la pulsion et celle de relations précoces incarnant la genèse de l'intersubjectivité. Ce choix a pour premier objectif, cela va de soi, l'illustration de la « plasticité », mouvance et mutation conceptuelles autour des relations précoces comme déjà annoncé ; néanmoins, je ne m'en contenterai pas et m'appliquerai à donner simultanément une illustration de cette possibilité de relecture, d'extrapolation, d'interprétation d'une matière théorique telle qu'elle ne présente pas forcément, à première vue, une sensibilité ou une résonance particulière avec la psychanalyse du lien. C'est dire que celle-là peut néanmoins se prêter à un jeu de révision et relecture rendant possible des synthèses théoriques entre le legs classique et la tendance plus actuelle à analyser du lien. Je me plairais à qualifier ce type de travaux de « prédisposés » ou comme ayant « du potentiel » à l'égard d'une analyse du lien. C'est la transitionnalité winnicottienne et l'introjection d'Abraham et Torök que j'ai retenues ; d'une part, parce qu'elles influencent avérément ce travail mais aussi parce qu'elles font partie de ces travaux au « potentiel » pas évident, plutôt « tiré par les cheveux » en apparence mais qui, par ce degré supérieur de difficulté et de complexité, pourront incarner encore mieux l'idée que j'argumente d'un possible « dressage », « domptage » de concepts avant-gardistes pouvant être relus sous un nouveau jour comme précurseurs du lien ou « *précédents de la notion de lien* » (Eiguer, 1998, p. 48).

1.4.2. La transitionnalité winnicottienne : illustration du rôle de l'altérité dans la symbolisation

Winnicott n'est pas avant-gardiste à l'égard de la psychanalyse du lien seulement pour avoir pointé l'importance d'une présence précédant le travail de composition avec l'absence mais aussi, et dans cette même logique évolutive et maturative, pour avoir conceptualisé l'espace transitionnel, « territoire » et « théâtre » de la mise en branle d'un tel travail de symbolisation/subjectivation.

Dupré Latour (2002) considère, à juste titre, que, par ses idées nouvelles concernant l'espace transitionnel, Winnicott a eu un rôle efficient dans l'introduction du lien en psychanalyse. Elle en témoigne : *« Les travaux de Winnicott et de R. Roussillon sur la transitionnalité et le détruit-créé-trouvé peuvent être considérés comme la recherche d'une voie intermédiaire entre les tenants purs et durs de la théorie de la pulsion et les tenants du lien. Car, bien que restant centrés sur la pulsion et la constitution de l'objet, ils tiennent compte de la réalité et des caractéristiques de l'objet externe, et ils permettent de mieux saisir ce qui se passe entre un sujet et un objet réel, d'approcher les liaisons entre l'objet interne et l'objet réel tout en restant dans la perspective intrapsychique »* (p. 32).

Je ne pourrais avancer sans signaler d'urgence que cette centrale idée de transitionnalité a souvent souffert de réductionnisme. Avec Winnicott, il s'agit pourtant d'une idée transversale à tout son œuvre recouvrant objet, aire, phénomènes mais aussi logique, dirais-je, transitionnels. Si c'est surtout, à l'origine, un travail conjoint de la mère et de l'enfant car, ne l'oublions pas, *« l'objet transitionnel représente la capacité qu'a la mère de présenter le monde de telle manière que le petit enfant n'est pas tenu de savoir immédiatement que l'objet n'est pas créé par lui »* (Winnicott, 1971, p. 154), elle devient de la sorte la clé de tout le processus de maturation qui suppose, dans sa foulée, un travail de créativité symbolisante pour qu'ait lieu justement une adaptation et qu'un cumul et une succession d'expériences adaptatives produise une maturation progressive. Joyce McDougall (1982) explicite en quoi cette expérience transitionnelle est si foncière : *« L'objet transitionnel, quand il réussit à remplir sa mission, est un petit objet inanimé qui incarne le postulat de l'auto-engendrement, car c'est l'enfant lui-même qui en crée le sens – mais le secret de son succès réside en ce qu'il incarne pour l'enfant l'image de la mère ou plus exactement de l'environnement maternel, donc une image en voie d'introjection »* (p. 85) et, utilisant ce legs winnicottien, elle rebondit, quoique dans le cadre particulier de

ce qu'elle appelle « la relation addictive », sur le rôle par ailleurs général et transcendant joué par l'autre dans l'évolution du Je du moment que « *les scénarios dont le sujet à son insu est l'auteur demandent une certaine manipulation d'autrui ; le sujet doit utiliser le Je des autres pour qu'ils jouent des rôles prédéterminés* » (p. 84). La même auteure se penche ainsi sur « *les processus à l'œuvre dans le théâtre extériorisé et dans cette utilisation de l'espace entre le Je du sujet et le Je des autres* » (p. 84). Même si l'on n'est pas encore de plain-pied dans une « intersubjectivité équitable », faire valoir ainsi le rôle et les fonctions de l'altérité dans la subjectivation est un pas certain vers l'imagination, la préconception d'un espace d'accueil de l'altérité, d'une zone hybride faite de soi, de non-soi étranger et de ce fait, sous son influence d'un néo-soi également étranger demandant à être introjecté. En décrivant un dénouement possible de ces mêmes relations addictives dans le cas d'une analyse thérapeutique efficiente, Joyce McDougall souligne : « *Dans ce climat imprégné d'hostilité et de dépendance, de tels analysants ne s'adonnent pas facilement à la mise en scène dans l'espace analytique des thèmes magistraux de l'amour cannibalique et de la haine meurtrière. Par contre, s'ils peuvent se permettre d'utiliser l'analyste créativement, comme sujet réel et imaginaire à la fois, il pourra naître entre les deux espaces psychiques, entre le Je de l'analyste et le Je de l'analysant, un espace nouveau où la rencontre deviendra possible.* » (p. 88). Je veux bien entendre ladite « rencontre » dans ce sens d'un travail réussi de symbolisation permettant une décentration de relations d'objets aliénantes pour permettre une ouverture à la zone du lien dont l'existence et l'activité deviennent, grâce à une telle conception « transitionnaliste » je dirais, les meilleurs indicateurs que cette symbolisation est bel et bien à l'œuvre.

Voilà que je cherche par là à introduire pourquoi je préférerais désormais parler de la transitionnalité comme idée, voire logique, et non comme concept. L'idée de transitionnalité est, en ce sens que je viens proposer, une illustration d'un « faire ensemble » dans l'action et d'une « cohabitation » dans l'espace, de ponts jetés « malgré » d'indispensables limites. Elle est en cela similaire et analogue à l'expérience intersubjective car elle joue d'adaptation et de créativité passant, comme le soulignait McDougall (1982) par l'illusion primaire d'auto-engendrement. Néanmoins si avec l'idée de transitionnalité, les effets de la maturation sont escomptés davantage du côté du sujet aspirant à l'indépendance, un Je principal, le plus intéressant du moment qu'il s'agit du Je-analysant face à d'autres, importants, quant à eux, tels qu'utilisés par lui et non pour leur propre dynamique ; dans la logique intersubjective, sont prévus des effets de

transformation de deux sujets, de deux Je en lien, évoluant inévitablement en tandem ainsi que le lien entre eux. Je laisserai de côté pour le moment les divergences connues de nous maintenant entre deux lectures, « pulsianocentrique » et « lienocentrique » et inviterai mon lecteur à nous concentrer sur le processus créatif maturatif, « tronc commun » malgré tout aux deux logiques. Si une telle acceptation de l'idée de transitionnalité est consentie et adoptée, je pense être en mesure de me permettre de joindre aux travaux de Winnicott ceux d'Abraham et Torök, de l'école hongroise, par exemple mais aussi ceux de Pichon-Rivière sur le processus créatif.

1.4.3. L'introjection d'Abraham et Torök : Un processus de perpétuel va-et-vient entre l'intra et l'intersubjectif

Abraham et Torök (1987) sont les théoriciens d'une introjection revisitée ; elle est, avec eux, cette « tentative d'accueil et d'élaboration du nouveau », mieux encore, cette « création de soi par rencontre avec le nouveau »¹. L'on pourrait rouspéter en déduisant du préfixe « intro » que leur conception aurait l'air de continuer à se soucier du monde intrapsychique et qu'elle l'aurait sondé encore plus en profondeur pour mettre la lumière sur des traumatismes enfouis de type cryptes, fantômes et autres expressions de ce qu'ils désignent comme manifestations du refoulement conservateur pour le distinguer de son homologue freudien, pour sa part, dynamique². Bref, il y aurait probablement là de suffisantes raisons de croire que cette catégorie de travaux n'a ni de près ni de loin quelque chose à faire avec une psychanalyse du lien. Je pense qu'une telle lecture demeure superficielle et fragmentaire. Pour commencer, l'école de Budapest, généalogie de Ferenczi, a fortement contribué à déloger la psychanalyse de sa panpulsionnalité. Abraham et Torök sont, de façon analogue à Winnicott, des tenants « dionysiens » de la « créativité » en psychanalyse par le double fait de l'incarner par leurs œuvres et de la théoriser comme manifestation de l'Eros et élan d'ouverture à l'autre. Jeu chez l'un, fonction orgastique et création de soi chez les autres, ces auteurs ont en commun avec la psychanalyse du lien cette énergie expansive limitant, par ailleurs, la portée de l'instinct et de la pulsion au sein de l'organisation psychique : si la psychanalyse du lien lui appose le lien justement, avec Abraham et Torök, vient déjà s'y substituer cette fonction orgastique,

¹ Cités par Nicolas Rand (2001), p. 38

² Dans L'écorce et le noyau (1987)

schème de redécouverte et de recréation de soi, sorte d'intégration d'autres « sois » jusque-là méconnus dont l'émergence est un effet de la symbolisation-introjection de rencontres, de traumatismes, d'imprévu et d'aléatoire¹. Je retiendrai, de ce fait, un concept d'introjection « recyclable » et « utile » à une psychanalyse du lien du moment qu'il s'apparente, d'un point de vue général, à la « *poussée d'ouverture et d'élargissement de soi* ». Cette notion devient la clef de voûte de l'organisation psychique et revêt une plasticité qui la fait incarner un processus transversal dont on peut très bien et sans heurt hériter pour imaginer la prolongation de ses plasticité et transversalité au sein de la nouvelle topique, trispatale défendue par la psychanalyse du lien.

Revenons, avant d'aller plus loin, sur la naissance des premières expériences introjectives concomitantes et fonctions de leurs homologues intersubjectives. Je rappelle que c'est, en effet, une telle hypothèse qui m'a amenée à présenter la notion d'introjection comme apte à préparer le terrain et à fondre dans le décor d'une psychanalyse du lien, notamment telle qu'elle se donne à approcher, naturelle et évidente, au sein de l'unité duelle mère-enfant. C'est, à juste titre, à cette unité, selon Abraham et Torök qu'incombe la tâche des premières introjections, celles-ci mêmes qui s'étendront à l'espace « non mère » (Rand, 2001, p. 56), autrement dit le reste du monde pour permettre, j'anticiperais, une prolifération des liens intersubjectifs. Abraham explique : « *jusque-là, la mère détenait les fonctions de L'enveloppe ; elle faisait amnios, chaleur, nourriture, étai, corps, cri, désir, rage, joie, peur, oui, non, toi, moi, objet et projet. Or, progressivement, l'enfant a pu s'approprier cette Enveloppe maternelle extérieure. [...] Les introjections maternelles [les intégrations de la fonction protectrice de la mère], une fois accomplies, doivent céder la place à d'autres introjections, [celles] du vaste champ qui s'étend à tout ce qui n'est pas la maternité de la mère, toute la vie sociale, représentée par la non-mère, quelle qu'elle soit* » (1987, p. 244)

Nicolas Rand (2001) reprend à son compte et sublime cette idée grâce à une efficiente métaphore, filée le long de l'extrait qui suit, et qui n'est pas, en passant, sans rappeler l'accordage sternien : « *le développement infantile se réalise tout naturellement au sein du couple mère-enfant, à l'image d'une sonate à deux instruments, en un dialogue qui modifie les deux protagonistes, la mère et l'enfant. S'il est clair qu'au début la mère*

¹ ibid.

donne, dans son concert dialogué, la note dominante et que l'enfant résonne avec elle de tout son être, il est également vrai que la mère recueille tout aussi ardemment les harmoniques de l'enfant. Tous deux finissent par diriger et répondre en alternance, donnant ainsi à voir le jeu mouvant d'un psychisme en voie de constitution (l'enfant) et d'un psychisme en ouverture constante (la mère) » (p. 17)

Je noterai, en plus du fait que pareille perspective se décolle des plus contraignantes phases freudiennes du développement psychosexuel faisant alors de cette conception de l'introjection une sorte de correction de ses aînées freudiennes en tant que, disais-je, processus transversal continuellement et équitablement omniprésent le long du développement, que Rand (2001) pointe assez sensiblement et directement cet autre aspect lequel est la transformation de chacun des protagonistes en lien en même temps que l'impératif d'introjection que subit chacun du fait-même d'être dans ce lien. C'est en ce point précis qu'Abraham et Torök, sans les moindres hésitation, tergiversation ou extrapolation, viennent rencontrer la perspective des liens ; ils ont d'ores et déjà tourné leur attention vers l'extra-muros freudiens pour surpasser l'attrait d'un seul psychisme en monologue à celui de « *la rencontre entre deux psychismes* »¹. L'interdépendance entre le fait individuel et le fait collectif n'est pas méconnue de Freud mais elle n'a pas, pour le moins, atteint un degré d'élaboration faisant assez de contrepoids à l'investigation de l'intrapsychique. Pour revenir à Abraham et Torök, la figuration du collectif dans leur œuvre passe par la famille et la généalogie et Rand (2001) désigne si bien le prolongement d'une intersubjectivité en marche depuis l'unité duelle mère-enfant lorsqu'il mentionne une « *unité duelle famille-enfant* » (p. 13). Dans la foulée, Abraham et Torök, en se penchant sur famille et généalogie, côtoient un semblant d'analyse des liens. J'illustrerai ceci en recourant de nouveau à Rand (2001), parlant au nom de nos auteurs hongrois et précisant que : « *le jeu du bébé avec l'absence se déroule dans la joie et en accord avec la mère. Voici une perspective des débuts de la vie psychique qui n'utilise pas la notion de « manque » comme un abandon formateur ou comme une imposition nécessaire, venus de l'extérieur dans le but de déclencher la maturation de l'enfant. [...] Si le bébé est confiant par rapport à la constance de l'entourage familial, les manques momentanés réveilleront en lui des possibilités de jouer avec l'absence et de se découvrir ainsi comme agent de présence* » question de garder intactes « *la tendance naturelle et le plaisir de l'enfant à*

¹ Expression que j'emprunte à Eguier (1998), p. 49

jouer au détachement d'avec la mère » (p. 21). C'est avec le caractère gras que je cherche à pointer cet antécédent de l'effet de présence sur lequel insiste une analyse du lien ; mais aussi cette continuité avec Hermann (1943) quant au cramponnement et sa variante de tendance « détacheuse », toutes deux facettes d'une introjection en branle qui se fraye du chemin au sein du lien. D'autre part, les travaux des mêmes auteurs sur la crypte et le fantôme transgénérationnel, la maladie du deuil, la genèse de la honte... instaurent une familiarisation avec de l'étranger, de l'autre en soi, exercices d'introjection ardues risquant, à défaut, ce que les auteurs désignent par l'inclusion (échec de l'introjection) ; dynamique, par ailleurs et hors situations pathologiques, naturelle dans tout lien.

Le croisement de ces thèses, reprises et retravaillées à plusieurs reprises par des auteurs comme Rouchy (1995), Tisseron (1995), Nachin (1995)..., avec la psychanalyse du lien est définitivement confirmé par le fait que : *« Dans toutes ces découvertes, l'individu est envisagé sous l'angle d'une organisation psychique groupale. Qu'il s'agisse de la hantise par un secret de famille, de l'installation d'un étranger en soi, d'un deuil d'amour impossible, car inavouable, ou encore de la tentative toujours renouvelée de l'enfant de s'arracher à l'unité duelle maternelle-familiale, Abraham et Torök en arrivent toujours à l'idée que l'individu en tant que tel n'a qu'une existence virtuelle puisqu'il est, du point de vue psychique du moins, toujours déjà pluriel – portant en son sein un autre, un groupe familial et social »* (Rand, 2001, p. 54), idées basiques encore en psychanalyse du lien et voisines de celles de la majorité des auteurs passés en revue plus haut comme psychanalystes de groupe. Dans cette finalité de boucler la boucle justement en même temps que de préparer la suite, je soulignerai que nombreux sont ces précurseurs des théories du lien qui sont partis à ses troussees dès ses origines en le traquant, en tandem, sur deux champs : celui du duo « naturel » mère-enfant et celui de la formation d'un groupe « artificiel », autre que le familial.

C'est le cas, pour ne citer que quelques exemples, d'un Wilfred Bion que l'on a découvert comme analyste du groupe mais qui n'en reste pas moins le théoricien des éléments Bêta et de la fonction Alpha maternelle (Bion, 1962), les premiers n'étant gérables/digérables et la seconde opérante que grâce à la double circulation de l'identification-projective-de-communication-du-nourrisson et l'identification-introjective-de-la-mère fantasmante -et en voilà, en passant, une nième preuve de la survivance, mieux, de l'évidence du mouvement introjectif dans le nouage autant que dans l'entretien du lien.

Eiguer tombe à pic pour donner consistance et cohérence à cet argumentaire : « *le lien serait en conséquence l'aboutissement du double processus d'une identification désirée côté enfant, et d'une identification agréée côté mère* ». Une telle cinétique se généralisant progressivement et s'étendant au « reste du monde » autre que maternel, « *le lien s'explique par l'identification projective voulant « déposer » un affect ou une représentation instable, et déclenche nécessairement un processus d'identification introjective chez l'autre* » ; et Eiguer précisera que « *le lien redoute, en revanche, l'utilisation de l'identification projective expulsive et massive, celle-ci s'avérant incapable de créer les conditions d'une relation d'amour et d'élaboration* » (Eiguer, 1998, p. 49-50). J'ajouterai pour ma part que cet état de massivité de la projection est justement permis et toléré dans le tout premier lien celui de l'essai et de l'apprentissage, sorte de faveur accordée au débutant mais que ce type archaïque de projection devrait graduellement céder le pas et négocier avec un flux de projection de provenance autre demandant à être introjecté ; on parlera alors de cet effet d'imposition.

Piera Aulagnier, pour sa part, le repèrera dans ses habits de « violence de l'interprétation » et le décrira comme cet « *effet d'anticipation qu'impose à la psyché de l'enfant le discours du porte-parole (la mère), violence aussi radicale que nécessaire* » du moment que « *dès le premier instant de son existence, le sujet se trouve confronté à une suite de rencontres dont une des caractéristiques sera d'anticiper toujours sur ses possibilités de réponse ou de prévision.[...] La violence primaire qu'exerce l'effet d'anticipation du discours maternel se manifeste essentiellement par cette offre de signification qui a pour résultat de faire émettre une réponse qu'elle formule en lieu et place de l'enfant.* » La conceptualisation de cette fonction maternelle de porte-parole permettra à Aulagnier de pister l'espace parlant, celui « *dans lequel tout sujet vient à naître* » et qui « *offre au Je un habitat conforme à ses exigences* », naissance cautionnée par le fait que « *la mère offre un matériau psychique qui n'est structurant que parce que déjà modelé par sa propre psyché, ce qui implique qu'elle offre un matériau qui respecte les exigences du refoulement ; l'infans reçoit cet « aliment » psychique et le reconstruit tel qu'il était dans sa forme archaïque pour celle qui l'avait, en son temps, reçu d'un Autre* » (Aulagnier, 1975 citée par Dupré Latour, 2002, p. 40-41). C'est encore une autre observatrice du duo « géniteur du lien » curieuse du devenir de cette « souche » de l'intersubjectivité, qui, elle aussi, la traquera au-delà de son duo natal. Elle écrira, sous l'intitulé -notons-le bien- « L'effet de rencontre », qu'« *à partir d'un certain point de son*

parcours, les « informations » que les autres et la réalité renvoient à un Je, devenu capable de les décoder, ne lui permettent plus, le voudrait-il, de continuer à croire à l'unicité d'un identifié. Il rencontre des identifiés de lui, des autres, de la réalité, différents, mouvants » (Aulagnier, 1984, p. 216) et c'est, bel et bien, la Loi de la rencontre, conclurai-je.

Une synthèse après cet argumentaire à rebondissements s'impose. Ce dernier s'est appliqué à collecter des exemples et preuves d'abord, d'un rattachement possible entre transitionnalité et introjection quant à leur potentiel recyclable au sein d'une psychanalyse du lien. La transitionnalité winnicottienne, l'unité duelle, l'introjection-inclusion, d'Abraham et Torök mais encore, la potentialité d'Aulagnier, l'adhésivité meltzerienne -et j'en passe- ont pour dénominateur commun le mérite d'avoir conceptualisé l'analogie entre l'unité duelle et le groupe naissant comme les « milieux de culture », des souches du lien. Dupré Latour (2002) notera, à raison donc, que « *des voies concomitantes de recherche psychanalytique se sont fait jour pour une recherche sur le lien : l'observation directe du bébé et de l'interaction mère-enfant, le travail avec les groupes, et, en même temps ou par extension, les analyses des thérapeutes de couple et de famille* » (p. 28).

De ce fait, à un moment où la psychanalyse du lien construit son arsenal théorique et se met à l'épreuve d'une variété de dispositifs dont le couple et la famille, elle aurait certes tout à gagner à réactualiser des concepts comme ceux de transitionnalité ou d'introjection, à cheval entre le dedans et le dehors, l'absence et la présence, soi et l'autre... et, bel et bien, prédisposés à ce jeu d'appropriation et de transposition.

Je m'apprête avec cette note à clore la partie traitant des grands courants ayant amené ladite « perestroïka » pour se pencher sur ses effets concrets de transformation et de mutation de moult idées, notions et concepts psychanalytiques.

2. Deux volets d'une révision de fond se démarquent

Ainsi, si la théorie psychanalytique classique est celle du sujet de l'inconscient, de la pulsion, de la relation d'objet, du manque et de l'absence, les théories du lien chercheront à la compléter par une extension de l'objet d'étude au groupe, aux liens dans différents dispositifs groupaux et au sujet du lien radicalement différent de celui de l'inconscient et une sensibilité nouvelle aux effets de présence. Les concepts qui seront proposés semblent être les plus influents en termes de contribution à cette « perestroïka » théorique.

2.1. *Pulsion, Relation d'objet, Lien*

Freud semble déjà avoir constaté un matériau psychique dans le rapport au « reste du monde » que n'arrive pas à contenir le seul canevas basé sur la pulsion et la relation d'objet, un matériau différent provenant de l'altérité. Il note en 1921, que « *L'opposition entre la psychologie individuelle et la psychologie de groupe, qui peut, à première vue, paraître très profonde, perd beaucoup de son acuité lorsqu'on l'examine de plus près. Sans doute, la première a pour objet l'individu et recherche les moyens dont il se sert pour obtenir la satisfaction de ses mouvements pulsionnels, mais, dans cette recherche, elle ne réussit que rarement, c'est-à-dire dans des cas tout à fait exceptionnels, à faire abstraction des rapports qui existent entre l'individu et les autres* » (p. 6). Mais encore : « *on a été amené à considérer les phénomènes qui se produisent dans ces conditions particulières, comme des manifestations d'une pulsion particulière et irréductible, la pulsion sociale (sic) — hero instinct, group mind — qui n'apparaît pas dans d'autres situations [...], une pulsion nouvelle, non encore active en d'autres circonstances. Notre attente est donc infléchie vers deux autres possibilités : d'une part, cette pulsion sociale ne serait pas originaire et irréductible, d'autre part, les débuts de sa formation seraient à trouver dans un cercle plus étroit, comme celui de la famille.* » (p. 7).

Ceux qui se sont penchés sur le lien parmi les successeurs de Freud viendront confirmer cette intuition. Pour n'en citer qu'un exemple, Kaës persiste et signe « *Ce qui différencie le lien de la relation d'objet, c'est que dans le lien nous avons affaire à de l'autre* » (Kaës, 1999, p. 87).

Mais alors, tout compte fait, « *Le lien est-il synonyme de relation d'objet ?* » En voilà une question qui, telle que posée ici par Dupré-Latour (2002), condense et en dit long sur un débat central ayant mené à une psychanalyse du lien relativement autonome et « en rupture » avec son aïeule.

Y répondent par l'affirmative les tenants d'une première logique où l'« *on se place dans la position du sujet dans la compréhension de l'intrapsychique et de la représentation du lien dans l'intrapsychique. Le sujet crée l'objet, l'objet n'est pas créé mais retrouvé, l'autre étant perçu avant d'être trouvé. Nous sommes dans la problématique de la constitution de l'objet interne et de l'espace intrapsychique. Ici, lien et relation d'objet se*

confondent ». A ce moment-là, importera plus « *une discussion sur la place de l'objet dans la relation d'objet et son statut par rapport à la pulsion* » (Dupré Latour, 2002, p. 30).

S'y opposent, par contre, les tenants d'une logique divergente où l'« *on se place dans la compréhension du lien. Sujet et objet créent le lien, on parle alors de sujet-objet-sujet. C'est la question de l'intersubjectivité et de la constitution possible de l'espace intersubjectif* ». Ainsi, par exemple « *Quand J. Puget et I. Berenstein parlent du lien, ils disent s'éloigner de la théorie de la pulsion et du fantasme* » (Dupré Latour, 2002, p. 30).

J'ai fait exprès de commencer par exposer à mon lecteur les deux positions « extrêmes » question de lui permettre de mieux visualiser les « positionnements » des différents travaux sur cet intervalle pré-dessiné. Cela signifie donc qu'il y en a qui se montrent plus conciliants, aux attitudes moins tranchées et proposent une position nuancée. J'ai préféré, au lieu d'une sériation de ces travaux, les contenir au sein d'une typologie des arguments généraux plaidant une cohabitation possible, certes souvent conditionnée, des deux logiques au sein de la théorie analytique :

- D'abord l'importance du poids de l'argument historique qui fait que le rapport entre les deux est de continuité, de révision et rectification plutôt que d'hétéro-exclusion : La conception du lien n'est pas un besoin advenu ex nihilo, déraciné de tout contexte. Dans la perspective pichonienne par exemple, il découle d'un besoin de palier l'insuffisance de la conception kleinienne de la relation d'objet et celle d'une idée systémique de la communication ne reconnaissant pas « la boîte noire » que meuble l'inconscient pour la psychanalyse : « *La théorie du lien d'E. Pichon Rivière naît de la conception de relation d'objet de M. Klein, qu'il remet en question et estime instinctive, limitée à l'intrapsychique, ignorant la place de l'autre dans la construction du psychisme. Dans un double questionnement, au cours des années 1950 et 1960, il examine les théories des sociologues et des psychanalystes. Les psychologues sociaux américains, comme K. Lewin et G. Mead, privilégiaient la structure sociale et ses conséquences sur l'individu mais méconnaissaient l'existence de l'inconscient. Pichon Rivière critique également les psychanalystes pour qui autrui était seulement un espace de projection et de construction des réseaux identificatoires. Mais il critique aussi la théorie du double lien de Bateson qui, selon lui, méconnaît la place de l'inconscient dans la construction du psychisme dans sa*

relation avec autrui. C'est dans ce contexte historique et polémique que se situe sa théorie du lien. » (Rosa Jaitin, 2006, p. 74)

- Argument méthodologique, correspondant à un changement d'optique méthodologique : mêmes phénomènes mais différentes approches. C'est la proposition de Benjamin pour qui « *même si certains auteurs estiment que théorie de l'intériorisation et théorie intersubjective ne s'excluent pas* » elles n'en restent pas moins « *deux manières radicalement différentes d'analyser...* » (J. Benjamin, 1988, cité par Dupré Latour, 2002, p. 30).
- Un argument théorique spatial, géographique, cartographique, peut-être mieux territorial ou encore épistémologique je dirais, qui considère que chaque logique a ses validité et efficacité dans un espace et niveau psychique distinct qui offre un champ qui lui correspond et qui est nettement approchable et intelligible via elle. Ainsi, Brusset (2006) écrira : « *L'intersubjectivité est une notion descriptive qui implique la réciprocité entre deux sujets, entre deux êtres désirants ; elle est faite d'une co-activité psychique différente de celle qui est propre à chacun* » (p. 1222). A son tour, Kaës (1998) estimera que « *la question de l'intersubjectivité pose le problème de la reconnaissance et de l'articulable de deux espaces psychiques partiellement hétérogènes dotés chacun de logique propre* ». *Espaces psychiques hétérogènes entre l'individu et le groupe dans lequel il naît, entre l'individu et le groupe auquel il appartient ou auquel il adhère* » (cité par Dupré Latour, 2002, p. 30).

Cette idée de la cohabitation, de rapports de co-spatialité et de co-temporalité, de « mondes parallèles » entre « domaine de la relation d'objet » et « domaine du lien » serait ainsi la pierre angulaire de toute la construction théorique sur l'intersubjectivité. Il va sans dire que ces espaces ne sont pas étanches ni imperméables ; se situerait probablement ici l'un des intérêts majeurs de cette expansion de la psychanalyse vers le lien, à savoir celui d'analyser et décortiquer les influences réciproques de ces espaces, l'un sur l'autre, et des devenir de chacun et des rapports entre eux sous de telles influences circulant dans les deux sens.

Bernard Brusset (1988), dans son livre au titre bien parlant « *Psychanalyse du lien, la relation d'objet* » confirme cette idée d'inter-influence : « *L'objet externe situé dans la réalité, c'est-à-dire comme autre, peut ou non être intériorisé psychiquement, donc*

introjecté et constitué en objet interne qui peut ou non être extériorisé intersubjectivement. Sous l'angle de cette sorte de métabolisme, la relation d'objet est produite par une activité psychique de transformation mettant en œuvre une fonction très importante du moi. Celle-ci a certaines conditions de possibilité et est elle-même condition de possibilité d'autres fonctions, notamment de mise en rapport des représentations de choses et des représentations de mots dans l'avènement du sens et donc du je. » (Brusset, 1988, cité par Dupré Latour, 2002, p. 32).

Par ailleurs, la compréhension de ces rapports inter-spatiaux est rendue plus ardue et opaque si elle se contente d'un cadre structuraliste ou génétique où un groupe est intéressant pour ses seules fonctions/productions, invariants structurels ou évolution à travers le temps. Accepter et travailler avec l'idée d'un groupe « changeant », qu'il est impossible de penser comme une entité stable et statique lisible à travers un arrêt sur image, est indispensable. Cet acte de dépassement théorique et méthodologique est révolutionnaire, dans la mesure où il postule une inévitable « transformation » du groupe, du sujet du groupe mais aussi inévitablement du sujet de l'inconscient que « titille », « cache », « rabâche », « fait taire », « cherche à dompter » ou autre forme d'influence, le sujet du groupe, donne tout leur sens et leur raison d'être aux théories de l'intersubjectivité et à leurs essais intégratifs de deux dimensions psychiques : la relation d'objet et le lien.

René Kaës nous offre une intéressante synthèse, on ne peut plus claire et en cela même le meilleur épilogue à cette affaire, sachant que c'est à ce même auteur que je dois la typologie, à laquelle je viens de recourir, des modèles d'intelligibilité du groupe, à savoir : fonctionnels, structuralistes, génétiques et enfin, de transformation (Kaës, 1999). Il écrit, et c'est en même temps l'occasion pour moi de retrouver, afin de mieux la concrétiser, cette notion d'altérité introduite en début de partie : *« Ce qui différencie le lien de la relation d'objet c'est que dans le lien nous avons affaire à de l'autre. Ces autres ne sont pas seulement des figurations ou des représentants des pulsions, des objets partiels, des représentations de chose et de mot, du sujet lui-même ; ils sont aussi des autres, irréductibles à ce qu'ils représentent pour un autre. Lorsque je suis dans le lien intersubjectif, je me heurte à de l'autre, je ne peux pas le réduire à ma représentation de lui comme objet : l'objet de la relation d'objet ne coïncide pas exactement avec l'autre, il est toujours plus ou moins marqué d'imaginaire. Les théories de la relation d'objet ne sont*

donc pas des théories de l'intersubjectivité, mais elles sont incluses dans ces dernières. Le lien de groupe possède une logique propre : celle de l'appareillage des psychés sur la base des relations d'objets (ou d'autres organisateurs) de sujets membres du groupe » (Kaës, 1999, p. 87-88)

J'ai laissé le dernier mot à cette citation question de profiter d'un « effet de récence » et de rebondir au service d'une dernière note. Bien que se voulant et disant très influencée par l'école argentine, notamment dans la forme qu'a pris l'œuvre pichonien avec Puget et Berenstein principalement, à savoir, celle des recherches sur les différentes configurations des liens intersubjectifs, cette thèse s'affiliera tout autant à cet autre sillon d'investigation des liens intersubjectifs, kaessien, au sein duquel prévaut une considération conjointe du sujet de l'inconscient comme sujet du groupe ou sujet du lien (Kaës, 1999). Ce qui m'intéresse autant dans les deux perspectives ou « mises en application » de l'ouverture de la psychanalyse à l'intersubjectivité c'est qu'elles sont soucieuses d'un enrichissement fondé de la théorie, guidé par les besoins de la clinique et l'impératif d'adaptation à un champ plus diversifié. Je mets d'ailleurs mon lecteur en garde contre un contre-sens que pourrait produire la lecture d'une Puget et d'un Berenstein fermes quant à la « différence » -et l'on découvrira plus tard « différenciation »- entre deux espaces pour ce qui est de leurs caractéristiques intrinsèques respectives amenant une « nouvelle » métapsychologie, celui de buter ainsi sur leur exclusion réciproque alors que c'est, comme Kaës, dans une perspective complémentariste que s'inscrit leur travail. De toute façon, l'idée contraire ne peut nullement coller avec la philosophie de pareils auteurs chez qui le besoin d'expansion théorique naquit dans une empathie pour ces zones théoriques « sans papiers »¹ qui n'ont nulle part où s'inscrire dans le champ de la pratique classique, ces « indocumentados » de Berenstein (2006, p. 15) ; je pense au contraire qu'ils défendent, pour paraphraser Laplanche², une « théorie de l'intersubjectivité généralisée », sorte de philosophie du « faire ensemble »³ comme je cherche à en présenter/représenter à travers les « corps » et

¹ Belle expression d'Isidoro Berenstein (2006) pour qualifier métaphoriquement les concepts « laissés pour compte » de la théorie analytique de la pulsion. La traduction de « indocumentados » par « sans-papiers » est de moi.

² Je signifie « Théorie de la séduction généralisée », défendue par Laplanche (1987) comme l'un des « Nouveaux fondements pour la psychanalyse », dans son ouvrage ainsi intitulé. Cf. Laplanche, J. (2008). *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*. Paris : PUF.

³ Expression, voire « concept » de Janine Puget (2004)

« esprit » de cette thèse. De nouveau impatiente, je ne pourrai m'empêcher de confier à mon lecteur que je prépare par là le proche avènement du descriptif des travaux de l'école argentine, l'une des influences majeures de cette thèse, mais je balise également le chemin et déballe le terrain aux propositions théoriques que viendra faire ce travail vers sa fin. Avez fait, je reviens à ma revue des concepts et débats précurseurs.

2.2. Absence mais aussi Présence

Cette optique de l'intersubjectivité remet également en question une psychanalyse classique qui, édifiée sur les piliers la pulsion et le fantasme, propulse et privilégie une logique de l'absence, du manque et d'une altérité réduite à la représentation intrapsychique.

L'héritage freudien, hyper-centré sur le monde intérieur et sur un extérieur ramené à sa signification au sein des frontières de son homologue interne et condamné, par conséquent, à composer avec les effets de l'absence, a fini par susciter, au sein de la riposte que constituent les théories du lien, un intérêt nouveau pour la présence de l'autre et ses effets sur chacun et sur le lien qui les unit. Dupré Latour (2002) résume et argumente ce déplacement en signalant que : « *Si l'effet de présence semble essentiel, c'est parce que le lien est ce qui se constitue de par la présence de l'autre : ce sont les effets psychiques de la présence (et non de l'absence) et des restrictions que cette présence impose ou permet* » (p. 34). L'avantage avec les théories du lien c'est que les zones floues, indécises de la théorie classique sont « prises par les cornes » ; en résulte une distinction franche entre la représentation intrapsychique qui est, d'essence, le produit d'un objet absent, et présentifié subjectivement. J. Puget et I. Berenstein tirent au clair cette affaire : « *Nous parlerons de relation intrapsychique quand nous aurons affaire à une relation avec ce qu'on appelle un objet interne, internalisé sans que soit nécessaire l'apport d'un autre Moi, d'un référent extérieur. Nous parlerons de lien comme l'espace où le Moi et l'Autre établissent une forme de relation dans laquelle il est absolument nécessaire de tenir compte de leurs deux présences* » (cités par Dupré Latour, 2002, p. 106). Et ils ne manquent pas d'explicitier ailleurs : « *Dans l'espace que nous avons appelé intersubjectif, la présence de l'autre est inéluctable et elle conditionne l'existence même du lien, et simultanément d'un autre aspect du moi. C'est dire que la relation sera celle à partir de laquelle se crée le sujet du lien qui n'est pas du même ordre que le sujet du monde intérieur. Pour le lien, il est impossible de nier la présence de l'autre. Cet autre n'est pas le même. C'est un étranger,*

un alter radical qui lui donne sens et dont le moi essayerai de s'accommoder. »
(Berenstein et Puget, 2008, p. 8)

L'idée s'est certainement confirmée et a pris du poil de la bête avec la psychanalyse du lien. Néanmoins, celle-ci ne l'a pas inventée. Quant un certain Donald Wood Winnicott a cherché à identifier et caractériser la fonction de l'environnement du bébé, il cite ses fameux *Holding* et *Handling*, respectivement manières « *dont l'enfant est porté* » et « *dont il est traité, manipulé* » et ceci revient tout le temps sur les langues et sous les plumes, mais aussi -et j'ai l'impression que ce troisième rôle joué par l'environnement est souvent laissé pour compte- *L'Object presenting* ou « mode de présentation de l'objet ». C'est en étudiant « Le rôle de miroir de la mère et de la famille » dans *Jeu et réalité* (1971) que Winnicott explore les facettes influentes, fort déterminantes du visage de la mère dont le bébé scruterait les humeurs comme on scruterait le ciel, dit-il, en tentant de deviner quel temps il fera. Ce visage, apte en effet, à faire la pluie comme le beau temps pour un bébé qui s'y voit, impose et exige une accommodation, une intégration de la part des nourrisson et bébé que Winnicott considérera comme des passages obligés de sa maturation psychique.

Je pense pouvoir affirmer, sereine, que ce mode de présentation de l'objet dont il s'agit par exemple à travers la relation dialectique au visage est la souche de ce qui sera, pour la psychanalyse du lien, cet effet d'imposition corolaire de l'effet de présence. Cette présence impose, à juste titre, une altérité, une étrangeté avec laquelle le sujet tente de composer, il se rend ainsi compte que l'autre est irréductible à la perception et la représentation qu'il se fait de lui comme le bébé en cours de désillusion qui se rend compte qu'il ne peut dompter ce visage maternel qu'il subit. Voilà à mon sens, cette même idée, mieux reformulée et mûrie, que l'on retrouve lorsque Berenstein et Puget (2008) discutent d'imposition précisant que : « *c'est ainsi que le concept d'imposition commence à se séparer du concept de pulsion : cela donne un statut spécifique au devenir de l'imposition de l'altérité de chacun qui donne naissance au lien* » (p. 8). L'imposition est ainsi, de son côté, synonyme de cet indomptable, imprévisible et méconnu chez l'autre, partie prenante d'une intersubjectivité en marche ; de leur côté, relations d'objets, représentations et fantasmes sont des expressions de tentatives pour intérioriser l'objet et en nier, annuler, illusoirement, la différence, l'altérité et l'étrangeté. Pour revenir à Winnicott, en effet, dont l'apport est précieux et qui n'est plus à démontrer comme précurseur d'une psychanalyse du lien du moment qu'il s'est, à sa manière, penché sur ce

travail entre subir et s'approprier, autrement dit, entre être dans le vif du lien aliénant et imposant dans l'espace intersubjectif et s'octroyer des trêves en maniant l'objet avec l'illusion de le contrôler dans l'espace intrasubjectif, je conclurai en référant mon lecteur à un autre chapitre de *Jeu et réalité* (1971), illustrant mes hypothèse et argumentaire d'une, d'ores et déjà, théorie winnicottienne de l'intersubjectivité, dans lequel, il se penche sur une « *interrelation envisagée en termes d'identifications croisées* », mieux encore, précise-t-il « *indépendamment des motions pulsionnelles* ». On y croise, et j'en use comme hameçon, « *Quand l'individu, garçon ou fille, est parvenu à une organisation personnelle de la réalité psychique intérieure, cette réalité intérieure est en constante rivalité avec des échantillons de la réalité extérieure ou partagée* » (p. 235-236). Je m'en contenterai ; à bon entendeur.

C'est ainsi qu'est certaine une ouverture winnicottienne sur « le dehors », « l'autre », et sur une contrainte à composer, au cours de l'aventure maturative, avec un objet extérieur distinct et autonome dont la présence pèse et influe sur le sujet. Le dédoublement des espaces qui seront plus tard, avec la psychanalyse du lien, délimités et dénommés intra et intersubjectif est déjà opérationnel au sein d'une telle logique. Avec sa *Capacité d'être seul* (1958b) c'est de faire face à la présence de la mère en s'acceptant comme distinct et différent d'elle qu'il s'agit. Dupré Latour y repère une introduction aux effets de présence en même temps qu'une décentration par rapport à une lecture en termes de pulsionnalité. Elle rappelle que « *Le fondement de la capacité d'être seul est donc paradoxal, puisque c'est l'expérience d'être en présence de quelqu'un d'autre. Il [Winnicott] utilise le terme de « relation au moi » pour désigner cette relation de base, qu'il différencie de la relation pulsionnelle. « La relation au moi décrit cette relation entre deux personnes, dont l'une en tout cas est seule ; peut-être les deux sont-elles seules, pourtant la présence de chacune importe à l'autre. » Winnicott situe cette expérience entre le stade de la relation à deux et celui de l'un du narcissisme primaire. Il ajoute que pour l'adulte « la maturité et la capacité d'être seul implique que l'individu a eu la chance, grâce à des soins maternels suffisamment bons, d'édifier sa confiance en un environnement suffisamment favorable* » (2002, p. 32)

Les travaux s'inscrivant directement dans sa lignée sont venus confirmer et appuyer l'idée de la considération vouée par Winnicott à l'objet externe tel que revêtant une nature objective différente de son appropriation subjective par le sujet. René Roussillon (1991),

par exemple, revient sur cette « *capacité à s'absenter en présence l'autre* » comme ayant pour conditions « *que l'objet interne ne soit pas trop persécuteur et l'objet externe trop intrusif* » (cité par Dupré Latour, 2002, p. 33). Joyce Mac Dougall (1982), à son tour, vient dans « *Le théâtre transitionnel et la relation d'addiction* », réaffirmer chez Winnicott « *la précarité de l'équilibre ainsi établi entre la réalité psychique personnelle et l'expérience de contrôle de l'objet réel, phase qui précède la capacité d'être seul sans perdre les repères identificatoires, sans être débordé d'angoisse, et qui précède aussi la capacité d'effectuer de véritables échanges avec autrui sans crainte d'invasion dommageable de l'un et de l'autre* » (p. 85). Ces deux exemples sont la preuve que cette capacité tient en effet, en utilisant notre nouveau jargon, à un équilibre entre les caractéristiques du sujet, de l'objet, de la relation d'objet et du lien à la fois.

3. Aperçu-éclair de quelques conséquences de la « Perestroïka » : Des concepts qui mutent et s'adaptent

Il s'agira dans cette partie de revenir sur quelques concepts classiques s'étant particulièrement et préférentiellement retrouvés dans la ligne de mire de la « perestroïka ». Ayant privilégié deux axes que j'ai pensé, arguments à l'appui, être en droit d'exposer comme les plus radicaux et les plus profonds de cette transformation, à savoir un lien et une présence qui devaient tôt ou tard s'imposer comme pendants à une pulsion et une absence ayant, bon gré mal gré, mis les bâtons dans les roues à un élargissement de l'intérêt de la psychanalyse au-delà des murailles d'un monde que peuple un sujet en monologue. Craignant néanmoins que ces deux axes, aussi centraux soient-ils, n'accaparent l'attention du lecteur et ne fassent écran, en conséquence, à d'autres importants remous théoriques concomitants et/ou issus de cet élargissement de la focale théorique analytique, je préfère donner un aperçu, soit-il bref et presque en vrac, de quelques autres mutations conceptuelles significatives :

Le narcissisme

Le narcissisme, par exemple, depuis son introduction par Freud en 1914 et où il recouvrait ces processus « *par lesquels la satisfaction pulsionnelle se soustrait à l'influence d'autres personnes, ou renonce à elle* »¹, en opposition avec les processus sociaux où

¹ Repéré le 03/07/2014 à <http://psycha.ru/fr/freud/1914/narciss.html>

prévaut, au contraire, l'aspect « maillon de l'espèce », rappelle Dupré Latour (2002), est l'un des concepts qui se sont bien « résiliés ». Subissant le déferlement des vagues groupaliste et familialiste décrites plus haut, il se mue en « contrat narcissique » avec Aulagnier (1975), par ailleurs idée assez voisine du pacte dénégatif de Kaës (1989) influençant certes l'expansion de ce champ à d'autres travaux comme celui de Cuyenet (2001) sur le stade du miroir familial ou encore ceux de Manzano et co. (1999) sur les scénarios narcissiques de la parentalité...

Je développerai légèrement plus quelques uns parmi ces apports. Celui de Missenard (1972) se penchant sur les identifications narcissiques de type spéculaire au sein des petits groupes a eu une influence certaine sur les travaux d'Anzieu (1975) lequel confirme ce constat d'un « narcissisme de groupe » véhiculé par « *l'illusion groupale d'être tous ensemble et semblables au sein d'un bon groupe* »¹ et ira jusqu'à l'analogie entre l'aire transitionnelle winnicottienne et l'espace groupal à travers l'idée d'une illusion groupale qui permettrait justement la constitution de l'être du groupe comme objet transitionnel, affirmera Anzieu (1975).

Et pour revenir à cet autre apport clé, celui de Piera Aulagnier (1975), le « contrat narcissique » se présente, en effet, comme particulièrement riche et utile à l'égard de ce travail dans la mesure où il intègre la dimension de « transmission » dans un narcissisme jadis inenvisageable en dehors de cette univoque image d'un esseulé Narcisse, livré à lui-même. Désormais, le narcissisme apparaît sous un nouveau jour dès qu'il fait son entrée dans l'espace intersubjectif, territoire des liens où les sujets qui y résident deviennent « dépositaires », « porte-voix » du groupe, notions princeps dont parlera aussi Pichon-Rivière en rejoignant ce même mouvement expansif. Neri (1997) rappelle alors que le contrat narcissique « *correspond à l'attribution à chacun d'une place déterminée, offerte par le groupe et indiquée par l'ensemble des voix, qui a tenu avant l'apparition de l'individu, un discours conforme au mythe fondateur du groupe. Ce discours qui contient les idéaux et les valeurs du groupe, ou du clan, et qui transmet la culture de celui-ci, doit être repris par chaque individu, qui est ainsi lié à l'ancêtre fondateur* » (p. 146) et cela sans jamais omettre qu'il s'agit avant tout d'un contrat et que cela suppose évidemment « *des devoirs et des droits, donner et recevoir, puis des « punitions » au cas où l'un des*

¹ Repéré le 08/06/2014 à http://www.cpgf.fr/Vocabulaire/Items/illusion_groupale_Anzieu.pdf

contractants ne serait pas en mesure de les exécuter » insistera, pour sa part, Eiguer (2001, p. 29). Pour sa part, Ben Rejeb (2007) ajoutera : « *Sur la base de ce système conceptuel, la généalogie devient une sorte de journal ou un relevé sur lesquels sont marqués et mis à jour différentes opérations arithmétiques : addition, soustraction, division, etc. la compatibilité familiale prend note des créanciers, créanciers et des débiteurs qui s'endettent, payent, remboursent, s'acquittent... selon une réglementation, souvent inconsciente, qui gère les dons et les contre dons à travers les générations* » (p. 84) et l'auteur en conclura que « *La loyauté permet de vivre une certaine homéostasie et un équilibre au niveau familial, voire du groupe au sens large (...). C'est comme si l'indépendance et l'autonomie, à l'échelle individuelle, doivent se négocier suffisamment à l'avance pour avoir l'accord du groupe, faute de quoi, on risque de s'inscrire dans l'infidélité, et de le payer d'une façon ou d'une autre* » (Ben Rejeb, 2007, p. 85). L'on mesurera alors mieux l'influence de pareilles conceptualisations sur l'approvisionnement clinique du potentiel pathogénique des clauses d'un tel contrat décisif : les hypothèses ayant trait aux loyautés familiales (Boszormenyi-Nagy, 1973), les secrets de famille (Abraham et Torök (1978) ; Nachin (1995) ; Tisseron (1995, 1996)), la parentification (Schützenberger, 1993) ou encore l'engrènement de Racamier (1993, 1995) gagnent en intelligibilité avec cette approche revisitée du narcissisme.

J'enchaînerai avec une citation d'Aulagnier elle-même mettant en exergue cette dimension narcissique telle que fondatrice du lien, où elle note que « *dès sa venue au monde, le groupe investit l'infans en tant que voix future à laquelle il demandera de répéter les énoncés d'une voix morte et de garantir ainsi la permanence qualitative et quantitative d'un corps qui s'autogénérait de manière continue* » (1975, p. 22) et que Dupré Latour commentera en en inférant que ce « *contrat narcissique* » constitue, en effet, « *ce qui est au fondement de tout possible rapport sujet-société, individu-ensemble, discours singulier-référent culturel. Une des fonctions de ce contrat est de rendre possible la conjugaison du futur et du passé. Il s'agit de la fonction du champ social sur le lien entre deux personnes, du lien entre l'enfant et le groupe* » (2002, p. 35). J'ajouterai à la fonction de jonction temporelle, entre futur et passé, pointée par Dupré Latour celle, interspatiale, du moment que le contrat narcissique est constamment mis et remis à l'épreuve autant de l'espace intra qu'inter que transsubjectif. Ce concept ne peut, par ailleurs, pas ne pas évoquer le « *pacte dénégatif* » de Kaës dont lui-même dira « *le pacte dénégatif prend appui sur ce que P. Aulagnier a décrit comme le contrat narcissique ; il en*

est le complément et la contreface. [...] C'est ainsi que les parents tout d'abord font de l'enfant le porteur de la réalisation de leurs désirs non comblés, et qu'ils l'assurent par là-même dans son narcissisme, tout comme c'est à travers eux que le désir des générations précédentes a soutenu positivement ou négativement, leur venue au monde et leur ancrage narcissique » (1989, p. 127). Au même titre que le contrat narcissique en termes de fonctionnalité, « *un tel pacte soutient le lien par l'accord inconscient conclu entre ces sujets sur le refoulement, le déni ou le rejet de motions insoutenables motivées par le lien* » (Kaës, 1989, p. 127). Simultanément organisateur et défensif à l'égard du lien selon ces dires, le pacte dénégatif ordonnance, de ce fait, « le flux » intersubjectif motivé par une sorte, dirais-je pour conclure en m'inspirant de Bion (1970), d'attente messianique, pour une grande part narcissique donc, qui accompagne le nouage et l'investissement de chaque nouveau lien :

L'appareil psychique

Le classique appareil psychique est l'objet de mon deuxième exemple. Celui-ci a, à son tour, connu des essais de familialisation et groupalisation et a ainsi, crescendo, tendu vers l'idée d'un construit originel mais aussi produit du lien intersubjectif. Ruffiot (1981) présente l'appareil psychique familial comme « *cette matrice psychique qui préexiste à l'enfant* » permettant « *ce travail de régression, de fusion et de communication entre la psyché des parents et celle de l'enfant* » (cité par Darchis, 2003, p. 92). Tisseron viendra appuyer la plausibilité d'une telle présentation du moment, écrira-t-il, qu'« *une famille n'est pas seulement un ensemble d'individus appartenant à une même lignée ou à une même consanguinité. C'est aussi un ensemble d'individus qui ont accepté de renoncer partiellement à régir leurs comportements et leurs pensées selon une dynamique psychique propre, et qui ont accepté de lier leurs intérêts, matériels et psychiques, au groupe-famille. Ils ont constitué pour cela un « appareil psychique familial* » » (1995, p. 19) ; ce dernier est, dès lors, la marque d'un acte de délogement, de délocalisation et de désubjectivation, intéressé et supposé gagnant, d'une part de sa psyché afin de la soumettre aux aléas du lien dans l'espace intersubjectif.

Etendu au groupe et selon le même principe, l'appareil psychique désormais groupal se pare avec Kaës (1976) d'une dimension foncière de va et vient, de confrontation entre le

groupe réel et sa représentativité intrapsychique. Thèmes de prédilection dans les recherches de Kaës sur les groupes, la conception d'un appareil psychique groupal, vient en cimenter la teneur par la mise à nu d'un appareillage, un montage qui n'est autre que « *cette construction commune des membres d'un groupe pour constituer un groupe. Son caractère principal est d'assurer la médiation et l'échange de différences entre la réalité psychique dans ses composantes groupales, et la réalité groupale dans ses aspects sociétaux et matériels* » (Kaës cité par Neri, 1997, p. 139).

Le concept d'enveloppe

L'enveloppe également, à travers de successives conceptualisations, mériterait d'être retenue parmi les concepts dont les mutations ont déblayé le terrain pour une advenue du lien. Déjà avec Didier Anzieu (1990), la notion d'enveloppe psychique évoque clairement un espace intrasubjectif et un autre intersubjectif et endosse, au sein de ce réagencement topique, des nature et fonction limitrophes car « *l'enveloppe psychique comprend deux couches différentes dans leur structure et leur fonction. La couche la plus externe, la plus périphérique, la plus durcie, la plus rigide est tournée vers le monde extérieur. Elle fait écran aux stimulations, principalement physico-chimiques, en provenance de ce monde. C'est le pare-excitation. La couche interne, plus mince, plus souple, plus sensible, a une fonction réceptrice. Elle perçoit des indices, des signaux, des signes et elle permet l'inscription de leurs traces. C'est à la fois une pellicule et une interface : une pellicule fragile à double face, l'une tournée vers le monde extérieur, l'autre vers le monde intérieur : une interface donc séparant ces deux mondes et les mettant en relation* » (p. 32) Cette réflexion d'Anzieu le fit déboucher principalement sur la conception du Moi-peau qui embarque autant le corps propre que le corps-à-corps que leur environnement intersubjectif : le lien est, au sein de cette processualité, un élément originel d'attachement et d'empreinte presque aussi bien qu'un élément de vivacité et d'animation d'un Moi-peau fonctionnel dont les fonctions, de l'ordre de la maintenance, la contenance, le pare-excitation, l'individuation, la consensualité, la surface d'inscription (Anzieu, 1990, p. 56)... sont alors invisibles en dehors d'une considération des effets des liens intersubjectifs sur le corps et la psyché. Autrement, ni les groupe-analystes, ni les familialistes n'auraient pu discuter ni d'enveloppe psychique groupale ni d'enveloppe psychique familiale. Evelyne Granjon, à titre d'exemple, avance que l'« *enveloppe généalogique familiale* » (1986) telle qu'elle la conçoit est « *cette « peau » psychique qui*

entoure l'espace familial et trouve sa source dans les fondements du groupe » et « *est donc d'essence généalogique* » (Granjon, 2005, p. 76-77). Celle-ci occupe ainsi des fonctions analogues à celles du Moi-peau mais qui protègent et gardent, au lieu du seul monde intrapsychique, celui des liens en veillant, dans ce dernier cas, à ce que l'espace intersubjectif familial ne subisse pas un envahissement par le transgénérationnel (Granjon, 2005).

Je pense être en mesure de me contenter de ces exemples rappelant qu'une aspiration à l'exhaustivité n'a jamais été prétendue et que l'on était parti d'un bien plus modeste objectif de simple illustration que je suppose, de ce fait, atteint.

S'il était question, tout au long de cette partie, de détecter et mesurer, en faisant le tour de différents concepts psychanalytiques, leur degré de complicité, de promiscuité et d'ancestralité à l'égard des théories du lien à venir, il serait grand temps de proposer au lecteur de laisser de côté, pour le moment, tout en sachant que ceux-ci seront souvent et à différentes occasions remis sur le tapis, ces chantiers théoriques ayant balisé le chemin à l'advenue d'une psychanalyse du lien pour se consacrer enfin à la découverte de cette dernière.

SOUS-CHAPITRE II :

Plain-pied dans une « Psychanalyse du lien »

« Psychanalyse du lien » est le fruit du métissage, de la rencontre donc entre l'arsenal théorique classique et les dispositifs groupaux qui ont poussé la psychanalyse à se surpasser comme je l'ai démontré plus haut. Cette annonce est néanmoins incomplète car il convient de pointer le rôle joué par quelques contextes socioculturels particuliers dans l'émergence de cet intérêt pour le lien et ses singularités. La théorie du lien qui a posé les jalons d'une psychanalyse du lien est d'Enrique Pichon-Rivière et est native de l'Argentine des années 50.

J'ai, pour deux raisons, l'intention de revenir sur quelques détails caractérisant le contexte de cette naissance :

Le premier, tout à fait évident, celui d'une approche géo-historico-culturelle permettant de plus profondes connaissance et compréhension des circonstances d'élaboration de cette théorie et promettant, éventuellement en conséquence, d'en faciliter l'accueil et d'optimiser la sensibilité à son égard

Le second est celui, plus recherché, d'une hypothèse déjà annoncée plus haut, de forts probables résonance et compatibilité entre psychanalyse du lien et contexte culturel tunisien, hypothèse portée et soutenue, en catimini, par le constat de ressemblances, de résonances et de concordances entre les deux champs opératoires (terrains) : d'origine et d'accueil que ce travail cherche aussi à faire rencontrer. Je me contenterai donc, pour le moment, de signaler à quel point ce passage sera princeps à l'égard d'un futur rapprochement entre deux histoires de cheminements vers la psychanalyse : le parcours argentin et le parcours tunisien. A temps, je tenterai de rallier des éléments d'analogie à ma cause : celle de construire, dès la partie à venir, un discours historicisant de la psychanalyse en Tunisie et de supposer qu'une psychanalyse du lien a toute sa place en son sein.

1. D'abord, l'école psychanalytique argentine : Un cas d'école justement

Pour ce qui est de l'atterrissage de la psychanalyse en terre latino-américaine, Sabsay Foks (2004) rappelle l'arrivée relativement précoce des idées freudiennes. La même auteure fait l'hypothèse que cette précocité peut être expliquée par le règne, à l'époque, d'une atmosphère intellectuelle tout à fait amicale et prédisposée à l'accueil des idées freudiennes du moment, témoigne-t-elle, que « *des membres de l'intelligentsia, sensibles aux inquiétudes spirituelles, lecteurs de Proust, Ibsen, Strindberg, commencent à se rendre compte qu'à l'intérieur du sujet il y a un autre sujet qui dit quelque chose de manière indirecte* » (p. 15) supposant ainsi, toujours en référence à la même auteure, que des thèses freudiennes s'appuyant sur l'inconscient et confirmant, de la sorte, ces doutes ne peuvent qu'être accueillies les bras ouverts.

Ceci dit, ce même précieux article de Gilda Sabsay Foks (2004) : « *Des rapports entre la psychiatrie et la psychanalyse en Argentine* », revient d'abord sur les dates-clés les plus marquantes de la conquête du continent sud américain par la psychanalyse. L'auteure retient : 1899, date où Juliano Moreira, psychiatre brésilien de culture germanique, évoque les idées freudiennes à San Salvador de Bahia au Brésil ; 1910 ensuite, date où Fernando Greve, médecin chilien, parle pour la première fois et publiquement en Argentine, cette fois, de l'œuvre de Freud. C'est ensuite à Honorio Delgado et en 1915, à Lima au Pérou, de prendre la défense de la psychanalyse. Ces injections de psychanalyse dans la psychiatrie ont devancé la date officielle du début des traductions de Freud en espagnol, à savoir 1923. La psychanalyse commence à se faire une place grâce par exemple à Allende Navarro, formé en suisse et considéré comme étant le premier psychanalyste ayant débarqué en Amérique latine et c'est à Santiago du Chili qu'il forme d'autres psychanalystes. Naît ainsi en 1927 la Sociedade Brasileira de Psicanálise à Sao Paulo avec une filiale à Rio de Janeiro, une initiative de Durval Marcondes et Franco Rocha...

L'aperçu donné ainsi de quelques moments cruciaux de la conquête du continent latino-américain par la psychanalyse est certes utile et informateur ; ne perdons cependant pas de vue que c'est sur le cas argentin que j'ai convié le lecteur à nous pencher. La suite s'y consacre donc.

Je renoue, pour ce faire, avec la même façon de faire que pour l'entrée de la psychanalyse en Amérique latine à savoir exposer en me munissant des repères d'une

chronologie, de noms et d'événements historiques importants pour avoir balisé le chemin à l'accueil de la psychanalyse en Argentine.

Cabred fait preuve d'avant-gardisme quand il « *inaugure une attitude moderne pour soigner les psychotiques en les faisant travailler dans une colonie, appelée plus tard Colonie Cabred, où les patients vivaient en liberté, travaillaient la terre et produisaient des objets artisanaux* » (p. 16). Argerich, médecin militaire connu pour avoir fondé la Faculté de médecine de Buenos Aires, se distingue dès 1807 en soutenant la possibilité de guérir de la psychose et d'envisager la réinsertion professionnelle d'un ex-psychotique allant ainsi à contre-courant, celui d'une majorité pour qui la psychose rime avec incurable (Gilda Sabsay Foks, 2004). Ce fut là, simplement à titre d'avant-goût, deux exemples de « visionnaires » argentins alors que Freud n'était pas encore de ce monde. Un siècle après, en 1908 précisément, un jeune médecin du nom d'Agrelo présente une thèse intitulée « *Psychothérapie et rééducation psychique* » et ce fut la première fois qu'on parla de psychothérapie en Argentine. Gilda Sabsay Foks (2004) s'étonne que cette thèse ne se réfère explicitement à aucun moment au père de la psychanalyse « *malgré les contacts inévitables avec l'œuvre de Freud* » (p. 18) et l'auteure ne manque pas de faire l'hypothèse d'une exclusion volontaire de Freud cachant de la résistance voire de la censure vis-à-vis de la psychanalyse naissante du moment qu'Agrelo, précise-t-elle, non seulement, se réfère à une longue liste de noms connus en clinique et en psychopathologie en Europe contemporains de Freud mais, en plus et surtout, va jusqu'à parler d'« automatismes inconscients » ! Les premiers pas de la psychanalyse en Argentine sont alors loin d'être assurés. L'année 1910, mentionnée au début de l'historique, verra Greve citer Freud pour la première fois et ce n'est que durant les années 20 que la psychanalyse commence à se faire de la place et que des événements y contribuant se succèdent : dès 1925, débarque la traduction de Freud vers l'espagnol par López Ballesteros et « *les livres sont diffusés dans les milieux littéraires, philosophiques et médicaux* » (p. 19) ; en 1926, Enrique Mouchet présente la psychanalyse ; en 1929, par exemple, le psychiatre Gregorio Bergmann commente Hesnard...

Gilda Sabsay Foks, soucieuse de retracer minutieusement l'histoire de la psychanalyse argentine, à l'affût du moindre détail lui ayant trait, souligne qu'il « *n'est pas facile de préciser la portée de cette diffusion, mais quelques chercheurs ont trouvé dans les journaux argentins de cette époque des articles se rapportant aux idées de Freud. De mon*

côté j'ai pu relever une certaine diffusion dans des groupes privés où se réunissaient des intellectuels comme Victoria Ocampo, figure culturelle importante de cette époque, propriétaire et animatrice de la revue Sur, à laquelle participait aussi Borges. Il est fort probable que Borges ait lu quelque chose de Freud, mais il ne l'a jamais reconnu, bien que plus tard il ait accepté très cordialement de faire des conférences dans les institutions psychanalytiques » (2004, p. 19).

Voilà que la psychanalyse, en plus de ne pas être largement connue à l'époque, est, de surcroît, loin de faire l'unanimité auprès de la poignée d'intellectuels et/ou médecins qui en ont eu vent. Il faut dire que le paysage sociétal argentin de l'époque était, tel que décrit dans cet article, tiraillé entre un lourd conservatisme qu'entretenait la religion et des éclats d'anticonformisme mal accueillis y compris au sein de l'intelligentsia. Ne faisant pas l'exception, la psychanalyse semble avoir, à son tour, dépendu de ces affrontements entre quelques élans avant-gardistes et originaux et des forces plus conservatrices et traditionnelles comme par exemple l'orientation marxiste que la liberté supposée à la psychanalyse pouvait déranger... Ceci dit, Gilda Sabsay Foks certifie que le mouvement psychanalytique s'est malgré tout rapidement affirmé grâce à ses fidèles partisans argentins dont Pichon-Rivière, elle écrit : *« D'après mes connaissances, les premières personnes à étudier systématiquement Freud furent Enrique Pichon Rivière et Arnaldo Rascovsky. Pichon Rivière provenait de la psychiatrie et Rascovsky de la pédiatrie. Cárcamo se joint à ce groupe(...) Il était médecin d'une salle de clinique médicale de l'Hôpital-Ecole de Buenos Aires. Là il fait connaissance d'un psychothérapeute profane, Mapelli, qui réalisait des merveilles avec la parole, avec la suggestion et même avec l'hypnose (...) [et] décide d'aller en France faire sa formation avec Paul Schiff. À Paris, il connaît Garma, psychanalyste espagnol né à Bilbao, qui vécut tout petit à Buenos Aires avec ses parents, puis retourna en Espagne. Il fait sa formation à l'Institut de Berlin avec Theodor Reik » (2004, p. 19)*

A présent que ce survol de l'histoire de la psychanalyse argentine s'amarre à une époque où le mouvement, jusque-là tâtonnant et timide, commence à prendre des airs d'école, j'ai l'intention de procéder à un arrêt sur image pour m'attarder sur la contribution d'Enrique Pichon-Rivière, père de la théorie du lien et l'une des références les plus importantes de cette thèse.

2. Ensuite, Enrique Pichon-Rivière, vie et œuvre d'un chef de file

« Pour apprendre une théorie, c'est-à-dire se l'approprier et l'utiliser dans une pratique de travail, il faut qu'il y ait identification à un maître qui ne déçoive pas l'attente de création. Pichon Rivière m'a transmis une telle méthode pour penser la clinique du lien et celle de la souffrance, et maintenant, je vais tenter de mettre en pratique son enseignement ».

Rosa Jaitin (2002, p. 141)

2.1. Vie

Pourquoi sa vie ? Parce que l'un des objectifs de cette thèse est de faire connaître la théorie du lien en psychanalyse ainsi que son père fondateur dans la foulée, mais aussi parce que ce dernier, Pichon-Rivière en l'occurrence, est le premier à soutenir l'idée que chaque théorie serait forcément autobiographique puisque, écrit-il dans son ouvrage *Le processus groupal* : *« le schéma de référence d'un auteur ne se structure pas sous la forme d'une organisation conceptuelle : il est basé sur le fondement motivationnel des expériences qu'il a vécues. C'est à travers ces expériences que le chercheur construira son monde interne, habité par des personnes, des lieux et des liens qui s'articulent avec un temps propre, dans un processus créatif, pour former ensemble la stratégie de la découverte »* (Pichon Rivière, 1975, cité par Rosa Jaitin, 2002, p. 142). Par ailleurs, les disciples de cette école racontent souvent Pichon-Rivière, dans un va-et-vient, selon une méthode à présent assez familière à la psychanalyse, entre vie et œuvre. Une telle lecture personnalisée, humaniste m'enthousiasme à mon tour car avec Freud, nous avons déjà une bonne illustration de l'intérêt d'une épistémophilie conjointement et simultanément tournée vers personne et scientifique, vie et œuvre. Voilà pourquoi je me permettais d'énoncer qu'en matière de psychanalyse, pareille démarche n'est plus sujette à plaidoirie.

Enrique Pichon-Rivière est né à Genève le 25 juin 1907 de parents d'origine française, il est le benjamin d'une fratrie de six enfants et n'apprendra qu'à l'âge de six ans qu'il est le seul enfant de sa mère et que ses cinq frères et sœurs en sont les neveux du moment que son père avait épousé sa belle-sœur après le décès de sa première femme et mère de ses cinq premiers enfants. Pichon-Rivière retient cette découverte comme un moment crucial de son développement et en écrira *« Nous étions six frères et sœurs : deux filles et quatre garçons. Je suis le plus jeune. C'est là que se situe le premier conflit : mon père s'est marié avec sa belle-sœur car son épouse était décédée. Du premier mariage*

étaient nés cinq enfants, et je suis le seul enfant issu du second. » (Pichon Rivière cité par Jaitin, 2002, p. 143).

Néanmoins, ce fut loin d'être le seul « signifiant énigmatique » de son enfance pour parler comme Laplanche. Quand il avait trois ans, sa famille débarquait au beau milieu de la forêt vierge du nord-est argentin, son père, ayant entamé une carrière militaire de laquelle il a été exclu vu des opinions politiques de gauche, s'est trouvé mené par son ambition de monter une entreprise, de Genève à Londres pour élire enfin domicile en pleine forêt argentine. C'est ainsi que Pichon-Rivière a grandi baignant dans la culture indigène guarani. Il s'agit d'une autre période marquante dans sa vie et Pichon-Rivière en dira en 1975 : *« Je pourrais dire que ma vocation pour les sciences humaines est née de la tentative de résoudre ce conflit entre deux cultures. En raison de l'émigration de mes parents de Genève au Chaco, j'ai été, dès l'âge de 4 ans, à la fois le témoin et le protagoniste de l'insertion d'un groupe minoritaire européen dans un contexte de vie primitive. Mon intérêt pour l'observation de la réalité trouve ses racines dans le mythe et la magie »* (Pichon-Rivière, 1975 cité par Jaitin, 2002, p. 144) et Rosa Jaitin (2006), sa disciple, témoignera : *« Cette pluri-appartenance culturelle a été une source importante de sa création »* (p. 74). Il reviendra, à plus d'une occasion, sur la vivacité du souvenir de cette enfance au Chaco ; Rosa Jaitin (2006) toujours, en donne un parfait exemple quand elle décrit un Pichon-Rivière qui *« raconte sa peur, étant thérapeute et ayant eu à affronter un patient de l'hôpital qui l'avait attaqué avec un couteau, et il la rapproche de ses rencontres avec les pumas dans la jungle. Sa réaction avait été la même que dans la nature : rester immobile »* (p. 74).

Je ne peux pas m'empêcher d'interrompre ces passages biographiques le temps d'ouvrir une parenthèse se rapportant à une frappante analogie dans les parcours de vie, ou du moins d'enfance, entre Enrique et un certain Sigismund qui aurait peut être contribué à aiguiller la sensibilité du premier à l'œuvre du second : des demi-frères et des demi-sœurs tout autour mais une mère fiable et aimante, une première tranche de vie marquée par l'immigration vers le même âge et la phobie infantile : train pour l'aîné, intempéries, attaques indiennes et animales pour le second, un Alphonse Pichon qui, par les circonstances de son exclusion du corps militaire pour opinions politiques, n'est pas sans rappeler un certain Jacob attaqué dans ses croyances et appartenance sémite, tous deux, par ailleurs, pères de famille à qui les difficultés financières ont donné des ailes... Sinon, il y a

aussi les études de médecine, la passion pour l'art, et bien entendu la psychanalyse mais aussi l'expérience de la marginalisation professionnelle en grande partie à cause de cet anticonformisme d'analyste : Si Freud a été exclu de la société des médecins de Vienne, Pichon-Rivière « *première figure marquante de la pensée psychanalytique dans le milieu psychiatrique, [...] comme beaucoup d'autres, a subi une discrimination en tant que psychanalyste. Il a été chassé de l'Hôpital Neuropsychiatrique des Hommes où il dirigeait un service* » (Sabsay Foks, 2004, p. 19), autant d'arguments plaidant en faveur d'une intéressante analogie entre deux parcours de vie pas tout à fait typiques.

Pour revenir à Pichon-Rivière, c'est à 18 ans qu'il s'installe à Buenos Aires où il entreprend d'étudier la médecine et Rosa Jaitin (2002) mentionnera : « *Il obtient finalement son diplôme, malgré la vie de bohème qu'il mène dans la grande ville* » (p.145).

Journaliste à *La Nación* et *La Prensa*, il noue des amitiés avec d'illustres artistes argentins : Roberto Arlt, écrivain, Valle Planas, peintre et artiste plasticien. « *Dans son cabinet, se rappelle Rosa Jaitin, il avait des tableaux d'artistes connus mais aussi de patients de l'hôpital* » (2002, p. 145). Pichon-Rivière était, par ailleurs, fan de football et organisait des matchs avec les patients de l'hôpital, jeu qu'il ne ratera d'ailleurs pas en termes de psychanalyse de groupe. Ses connaissances et disciples lui ont également connu, à cette période-là, des activités engagées, militantes comme collaborer « *avec les mouvements d'aide aux réfugiés, surtout les Espagnols républicains* », et participer « *activement aux groupes d'opposition contre le fascisme, comme le feront tous les membres fondateurs de l'APA (Association psychanalytique argentine)* » (Jaitin, 2002, p.145)

Voici venir ses expériences en milieu psychiatrique : en psychiatrie infantile d'abord, à l'asile de Torres, dans un foyer d'enfants oligophrènes dans la province de Buenos Aires ; puis, durant une quinzaine d'années, auprès d'adolescents et adultes à l'hôpital psychiatrique Borda pour hommes.

En 1940, commence officiellement l'ère pichonienne psychanalytique du moment que Pichon-Rivière se ligue à ses collègues Cárcamo, Langer, Garma et Ravscovsky pour fonder l'Association psychanalytique argentine « *dans laquelle il continuera à travailler jusqu'à sa mort, malgré les dissensions qui provoqueront la séparation en deux groupes, « Plataforma » et « Documento », en 1973. Il est aussi membre de l'Association de*

psychothérapie de groupe (années 1950), et il fonde l'IADES (Institut argentin de sciences sociales), avec José Bleger, David Liberman et Fernando Ulloa. Cet institut deviendra plus tard la première école privée de psychologie » (Jaitin, 2002, p. 145).

C'est un portrait d'homme passionné, créatif et éclectique sur lequel s'accordent tous les témoignages (Sabsay Foks, 2004 ; Resnik, 2004¹ ; Berenstein et Puget, 2008 ; Ruiz Correa, 2009 ; Jaitin (2002, 2006) ; Eiguer, 2002²). Pichon Rivière rendit l'âme en 1978. Ceci dit, je préférerais clore sur l'authenticité d'un vécu, d'un « éprouvé » dira Aulagnier, celui d'une Rosa Jaitin (2002) qui se souvient : « *le samedi 27 juin 1978, à 10 heures du matin, j'ai reçu l'appel de Marcelo Pichon, le plus jeune des fils de Pichon Rivière. Il me dit de ne pas venir à notre séminaire habituel du samedi midi car Pichon avait été victime d'un arrêt cardiaque pendant la nuit. Marta, sa secrétaire, l'avait retrouvé comme endormi. Ainsi se termina sa lutte contre une longue maladie. Sa maison et son cabinet regorgeaient de livres et d'œuvres d'art que l'on peut voir aujourd'hui à l'école de psychologie sociale de Buenos Aires* » (p. 145).

2. 2. Œuvre

2. 2. 1. Survol des principaux apports

Il m'a semblé illogique et lacunaire de s'attaquer directement après le personnage de Pichon-Rivière à sa théorie du lien car celle-ci s'inscrit dans une suite d'idées, un œuvre à paliers théoriques où Pichon s'est montré novateur en faisant preuve d'une interrogation perpétuelle et évolutive de la théorie psychanalytique classique. C'est dire à quel point l'ambition de récapituler un tel œuvre en quelques lignes s'annonce ardue et difficilement cernable. Un autre article de Rosa Jaitin intitulé Théories et méthodes de formation à l'école de Pichon Rivière (Buenos Aires) m'a inspiré l'idée d'un exposé chronologique des principaux apports pichoniens, elle remarque que l'on pourrait « *selon une lecture chronologique de son œuvre, distinguer trois étapes : les années 1940-1950, les années 1950-1960 et les années 1960-1978.* » (Jaitin, 2002, p. 145). Ainsi, j'ai l'intention de suivre cette même logique car elle a le mérite de mettre en valeur les progression et

¹ En préface à « Théorie du lien » suivi de « Le processus de création » de Pichon-Rivière. Editions Erès, 2004.

² Repéré le 05/12/2014 à <http://psy.francoarg.asso.free.fr/Conferences/Pichon/eiguer.htm>

continuité que je viens de rapporter des idées pichoniennes et puis, par-dessus tout, de laisser voir venir plus naturellement, en la plaçant dans son contexte d'émergence, « notre » théorie du lien. L'exhaustivité dont on connaît déjà le caractère de leurre n'est nullement ce qui sera visé, une sélection des apports-phares sera, dès lors, inévitable. Je dois quand même en toucher deux mots au lecteur question qu'il soit au moins avisé des critères de sélection : critère de la chronologie d'abord comme Rosa Jaitin, c'est ce que j'annonçais il y a quelques lignes mais aussi le critère de l'importance en termes d'influence et de décisivité des apports retenus dans la sculpture des singularités de l'œuvre pichonien avec un léger écart dans l'impartialité faisant qu'un penchant pour les apports me semblant davantage articulés à la théorie du lien sera fort probablement ressenti.

La période 1940-1950 est désignée par Rosa Jaitin comme étant celle de la recherche en psychiatrie. Il va sans dire qu'il s'agit d'une recherche concomitante des débuts de la pratique psychiatrique par Pichon Rivière, Jaitin (2002) retient alors que cette « *première étape est consacrée au domaine de la psychiatrie générale infantile, aux névroses et aux psychoses* » (p. 146). Au même moment, « *Pichon Rivière poursuit ses études sur la pathogénèse et la dynamique de l'épilepsie, sur la médecine psychosomatique, sur les migraines et les troubles dermatologiques. Psychanalyse de la mélancolie est daté de 1946. Entre 1944 et 1946, il écrit ses articles sur la valeur de l'inquiétante étrangeté chez « Le comte de Lautréamont » (Pichon Rivière, 1946), sur « Picasso et l'objet esthétique » (Pichon Rivière, 1944). La question de l'épilepsie le pousse à s'interroger sur la question du rythme* » (p. 146). Le foisonnement de ces intérêts débouche alors sur deux apports princeps : une représentation nouvelle et une théorie de la maladie mentale puis la notions de Protoschéma corporel et celle, corollaire, de Rythmes originaires. Le premier travail découle de la confrontation directe avec un milieu institutionnel qui marginalise le malade mental, une confrontation qui permet surtout à Pichon Rivière de prendre conscience de la grande importance du groupe en rapport avec la maladie mentale. Cette expérience sera le bourgeon qui fleurira progressivement dans son idée d'« *un noyau pathogène central de nature dépressive dont résultent tous les cadres cliniques* » (Jaitin, 2002, p. 148) ce qui suppose, chez tout un chacun, l'existence d'un noyau pathogène central. Ce noyau, d'essence dépressive donc, se présente justement comme une sorte de fond meublé par une « *dépression de base* ». L'hypothèse pichonienne novatrice de la maladie mentale peut ainsi être sommairement récapitulée dans l'idée de cette « *dépression de base* » qui serait, à

la fois, à l'origine de la décompensation comme du déclenchement d'un processus thérapeutique. Sa deuxième idée-phare datant de cette première période de l'œuvre est, je le rappelle, celle du Protoschéma corporel. Cette dernière naquit dans la remise en question du concept de « schéma corporel » insuffisamment inscrit selon Pichon Rivière dans un axe diachronique. Il tente ainsi de pallier cette lacune en proposant le « Protoschéma corporel » lequel « *se construit pendant le temps de la vie fœtale par les stimulations intéroceptives et proprioceptives de la vie intra-utérine* » et c'est ainsi, de fil en aiguille, qu'il en arrive à stipuler l'existence d'un rythme biologique qui contribue à assoir ce « protoschéma corporel », c'est qu' E. Pichon Rivière « *conçoit l'expérience de satisfaction comme une situation paradigmatique où, dans l'écart entre le besoin et la réponse, la demande et sa satisfaction, se construit la représentation d'un rythme* » (Jaitin, 2002, p. 148).

De cette idée de l'intériorisation précoce d'une rythmicité et de la perdurance de ses effets sur le lien, découlent deux autres intéressantes observations :

L'une d'ordre général, sorte d'axiome englobant les hypothèses pichoniennes exposées au fil des précédentes lignes et décisive pour se représenter le champ du lien, laquelle « *propose une conception du lien qui serait une structure bicorporelle et tripersonnelle marquée par le plaisir et la souffrance* » (Jaitin, 2002, p. 149).

L'autre relevant plutôt du contexte de la psychopathologie et relatant les dégâts ou défaillances de la rythmicité constatée par Pichon. Ce dernier parlera alors du « pathorythme » pour souligner « *la présence d'alternances entre des moments pathologiques, tels que des inhibitions et des accélérations, des rythmes lents, des décharges massives et des moments moins contrastés, plus constants* » (Jaitin, 2002, p.149).

La période 1950-1960 est celle où les travaux de Pichon Rivière se concentrent sur le groupe familial et ses rapports à la maladie mentale, résume Jaitin (2002). Je ne pourrai d'ailleurs avancer sans préciser qu'il s'agit de la « tranche de l'œuvre » qui se rapporte le plus au présent travail et celle, la plus à même de l'inspirer et de lui offrir un ancrage, une origination. Cette période sera alors fondatrice des principes de la thérapie familiale

psychanalytique en même temps qu'elle amènera le développement de deux cruciaux apports pichoniens : la notion de porte-voix¹ et la théorie du lien justement.

C'est donc en côtoyant la psychose que Pichon Rivière en arrive à l'envisager comme « *un émergent qui implique tout le groupe familial* » et le délire, à son tour et par conséquent, comme « *une tentative d'expression d'un conflit intrapsychique et intersubjectif* » (Jaitin, 2002, p. 149).

La notion de « porte-voix » découle donc directement de l'observation de cette forme d'« expression » chez le membre de la famille qui joue ainsi le rôle du « dépositaire ». En effet, Pichon Rivière adhère à cette hypothèse de Meltzer (1967) de l'école anglaise, dite Hypothèse dynamique des 3D, à savoir le dépositaire, le déposant et le déposé et stipulant que « *dans tout processus de maladie mentale, il y a un dépositaire de la maladie, le patient, qui fonctionne comme un porte-voix du groupe familial, qui, lui, est le déposant des fantasmes. Le déposé sont les fantasmes de la scène primitive de la castration et des peurs de base, c'est-à-dire la peur de la perte et la peur de l'attaque. Ces fantasmes et ces peurs seraient ceux qui tendent à être rejetés aussi bien par le patient que par la famille, qui tente de le marginaliser et de se marginaliser. Donc, pour soigner le malade, pour diminuer la ségrégation, produit du clivage et de la dénégation, il faut que la famille élabore l'angoisse que la maladie produit* » résumera efficacement Rosa Jaitin (2002, p. 149) pour montrer comment Pichon Rivière reprend, en effet, à son compte cette thèse des 3D et la même auteure clarifie ainsi en quoi Pichon Rivière considère le malade mental

¹ Rosa Jaitin revient sur d'importantes nuances théoriques à l'origine de sa préférence pour une traduction française du « portavoz » pichonien par « porte-voix ». Elle précisera dans son article « Théories et méthodes de formation à l'école de Pichon Rivière (Buenos Aires) » (2002) qu'« En France, le terme « portavoz » a été traduit par « porte-parole » ; néanmoins, il nous semble plus juste de parler de porte-voix, car le terme « voix » se réfère à des aspects plus archaïques de la personnalité, au moment de l'indifférenciation moi/non-moi. C'est pourquoi il paraît utile de distinguer le concept de porte-voix de celui de « porteparole », utilisé fréquemment en France, introduit par Piera Aulagnier (1975) et plus tard par R. Kaës (1994). Contrairement à P. Aulagnier (1975), pour qui la fonction porteparole de la mère constitue une aide pour la penser comme une articulation entre le processus primaire et le processus secondaire, pour Pichon-Rivière, le porte-voix groupal exprime un fantasme de l'ensemble, et dans ce sens introduit du primaire lié aux fantasmes individuels incorporés par le groupe. Pour sa part, R. Kaës (1994) situe le porte-parole comme un intermédiaire entre l'intrapsychique et l'intersubjectif ; il participe d'une double fonction, phorique et métaphorique, et serait un opérateur d'identifications » (p. 152).

comme « le membre le plus fort » du groupe familial, celui qui « *porte le poids du conflit en l'assumant, et ceci procure à l'ensemble du groupe une économie psychique* » (Pichon Rivière cité par Jaitin, 2002, p. 149) ; être « porte-voix », « dépositaire » n'est pas de ce point de vue-là donné à tous les membres de la famille, c'est une lourde charge d'être et de dire aux place et nom de tous pour « travailler », à travers la maladie justement, à ouvrir à sa famille les voies d'une éventuelle transformation. Rosa Jaitin (2002) écrit en ce sens : « *Le porte-voix qui, par son histoire personnelle, est très sensible au problème sous-jacent, détecte et explicite – agissant comme un radar – les fantasmes inconscients qui circulent dans le groupe. C'est ainsi que Pichon Rivière note que dans le dispositif groupal, le porte-voix permet d'énoncer les deux dimensions du drame (individuelle et groupale) ; d'un côté, il énonce le drame par l'histoire personnelle du sujet individuel, de l'autre il révèle l'implicite groupal* » (p. 150).

L'examen approfondi de ces souffrances dans les liens familiaux amène Pichon Rivière entre 1965 et 1966 à peaufiner ses conceptions de l'intervention thérapeutique auprès de la famille. Rosa Jaitin (2002) en récapitule l'essentiel au sein des huit points qui suivent :

- a) *Dans la situation d'un groupe familial en souffrance, il y a une situation implicite exprimée à travers le porte-voix, dépositaire des anxiétés et des tensions du groupe ;*
- b) *L'analyse des fonctions parentales perturbées ;*
- c) *L'analyse des idéologies et préjugés, « pensées conscientes, chargées d'émotion, qui sont conçues par leur "porte-voix" comme résultat du raisonnement » ;*
- d) *L'analyse des secrets familiaux ;*
- e) *L'analyse des mécanismes de clivage et déni ;*
- f) *L'analyse des mécanismes de ségrégation ;*
- g) *Les fantasmes de toute-puissance et d'impuissance projetés sur les thérapeutes en termes de transfert ;*
- h) *L'analyse de la situation triangulaire de base* (p. 150).

Il y a là conformément à ce qui a été annoncé au début de cette partie se rapportant à la deuxième période de l'œuvre pichonien un aperçu de travaux concernant le groupe familial, ses rapports avec la décompensation d'un membre de la famille, les intrications entre l'intra et l'intersubjectif, assise conceptuelle expliquant l'émergence du porte-voix ci-dessus décrit mais aussi souche d'une ramification vers la théorie du lien. Seule celle-ci n'est pas abordée au sein de la succession chronologique car elle fera par la suite l'objet d'un « zoom » à part.

La période 1960-1978 puise, quant à elle, ses savoir et savoir-faire dans le champ opératoire du groupe de formation.

Il serait bien utile de commencer par préciser comment Pichon Rivière (1965) définit le groupe en général. Il est, pour lui, cet « *ensemble de personnes liées par des constantes de temps et d'espace et agencées par une représentation mutuelle interne (dimension écologique), qui configurent une situation groupale et qui proposent explicitement ou bien implicitement une tâche constituant la finalité de celui-ci* » (cité par Jaitin, 2002, p. 159). Il n'existe ainsi point de groupe sans tâche laquelle est un organisateur groupal à part entière. C'est, en effet, note-t-il, « *à travers la tâche réalisée dans des groupes de soin* » que « *le sujet acquiert ou récupère une pensée discriminative sociale, raison pour laquelle il se produit progressivement et à travers l'apprentissage une expérience correctrice ; le patient atteint la conscience de son identité et de celle des autres, à un niveau réel [...] La finalité générale du groupe de soin est de rendre explicites les craintes de base. C'est ainsi que l'apprentissage, la communication, l'explication et la résolution de tâches coïncident avec la cure. Il s'est créé ainsi un nouveau schéma référentiel* » (cité par Jaitin, 2002, p. 160). Ce qui nous mène sur les pas du « schéma référentiel », à son tour, lequel est présenté par Pichon Rivière (1969b) comme l'« *ensemble d'expériences, de connaissances et d'affects, avec lequel l'individu pense et agit* » (Jaitin, 2002, p. 166).

A présent que ce glossaire pichonien est tiré au clair, l'idée maîtresse à retenir des travaux de cette période sur les « groupes de soin » plus largement et le groupe de formation précisément, serait cette offre « groupale » unique en son genre en matière de nouage entre tâche et apprentissage. Unique en son genre car faisant que l'expérience correctrice, celle de la modification, de la transformation de son propre schéma référentiel, est impossible en dehors d'une immersion dans le groupe ; cette hypothèse est ainsi valable autant pour l'analysant (groupe de soin) que pour l'apprenant (groupe de formation) chez qui cette potentialité commune de perpétuelle adaptation, contenue en force dans le gérondif, incarne la preuve infaillible d'une intersubjectivité nourricière et « réorganisatrice » de l'espace intrasubjectif.

S'il me faut trouver une conclusion synthétique de l'essentiel de ces apports en même temps qu'une transition vers notre zoom sur la théorie du lien, je ne pense pas pouvoir trouver meilleure récapitulation que la suivante : « *Selon Pichon Rivière, le sujet est le résultat de l'interaction entre le monde interne (intrasystémique) et le monde*

extérieur (intersystémique). La relation intrasystémique agit dans le domaine de la topique psychique où les objets et les liens s'introjectent. Cette dimension intrasubjective donne sa forme au monde interne. Ce système se met en relation avec le monde externe par des mécanismes de projection et d'introjection. Il fait intervenir quatre principes qui régissent la configuration de la structure – polycausalité, pluralité phénoménologique, continuité génétique et fonctionnelle et mobilité des structures –, auxquels il ajoute les notions de lien et de porte-voix » (Jaitin, 2002, p. 147).

Je ne m'étalerai pas davantage, en ces espace et temps, sur les travaux de Pichon-Rivière. La notion de porte-voix, ayant été présentée, il serait grand temps de « prendre par ses cornes » la théorie du lien.

2. 2. 2. Zoom sur le « Vinculum », la théorie du lien

« Dans le lien, tout est impliqué et tout est intriqué »

Pichon Rivière, La théorie du lien (1985), p. 49

Rien de plus logique que de partir de la définition du lien par Pichon Rivière (1975) lui-même. Il note : *« l'investigation psychanalytique de ce monde interne m'a conduit à élargir le concept de relation d'objet en formulant la notion de lien. Je définis celui-ci comme une structure complexe qui comprend un sujet, un objet et leur interrelation mutuelle avec des processus de communication et d'apprentissage. Ces relations intersubjectives s'établissent sur la base des "besoins", fondement et motivation du lien. Ces besoins ont une nuance et une intensité particulières dans lesquelles intervient le fantasme inconscient. Tout lien implique l'existence d'un émetteur et d'un récepteur, d'une codification et d'une décodification d'un message. »* (Cité par Jaitin, 2006, p. 75).

J'ai pensé qu'une façon possible de familiariser le lecteur avec la théorie pichonienne du lien serait de lui concocter un « pot pourri » d'idées faisant office de définitions et de descriptifs les plus parlants. J'y vois quelques intérêts de type : lui permettre un temps autonome de découverte et de se faire sa propre idée surtout si je retarde les commentaires additifs et si je fais attention au choix des citations et à leur succession surtout ; celui également de lui présenter d'autres noms de l'école argentine dont une majorité est constituée par des disciples directs de Pichon. Ce pot pourri sera ensuite clôturé par une série de commentaires sur la théorie elle-même, son aspect novateur mais surtout l'argumentaire de la grande importance que continuera à lui accorder ce travail.

Notion complexe, le lien est ainsi une sorte de matériau, de contenu caractéristique de l'espace intersubjectif. Roberto Losso (2000) témoigne du fait que Pichon Rivière répétait : « *il n'y a pas de psychisme en dehors du lien à l'autre* » (cité par Joubert, 2004, p. 165). Ce nouvel espace sur lequel s'ouvre le territoire psychanalytique donne naturellement à réfléchir sur les rapports entre les deux espaces qui se présentent comme deux « scènes » différentes de jeu dramatique d'un même acteur. Rosa Jaitin revient alors, entre autres, sur comment Pichon Rivière aborde et cadre les ponts jetés ainsi, via sa théorie du lien, entre les espaces intra et intersubjectif. « *Les réactions intersubjectives ou structures internalisées de liens articulés dans le monde interne, conditionneront les caractéristiques de l'apprentissage de la réalité. Cette transmission (apprentissage) sera facilitée ou elle rencontrera des obstacles, selon que la confrontation entre le lieu de l'intersubjectif et celui de l'intrasubjectif sera dialectique (j'ajoute, source de transformation) ou dilemme (je complète, confrontation clivée et stéréotypée)* » (Pichon Rivière cité par Jaitin, 2006, p. 75)

Fernando Taragano (2004) viendra confirmer cette idée en écrivant : « *avec sa théorie du lien, il parvient à effectuer le saut qualitatif d'une théorie psychanalytique principalement intrapsychique à une psychiatrie sociale qui considère l'individu comme une résultante dynamico-mécaniciste, non de l'action des pulsions et des objets internalisés, mais du jeu réciproque qui s'est instauré entre le sujet et les objets internes et externes, en une relation prédominante d'interaction dialectique, laquelle s'exprime au travers de conduites déterminées. Cela lui permet de concevoir une psychiatrie centrée sur l'étude des relations interpersonnelles, [...] dynamique, qu'il construit à partir des postulats de la psychanalyse* » (p. 18)¹.

Ceci dit, les espaces intra et intersubjectif ne suffisent pas à cartographier toutes les attaches de la vie psychique du sujet selon Pichon Rivière et ce dernier conceptualise un troisième espace, transubjectif pour que le lien inconscient se définisse enfin à trois niveaux : « *intrasubjectif (intrapsychique), intersubjectif (communication) et transubjectif (apprentissage). Cette articulation, il la réalise en introduisant au niveau intrasubjectif la notion de « tiers », « car le lien est une relation bicorporelle mais tripersonnelle. Bicorporelle parce qu'il y a deux corps et tripersonnelle puisqu'il y a présence d'un tiers*

¹ En introduction à « Théorie du lien » suivi de « Le processus de création » de Pichon-Rivière. Editions Erès, 2004.

culturel et social, porteur de la loi : ce tiers est représentation et affect », reportera de lui Rosa Jaitin (2002, p. 154).

L'on comprend alors mieux le contexte d'émergence, pour pratiquer des termes pichoniens, de ce « besoin » de dépassement du paradigme classique qui a alimenté et motivé la théorie du lien. Pichon Rivière lui-même ainsi que ses disciples (Rosa Jaitin, 2002 ; Alberto Eiguer, 2002 ; Fernando Taragano, 2004) affirment que cette dernière est née dans une volonté de « révision » de la conception kleinienne de la relation d'objet que Pichon trouvait « *instinctive, limitée à la question du fantasme, ignorant le rôle de l'autre dans la construction du psychisme* » et c'est ainsi que « *dans un double questionnement, il interroge les sociologues et les psychanalystes. D'une part les psychologues sociaux américains, comme K. Lewin et G. Mead qui privilégient la structure sociale et les conséquences de la structure sociale sur l'individu, mais méconnaissent l'existence de l'inconscient. D'autre part les psychanalystes qui considèrent le monde extérieur comme un espace de construction des réseaux identificatoires. C'est dans cette polémique que se situe la théorie du lien* » (Jaitin, 2002, p. 153).

Ces différentes influences du « champ référentiel » de la théorie du lien, pour continuer à jargonner pichonien, se ressentent dans une théorie ambitieuse de recouvrir des parcelles du psychisme à première vue « étrangères » les unes aux autres ; l'une étant sous l'égide de perception et représentation propres ; l'autre exposée à une indomptable altérité, comme lorsqu'on ouvre les portes et fenêtres de sa maison parce qu'il faut absolument en changer l'air mais où l'on ne contrôle plus tout à fait ce qui peut affluer en provenance de l'extérieur. Pichon Rivière se penche alors sur ces courants d'air et envisage ces interfaces de contact, de rencontre entre le dedans et le dehors comme, à juste titre, le territoire dynamique, le champ de prolifération des liens. Il écrit : « *c'est pourquoi nous insistons que dans toute structure de lien comme interdépendance d'éléments, le sujet et l'objet interagissent en se nourrissant l'un de l'autre. C'est dans cette interaction qu'ils acquièrent une dimension intrasubjective. Ce passage ou internalisation aurait des caractéristiques déterminées par le sentiment de satisfaction ou de frustration qui accompagne la configuration initiale du lien, qui sera alors représenté comme un bon lien ou un mauvais lien* » (Pichon Rivière, 1951, cité par Jaitin, 2006, p. 75).

Et Rosa Jaitin ne manque pas de produire le descriptif du mouvement réciproque pour finir de configurer définitivement une circulation à double sens entre les deux espaces

car, à leur tour, « *Les réactions intersubjectives ou structures internalisées de liens articulés dans le monde interne conditionneront les caractéristiques de l'apprentissage de la réalité. Cet apprentissage sera facilité ou bien il rencontrera des obstacles, selon que la confrontation entre le lieu de l'intersubjectif et celui de l'intrasubjectif sera dialectique ou dilemmatique* » comme entreprend de les qualifier Rosa Jaitin (1983 ; 2002, p. 154).

Dans pareille conception biterritoriale, triterritoriale même du champ des liens, l'optique analytique s'élargit pour s'étendre, tel que l'annoncent les parties ayant devancé et préparé celle-ci, au dedans et au dehors, aux liens et aux relations d'objets, aux effets de l'absence et ceux de la présence, à la représentation comme à la présentation et examine, en conséquence une transformation double, parallèle et mutuelle du sujet et de l'objet. Ce n'est, à juste titre, pas par hasard qu'Isidoro Berenstein, l'un des chefs de file de la deuxième génération, dirais-je, de l'école psychanalytique argentine, lorsqu'il récapitule dans un article intitulé « *Théorie du lien et psychanalyse* » (2006)¹ les apports et incidences de l'arrivée de la première dans la seconde, il commence par installer l'idée maîtresse que les limites de la théorie analytique en ont subi une déformation, une sorte de phénomène tectonique, je dirais, incarné par la théorie du lien du fait que celle-ci a redéfini les contours et repoussé les limites de la psychanalyse. Il recense les retombées de ce phénomène et retient de nouveaux « reliefs » qu'entreprend désormais de s'approprier la théorie analytique et qu'il récapitule dans les rencontres et cohabitations entre des couples complémentaires et synergétiques : monde interne et monde externe ; objet et autre ; absence et présence ; identification et imposition et enfin Deux et Un.

Ce nouveau paysage psychique inclut, selon une si perçante métaphore de Berenstein déjà citée, tous les jusque-là « sans papiers », los indocumentados, écrira-t-il². Il parle ainsi de « zones » théoriques à la situation jusque-là ambiguë et agaçante parce que dans « l'entre-deux », le « pas tout à fait », psychanalytiques. Des contenus qui étaient « sans domicile fixe » en psychanalyse et qui ont acquis, au sein de cette nouvelle perspective, leur droit de cité.

Dans ce sillon d'un lien-séisme en psychanalyse, Berenstein et Puget (2008), refont alors la cartographie du territoire psychanalytique et en redéfinissent les nouvelles

¹ «Teoria vincular y psicoanálisis» (2006). La traduction du titre de l'article est de moi.

² *ibid.* p. 15

frontières. Tels que je les ai déjà annoncés mais pas suffisamment détaillés, les trois espaces psychiques qui forment ce territoire sont :

Un espace intrasubjectif où le sujet est sujet du monde intrapsychique et qui « évoque un monde intérieur où le moi est aux prises avec ses relations objectales, ou plus exactement avec des relations d'objet. La présence de l'autre, tout en étant nécessaire, est considérée comme accessoire, cet espace peut intrinsèquement fonctionner sans elle ; en cas de besoin, elle lui fait revêtir ses propres attributs. C'est à travers un voile ténu que sont perçus les autres, où même leur condition d'altérité est déniée ; on leur assigne une fonction et d'une certaine manière on les confond avec son propre monde » (p. 8)

Un autre intersubjectif où le sujet est sujet du lien et où « la présence de l'autre est inéluctable et elle conditionne l'existence même du lien, et simultanément d'un autre aspect du moi. C'est dire que la relation sera celle à partir de laquelle se crée le sujet du lien qui n'est pas du même ordre que le sujet du monde intérieur. Pour le lien, il est impossible de nier la présence de l'autre. Cet autre n'est pas le même. C'est un étranger, un alter radical qui lui donne sens et dont le moi essaiera de s'accommoder » (p. 8). Et c'est là que transparait un vrai indice de marquage d'un territoire nouveau, caractéristique du champ du lien qui inaugure une révision profonde dans la métapsychologie classique et qui n'est autre que cet « effet d'imposition » qu'évoquait Berenstein il y a quelques lignes justement et dont il coécrivra avec Puget (2008) : « Nous considérons qu'il s'agit d'un mécanisme différent de celui de la projection-introjection qui s'applique à la relation d'objet. C'est ainsi que le concept d'imposition commence à se séparer du concept de pulsion : cela donne un statut spécifique au devenir de l'imposition de l'altérité de chacun, qui donne naissance au lien » (p. 8)

Un dernier, transsubjectif, ou monde socioculturel qui « délimite et traverse les deux autres » du moment que « la représentation est au psychisme ce que l'air et les aliments sont au corps. C'est un élément vital pour sa constitution et son fonctionnement. Le fait de distinguer les différentes représentations, les mécanismes sous-jacents, la logique propre à ces espaces a une valeur heuristique. Néanmoins il va s'agir de travailler à partir de la mise en activité de représentations mais en tenant compte d'un autre concept, la « présentation », qui provient de la rencontre, de l'imposition de deux altérités ou plus et qui n'a pas d'antécédents » (p. 8)

L'expansion territoriale produite par la conceptualisation du lien dans la psychanalyse dont je parlais et que je viens de démontrer en appelant à la rescousse deux fervents partisans de l'analyse du lien : Puget et Berenstein, est à présent confirmée et ses retombées plus concrètes. Elle a ainsi imposé un changement de perspective sous-tendu par un élargissement de la matière analysable du singulier au pluriel offrant, entre autres, cette nouvelle possibilité de « *comprendre et entendre groupalement ce qui ne pourrait apparaître que comme des symptômes individuels* » (Blanchard et Savin, 2005, p. 9)

Il y a là l'un des aspects de l'originalité de l'œuvre pichonien lequel est en train de gagner en renommée, en reconnaissance et en mobilité. Il est, de ce fait, à approcher, non seulement comme une extension qui propose de compléter le paradigme classique dépassé dans ses pourtours de l'interne et de la relation d'objet et lancé sur le terrain du lien et de l'effet de rencontre, mais aussi, dans une optique épistémologique, comme une solution qui pourrait contribuer à « miraculer » la psychanalyse et en contrecarrer la crise. C'est l'idée que j'ai commencé à défendre lorsque j'ai exposé les malaises siégeant à l'origine de ce travail. Ceci dit, les psychanalystes de groupe, de famille et de couple ne lésinent plus aujourd'hui sur les nouveaux acquis permis par cette théorie du lien. Plusieurs parmi eux intègrent à leur pratique une psychanalyse du lien à part entière en même temps que les recherches et polémiques théoriques se poursuivent dans ce domaine. Et partant, il serait pertinent d'en donner une idée.

3. Enfin, devenir du legs pichonien : La psychanalyse du lien

3.1. Première génération : Les trois « psychoargonautes », à la vie à la mort !

Il s'agit de trois disciples mais aussi amis d'Enrique Pichon Rivière : Emilio Rodrigué, Armando Bauleo et Fernando Ulloa. C'est Rodrigué qui a choisi de désigner le trio par les « trois psychoargonautes », lui-même compris. Tous les trois argentins et décédés en 2008, Olga Ruiz Correa leur rend hommage et note : « *Les trois « psychoargonautes » sont partis – comme s'ils voulaient le faire ensemble – très vite l'un après l'autre, en février, en mars et en avril* » (2009, p. 211).

La même auteure témoigne du fait qu'ils « *avaient des liens très étroits avec E. Pichon Rivière [...], ayant une vocation commune pour la clinique, la recherche et pour la*

transmission de la psychanalyse, mais surtout pour les groupes « opératifs » à l'écoute psychanalytique à travers le référentiel « pichonien » avec lequel ils développent un enseignement-apprentissage créatif et transformateur. À la fois maîtres et apprentis, ils ont un engagement pour la production théorique et clinique d'une psychanalyse à l'écoute particulière de la dimension du social, du groupe et de l'institutionnel. Cela est évident dans leur production théorique et surtout dans leur enseignement, aussi bien universitaire que dans des groupes d'étude » (p. 211).

Je tâcherai, au sein des brefs paragraphes qui suivent, de récapituler l'essentiel des vie et œuvre de chacun. Je mettrai l'accent principalement sur ce qui fait, encore et toujours, l'originalité de ces personnages-piliers de la psychanalyse argentine, de l'aspect singulier de leur relation à Pichon Rivière et partant à la théorie du lien et leur contribution à faire connaître l'école argentine dans le reste du monde. Je me pencherai et croiserai, afin de construire ces « brèves esquisses référentielles » pour emprunter son expression à Olga Ruiz, deux articles à visée commune, celle de leur rendre hommage : celui de Rosa Jaitin (2008) et celui d'Olga Ruiz Correa (2009) justement.

Emilio Rodrigué était médecin, psychanalyste et écrivain. Né à Buenos Aires le 9 janvier 1923, sa décisive contribution à l'essor de la psychanalyse latino-américaine n'est plus à démontrer rien que par le fait qu'il ait été le premier biographe latino-américain de Freud. Cette expérience donnera la plus récente parmi les biographies du père de la psychanalyse « *Freud, le siècle de la psychanalyse* » (1995) publiée en France, en Argentine et au Brésil et fera dire à son auteur : « *Pendant les six ans où j'ai écrit la biographie de Freud, je me suis identifié à lui, et je me suis analysé jour et nuit* » (Jaitin, 2008, p. 166). Ruiz Correa (2009) constate que Rodrigué doit être le plus connu des trois psychoargonautes en Europe. Ce dernier fut « *analysé par Paula Heimann, puis contrôlé par Melanie Klein, formé ainsi dans le sérail de l'école anglaise, il a joué un rôle dans l'histoire de la psychanalyse en Argentine, puis au Brésil, en particulier à Salvador de Bahia. Il a connu personnellement des figures comme E. Jones, A. Freud, W. Bion, M. Klein, James et A. Strachey. Il a introduit en Argentine avec Arminda Aberastury la psychanalyse d'enfant ainsi que les théories de M. Klein et de Bion dans toute l'Amérique latine* » (Jaitin, 2008, p. 166). Formé en Europe donc, il ne tarda pas à apporter « la peste » en Amérique latine. Avant son départ pour Londres déjà et « *avec Marie Langer et Pichon Rivière, ils organisèrent les premiers groupes psychanalytiques en Argentine et en*

Uruguay, et ont publié ensuite le premier ouvrage élaboré ensemble sur ce thème. Ils fondent avec Grimberg l'Association argentine de psychologie et de psychothérapie de groupe ». Et à son retour d'Europe, « avec Arminda Aberastury, ils introduisent les idées de M. Klein et Bion en Argentine et en Amérique latine. Au cours des années 1960, il reste trois ans au Minnesota (USA) à l'« Austin Rigs Center » dans une communauté thérapeutique dirigée par Rappaport et Erikson. Tout de suite après, il publiera un livre relatant cette expérience. L'année 1971 marque sa rupture avec la psychanalyse orthodoxe. Il a toujours « osé » et suivi avec ténacité la force de ses désirs, vivant sa vie avec intensité dans un coin de Salvador, à Bahia, qu'il aimait tant » précisera Ruiz Correa (2009, p. 212). L'une des preuves en est la fondation de *Plataforma*, un groupe de psychanalystes didacticiens que Rodrigué avait créé avec Marie Langer, Diego et Giloux Garcia Reinoso après avoir été président de l'Association psychanalytique argentine. C'est pendant le congrès psychanalytique à Rome que ces quatre noms ont rompu avec l'IPA. Ceci dit, selon Rodrigué, « *Plataforma a été un mouvement violent et pas mûr, mais qui a eu un grand impact sur les institutions psychanalytiques, aux USA, en Suisse, Italie et en Amérique latine* » (Jaitin, 2008, p. 166). Néanmoins, il a eu l'incontestable mérite d'avoir « ouvert les portes aux psychologues argentins car l'admission à l'Association psychanalytique argentine était réservée aux médecins » (p. 166). Rodrigué, quand il revenait sur cet événement, commentait : « *Je suis un dissident de l'IPA mais non pas de la psychanalyse.* » (rapporte Jaitin, 2008, p. 167). Il a également été original pour avoir pratiqué une forme particulière de thérapie dite « shampoing » par les brésiliens et « saunas » par les espagnols car les séances durent de trois à quatre heures et sont destinées à des patients confrontés à des situations de tension ponctuelle. C'est aussi dans les années 1950 qu'il s'attaqua au travail avec les groupes « à une époque où cette pratique était très contestée » témoignera Jaitin (2008, p. 167).

Quant à Armando Bauleo, Il était aussi psychiatre et psychanalyste, groupaliste- prendra la peine de préciser Rosa Jaitin (2008)-, il était particulièrement proche de Pichon Rivière. Amitié et collaboration ont lié les deux hommes. Jaitin (2008) et Ruiz Correa (2009) rapportent toutes les deux la jovialité et l'humour connus de ce psychoargonaute que les « cariocas » avaient, en effet, baptisé l'« intellectuel joyeux ». Ce dernier « a fondé ou collaboré à diverses institutions de formation en Espagne, en Suisse, en Italie et au Brésil. Il a écrit de nombreux articles et plusieurs livres sur les groupes et les institutions. Sa pensée et sa théorisation exploraient aussi les questions politiques et sociales soulevées

par les institutions ». De l'œuvre pichonien, « *Il reprendra l'enseignement du groupe opératif créé par ce dernier, et le diffusera dans le milieu psychanalytique partout en Europe, tout en reformulant certains de ses aspects grâce à des apports personnels au niveau de groupes thérapeutiques, et des institutions* » notera Correa (2009, p. 213). Rosa Jaitin (2008), pour sa part, rappellera une autre facette cruciale de son travail, dans une approche groupaliste encore et toujours, et écrira : « *En Espagne, il dirige avec H. Kesselman la revue Clinique et analyse groupale. C'est là qu'il réalise des expériences créatrices dans le domaine de la pratique communautaire (dans les quartiers) et que l'on connaît sous le nom de « corridors thérapeutiques* » (2008, p. 171), expérience qui sortait ouvertement des sentiers battus de l'époque du moment que « *ce modèle groupal d'assistance dans les quartiers apparaît comme une option différente des politiques d'enfermement et de contrôle biochimique de la maladie mentale* ».

Pour sa part, Fernando Ulloa est né à Pigué (province de Buenos Aires) le 1^{er} mars 1924 dans une famille très aisée de l'oligarchie argentine, mentionne Rosa Jaitin (2008). Il étudie la médecine à l'université de Buenos Aires ; ce sont la psychiatrie et la psychanalyse qui l'attirent et il fut un disciple direct de Pichon Rivière. C'est à l'APA (Asociación Psicoanalítica Argentina) qu'il reçoit sa formation d'analyste. Il la quittera en 1971 pour fonder, avec des collègues, « Documento » un autre groupe idéologiquement proche de « Plataforma ». « *Il était le vrai créateur de l'analyse institutionnelle argentine* » précisera Jaitin (2008, p. 168) qui ne tardera pas à en donner la preuve rappelant que Ulloa « *était un des fondateurs de la faculté de psychologie de l'université de Buenos Aires. Il enseignait la clinique des adultes. Loin de poser la psychopathologie dans une perspective individuelle, il introduisit les « assemblées cliniques » où des centaines d'étudiants discutaient : « Ils étaient eux-mêmes objets de la clinique : ils s'observaient comme communauté* », dit Ulloa au Journal Pagina/12 en 2007. *Il a formé un grand nombre de psychologues au travail dans les institutions* » (p. 167). Ruiz Correa (2009) témoignera d'un même sens de l'engagement chez Ulloa lequel « *est le seul psychanalyste à avoir fait un doctorat de psychologie sociale à l'Université d'Iowa. Il a toujours défendu l'idée d'une psychanalyse intégrant la dimension sociale. Il a coordonné et supervisé de nombreux groupes de professionnels attachés aux commissions des Droits de l'homme et des « Mères de la Place de Mai* ». Mais aussi et « *comme beaucoup de professeurs et d'enseignants, il quitte l'Université en 1966, après la « Nuit des longs bâtons », où les étudiants ont été agressés par la police. Il reprit en 1970 jusqu'à l'installation de la dictature (1976) puis s'est exilé*

au Brésil, où il résida jusqu'en 1981. Il y forme des professionnels à Bahia et Rio de Janeiro ; et, à son retour, il s'engage dans la lutte pour les droits de l'homme ». Il conceptualise ce qu'il désigne comme étant la haine-sadisme, la cruauté mais aussi « la numérisation sociale ». « Dans ses études sur les effets de la répression militaire sur la subjectivité, il développe la notion de « cruauté » : « J'ai commencé à travailler la question de la cruauté à partir d'une expertise pour les Grands-Mères de la place de Mai, dans un cas judiciaire. La question formulée par les experts était : quelles sont les conséquences pour un bébé dont la mère a été torturée avec une dynamo, maintenue en vie jusqu'à l'accouchement et puis assassinée ? » La contrepartie de la cruauté est la tendresse pour Ulloa, constitutive du sujet social qui inclut le mode de vie : le logis, la nourriture et les bons ou mauvais traitements. Il a introduit le concept de « numérosité sociale » comme l'espace où se développent les techniques pour produire une « pensée critique », selon ses propres termes. Dans cette optique, il a travaillé sur des conflits dans des hôpitaux publics, dans des institutions éducatives, dans des quartiers et des communes et avec des groupes de professionnels. » Ruiz Correa (2009, p. 213) continue de peaufiner le portrait de ce personnage, humaniste et engagé, en témoignant qu' « à l'occasion de ses 80 ans, ses amis et ses collègues lui ont rendu hommage en publiant un ouvrage intitulé *Pensando Ulloa* (2005). Il se distinguait par sa sympathie, sa bonne humeur et sa passion pour l'exercice clinique, la tonalité affective de ses relations avec sa famille et ses amis et par l'ardeur avec laquelle il se consacrait à la transmission de la psychanalyse ».

Je conclurai cette présentation des psychoargonautes en soulignant l'importance du contexte géo-historico-politique qui a connu l'émergence de leurs travaux. J'aimerais attirer l'attention du lecteur et le persuader du fait que Pichon Rivière tout autant que les trois psychoargonautes n'auraient certainement pas épousé cette approche groupaliste ni eu ce « souffle contestataire » - dont Documento et Plataforma sont de pertinentes illustrations - s'ils n'avaient pas connu cette période aussi mouvementée et tumultueuse de la dictature en Argentine et la diaspora conséquente de professionnels et d'intellectuels... Jaitin (2008) revient sur l'effervescence idéologique de l'époque se manifestant entre autres par les dissidences décrites et note « Dans le Congrès international de psychanalyse de Rome (1969), Marie Langer dénonce la situation et met en question la formation des analystes. Bauleo et Kesselman organisent un contre-congrès, et ils contestent l'IPA qui ne prenait pas en compte les problématiques sociales, politiques et institutionnelles qui restaient toujours hors de toute discussion scientifique. Alors se crée « Plataforma Internacional »,

un mouvement contestataire qui rassemble des analystes italiens, suisses, argentins, entre autres. À leur retour en Argentine, ils organisent Plataforma Argentina, ce qui a pour conséquence la démission d'un important nombre d'analystes de l'IPA et c'est la première fois que se produit entre les analystes argentins une rupture pour des raisons politiques » (p. 171). Jaitin (2008) pointe ainsi clairement du doigt l'influence directe des mouvements politiques et sociaux sur le paradigme psychanalytique. Les dissidences dont il était question résultaient ouvertement d'une insatisfaction des analystes de l'époque du « potentiel de contenance » je dirais de la psychanalyse et ils devaient trouver absurde que la science qu'ils défendaient à bras-le-corps ne puisse pas répondre à leurs interrogations et contenir leurs attentes. Ruiz Correa conclut, à juste titre, son article en mentionnant que : « *Plusieurs hommages ont été rendus à ces trois psychanalystes argentins, qui ont été d'une certaine façon des pionniers dans de nombreux aspects de l'analyse de groupe. Un lien fraternel les unissait, aussi bien dans le parcours de leur vie que dans leur recherche d'une psychanalyse plus proche de l'intersubjectivité et de la réalité sociale* » (2009, p. 214). Et Jaitin (2008) surenchérit en insistant sur le fait que les psychoargonautes ont pu jouer « *un rôle majeur dans le mouvement psychanalytique argentin et international du fait de leur génie et de leur compréhension clinique. Ils ont contribué à l'élaboration d'une nouvelle psychopathologie non centrée sur l'individu mais sur la structure des liens. En ce sens, ils ont introduit de nouveaux dispositifs d'écoute groupale, conjugale, familiale et communautaire, en gardant une totale liberté de pensée* » (p. 173).

En effet, il suffirait de rappeler qu'« *avec l'impact de Mai 68, l'APA se divise sur la question de l'engagement politique. C'est l'époque où la psychanalyse entre dans les hôpitaux et les universités, tandis que l'influence lacanienne commence à croître. Sous la dictature de Videla (de 1976 à 1983), la pratique psychanalytique, comme tous les mouvements culturels, est branlée, les thérapies de groupe sont interdites. Pour de nombreux professionnels, c'est l'exil. Jorge Costantini explique le retour en force de la thérapie de groupe par « la nécessité de récupérer des valeurs de solidarité en temps de crise économique*»¹.

Je pense que pour avoir connu la dictature et l'exil justement, cette vague d'analystes argentins s'est remplie de contestation et tant qu'à faire, d'une envie de libération de la

¹ Repéré le 4/6/2014 à <http://www.psychologies.com/Therapies/Psychanalyse/Travail-psychanalytique/Articles-et-Dossiers/Les-Argentins-entre-tango-et-divan>

psychanalyse dans cette foulée résistante et engagée. C'est bien grâce à de pareilles circonstances que l'on se penche sur les liens sociaux, le groupe, l'intersubjectivité et la « subjectivité sociale » (Puget, 2004). Je vais clore avec un nouveau mea culpa. Une arrière pensée accompagnée d'un clin d'œil aux bouleversements politiques et sociaux que connaît la Tunisie ces dernières années (Depuis décembre 2010 et qualifiés de « Révolte tunisienne du 14 janvier 2011 »), se niche ici-même cherchant à déblayer le terrain à mes hypothèses à venir sur l'importance de laisser résonner deux « champs opératoires », en l'occurrence l'argentin avec le tunisien. J'y reviens ultérieurement au sein d'une lecture ad hoc.

3.2. Et la transmission continue, chronique d'une « Psy-mania argentine »

3.2.1. En général,

Dans sa note de lecture du livre de Plotkin intitulé « Histoire de la psychanalyse en Argentine – Une réussite singulière », Jacques Van Rillaer (2010) insiste sur le fait qu' « *Aujourd'hui, la capitale mondiale de la psychanalyse n'est ni Paris, ni New York : c'est Buenos Aires. Depuis la fin des années 50, l'ensemble de la vie quotidienne des Argentins s'est imprégnée d'idées freudiennes. Mario Plotkin, docteur en histoire de Berkeley, retrace l'histoire du Mouvement et de la culture psychanalytiques de son pays, de façon à comprendre pourquoi « quiconque, en société, dans une grande ville d'Argentine, oserait mettre en doute l'existence de l'inconscient ou du complexe d'Œdipe se trouverait dans la même position que s'il niait la virginité de la Vierge Marie face à un synode d'évêques catholiques »* »¹ (p. 13)

Dans un article du Figaro *madame* datant du 25 décembre 2012 et titré « Argentine, la psy-mania Enquête sur le boom de la psychanalyse à Buenos Aires », Pauline Damour témoigne, de même, du fait qu' : « *Il y a deux choses que les Argentins ne rateraient pour rien au monde : un match de foot et leur séance chez le psy. La terapia : ils en sont fous, en parlent tout le temps et en consomment toute leur vie. À raison d'un thérapeute pour près de 700 habitants, soit trois fois plus qu'aux États-Unis, le pays est un eldorado de l'inconscient. Buenos Aires compte 25 000 professionnels pour trois millions d'habitants*

¹ Note de lecture de Jacques Van Rillaer - SPS n° 293, hors-série Psychanalyse, décembre 2010. Repéré le 4/6/2014 à <http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?article1529>

selon l'APA, l'Association psychanalytique argentine. Un quartier leur est même dédié, surnommé « Villa Freud ». Politiques, artistes, chauffeurs de taxi, sans distinction de classe ou de moyens, tout le monde y passe. Même des gens à revenu modeste, grâce au remboursement partiel par la Sécurité sociale »¹.

Un autre titre hautement parlant « Les Argentins entre tango et divan »² de Claude Mary et Pascale Senk retrace une histoire particulière d'un pays nostalgique, celui des gauchos, de la pampa, du tango... ayant connu crimes contre l'humanité, déformation et dénaturation, disparitions, déchirures familiales, immigration et ambiguïtés identitaires... mal-être qui expliquerait l'attrait exercé par le divan. Les auteurs rappellent pour résumer la singularité du cas argentin qu' « Il y a vingt-cinq ans, un coup d'Etat marque le début de la dictature. Pour le peuple argentin, des blessures profondes viennent raviver leur traumatisme identitaire ancestral. Des milliers de familles subissent la perte brutale de filles, frères, parents, emportés du jour au lendemain par les hommes de mains du général Videla et à jamais portés disparus. Aujourd'hui, ce sont les enfants de ces « desaparecidos », la génération des 25 ans, qui se ruent dans les cabinets de consultation ».

Ce fut quelques extraits faisant à peine office de survol, d'aperçu, d'état des lieux général et actuel de la psychanalyse en terre argentine. Ce, question de ne jamais perdre de vue cette étroite connexion entre les terrains et les théories qu'ils occasionnent ou dont ils décident du devenir.

3.2.2. En particulier,

A présent, c'est, néanmoins et au-delà de cette floraison exponentielle d'un paysage psychanalytique argentin fort diversifié, encore et toujours le devenir de la théorie du lien qui m'intéresse particulièrement. J'y reviens alors incessamment. L'Association psychanalytique de Buenos Aires connaît dans les années 85 une apogée d'activités scientifiques se référant, fortes de l'héritage théorique groupaliste du lien, à la psychanalyse de couple et de famille, fait qui aboutira à la création, en 2001, d'un département de famille et de couple au sein de la même association.

¹ Repéré le 4/6/2014 à <http://madame.lefigaro.fr/societe/argentine-psy-mania-251212-330460>

² Article « Les Argentins entre tango et divan » repéré à Psychologies.com op. cit.

Janine Puget et feu Isidoro Berenstein, décédé en 2011, sont les « successeurs » dont les travaux et apports à cette théorie du lien se profilent comme étant les plus prometteurs à l'égard des projets de cette thèse.

Tous deux médecins, psychanalystes, membres de l'Association Psychanalytique de Buenos Aires, de l'Association Psychanalytique Internationale ainsi que de l'Association de psychologie et psychothérapie de groupe argentine, leurs publications dont quelques unes co-écrites, par exemple « Psychanalyse du lien dans différents dispositifs thérapeutiques » (2008), référence princeps pour ce travail, sont le fruit de longues années de collaboration et reprennent à leur compte cette expansion de la psychanalyse par le lien pour redessiner les contours de la nouvelle métapsychologie qui en découle.

Récapituler leurs recherches et apports est de ce fait une tâche ardue. J'ai choisi de m'y prendre comme je l'ai déjà et souvent fait dans le cadre de cette thèse grâce à une revue « kaléidoscopique » des thématiques maîtresses et déterminantes dans l'évolution de leur pensée tout en continuant à privilégier naturellement ceux que ce travail cherchera à se réapproprier.

Un concept du lien révolutionnaire en psychanalyse :

Je retiendrai, au sein des travaux de Puget et Berenstein deux aspects qui ne recouvrent pas à eux seuls tout le caractère révolutionnaire du concept du lien en psychanalyse mais qui le mettent néanmoins indiscutablement en exergue. Chez Berenstein, je rencontre une idée voisine de celle développée dans ce travail au moment de la mise à nu des malaises, celle de l'éventuelle aptitude de l'intégration du lien en psychanalyse à en résoudre la crise. Berenstein (2001) écrira, à juste titre et si significativement en préambule à un article où il argumente la nécessité des revue et correction de la psychanalyse dans ses méthodes et applications : « *Le moment est propice pour réfléchir à notre pratique étant donné la période de crise qu'elle traverse* » (p. 231) et ce, pour ne pas tarder quelques lignes plus tard à introduire la solution d'en élargir le champ au lien « *au sens d'une structure inconsciente qui lie ensemble deux ou plusieurs sujets déterminés à la base par une relation de présence. [...] De là est dérivé ce que nous appelons « ce qui est du ressort du lien » ou « de l'ordre du lien » (Berenstein et Puget, 1988). [...] Je commencerai tout d'abord par dire que nous allons mettre en relation et différencier deux champs appelés relation d'objet et lien entre sujets. Cette perspective*

ouvre sur la question du sujet, du lieu de l'autre – qui est à distinguer de l'objet interne et de la notion d'objet externe, de la réalité interne et de son rapport à la réalité externe, du semblable et de ce qui est de l'ordre de l'étranger de l'autre dans le lien entre sujets » (Berenstein, 2001, p. 235)

Janine Puget (2005) confirmera et ajoutera, ailleurs, en précisant encore cette notion de lien qui ne cesse pas d'évoluer et de se voir peaufiner, chez ces deux auteurs, les contours d'une nouvelle métapsychologie et d'une nouvelle variété clinique comme « *une entité qu'avec Berenstein (2001) nous appelons aujourd'hui le deux qui [...] se détache nettement de la relation que nous appelons le un. [...] Le deux est une entité à part entière et ne sera jamais le résultat d'une transformation de l'un* » (p. 61) et je terminerai avec ce premier point en pointant justement ce dernier « principe » imposé par le lien et qui me semble être le plus novateur dans la mesure où il est fondateur de l'idée de l'hétérogénéité constitutionnelle et fonctionnelle des territoires de l'un et du deux, de l'intra et de l'intersubjectif, objet d'ailleurs du second point retenu.

Des espaces hétérogènes de constitution de la subjectivité :

Je pense que la meilleure façon de se faire une idée de cette différence, « difféérance » préférera Puget (2005, 2008) en s'inspirant de Derrida et j'y reviens, passerait par l'étape de se représenter un cadre revisité dans l'espace et dans le temps : deux subjectivités en branle distinctement selon qu'il s'agisse de celle du sujet de l'inconscient « enfermé » dans la répétition, le refoulement et la réminiscence, espace meublé par la prédominance du temps passé donc ou qu'il s'agisse de celle du sujet du lien, territoire de l'instantané, l'inédit, l'aléatoire où prévaut un présent en mode « présentiel » de surcroît. Ce sujet dédoublé autant que son abord par la psychanalyse d'ailleurs sont contraints de faire le deuil d'une illusion de la mêmeté et de la constance du sujet. La conceptualisation de cette « difféérance » chez Puget et Berenstein (2008) aboutira à la distinction de structures stables et prédéterminées, domaine de l'un d'un côté et d'ensembles en devenir, en mode gérondif ajouterai-je, et domaine du deux, du lien donc, de l'autre. Les premières sont « *en quelque sorte déjà établies, tout en restant perméables à l'enrichissement par l'incorporation de nouvelles présences. Celles-ci prennent forme dans le cadre de la « tyrannie » du corps, de l'œdipe, de la famille et de l'Etat* » et conclura par : « *Ici, en quelque sorte, un déterminisme psychique fort ou faible a sa place et a sa force explicative* ». Les seconds se présentent, par contre, comme « *un monde en « état de dispersion » [...] ou comme je*

l'appelle un monde de sable, sur lequel à tout moment il faut inventer une nouvelle manière de « faire » sur ce sable, de « faire ensemble ». Les nouvelles configurations sont aléatoires, qu'elles concernent la formation d'un couple, d'une famille, d'un groupe, d'une communauté, ou que leur point de départ soit un événement ». Ainsi, « « Construire sur le sable » n'est pas du même ordre qu'ajouter des briques à une structure stable » résume Puget (2005, p. 63).

La question corolaire, cruciale et épineuse de l'interface :

J'ai promis, il y a quelques lignes, que j'allais revenir sur cette notion de différence, c'est bel et bien le moment car celle-ci tombe à pic pour introduire ce point concernant « l'interface ». « Différence » ne remplit pas, selon Puget et Berenstein (2008), parfaitement tous les aspects distinctifs de ces lieux et réalités de la constitution subjective. Ils lui préféreront « différence » car celle-ci apporte une nuance supplémentaire, une sorte de diffraction générative d'inédit, créant de la bifurcation, qui s'ajoute à la simple différenciation et dont voici une meilleure explicitation par Puget elle-même :

Pour le lien, le concept de « différence radicale » peut être invoqué, mais il n'est pas suffisant pour penser à un espace qui advient. C'est pour cela que j'ai adopté l'idée de la « différence » derridienne qui parle d'un espace qui advient et d'un entre-deux infranchissable. [...] Il s'agit donc d'établir en quoi différent la relation (d'objet) et le lien, celui-ci étant un espace qui advient et dans lequel se construisent les sujets en fonction d'un « faire ensemble ». Ces deux entités hétérogènes ont chacune leur spécificité, leurs conflits, leurs productions subjectives. A ceci viennent s'ajouter les conflits qui proviennent de la superposition de l'Un et du Deux, ce qui crée une interface. (Puget, 2005, p. 60).

La clinique vient à notre rescousse pour arriver à se représenter une telle interface laquelle couvre simultanément les « infiltrations » entre espaces, les circulations qui bien qu'inévitables et essentielles à la constitution subjective n'empêchent pas l'interface de fonctionner comme un gardien des spécificités, d'entretenir l'étranger et le dissemblable en vue de « protéger » chacun des espaces. L'interface me rappelle personnellement la conceptualisation de l'enveloppe par Anzieu avec ce double rôle de communication avec l'au-delà des limites du monde interne tout en le séparant à jamais de son homologue externe et autre (non-moi). On assiste aisément par exemple « *en psychanalyse familiale, (à des) contenus affectifs qui appartiennent à l'espace intime [...] viennent circuler dans le champ du lien* » (Berenstein et Puget, 2008, p. 97). Les effets cliniques de l'interface, cela va de soi de par sa nature mixte même, donnera du fil à retordre autant aux sujets du lien

qu'à son analyste, protagoniste à part entière dans l'espace du lien. Janine Puget tente d'en démêler les vicissitudes et de trouver, malgré tout, une sorte de « mode d'emploi » d'une interface toujours en mouvement. Une solution serait alors de « *distinguer et différencier les signifiants correspondants à chacun des trois espaces. Parfois apparaît une différence nette et précise, mais il arrive également que les espaces se superposent, induisant en erreur aussi bien le patient que l'analyste* ». Ainsi, « *d'un espace à l'autre les déplacements sont possibles mais pas à l'infini, et leur discontinuité contraint le moi à opérer différentes transformations. Il appartiendra à l'analyste de repérer si les signifiants énoncés en séance correspondent à tel ou tel espace, s'ils sont le produit d'un déplacement, d'une déformation et s'ils correspondent bien à leur espace d'origine. Ceci implique une observation fine et un repérage permanent* » (Puget, 2008, p. 44) et fait de l'analyste, surenchérisseur, le « bibliothécaire » ou l'« archéologue » de l'interface, aspect physique aux sens propre et figuré, observable, saisissable de la juxtaposition des espaces.

Un nouveau jargon se fait, en conséquence, de la place en psychanalyse :

Tous ces chamboulements de la métapsychologie analytique suite à l'advenue du concept du lien ne peut pas ne pas s'accompagner d'une « tectonique conceptuelle ». Il faut désormais jargonner « lien », faire preuve de créativité et inventer des concepts pour recouvrir les phénomènes et réalités qui émanent de l'intersubjectif. Puget, s'appêtant à mener un « Dialogue d'un certain genre avec René Kaës à propos du lien », prévient d'emblée son lecteur du fait que « *quelques hypothèses théoriques à propos de la notion de lien, (l') amèneront à utiliser des termes et des références inhabituels en psychanalyse* » (2005, p. 59). Emergent alors : altérité, imposition, différence, présence et effets de présence, présentation, effets de rencontre, hospitalité, interface, le « faire ensemble », le principe d'incertitude, structure fermée versus monde fluide... Le lecteur constatera qu'il y a, parmi ces concepts, ceux qui ont déjà été développés, d'autres moins ou pas. Je cherche, il est vrai, à présenter au mieux la « trame » conceptuelle dans l'œuvre de Puget et Berenstein ; néanmoins, je ne trouve pas urgent d'explorer dans les détails et tout de suite tous ces concepts et préférerai les faire resurgir au sein d'un contexte qui aurait quelque chose à gagner en y recourant notamment dès que la clinique viendra ajouter son grain de sel à ces questions.

Clinique du lien : questions des configurations et de la panoplie des dispositifs :

Sujet singulier, couple, famille, groupe... la psychanalyse du lien permet de se forger un regard nouveau sur toutes ces entités. Ainsi, « *la question se pose de savoir si la compréhension des liens et de leurs configurations peut s'appuyer sur les énoncés métapsychologiques qui ont été élaborés pour le patient singulier* » (Sonia Kleiman, 2005, p. 32) ; nous avons déjà compris que le paradigme classique destiné au singulier était insuffisant. Ce qui reste à faire alors, c'est comme le récapitule Puget et au-delà de la configuration du lien en question, de « *tenter de repérer ce qui se passe dans « l'entre-nous », dans le lien des couples, des familles, des groupes.* » et ce, dans le but de s'attaquer à une question centrale et décisive : « *qu'en est-il de la subjectivité sociale et son rapport avec la psychanalyse ?* » (Puget, 2005, p. 60). L'un des chantiers des recherches cliniques et appliquées de l'école argentine aujourd'hui consiste alors à développer et faire adapter une théorie qui englobe nouvellement la subjectivité sociale et fait émerger le sujet du lien aux différentes configurations des liens intersubjectifs passées en revue. René Kaës (1999), fort de ce recul de « spectateur » par rapport à l'école argentine, note justement : « *Les recherches contemporaines des psychanalystes argentins s'expriment dans les travaux sur les « configurations de liens », elles visent une problématique transversale à la diversité des liens : de couple, de parents, de filiation, de famille, de groupe et d'institution. Les travaux de référence se développent dans le cadre de l'Association argentine de psychologie et psychothérapie de groupe, avec les apports notables de J. Puget et I. Berenstein, M. Bernard, D. Maldavsky, M. -L. Cao...* » (p. 32). Il s'agit en effet d'une association fervente dont les recherches et activités scientifiques en disent long sur l'omniprésence d'un héritage, d'un legs et d'une transmission qui se poursuit. Je peux en témoigner rien qu'à travers le nombre de courriers électroniques que j'en reçois avec une large offre de formations, de cours, de diplômes spécialisés en « *psycoanalysis vincular* », de séminaires intensifs sur le couple, l'enfant, l'adolescent et leur famille, le nombre des intervenants...

4. L'autre son de cloche : L'école française

Clore mon aperçu sur l'histoire et l'actualité de l'école argentine de psychanalyse avec une citation de Kaës, représentant français, pour sa part, de la psychanalyse du groupe

et s'octroyant un droit de regard et de positionnement sur cette « autre » école était, bien entendu, prémédité et intentionnel. Je reviens sous peu sur les raisons une fois cette citation terminée. Kaës (1999) poursuit : « *L'héritage de E. Pichon-Rivière s'exprime aujourd'hui peut être davantage dans les recherches sur les groupes d'apprentissage et d'intervention dans le champ social (A. de Quiroga). Les recherches de l'Ecole argentine ont été diffusées en Europe avec la diaspora sud-américaine consécutive aux années de dictature : en Espagne avec les travaux de Grinberg, Caparros et Kesselmann, en France avec le relai de A. Eiguer notamment, en Italie avec A. Bauleo et J. Onderza Linares* » (p. 32). Je trouve donc le témoignage de Kaës particulièrement important et intéressant puisque ses travaux sur les groupes dessinent les contours d'une conceptualisation du lien qui rejoint mais aussi se distingue de celle de l'école argentine. En ce sens, un parallèle entre les réflexions et recherches argentine et française a beaucoup stimulé les considérations sur le lien en psychanalyse. René Kaës lui-même vient par exemple pointer le rôle joué par Alberto Eiguer, psychanalyste argentin vivant et exerçant à Paris, fondateur et président de 2006 à 2014 de l'Association Internationale de Psychanalyse de Couple et de Famille ; Janine Puget travaillant à Buenos Aires a une mobilité régulière vers la France ; Rosa Jaitin également se déplace entre les deux pays et cumule des appartenances aux deux écoles dans sa formation...

Ceci dit, je fais cas à part des travaux de René Kaës car ceux-ci sont indiscutablement « le pacemaker » d'une « autre » école groupaliste dans le sillon de Didier Anzieu et J.B. Pontalis surtout mais aussi de Piera Aulagnier dont l'œuvre influence notablement celui de Kaës. Celui-ci endosse de la sorte une posture de leader qui a fini naturellement ces dernières années par amener le père de la notion foncière de l'Appareil psychique groupal, à aller à la rencontre, confrontation comprise, avec la conception argentine du lien notamment telle que se l'approprient Janine Puget et Isidoro Berenstein. De là est née une polémique si bien récapitulée dans « un dialogue d'un certain genre »¹ entre les deux penseurs du lien dans la psychanalyse. Je tenterai de résumer « les effets » de rencontre : avec accords et divergences au sein des quelques points qui suivent ;

¹ Allusion à deux articles : L'Un de Janine Puget intitulé « Dialogue d'un certain genre avec René Kaës à propos du lien » (p. 59-71) et l'autre de René Kaës intitulé « Pour inscrire la question du lien dans la psychanalyse » (p. 73-94) parus tous les deux dans Le Divan familial n° 15 (2005/2) « Les liens familiaux aujourd'hui ».

autrement je ne pourrai pas aller plus loin dans la forgerie d'un cadre clair et précis de l'approche du lien par la psychanalyse que je prétends, pour ma part, depuis un bon moment, adopter et y accroche de « grandes espérances » en lui attribuant un potentiel « extraordinaire » de résolution de la crise de la psychanalyse en général et de son malaise dans « ma culture » en particulier.

Mais avant de me permettre de prendre part audit dialogue, il me faut, comme j'ai tenté de le faire pour l'école argentine d'abord et pour les travaux de Puget et Berenstein ensuite et en particulier, revenir un tant soit peu sur quelques clés de voute de la pensée kaessienne en matière d'accueil et de place aménagée au lien dans la psychanalyse. Une dernière précision : les idées et concepts retenus l'ont été du moment que pressentis comme « ouvertures » informatives sur l'essentiel de la pensée de Kaës en même temps que les plus pertinents à mon sens à récapituler sa « logique » de l'accueil du lien en psychanalyse et de ce fait-même, ils seraient les mieux placés pour mettre en exergue les différences de point de vue sur le sujet entre l'école argentine et son homologue française.

R. Kaës a développé dans ses travaux une théorie du lien à partir de l'expérience du groupe, théorie qui n'est pas celle des fondements sociaux du lien ni de la psychologie de l'interaction, mais celle des mouvements du désir inconscient : désir de l'autre et de l'objet du désir de l'autre (R. Kaës, 1996, p. 5). Il prend en considération les rapports mutuels du sujet et de l'objet « en tant que celui-ci est animé de la présence de l'autre » et précise la différence entre l'état de lien et la structure de lien (R. Kaës, 1984) : l'état de lien serait sans fonction séparatrice, lien sans liens, alors que la structure de lien suppose une coupure, un intervalle, une discontinuité. Il ajoute que les états de lien seraient constitués par la transmission directe des mouvements émotionnels inconscients. Pour lui, l'intersubjectivité est un fondement de la vie psychique et « cette question ne se réduit pas à prendre en considération la place et la fonction d'un Autre et des autres (plus d'un autre) dans l'espace intra-psychique. L'intersubjectivité n'est pas seulement la partie du sujet tenue dans la subjectivité de l'autre ou de plus d'un autre. La question de l'intersubjectivité pose le problème de la reconnaissance et de l'articulable de deux espaces psychiques partiellement hétérogènes dotés chacun de logiques propres. (R. Kaës, 1998, p. 49)

Cette citation de Dupré Latour (2002, p. 36), elle-même appuyée par des citations significatives de Kaës, résume ce que j'ai trouvé utile de désigner, en m'inspirant de la syntaxe, un rapport de « subordination mutuelle » entre les espaces de la constitution subjective en le différenciant ainsi d'un rapport de « juxtaposition » me semblant décrire la position de Puget et Berenstein dans l'appréhension des rapports entre espaces intra et intersubjectif. Kaës inscrit ainsi la question du lien en psychanalyse sans jamais l'isoler de celle de la pulsion. Il défend mordicus cette inévitable « articulation » ci-dessus citée ce

qui ne risque nullement, au sein de sa pensée, de remettre en cause l'idée d'espaces, de réalités du sujet, en effet, distinctes ; préalable à l'intégration du lien en psychanalyse qu'il partage alors avec Puget et Berenstein. Il écrira : « *Une position inaugurale nous est commune : je suis en accord avec J. Puget (et I. Berenstein) sur la nécessité de différencier le lien de la relation d'objet afin de rendre compte de la spécificité du lien* » en ajoutant quelques lignes plus loin : « *Toutefois, ma propre conception du lien inclut la prise en considération des relations d'objet (ainsi que d'autres formations intrapsychiques) dans la consistance psychique du lien* » (2005, p. 74)

Le pilier de l'Un et du Deux dont Puget fait le canevas de la pensée d'une séparation radicale entre le territoire de la pulsion et celui du lien ne peut survivre avec autant d'acuité et de vivacité chez Kaës du fait que celui-ci approche la constitution subjective dans un incessant aller-retour entre dedans et dehors. S'il reconnaît sans tergiversations une réalité psychique propre au lien, la dissemblance entre les deux espaces n'est pas, selon lui, perceptible d'un point de vue à prépondérance topique : territoire de l'Un versus territoire du Deux mais grâce à une cinétique dynamico-économique où la tension constante entre le commun, le partagé et le différent est la voie de palpation, de saisie, de cette autre réalité qu'institue le lien. Kaës centre ainsi les effets de l'accueil du lien en psychanalyse dans l'émergence et la « centrifugation » de ces commun, partagé et différent comme « nouvelles » instances propres à la logique extra-muros de la « rencontre » avec l'autre. C'est précisément en cela qu'il se démarque et que réside la part la « moins négociable » de sa pensée, il signera et persistera en écrivant : « *J'insiste sur la consistance de la matière psychique (la réalité psychique inconsciente) dans l'espace psychique du lien ; de mon point de vue, cette matière psychique est à la fois, et dans des proportions variables, commune, partagée et différente entre les sujets d'un lien. La consistance du lien s'en trouve affectée. Mais il n'y a pas de lien sans une matière commune aux sujets d'un lien. Je ne sais pas imaginer qu'un lien repose sur l'exclusivité de la différence. C'est parce qu'il y a du commun et de la différence que je peux partager* » (Kaës, 2005, p. 84)

Cette pensée gagnera certes en intelligibilité et en solidité si en est rappelé le « mur de soutènement » théorique.

Avec son « appareil psychique groupal » (1976), René Kaës donne sa colonne vertébrale à sa théorie psychanalytique du groupe, mieux, du lien de groupe. Il s'agit de ce fait d'une notion foncière et corolairement transversale à tout son travail dont il m'est

impossible de résumer, en ces espaces et temps, tout le bénéfice engendré par sa supposition dans une meilleure intelligibilité des phénomènes groupaux par la psychanalyse. Je suis alors contrainte de faire de nouveau opérer une intransigeante sélectivité question de tirer directement de cette notion d'appareil psychique groupal sa valeur d'argument dans le plaidoyer d'une impossible séparation des aires du singulier et du pluriel. M'intéresse alors l'appareil psychique groupal comme « échangeur entre le psychique et le social », expression retenue par Kaës lui-même et signifiant que : « *l'appareil psychique groupal ne limite pas sa fonction à la transformation et à la transmission des formations intrapsychiques provenant de ses membres. Ses déterminations multiples (physique, psychique, sociale, culturelle) le conduisent à transformer ce qu'il reçoit des autres déterminants, des autres groupes et de la société dont il reçoit des modèles de sociabilité et de culture ; il doit les « naturaliser » dans sa propre organisation. Le concept théorique d'appareil psychique groupal doit intégrer ce double système d'échange, interne et externe. Nous ne pouvons pas concevoir celui-ci seulement comme une organisation déterminée par la psyché des individus qui le constituent ; il est déterminé par l'ordre symbolique externe, sociétal, tout comme le social précède le psychique* » (1976, p. 202). Cet échangeur, en effet, qui relaye le dedans au dehors et incarne la plateforme de l'irrigation de l'un par l'autre m'ayant amenée à invoquer un rapport de subordination réciproque, suppose que le lien groupal ne peut se défaire, dans cette logique, d'un ancrage dans la pulsion. S'il n'en est pas une simple réplique, ni répétition, ni prolongement, il ne cesse de « mettre en circulation » au sein du groupe le matériau intrapsychique. Ceci amènera Kaës à définir « *le lien groupal comme la structure des échanges autorisé par l'appareil psychique groupal en ce qui concerne les identifications, les instances topiques, les places fantasmatiques, les formes de l'image du corps. Dans cet échange, à la fois de similitudes et de différences, chacun donne à imaginer à l'autre qu'il lui apporte ce qui lui manque, à moins qu'il ne soit assigné à le lui fournir, pour construire un corps groupal commun, réaliser un fantasme partagé, etc.* » (1976, p. 202)

Ainsi, l'interdépendance entre le dedans et le dehors est à la fois inhérente à et entretenue par cet appareil psychique groupal qui reprend à son compte ces contenus différents mais constamment entremêlés en son sein du moment que « *l'attachement des membres d'un groupe à celui-ci est en raison directe de la capacité de l'appareil psychique groupal à satisfaire, dans les limites des conflits qu'il est en mesure de contenir*

ou de résoudre, les exigences psychiques propres à chacun, insolubles dans toute autres organisation. Cet attachement est fonction du coût psychique de l'abandon d'une partie de soi au profit de l'appareil psychique groupal. Cette perte est diversement acceptable par chacun, selon la nature des bénéfices et des compensations (narcissiques, objectales) escomptées et obtenues » (Kaës, 1976, p. 202). J'ai pris ce détour dans la présentation de l'appareil psychique groupal, celui de la mise à nu d'un contrat, d'un pacte dont les adhérents au groupe sont les contractants conscients et inconscients, libidinaux et sociaux, afin d'introduire les autres concepts kaessiens retenus à ce propos : les alliances inconscientes et, le lecteur l'aura certainement déjà deviné, le pacte dénégatif.

En continuité et en accord donc avec ce qui a déjà été annoncé, le groupe est, selon Kaës, « un espace psychique commun et partagé dans lequel se nouent des alliances inconscientes entre les sujets qui le constituent ». Celles-ci se présentent comme « des formations psychiques intersubjectives construites par les sujets d'un lien pour renforcer en chacun d'eux certains processus, certaines fonctions, ou certaines structures dont ils tirent un bénéfice tel que le lien qui les conjoint prend pour leur vie psychique une valeur décisive. L'ensemble ainsi lié (le groupe, la famille, le couple) tient sa réalité psychique des alliances, des contrats et des pactes que ses sujets concluent et que leur place dans l'ensemble les oblige à maintenir. L'idée d'alliance inconsciente implique celles d'une obligation et d'un assujettissement » (Kaës, 2006, p. 145)

Pour ce qui est du pacte dénégatif, il contient l'une des multiples traces de l'influence notoire de l'œuvre de Piera Aulagnier sur celui de René Kaës (Ezequiel Jaroslavsky (2013) donne un parfait aperçu de cette continuité à travers l'exemple du contrat narcissique)¹. L'aînée parle du contrat narcissique, lequel est un « contrat des rapports corrélatifs de l'individu et de l'ensemble social » et Dupré Latour (2002) continue de citer Aulagnier qui rappelle la part à remplir par le contractant « groupe » et celle assignée à son vis-à-vis, « sujet du groupe » : « chaque nouveau venu doit investir l'ensemble comme porteur de la continuité et, à cette condition, l'ensemble soutient une place pour l'élément nouveau. Tels

¹ Il s'agit d'un compte rendu conceptuel intitulé « LE CONTRAT NARCISSIQUE : PIERA AULAGNIER/ RENÉ KAËS » publié dans la Revue Psicoanálisis e Intersubjetividad N° 4, <http://www.intersubjetividad.com.ar/website/numero4.asp>.

Repéré par moi le 20/11/2014 à http://www.aipcf.net/web/doc/revue/13-2013-1/fra/No13_FRANCES_LE_CONTRAT_NARCISSIQUE_JAROSLAVSKY_1_201471495954.pdf

sont schématiquement les termes du contrat narcissique : il exige que chaque sujet singulier prenne une certaine place offerte par le groupe et signifiée par l'ensemble des voix qui, avant chaque sujet, a tenu un certain discours conforme au mythe fondateur » (p.36).

Pour revenir au pacte dénégatif qui se déploie alors comme une variante spécifique de contrat narcissique, Kaës le définit comme : *« la formation intermédiaire générique qui, dans tout lien – qu'il s'agisse d'un couple, d'un groupe, d'une famille ou d'une institution –, voue au destin du refoulement, du déni ou du désaveu ou encore maintient dans l'irreprésenté et dans l'imperceptible ce qui viendrait mettre en cause la formation et le maintien de ce lien et des investissements dont il est l'objet »* et ce, dans la mesure où *« le prix du lien est ce dont il ne saurait être question entre ceux qu'il lie, dans leur intérêt mutuel, pour satisfaire à la double logique croisée du sujet singulier et de la chaîne. »* (Kaës, 1988, Cité par Dupré Latour, 2002, p. 37). Pointer, dès lors, l'existence d'une aire de négociation entre le groupe et chacun parmi ses sujets soutiendrait l'idée de réalités psychiques interdépendantes où *« le sujet de l'inconscient est (...) indissociablement sujet du groupe. Corrélativement, le sujet du groupe est une dimension du sujet de l'inconscient »* (Kaës, 2006, p. 144).

J'ai, à juste titre, essayé de piocher rapidement mais représentativement, dans les écrits de René Kaës, quelques preuves que l'articulation entre l'intra et l'intersubjectif est, chez cet auteur, non seulement un fait mais carrément un préalable à l'introduction du lien et à sa pensée dans le champ épistémologique de la psychanalyse. Sa « version » de la problématique de l'intégration du lien au sein de la psychanalyse tourne, par conséquent, autour du souci de fournir la description la plus subtile possible du comment de cette articulation, de ses modalités et de son organisation ; aspect de sa pensée probablement le moins conciliable, se souviendra le lecteur, avec celle de Puget et Berenstein.

Comme cet espace est réservé à l'exposé des différents sons de cloche qui ont « retenti » depuis l'accueil du lien en psychanalyse, je me contenterai, pour le moment, de faire état de ces quelques caractéristiques, distinctives notamment, des deux principales écoles psychanalytiques contemporaines du lien. Je reporte mes commentaires et opinions sur les divergences à une étape ultérieure où il me faudra préciser mes affiliations et quand ce travail tentera son passage du consommateur au producteur eu égard à une théorie psychanalytique du lien.

5. Conclusion et synthèse : « Psychanalyse du lien », bref état des lieux

Je suis d'accord avec Massimiliano Sommantico (2011) lorsqu'il propose de récapituler les « tendances » actuelles de l'abord et de la pensée du lien par la psychanalyse au sein de trois orientations. Je vais donc le suivre sur cette voie :

1. Une première tendance « *intra-centrique* » ou de « *pensée-plane* », dirais-je, qui maintient et entretient l'hégémonie du « dedans » dans le sillon d'une psychanalyse classique qui s'enrichit par une fêlure ouvrant sur l'altérité mais sans jamais la considérer pour elle-même puisque toujours ramenée et réduite à sa représentation interne. Le champ psychanalytique n'y mute pas et n'est pas contraint de mettre en cause sa métapsychologie. Sommantico écrira qu'il s'agit là, en effet, de « *théoriciens qui vont poursuivre une réflexion centrée sur la question de l'identification projective et qui cherchent à mettre en discussion cette notion si importante, mais à mon avis insuffisante pour rendre compte psychanalytiquement du lien* »¹, autrement dit dans la lignée de ce que j'avais déjà présenté comme la première génération de la pensée du lien en psychanalyse, Bion en tête.
2. Une deuxième tendance « *inter-centrique* » ou « *pensée en 2D* », si je puis dire, que j'ai aussi désignée par celle de la juxtaposition déjà développée plus haut et qui regrouperait les auteurs maintenant connus de nous comme « *J. Puget (2005) et I. Berenstein (Berenstein et Puget, 1997), ou S. Kleiman (2005) qui mettent l'accent sur l'effet de présence de l'autre, et sur l'imprévisible de la rencontre avec cet autre, ce dernier étant le sujet et pas seulement le produit de la projection d'une relation d'objet (Kleiman, 2005, p. 34). Une perspective, donc, qui tout en différenciant lien et relation d'objet, centre sa spécificité sur la « différence radicale » de l'autre et sur l'effet d'imposition de cet autre (Puget, 2005), mais qui s'éloigne, en même temps, des notions qui fondent la métapsychologie freudienne, de pulsion et de fantasme* »² ce sur quoi je pourrais surenchérir par la formule : courant du « Un versus Deux ».

¹ Article de Massimiliano Sommantico (2011) intitulé : « Une définition psychanalytique du lien » et repéré le 15/07/2014 à http://www.aipcf.net/web/doc/AIPCF_N.-9_1-2011-Resumes-Francais_20123710247.pdf.

² *ibid.*

3. La tendance de la « *subordination mutuelle* » disais-je ou « *pensée en 3D* » qui revoit la métapsychologie sous l'angle de l'articulation entre l'intra et l'intersubjectif. C'est donc, le lecteur l'aura déjà reconnu, le cas d' « *un auteur comme R. Kaës qui cherche à admettre que la réalité psychique dans les liens acquiert une consistance spécifique, qu'elle dispose de formations et des processus propres, sans se limiter à considérer le lien à partir de chaque sujet considéré isolément, mais du point de vue où leurs relations d'objet et leurs identifications sont des effets du lien (2009b, p. 112). En ce sens c'est au sujet du groupe et au sujet du lien qu'il faut penser, un sujet singulier pluriel qui se construit dans les processus et des formations psychiques communes à plusieurs sujets, notamment dans les alliances inconscientes dont il est partie constituée et partie constituante (ibidem, p. 113)* »¹.

Cela va sans dire que sont annoncées là, à titre de repères, les principales tendances de la pensée actuelle du lien en psychanalyse et leurs « représentants » probablement les plus fervents, les « porte-voix » dirais-je volontiers. Je le rappelle simplement afin de préciser que, de plus en plus, les psychanalystes de couple et de famille, se sentent concernés par ces remaniements dans la métapsychologie et éprouvent le besoin de s'inviter à ce débat. Anna Maria Nicolo (2011) en témoigne lorsqu'elle note : « *notre monde ne semble pas pouvoir, non plus, échapper à la mode et le thème du lien est sûrement un thème en vogue. Il faut néanmoins reconnaître à quel point ce concept peut être révolutionnaire s'il est employé correctement dans divers dispositifs (individuel, familial, institutionnel et de formation des intervenants)* »². Le fait d'ailleurs que des zones d'ombre, des « continents noirs » sont encore forcément, rien que du fait de la relative récence de la polémique, là à explorer, les praticiens des dispositifs « pluriels » ne peuvent que faire leur cette problématique.

Je clorai en citant en vrac quelques autres exemples de « figures » fortes contemporaines de la pensée du lien dans la psychanalyse question de confirmer le constat d'un engouement pour la question qui va crescendo. Il y a, au sein de l'école argentine actuelle en plus de Janine Puget, Roberto Losso mais aussi Sonia Kleiman, présidente

¹ *ibid.*

² Repéré le 15/07/2014 à http://www.aipcf.net/web/doc/AIPCF_N.-9_1-2011-_FRANCAIS__20123710416.pdf

actuelle de l'Association Internationale de Psychanalyse de Couple et de Famille. Dans le sillon de Kaës, je citerais une Evelyne Granjon, mère du « néo-groupe » et de « l'enveloppe généalogique » dont les travaux s'appuient ou complètent souvent ceux de son « frère » dans la famille « Anzieu » ; mais aussi une Christiane Joubert préoccupée par ce « séisme » dans la métapsychologie analytique sous l'effet du lien, tentant d'y mettre de l'ordre notamment grâce à sa pratique auprès de couples et familles. Je finis d'ailleurs en lui empruntant une citation à laquelle j'ai trouvé plus d'un atout en guise de « mot de la fin » : synthétique, elle laisse espérer des voies d'entente entre les tenants de la différence et ceux de l'articulation, un dépassement de l'impasse tout en jetant des ponts entre les théories du lien et sa clinique, voire sa psychopathologie. Elle écrit alors :

La souffrance dans le lien est massive lorsqu'il y a indifférenciation, ou projections massives empêchant tout espace potentiel pour la créativité. Lorsque chacun dans la famille prévoit d'avance les réactions et comportements de l'autre, lorsque les autres sont figés dans des imagos, alors il n'y a plus d'espace pour l'inconnu, la surprise, la créativité. La psychanalyse du lien permet de travailler sur l'écart possible, le potentiel de créativité, de transformation, dans le lien de couple comme de filiation. L'espace du lien toujours empreint de projections, mais plus souples, moins massives, permettra alors une potentialité de créativité, car l'autre pourra répondre de la où il est, de sa réalité psychique à lui ; de ce fait l'inconnu pourra surprendre. La crise de ce fait paraît souvent soudaine et de type battement d'aile d'un papillon, l'issue est toujours incertaine. Au sein du travail thérapeutique, nous privilégions la rencontre, dans l'ici et maintenant des séances. Les liens familiaux sont infiltrés également de violence sociale, dans nos sociétés contemporaines soumises au profit¹.

Un consensus se dégage malgré tout. Ce n'est pas demain la veille que tariront les réponses à la question « Quelle psychanalyse pour demain ? Voies ouvertes par le lien »². Si le lien de couple, familial, de groupe voire la subjectivité sociale, le pouvoir et la politique donneront, dans l'avenir, encore du fil à retordre à la psychanalyse, je pense également que ce même lien, nouvel hôte de la psychanalyse, devrait également être approché et pensé dans sa dimension interculturelle. « *C'est important et rarement traité* », réaction ô combien motivante que je dois à Alberto Eiguer³.

¹ Article de Christiane Joubert intitulé « La théorie du lien » et repéré le 15/07/2014 à http://www.aipcf.net/web/doc/AIPCF_N.-9_1-2011-_FRANCAIS__20123710416.pdf

² Paraphrase du titre de Nicholas Rand (2001) « Quelle psychanalyse pour demain ? Voies ouvertes par Nicolas Abraham et Maria Torök ».

³ Extrait d'une réunion internet du Collège des Représentants de l'AIPCF datant du 20 septembre 2009.

Une autre façon, mieux qu'autre, complémentaire, d'explorer ce lien et de lui trouver « métapsychologie à son pied » serait de l'exposer à l'épreuve de l'expérience culturelle en tentant la rencontre des théories du lien avec divers « champs opératoires ». Je ne tarderai pas, pour ma part, « à me hasarder » (au sens de l'appréciation à sa juste valeur et de la reconsidération de l'aléatoire, du créatif disait Joubert¹, inhérent à chaque rencontre) du côté du tunisien, et à m'apprêter à accueillir/cueillir les « effets de rencontre ».

¹ op.cit.

SOUS-CHAPITRE II :***Facettes d'une psychanalyse « naturalisée » tunisienne***

*« Il n'est pas rare qu'on prête souvent aux termes des intentions
dont ils sont dépourvus dès le départ, surtout lorsqu'ils sont appliqués
à la réalité d'une autre culture et d'une autre civilisation »*

Traki Zannad (1984), Symboliques corporelles et espaces musulmans

Rien ne vaut un objet transitionnel pour garantir que les transitions se fassent sans heurt ni trauma. Je prends d'ores et déjà le « nouveau » chantier, culturel en l'occurrence, par les cornes, « rassurée » néanmoins par la présence d'un « porte-parole » au sens d'Aulagnier, notre désormais familier Enrique Pichon-Rivière. Ce n'est nullement par hasard ni de manière inopinée que ce dernier inaugure un chapitre intitulé *Considérations générales sur le lien*, de surcroît, premier chapitre de son incontournable ouvrage *Théorie du lien* comme suit : « Pour pouvoir agir du point de vue de l'hygiène mentale, nous devons savoir avec exactitude quel type d'anxiété affecte le groupe social que nous sommes en train d'étudier relativement à la folie. Tant que nous ne savons pas quels fantasmes fondamentaux sur la folie présente le groupe en question, nous ne pouvons pas agir du point de vue de l'hygiène, et moins encore, d'un point de vue prophylactique » (2004, p. 27). Mieux encore dans la mesure où il offre un cadre, un contexte, inestimables à l'égard de mes problématiques et propos à venir, il ajoute quelques lignes plus loin : « Ainsi s'explique le fait que la psychanalyse, bien qu'elle soit la méthode qui présente le plus de possibilités d'investigation en profondeur, ait si peu contribué au développement d'une psychiatrie sociale et ce, faute de la vérification et de la confrontation nécessaires, que seul un travail social, précisément, pourrait lui fournir. En réalité, en ce moment, la psychiatrie se montre sous ses deux aspects. Il est impossible de réaliser un travail en profondeur si l'on se prive de la méthode psychanalytique, tout comme il est impossible que cette méthode ait une quelconque opérativité scientifique si elle n'est pas confrontée avec et vérifiée en permanence par un travail social parallèle » (2004, p. 27-28).

Plus Pichon-Rivière avance dans son texte, plus il insiste sur l'importance de la prise en compte des influences du contexte, de la situation sociale. Et, question de ne pas laisser planer le moindre doute sur la légitimité d'un regard psychanalytique sur le social, il

poursuit : « *quelque particulière que soit la situation de tension que l'on désire étudier, l'investigation doit se mener dans le contexte social où les choses se passent, c'est-à-dire, à l'extérieur* » (p. 28). S'y devinent déjà les marques d'une psychanalyse avant-gardiste, révolutionnaire du fait de son aspiration à se conjuguer à l'extra-muros et à rompre avec des analyste et analysant livrés à eux-mêmes, coupés du reste du monde. Le renouveau peut ainsi se résumer à travers ce qui suit : « *Il existe trois dimensions d'investigation : l'investigation de l'individu, celle du groupe et celle de l'institution ou société ; ce qui donne lieu à trois types d'analyses : l'analyse psychosociale, qui part de l'individu pour aller vers l'extérieur ; l'analyse sociodynamique, qui analyse le groupe comme structure ; et l'analyse institutionnelle, qui prend tout un groupe, toute une institution ou tout un pays pour objet d'investigation* ». Ceci dit, il est important de préciser qu'il « *n'existe pas une séparation nette entre les champs d'investigation psychosocial, sociodynamique et institutionnel : ce sont des champs qui vont s'intégrer successivement* » (p. 28).

Terrain ainsi déblayé à la nécessité de prendre en considération l'impact, la part du contexte culturel dans la théorisation en psychanalyse, s'annonce une immersion dans un cas particulier, celui d'une psychanalyse « naturalisée » tunisienne. Suivra alors une sorte de « grille de lecture », de pattern d'approche et de mise en lumière d'un discours psychanalytique tunisien. Je laisse à la suite la charge de confirmer ces dires et de rappeler ultérieurement au lecteur l'utilité de s'être faite introduire, relayer, par ces idées pichoniennes précisément.

1. Pour la « petite » histoire : Antécédents de rencontre

« La psychanalyse tunisienne a-t-elle une histoire ? »¹ Dans son article intitulé « Psychanalyse en Tunisie : Approche historique et état des lieux », Ben Rejeb (2010) s'adonne, selon sa propre expression, à une « *fouille archéologique* » (p. 42) dont est escomptée l'écriture de l'histoire d'une psychanalyse tunisienne malgré des entraves de type : manque d'informations, censures, non-dits délibérés ou « inconscients », disparition d'un bon nombre de « témoins »... Ainsi, en plus du sens figuré qui lui est communément connu quand son complément d'objet est « histoire » et où « écrire l'histoire » s'apparente aux datations et commentaires d'événements, citation de personnages, faits et leurs circonstances, le verbe « écrire » porte de surcroît, au sein de cette initiative, son sens

¹ Paraphrase du titre d'un livre d'Emna Ben Miled : « Les Tunisiennes ont-elles une histoire ? » (1998)

propre de « mettre noir sur blanc » une histoire de psychanalyse tunisienne majoritairement orale, par ailleurs et culturellement, mode de transmission de prédilection. Ben Rejeb décrit alors la particularité et les difficultés inhérentes à pareil choix méthodologique : « *La recherche dans le domaine de l'histoire de la psychanalyse exige du chercheur concerné de se mettre à la collecte de toute trace, notamment écrite, pouvant lui servir de point de repère. La tâche devient encore plus difficile quand on sait que la culture maghrébine est marquée par la transmission orale. Ensuite, on risque de s'attaquer à un sujet classé parmi les « non dits » ainsi que le risque de soulever la question de « qui est psychanalyste ? ». Mais il y a d'autres écueils méthodologiques dont le fait de ne pas pouvoir être exhaustif, le manque de transparence, de visibilité au niveau du terrain de la psychanalyse : formation, transmission, écoles, etc.* » (2010, p. 42).

Il est, de prime abord, à remarquer qu'aussi bien des psychologues (Ben Rejeb, 2010) que des psychiatres (Douki, 2009 citée par Ben Rejeb, 2010 ; Karray et Delaroche, 2010) tunisiens relèvent autant qu'ils regrettent l'absence de toute allusion et de la moindre reconnaissance « officielle » d'un antécédent de rencontre entre psychanalyse et terrain tunisien jusqu'aux années 80. Quelques auteurs (Ben Rejeb, 2010 ; Karray et Delaroche, 2010) suspectent, que se cache derrière ce silence par exemple, l'influence du psychiatre tunisien Sleïm Ammar, partisan d'une psychiatrie asilaire et de thérapies traditionnelles, laquelle aurait coûté à la psychanalyse de rester dans l'ombre, d'être « *ignorée, occultée et refoulée* » (Douki citée par Ben Rejeb, 2010, p. 42). Pour y remédier, Ben Rejeb cherche à remonter le plus loin possible dans son repérage de « moments » de rencontre et leur décèle, en effet, des traces dès la période coloniale. Le bref historique qui suit puise donc ses informations dans ce même article et évoquera, dans son sillon, des « moments forts » répartis sur deux périodes : coloniale et postcoloniale. Si l'article de Ben Rejeb effectue et élabore un pesant « travail du négatif »¹, je préférerais, pour ma part et sachant ceci fait, rebondir pour mettre davantage l'accent sur les temps les plus récents de la période postcoloniale, à savoir depuis les années 80 justement où la psychanalyse commençait à se faire moins timide dans le paysage psychothérapeutique tunisien.

Pour ce qui est de la période coloniale donc, Ben Rejeb retient trois dates et trois noms princeps. Il s'agit, dans l'ordre chronologique, de : 1917 correspondant à l'arrivée

¹ Comme dans le titre d'André Green (2011)

d'Angelo Hesnard à Bizerte ; entre 1920 et 1925, période de passage de Carl Gustav Jung par l'Afrique du Nord, la Tunisie incluse et enfin, 1957, date du début de l'exercice de Frantz Fanon à Tunis. Repères installés, il importe de signaler que Ben Rejeb (2010) ne fait pas que les citer mais tente une « évaluation » de l'influence de chacun et du rôle, plus ou moins, effectif et opérant, qu'il a pu jouer en tant que « précurseur » à l'égard d'une psychanalyse « naturalisée » tunisienne.

Du cas « Hesnard », l'on retiendra qu'il a été « *en contact avec toute l'Afrique du Nord et de façon discontinue de 1917 à 1943, soit pendant les guerres mondiales. [...] C'est dans ce contexte qu'on suppose que Hesnard ait pu avoir des contacts directs avec la population tunisienne et y repérer des différences entre les ethnies, les nations et les races (Israélites, Arabes, Noirs, Maltais, etc.) (Hesnard, 1947)* » Et Ben Rejeb (2010) en conclura : « *mais on peut se demander si, dans ces conditions, Hesnard pouvait réellement offrir ses services en tant que psychanalyste et à qui ? Il faut admettre qu'on ne peut, a priori, construire les fondations de la psychanalyse en Tunisie à partir de ce contact* » (p.47).

On ne pourra pas, non plus, selon la même référence, supposer, du côté de Jung, de plus efficaces influence et contribution et ce, du moment qu'une : « *lecture des témoignages de Jung reflète l'état de quelqu'un qui était à la découverte de lui-même beaucoup plus qu'à celle des autres. Ses observations et ses réflexions étaient marquées d'ethnocentrisme et de jugements précipités (Djaziri, 2005)* » (Ben Rejeb, 2010, p. 48).

Contrairement à Jung et Hesnard, Fanon s'est, pour sa part, démarqué à plusieurs niveaux et son implication sur le terrain tunisien fut nettement plus palpable. Ben Rejeb (2010) note : « *il exerce à l'hôpital de la Manouba (actuel Razi) puis à l'hôpital Charles Nicolle. Pendant sa période tunisienne, Fanon a également enseigné à la Faculté de médecine de Tunis. Rejetant la psychanalyse freudienne, il a cependant introduit la « psychothérapie de soutien d'inspiration psychanalytique » et le « psychodrame » (Fanon, 1959). Il [...] a introduit le courant de la « psychothérapie institutionnelle ». Il a supprimé les grillages protégeant les pavillons des malades chroniques. Il a introduit les activités de « sociothérapie » notamment les fêtes, la musique, le théâtre (Bouzgarrou, 1978)* ». C'est ainsi que l'auteur de « *Peaux noires, masques blancs* » « *a contribué à sa façon à préparer le terrain à la psychanalyse de par ses positions critiques anticolonialistes et anticonformistes.* » (p. 48).

Dans la période postcoloniale, à présent, 1964 est une date à retenir pour avoir connu deux événements majeurs : Publication, en Tunisie, du premier texte « psychanalytique » par le sociologue et philosophe tunisien Abdelwahab Bouhdiba intitulé « Le hammam. Contribution à une psychanalyse de l'islam » et, la création d'une « Licence de psychologie » (Ben Rejeb, 2010).

La fin des années 60 est, quant à elle, marquée par le retour au pays d'un flux de psychologues et psychiatres qui ont côtoyé la psychanalyse en France. Cette génération pionnière n'a néanmoins pas eu une pratique psychanalytique proprement dite. Ben Rejeb explique : « *Les années 1967 à 1970 ont vu le retour en Tunisie de psychologues et de psychiatres initiés ou sensibilisés à la psychanalyse, cet outil de travail et de réflexion permettant d'aborder sous un nouvel angle les problématiques rencontrées en pratique et dans la vie courante. Mais, pour diverses raisons, ces cliniciens ne pouvaient se présenter en tant que psychanalystes ni pratiquer la psychanalyse parce qu'il manquait à leur cursus un des critères [...], notamment les séances de contrôle qui exigeaient des déplacements multiples vers la France, une disponibilité et des moyens* » (2010, p. 48).

Malgré ces entraves, des penchants « individuels » pour la psychanalyse s'imposent, mais aussi, des « groupes » se forment et diverses activités voient le jour. Ben Rejeb retrace alors des « parcours du combattant » de psychologues, psychiatres, philosophes... aux apports aussi variés, intéressants et influents les uns que les autres, ceux de : Lydia Torasi, Malika Zamiti, Samia Attia, Nejia Zemni, Claudine Louzir...

« *Parallèlement à ces apports* », ajoutera Ben Rejeb (2010), « *celui de la psychiatrie va marquer à son tour l'introduction de la psychanalyse en Tunisie. Après Samia Attia (1975), on enregistre le retour de Essedik Jeddi (1977) et notamment de Mohamed Ghorbal (1979) et de Mohamed Béchir Halayem (1982), tous formés en France* » (p. 52). Halayem a même fondé en 1987, bien qu'elle eut « *une éphémère destinée* »¹, une « Société d'Etudes et de Recherches en Psychanalyse ». Pour leur part, si Jeddi et Ghorbal ont, en effet et dans l'absolu, joué un rôle considérable dans la stimulation et la « révolution » des pratiques psychiatriques en Tunisie grâce prioritairement à la

¹ Ainsi qualifiée par Ben Rejeb paraphrasant le titre freudien. C.f. Ben Rejeb, R. (2005). Psychanalyse à l'Université : l'expérience tunisienne. *Prologues, Revue maghrébine du livre*, n° 33, « Psychanalyser au Maghreb », p. 8-14

psychanalyse, leurs parcours, sont, en plus et en particulier, deux parmi ceux qui intéressent le plus cette thèse et le lecteur, en découvrant les détails qui suivent, ne tardera pas à saisir le fil d'Ariane.

« Formé à Lyon à la psychothérapie institutionnelle, la psychothérapie de groupe, au psychodrame psychanalytique et les thérapies familiales », Jeddi « met en place dans le service « Pinel » qu'il dirigeait dès 1977, et dans un souci d'innovation, des rencontres pluridisciplinaires combinant notamment psychiatrie et culture. Il a accueilli en 1979 Henri Collomb, fondateur de l'École de Dakar et de la revue *Psychopathologie africaine*. Imbibé du courant de l'antipsychiatrie, il a lancé des expériences pilotes en psychiatrie sociale, en psychiatrie institutionnelle et en arts thérapie qui avaient bousculé toute la dynamique de l'hôpital Razi » (Ben Rejeb, 2010, p. 52). C'est que « Pour Jeddi, la psychanalyse, qu'elle soit individuelle ou de groupe, implique nécessairement un travail de culture aussi bien pour l'analysant que pour l'analyste ». Cette fervente dynamique était enrichie et consolidée par les invitations de nombreux psychanalystes aussi illustres que Piera Aulagnier, Gisela Pankow, Anne Ancelin Schutzenberger, Pierre Fedida, Michel Demangeat, Claude Alié, Jean Paul Aribat, Jean Paul Moreigne, Ignacio Garate, Jean Guyotat, Marguerite Audras... énumérera Ben Rejeb (2010, p. 52)

Pour sa part, Mohamed Ghorbal¹, également « formé à Lyon, analysé par Salomon Resnik, a le mérite d'avoir introduit, à partir de 1980, l'enseignement de « la psychopathologie infantile » et de « la psychanalyse » dans le cursus du deuxième cycle des étudiants de psychologie à la Faculté. Pour les étudiants et les enseignants, c'était la première rencontre académique avec la psychanalyse. Par ailleurs, Ghorbal a lancé un séminaire « du mercredi soir » dans son service « Al Kindi » à l'hôpital Razi avec pour objectif principal « l'approche psychanalytique des névroses en Tunisie ». Ce séminaire qu'il animait avec Saïda Douki, regroupait des psychiatres et des psychologues. En outre, Ghorbal a fait l'effort de théoriser autour de « la personnalité maghrébine » à travers de nombreuses publications et d'interventions psychanalytiques [...] Ghorbal était devenu le chef de file de toute une équipe de jeunes assistants en psychiatrie, travaillant à l'hôpital psychiatrique Razi. La mode était à l'introduction de la psychopathologie dans les textes de communication et de publication (Douki et al. 1981). Il était le premier et unique

¹ (1940-2005)

psychiatre à s'être installé en privé dès son retour de Lyon en tant que « psychiatre-psychanalyste ». Et Ben Rejeb (2010) commentera « Il incarnait à lui seul « les belles années de la psychanalyse » en Tunisie » (p. 54).

Force est de reconnaître que le monde « psychanalytique » est quelque part et malgré tout, petit et que pister des parcours individuels mais aussi étudier leurs croisements contribue certes à « écrire l'histoire », une histoire qui s'écrirait ainsi au gré des rencontres et correspondances de trajectoires individuelles dont peut émaner du sens nouveau. « Faire lien » est, de ce fait, indubitablement une démarche que l'historien partage avec le psychanalyste. Ces quelques lignes ne pouvaient pas advenir à cet endroit précis si elles ne préparaient pas un nouvel « émergent » justement. Je commence alors, en croisant les histoires de filiation (« objets transgénérationnels » tunisiens) et d'affiliation (« objets transgénérationnels occidentaux ») de ce travail, par constater le poids et l'influence de la « famille » lyonnaise de psychanalyse. Des membres comme Bergeret, Houser, Cuynet et Roussillon mais aussi Kaës et Tisseron et désormais, à la lumière des nouvelles données, Jeddi et Ghorbal, « parents » plus proches de cette thèse, doivent une part de leur formation ou leur activité professionnelle à la ville de « Lumière »¹.

Ceci dit le plus surprenant reste à venir. Je découvre, pour la première fois à la lecture de l'article de Ben Rejeb, au sein des lignes biographiques concernant Ghorbal que ce dernier a été en analyse avec Salomon Resnik ! Ce même Salomon Resnik élève et proche ami de Pichon-Rivière ! Je « démasque » ce lien privilégié grâce à l'écriture par Resnik de la préface de « Théorie du lien »², il ne manque d'ailleurs pas d'y insérer des confidences et témoignages aussi précieux, pour relire et « écrire l'histoire » justement, que : « *Enrique Pichon Rivière a été pour moi un grand maître, un ami qui m'a guidé, comme un père, dès le début de ma carrière psychiatrique et psychanalytique (j'avais 20 ans lorsque j'ai commencé à assister à ses conférences à Buenos Aires)* » et de s'enorgueillir : « *J'ai eu la chance d'être « attaché et lié » à lui dès le début des années 1940, quand la vie culturelle de Buenos Aires s'inventait, comme autrefois à Paris, non seulement à l'Université mais dans les cafés de la rue Corrientes* » (Resnik, 2004, p. 12)³.

¹ Le lecteur devinera que ce jeu de mots fait allusion à l'Université Lumière de Lyon.

² Ce même ouvrage op.cit. d'Enrique Pichon-Rivière.

³ En préface à Pichon-Rivière, E. (2004). *Théorie du lien* suivi de *Le processus de création*. Ramonville Saint-Agne: Erès.

Les « écoles » argentine et tunisienne se sont alors bel et bien rencontrées à Lyon et je peux à présent me permettre d'« imaginer » un roman familial où Pichon-Rivière est un « grand-père » spirituel pour Ghorbal. Cette thèse n'aurait pu espérer meilleur « cadeau » !

Un flash back, association, mieux, résonance, se mettent en branle spontanément. Je ne peux pas ne pas re-visualiser : Plataforma, Documento, les trois psychoargonautes, le « souffle contestataire » que je décrivais il y a quelques paragraphes lorsqu'on discourait d'une psychanalyse « naturalisée » argentine, à l'instant où je lis chez Ben Rejeb les marques d'une dynamique analogue :

En fait, toute une période de bouillonnement culturel a marqué ces années « contestataires » soixante dix (entre 1972 et 1978). Il y avait tout un mouvement antipsychiatrique mené, à travers le quotidien La Presse de Tunisie, contre la psychiatrie asilaire incarnée essentiellement par Sleim Ammar. Ce mouvement était mené par un groupe de personnes : Ezzeddine Gueddiche et Esseddik Jeddi, psychiatres, Mongi Ben Hamida, neurologue et Youssef Seddik, philosophe et journaliste qui rédigeait et offrait à ces cliniciens la possibilité de défendre chacun à sa manière la nécessité d'une politique et d'une pratique plus humaines pour traiter de la souffrance mentale et psychique. Des tables rondes étaient organisées et des articles de presse rédigés contre l'usage excessif des électrochocs et des techniques de soins jugées archaïques (Ben Rejeb, 2010, p. 53).

Je laisse cogiter et poursuis mon historique.

Les années 80 et 90 connaissent d'intéressantes mobilisations en faveur de la « cause freudienne »¹. Dès 1978 déjà, la Société Tunisienne de Psychologie met en place un programme de formation au psychodrame (dont celui d'orientation psychanalytique) animée par Anne Ancelin Schützenberger de l'université de Nice. Plus tard, en 1994 précisément, voit le jour un Institut Arabe de Sexologie et de somato-thérapie, une « aventure de courte durée », commentera Ben Rejeb (2010, p. 56). Durant les années 1995, c'est autour de la Société Tunisienne de Psychiatrie de se lancer dans une collaboration avec la Société Psychanalytique de Paris (SPP) pour assurer des « séminaires de formation et d'initiation à la psychanalyse à Tunis », écrira Ben Rejeb (2010), pour préciser quelques lignes plus tard que ce fut une autre « courte » expérience qui « a été également vouée à l'échec. » (p. 56).

On ne pourra pas non plus lésiner sur « l'activisme » en la matière durant cette même période de deux psychologues Lilia Labidi et Khadija Besbès dont j'ai été l'étudiante à la

¹ Jeu de mots renvoyant à l'école du même nom fondée en 1981 par Jacques Lacan ainsi que sa revue.

faculté des sciences humaines et sociales de Tunis mais aussi celles de Néjia Mhalla et Neziha Dridi. Je crois constater, à la lecture du texte de Ben Rejeb (2010), que cette période était plus favorable au développement et à la réussite d'initiatives individuelles plutôt qu'aux groupements et alliances au nom de la psychanalyse.

Un regain de « goût » pour les associations s'affiche, par contre, à partir des années 2000. Durant l'année 2000, à juste titre, voit le jour une Association tunisienne de somatothérapie, suivie en 2001, par l'Association Tunisienne d'Études en Psychologie Analytique, jungienne d'affiliation, dont les deux principaux membres fondateurs sont une psychologue, Radhia Ben Mabrouk et un psychiatre, Hachmi Dhaoui.

L'Unité de Recherche en Psychopathologie Clinique (URPC), créée en 1999 sous l'initiative de Riadh Ben Rejeb, connaît une vive activité durant les années 2000. Dès 2001, elle met en place un colloque international annuel qui, bien que proposant des thématiques pluridisciplinaires¹, entretient et maintient une préférence pour la psychanalyse aisément décelable à travers les « profils » des intervenants majoritaires et le champ de référence dominant dans les contributions. Sur fond de ces mouvements, mobilités et rencontres, des liens se tissent et nombre d'intervenants donnent des conférences, sont membres de jurys de soutenances ou co-directeurs de thèses².

Ces choix d'appartenance s'affirment avec cette « expérience » de « psychanalyse à l'université de Tunis » comme la désigne Ben Rejeb (2005) dans son article « La psychanalyse à l'Université : une expérience tunisienne ». Je rapporte le témoignage de Ben Rejeb décrivant le contexte de naissance de ladite expérience : *« Parallèlement aux colloques annuels, et voulant remplir le « temps mort », ce manque, j'ai pris à ma charge de réunir des psychologues et des psychiatres travaillant dans le public et le privé, universitaires et non universitaires, autour d'une formation en psychothérapie psychanalytique, au psychodrame psychanalytique individuel (PPI) et à la psychanalyse. Ce travail a fonctionné d'octobre 2001 jusqu'à février 2004. Cette formation était animée par le Docteur Patrick Delaroche à raison d'une fois par mois » »* (2005, p. 11)

¹ Dans l'ordre chronologique : L'éthique en psychologie, Le destin, La dette, De l'image à l'imaginaire, Le rituel, La croyance, La référence, La paternité, La scène, Le corps et Les mythes.

² Comme cela a été le cas pour la présente dont le projet commençait à se dessiner dès ma première rencontre avec Serge Tisseron à l'occasion du colloque « De l'image à l'imaginaire » en 2004.

Ce fut un « contrat » à clauses diverses et qui promettait des perspectives de « développement durable » du moment que l'offre était variée et touchait différents publics : il y avait des conférences, des cours, de la sensibilisation au PPI mais aussi « *des réunions fermées de présentation de cas cliniques, de visionnages de bandes vidéo, de jeu de psychodrame, de contrôle. C'était le volet « clinique » qui se poursuivait par des stages à Paris dans un service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent où est pratiqué le PPI* » (Ben Rejeb, 2010, p. 59). Un « engouement » pour la psychanalyse, autant que pour ce projet, animait le groupe des membres de l'URPC impliqués. Je peux en témoigner pour en avoir été l'une. Un groupe de lecture à réunion hebdomadaire fonctionnait parallèlement pour lire et commenter en groupe et selon son évolution chronologique l'œuvre freudien, programme enrichi par des exposés et des présentations de cas.

Ce partenariat a néanmoins pris d'autres chemins que ceux qui lui avaient été prévus à son démarrage. Ben Rejeb (2010) propose une lecture des faits : « *Parallèlement à tout cela, l'idée de constituer une Société savante germait lentement. Elle trébuchait autour de son appellation et de sa composition.* » (p. 60). Je dois témoigner précisément ici, pour avoir été pendant une longue période membre du groupe-noyau de l'URPC (entre 2002 et 2009), que j'avais pris à ma charge la préparation d'un projet complet d'association psychanalytique pour lequel je m'étais occupée des démarches d'obtention d'un visa qui a été, après trois mois d'attente, refusé par les autorités tunisiennes de tutelle, à savoir le ministère de l'intérieur et le premier ministre.

Reprenons, à présent, le témoignage de Ben Rejeb : « *En effet, après avoir suscité diverses réactions de résistances, cette expérience a fini par interpeller voire agacer des psychiatres qui n'avaient pas réussi à mettre en place une formation psychanalytique à long terme en Tunisie. Des démarches et des contacts ont été établis « entre psychiatres ». Et une équipe parallèle s'est constituée, avec l'accord de Patrick Delaroche. Elle s'est rapidement transformée en une société savante « Espace analytique franco-tunisien » et composée du côté tunisien exclusivement de membres fondateurs psychiatres, présidée par Mohamed Halayem. L'actuelle présidente de cette Société est Hajer Karray* »¹ (2010, p.61).

¹ Topiques

Cette dernière est avec Delaroche, auteure d'un article paru dans le même numéro de *Topiques* (2010/1, n°110) où a été publié l'article de Ben Rejeb. Proposant une « Brève histoire de la psychanalyse en Tunisie »¹, les deux articles convergent sur différents « moments » historiques jusqu'à ce qu'il soit question du dénouement de cette expérience pour les uns et de sa relance pour les autres. Les vécus, lectures et interprétations divergent alors : « *Si l'impulsion qui a permis la réintroduction de la psychanalyse en Tunisie fut universitaire, l'avenir de la psychanalyse ne pouvait pas se concevoir dans un lien exclusif de M. Delaroche à l'université. La nécessité de créer une association psychanalytique indépendante de toute autre institution qui puisse assurer une formation théorique et pratique reconnaissable pour ceux qui s'y engagent a été discutée lors de rencontres fondatrices entre M. Patrick Delaroche, M. Mohamed Béchir Halayem et Mme Hager Karray, auxquels se sont joints, quelque temps plus tard, M. Mohamed Fadhel Mrad et M. Karim Tabbane. L'Espace Analytique Franco-Tunisien est né de ces rencontres.* » (Delaroche & Karray, 2010, p. 36)

Depuis, les initiatives d'accueil de la psychanalyse semblent prendre des « tons » et « allures » de concurrence de type « qui fait mieux ? » entre psychologues et psychiatres et ce, bien que ces « rivalités » semblent anciennes du moment que l'on lit chez Ben Rejeb : « *Cette expérience n'a fait que rappeler et alimenter malheureusement un vieux clivage entre psychiatres et psychologues* » (2010, p. 61).

Si pareilles tensions risquent, selon Ben Rejeb, de faire associer, à tort bien entendu, la psychanalyse à un « *problème d'éthique* », « *un manque de confiance* » (2005, p. 12) ou encore une « *attitude de méfiance* » (2010, p. 61), je ne peux pour ma part et surtout pour l'histoire, ne pas constater les « *bénéfices secondaires* » que tire malgré tout la psychanalyse d'une telle situation. Les bienfaits de la concurrence, voire de l'émulation, sur la productivité ne sont plus à démontrer. En effet, d'un côté comme de l'autre, on a mis les bouchées doubles : du côté des psychiatres, l'agitation semble les avoir divisés en « *praticiens d'exercice privé* » et « *hospitalo-universitaires* » et du côté de l'URPC, d'autres partenariats se sont mis en place : un premier liant la Fondation Vallée à l'URPC et à l'UTAIM², un second avec Gérard Haddad, psychiatre et psychanalyste d'origine

¹ Titre justement dudit article de Karray & Delaroche.

² Respectivement Unité de Recherche en Psychopathologie Clinique et Union Tunisienne d'Aide aux Insuffisants Mentaux.

tunisienne et un troisième avec le Groupe Méditerranéen de la Société Psychanalytique de Paris. L'Association Tunisienne pour le Développement de la Psychanalyse (Ben Rejeb, 2005, 2010).

Le contexte révolutionnaire et protestataire d'entre 2010 et 2011 a également « rapatrié » (par intermittence) des psychanalystes tunisiens installés en France. En 2012, Fethi Benslama, avec Nicole Sfayhi, Frédérique Djerbi et Nedra Ben Smail¹ fondent l'Association de Formation à la Psychanalyse et d'Echanges Cliniques. En 2014, et de l'initiative de Abdesslem Yahyaoui, voit le jour la Société Tunisienne de Recherche et de Thérapie Familiale et du Couple. J'ai pour ma part, été sollicitée par Ben Hamed Souad, psychologue et psychanalyste tunisienne installée à Besançon pour fonder ensemble, fin 2014, avec Radhia Ben Youssef, psychologue tunisienne installée à Paris, l'association « Traversées psychanalytiques ».

A présent, ce sont une plus grande promiscuité et une interrogation des travaux autochtones qui ont le plus œuvré pour la rencontre, le « faire avec » et le « faire lien » qui m'intéresseront dans la suite.

2. Choix de filiation

2.1. Paysage autochtone général

Je m'apprête donc, cela va de soi, à activer, de nouveau, des zooms sélectifs. Mais avant de revenir sur les noms autochtones retenus comme « parents » de ce travail pour leur contribution à « naturaliser » tunisienne la psychanalyse à travers un « commerce équitable » et « solidaire » en ce sens qu'il influence et transforme l'une comme l'autre des deux parties et crée, du fait de ce « pacte », une « troisième réalité », il me faut préciser, du moment que je parle d'un choix de filiation, de quelles alternatives « identificatoires », d'appartenance, je disposais à l'origine.

A cette intention, j'ai pensé qu'il pourrait se montrer utile d'entreprendre, dans le but d'améliorer la visibilité des apports à suivre ainsi que de l'usage qui en sera fait ultérieurement, de classer schématiquement les travaux autochtones selon leur perception

¹ Repéré le 8/9/2014 à <https://histoireetsociete.wordpress.com/2013/03/30/psychanalyse-en-tunisie-par-nedra-ben-smail/>

et représentation des possibilité et perspectives de la rencontre et du faire lien entre la psychanalyse et le contexte/terrain tunisien. Je cherchais les termes appropriés, les plus expressifs et subtils pour servir la transmissibilité de cette idée lorsque j'ai rencontré au sein d'une interview¹ de Fethi Benslama quelques lignes qui exposent l'une des possibles entraves à la rencontre : « *Il est vrai que la faible participation des musulmans aux productions intellectuelles du monde contemporain n'a pas favorisé leur rencontre avec la psychanalyse. A quelques rares exceptions près, très récentes du reste, les penseurs musulmans ne se sont pas d'eux-mêmes positionnés comme des interlocuteurs des psychanalystes* »².

J'ai trouvé parlante et pertinente une différenciation des « discours » autochtones à propos de la psychanalyse selon le critère du degré d'interlocution, d'entrée en dialogue et m'en inspirant, je distinguerai pour ma part :

- a. ***Des travaux « pro-rencontre » ou « dans la rencontre »*** : ceux-là sont, à juste titre, des « interlocuteurs » de la psychanalyse en ce sens qu'ils entrent « sans gêne » en dialogue et débat avec elle, ceux-ci plaident ainsi non seulement la possibilité de la rencontre mais parfois mieux encore, du moment qu'ils la mettent en œuvre avec la production de théorisations « hybrides » voire d'une psychanalyse du lien locale dénotant la légitimité d'une « psychanalyse naturalisée tunisienne ». Cette « catégorie » de travaux est donc celle à laquelle cette thèse s'identifie et « réclame » filiation. Je propose de tenir pour « représentants » principaux de ce courant : Abdelwahab Bouhdiba et Mohamed Ghorbal. J'y reviens, forcément.
- b. ***Des travaux de la « péri-rencontre »*** : moins « confiants » et affirmatifs quant à l'équité du « faire lien », ces travaux « tournent autour du pot ». Le scepticisme de ces essais s'exprime généralement de deux manières : « Fixation » sur les aspects de la « différance » et de l'inconciliable ou bien « Eludation / évitement » de la rencontre en revêtant le caractère de lectures « qui prennent des gants » à travers des analyses historiques, anthropologiques et sociologiques fournissant un certain discours « sur la psychanalyse » certes mais pas « interlocuteur » de la

¹ Article « Les musulmans sur le divan » paru le 14 août 2005 dans Jeune Afrique l'Intelligent - par Fethi Benslama - Propos Recueillis par Hamid BARRADA ET Renaud De Rochebrune, p.61. Repéré le 3 février 2010 à http://www.jeuneafrique.com/Article/LIN14085lesmunavide0/?art_cle=LIN14085lesmunavide0

² *ibid.*

psychanalyse. Il faut néanmoins reconnaître à ce type de travaux les importants mérite et avantage de préparation et de déblayage de terrain. S'ils sont davantage tourmentés par les résistances et entraves, ils sont malgré tout, inévitablement et logiquement, engagés dans une interrogation de l'historique, du sociologique et du phénoménologique et prépareront ainsi, à leur manière, le terrain à la rencontre. Ceci dit, le risque qu'ils présentent est celui de la suffisance, celui de se contenter de descriptifs de « mondes internes » à la psychanalyse d'un côté et à la culture de l'autre rigidifiant ainsi et appuyant un paradigme stérile cumulant et soulignant « la fermeture » sur tous les plans : celle d'une psychanalyse « dépassée », celle d'un culturalisme hermétique et celle d'une rencontre impossible voire interdite. La « juste » mesure semble alors être de tirer un profit maximal de ces travaux qui sont, malgré tout, souvent denses en données et intéressants pour une optimisation de l'intelligibilité, tout en maintenant vif et opérant l'impératif de leur obligatoire et urgent dépassement vers un « dialogue » au lieu d'« a parte » de « mondes parallèles ».

c. Des travaux sur une « presque-rencontre » ou une « pseudo-rencontre » car ceux-là abordent, étudient, ladite rencontre en contexte d'immigration ou sur des terrains supposés culturellement « parents » (idée souvent contenue dans l'utilisation de généralisations de type : contexte maghrébin, arabo-islamique). Ce sont donc des travaux utiles par les voies de l'analogie ; ils constituent ainsi un discours « indirect » sur la rencontre mais n'en demeurent pas moins d'exploitables pistes d'inspiration et de comparaison.

Je revisiterai également ces deux dernières catégories mais ultérieurement lorsque je proposerai une lecture propre au temps de l'après-coup. Ces travaux y refigureront alors en tant que potentiellement utiles et exploitables mais notablement insuffisants, j'insiste, du moment qu'ils n'œuvrent pas à un dialogue dans la complémentarité risquant d'encourager, à défaut, sciemment ou à leur insu, deux « raccourcis » aussi fâcheux l'un que l'autre pour l'advenue de la rencontre lesquels sont l'évitement et/ou la subordination du terrain à la théorie.

2.2. Argumentaire de la succession aux travaux de l'interlocution et de l'articulation

Le projet de cette thèse de succéder aux travaux sur l'articulation, première catégorie décrite, a tout à gagner à partir de la reconnaissance du fait que, au cours de l'histoire de la psychanalyse en Tunisie, ont bel et bien existé des antécédents d'une rencontre non seulement possible mais « équitable » entre la psychanalyse et le terrain tunisien. Partir d'un rappel de tels travaux sert les intérêts de ladite entreprise en lui offrant une « assise » d'origination, un scénario de « scène primitive » sans lequel aucune inscription, ni succession, ni transmission ne sont possibles. Sans une telle recherche inscriptive et historicisante, la menace persisterait donc de laisser « fermenter » l'antithèse de ce travail : celle de l'inexistence d'une préhistoire de la psychanalyse en Tunisie ainsi qu'un échec des précédentes rencontres correspondant à une histoire relativement récente hâtivement, expéditivement et à tort, conclues par une insurmontable incompatibilité.

A contrario, par « rencontre équitable », et la précision s'impose du fait que la formule conceptualise un rapport particulier entre terrain et théorie, je désigne une rencontre qui se présenterait comme suit :

- Elle tisse un lien entre théorie et méthodologie analytiques aux prises avec une « clinique », une « praxis », elles, tunisiennes ;
- Le terrain d'accueil ne s'en trouve ni dénaturé ni malmené sous le poids d'un dogme théorique, écueil fréquent lorsque la théorie est « sacralisée » au détriment du terrain qu'elle évince alors inévitablement et en empiète les spécificités ;
- Il s'agit d'une démarche « gagnant-gagnant » avec symétrie dans la transformation car le terrain se « redécouvre » et gagne en intelligibilité promettant, par conséquent, une intervention « sur mesure », plus spécifique et donc plus efficace en même temps que la théorie récolte un feed-back après sa mise à l'épreuve par un terrain « autre », occasion pour elle d'être révisée et de se régénérer.

Si ces propos d'épistémologie et de méthodologie demeurent quelque part opaques par leur généralité, les illustrations qu'incarnent le « complexe de Jawdar » et « la personnalité maghrébine » comme émergents d'une « rencontre équitable » respectivement tentée par Bouhdiba et Ghorbal viennent incessamment y remédier.

2.2.1. *Jawdar, Œdipe arabe*

Le personnage de Jawdar des Mille et une nuits a inspiré Bouhdiba (1975), sociologue et philosophe tunisien, en sa qualité de profil-type d'un Œdipe local arabo-musulman. Il me faut d'emblée préciser que la conceptualisation d'un complexe de Jawdar ne remet point en cause celle du complexe d'Œdipe chez Bouhdiba mais en propose une variante plus fidèle et plus adaptée à la culture arabo-islamique. Les auteurs qui citent Bouhdiba ne le soulignent pas systématiquement et cela me semble pouvoir porter préjudice à la démonstration d'une rencontre en termes d'échange équitable entre psychanalyse et terrain.

Le choix du personnage de Jawdar correspond à la subtilité de l'histoire de ce dernier dans la mise en exergue de configurations liennaires culturellement « angulaires », « foncières ». La dyade mère-fils surplombe tous les liens environnants et « inonde » presque l'espace intersubjectif dans le groupe famille continuant ainsi son influence dans l'espace social. C'est précisément en cela que Bouhdiba aurait pressenti le potentiel de ce personnage à représenter un certain « centre d'inertie » culturel au sein des liens de famille.

Shahrazade, dans les Mille et une nuits, nous apprend que Jawdar, le pêcheur, est le benjamin d'une fratrie de trois entièrement masculine. C'était le fils préféré de son père Omar avant la mort de ce dernier et a continué à être le plus proche de sa mère après. Jaloux, ses frères lui cherchent la petite bête et bien que le père, alors mourant, ait pris la précaution de répartir équitablement son héritage sur sa femme et ses trois fils, Salem et Salim, les frères de Jawdar, ont trouvé le moyen de le trainer en justice pour des affaires d'héritage et de dilapider le leur et le sien en plaintes et procès. Quand tout le monde était devenu miséreux, c'est Jawdar qui s'est mis à la pêche et qui a pris sa mère à sa charge. Grâce à la pêche, il a pu survivre ainsi que sa mère et ses deux frères qui, fainéants et bons à rien, ont fini quelque temps plus tard par revenir implorer son pardon. Jawdar le leur a immédiatement accordé et leur a offert son toit. L'histoire rebondit quand Jawdar fait la rencontre du « marocain »¹ après de nombreuses journées d'infortune durant lesquelles il n'a rien pêché et s'est beaucoup endetté. Ses frères, fidèles à leur immoralité, le fuient ainsi que leur mère. Le marocain tombe alors à pic et, survivant à une dure épreuve de magie,

¹ Bouhdiba avait préféré « Maghrébin ». Je trouve pour ma part plus appropriée la traduction de « magh'ribi » de l'arabe au français par « Marocain ». « Maghrébin » la traduction de « magharibi ».

informe Jawdar qu'il est mêlé à ce même sort et que, leurs destinées sont vouées à l'unisson s'ils veulent acquérir un trésor inestimable. Pour ce faire, Jawdar doit voyager en compagnie du marocain longtemps et très loin et ne le fera qu'une fois béni par sa mère. Les défis avant l'acquisition du trésor sont nombreux et Jawdar ne réussira pas à respecter toutes les consignes du magicien marocain à sa première tentative. Les alliés finiront par acquérir le trésor enchanté mais avec une année de retard, lors d'une seconde tentative. Ce qui semble avoir le plus intéressé Bouhdiba dans cette affaire et titillé le projet de rencontre est l'expérience de l'échec de Jawdar à acquérir le trésor dès la première fois du fait qu'il n'ait pas pu vaincre l'emprise maternelle. C'est que le personnage aurait eu gain de cause s'il avait réussi à surmonter sept épreuves de courage où chacune, une fois réussie, lui permettait de franchir une porte le rapprochant progressivement du trésor. Jawdar avait sans problème et avec une exemplaire témérité pu ouvrir les six premières portes mais la septième était gardée par un ennemi qui avait pris l'apparence de sa mère et que Jawdar était appelé à dénuder complètement. Le « marocain » avait insisté sur le fait que ce n'était qu'une ombre, « sans âme » mais Jawdar, devant les implorations, les plaintes, la pudeur et la culpabilisation de l'image d'une mère qui se disait honteuse, souillée et anéantie par l'obligation de se montrer nue à son fils, finit par faiblir et cède en lui permettant de garder le cache-sexe. C'est alors qu'il se retrouve violemment refoulé loin du trésor, ce qui a failli lui coûter la vie. Son histoire est encore pleine de rebondissements : il s'enrichit, se marie, croise le fer mais se réconcilie avec le monarque, fait preuve de ruse et de clairvoyance, connaît encore des hauts et des bas, s'expérimente et mûrit... mais malgré ces vertigineux rebondissements, on arrive à déceler quelques fort significatives constances lesquelles ont trait à son « noyau » familial : une mère toujours entretenue par lui, conseillère et à laquelle il pardonne toujours des écarts de loyauté notamment lorsqu'elle héberge chez lui et divulgue ses secrets à ses frères malgré le mal qu'ils font constamment à Jawdar et qui atteindra le fratricide en guise de dénouement à la fable. Jawdar est pourtant d'une loyauté exemplaire en famille : à l'égard de sa mère, il est l'incarnation-même de la piété filiale et à l'égard de ses frères, il n'éprouve jamais de ressentiment malgré beaucoup de haine subie. La mère, par contre, tout en étant proche et reconnaissante à l'égard de Jawdar, ne peut pas sacrifier ses attention et amour pour ses autres fils. En cela, elle incarne un essentiel paradoxe qui rétablit l'équilibre familial : si elle expose ainsi et ne protège pas comme il se doit Jawdar contre des frères malintentionnés, elle le fait échapper à une réciprocité et exclusivité dangereuses en termes

d'incestualité d'un tête-à-tête avec sa mère. L'investissement maternel des frères œuvre alors comme garde-fou en même temps qu'il dénonce l'incapacité de la mère arabe à punir un fils et son besoin viscéral d'en faire un éternel allié.

Dès lors, « *Admirons la fable dont la richesse, insoupçonnée de tous ceux qui se refusent encore à prendre au sérieux les contes des Mille et une Nuits, traduit fidèlement la relation préférentielle qui s'établit entre l'enfant et sa mère. La vie est un trésor qui ne s'acquiert que si d'abord on a su tuer en soi les ombres inanimées. La maturation psychologique est un attentat contre la mère. Il faut tuer en soi l'image de la mère, la profaner, la démythifier. Tuer en soi la fausse image de la mère c'est se sécuriser soi-même. Ce sont nos hésitations, nos scrupules, nos souvenirs infantiles qui nous empêchent de réaliser nos vœux de bonheur. Le respect de nos mères nous empêche de voler de nos propres ailes* » (Bouhdiba, 1975, p. 275). Ainsi, « *on ne saurait mieux évoquer que ne le fait le mythe de Jawdar que l'image de la mère est une source de blocage. Pour débloquer la conscience, il faut savoir se défaire de la présence abusive de la fausse image fantomatique de la mère* ». En ce sens en effet, « *la relation utérine peut être source de blocage et c'est de la liquidation de ces survivances du désir maternel que dépend la maturation psychologique* », déduira Bouhdiba (1975) en guise de morale à l'histoire de Jawdar. (p. 277).

Ce moment de trouvaille, de décryptage d'une spécificité culturelle, signe pour le chercheur l'apogée de la sensibilité pour son terrain social mais aussi un moment d'ouverture, de décentration soucieux de vérifications et de comparaisons et, par là-même, propice à la rencontre. Ce mouvement d'élan du « télé » pour parler morénien, est parfaitement illustré par ce passage de Bouhdiba : « *N'avons-nous pas là tous les éléments psychologiques et sociaux, individuels et collectifs, conscients et inconscients, pathologiques et normaux, rationnels et oniriques qui nous permettent de parler d'une « relation de Jawdar » au sens où on parle de relation œdipienne et d'un complexe de Jawdar au sens où on parle de complexe d'Œdipe ?* » Et il poursuivra tentant de donner consistance et teneur à son hypothèse : « *Assurément il y a, nous semble-t-il, une unité fondamentale de l'Œdipe universel et que nous retrouvons au cœur même de la culture arabo-musulmane. Mais dans la mesure où, selon la profonde parole de Roger Bastide, il y a « autant de types d'inconscients qu'il y (...a)de types de sociétés* », on peut noter que

Jawdar apporte une réponse archétypale mais spécifique aux grandes questions de la vie, à l'amour, à la haine, à la violence, à l'insécurité, au besoin. » (1975, p. 277)

En effet, c'est dans cet apparent oxymore, à tort pris pour oxymore bien entendu, qu'incarne « archétypale mais spécifique », que se niche le bourgeon d'une rencontre, un germe de lien. Les thématiques évoquées ci-contre par Bouhdiba sont en effet de l'ordre de l'universel, de l'humain ; c'est dans leur articulation à la culture qu'ils prennent des formes et des couleurs, ils demeurent alors reconnaissables en même temps qu'ils gagnent en différences. D'ailleurs, le développement autour du complexe de Jawdar ne fera que rebondir après son identification par Bouhdiba pour prendre un relief autre, celui d'un noyau d'une analyse « psycho-socio-analytique ». Il apparaît comme un organisateur, un orchestrateur des rapports entre les espaces intrasubjectifs, du désir et du fantasme de sujet et de celui intersubjectif familial et social en l'occurrence. Le passage à suivre montre justement l'ambition de Bouhdiba de pouvoir lire, grâce à une telle trouvaille, trois niveaux différents de la subjectivité : sociale/culturelle, publique ou transsubjective désormais dans notre jargon, groupale/familiale, privée ou intersubjective et individuelle, intime ou intrasubjective : « *Si Jawdar est une image archétypale de l'adolescent arabo-musulman, la vraie mère de Jawdar représente de son côté et de façon admirable la mère arabe. Elle en est le prototype fidèle qui n'a perdu ni la valeur symbolique ni les caractères économiques, sociaux et culturels attachés au rôle de mère dans nos sociétés aujourd'hui encore. Voilà ce que dit le mythe de Jawdar. Dans l'intérêt commun de l'homme et de sa mère, il faut déchirer le voile de la mère et démythifier la maternité* » (Bouhdiba, 1975, p.278).

Bouhdiba (1975) ne manquera pas de relever, comme un peu partout à travers son livre « la sexualité en Islam » que « éthique coranique » et « exigences collectives » divergent ici de nouveau pour laisser place à une société où la femme se réduit à son rôle de mère car, comme il l'écrit, si

L'Islam finalement a déroulé historiquement une logique différente des exigences théologiques, c'est qu'en prônant le lyrisme de la vie, en revalorisant la chair, en déculpabilisant l'amour il a ouvert la voie à l'acceptation de la nature. La mère est partout la référence et le réceptacle de l'existence concrète et du vécu quotidien. (...) le social se réalise en définitive par référence à la nature (...) le féminin arabe est en effet le conducteur de la nature. Il est ce qui permet d'en dévoiler les mystères, d'en déchiffrer les signes, d'annuler aussi les interdits qui la frappent. Ce rôle essentiel, l'homme le refuse pourtant, bloquant pour ainsi dire la féminité en soi-même. La femme qui est tout n'est plus qu'une ombre. L'élément

féminin est alors relégué aux vieilles lunes. La femme est tout au plus un complément, un appoint, un ornement, une potiche peut-être. Elle est niée, elle qui pourtant est l'essence. N'est-ce pas cela également que signifie le mythe de Jawdar ? (...) Tout commence et tout finit dans la mère ! D'où ce double combat de la femme arabo-musulmane par rapport à l'homme et par rapport à la nature. Rien d'étonnant qu'elle se soit épuisée dans ce double effort et qu'elle ait payé très cher la maintenance de la personnalité arabo-musulmane. (p. 279).

Cette personnalité a également suscité l'intérêt de Mohamed Ghorbal et son appréhension par de dernier viendra incarner la deuxième illustration d'un paradigme de l'articulation et de la rencontre entre la psychanalyse et le territoire de culture arabo-islamique.

2.2.2. D'une personnalité maghrébine aux instances dédoublées

Lorsque Mohamed Ghorbal se penche, de son côté, sur les spécificités de la personnalité maghrébine, il lui décèle un signifiant aspect, ancrage, communautaire. Son travail le place alors au cœur des rapports entre les espaces que j'ai présentés par les termes intra et intersubjectifs et le fait examiner les articulations pour parler comme Kaës (2005) ou l'interface si l'on suivait Puget (2005). J'estime, de ce fait d'ailleurs, qu'il serait tout à fait légitime de considérer l'œuvre de Ghorbal comme étant la plus à même de jouer le rôle de socle, de théorie d'accueil à une psychanalyse du lien autochtone. En ce sens, il partage ce point commun à toutes mes références, celui de réfléchir à deux niveaux au moins de la subjectivité : individuelle et groupale et en piste les particularités en contexte tunisien. Il écrit : « *Le développement psychogénétique de la personnalité tend vers l'autonomie du sujet par rapport à son groupe. D'une position initiale symbiotique puis fusionnelle, le Moi se différencie progressivement en opérant une certaine délimitation du monde intérieur par rapport au monde extérieur. Habituellement, on juge la maturité d'un sujet sur sa capacité de se prendre en charge tout en nouant des relations avec sa communauté, donc d'assumer son autonomie. Ce qui n'exclut pas la relation avec l'autre, mais donne une qualité particulière à la relation. Il reste d'une certaine manière tributaire des autres, mais les deux pôles restent bien distincts* » (1983, p. 735).

S'il y a là des caractéristiques universelles générales décrivant tout développement humain harmonieux, toutes les cultures n'affectent pas les mêmes coefficients de nécessité au groupe, à la communauté, comme dira Ghorbal (1983), du moment que « *dans l'aménagement de cet espace sujet/communauté, le Maghrébin paraît tributaire de son environnement dans son fonctionnement. La quête de la relation paraît ancrée dans sa*

personnalité. En termes d'analyse comparative, en nous référant à la personnalité occidentale dans son besoin de communication, la personnalité maghrébine possède une capacité plus grande pour une telle entreprise. Ce besoin vital, caractéristique de la personnalité maghrébine, risque d'être interprété à tort comme une dépendance à l'égard de l'autre. Originellement, dans son fonctionnement, le Maghrébin a besoin de sa communauté. Ceci répond non seulement à une demande externe, mais aussi à une exigence interne. » (p. 735).

Je ne peux qu'être à la fois agréablement surprise en même temps que rassurée par une telle lecture. Ces passages offrent non seulement un argumentaire « servi sur un plateau » à mon hypothèse d'un terrain culturel amical et hautement réceptif ou encore perméable à l'égard d'une psychanalyse du lien mais assignent aussi à cette thèse une position de « maillon d'une chaîne » et légitiment, par la même, un droit de regard et d'interlocution. Il est ici, on ne peut plus franchement, question de rencontres et de leurs effets : celle de la psychanalyse avec ce terrain autre et celle du sujet avec son groupe. Avec Ghorbal, nous semblons alors partager cette problématique dédoublée issue, pour moi, des deux malaises présentés au début comme bourgeons de cette recherche. Je continue de ce fait dans ma posture de « toute-ouïe » de mon aîné en la matière et à œuvrer, par la sélection des passages les plus significatifs, à mettre en exergue les zones de l'apogée de la résonance aptes à constituer un flux tangible de transmission et un certain « esprit de famille » autochtone. Ghorbal (1983) note que : « *La spécificité et l'originalité de la personnalité maghrébine dans cette articulation sujet/communauté, c'est non seulement l'aménagement d'un espace extérieur, véritable trait d'union entre le sujet et sa communauté, mais la genèse et la constitution d'un espace intérieur, représentant de la communauté au sein du sujet. Cet espace intérieur s'appuie originellement sur la relation à la mère et constitue une aire spécifique de la personnalité, hautement opératoire dans son fonctionnement interne et externe. La conceptualisation de cet espace nous a amené à la notion de bi-dimensionnalité, fondement de la personnalité maghrébine. Foncièrement, elle est constituée de deux parties que nous avons appelées l'aire individuelle intime d'une part, l'aire communautaire collective d'autre part. » (p. 735-736).*

En découle alors un remaniement, par Mohamed Ghorbal (1983), de l'appareil psychique freudien motivé par une logique de la rencontre justement où le challenge se résume en ces termes : adopter un modèle théorique psychanalytique tout à fait fiable et

crédible mais respecter une exigence, une intransigeance de terrain où du communautaire est omniprésent et s'invite à tout espace de travail de et avec la subjectivation. Toutes les instances de l'appareil psychique classique, à savoir ça, moi et surmoi s'en trouvent alors dédoublées en communautaire collectif et individuel intime, chacune. Ghorbal insiste, par cette proposition justement, sur une place centrale à accorder à la dimension « collective » au sein de la personnalité maghrébine. Il se trouve qu'il rejoint ainsi de plain-pied et par la grande porte, les débats décisifs déjà décrits sur les rapports entre espaces intra et intersubjectifs et l'interface d'un côté et sur le rapport de la psychanalyse à ses terrains d'accueil, de l'autre. Ayant, en outre, en commun, un intérêt pour les mêmes terrain et contexte tunisiens, la référence à Mohamed Ghorbal occupe vis-à-vis de cette thèse et pour toutes les raisons citées, une place de choix et exerce dessus une incontestable influence.

Conclusion

Renouons, pour conclure cette partie, avec ce que j'avais plus haut à propos d'une typologie possible des travaux issus d'un contact entre le champ référentiel psychanalytique et le champ opératoire tunisien. Et rappelons que parmi ces contacts de type « péri », « pro » et « presque-rencontre », je proposais de ne retenir pour travaux dans la rencontre, l'articulation, que ceux qui contenaient les signes d'une transformation, d'une adaptation de la théorie au terrain et désignés, de ce fait, « travaux pro-rencontre ».

En ce sens donc et au-delà de la spécificité des apports de chacun, Bouhdiba et Ghorbal ont particulièrement retenu mon attention du fait que tous deux adoptent un *modus operandi* incarnant l'esprit et la logique articulatoires : C'est grâce à leur approche libérée d'un occidento-centrisme et d'un « prêt-à-penser » dans l'approche du terrain qu'ils arrivent à en repérer les spécificités. Ce que ces deux auteurs ont également en commun c'est une lecture bidimensionnelle, « individuelle et sociale », élisant domicile sur l'aire du lien de groupe, de famille et de l'individu, ils sont en tandem entre psyché et *socius* augmentés des dimensions historique et anthropologique. Ils puisent ainsi du « sens » au sein d'une lecture multidimensionnelle, multidéterminée sans tomber dans le piège d'un culturalisme hermétique, « xénophobe ». Ils défendent un « universel » « émiquement » coloré ou influencé si je puis dire, trame de fond leur permettant de pratiquer le « faire rencontrer », le « faire lien », entre la psychanalyse et le terrain d'accueil tunisien.

Conclusion à la Compréhension et transition vers la Production :

En vue de lier les champs référentiel et opératoire

Défendre une approche articulatoire me semble particulièrement judicieux car cette dernière veille, de la meilleure façon qui soit, à « opérationnaliser » la rencontre. En ce sens, il ne s'agit pas d'une propagande en faveur d'une approche conciliante coûte que coûte quitte à éradiquer et dénigrer les différences ; elle n'est point dans le « scotome » mais bien aux antipodes d'une telle attitude expéditive, superficielle et non mûrie. Elle cherche a contrario à mettre en exergue le « différent » -permettons-nous à présent d'adopter sans retenue ce jargon de la psychanalyse du lien-, tout en recherchant activement et œuvrant à une rencontre d'avance acceptée comme ne coulant pas de source, tributaire également d'aléatoire et d'inédit ; néanmoins, qui se travaille dans du lien maintenu et entretenu, forcément ouvert et consentant à la transformation.

Toutes les références-clés de cette thèse se retrouvent ainsi réunies autour de ce même problème dont Rosa Jaitin (2002) dira qu'il n'a pas arrêté de tourmenter Pichon-Rivière et qui est celui de « *la dispersion des sciences de l'homme dans des voies méthodologiques et conceptuelles les plus diverses* ». Et d'ailleurs, poursuivra-t-elle, « *dans sa préoccupation de faire converger en un seul champ ces divergences, il dit : « La psychologie sociale que nous préconisons tend vers une vision intégrative de l'homme en situation, objet d'une science unique ou interscience, placée dans un contexte historique et social déterminé. On atteint une telle vision par une épistémologie convergente dans laquelle toutes les sciences de l'homme fonctionnent comme une unité opérationnelle, enrichissant autant l'objet de la connaissance que les techniques destinées à l'aborder. »* (p. 167)

En continuité avec cette précieuse idée pichonienne d'interscience, il est, par exemple, bien connu de la cartographie qu'elle ne peut travailler sans les données de la géodésie. Je considère qu'un lien semblable unit, pour notre part, nos « carte théorique » et terrain. Visualisons alors et rappelons, en l'espace de quelques lignes de transition, les reliefs, les mises en garde et précautions qui nous guideront quand nous partirons, sous peu, à sa conquête.

J'ai fait, depuis les malaises, un bout de chemin en collectant des indices, tel le Petit Poucet en parcourant des œuvres ayant été les plus participatives dans la construction des théories du lien. J'en ai fait une lecture kaléidoscopique destinée à viser les notions et concepts les plus repris et réexploités au sein de ce travail car se situant sur la même lignée de préoccupations et promettant les plus hautes résonances avec mon terrain.

Cette présentation des concepts s'est voulue construite comme un dialogue en vue d'exercer, dès sa forme, la rencontre et le « faire lien », aspect que j'ai déjà assez pointé. Dans le « faire lien » justement, l'une des « morales » de l'histoire, quelques soient les « pondérations » et degrés adoptés par les auteurs, consiste à envisager une zone d'hybridisme et une autre d'inconciliable. Le plus important et révolutionnaire avec ces théories du lien paraît résider dans leur effort d'ouverture de l'intrapsychique vers l'altérité, l'intersubjectivité. Elles libèrent en effet cet espace dont l'analyste était jadis le seul fossoyeur d'une ancienne représentation en « puits » ou « caveau », mieux encore, en « crypte » pour signifier, comme chez Abraham et Torök (1987), la perdurance d'un non-dit, d'un clivage. C'est donc en cela même qu'une psychanalyse du lien fut pressentie et annoncée, dès le tout début de ce travail et dans la foulée des « malaises », comme étant salvatrice et miraculante. J'avais supposé qu'elle pourrait permettre de mettre en route et branle une nouvelle manière d'approcher le terrain par une optimisation des sensibilités et résonances. Le moment est justement arrivé pour mettre à l'épreuve du champ opératoire une telle hypothèse car il me semble que « le terrain » est à présent assez déblayé au « terrain ». Ce principe de son écoute nouvelle et débarrassée d'aprioris est, pour le moins qu'on puisse dire, fondateur. Il est la colonne vertébrale de cette thèse ; à son tour, cette dernière en escompte l'incarnation de la plus grande contrainte à la créativité et une ouverture sur du sens nouveau, sur un « néo-champ », pour paraphraser Granjon¹, celui permis par le faire lien, la rencontre et ses effets. Engageons-nous alors sans tarder sur cette voie.

¹ Expression inspirée du « néo-groupe »

Partie II:

Temps pour la production

Chapitre Premier :

Clinique des liens de couple et de famille :

Immersion en contexte tunisien

C'est, en effet, la pratique d'une clinique des liens qui sera tentée en ce qui suit. Je signifie par cette précision que, de manière fidèle aux remaniements de la métapsychologie analytique sus-décrits, les liens seront approchés, observés, entendus, lus comme « entité-lien » d'une part, mais aussi à travers les processus et modalités de leur intégration et articulation à l'intrasubjectif d'un côté et au social-historique dit transsubjectif par les psychanalystes du lien, de l'autre. Il s'agit, de ce fait et autrement exprimé, d'une lecture triple simultanée des espaces de l'intra, de l'inter et du trans pouvant être assimilés, sans prétendre les parfaites symétrie et synonymie, aux sphères intime, privée et publique. Les liens, matériau que le psychanalyste « interprètera » au niveau intersubjectif recouvre, cela va de soi, tout un réseau de liens intriqués. Si la théorie a permis momentanément l'illusoire dissection de ces espaces et niveaux pour mieux les scruter, la clinique viendra aux galops et incessamment nous rappeler à l'ordre car contrairement à la dissection, c'est la loi de l'intrication et de l'enchevêtrement qu'elle impose aux prises avec des liens « in vivo ».

Dans ces « mondes parallèles » de la subjectivation, le lien, ainsi traité comme entité à part, les partenaires en lien « travaillent » ensemble mais chacun de son côté aussi. Jaitin (2002) dans le sillon de Pichon-Rivière écrira un passage qui peut valoir une sorte de « mode d'emploi » en clinique des liens : « *Le conflit dans le groupe exige deux niveaux d'analyse : le niveau horizontal, qui engage le groupe dans son ensemble, et le niveau individuel, dans lequel un individu va assumer ce conflit de l'ensemble comme personnel, en ne pouvant pas différencier le moi de l'autre.* » (p. 150).

Les lectures cliniques à venir s'appliqueront à tenir compte de ces niveaux qui ont jadis subi un certain nivelage qui n'a plus su en laisser voir les natures et textures hétérogènes. Ces mêmes niveaux dont mon exposé de la problématique tentait déjà de figurer la dissemblance continueront, d'un point de vue qui cherche à se faire le plus méthodique possible, à être « sériés » de façon à sensibiliser et imprégner au mieux le lecteur des spécificités de ces « habits neufs » de la psychanalyse. Voici clairement comment je procéderai : **pour chacune des configurations des liens qui sera traitée, un « phénomène-lucarne » sera mis en évidence ; le phénomène-lucarne est un émergent du terrain, une spécificité constatée dans le nouage et la perduration du lien qu'elle est censée représenter ; elle est une spécificité, selon la logique de l'imprégnation de la configuration d'un lien par son contexte transsubjectif, très tributaire de la culture et**

« **emblématique** » **en son sein**. Ces phénomènes reflèteront ainsi l'effet et l'empreinte de la culture sur des liens à la configuration, par ailleurs, universelle à savoir les liens généalogiques, parento-filiaux, fraternels, de couple... Cela va sans dire que c'est la pratique d'une clinique des liens pour boucler la boucle, en contexte tunisien, à juste titre, qui en a permis la détection et la désignation. **Pour les liens généalogiques, ce sont les « phénomènes lucarnes » des : « objets-reliques » et du « syndrome du veuvage précoce » qui ont pu être retenus ; la « co-maternité » sera quant à elle le « phénomène-lucarne » ouvrant sur le lien parento-filial et « le bel-oedipe », celui, emblématique des liens d'alliance.** Il serait probablement superflu de préciser que c'est ici que trouveront domicile à élire nos vignettes cliniques pour appuyer la pondération attribuée à ces « phénomènes-lucarnes » sur les liens de couple et de famille en contexte tunisien. A chaque fois, la procédure sera la même : présentation de ce que je désigne exactement par le nom donné à chacun de ces « émergents », exposé de vignettes cliniques plaidant son importance et sa légitimité à prétendre éclairer le lien en question pour enfin conclure avec un essai d'élaboration théorique de ces phénomènes mais également, dans une démarche inductive inverse et complémentaire, des considérations et synthèses théoriques plus générales sur ces configurations de liens au-delà de leurs « représentants ».

SOUS-CHAPITRE I :

Clinique de liens de couple et de famille aux prises avec les influences transgénérationnelles

Illustration par les « Objets-reliques » et le « Syndrome du veuvage précoce »

« Marche, marche, dans la foulée de nos grands-parents... »

(Dicton des gens de 'Ksan)

1. Les objets-reliques

« Je te salue
mon cher petit et vieux
cimetière de ma ville
où j'ai appris à jouer avec les morts.
C'est ici où j'ai voulu
me révéler le secret de notre courte existence
à travers les ouvertures
d'anciens cercueils solitaires. »

Petit poème de Pichon-Rivière intitulé
par lui " Connaissance de la mort "
(1924, il avait alors 16 ans)

1.1. Que désigne « Objet-relique » ?

Je dois aux familles rencontrées mon intérêt pour les « objets-reliques ». J'ai souvent été menée sur cette piste lorsque je demandais davantage de détails sur la nature des relations avec les ascendants ou de particularités de leurs vies s'ils n'ont pas été connus notamment quand ils me semblaient œuvrer comme « objets transgénérationnels » spécialement investis. Spontanément, les sujets cherchaient à prouver que ces personnages comptent pour eux et à concrétiser la nature privilégiée des liens par un objet matériel « emblème », symbole, et ces objets de se révéler souvent, à l'occasion, comme des sortes d'« écrans-géants » de projection de souvenirs et libérateurs de récit et de diérèse.

Faussement objectifs sous des traits de matérialité et d'inanimation, ces objets peuplent le paysage psychique et sont bel et bien, à l'instar de personnages animés, cibles et sources de haine, d'amour, d'agressivité, de protection et se prêtent à une large palette

de maniements et de projections... mieux encore, je fais l'hypothèse qu'ils se dotent justement de cette extrême valeur car ils incarnent si subtilement cette ambivalence/ambiguïté à mi-chemin entre l'animé et l'inanimé et sans se contenter d'être ni complètement l'un, ni complètement l'autre miroitant ainsi une ressemblance parfaite avec les aïeux morts-vivants inanimés mais constamment rescussités et ravivés chez et par leurs ascendants.

Ces objets revêtent, de ce fait, un caractère sacré représentatif et commémoratif du personnage auquel ils ont appartenu. Voilà pourquoi j'ai choisi de composer l'expression « objet-relique » pour tenter de les décrire au mieux.

En consultant l'entrée « relique » dans Le nouveau Littré, on découvre qu'étymologiquement, ce mot vient du latin « reliquio » et désigne « *ce qui reste de Jésus-Christ, des saints et des martyrs, soit parties du corps, soit objets à leur usage, soit instruments de leur supplice. Garder une chose comme une relique, la garder soigneusement. Il en fait une relique, des reliques, se dit d'un homme qui fait grand état de quelque chose* »¹.

En effet, l'histoire vient se joindre au sens étymologique, le vocable « relique » détient cette signification théologique sacrée désignant ce qui est conservé du corps ou des objets « intimes » d'un saint : les dents, les cheveux, les morceaux de chair figurent sur cette longue liste d'objets mystérieux attisant curiosité et vénération... Il s'agit là d'autant de « bribes » entretenues à travers des générations et se destinant à amplifier l'aura des cultes voués aux saints dans le christianisme. D'ailleurs, comme cela est pointé dans Le nouveau Littré, la tradition des reliques aurait commencé avec celles du Christ. Les remémorations cultuelles vouées aux saints sont reconnues d'origine chrétienne depuis qu'Hélène, la mère de Constantin, empereur romain du troisième siècle, partie en pèlerinage, trouva des reliques jésuites sur le mont Golgotha. Depuis, les reliques des saints sont, pour les orthodoxes, source de fierté et dignes de pèlerinages. Il en est tout autre pour les protestants qui ont œuvré à l'abrasion de ces rites.

La vénération portée aux reliques a été fluctuante dans l'histoire des religions du monde. Pratique toujours corollaire d'un système de croyances, elle est hautement

¹ Relique. (2004). Dans *Le nouveau Littré*. Paris, France : Garnier

significative par ses multiples ancrages dans le mythologique, l'anthropologique et le social. Si l'homme primitif, animiste, idolâtrait et craignait déjà les reliques, le statut de ces dernières diffère selon les croyances et les périodes : Les pharaons ne cachaient-ils pas précieusement les viscères embaumés de leurs défunts dans les fameux vases canope ? C'est, par ailleurs, bien un fragment de molaire scrupuleusement protégé dans une urne funéraire qui permit aux archéologues d'identifier Hatchepsout, reine de la dix-huitième dynastie pharaonique ; les bouddhistes, de leur côté, sont depuis des siècles à la recherche continue des reliques sacrées de Bouddha...

Il m'a fallu, en effet, me pencher, un tant soit peu, en marge et à l'occasion de ce travail auprès de couples et de familles en recourant à la médiation des objets-reliques, sur leur place dans différents systèmes socioculturels et ai découvert que, souvent et dans différentes cultures, l'exercice des rites funéraires vouait beaucoup d'importance et d'intérêt aux parties du corps et, dans une logique de substitution, déduirais-je, aux objets matériels du défunt, et leur réservait des ascension et privilège « posthumes ». Les reliques gagnent ainsi en statut transcendant car elles deviennent le socle de croyances diverses et d'épopées ayant pour héros les ancêtres. Ce qui m'intéresse par-dessus tout c'est cette présentification de morts à jamais morts-vivants jouée sur la scène intrapsychique comme sur celle du groupe. Une présentification qui s'accompagne de tout un système de respect et de vénération du mort, sorte de code de déontologie, de contrat moral liant les vivants aux morts. Il n'y a qu'à rappeler comment les colons de Donner Pass dans leur conquête de l'ouest, devenus cannibales pour éviter de périr de faim et de froid, prenaient garde à mettre des étiquettes sur les morceaux de chair avec les noms pour qu'aucun ne mange des restes de sa propre famille, c'est dire à quel point ce geste comptait pour eux et symbolisait le dernier rempart contre le chaos de la déshumanisation.

Je retiendrai en ce qui suit quelques brefs exemples que j'ai trouvés hautement représentatifs de la sophistication de systèmes de croyance où les « objets-reliques » sont « institutionnalisés » et constituent, à part entière, des organisateurs de la vie psychique de chacun et du groupe.

Le Famadine de Madagascar est une réelle fête des morts. Dans une ambiance festive mais très solennelle, les Malgaches mangent et boivent, dansent et rient jusqu'au moment le plus majestueux du Famadine, celui de l'ouverture des sépultures des ancêtres. Ces derniers en sont exhumés, les restes de leurs corps agencés et ils sont choyés, embrassés et

caressés un bon moment avant d'être remis dans le caveau. Les morceaux de nattes des aïeux notamment sont spécialement convoités et prélevés sur les cadavres en guise de talismans, ceux-là sont la preuve de la pérennité de l'ancêtre dans la tête de ses descendants et en attirent la bénédiction en vue de bonne santé, fertilité et richesse. Ce cérémonial n'autorise aucun faux-pas et les malgaches veillent scrupuleusement au bon déroulement de leur devoir de commémoration des morts avant d'accéder eux-mêmes, un jour, au glorieux statut d'ancêtre immortel.

Les papous, de leur côté, jusqu'au jour d'aujourd'hui, entretiennent des liens « viscéraux » au sens propre avec leurs défunts. Leur rituel de fumaison consiste à faire sécher, par la femme, le corps de feu son mari, jusqu'à son quasi complet dessèchement. Le squelette débarrassé ensuite des derniers morceaux de peau par une opération de grattage au bambou, est vidé de ses viscères lesquels sont donnés à manger à ses plus proches parents. Cette ingestion est censée, selon les croyances papoues, procurer au mangeur toutes les qualités du défunt « consommé ». C'est là que des rites cannibaliques persistent et trouvent à se justifier.

Le statut des objets-reliques est ainsi variable d'une culture et d'une religion à l'autre. En Islam, « détenir » une partie du corps d'un défunt est prohibé car perçu comme un défi à la mort, comme une volonté d'aller contre la loi naturelle et surtout divine de la vie et de la mort et de l'essentielle polarité : corps éphémère / âme éternelle, une loi que le bon musulman se doit d'accepter et ne peut se permettre le moindre droit, ainsi vaniteux et prétentieux, de négociation avec la mort. Néanmoins, des poils de la barbe de Mahomet, des sabres et un manteau sont conservés au palais de Topkapi en Turquie.

Ceci dit, ce détour par l'anthropologie était soucieux de donner une teneur à l'argumentaire du choix de cet emprunt de « relique » aux champs de la théologie et de l'ethnologie en même temps que de préparer le lecteur à la dimension sacrée octroyée par la majorité des familles rencontrées aux objets-reliques et qui sera sous peu mise en exergue dans les vignettes cliniques.

Ramenons donc à présent ce matériel à notre champ d'intérêt psychanalytique et à notre problématique ici pensée pour trouver du sens dans sa richesse symbolique. Il va donc de soi que l'utilisation que je fais de ce terme « objet-relique » s'inspire de ce sens premier mais elle est transposée à un emploi figuré qui englobe sous le terme « objet-

relique » tout objet matériel qui a pu être transmis par le parent lui-même ou récupéré par le descendant et qui est reconnu par ce dernier comme tel, c'est-à-dire comme un héritage affectivement investi non tant pour sa valeur matérielle objective que pour avoir appartenu à un aïeul « distingué ». Cela suppose que soit voué, à l'ascendant ainsi qu'à l'objet-relique, un quelconque sentiment outrancier quelle qu'en soit l'expression : haine, attachement, dénigrement, dévotion, honte, fierté...

En ce qui suit, je viens, par la clinique, démontrer l'importance de l'étude et de la Mediation de l'objet-relique dans la formation et la transformation du lien généalogique.

1.2. Vignettes cliniques

1.2.1. D'un bracelet-menotte

Pour l'élaboration de son géosociogramme commenté, Mme J., 50 ans, participante volontaire à ma recherche avec toute sa famille, m'a donné rendez-vous chez elle. Mme J. a trois enfants : une fille et deux garçons et seule sa fille aînée H. était présente à la maison cet après-midi-là. H., 21 ans, étudiante, avait spontanément trouvé fort intéressante l'idée d'assister à l'élaboration de la partie maternelle de son arbre généalogique, elle nous a fait part de son désir de se joindre à nous et s'est montrée attentive et tout-ouïe durant toute la durée de la « tâche ». C'est moi qui dessinais alors l'arbre en suivant les instructions et précisions de Mme J. et, au moment où on remonte de la génération de ses parents à celle de ses grands parents, elle m'indique que sa mère est l'aînée de sa fratrie, me donne les prénoms de ses tantes et oncles donc puis passe sans transition à ceux de ses grands parents maternels. Etonnée, H. interrompt sa mère : « *maman, mais ne m'as-tu pas une fois dit que mamie N. n'avait pas connu son vrai père et que M. est son beau-père et tes tatas et tontons tous ses demi-frères et sœurs ?* » Mme J. se rattrape alors sous la contrainte de ce « rappel à l'ordre » : « *ah oui c'est vrai, je ne pensais pas que c'était important à signaler, j'ai comme oublié* ». Naturellement, la « correction » de Mme J. par sa fille a amené celle-ci à « lever la censure » sur l'histoire de N., sa mère.

J. a pu remonter, par les connaissances qu'elle a sur sa famille maternelle, jusqu'à la troisième génération d'ascendants. Apparaît alors, en haut de l'arbre, le personnage de B., l'arrière grand-mère maternelle. Elle était particulière du fait de faire partie d'une minorité rarissime de femmes avec une activité professionnelle en ces temps-là, elle était cheftaine dans une maison où on apprenait la broderie aux jeunes filles. C'était, en effet, une femme

très active, sympathique, dit-on, mais extrêmement autoritaire. Avec son mari, elle avait eu deux enfants : H. le fils aîné et S. sa cadette laquelle est donc la grand-mère maternelle de Mme J. Le mari de B. est mort quand celle-ci était enceinte de S., cette dernière n'a donc pas connu son père. B. ne s'est jamais remariée, elle se vantait de se dévouer à ses enfants et son travail dans la broderie l'occupait bien. Elle est décédée à quatre-vingt-dix ans, en bonne santé hormis un léger affaiblissement de l'ouïe. S. autant que H. étaient proches de leur mère et le jour où un certain H.M., originaire du sud du pays, a demandé la main de S. à sa mère, celle-ci la lui accorda à la condition sine qua non et non négociable de ne jamais éloigner sa fille d'elle. B. ne s'est pas contentée d'une promesse orale mais avait fait écrire à son futur gendre une sorte d'engagement sur l'honneur pour qu'il ne prenne jamais sa femme dans le sud avec lui et ce n'est qu'en le lui faisant signer que le mariage a pu être contracté. S. et H.M. ont eu N., la mère de Mme J. et tout s'était jusque-là bien passé puisque H.M. obéissait à B. qui prenait le couple sous son aile et était très présente aux côtés de sa fille pour l'accompagner dans la gestion de son foyer et sa maternité récente. Tout se complique quand les parents de H.M. propriétaires terriens dans le sud vieillissants et de plus en plus malades revendiquent le retour de leur fils pour s'occuper d'eux et de la terre. Ils envoyaient lettre sur lettre et H.M. finit par décider de se rétablir dans le sud aux côtés de ses parents. Il avait essayé d'obtenir la compassion de B. et de déménager en compagnie de sa famille, il « semblerait » que S. aussi aurait timidement exprimé à sa mère son souhait de ne pas voir sa famille se séparer ainsi mais B. campait sur ses positions et a accueilli chez elle sa fille et sa petite-fille au départ de H.M. N. n'avait alors que quatre ans et B. répétait souvent fièrement qu'elle avait maintenant deux filles. Depuis son départ, H.M. ne s'est plus du tout manifesté. Quelque temps après, B. marie sa fille S. à M. un homme gentil et affectueux dit-on qui a beaucoup gâté N. et l'appelait « ma fille », jamais avec son prénom. Même avec six enfants issus du mariage de S. avec M., les demi-frères et sœurs n'ont pas détrôné la préférée de leur père ; on dit qu'il faisait tout pour qu'elle ne se sente pas « à part » et ne ressente pas un quelconque manque paternel. C'est lui qui l'a mariée, à M. portant le même prénom que lui - probablement avec le fantasme que sa mission de protection ne s'interrompe jamais en la léguant à un mari qui a son prénom, sa bénédiction et promet d'être sa continuité- et N. et M. ont eu onze enfants ensemble.

Quand J. décrivait B. selon ce qu'elle a entendu dire d'elle, elle peignait le portrait d'une femme forte mais aussi bonne vivante, qui aimait s'habiller, la broderie en est déjà la preuve mais aussi les bijoux de valeur. Elle donne d'ailleurs, en passant, l'exemple d'un

bracelet en or large et « lourd » de très grande valeur serti de pierres précieuses que B. avait possédé ; elle se rappelle que ça devait être le plus beau et précieux de tout son coffre à joaillerie. Elle en avait fait cadeau à sa fille S. et S. à l'aînée de ses filles N. Un jour J. devait assister à un mariage et avait demandé à sa mère, propriétaire à l'époque de ce « bijou de famille », de le lui prêter à l'occasion, chose qu'elle a faite « avec plaisir ». J. était ravie d'avoir une si belle pièce au poignet mais, paradoxalement, un rire au coin, elle confie : *« je ne sais pas du tout comment j'ai pu l'égarer ! » ; « en même temps il était si lourd, il a dû me faire mal au bras, j'ai dû le poser quelque part, je ne sais plus où pour reposer mon poignet et je ne l'ai plus jamais retrouvé ; je l'ai vraiment perdu aussi bêtement malgré sa grande valeur, ma mère ne m'en a pas spécialement voulu ; que je le perde l'a un peu déçue certes mais elle a conclu que c'étaient des choses qui arrivent ».*

J'ai disposé ainsi de plusieurs données me permettant de commenter « l'histoire du bracelet ». A l'image de sa propriétaire d'origine B., me semble-t-il, il est « sympa », « est d'une incontestable valeur » mais il est « lourd à porter ». N. avait été dans sa jeunesse proche de sa mamie B., elle lui doit beaucoup d'affection et de tendresse mais c'est aussi elle qui a injustement « fait fuir » son père et a décidé qu'un autre en prenne la place ; « pire encore » si je puis dire, ce beau-père avait été exemplaire et a « enterré » à jamais son prédécesseur. Mme J. avait bien précisé que sa mère n'a jamais demandé à savoir quoi que ce soit de son propre père et de rajouter *« ça doit être d'ailleurs pour ça que j'ai omis de le préciser tellement dans la tête de tous, c'était sans conteste la fille de M. ! »* Cette atmosphère a dû décourager toute tentative réelle ou rêvée de retrouver des traces du père et de compléter le scénario originaire de sa conception. Elle a connu un désir paternel par substitution, issu d'un rafistolage par la grand-mère brodeuse qui lui a confectionné une vie « merveilleuse » mais pas « d'origine ». Le bracelet peut avoir symbolisé ce legs avec des loyautés contradictoires : l'une « manifeste » se rapportant à la grand-mère tendre et affectueuse, qui a su d'une main de fer protéger fille et petite-fille et qui suppose que le père biologique soit, selon les termes d'un « pacte dénégatif » amazone, dirais-je, écarté de la vie de ces trois femmes, pacte confirmé, entre autres, par le fantasme grand-maternel de sororité entre N. et S. faisant d'elle la veuve « mère de toutes ». La seconde « latente », tue, de retrouvailles avec le père et sa famille nucléaire de la petite enfance qu'elle a dû, forcée, « rayer » de sa mémoire, injonction d'oubli qu'elle semble scrupuleusement avoir transmis à sa fille ; de ressentiment et rancœur vis-à-vis d'une grand-mère égocentrique et possessive. Mme J. a connu B. par ouï-dire, indirectement à travers des discours grand-

maternel et surtout maternel superposés ; c'est un personnage omniprésent dans la psyché maternelle mais pas autant dans la sienne propre, elle est pour J. un « objet transgénérationnel », selon la définition qui en est donnée par Alberto Eiguer (1997), qui a influencé le lien mère-fille et qui a sans doute laissé son empreinte sur la transmission du féminin et du maternel dans cette lignée. Néanmoins, si N. est beaucoup trop impliquée et « victime » directe, touchée par cet objet jusqu'à sa scène primitive, J. peut avoir le choix de « moins » considérer cet objet et de lui diminuer son coefficient d'influence. Perdre le bracelet-legs qui maintient « vivante » B. chez ses descendantes filles avec une symbolique qui n'est pas des moindres où son fantôme « se niche », de génération en génération, dans les « poignets », pour les décorer et leur « prendre la main » en apparence, mais pour, en vérité, l'alourdir telle une menotte, peut être interprété comme un geste transgressif, iconoclaste de libération cherchant à soulager la mère d'une loyauté toxique. La preuve en est que J. elle-même s'est étonnée de « l'hypotrophie » de l'émotion maternelle en réaction à la perte et son incohérence avec la valeur matérielle du bijou. Mme J., ce rire au coin en racontant « sa bêtise », montre combien elle s'en « moquait » et qu'elle tenait à montrer à sa mère le chemin de la liberté en se débarrassant du symbole d'un « contrat narcissique » toxique. Cela m'a fait penser à la nouvelle de Dino Buzzati, *Le veston ensorcelé*¹, où chaque butin recueilli par le personnage se suivait d'un crime et ruinait la vie de quelqu'un d'autre ; se débarrasser du veston qui donne des richesses était devenu vital, exactement comme pour cet objet-relique, un bracelet fascinant mais à la fonction menotte. Remarquons, en outre que H., la fille de J. compatit et adhère à cet acte de révolution/libération maternelle du moment que dès que J., par culpabilité ou honte, doute de l'utilité de raconter les faits, H. vient lui insinuer qu'elle avait bien fait et, avec sa demande explicite d'être présente aux côtés de sa mère durant « ce travail », de lui rappeler qu'elle est là autant pour la contrôler que pour la soutenir dans cette mission d'« assainissement » de leurs influences transgénérationnelles...

1.2.2. Des gants de henné pour garder le secret

Mme H. également une mère de famille qui m'a accueillie chez elle. Au cours d'une première rencontre, les présentations ont été faites et le protocole de ma recherche expliqué. Quand j'étais revenue à la séance d'après entamer les géosociogrammes du

¹ Dans *Le K*.

couple parental, elle me proposa de me faire visiter la maison. Elle en parle alors comme un « rêve » familial exaucé il y a quelques années. Avec son mari, ils ont fait des économies et ont impliqué leurs trois enfants : deux filles et un garçon dans la confection du plan, le choix des meubles... En arrivant à la chambre des filles qui étaient alors âgées respectivement de 22 et 18 ans, on y découvre un mur peint dans son intégralité d'une scène avec des personnages de Disney : il y avait Mickey et Minnie, Donald et Daisy, Dingo et Pluto, le petit chien. Mme H. commente tout de suite « *c'est moi qui ai peint ça en cadeau pour les enfants, à l'époque tous les trois partageaient la même chambre et les filles, l'occupant quand elles ont grandi, ont décidé de garder cette peinture en souvenir* ». Elle en paraissait fière et avait conclu que, dans sa famille, on avait des « dons manuels ».

Plus tard, dans le salon, je remarque, accroché au mur, un tableau avec un cadre en bois et au centre, sur fond blanc, deux gants de henné décorés au fil d'argent et présentés dans des positions symétriques. Les gants de henné consistent en une paire de gants en tissu épais brillant souvent décorés de fil d'or ou d'argent dans lesquels la « poseuse de henné » enveloppe les mains de la mariée après la pose ; ces gants sont censés tenir les mains au chaud en même temps que de les isoler de la lumière afin de favoriser l'obtention de la teinte noirâtre la plus foncée du henné considérée comme étant la plus esthétique et celle qui tiendra le plus longtemps. Mme H. explique qu'elle a gardé ces gants en souvenir de sa défunte mère qui les a elle-même cousus, décorés et prêtés à toutes les mariées de la famille. Elle dit qu'elle y tient tant parce que sa mère y tenait aussi beaucoup et elle a fini par les « mettre » en tableau pour ne plus craindre de les perdre ou d'en oublier la cachette, en même temps, avoue-t-elle, que pour ne plus avoir à les prêter tout le temps, pas par manque de générosité, mais parce qu'ils commencent à être usés et s'ils s'effilochent, elle ne saurait pas les remettre exactement en état. L'histoire de ces gants de henné en fait appel à d'autres sur ces « talents manuels » : la mère de Mme H. enchaîne-t-elle, était l'une des premières professeurs femmes de sa ville, elle enseignait la couture aux jeunes filles à l'école et aimait faire de l'art avec elles plutôt que de la simple couture. Elle a eu plusieurs récompenses en reconnaissance de son travail et de son engagement auprès de ses élèves. Son frère aîné s'opposait ferveusement à ce qu'elle ait une activité professionnelle du fait que les femmes ne travaillaient pas à l'époque et allait jusqu'à la battre pour l'empêcher de se rendre à son travail mais il n'a jamais eu raison de sa persévérance et de sa motivation. C'est d'ailleurs à cette école qu'elle a fait la rencontre de son futur mari et papa de Mme H. lequel maniait aussi subtilement le bois et apprenait la menuiserie aux garçons de

l'école. Elle ajoute que les tantes maternelles aussi étaient agiles des mains, deux musiciennes hors pair : l'une virtuose de piano et l'autre jouait spectaculairement bien de la Darbouka et était très prisée pour jouer aux fêtes du quartier : mariages ou circoncisions. Mme H. précise à l'occasion que, si son père appréciait ce savoir-faire manuel et le partageait avec sa mère, sa famille à lui était plutôt grossière dans sa façon d'être, elle se souvient que sa grand-mère paternelle manquait de délicatesse dans le savoir-faire autant que le savoir vivre, elle était très autoritaire et s'immisçait dans les affaires de toute la famille. Chez eux, par exemple, elle débarquait sans crier gare et s'installait pour des jours entiers souvent accompagnée de ses filles ou fils, petites-filles ou petits-fils. C'était une femme peu sage et posée, elle s'est faite la risée et la honte de la famille car elle s'est mariée après seulement quarante jours de veuvage à un soldat que personne de la famille n'a jamais vu et elle s'est séparée de lui aussi vite qu'elle l'a rencontré... Ces descriptifs parallèles et comparés des généalogies maternelle et paternelle se dénouent sur un souvenir tragique : *« si ma mère a toujours su « gérer » la présence de ma grand-mère paternelle chez nous sans gros dégâts, même si l'accueillant à contre-cœur, je pense que ce qu'elle ne lui a jamais pardonné c'est la mort de mon frère »*. Ce frère est le jumeau d'une fille et ce sont les aînés de la fratrie de Mme H. Ce défunt frère avait quatre années lorsque sa mère est rentrée à la maison et l'a trouvé mort alors qu'elle l'a confié à sa belle-mère. Mme H. avait dit que c'est à cause de la négligence de la grand-mère qu'elle a perdu son enfant, elle était là avec plein de petits-fils et le frère est mort par accident. L'on peut comprendre à quel point ce drame familial se cache aussi derrière ce tableau de mains, laisser d'autres mains s'occuper de son enfant a causé sa perte ; je crois que ce qui me permet de faire cette lecture c'est bien l'injonction systématique de la mère de Mme H. de *« prêter sans problème les gants de henné mais à condition de les rendre dans le même état »*, sorte de restitution du traumatique en vue de sa réparation symbolique d'autant plus que sa fille a décidé de ne plus les prêter pour garder, à sa manière, « vivante » sa mère...

1.2.3. L'odeur pour legs

Encore une brève vignette mettant en exergue l'importance de l'objet-relique comme « auxiliaire » du travail de deuil. Mme S., qui m'a également reçue chez elle, raconte comment elle a tenu à récupérer le tee-shirt que son père portait le jour de son décès. Fille la plus assidue à son chevet, c'est elle qui, depuis qu'il n'a plus sa totale autonomie, le douche, veille à lui administrer méticuleusement ses médicaments, lui peigne les cheveux,

le parfume, le change, lui prépare à manger... Sa mère était en vie à l'époque mais en perte d'autonomie aussi donc elle s'occupait des deux et assurait la responsabilité de deux foyers avec quatre enfants âgés entre 15 ans et 6 mois. Elle a pourtant 7 frères et sœurs mais elle a choisi d'habiter très près de la maison parentale du moment qu'elle travaille ainsi que son mari dans la même ville et ses trois grands enfants y sont scolarisés, « prétextera »-t-elle. Le jour de l'enterrement, on a fait appel aux professionnels des ablutions du mort. Mme S. avait prévu de faire don à ces gens-là de toutes les affaires que son père portait ou avait près de lui au moment de sa mort. Néanmoins, une dame âgée de la famille l'en a ferveusement dissuadée en la mettant en garde contre les conduites souvent « louches » de ces professionnels qui, tels des croque-morts, vendraient très cher les affaires des morts, très prisés dans la sorcellerie malintentionnée, il suffisait par exemple d'envelopper la photo de quelqu'un qu'on hait dans le linge d'un défunt pour le condamner à la solitude, à la folie ou provoquer son malheur voire sa mort. Effrayée, madame S. s'est résolue à enfermer le tee-shirt en question lequel avait été découpé, précise-t-elle, aux ciseaux sur le torse du défunt, dans un sac en plastique. Elle confie que comme il sentait fort l'odeur familière de son père, elle avait pensé qu'un sachet en plastique pourrait, en même temps, emprisonner l'odeur et la garder intacte. Elle ajoute qu'elle l'a rangé de longues années dans sa propre garde-robe jusqu'à ce qu'un jour, elle se décide à l'ouvrir, trouve que l'odeur a tari et qu'il serait ridicule qu'elle continue à le garder. Elle a trouvé alors que, pour s'en séparer, le plus judicieux serait de le brûler et de ponctuer *« j'ai pensé que c'était la façon la plus respectueuse de m'en débarrasser parce qu'il est de coutume par exemple de brûler un papier qui contient des versets coraniques ou un texte de prière car l'incinération ne défigure pas et ne déforme pas, elle fait entièrement disparaître ; il m'a semblé correct d'opter pour cette solution »*. Je trouve frappante l'universalité de ce tabou du respect du défunt, de cette culpabilité de l'oubli, de ce devoir commémoratif si logiquement reliés dans Totem et Tabou. Ces contenus psychiques rejoignent les croyances malgaches et papoues, toutes ambivalentes empêchant et aidant le travail du deuil à la fois. D'ailleurs, à un autre moment des rencontres, madame S. avait abordé le souvenir de la perte de sa mère et avait confié que jusqu'à trois années après sa mort, elle continuait à dire qu'elle allait bien lorsque des connaissances éloignées demandait de ses nouvelles ne sachant pas qu'elle n'était plus de ce monde...

1.2.4. La lettre à Electre et la commode incommode : Exemple du « Potentiel résonateur » des objets-reliques dans le couple

Au cours de mes rencontres avec la famille B., de nouveau, autour des génosociogrammes, madame parle du couple de ses parents et interrompt spontanément son discours pour proposer d'aller dans sa cuisine chercher une « *lettre qui compte énormément* ». Cette lettre a pour expéditeur le père de madame laquelle en était, nominativement, l'exclusive destinataire. Celle-ci est fière de raconter les circonstances, malgré une grande souffrance concomitante, de l'écriture et de la réception de la lettre. Le père de Mme était à l'époque employé à la poste pendant la période coloniale. Lui et quatre de ses collègues à la poste ont été accusés par les colons d'avoir divulgué le contenu d'un message hautement confidentiel à un groupe d'activistes tunisiens. Pendant sept jours, le père de Mme et ses collègues ont été prisonniers et ont connu la torture de guerre. A sa libération, le père de madame était extrêmement malade et fatigué, il est parti à l'étranger pour se faire soigner. Il a subi deux opérations chirurgicales mais la deuxième lui a été fatale. Il est mort en France, à trente ans alors que Mme n'avait que cinq ans.

Madame B. raconte les faits avec beaucoup d'émotion mais le souvenir d'une mort tragique, injuste et sans adieu de son propre père semble s'estomper en faveur de l'image d'un père-martyre dont elle peut s'enorgueillir. Une fantasmagorie de réparation se met en branle pour assister Mme dans son travail de deuil. Elle peint, de son père, le portrait d'un homme ouvert, cultivé, « moderne » et aimant. Dans une culture et à une époque où pères et mères préféraient incontestablement des enfants de sexe masculin, Mme se félicite de la joie de son père quand sa mère l'a mise au monde après un frère aîné. Pendant toute son enfance, il a été fier d'elle et prenait le temps de converser avec elle, « comme une grande », insiste-t-elle.

Madame garde depuis des dizaines d'années cette lettre de son père dont elle est très fière, elle se plait à la lire et à la relire ; il l'a envoyée de France alors qu'il attendait l'opération qui allait lui coûter la vie. Cette lettre semble incarner, aux yeux de madame la preuve éternelle de l'amour paternel, un testament de legs d'amour, le symbole de toute sa relation à ce « personnage », le souvenir d'une main exténuée qui a spécialement écrit pour elle, la fierté d'avoir « préoccupé » et « accompagné » de loin son père jusqu'à ses derniers instants.

Ce sentiment prend encore plus d'ampleur du moment que les circonstances de son émergence coïncidaient avec son complexe d'Œdipe, ce qui semble d'ailleurs alimenter toute sa charge fantasmatique et sa perdurance dans le temps à cet objet-relique qu'est la lettre. Le père de madame écrit spécialement cette correspondance à sa fille alors qu'elle n'avait que cinq ans. La lettre est un condensé de séduction et de « dopage » narcissique ; elle célèbre, quoique manqué, un rendez-vous avec le père-amant de la petite Electre. L'analogie est quasi parfaite, Agamemnon a été tué et sa fille, après lui, demeure dévouée, la piété filiale en personne... L'intensité de cette fantasmatique électrienne s'intensifie par l'indisponibilité d'une mère débordée qui a depuis le début de son veuvage, déploré l'égoïsme de sa belle famille qui n'a su être là ni pour elle ni pour les enfants, ni moralement, ni financièrement.

Dans le salon familial et en présence des enfants, le père M. écoute sa femme parler de son propre père et montrer la lettre avec fierté. Alors que madame est plutôt timide, elle devient prolixue dès qu'elle parle de son père. M., contrairement à elle, est plutôt de nature verbeuse, mais quand il parle de son père, il a du mal à se confier... Anguille sous roche ?

M. est le benjamin d'une fratrie de quatre : une fille aînée et trois garçons. Il raconte à son tour l'histoire du couple de ses parents. Son père était coiffeur. Alors qu'il est marié à la mère de M. et père de ses trois premiers enfants, il s'entiche pour une jeune femme aperçue dans la rue, l'épouse, répudie sa première femme mais garde ses trois enfants chez lui. L'unique tante paternelle de M., qui a toujours materné son puîné, le père de M., aux côtés de leur mère depuis qu'ils ont perdu leur père à l'âge de cinq ans, reprochait à celui-ci sa frivolité et exaspérée, elle s'installe avec son ex-belle-sœur et veille à ce que sa nièce et ses deux neveux viennent souvent voir leur mère. Au bout de quelques mois, le père de M. est las de l'excentricité et de l'égoïsme de sa nouvelle femme, il la quitte et revient, avec les trois enfants, chez sa première femme.

Monsieur est le seul de sa fratrie à être né de la réconciliation de ses parents. Il n'a donc pas vécu la répudiation de sa mère ni partagé avec ses frères leur souffrance auprès d'une marâtre égocentrique. Monsieur, en apparence, semble avoir été bien plus chanceux que ses frères et sa sœur ; pourtant, le vécu de cet enfant espéré « rédempteur du couple » est tout autre. Le père continuait à être aussi indifférent à sa femme et à ses enfants ; la mère aurait été davantage motivée, dans cette réconciliation, par la retrouvaille de ses enfants dont elle a très mal supporté l'absence et par le regain d'un statut social de femme

mariée (et non répudiée) de loin plus respectable à l'époque. Ceci dit, la tante paternelle de Monsieur se dressait toujours comme le garde-fou, le surmoi extérieur, contre l'immaturation de son frère. Monsieur paye les pots cassés de cette réconciliation presque imposée à l'un et à l'autre parent. Son père ne l'avait pas investi plus que ses autres enfants et sa mère l'aurait fort probablement conçu pour elle seule, une manière de se dédommager de la blessure narcissique infligée par le non-désir du mari, de s'adonner à la quête acharnée d'un faire-valoir telle Jocaste, profitant de l'ébriété de Laïos et insouciante de l'avertissement de l'oracle, elle conçoit malgré tout Œdipe.

Le fait d'avoir toujours gâté Monsieur confirme que sa mère voulait un enfant de la « renaissance » pour passer l'éponge sur le passé et qu'elle n'aurait, en même temps, pas partagé avec sa rivale. C'était une violence faite à monsieur par ce contrat narcissique lourd en fantasmiques vengeresse et parthénogénétique appuyé par l'hypo-considération paternelle, le surinvestissement maternel et le statut d'enfant « presque-unique » dans sa fratrie. Le père de monsieur sombre petit à petit dans l'alcoolisme malgré un grave ulcère et ne respecte point le régime alimentaire strict imposé par le médecin. Cette insouciance, ce laisser-mourir est perçu par monsieur comme synonyme de suicide. En tentant de donner sens à la détresse de son père et de trouver de quoi justifier et compatir à ce laisser-mourir, monsieur puise des explications et des « circonstances atténuantes » du côté de l'histoire généalogique paternelle. Son père aurait été, à son avis, gravement affecté par la mort de son père quand il avait cinq ans. Très vite, sa mère et sa sœur unique ont commencé à le tenir pour l'homme, le héros de la maison. Mais là encore, les apparences sont trompeuses et au lieu de récolter une gratification narcissique du fait d'être porté au pinacle par mère et sœur, le père de monsieur ne pourrait-il pas avoir cultivé un désir d'autopunition du fait d'avoir vu mourir son père « sous l'effet » de son fantasme parricide œdipien « magiquement » réalisé ?

Dans la généalogie paternelle, il existe, par ailleurs, un rituel de prénomination. Deux prénoms masculins sont désignés pour être portés alternativement par le fils aîné de l'aîné des frères de chaque génération. Ce rituel dure depuis sept générations connues (peut-être plus donc) jusqu'au coup de théâtre ! La fratrie de Monsieur constitue la génération des fils infidèles à la généalogie du père car ceux-ci ont brisé le rituel. F. Zonabend (2001) écrit : *« le prénom fonctionne comme un véritable marqueur familial. Perpétués de génération en génération, à l'intérieur des mêmes lignées, un ou deux prénoms constituent pour certaines*

familles un emblème d'appartenance, un blason de reconnaissance. Porter tel prénom, c'est être d'emblée inséré au sein de la communauté familiale : la dénomination est d'abord un rite d'agrégation » (p. 43). C'est une constatation tout à fait appropriée à la culture tunisienne, et cette pratique est d'ailleurs encore très ancrée dans les traditions (R. Ben Rejeb, 2003).

En ne perpétuant pas le prénom de leur père, les fils le puniraient de sa trahison, dénigreraient toute loyauté à son égard. Une nouvelle règle généalogique s'instaure : la loyauté s'exprime désormais par l'oubli du père à l'instar de la horde primitive, exemplaire quant à la complicité des frères dans le parricide. Bien qu'il ne soit pas l'aîné des frères, seul monsieur semblait vouloir « sauver » ce rituel en exprimant son souhait de donner à son fils le prénom de son père mais son frère aîné s'y est vivement opposé. Si monsieur est déjà aux yeux de ses frères et de sa sœur coupable d'avoir eu la chance de naître dans « le bonheur », étant le seul à ne pas avoir vécu la répudiation de la mère et le remariage du père, serait-il capable de s'opposer au consensus de l'oubli du père surtout qu'il doit à son frère aîné une paternité substitutive, un soutien moral et financier ?

La rupture du rituel de prénomination serait donc l'émanation d'un fantasme vengeur contre un père indigne d'être ranimé aux yeux de ses fils. Monsieur, se trouvant aux prises avec des loyautés dissonantes paternelle et fraternelle, choisit d'honorer la seconde et se conforme à la directive du refoulement du père.

Néanmoins, monsieur garde chez lui un « objet-relique » paternel, il s'agit d'un meuble, une commode, qui décorait le salon de coiffure du père. Il semble tenir à réparer l'image familiale partagée d'un « mauvais » père... En même temps, la position choisie pour le meuble à la maison, au fond du salon, à moitié caché par des marches d'escaliers, montre à quel point monsieur est dans le devoir de rester discret sur l'amour qu'il porte pour son père. Le meuble n'est pourtant pas négligé du moment que monsieur avoue l'entretenir régulièrement... Quand je l'aperçois dans sa « cachette » laquelle offre pour paradoxe de le mettre au contraire en valeur et d'attirer le regard dessus du moment qu'une partie du meuble assez imposante dépasse sous l'escalier, monsieur en parle avec beaucoup d'émotion, précise que c'était le meuble emblématique du salon de coiffure du père qu'il avait vendu sous l'influence de sa deuxième femme. Celle-ci en avait dilapidé le coût à se faire plaisir ruinant ainsi sans scrupules son mari et le laissant à la merci de sa sœur aînée qui l'avait entretenu ainsi que toute sa famille à son retour chez sa première femme.

L'objet-relique est là pour offrir un écran de projection, pour absorber et condenser toute l'ambivalence ressentie pour un père aussi coupable que pitoyable.

Monsieur et madame B. semblent ainsi s'être unis pour le meilleur et pour le « père » : Au sein des deux généalogies, monsieur et madame ont eu des mères qui maternent et qui paternent, l'absence du père était alors palpable des deux côtés et a trouvé le moyen de résonner au sein du couple. La coïncidence des âges où madame et le père de monsieur ont perdu chacun son père est aussi frappante (cinq ans) : une perte aux conséquences fâcheuses dans l'histoire de monsieur qui semble avoir trouvé contenance et résonance salvatrices dans un lien de couple où la partenaire montre la voie d'un deuil mieux géré. Le fait alors que chacun d'eux garde précieusement un objet-relique paternel, exprimant à sa façon son manque du père, n'est point surprenant.

Il semble ainsi que, pour assumer son rôle de père malgré une lourde histoire de filiation, monsieur a eu besoin de l'étayage imagoïque paternel de sa femme mis en circulation grâce au lien d'alliance et aux résonances entre les deux familles d'origine. La fameuse lettre de celle-ci était une réassurance, une promesse renouvelée d'une idylle parfaite, le père n'aurait jamais trahi sa fille que par sa mort ; elle n'aurait jamais vécu la désillusion, la promesse du phallus tiendrait toujours ; c'est parce qu'il était mort que son père ne lui en aurait pas fait don ; l'introjection effective du manque n'aurait jamais eu lieu au sein de cet inachevé infantile. Madame exige en retour amour et étayage du mari conformément à ces attentes œdipiennes restées suspendues.

Chacun y trouve, dès lors, son compte : elle, aurait pu être l'amante de son père grâce à un remplaçant et mère, en réponse à son désir œdipien d'enfant. Une confirmation supplémentaire de cette vivace fantasmagie œdipienne est véhiculée par le fait que monsieur a le même prénom que le père de madame ; lui, aurait trouvé le moyen de se contre-identifier à un père « démissionnaire » tout en s'autorisant à le réparer, à en retoucher le souvenir.

La surexposition de la « lettre » d'un côté, la discrétion « feinte » de la commode d'un autre ; lettre versus commode, fierté versus honte, un objet-relique fait écran à un autre et le couple puise dans les idéaux généalogiques des repères qui, à la fois, œuvrent à la survie de chacun et cimentent les liens conjugal et familial.

1.3. Points de repère pour penser la clinique des « objets-reliques »

1.3.1. Remarques préalables

Je commencerai, en préambule à mon essai de théorisation/conceptualisation des « objets-reliques » comme des médiateurs bien plus impliqués, actifs et contributifs à la transformation de l'histoire et du legs transgénérationnels et des liens généalogiques que l'on ne pourrait, à première vue, le penser, par :

1. D'une part, rappeler la centralité indiscutable et pourtant souvent « méconnue » ou pas assez pointée des objets matériels au sein du psychisme en général. Comme Serge Tisseron (1999), je trouve que : « *ce serait être aveugle que de ne pas voir combien nos objets quotidiens sont déjà, autour de nous, le support d'attentes, d'attachements et de déceptions exactement semblables à ceux que nous éprouvons avec les êtres humains* » (p. 11), il ajoute un peu plus loin, « *les objets sont pour nous, souvent sans que nous nous en rendions compte, les compagnons de nos actions, de nos émotions et de nos pensées. Ils ne nous accompagnent pas seulement du berceau à la tombe. Ils nous précèdent dans l'un et nous survivent dans l'autre* » (p. 11-12) et l'on remarquera, tout de suite, que cela est si justement le cas des objets-reliques ! C'est que « *Selon les cas et l'usage dont nous en faisons, tous nos objets peuvent contribuer à nos besoins de sécurité et d'autonomie, nous permettre de resserrer des liens ou au contraire de les distendre, favoriser une culture de la frivolité ou au contraire un rapprochement avec nous-mêmes* » (Tisseron, 1999, p. 10).

Dans « Comment l'esprit vient aux objets ? », titre fort évocateur justement, Tisseron (1999) invoque cette idée de liens aux objets comme prototypes de liens aux personnes, récapitulerai-je, et recense, au-delà de leur diversité, leurs apports en « sécurité affective » trouvant que « *ces relations [aux objets] sont loin de se limiter aux aspects utilitaires, « narcissiques » ou « sexuels » auxquels on les réduit trop souvent* » (p. 13) car « *la vérité est que l'homme met dans les objets à la fois le meilleur et le pire de lui-même afin qu'ils les lui restituent.* » (p. 17) Une hypothèse de compréhension de ce paradoxe pourrait être une « impossibilité » de type narcissique empêchant l'humain de reconnaître sa dépendance aux objets inanimés. Sa honte « civilisée » de régresser dans l'animisme doit le pousser à

dénigrer à l'objet la reconnaissance d'une place grande et évidente au sein du psychisme et Tisseron (1999) stipulera sans équivoque que :

Les relations d'un « primitif » à ses objets et celle d'un « civilisé » ne sont pas radicalement différentes. Le premier a même une supériorité sur le second. Il reconnaît que la qualité de ses contacts avec l'environnement humain détermine la qualité de son commerce avec les objets, mais tout aussi bien l'inverse : la qualité de ses relations avec les objets est un élément essentiel de la qualité de ses relations avec les êtres humains. Le « civilisé », lui, croit – ou fait semblant de croire – que c'est en prenant de la « hauteur » par rapport aux objets qu'il deviendra plus humain. C'est au contraire en reconnaissant la complexité des liens qui nous unissent au plus banal d'entre eux, et les cadres multiples où ces liens s'exercent, que l'on y parvient (p. 25).

L'on pourrait ainsi ajouter à cet argumentaire de Serge Tisseron, lequel pointe et récuse la sous-estimation du rôle joué par les objets dans notre vie psychique, l'argument de leur survalorisation, prééminence, omniprésence en contexte psychopathologique pouvant se lire comme des « refoulés » qui retournent au galop. Cela pourrait, en effet, corroborer l'hypothèse d'un dénigrement défensif comme je le proposais en continuité avec Tisseron.

Il y a là donc une mise en garde contre le risque de nous voir tomber dans ce piège, celui d'omettre l'importance des objets dans notre quotidien, nos relations, nos projections et de contribuer au refoulement tyrannique, parfois acharné, d'une « pulsion animiste » par ailleurs « normale » et bien utile à la psyché. Freud comme Jung pour ne citer que ces deux-là, ont signalé le potentiel de contenance, de réparation et d'apaisement qu'elle pouvait procurer à l'humain. J'irai jusqu'à supposer, soutenue en cela par la clinique des objets-reliques qui démontre à quel point l'objet aide l'expression émotionnelle, fait remonter en surface la sensibilité et aiguise l'empathie vers l'objet transgénérationnel, que s'identifier à l'objet peut, à juste titre, stimuler la capacité à l'empathie et exercer « l'intelligence émotionnelle ». J'y reviens quand il s'agira d'inventorier différentes fonctions de l'objet-relique.

2. D'autre part, mettre l'accent sur le contexte culturel en tant qu'espace transsubjectif ayant permis l'émergence de l'importance des objets-reliques par la significativité, la récurrence et la fonctionnalité de ces éléments physiques et

psychiques à la fois et leur inscription « viscérale » des le lien de couple, familial, généalogique et même groupal.

Cet aspect fondamental dont je prétends qu'il est de l'ordre du culturel ne remet évidemment nullement en cause une « utilisation » psychique universelle des objets-reliques, ce serait bizarrement contradictoire avec le plaidoyer qui précède de la centralité des objets dans la psyché en général ! Mais que je pointe l'importance de l'influence culturelle, cela se rapporte au constat d'une certaine « sympathie » ou « perméabilité culturelle » induisant, avec une plus grande facilité, l'émergence et la récurrence du phénomène dans la clinique et dans une « psychopathologie de la vie quotidienne ». Cette remarque a trait au caractère sacré, au sein de la culture arabo-islamique, des ancêtres et du patrimoine généalogique transparaissant, entre autres, dans tout un système de codification « théologico-juridique » de l'héritage. A titre d'exemple et sans m'y attarder au-delà, c'est bel et bien le Coran qui gère les lois du partage du legs selon le sexe et le degré de parenté reprises dans les constitutions des états arabo-islamiques. C'est donc des préceptes religieux à la base qui s'étendent au champ du droit et influencent la perception et la représentation sociopsychologiques de l'héritage. Ce qui nous y intéresse c'est que ce système donne également lieu à toute une « éthique de la transmission » se concrétisant par un contrat « social » concernant les systèmes de gestion et de partage de l'héritage à une échelle culturelle/culturelle justement et s'exprimant à l'échelle de la famille et des petits groupes sociaux par des « contrats narcissiques » où les « clauses standard » dictées par la religion et le droit sont moins rigides, personnalisées, « bricolées » voire contournées intérieurement chez chacun et dans les liens intersubjectifs. C'est justement là, me semble-t-il que les objets-reliques trouvent toute leur valeur de nouveaux « vecteurs » et déterminants impliqués autant dans la sauvegarde que dans la transformation des lois de la transmission. Je m'arrête au stade de l'idée encore vague et plus suggestive que conceptualisante en attendant de donner plus de teneur et de consistance à mon argumentaire sur la place des objets reliques dans le travail des influences et liens généalogiques.

1.3.2. Pistes analogiques pour mieux cerner le rôle de l'objet-relique dans la transformation des liens intersubjectifs et les influences trans et intergénérationnelles

A présent, comprendre et cerner le potentiel de représentativité et de symbolisation de l'objet-relique ainsi que son rôle dans la genèse et la préservation des liens généalogiques, contraint à faire preuve de créativité. Je vais opter, pour commencer, pour une approche analogique comparative cherchant à s'inspirer de quelques éventuelles similarités entre l'objet-relique et des homologues ayant déjà attiré l'attention des psychanalystes, pressentis de la sorte comme susceptibles de nous éclairer au sujet de notre objet-relique. Je nomme : « l'objet transitionnel » winnicottien, « l'objet-fétiche » tel que vu par Freud et revu par Lacan, « l'objet incestuel » de Racamier et « l'objet esthétique » de Pichon-Rivière pour clore ma liste.

De ces analogies et repères théoriques, j'escompte une meilleure compréhension des représentations et incarnations possibles de cet objet-relique dans l'économie psychique du descendant et dans le tissage du lien, indispensable à son tour à la poursuite de la processualité subjective notamment aux prises avec le transgénérationnel.

1.3.2.1. Objet relique, objet transitionnel et « Fantasma prosopopéïque »

Winnicott, lorsqu'il a parlé d'objet et d'espace transitionnels dans son article de 1951¹, était déçu de voir qu'une vingtaine d'années plus tard, ses lectures, compréhension et reprises avaient évolué vers une focalisation quasi exclusive sur le concept d'objet transitionnel au détriment de toute la réflexion qui a œuvré à lui donner naissance. Je dirais, schématiquement, que la fonction de l'objet transitionnel en a envahi l'essence même. Ce regret est d'autant plus légitime que cette focalisation va jusqu'à faire écran à un apport winnicottien majeur, à savoir la notion de « breakdown », d'« effondrement ». J-B Pontalis écrira en 1975, dans sa préface à *Jeu et réalité*, que : « *l'effondrement -le breakdown- redouté parce qu'il menaçait toujours d'avoir lieu dans l'avenir, a en fait déjà eu lieu dans le passé. Mais -et c'est le paradoxe central- il a eu lieu sans trouver son lieu*

¹ Winnicott, D.W.W. (1951-1953). Objets transitionnels et phénomènes transitionnels. *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Payot, pp.109 à 125.

psychique ; il n'est déposé nulle part [...], ce n'est ni un traumatisme, ni un refoulé ni même un clivage, il s'assimile à l'absence, à un « vide nécessaire dans le sujet. » » (p. 12).

En poussant la réflexion dans le sens d'une analogie avec l'objet-relique, je me suis demandé à quel point les objets-reliques, au même titre que les objets transitionnels, pouvaient se muer en objets d'étayage contre ce vide, ce « no man's land », cette sorte de « trou noir » de la psyché... Ce fond de néant, au-delà et en deçà de la mort, évoque séparation, abandon et solitude tout comme en ressent la menace un bébé lorsqu'il sait qu'il ne fait pas corps avec sa mère et qu'il devra se faire à l'idée de son « absence » en la « présentifiant » mentalement. Winnicott (1971, trad. française 1975) écrira de l'aire transitionnelle qui se crée en conséquence : « L'aire intermédiaire à laquelle je me réfère est une aire, allouée à l'enfant, qui se situe entre la créativité primaire et la perception objective basée sur l'épreuve de réalité » (p. 44).



Schéma 1

Winnicott 1971

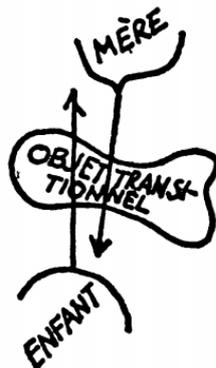


Schéma 2

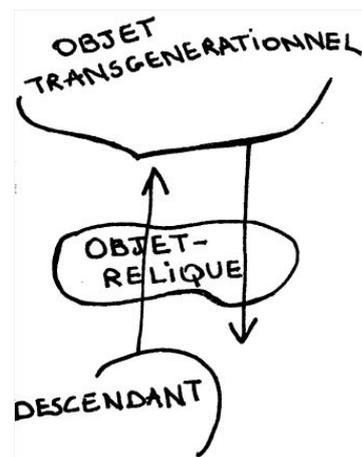


Schéma 3 : Produit de l'analogie

**ILLUSTRATION 1 : Analogie entre « objet transitionnel » (Winnicott, 1951)
et « objet-relique »**

C'est exactement en cela que l'objet-relique semble jouer un rôle capital dans l'animation d'une aire de l'angoissant, aire « à peupler » analogue entre morts et vivants, entre l'au-delà et l'ici-bas, au même titre que l'est l'objet transitionnel pour l'aire transitionnelle. Ces objets-reliques se présentent comme des ruines, ni complètement anéanties, ni complètement habitables, qui occupent cet espace entre l'ancêtre mort et son descendant vivant. Se met, dès lors, en place une organisation fantasmatique particulière selon laquelle le descendant s'octroierait le pouvoir d'exhumer l'ancêtre et d'établir un

dialogue direct avec lui, il le ferait parler et cet objet deviendrait « raccommodeur » de temps et d'espaces de l'inconscient injoignables et incompatibles autrement et ailleurs qu'en son sein... C'est ce fantasme de revivification destiné à étoffer le vide, l'absence, que j'intitule le « *fantasme prosopopéïque* ». En effet, c'est bien « la prosopopée », du grec *prosôpon* (« le visage ») et *poiein* (faire, fabriquer) qui est une figure de style qui « *consiste à faire parler un mort, un animal, une chose personnifiée, une abstraction. Elle est proche de la personnification, du portrait et de l'éthopée. En rhétorique, lorsqu'elle fait intervenir l'auteur, qui semble introduire les paroles de l'être fictif, on la nomme la sermocination* »¹ qui m'en a inspiré la désignation.

René Kaës (1997), dans l'intention d'introduire le fantasme de formation pour sa part, écrit : « *dans sa fonction primitive, le fantasme assure d'abord sur son mode propre le triomphe de la pulsion de vie contre la pulsion de mort qui installe l'angoisse au cœur de l'homme. Le fantasme de former est une des modalités spécifiques de la lutte contre l'angoisse et les tendances destructrices ; c'est pourquoi il est aussi, dans ses formes les plus pures, un fantasme d'omnipotence et d'immortalité : la destruction, l'angoisse, et la culpabilité figurent toujours sur l'autre face* » (p. 2). Il semblerait, dès lors, qu'un processus analogue se joue au sein et grâce au fantasme prosopopéïque : un potentiel de présentification, de réanimation fantasmatique de l'ancêtre ou du parent mort.

C'est en cela même que l'analogie me semble également permise entre « objet transitionnel » et « objet-relique » lequel comble avant tout une absence, un vide créé probablement par le deuil d'un ascendant. Elever fantasmatiquement un spectre, protéger un reliquaire généalogique... se présentent comme des anti-dots de l'absence, un défi de la mort, mais en même temps, il s'agit là d'une possibilité de manier l'ancêtre, de recréer son histoire, de le retoucher et de le faire exister sous de nouveaux habits dans son fantasme prosopopéïque, tel Pygmalion...

Ce fantasme et cet objet sont ainsi utilisés, médiatisés, afin de mener à bien un travail de symbolisation subjectivante laquelle est forcément tributaire d'un travail d'introjection au sens d'Abraham et Torök (1987), de la différence mort-vivant qui est, à mon sens, nettement moins traitée dans la littérature psychanalytique que la différence des sexes ou

¹ Cf. : Prosopopée. (s.d.). Dans *Wikipédia, L'encyclopédie libre*. Repéré le 12 juin 2014 à <http://fr.wikipedia.org/wiki/Prosopop%C3%A9e>

encore celle des générations lesquelles doivent aux polémiques autour de l'Œdipe leur constante revisite.

L'objet-relique et la fantasmagorie prosopopéïque qui l'enveloppe sont aussi des pratiques culturelles et culturelles. Leur potentiel de médiation reste efficient au sein de la dualité : sujet/groupe d'appartenance. Le contexte culturel tunisien s'avère intéressant par le fait qu'il est encore « extraverti » et « prolix » quant à la vénération des ancêtres et au devoir de loyauté donnant ainsi tout son intérêt à une clinique de l'objet-relique et à la recommandation de le considérer et l'intégrer aux techniques de médiation auprès des couples et familles.

1.3.2.2. Qu'a l'objet-relique d'un fétiche ?

Jacques Lacan, dans le livre IV du Séminaire, volet dédié à la relation d'objet (1956-1957) annonce, dès les premières lignes de son chapitre destiné à l'objet fétiche, qu'il s'apprête à s'engager dans une réflexion « *à propos d'un problème qui matérialise la question de l'objet d'une façon particulièrement aigüe, à savoir le fétiche et le fétichisme* » (p. 151). Concrétiser ou matérialiser comme le dit Lacan la question de l'objet en psychanalyse, est un souci que nous aurons ici en commun. Si lui s'attarde sur l'objet-fétiche pour comprendre le phénomène fétichiste et par la même, ses retombées sur une meilleure appréhension de l'objet d'amour en général, j'en ai pour ma part besoin, dans la foulée de cette chasse que j'ai ouverte aux « objets-fétiches » de la psychanalyse, pour mieux comprendre le lien qui unit un sujet à un objet-relique et l'influence de ce lien sur son réseau de liens intersubjectifs.

Rappelons brièvement l'essentiel de la conception freudienne du fétichisme avant de revenir à Lacan. Dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Freud (1905) écrit sur le fétichisme qu'il inclut dans les substituts impropres de l'objet sexuel : « *Particulièrement intéressants sont les cas dans lesquels l'objet sexuel normal est remplacé par un autre en rapport avec lui et qui n'est nullement approprié au but sexuel normal. [...] Nous en avons reculé l'étude jusqu'après avoir considéré la surestimation sexuelle, de laquelle dépendent ces phénomènes qui conduisent à renoncer au but sexuel. Le substitut de l'objet sexuel est généralement une partie du corps peu appropriée à un but sexuel (les cheveux, les pieds) ou un objet inanimé qui touche de près l'objet aimé et, de*

préférence, son sexe (des parties de ses vêtements, son linge). Ces substituts peuvent, en vérité, être comparés au fétiche dans lequel le sauvage incarne son dieu »¹.

L'utilité de se repencher sur un tel texte décrivant le fétichisme dans un essai de compréhension de l'objet-relique semble déjà nous être soufflée par cette dernière phrase de Freud rapprochant, en effet, « surestimation sexuelle », émergence du fétiche et genèse du sacré et du tabou. Dans l'élection d'un objet-relique, l'objet parental ou transgénérationnel que ce dernier rappelle et commémore est en effet, surestimé « charnellement » si je peux dire. Une sensation avérément de type sexuel transparaît fréquemment derrière l'émergence de l'objet-relique : olfactive chez madame S. qui comptait longtemps emprisonner l'odeur de son père collée à un tee-shirt dans un sac en plastique ; madame H. avec cette attention outrancière pour le savoir-faire manuel maternel et le plaisir du toucher avec, les « mots doux » que madame lit et relit dans la lettre de son père.... Peut-on en tirer la conclusion que l'objet-relique est élu dans un processus de « formation réactionnelle » pour soutenir et maintenir refoulé un désir qui n'a pas le droit de se poursuivre en post-mortem car devenu nécrophile ? Au même titre que les sujets de la horde primitive ont transformé en totem le père victime de leur désir parricide ? L'intégration du paramètre « mort » à une relation parento-filiale ne rompt pas le lien, cela va de soi, mais la « disparition physique » impose une « mise à jour » à l'investissement libidinal de l'objet et ce processus typique de deuil, tel que le détaille Freud dans *Deuil et mélancolie* (1917), semble être favorable à l'avènement d'un objet-relique qui offrirait une solution « magique » car permettrait un compromis inespéré entre la possibilité de garder « presque » intact l'investissement libidinal par une opération de détournement et non de retrait libidinal de l'objet perdu vers l'objet-relique inanimé... Le moment me semble venu d'annoncer ces quelques hypothèses mais j'y reviens quand il s'agira de préciser le rôle de l'objet-relique comme anti-dot de la « maladie du deuil » comme la désigneront Abraham et Torok (1987).

Ainsi quand Freud poursuivra ses constatations sur le fétichisme par : « *La transition vers la sexualité normale est dans la surestimation de l'objet sexuel, qui semble une nécessité psychologique et qui s'empare de tout ce qui est associé à l'objet* »², il appuie

¹ Repéré le 2 juillet 2010 à http://psycha.ru/fr/freud/1905/3_essais8.html#ftn17

² *ibid.*

davantage cette idée que je propose que l'objet-relique peut constituer une transition « salubre » et très utile dans le travail du deuil.

Si cette « surestimation de l'objet sexuel » et ce « certain degré de fétichisme » retrouvables dans l'amour normal trouvent une place quasi légitime dans un lien d'amour, Freud considérera qu'« *on touche au cas pathologique à partir du moment où le besoin du fétiche prend une forme de fixité et se substitue au but normal, ou encore lorsque le fétiche se détache d'une personne déterminée et devient à lui seul l'objet de la sexualité.* »¹ Il ne tarde pas à relever que souvent « *c'est une association d'idées de caractère symbolique, ordinairement inconsciente, qui amène la substitution du fétiche à l'objet. Il n'est pas toujours possible de retrouver la voie suivie de ces sortes d'associations* »².

En thérapie familiale psychanalytique, le supplément qu'offre le cadre est justement celui de « liens familiaux » en mouvement, matière dont le psychanalyste dispose sous les yeux, ceux-là promettent un complément d'enquête pour retrouver la chaîne symbolisante qui a mené à l'éligibilité de l'objet.

Ensuite, il y a cette idée essentielle chez Freud (1905, 1927) et reprise par Lacan d'un fétiche érigé à un moment de confrontation avec la castration où seul le déni de la scène, chez le fétichiste en devenir, offre une consolation au spectacle traumatique. La formation du fétiche découle alors d'un arrêt sur image, celle de l'immédiate avant-mise à nue de l'organe féminin et sa castration. Freud avait ainsi clairement relevé que : « *L'élection si fréquente des pièces de lingerie comme fétiche est due à ce qu'est retenu ce dernier moment du déshabillage pendant lequel on a pu encore penser que la femme est phallique* » (Freud cité par Chemama et Vandermersch, 1998, p. 134)

Lacan adhère à cette thèse et fait sienne l'idée d'un fétiche-symbole déjà connu de Freud, symbole d'un pénis qui fait défaut chez la femme. Ce qui est intéressant chez Lacan c'est qu'il fait du problème du fétichisme un exemple concret du travail psychique de l'absence. Il écrit, ce qui est à l'égard de ce développement, intéressant à plus d'un titre, qu' : « *en effet, tout ce qui peut se transmettre dans l'échange symbolique est toujours quelque chose qui est autant absence que présence. Il est fait pour avoir cette sorte*

¹ ibid.

² ibid.

d'alternance fondamentale, qui fait qu'étant apparu en un point, il disparaît, pour reparaitre en un autre. Autrement dit, il circule, laissant derrière lui le signe de son absence au point d'où il vient. En d'autres termes encore, le phallus dont il s'agit, nous le reconnaissons tout de suite – c'est un objet symbolique » (1956-1957, p. 152)

Si « fabriquer » le fétiche est remède à l'absence, défi de la castration et présentification du phallus, l'objet-relique agit pareil car il dénie la castration ultime et définitive qu'est la mort. Néanmoins, le degré de compromis et de symbolisation/introjection se montre plus favorable à un soutien du travail du deuil dans le cas de l'objet-relique c'est-à-dire que cet objet aide souvent à l'acceptation et la résignation alors que le fétiche signe une rébellion contre la différence des sexes et n'en permet pas l'introjection. Entrave ou auxiliaire du travail de l'absence, les rôles de ces objets et la transformation des « défenses contre l'absence » en pathologie sont sujets à débat et pour ce qui est de l'objet-relique, son choix en soi et le moment de son élection peuvent être informateurs au sujet de la mise en place de « rouages fantasmatiques » de type favorable ou défavorable au travail du deuil. Chez madame S. par exemple, il y eut les indices d'une forte fétichisation du tee-shirt paternel du moment que ce fut la dernière pièce qui a couvert son père et l'a accompagné dans son passage vers l'autre monde, le garder dans un sac et penser finalement à l'incinération pour s'en séparer dénote une très forte proximité, dans les représentations, entre l'objet-relique et celui paternel frôlant leur confusion. Ce même objet a également cette connotation de seconde peau, rappelle l'odeur du soin corporel et du corps-à-corps dans les soins et ce, sachant que madame S. avait bel et bien précisé en décrivant son objet-relique qu'il était du genre « tricot de peau » et que son père en mettait été comme hiver... De ce fait, le « coefficient de déni » semble assez élevé. Je rappelle que madame S. avait également pendant quelques quatre années « caché » aux connaissances éloignées la mort de sa mère et j'ajoute, à cette occasion, qu'elle m'avait aussi parlé d'avoir gardé de sa belle-mère le foulard qu'elle préférait et duquel elle se parait le plus souvent la tête...

Intéressantes aussi, et révélées par le fétichisme, sont ces « menaces imaginaires » qui amènent, selon Lacan, « *un autre usage, qui est, si l'on peut dire, caché par les fantasmes plus ou moins redoutables de la relation de l'homme aux interdits en tant qu'ils portent sur l'usage du phallus – c'est la fonction symbolique du phallus. C'est en tant qu'il est là ou qu'il n'est pas là, que s'instaure la différenciation symbolique des sexes* » pour

ajouter plus loin « *cette relation ordonnée et symbolisée qu'est la différenciation des sexes, relation interhumaine assumée, disciplinée, typifiée, ordonnée, frappée d'interdits, marquée par exemple de la structure fondamentale de la loi de l'inceste* » (1956-1957, p.153). Extrapolée dans le sens d'une analogie avec l'objet-relique, cette idée n'est pas sans rappeler l'interdit du meurtre comme déontologie et « loi » des rapports entre morts et vivants. L'objet-relique peut se présenter en son sein comme un agent gardien d'une différenciation aussi foncière que celle des sexes, celle entre morts et vivants. En découlent aussi par exemple, les interdits d'évocation médisante du mort, ses déterrement ou profanation « symboliques » en rabâchant constamment son histoire, en l'accusant, en ne lui « pardonnant » pas¹... car un tabou s'érige là protégeant justement cette différence aussi fondamentale et basique à la psyché que celle des sexes : celle entre morts et vivants à l'instar de ce que décrit Lacan de la différence des sexes.

Nous retiendrons de cette partie que de façon analogue à l'objet-fétiche, l'objet-relique présentifie autant qu'il rappelle l'absence. Il est, par-dessus tout, « symbole » comme l'a bien souligné Lacan en traitant du fétiche. Il dépasse et transcende la relation intersubjective pour « symboliser » la cinétique de l'absence/présence. Il énonce : « *arrêtons-nous donc un instant à cette position d'interposition qui fait que ce qui est aimé dans l'objet de l'amour est quelque chose qui est au-delà. Ce quelque chose n'est rien sans doute, mais a cette propriété d'être là symboliquement. Parce qu'il est symbole, non seulement il peut, mais il doit être ce rien ; qu'est ce qui peut matérialiser pour nous, de la façon la plus nette, cette relation d'interposition, qui fait que ce qui est visé est au-delà de ce qui se présente ?* » C'est ainsi que Lacan en arrive à déduire que le rapport de l'homme avec tout ce qui le captive « *tient assurément au sentiment qu'il a d'une certaine illusion fondamentale dans tous les rapports tissés de son désir. C'est bien là ce dans quoi l'homme incarne, idolifie, son sentiment de ce rien qui est au-delà de l'objet de l'amour* » (1956-1957, p. 155).

A notre égard, ceci est important car notant l'importance d'un objet-relique au centre de cette foncière dialectique du désir et des possibilités de son illusoire accomplissement. Cet objet a ce pouvoir de créer la « plage » d'illusion, de miroiter la satisfaction du

¹ Il existe dans ma culture un rituel d'adieu dit « pardon du défunt » ou « paix avec le défunt ». Il consiste en un moment solennel où le visage du défunt est mis à découvert et où ce dernier est embrassé sur le front la plupart du temps en guise de consentement à le laisser reposer en paix.

moment qu'il peut jeter un pont entre morts et vivants : un objet-relique peut emprisonner en son sein une odeur, la trace d'un toucher, mieux encore une sorte d'« empreinte » pour parler comme Bowlby...

L'on pourrait conclure cette partie en émettant l'hypothèse que l'objet-relique, cherchant à instaurer ce rapport « métonymique » avec le propriétaire d'origine, permet au propriétaire d'accueil de mieux vivre son deuil et d'en garder un « emblème ». Ce rapport néanmoins, s'il mène à la fétichisation de l'objet-relique peut nuire à l'acceptation de l'absence et encourager, a contrario une maladie du deuil.

Il serait, de la sorte, logique de penser que le sujet qui hérite de l'objet-relique, sa personnalité et son histoire, sa tendance au « collectionnisme » comme chez madame S., le moment et les circonstances de la « passation » de l'objet, la nature du lien qui a relié le mort au vivant, y sont tous pour beaucoup dans l'influence du lien qu'entretiendra l'héritier avec l'objet-relique.

1.3.2.3. « Objet-relique » et « objet incestuel »

Question de s'aérer les méninges de ce tourbillon d'associations, une manière ludique mais tout à fait sensée serait d'introduire l'incestuel en enchaînant avec le fétichisme. Racamier (1995), père de la notion d'incestuel, note : « *La certitude qui déjà s'est imposée à nous est que l'équivalent d'inceste, quelle que soit son apparence, exerce la fonction d'un objet-fétiche. Mais ce n'est pas un fétiche individuel ; c'est un fétiche partagé* » (p. 137).

L'incestuel entache le lien aussi bien que ses sujets mais ce qu'il a de spécifique c'est qu'il se nourrit du et dans le lien, il a tant intérêt à y coller comme un virus car c'est là l'espace, l'aire de culture du non-fantasme, de l'Antoedipe ; s'opposant justement à l'accès au fantasme et à l'Œdipe qui supposent un avant-goût de l'intimité et préparent la subjectivation, voies radicalement barrées par l'incestuel. L'idée du fétiche partagé est alors à lire comme un lien sous contrainte où l'imposition n'est pas perçue comme telle et ne peut être identifiée. Racamier (2006) dira ainsi de l'incestuel qu'il :

N'est pas du registre de l'œdipe. Il n'a rien à faire du tabou de l'inceste. Il n'est pas non plus du registre de la castration. Ni du deuil. Il n'est pas de l'ordre de la représentation du désir, qu'elle soit consciente, inconsciente, et sans doute même préconsciente. Il n'est pas de l'ordre du fantasme. Ne fait pas l'alliance avec le rêve. N'emprunte pas les voies du symbole. Ne prête pas au déplacement, ni au

compromis. Pas vraiment secret, il ne circule pas non plus dans l'aire du discret. Et certes pas dans celle du transitionnel. Il fonce droit au but à travers les aires et les êtres : la contenance n'est pas son affaire, ni ce qui va de pair avec la contenance : la circulation en réseau. Serait-ce pour autant qu'il n'est rien ? Nul et non avvenu ? Ou bien encore indiscernable ? Certes pas. En revanche, en effet, le registre incestuel touche à l'antœdipe insoluble, tout comme à la séduction narcissique invétérée. Ce qu'il édicte comme tabou, ce n'est pas l'inceste, c'est la vérité sur l'inceste. Essentiellement, il relève du fantasme-non-fantasme. Il est de l'ordre de l'agir. Fomenteur de noyaux qui se donnent pour explosifs, qui se veulent inviolables et secrètent du vide alentour, il traverse les limites, transperce les psychés : il est éminemment «transpsychique». Intouchable et pénétrant, il se cache souvent à l'épicentre de pathologies graves dont le secret reste encore méconnu par beaucoup de cliniciens. (p. 43).

A l'ombre, en sourdine et catimini, l'incestuel œuvre alors à l'impossibilité de laisser se « dégager » un sujet en devenir et encourage l'emprise et l'engrènement de psychés sur d'autres. J'oserai parler aussi pour rajouter au « cortège conceptuel » racamien un **lien/non-lien** qui ne prépare en rien à la « gestion » de la différence et de l'altérité. L'objet incestuel est ainsi le pilier de pareilles relations, objets où le travail de subjectivation stagne et où il est engouffré dans l'envahissement et l'emprise de l'autre dans un contexte de perversion narcissique où il trouve si bien à s'enraciner.

Jeanne Defontaine (2002), revisitant justement la notion racamienne d'« Incestuel », confirme l'observation et le vécu cliniques tels que Racamier en parle avec une image de « lourdeur » et de « toxicité » dans le contre-transfert ne semblant gêner que l'analyste d'ailleurs ; cet élément, au demeurant, unique salvateur potentiel de la famille par les pouvoirs du « néo-groupe », dira Granjon. Outillée donc par ses observations cliniques, Defontaine (2002) relève qu' :

Il y a aussi des objets qui expriment le caractère incestuel d'une relation, ces objets incestuels ont l'intérêt de mettre en évidence un fonctionnement mental régi par la concrétude. Ce sont bien souvent, les objets échangés, les comportements qui se substituent à la pensée et à l'affect. Parmi ces objets, l'argent occupe une place centrale, mais on peut également citer les vêtements, les bijoux, la nourriture : ces objets d'échange sont une façon d'entretenir une relation incestuelle à défaut d'entrer dans un inceste proprement dit [...]. Ces objets incestuels doivent être distingués de la relation incestuelle qui peut s'effectuer essentiellement à travers les contacts de peau à peau et le regard. Ils peuvent être également des objets impalpables et prégnants comme des symptômes (anorexie, par ex) ; ces objets n'ont pas valeur de symboles mais ont plutôt une fonction d'amulettes, de gris-gris, ou de fétiches et imposent l'idée d'une relation fétichisée. (p. 184)

En effet, le fétichisme semble être un allié fiable de l'incestuel, élément constitutif et « étalé » dans le temps et l'espace de ce tableau ; il tient, du fétichisme, déni et contrainte

en même temps que la sacralisation conséquente, dupante et diffamatoire, d'une solution qui ne fait que contre-subjectiver et aliéner un « infra-sujet » pris dans les affres d'un tel non-lien, me permettrais-je de poursuivre.

L'objet-relique, s'il ne paraît pas relever de ces objets incestuels empêcheurs d'autonomie, peut néanmoins dénoncer, démasquer des liens incestuels, faits d'emprise et d'engrènement. Le bracelet de valeur, pour rappel et illustration, perdu paradoxalement par inadvertance par madame J. ; j'en avais déjà pressenti que l'égaré constituait l'équivalent d'un « bon débarras », d'un acte thérapeutique, libérateur, semblant avoir enfin « symbolisé » une rupture possible, notamment avec l'avènement d'une troisième génération, avec ces liens incestuels. Ceux-là étaient si bien incarnés dans la relation entre la puissante arrière grand-mère, victime de veuvage précoce et narcissiquement « sanglante » qui se colmatait, par les voies perverses, en « vampirisant » ses enfants, pompant dans leurs « espaces psychiques », sachant ceux-ci privés de la sorte à jamais d'une cartographie de leurs limites, au profit du gavage d'un narcissisme hyperphagique, mégalomane et insatiable.

1.3.2.4. Objet relique et objet esthétique

Depuis ma proposition d'une analogie entre relique et fétiche, j'avais l'hypothèse que l'objet-relique semblait être différent car catalyseur et auxiliaire du travail de symbolisation davantage semblable à l'objet transitionnel qu'aux objets fétiche et incestuel, indices, pour leur part, d'un « court-circuit » dans la symbolisation/introjection. Il y a, dans ce contexte, l'objet esthétique qui promettrait d'apporter un éclairage complémentaire. Renouons donc avec l'œuvre pichonien et découvrons-y un objet esthétique ainsi désigné pour décrire une œuvre artistique provoquant l'impression esthétique à traiter en lien avec le créateur et le processus de création mais aussi comme un « émergent » de la culture. Pichon a pour proposition originale de se pencher sur l'objet esthétique du point de vue sociologique en même temps que d'en interpréter « l'impact » par la psychanalyse. Cet abord de l'objet esthétique est fidèle chez Pichon Rivière aux circonstances de sa rencontre avec lui. Il s'est interrogé sur ce qui a fait que Di Segni, artiste qui a été son patient et dont il s'intéressa au mobile ait recours au mouvement. Il finit par faire l'hypothèse qu'il s'agit d'une négociation, d'une élaboration du sentiment de mort. Voilà ce qui m'a suggéré un rapprochement, de prime abord, avec l'objet-relique. En outre, comme l'objet-relique, l'objet esthétique suscite et éveille autant la fascination, le

sentiment du merveilleux que de l'inquiétude selon Pichon. Il explique alors : « *L'un des mobiles de Di Segni s'appelle Le peintre fou. Il est très curieux de voir comment le peintre fou réalise des mouvements qui semblent être des mouvements de folie, mais le docteur Cardan, justement, se charge de le replacer en permanence dans une position d'équilibre. On a donc affaire ici à deux vécus fondamentaux : un mouvement automatique, qui peut être vécu comme indépendant du contrôle humain, comme une pensée magique, animiste ; et l'équilibre permanent, obtenu grâce au cardan, qui s'oppose à la rupture ou au chaos. C'est-à-dire que le cardan servira aussi de boussole au peintre fou pour ne pas devenir fou et pour surmonter son anxiété de mort* » (1987, trad. fran. 2001, p. 137). Plus généralement, c'est de l'effet de présence d'objets inanimés ou inhumains qu'il s'agit dans la négociation avec le Thanatos et ce qu'il suscite comme impuissance et sidération. Il ajoutera : « *Le merveilleux est l'élaboration, au moyen de processus mentaux complexes, du vécu de destruction, de mort et de l'inquiétude* » (p. 138). C'est à cette même expérience/ épreuve que confronte l'objet-relique. J'en ai déjà relevé, pour ma part, qu'il transformait « magiquement » l'angoisse de mort, qu'il présentifiait, dans un contexte de croyance animiste et de réincarnation, le défunt et qu'il était « porté au pinacle » par une culture qui vénère encore vivement les ancêtres et sacralise leur legs... Aspects, tous pointés par Pichon Rivière dans son approche de l'objet esthétique. Il lui attribuera en outre une fonction « sociale » importante de préparation au changement et un effet de déstabilisateur de la résistance comme si tout objet esthétique n'est élevé à ce rang que parce qu'il s'impose, et entre autres dérange, par son avant-gardisme et sa perturbation de la quiétude, il stimule un travail psychique du nouveau, de l'inhabituel, du non-familier et ne laisse pas le spectateur reposer sur ses lauriers. Pichon prendra goût à cet intérêt pour l'objet esthétique et partira à ses trousses dans les œuvres de Picasso, Rodin et surtout chez le comte de Lautréamont... Il confirmera alors ses hypothèses d'un processus de création et d'un créateur « agents de changement », « porte-voix » d'une société à un moment donné historico-socio-culturel favorable à l'émergence de l'objet esthétique, caractéristique que Pichon re-transposera dans le cadre de la cure duquel il était parti pour intégrer l'objet esthétique dans l'interprétation à travers le contre-transfert. Je reviens dessus car ceci me rappelle comment l'objet-relique aussi a, à maintes reprises, relancé des associations, des émotions et des mouvements de verbalisation... circulations nouvelles et redécouvertes de l'objet permises par le « néo-groupe » (famille augmentée du thérapeute) et une interfantasmatisation qui s'offre au décryptage sous un jour nouveau et s'ouvre à la

transformation. De façon encore analogue à l'objet esthétique, l'objet-relique autant que son détenteur, lequel le « recrée » en se le réappropriant, peut être considéré comme le « porte-voix » d'une famille, d'une généalogie, d'un réseau de liens.

1.3.3. Synthèse et intérêts d'une conceptualisation de l'objet-relique en clinique de couple et de famille

Pour récapituler, mettre de l'ordre et rentabiliser les constatations et analyses qui précédent, l'objet-relique tiendrait ainsi son rôle et l'importance qu'il revêt en clinique de couple et de famille d'une implication triple : il peut investir trois espaces et occuper au sein de chacun une fonctionnalité différente.

Au sein de l'espace intergénérationnel, il est surtout un émergent nouveau - même si son existence physique ou l'acte de don sont naturellement antérieurs - qu'engendre la mise en branle d'un travail de deuil.

Au sein de l'espace transgénérationnel, il est un « conteur » de mémoire familiale, des transmissions et influences, des identifications et des loyautés.

Au sein du « néo-groupe », il s'avère être un précieux objet « de médiation » et endosse de ce fait un non-négligeable effet thérapeutique.

Reprenons, dans le détail, ces différentes implications.

1.3.3.1. L'objet-relique, le deuil et la maladie du deuil

Cette fonction « anti-séparation », de « modérateur » du deuil, de « négociateur » avec la mort, que j'avais d'emblée relié à l'objet relique m'amènera à replonger dans quelques considérations psychanalytiques élémentaires sur le deuil. Freud écrit dans « Deuil et mélancolie », soucieux de démêler les caractéristiques « psychopathologiques » de chacun de ces états,

En quoi consiste maintenant le travail qu'accomplit le deuil ? Je crois qu'il n'y aura rien de forcé à se le représenter de la façon suivante : l'épreuve de réalité a montré que l'objet aimé n'existe plus et édicte l'exigence de retirer toute la libido des liens qui la retiennent à cet objet. Là contre s'élève une rébellion compréhensible – on peut observer d'une façon générale que l'homme n'abandonne pas volontiers une position libidinale même lorsqu'un substitut lui fait déjà signe. Cette rébellion peut être si intense qu'on en vienne à se détourner de la réalité et à maintenir l'objet par une psychose hallucinatoire de désir [...]. Ce qui est normal,

c'est que le respect de la réalité l'emporte. Mais la tâche qu'elle impose ne peut être aussitôt remplie. En fait, elle est accomplie en détail, avec une grande dépense de temps et d'énergie d'investissement, et, pendant ce temps, l'existence de l'objet perdu se poursuit psychiquement. Chacun des souvenirs, chacun des espoirs par lesquels la libido était liée à l'objet est mis sur le métier, surinvesti et le détachement de la libido est accompli sur lui (2004, p. 8).

Les objets-reliques semblent correspondre parfaitement à ces « auxiliaires de deuil » ici décrits. En effet, ces zones de circulation et de flux libidinal qui « se gèlent » brusquement par la disparition de l'être cher tenteront donc un « recentrage », une « recanalisation ». Ces flux brusquement condamnés à être retirés, détachés, déliés tentant une « évacuation psychique » progressive rendant autrement insupportable la sentence de la réalité, peuvent être « séduites » par l'objet relique désormais perçu comme « hospice », foyer de substitution possible de la libido détachée de l'endeuillé. Cet objet est alors un objet « pare-excitatoire » car il s'oppose à un retour vers soi violent de la libido, il protège la psyché en offrant la possibilité d'une « représentation » du disparu pouvant absorber et atténuer une part de la douleur de la perte et de la marche-arrière libidinale. En d'autres termes, l'objet-relique sauvegarde un lien quand la relation est vidée de sa libido. Une illusion salutaire, sorte de trêve, à condition qu'elle ne s'enkyste pas et devient déni, donne cette possibilité apaisante d'annuler magiquement le drame dans la réalité et sur le théâtre de la psyché.

Ces tentatives de « remplacement », de « rapatriement » de la libido sont le signe, rappelons-nous le travail du deuil selon Braconnier (2010), d'une reconstruction de soi et d'une acceptation de la perte si elles ne sont que momentanées.

Dans ce contexte de travail « normal » du deuil, l'objet-relique est « pare-absence », « pare-perte » en même temps qu'il n'encourage pas un déni ; il œuvre au contraire et aide à évoluer plus modérément vers l'introjection de l'événement pénible, insupportable.

Maintenant, il me faut rappeler que Freud (1917) était resté inquiet face à la question de « *Pourquoi cette activité de compromis, où s'accomplit en détail le commandement de la réalité, est-elle si extraordinairement douloureuse ?* » et s'était contenté de relever qu'« *Il est difficile de l'expliquer sur des bases économiques* », qu'« *Il est remarquable que ce déplaisir de la douleur nous semble aller de soi* » et avait conclu assez promptement par « *le fait est que le Moi après avoir achevé le travail du deuil redevient libre et sans inhibitions.* » (2004, p. 8).

Dans « L'écorce et le noyau », Abraham et Torok rappellent l'approche kleinienne du deuil telle qu'elle tente de poursuivre et de trouver une issue à la réflexion freudienne :

Mélanie Klein, reprenant la question de Freud, à savoir pourquoi le travail du deuil est un processus si douloureux, propose une réponse : chaque perte objectale comporte sur l'objet un triomphe sadique du type maniaque. Un tel sentiment de triomphe serait mal toléré dans la plupart des cas et le Moi s'efforcerait par tous les moyens de rester aveugle à ces preuves de son ambivalence. C'est le refus ou la négation du triomphe qui bloque, à titre temporaire ou définitif, le travail du deuil. Le remords et la culpabilité éprouvés pour les fantasmes agressifs expliqueraient alors la douleur du travail. C'est que toute perte d'objet rouvre, selon Mélanie Klein, la situation originelle de perte objectale et ranime une attitude archaïque du Moi : la position dépressive. Cette dernière s'exprime en particulier par la crainte que le propre sadisme de l'enfant n'eût été la cause de la perte éprouvée de l'objet maternel bon et indispensable. L'angoisse spécifique, liée à cette position, d'avoir commis l'irréparable fait perdre la confiance en soi de pouvoir jamais restaurer l'objet et le réinstaller de manière durable pour garantir l'harmonie et la cohésion du monde interne. (1987, p. 246-247).

La conception kleinienne propose en effet un dépassement et un complément à ce qui était resté lacunaire chez Freud. Elle démasque, derrière la culpabilité, un sentiment sadique envers un supposé « bon » objet et source tangible de douleur psychique. Un sentiment triomphal victorieux sur le mort mais surtout sur la mort à travers lui produit naturellement pour Klein culpabilité et douleur. Néanmoins, ce sentiment semble essentiel car il permet la distinction, la différenciation entre le mort et le vivant, donne une pulsation « hédoniste » qui ravive, au contact de la mort, la pulsion de survie et peut de la sorte aider à faire son deuil. Ceci dit, Abraham et Torok trouvent l'explication kleinienne encore insuffisante à rendre compte de toute l'intensité et la souffrance provoquées par la culpabilité. En cela d'ailleurs, ils semblent renouer avec Freud pour trouver, chez lui, réponse à sa question du moment qu'ils suggèrent l'idée que douleur et culpabilité ne sont pas une réplique à la seule agressivité mais également à un désir sexuel dont elles tentent l'éradication. Ils écrivent : « Certes, la « morsure » du remord renvoie-t-elle à l'agressivité. Mais, les tout premiers développements de la psychanalyse ont su montrer que remords et ruminations s'alimentent à la source libidinale d'un désir sexuel interdit. Si les tourments de soi ne relâchent pas, malgré les souffrances causées, c'est qu'en eux revit le désir à l'égard de l'objet et qu'en eux il se satisfait. » (1987, p. 247)

En cela, et dans ses rapports au deuil, l'objet-relique se « fétichise » car il devient un médiateur d'assouvissement détourné d'une pulsion nécrophile. L'espace interne n'en culpabilise pas sur le tas car il continue son investissement libidinal de l'objet mais la

« digestion » progressive de la réalité et la mentalisation de la mort donnent à ce sentiment son aspect « interdit » en post-mortem. Rappelons-nous d'ailleurs les effets du « séisme dans la libido » que j'avais pisté au sein des vignettes cliniques décrivant toutes un travail du deuil. L'on peut retenir que ces effets et marques dénoncent un état d'« émiettement », d'« effritement » pulsionnel dont je pense qu'il tente un colmatage, une restructuration en retrouvant un schème prégénital reconnu à la sensorialité exacerbée et à une régression aux stades des pulsions partielles. Odorat et toucher, deux sens archaïques, respectivement surveillés chez mesdames S. et H. dans leur lien aux objets-reliques sont aisément décelables comme prototypes de liens aux objets parentaux. Les corps de ces derniers sont omniprésents à travers une odeur « caractéristique » du père et une visualisation constante des mains de la mère. Autrement, que penser de la crainte de madame S. de laisser piller et violer le cadavre paternel « désirable » pour les pouvoirs surhumains qui lui sont octroyés par une mort consommée miroitant une proximité du divin et un accès à la toute-puissance, au sacré ? S. était celle qui lavait le corps de son père de son vivant et voulait probablement être la garante de la qualité des ablutions finales du cadavre. Je dois d'ailleurs souligner que madame S. a toujours fait entrer l'une de ses filles avec elle dans la salle de bain quand elle devait donner le bain à son père qui réciproquement ne voulait qu'elle pour s'occuper de lui. La situation devait éveiller un inceste œdipien et madame S. faisait appel à la « protection » de la présence de sa fille prétextant le fait que cette dernière pourrait « demander au secours » en « cas de besoin »¹. Ce corps-cadavre, « demeure » de l'âme pendant quarante jours après la mort², continue ainsi à vivre et à être attractif par la puissance de son âme. Le cadavre exerce cette séduction abstraite, métaphysique, exhibitionniste, silencieuse qui n'a plus grand-chose à puiser dans l'esthétique du corps en soi. Ce désir sexuel « nécrophile » pour un corps devenu cadavre pointé par Abraham et Torök (1987) semble terrifier les vivants qui ont érigé pour en assurer le refoulement, les tabous et interdits du déterrement, de l'exhumation, le crime de la profanation des tombeaux ...

Dès lors, même lorsque le Moi semble devenir libre de sa « douleur morale », il ne se défait jamais du souvenir de cette douleur ni de celui de l'être cher ou de l'idéal cher

¹ Je trouve confirmation à mon analyse de la maladie du deuil de madame S. dans de frappantes similitudes avec la lecture proposée par Abraham et Torök du cas de Thérèse (1987, p. 249).

² Croyance islamique

perdu. La transformation du deuil en souvenir décrite par tous me paraît encore réductionniste et insuffisante à recouvrir le processus mis en branle au sein de cette transformation. Je pense qu'être libéré du deuil ne pourrait signifier en être allégé au sens d'une opération de soustraction ou de ménage fait dans la psyché grâce simplement au temps. Je pense que le temps donne plutôt au deuil de nouveaux habits, il opère grâce à un détournement qui se ferait par la voie d'un investissement différé ciblant une structuration « émotionnelle processuelle » de la perte et se défaisant progressivement de son poids en se coloriant d'identification, de projection, de fierté se nourrissant de diérèse, de discours épique... et d'un paysage peuplé d'objets-reliques entre autres, médiateurs efficaces et concrets de cette transformation.

C'est dans ce sens que l'investigation des voies et processus d'investissement de l'objet-relique est toujours hautement informative sur le travail du deuil, son évolution mais aussi sur le réseau « intergénérationnel » des liens familiaux mais pas que...

1.3.3.2. L'objet-relique et l'échiquier des loyautés, des identifications et des influences transgénérationnelles : La pulsion portraitiste mise à nu

Outre l'espace intergénérationnel, l'objet-relique est également impliqué dans la transmission et les influences transgénérationnelles. Objet d'héritage par définition, celui-ci est le personnage, à part entière, d'une histoire, d'une mémoire, d'un roman et d'un mythe généalogiques. Il est supérieur en longévité aux personnages humains et traverse les générations en imposant et ravivant l'histoire et en suscitant l'épistémophilie des descendants.

La spécificité d'un objet-relique issu de ce contexte suppose donc que l'objet transgénérationnel qui en était le propriétaire n'ait jamais été connu du descendant. Son investissement est alors très souvent « recommandé » ou « insinué » par un parent qui joue l'intermédiaire, le pivot de transmission. Cet objet est alors attractif, « idolâtré » pour d'autres raisons que celles d'un deuil « direct ». Ses nouvelles fonctions virent alors vers la reconstitution personnelle, idiosyncrasique, de la mémoire familiale et d'un « roman » dans les liens « normaux » à l'objet-relique. Néanmoins, elles peuvent aussi, dans un contexte pathologique, relever des suites d'une maladie du deuil où le descendant « traîne » et « endosse » un deuil non fait par le parent, en est affecté comme par « procuration émotionnelle » lorsque son dépassement s'est avéré impossible à une échelle

unigénérationnelle. Dans les cas les plus problématiques, le lien à l'objet-relique peut carrément soutenir et entretenir une crypte ou un fantôme au sens d'Abraham et Torök (1987). L'attitude envers l'objet-relique varie donc, cela va de soi, selon ces différents contextes de son « émergence ».

Dans un contexte d'héritage nourri par une identification, une idéalisation, une fierté, une « identité » familiale, un travail du deuil lourd mais pas trop, dans la mesure où engendré par exemple par la promiscuité ou un grand investissement de l'aïeul par le parent... l'on est dans un contexte de souplesse identificatoire, d'influences plutôt que de transmission. Dans un tel contexte, le descendant garde une marge de liberté considérable et l'objet transgénérationnel autant que l'objet-relique peuvent être maniés presque à souhait, réappropriés et refaçonnés. Fierté, culpabilité, remord, ressentiment, sacralisation, le lien à l'objet transgénérationnel est une conjugaison de ressentis et le descendant a la possibilité de « concocter » son roman généalogique. L'objet-relique est semblable aux cailloux du petit Poucet car il permet de pister la genèse, les motivations et les ancrages de tels ressentis. « *Nous connaissons deux origines du sentiment de culpabilité* » par exemple, dira Freud, « *celle tirée de l'angoisse devant l'autorité et celle, ultérieure, tirée de l'angoisse devant le sur-moi* » (1930, p.70). Le Surmoi hérite toujours de l'autorité extérieure. Il est légitime d'en inférer que l'ancêtre et son aura, entretenue par la civilisation arabo-islamique criant sur tous les toits le devoir d'obéissance aux aînés, conforte ce statut autoritaire des aïeuls et fait qu'à leur mort, le surmoi du descendant « ingurgiterait » et prendrait à son compte la précédente autorité représentée par le défunt « personnage ». Dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Freud, en continuité avec ce qui précède, propose aussi une conception de la genèse du sentiment de fierté : « *A l'époque où l'autorité n'était pas encore intériorisée comme surmoi, la relation entre la menace d'une perte d'amour et la revendication pulsionnelle pourrait être la même. Il y avait un sentiment de sécurité et de satisfaction quand on avait réussi à renoncer à une pulsion par amour pour ses parents. Ce sentiment heureux ne put recevoir le caractère proprement narcissique de la fierté qu'une fois que l'autorité fut devenue elle-même une partie du moi.* » (1939, p. 217).

L'objet-relique a-t-il, en ce sens, cette fonction de représenter une ex-autorité, de veiller au respect de l'interdit d'oublier, sorte de représentant surmoïque extérieur rappelant continuellement le descendant à l'ordre ? L'objet-relique ne serait-il pas un

« outil » de transformation de la culpabilité en gratification narcissique dans le sens d'un « narcissisme accru par la conscience d'une difficulté surmontée » ? (Freud, 1939, p. 219) (celle, en l'occurrence, de la perte d'un être cher ?) et ce, si nous continuons, comme Freud, à voir constitutionnellement dans la mort, en général, une fondamentale « blessure narcissique » pour tout humain, lui rappelant sa vulnérabilité et la puissance du destin sur lui.

Il en ressort que les objets-reliques sont auxiliaires d'identification, d'origination et vecteurs de filiation et d'appartenance plutôt qu'entraves à la subjectivation. Ce même contexte qui a été propice à la « visualisation » du fantasme prosopopéïque que j'ai décrit plus haut et dont une clinique des objets-reliques a permis le constat, est reconnaissable à un type de lien qui « tend une perche » à travers l'objet-relique sans aliéner ni empiéter sur la subjectivation. Cette même typologie de liens m'a également permis de « voir » une pulsion spécifique dont l'objet est justement l'objet transgénérationnel et que j'ai trouvé adéquat de désigner par « la pulsion portraitiste ».

Cette pulsion serait « déclenchée », à l'origine, par l'absence maternelle et essentielle à l'appréhension d'un objet total, puis elle se remettrait en branle à la découverte de l'extension familiale. Elle est, en ce sens, une preuve bienvenue du rôle actif du descendant face à son histoire familiale. Elle en fait l'auteur d'un patchwork subjectif de scénarii, de récits, d'images superposés car n'ayant souvent et heureusement pas une seule source. Ce travail idiosyncrasique d'un puzzle qui donnera forme à « l'objet-famille » (à l'instar de l'« objet-groupe » de Kaës, 1976) propre à chacun des membres encourage la variété, la multitude et la souplesse des identifications et constitue une denrée vivifiante pour les liens. Par ces voies, l'expression de cette pulsion promet d'ouvrir au descendant les sentiers de la subjectivation et de la « création de soi » pour parler de nouveau comme Abraham et Torök (1987). Cette pulsion portraitiste est ainsi « activée » dans le cadre des liens généalogiques sous l'impulsion de la non-connaissance directe des aïeux et de la frustration susceptible d'en découler : le descendant voit une part considérable de la psyché paternelle ou maternelle habitée, occupée par un aïeul qu'il n'a jamais et ne pourra jamais rencontrer. L'enfant, expérimentant ainsi curiosité, épistémophilie, comparaison, concurrence voire jalousie proportionnellement à la « pondération » que le parent affecte audit objet parental, l'investit à son tour et se met à en « peindre » une sorte de portrait.

Il y a une vignette clinique que j'ai préféré garder pour ces moment et espace d'évocation de la pulsion portraitiste. Mademoiselle I., 18 ans, lycéenne, avait assisté à la réunion familiale de dessin du génosociogramme commenté en même temps que sa mère, son père, son frère et sa grand-mère paternelle qui n'habite pas sous leur même toit mais qui s'est invitée à la réunion pour « compléter » ce qui pourrait manquer comme informations mais aussi, on s'en rend très vite compte, surveiller ce qui sera révélé...

Mademoiselle I. tient de son grand-père paternel un « journal intime » qu'elle pense être vraiment utile à ma recherche et va, aussitôt remémoré, le chercher. Le journal a la forme d'un carnet de taille moyenne et pas très épais écrit en français ; l'écriture est toute petite, difficilement lisible et les lignes entassées. Quelques rares dessins interrompent le texte. Les pages du carnet sont jaunies car il est, en effet, vieux de quelques soixante-dix années au moins. I. n'a pas connu son grand-père paternel, il est mort avant sa naissance. Bien qu'il s'agisse du père de son père, c'est sa mère, belle-fille du défunt donc qui parle le plus de lui et semble le connaître le mieux. Elle dit avoir été proche de lui et qu'ils s'entendaient à merveille, propos aussitôt confirmés par son époux et sa belle-mère. Il s'agit donc d'un objet transgénérationnel à forte « pondération », dirais-je, pour I. car son influence est certaine au sein des deux psychés paternelle et maternelle ; il a, de ce fait, de fortes chances d'attiser ses curiosité et intérêt. C'est que sa mère l'a tout de suite « adopté » et vice versa. Orpheline de père depuis son adolescence, ayant très peu de famille en Tunisie car ses parents sont libyens d'origine et se sont installés en Tunisie pour les obligations professionnelles de son père. Sa mère alors veuve a préféré continuer à vivre en Tunisie car ses enfants y étaient déjà scolarisés et son mari y recevait une pension. Madame a connu assez jeune son mari ; à 19 ans, elle était déjà mariée et ses beaux-parents l'ont accueillie « comme une fille ». Avec son mari, ils ont construit un chez eux à deux pâtés de maison de ses beaux-parents et bien que ce soit elle « l'étrangère » selon ses propres dires, elle a gagné, par sa sociabilité, sa sympathie et sa serviabilité, l'amitié des gens du quartier plus que sa belle-famille « autochtone ». Elle parle alors, devant une jeune fille toute-ouïe, totalement disponible et interrompant souvent la tirade maternelle par des questions sur les détails, des précisions supplémentaires, concernant un grand-père bon-vivant, fort sympathique et ayant toujours des anecdotes à raconter : des récits de voyage, des aventures « de toutes sortes », dira madame. Il était militaire et maniait les armes, était le boute-en-train de sa bande de copains à l'armée... Pendant ce temps-là, la femme du défunt et son fils, le père de I., étaient curieusement silencieux, ils se contentaient

d'écouter et par moments, donnaient l'impression d'être distraits. Mme F., mère de I., montre, accrochées au mur, deux épées et précise qu'elles appartenaient à son beau-père, elle dit aussi qu'ils gardent en souvenir une vieille carabine qui ne fonctionne plus mais qu'elle a tenu à garder car il aimait tant « la chasse ». La grand-mère paternelle, quelque temps plus tard, s'excuse en s'appêtant à se retirer pour aller faire sa prière dans la pièce à côté. Dès qu'elle quitte le salon, Mme F. baisse la voix, précise que sa belle-mère n'entend plus très bien et en profite pour rajouter des informations qu'elle ne pourra révéler devant elle de peur de lui faire de la peine. Elle raconte alors que son beau-père aimait s'entourer de femmes, qu'il était assez « coureur », qu'après des années de vie de couple et plusieurs enfants, sa femme a appris que, dans sa jeunesse, il a eu un enfant illégitime de sa cousine germaine alors mariée. C'est d'ailleurs, elle, précise Mme F. qui s'est opposée ferveusement à des noces unissant monsieur A., son fils, à sa cousine et l'a persuadé de demander la main de F. qu'elle a rencontré à un mariage. I. devance alors sa mère en ajoutant : « *oui j'ai déjà entendu cette histoire et puis n'avait-il pas aussi eu une maîtresse chinoise durant la guerre d'Indochine ?* », sa mère confirme alors en précisant que la grand-mère déteste encore plus cette affaire que la précédente car si la cousine était mariée et que l'on a vite tassé la scandaleuse affaire en famille, la chinoise était belle et élégante et son défunt mari en a été éperdument amoureux et a failli s'installer avec elle « là-bas » abandonnant femme et enfants avant et ce, avant de se « ressaisir » et de revenir vivre aux côtés de sa famille. I. s'éclipse alors un moment en lançant un « j'arrive ! » et revient avec une photo froissée de son grand père serrant contre lui la « fameuse » chinoise sous une ombrelle, elle me la montre durant quelques secondes et revient la cacher aussi promptement. « *Ma belle-mère a fait beaucoup de sacrifices, elle lui a beaucoup pardonné mais elle n'était pas heureuse, on le voyait !* » conclut Mme F. et I. de surenchérir « *je comprends mieux maintenant ! Cela a toujours contrarié ma grand-mère qu'on me dise : tu as les yeux bridés, on dirait une asiatique !* » ; *Cette remarque la mettait hors d'elle et la faisait presque hurler : « n'importe quoi ! D'où voulez-vous qu'elle tienne ça, I. est tout mon portrait craché quand j'étais jeune ! »* »

Au moment de partir, Mme F. a proposé, et son époux, sa belle-mère ainsi que I. ont insisté, pour que j'emmène le carnet chez moi afin que je dispose d'un temps supplémentaire pour le feuilleter, voire idéalement en déchiffrer l'écriture. I. confie « *j'ai beaucoup essayé et ne suis pas arrivée à distinguer grand-chose. Je dois ce que je sais de papy beaucoup plus à mon imagination qu'à ce que je lis sur son carnet, c'est quand même*

dommage ; vous saurez peut-être mieux le déchiffrer ». Mme F. avait ajouté, dans le « feu de l'association » : « *il aimait beaucoup les études et la culture, il a rêvé de longues études pour ses enfants mais aucun n'a exaucé son vœu, je pense qu'il sera content dans l'au-delà de « participer » à un doctorat, il aurait été enchanté de t'accueillir s'il avait été en vie* ». J'ai accepté ce prêt du carnet synonyme d'un « dépôt ». Je l'ai lu et relu et y ai découvert, en effet, l'histoire d'une vie entre la caserne et les filles, des prostituées en majorité, appelées par leur prénom, attachantes et initiatrices, ainsi qu'une passion pour les armes avec des dessins de revolvers et de carabines et des leçons de maniement d'armes à feu...

Voilà une illustration de comment agit l'objet-relique au sein d'influences transgénérationnelles. Il peut attirer et amener à entretenir une loyauté et une vénération pour l'objet transgénérationnel transparaissant entre autres à travers le soin porté à l'objet comme il peut légitimer un cheminement « déloyal » lorsque l'ancêtre est pesant, handicapant, freinant le travail de subjectivation. L'objet-relique est donc aussi cette sorte de fusain qui aide à faire le portrait d'un objet transgénérationnel et d'en accueillir ou d'en bannir l'influence comme en a dénoté la perte vitale, salvatrice, du « bracelet-menotte » par Mme J.

1.3.3.3. L'objet-relique au sein du « néo-groupe »

Au sein du néo-groupe, famille augmentée donc d'un ou plusieurs thérapeutes, l'objet-relique est aussi « néo-objet ». Dans la dynamique nouvelle et à l'occasion de cette « irrigation » des liens, conséquence de la présence du thérapeute, l'objet-relique suit le mouvement et s'enrichit à son tour de significations nouvelles : des photos sortent souvent des portefeuilles, des bijoux ornent le corps et les membres de la famille reçue en consultation relancent souvent à ces occasions l'histoire et la mémoire familiales et généalogiques. Mme D. avait un sac à main qu'elle tenait de sa grand-mère maternelle qui l'a « élevée » et disait se sentir « rassurée » et « protégée » en le portant. C'est son gri-gri qui n'a jamais manqué un examen ni rendez-vous important. Il s'avère en séance être un précieux objet « de médiation », catalyseur de mémoire, d'« émotion » et de verbalisation. Il conquiert ainsi, lorsqu'il se manifeste, une précieuse place dans le néo-groupe et revêt un non-négligeable effet thérapeutique.

1.3.4. Recensement des diverses fonctions de l'objet-relique

Si la démonstration vient d'être faite d'un objet-relique qui occupe et agit dans différents espaces : celui de l'intergénérationnel, celui du transgénérationnel et celui du « néo-groupe », celui-ci remplit également plusieurs fonctions au sein de la psyché. Il a des fonctions intéressantes effectivement parce qu'elles servent le sujet de l'inconscient, le sujet dans ses liens (généalogiques, parento-filiaux, de couple...) mais aussi le sujet de sa culture du moment que ces objets sont des « constantes » du paysage du deuil concrètement impliqués dans les rites funéraires, le culte des ancêtres et l'imaginaire culturel autour de la mort de manière générale. L'objet-relique a cette caractéristique particulière d'appartenir à quelqu'un d'autre, quelqu'un de décédé auquel le sujet est affectivement lié et tellement lié qu'il a été choisi ou auto-désigné comme « chargé » d'entretenir ses biens, étant dans le droit ou le devoir de se souvenir de lui en détenant « une preuve », un « symbole » du souvenir subi, dû ou recherché. J'ai trouvé, à partir de là, utile de synthétiser quelques unes parmi les multiples et différentes fonctions de l'objet-relique, les plus récurrentes du moins opérant sur les scènes de l'inconscient, du lien autant que de la culture, transcendante et impersonnelle. J'ai ainsi pu identifier les fonctions :

Clé : Le « reliquaire généalogique » symbolise cet ensemble d'objets-reliques que chaque famille ou membre de la famille sauvegarde et protège. Ceux-là sont importants par le fait qu'ils incarnent le réceptacle de toute une histoire, d'une épopée ou d'une tragédie humaine et revêtent la fonction figurée, fantasmée d'emblème, d'insigne. Serge Tisseron (1995) a déjà relevé que « *les transferts d'objets matériels – et en particulier d'images – d'une génération sur l'autre peuvent être porteurs de chacune de ces formes de symbolisation partielle [...]. Ils peuvent supporter des symbolisations médiatisées par le langage mais aussi être sollicités comme indices ou comme icônes d'éléments psychiques – représentations ou affects – non verbalisés. Les émotions, les gestes (habituels ou rituels) ou les formules stéréotypées attachés à ces objets peuvent être la seule inscription d'événements familiaux qui n'en ont pas reçu d'autres...* » (p. 15). L'objet-relique est, en ce sens donc, une clé d'analyse supplémentaire apte à faciliter l'accès à l'interfantasmatisation familiale au même titre que les « cryptonymes » (mots révélateurs de crypte comme j'en ai étudié dans la recherche de consonances entre œuvre et histoire généalogique chez W. Shakespeare à travers l'exemple de Hamlet/Hamnet (Mokdad, 2008)) démasqués par N. Abraham et M. Torök (1976), « l'inconscient de la maison » et

des « beaux objets » qu'elle peut abriter, étudiés par Alberto Eiguer (2004), le génosociogramme au sein de la « thérapie transgénérationnelle psychogénéalogique contextuelle » que préconise Anne Ancelin Schützenberger (1993) ou encore les photos de famille, les prénoms... du moment que tous présentent le point commun d'offrir une piste de décryptage, une clé, à juste titre, du matériel généalogique. Mais pas que ! Il en devient, par la même occasion, la clé pour accéder à l'appareil psychique familial où il est possible d'encourager l'interfantasmatisation et la mythopoïèse dans le hic et nunc des liens familiaux. Sa valeur comme clé est donc à dépoussiérer car ce n'est nullement une clé désuète qui n'ouvre que l'ancien, elle continue à débloquent et donner accès aux dysfonctionnements dans les liens présents.

Métaphore/ Métonymie/ synecdoque : Au même titre qu'un procédé de style, un objet-relique est toujours à approcher au « second degré ». Il est ainsi découvert muni d'un pouvoir de présentification, est souvent partie d'un tout ou la pointe émergée de l'iceberg ; il établit un rapport entre comparé et celui à qui l'on compare... jouant ainsi de synecdoque, de métonymie et de métaphores. Prendre conscience de ce « jeu » au second degré et le pointer à travers l'objet-relique promet d'aider la famille à découvrir les voies de la symbolisation et à « jouer le jeu » à son tour dans l'actualité de ses liens, encore une fois. Réaliser que décorer chez soi avec cet objet ou se parer d'un bijou ancestral est un exercice d'imagination de la présence de l'autre, de mise en place d'un discours indirect ; ce qui n'est pas sans rappeler le fantasme prosopopéïque et la pulsion portraitiste déjà décrits. Etre capable d'un nouage du pulsionnel au fantasme, gymnastique interne, mais aussi au terrain de l'altérité et de l'intersubjectivité peut, en effet, initier la famille à un va-et-vient et une articulation « possible » qui pouvait jusque-là ne pas l'être, des deux espaces.

Ecran : j'utilise « écran » pour décrire deux significations distinctes : 1. D'abord, l'objet-relique est un « écran de projection » car il fait appel et ravive un ensemble de projections et d'identifications dont il a pu être, sur un axe diachronique, le réceptacle. Disposant de cet écran « vierge » qu'offre le « néo-groupe », il peut utiliser sur l'axe synchronique ces significations latentes et les co-présentifier dans leur temporalité et spatialité inconscientes même s'ils appartiennent à des moments historiques éloignés et évoquent des événements liés à plusieurs vies et plusieurs personnages. 2. Ensuite, il peut être écran comme l'est le « souvenir-écran » (Freud, 1896, 1899 ; cf. également la « crypte-écran » d'Abraham et

Torök, 1976) et là, il rejoint sa fonction de clé car il se présente comme l'arbre qui cache la forêt. Telle une gomme ou encore un trompe-l'œil selon la rigidité et l'opacité de l'écran qu'il cherche à interposer, il œuvre de la sorte à dérouter et empêcher la visibilité et la lisibilité d'un événement traumatique ou la dicibilité d'un secret.

Testament : qu'il soit légué de façon nominative -ce qui lui donne une inscription dans une certaine succession- ou que ce dernier soit auto-attribué, approprié par le descendant, l'objet-relique quand il se présente comme testament, fait que le lien à l'objet se substitue à celui à l'objet parental ou transgénérationnel et s'enrichit d'une mission de « successeur du trône ». Cela suppose souvent une forte identification où un fantasme (d'identification) de « réincarnation » est omniprésent et ce dernier peut présenter le risque d'une perte de soi dans ce lien et l'occasion d'une adhésion à un pacte dénégatif à haute valence interne.

Aimant : Si dans le cas du testament le pacte donne toute sa valeur et son importance à l'objet-relique, quand ce dernier joue l'aimant, c'est bien la rencontre avec lui, sa découverte qui ouvre la porte à une recherche sur l'ancêtre qui en était propriétaire et inaugure un lien « contractuel ». De mes observations cliniques, l'objet-relique s'est montré davantage « testament » dans le lien intergénérationnel, entre parents et enfants où un pacte devance l'héritage de l'objet, où distance et recul sont bien moindres, où l'attachement est de l'ordre du vital. Par contre, il est davantage « aimant » lorsqu'il appartient à un aïeul inconnu et qu'il exerce une attractivité lui-même d'abord déclenchant une curiosité secondaire et subordonnée pour son propriétaire d'origine. Quand il est « aimant », il est semblable à la fonction phatique de la communication (Jakobson, 1963), c'est tout comme s'il « huait ». Il est ainsi évident que le sexe, le physique, les traits de caractère de l'objet transgénérationnel y sont pour beaucoup dans l'activation d'un tel « champ magnétique ».

Lampe magique ou Talisman : Cette fonction met sous les projecteurs l'une des fonctions synchroniques de l'objet-relique et sa grande implication dans les liens « nouveaux » et leur genèse. Celui-ci n'est ainsi pas cloîtré à rester figé dans sa posture de référent ou d'indice dans une histoire généalogique ou d'objet de deuil mais s'ouvre à la « vie » du sujet qui se l'approprie et s'intègre dans son scénario. Il est, de fait, interpellé, revisité, sollicité comme objet puissant, efficient dans et sur le « hic et nunc ». Certes, il est redevable de son « action magique » à un historique « mystique » où la mort, l'au-delà, le

mythique et le transcendant sont des thématiques et mouvements favorables à la production de croyances superstitieuse, animiste, réincarnatoire... Mais cela ne l'empêche pas de s'enrichir d'une forte dimension actuelle et d'action inédite où il n'appartient qu'au sujet détenteur car perçu par lui comme bienveillant, protecteur, exauceur de souhaits et un gardien de « bonne étoile », appelé au secours justement lors de difficultés autant que lors de nouvelles rencontres par exemple.

Pinceau ou Ciseau : C'est là qu'il offre une marge de liberté, d'autonomie pour se représenter, tel un portraitiste ou un sculpteur, un portrait ancestral retouché, recrée, idéalisé, diminué de façon à ce que l'objet transgénérationnel « s'actualise » et serve et travaille les besoins de l'interfantasmatisation et de la mythopoïèse familiales actuelles. Je parlais plus haut de la pulsion portraitiste et c'est bien elle qu'éveille et met en exercice un objet-relique dans son rôle de pinceau/ciseau. Cette pulsion portraitiste et les médiateurs de sa mise en branle lui procurent ainsi une fonction « diégétisante », au sens cinématographique du terme, de l'objet transgénérationnel qui, même s'il ne fait pas « physiquement » partie du paysage familial actuel, peut s'inviter dans la narration et être partie prenante des liens et actions immédiats. Ce que j'évoque ici a trait au transgénérationnel, lorsque l'ancêtre est connu « à travers » les parents ou d'autres membres de la famille et non pas directement. Ceci dit, l'objet-relique joue le pinceau également en situation intergénérationnelle. Face à la mort, à l'image d'un cadavre inanimé, le souvenir d'un corps inerte, froid, vu et touché, peut être traumatique. Cette rencontre physique ultime aussi recherchée que redoutée, est néanmoins une épreuve recommandée car catalyseur de deuil. Un objet inanimé, plus beau, plus acceptable, pourrait jouer ce rôle de sauvegarde d'une partie « esthétique », « belle à voir » du défunt et remplir l'effet d'un « souvenir-écran » par rapport à celui du corps du défunt en usant de et favorisant la sublimation ; idée qui n'est pas sans rappeler un rapprochement pressenti plus haut entre l'objet-relique et l'objet esthétique de Pichon-Rivière.

Coffre-fort : ces objets-là ont la spécificité d'emprisonner une odeur, de contenir la trace d'un événement... Souvent des vêtements ou des bijoux accolés au corps, ils favorisent la reviviscence d'un lien archaïque assez primitif, dyadique ; ils permettent une régression « nourricière » dont le bébé sait déjà user pour se « construire » et se « solidifier » face à l'absence maternelle et à la frustration. Ce coffre-fort se mue en crypte pour parler comme Abraham et Torök (1987) lorsqu'il veille à garder un secret. Il est aussi davantage boîte de

Pandore lorsqu'il emprisonne le mal en son sein ou enferme un secret dont on a honte et dont la révélation pourrait « souiller » la mémoire généalogique et familiale autant que porter préjudice au narcissisme et aux liens du sujet.

Catalyseur, il a une fonction libératrice de mots et d'associations aux antipodes de la précédente ; là où l'objet-relique scelle, il peut aussi révéler. Il s'agit des fois de moments différents dans la vie d'un même objet-relique qui se ferme puis s'ouvre sur ce qu'il garde, ce qu'il symbolise. Un processus thérapeutique peut donner à voir pareille transformation qui constitue un indice fiable pour un pronostic favorable.

Voilà que l'objet-relique, au-delà de la diversité de ses fonctions et des espaces (trans et intergénérationnel d'une part ; intra, inter et transsubjectif de l'autre) et temps (diachronique et synchronique) de son influence, il garde la caractéristique d'être révélateur et médiateur. Qu'il « remue le couteau dans la plaie » ou qu'il constitue du baume lequel répare, cicatrise, colmate le monde interne décousu par la perte ou une histoire de liens boiteux, poreux, tel un greffon, il garde cette particularité qui est la sienne, un statut particulier de l'entre-deux, de la transition, de la médiation et de la symbolisation. Chez Tisseron (1999), un argumentaire favorable à ces constatations énonce :

De manière générale, les objets dont nous nous entourons « symbolisent » nos états intérieurs. Par « symbolisation », nous désignons le chemin qui mène des sensations, es émotions et des états du corps éprouvés dans certaines expériences fortes à la création de représentations qui, à la fois, témoignent de ces états, permettent de les rappeler et rentrent dans une dynamique relationnelle. Autrement dit [...], le travail de la symbolisation, en produisant des représentations, participe à la fois et en même temps à la construction psychique et à la construction sociale. Certains objets y contribuent, d'autres au contraire s'y opposent. De façon générale, tous les objets peuvent devenir, selon les circonstances et nos relations à eux, le support d'un savoir sur soi ou au contraire l'occasion d'une cécité. [...] Tous les objets sont à la fois des supports de relation et de communication, des poteaux indicateurs de nos rêves, avoués ou secrets, et des outils pour nous assimiler le monde. (p. 21-22)

1.4. Conclusions à la partie

Les objets-reliques au carrefour de l'intra, de l'inter et du transsubjectif, du diachronique et du synchronique :

La psychanalyse de la famille, persuadée de la mouvance et de la richesse du matériel transgénérationnel où « rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme »¹, approche, à sa façon, le travail de subjectivation de chacun comme un processus complexe se déroulant forcément aux prises avec les influences familiales, généalogiques et culturelles. Partant de ce premier pré-requis, et voulant traiter de l'un des aspects du legs ancestral, à savoir de ses intrications et imbrications avec le contexte socioculturel qui informe des traditions, des rituels et des pratiques, j'ai tenté d'interroger la place et la signification que prennent, dans le hic et nunc familiaux, des objets matériels transmis de génération en génération que j'avais désignés par « objets-reliques », et ce, dans le contexte spécifique de la culture tunisienne.

J'étais partie, et les vignettes cliniques l'ont confirmée, de l'hypothèse que l'analyse du lien à l'objet-relique pouvait être très informative quant aux modes de fonctionnement familial et des voies empruntées par les influences transgénérationnelles. Cet objet se présente comme le reflet de l'objet transgénérationnel tel qu'introjecté (ou à défaut, inclus)² par le descendant et acquière de la sorte une signification se rapportant, à la fois :

- à son propriétaire d'origine, en l'occurrence, l'objet transgénérationnel,
- à son nouveau propriétaire qui n'est autre que le sujet aux prises avec son travail de filiation/subjectivation et de son réseau de liens et de relations
- au lien entre les deux qui, à la fois, intègre mais aussi redéfinit les deux précédents contenus ; c'est en cela qu'il est un condensé multitemporel - voire atemporel - qu'il acquière cette charge animique-métonymique nourrie par un jeu de substitution de l'objet transgénérationnel délégateur par l'objet-relique légué. A partir de là, tous les détails liés aux circonstances de la « procuration »

¹ Lavoisier.

² De nouveau, selon la terminologie propre à Abraham et Torök (1987) chez qui l'inclusion désigne un échec de l'introjection.

deviennent importants : contexte du legs, désignation par l'ascendant d'un « successeur » ou auto-appropriation de l'objet par ce dernier, nature et valeur (affective et matérielle) du legs, motifs de la désignation...

Un champ culturel favorable :

L'ancêtre détient le mérite d'une mort consommée, le deuil produisant dans la psyché un effet de « turgescence » fantasmatique post mortem. A partir de là, il attire et fait peur à l'image du père totémique. Dans la superstition collective, il est envié parce qu'il est désormais plus proche de dieu que de l'homme, il est craint parce qu'il peut le meilleur comme le pire et parce que sa colère afflige une punition surhumaine, inconnue et donc forcément angoissante. L'imaginaire collectif fait des cultes des saints, marabouts... montre que ceux-ci sont des formes de sacralisation et d'icônisation courantes ; ces dernières s'étendent d'ailleurs aux âgés de la famille, en leur fin de vie, du moment que ce sont les plus proches de dieu, de la mort... Un tel statut est définitivement acquis à titre posthume ; la règle socioreligieuse du respect absolu et universel du mort entre alors en vigueur et le défunt, au fil du temps (des générations), est ou purifié et idéalisé ou honni et escamoté de la mémoire familiale... car dans tous les cas, il devra servir à honorer la famille. A. Yahyaoui (1997) a, en effet, défini l'honneur familial comme l'un des organisateurs socioculturels caractéristique de la famille maghrébine.

Au sein d'un tel système culturel, les objets-reliques prennent encore plus d'importance : garder ce que le mort a laissé mais surtout bien le garder jusqu'à l'entourer de rites, de cérémonials, pour ne pas le décevoir. C'est une fin souvent prise à cœur ; une personne, une famille endeuillées iraient jusqu'à devenir les dévotes de l'ascendant par loyauté, s'engageant à ressusciter, fantasmatiquement, le défunt. Toute famille se trouve dans l'obligation de se remémorer ses morts, de conserver le reliquaire généalogique et de l'entretenir comme il se doit.

Schützenberger (1993, p. 14) avait écrit : « *l'environnement inter et intra psychique, le contexte, c'est ce qui nous forge, nous construit autant qu'il nous entraîne à l'aveuglette vers le plaisant ou le tragique* ». La sacralisation des objets-reliques signifie-t-elle dès lors qu'un tel système culturel décourage le travail de deuil, l'entrave du moment qu'achever son travail de deuil est assimilé au péché, à l'ingratitude, à la honte et à la culpabilité ? D'un autre côté, la multiplication de rituels de deuil et le « rassemblement » donnant accès

à la faveur de l'accompagnement groupal au sein du même contexte culturel, ne pourraient-ils pas aider à mieux travailler la séparation, à prévenir « une maladie du deuil » ?

Ces interrogations pourraient collecter des éléments de réponse du côté de la clinique de la famille tunisienne justement laquelle offre une panoplie d'objets-reliques allant des bijoux aux meubles passant par les dentiers, les couvre-chefs traditionnels de type *Chéchia*, les foulards, les bibelots... Il s'avère, par-dessus tout, que les objets-reliques sont, dans ce contexte culturel, fort influents. Tour à tour, catalyseurs émotionnels, repères événementiels, marqueurs mnésiques, blasons identitaires et d'appartenance, créateurs et procréateurs de liens, condensateurs de souvenirs, ils sont bel et bien en mesure de frayer un chemin thérapeutique à une famille par leur contribution à la re-libération du travail de symbolisation (Mokdad, 2009).

2. Le « Syndrome du veuvage précoce » et Conclusion au lien généalogique

Un autre aspect intéressant, avant de clore avec le lien généalogique, montrant une forme culturellement récurrente du suintement du transgénérationnel est, ce que j'ai identifié et déjà désigné dans mon mémoire de Mastère (Mokdad, 2005) comme le Syndrome du « veuvage précoce ». Il s'agit d'une configuration fréquente de femmes divorcées et remariées deux à trois fois pour certaines, tenant, sur leur expérience de couple, des propos « légers » presque « indifférents » notamment à l'égard de la séparation. La majorité d'entre elles ont en commun une histoire de mères qui ont perdu, jeunes, inexpérimentées et esseulées, leur mari et qui ont fait « le sacrifice » de ne pas se remarier pour se consacrer à leurs enfants. Pour avoir rencontré mères et filles, cela a attiré mon attention qu'avec le même naturel qui caractérisait le discours des mères qui se disaient bien entendu avoir bien fait de ne pas avoir laissé leur progéniture à la merci d'un beau père et avoir pensé à elle prioritairement, les filles disaient qu'il ne faut pas se sacrifier dans sa vie de couple : « *si ça ne marche pas, il ne faut pas se forcer, mieux vaut passer à autre chose ; même les enfants en seront ravis* »... Tout y est de la répétition qui prend des allures de « du pareil au même » ou du « tout sauf » ; dans les deux cas, les contenus « bloqués » sont interdits de transformation et maintenus hors circulation dans l'espace intergénérationnel, ce qui complique la transmission pour manque de fluidité.

J'invoque donc ce syndrome du veuvage précoce pour pointer un dernier exemple de transmission de « lésions » dans le narcissisme. Ont déjà été cités dans le cadre de ce travail : l'engrènement (Racamier, 1993, 1995), les loyautés contraignantes (Boszormenyi Nagy et Framo, 1973), contrats narcissiques (Aulagnier, 1975) et pactes dénégatifs (Kaës, 1989), le syndrome d'anniversaire (Schützenberger, 1993), cryptes et fantômes (Abraham et Torök, 1978)... montrent les avatars de la transmission inter et transgénérationnelle. Ceci dit, un regard nouveau peut être porté sur ces situations à partir du moment où l'on se concentre sur leur « recyclage » au sein des liens présents pour en tenter une transformation. L'articulation encouragée par Kaës par exemple entre l'espace du lien et celle de l'intrapsychique peut instaurer une méthodologie de repérage et de lecture de la transformation. Il y a donc une articulation entre espaces, déjà décrite, à entretenir mais aussi une lecture simultanée de différentes configurations de liens qui peut amener du sens. Eiguer (2000, 2001, cité par Yahyaoui, 2003) avait remarqué et recommandé que le lien fraternel était à approcher et à comprendre à la lumière de tous les autres liens, familial et social notamment. Je pense également que le lien généalogique, aussi particulier soit-il par le fait qu'il se dérobe à l'observation du fait que son suivi à travers un relationnel immédiat qui en permet la visualisation (volet systémique) n'est pas possible (il intègre les morts de la famille), demeure malgré tout, et probablement plus que d'autres liens, à « compléter » et à approcher au sein d'un réseau de liens. Le lien généalogique est, en effet, de plus en plus pointé dans la littérature pour son influence sur le lien parento-filial, sur celui de couple ainsi que sur leur homologue fraternel. La suite corroborera ces dernières idées.

SOUS-CHAPITRE II :

Le lien parento-filial en contexte tunisien :

Illustration par l'émergent clinique de la « co-maternité »

Je me dois d'écarter d'emblée quelques risques de malentendus afin que l'abord de la clinique des familles tunisiennes par l'une des multiples « lucarnes » possibles que je propose ici, en l'occurrence « la co-maternité », rende vraiment compte d'un émergent clinique tel que le favorise l'Instance culturelle, dira Kaës (1998) et ne soit pas l'écho du « prêt-à-penser » dénoncé au début de ce travail et décrié comme la « chronique d'une mort annoncée » de la créativité en sciences humaines.

Rappel et recadrage faits, voilà concrètement comment je compte m'y prendre :

1. Après présentation de ce que je désigne par « co-maternité », j'utiliserai cette configuration de liens constatée et décrite comme argument « fort », « perçant » de l'insuffisance d'une lecture par le seul paradigme classique du sujet singulier, la grille de l'intrapsychique, à rendre compte de toute une organisation de la subjectivation dans la trispatialité de l'inconscient, du lien, de la culture et de leur articulation !
 Cette « démonstration » d'un « avant-après » dans la lecture et l'approche de la « co-maternité » viendra relater une expérience authentique, une praxis effectivement revue et corrigée dans la réalité de mon travail avec les couples et familles aussi bien en milieu « spontané » qu'en consultation.
2. Dans la foulée de cette démonstration pratique et palpable, de l'argumentaire plaidant l'« introversion méthodologique » et venant donner consistance, teneur et cohérence aux propos davantage septiques et hypothétiques de départ, la « co-maternité » vient servir parfaitement une autre idée princeps et transversale de ce travail : elle constituera également une illustration, on ne peut plus claire et voyante, d'une indéniable intrication des liens de couple, de famille et du groupe social/culturel. Elle servira donc, en tandem, la légitimation d'une interprétation des configurations de lien dans la conjonction et l'articulation avec leur contexte

culturel et les aspects qui le spécifient et qui organisent et structurent ces influences et intrications entre les différents « champs » d'advenue du sujet. Tributaire et en adéquation avec ces aspects fonciers qu'offre à voir et à appuyer la « co-maternité », sera l'exposé qui en est fait dans la suite.

1. Que désigne la « Co-maternité » ?

Dans un article que j'avais intitulé « « Un pour toutes, toutes pour un » : De la « co-maternité » comme maltraitance », j'écrivais en 2007 :

Dans le cadre de cet article, il sera [] question d'une pratique éducative des plus courantes et des plus « anodines » qui me semble néanmoins digne de se voir octroyer une attention particulière du moment qu'elle est à même d'incarner une forme sournoise de maltraitance et du fait qu'elle soit, de surcroît, légitimée par la « bonne foi » et le perfectionnisme maternel [] culturellement si vénérés. Il s'agit de ce que j'ai désigné par le terme de co-maternité lequel décrit une situation de maternages concomitants par une ou plusieurs femmes qui « doublent » la génitrice dans son rôle de mère (Mokdad, 2007, p. 60).

J'insistais, à l'occasion, sur l'importance des faits et idées qu'il s'agit : d'une « co-présence » de mères, d'une simultanéité dans leurs interventions et rôles et d'une conséquente « mise en réseau » singulière corolaire d'une « mise à jour » des liens familiaux des suites de la mise en place d'une telle configuration liennaire et de ses effets relationnels. J'écrivais, pour le préciser, que :

La co-mère est dès lors une femme qui maternelle, avec et en même temps que la mère biologique. Cette situation n'étant pas forcément liée à une quelconque infirmité de la mère la contraignant objectivement à céder les premiers soins ou l'éducation de son petit puis de son grand enfant voire adolescent à une autre femme qu'elle. La co-maternité dont je parle n'est pas non plus conséquente de la situation atypique d'avoir, pour l'enfant, une mère qui a conçu et une autre qui a porté, ni celle d'avoir une mère biologique et une mère adoptive, ni celle d'avoir une mère qui a décédé et où un substitut remplit le rôle de la mère, ni celle d'avoir une belle-mère, ni celle d'avoir « deux mères » au sein d'un couple homosexuel de femmes quoique cette dernière configuration soit de loin la plus rare dans un contexte socioculturel et religieux qui lui est franchement hostile... (Mokdad, 2007, p. 60-61)

Ceci dit, ce fût une période où j'abordais la co-maternité du point de vue classique de la « juxtaposition de plusieurs psychés singulières » et non pas vraiment du lien. En cela exactement, la réflexion à venir portant sur les pratiques maternantes et les liens qu'elles tissent, déterminent et influencent dans les familles tunisiennes, retrace et condense le vécu, l'expérience de malaise et le besoin de rectification et de recadrage méthodologiques qui s'en est suivi : c'est en effet et précisément en cela aussi que j'introduisais la « co-

maternité » comme l'argument par excellence du tournant théorique qui était devenu inévitable à un certain moment de l'insatisfaction...

2. Zoom sur l'« Avant-Après » méthodologique via « la co-maternité » : Preuve clinique des utilité et portée d'une psychanalyse des « liens » entre sujets comparée à celle de « sujets » en lien

2.1. Vignette clinique objet de « l'Avant-Après »

J'ai choisi de parler du cas de la famille J. qui a déjà participé à ma recherche de Mastère et que j'ai revu le temps de quelques séances supplémentaires dans le cadre de la thèse pour étendre le champ de travail avec elle au-delà de la problématique de la sexualité. Les rencontres avec cette famille, d'un point de vue chronologique autant que d'un point de vue méthodologique, retracent les révisions et se laissent donc parfaitement approcher par une lecture en deux temps, un protocole de type « avant/après » qui doit sa mutation méthodologique, je le rappelle, à la découverte et la mise en application d'une psychanalyse du lien.

La famille J. se compose de monsieur et madame J. et de leurs trois enfants : une fille aînée de 24 ans, son cadet garçon qui a 21 ans et le benjamin de la fratrie, garçon aussi, de 17 ans.

Monsieur et madame J. se sont rencontrés dans des circonstances de maladie, de mort et de deuil. Monsieur était le médecin traitant et un proche ami du frère de future madame J., les deux hommes ont, en plus, leur prénom en commun.

Le frère de madame est mort d'une leucémie aigue et pendant toute la période où il était alité et mourant, ce sont principalement monsieur et madame J. qui étaient à son chevet.

Si monsieur avait d'emblée montré des signes d'attention à l'égard de madame, cette dernière dit ne pas avoir été spécialement emballée par ses avances et « *n'avait pas du tout la tête à se marier* », c'était « *le dernier de ses soucis* » et c'est surtout influencée par sa famille qu'elle a accepté enfin de s'allier à M. J. « *Tout le monde l'aimait à la maison* » et « *on devait certainement tous lui savoir gré d'avoir su être toujours présent dans les moments difficiles de la famille* » précisait J.J.

Le couple a la plupart du temps été uni, s'est consacré à des projets de famille comme la construction d'une maison, le haut investissement moral et financier des études des enfants. Le couple parle néanmoins de quelques périodes difficiles et tendues dont madame incrimine sa belle-mère, « *possessive et manipulatrice* », explique-t-elle.

Par contre, on remarque très vite le changement de ton, de l'intonation et la décontraction des mimiques du visage lorsque madame parle de sa propre mère et de ses deux sœurs. Célibataires, sans enfants et sans activité professionnelle toutes les deux, elles ont continué en prenant de l'âge à vivre sous le toit maternel et madame J. se dit être, on ne peut plus chanceuse de les avoir car elle a reçu leur précieuse aide et elles ont su (sa mère et ses deux sœurs) prendre soin de ses enfants comme si c'était elle-même qui le faisait « *voire mieux* » prend-elle la peine de surenchérir.

En effet, il est facile de noter à travers les propos de tous les membres de la famille au cours des entretiens, de l'élaboration du géosociogramme commenté et des événements de vie familiaux, cette « importante » présence de la grand-mère et des tantes maternelles. Est notoire le fait que jusqu'à présent, les enfants devenus jeunes adultes et adolescents, sont toujours très proches de leur grand-mère et tantes maternelles. Toutes leurs activités de la journée gravitent autour de « chez mamie » : les pauses-déjeuner, les copains du quartier et voisins, le sport, le coiffeur, les courses, les cours particuliers... sont « du côté de chez mamie », c'est là aussi qu'on se donne rendez-vous voire que les enfants passent la nuit quand ils ont des examens ou doivent sortir tôt le matin car « mamie » est « en ville » (il me faut préciser qu'il est question là de deux kilomètres et demi de distance réelle et d'un trajet parmi les mieux desservis de la région en bus, covoiturage et « taxis collectifs » ; mieux, la maman et l'aîné des garçons sont souvent motorisés) et que « *chez mamie, c'est toujours ouvert, il y a toujours quelqu'un* ». J'ajouterai que madame J. n'en reste pas peu impliquée dans les affaires de ses enfants, elle est bien présente, assez autoritaire, suit de près les études de chacun...

Ces liens et attachements apparaissent ainsi comme la continuation et la confirmation d'une co-maternité qui dure depuis toujours, dès les premiers jours des vies des enfants. Madame J. dit avoir « livré » quasi automatiquement ses enfants à leurs « co-mères » et qu'elle n'avait par exemple jamais envisagé que ce rôle puisse être confié à sa belle-mère pourtant fort désireuse de garder ses petits enfants, encore moins à une institution d'accueil d'enfants en bas âge. Les enfants confieront d'ailleurs, en leur propre nom chacun et à

diverses occasions, se sentir très à l'aise chez la grand-mère maternelle et que cela n'aurait jamais pu être le cas chez son homologue paternelle.

Par ailleurs, madame J., elle-même, a été « co-maternée » par sa sœur aînée. Lorsqu'elle en parle, elle dit plaindre profondément sa mère du fait d'avoir été débordée et bousculée, dans le corps et dans la tête, par des grossesses, accouchements et allaitements rapprochés. Elle trouve tout à fait naturel que cette dernière n'ait pas pu faire preuve de plus grandes disponibilité et attention dans les soins et éducation de ses enfants. Elle dit avoir autant d'empathie et de compassion pour une mère aussi « épuisée » que de gratitude et reconnaissance à l'égard d'une sœur aînée qui l'a « sauvée ».

Pourtant, au fur et à mesure qu'elle donnait des détails et que des souvenirs revenaient, des propos d'une toute autre connotation émanaient de madame J. Celle-ci apparaît alors nettement plus vulnérable lorsqu'elle se souvient et raconte que, fillette aussi bien que jeune fille, elle se sentait souvent seule et livrée à elle-même. Elle passait la majeure partie de son temps dehors, devant la maison où elle jouait avec ses frères et les garçons du quartier et c'est vraisemblablement ni tout à fait sa mère, ni tout à fait sa sœur aînée mais davantage « la rue » qui s'est chargée de son éducation. Dans la foulée, madame J. confie avoir mal vécu toutes les « grandes épreuves » de sa féminité et de sa maternité : elle garde un souvenir « traumatique » de ses premières menstruations, elle dit avoir toujours été indifférente aux relations amoureuses, elle s'est mariée davantage pour faire plaisir à ses parents qu'à elle-même question de leur faire « oublier un temps soit peu » des moments douloureux de deuil familial...

A la génération précédente, la mère de madame J. n'a pas non plus « bénéficié » de la maternité de sa mère ; celle-ci l'ayant eu bien jeune, s'étant séparée d'un premier mari et remariée, c'est sa mère qui a « généreusement » proposé de s'occuper de sa petite fille.

Je pense que le moment est venu pour annoncer au lecteur que madame J. n'est autre que celle qui a perdu le « bracelet-menotte » de cette même arrière grand-mère « généreuse » dont l'histoire est présentée au sein de la première vignette clinique traitant des « objets-reliques ». J'y invoquais déjà une possible implication de l'objet-relique dans une transmission « narcissique », « sexuée »... Je laisse au lecteur la possibilité d'y réfléchir en croisant ces données.

Maintenant, retenir cette vignette particulièrement et s'y attarder en en faisant le socle de l'argumentaire d'une introversion dans la lecture, se justifie par la profondeur et la richesse de l'investigation lors du travail avec la famille J. J'ai déjà précisé avoir commencé mon travail avec cette famille à l'occasion du mastère et l'avoir poursuivi et approfondi en thèse. Il me faut insister que ce ne sont pas les exemples qui manquent car la pratique de la co-maternité est très répandue au sein des familles tunisiennes. Néanmoins, le matériel clinique recueilli auprès de cette famille se prête assez aisément à l'exercice d'une lecture comparative, « à deux niveaux » : celui des « sujets singuliers », fantasmes et relations d'objet et celui qui y propose un complément et un dépassement grâce à une intégration des liens dans l'analyse.

2.2. Lecture de la vignette par une psychanalyse de « sujets singuliers »

Dans cette lecture « au singulier », je vais me munir des données des entretiens individuels et des projectifs principalement, outils de prédilection quand il s'agit de sonder les « abysses » de chacun.

Je commencerai par madame J. enfant et adolescente, co-maternée par une mère débordée peu disponible et une sœur de quelques huit années son aînée.

2.2.1. Madame J. « co-mère » déjà « co-maternée »

J'ai déjà rapporté un vécu de solitude, de malaise dans le corps, le sexe et le genre que madame J. a décrit. Dans ce genre de situations, j'avais parlé dans mon article de 2007 d'un effet paradoxal de la co-maternité, lequel est, à juste titre, « la solitude de l'enfant ». J'écrivais alors « *cette figure trompeuse de la multitude, de la sommation des « maternités » cache une incapacité de la mère à mater. L'enfant est sensible au jeu de « raccommodage » dans la co-maternité, celle-ci est pour lui synonyme d'a-maternité, d'abandon. La maltraitance réside dans le fait que l'enfant se sente seul, abandonné derrière une apparence de fortuné « co-materné ». Le réseau pathologique des loyautés, des dettes vis-à-vis des « co-mères » malgré une profonde insatisfaction est d'ores et déjà installé » (Mokdad, 2007, p. 66).*

Je m'appuie, en avançant ce descriptif hypothétique du monde « interne » de l'enfant « co-materné », Mme J. en l'occurrence ici, sur sa confiance de « plaindre » sa mère en même temps que de savoir gré à sa sœur aînée. Il semble que ce sont plus les loyautés que

des objets fiables qui remplissent le monde interne et qui créent l'attachement ou plutôt la dépendance car les présences maternelle et sororale sont chacune « partielle », « à moitié », donc pas tout à fait contenantes. Mme J. serait alors celle qui crée du sens en son for intérieur moyennant ces « assemblages », grâce à ces loyautés, à ces « relations » importantes pour elle et qui n'ont pas pu mûrir, faute de stabilité, en liens primaires sûrs et solides. Le TAT de Mme J. a beaucoup contribué à cette lecture que je propose. A la planche 7 GF, par exemple, elle racontera :

Une mère et sa fille, elle lui lit un livre, la fille ne se préoccupe pas d'elle, du tout (rit), elle a une poupée dans la main++ La fille semble avoir 9 ans à peu près, elle a la tête à jouer (tape sur les doigts)++ tu sais, je ne pense pas que ce soit sa mère, je pense que c'est une éducatrice, il me semble comme ça que c'est une famille riche, elle manque d'affection maternelle+++ et puis on voit que c'est le jour et pas la nuit, elle manque d'amour, elle n'a pas de frères et sœurs, elle s'ennuie+++ très gâtée la fille, elle paraît dure+++ c'est tout

Succinctement et synthétiquement, cela dit déjà beaucoup sur une relation à la mère insécure, faite d'incompréhension, de raccommodage, d'une figure de substitution qui n'est pas plus contenante ayant pour indices : un désaveu de la curiosité sexuelle et d'une épistémophilie ayant pour objet la mère, pourtant essentielle à l'ouverture des voies de l'identification et de la transmission, une figure maternelle qui se restreint à l'éducatrice et laisse encore à désirer... Le dénouement se fait dans un retour vers soi, une introjection, des torts qui fait d'une pierre deux coups : apaiser culpabilité et crainte d'inculper les figures maternelles et par la même, rendre possible une ambivalence à l'égard de l'objet maternel.

Pour n'en donner qu'un exemple et si le malaise est indéniable dans cette planche hautement représentative à l'égard de la maternité, cela ne nous permet point d'inculper la co-maternité. Ce qui est mis à nu dans ce qui précède est une incapacité maternelle à procurer à la fille présence et constance aimantes et dévouées. La co-maternité ne semble pas en être la cause mais davantage la conséquence car une telle configuration résulte de la délégation d'une « part de sa maternité » à sa fille aînée par la mère pour arriver à gérer une progéniture nombreuse et proche en âge. Cela va de soi qu'un seul exemple est loin d'être suffisant pour se permettre autant et aussi vite des généralisations. La fille aînée de madame J. a aussi été co-maternée, penchons-nous déjà sur ce deuxième exemple.

2.2.2. La fille aînée, une génération de plus et c'est déjà mieux

H. J. confirme qu'enfant, elle a été gardée par ses deux tantes maternelles. Néanmoins, elle précise que comme elle avait peu d'écart d'âge avec son frère et que les « tatas » les gardaient tous les deux simultanément, celles-ci se départageaient formellement les rôles : chacun avait son substitut maternel propre. H. ajoute également que ces mêmes tantes s'occupaient aussi de deux cousins garçons, enfants d'une troisième tante qui vivait à l'étranger avec son mari et qui a préféré laisser vivre ses enfants chez sa mère et ses sœurs. H. se dit avoir été gâtée pour avoir été la seule fille du groupe d'enfants. Elle raconte aussi que, dès toute petite, elle voulait toujours dominer ses camarades au jardin d'enfants : elle commandait tout le monde, décidait des jeux et adorait avoir le rôle de la maman. A l'école, elle travaillait bien et c'était « la studieuse », comparée à son frère « le paresseux ». Elle évoquera, à son tour, la mésentente entre sa mère et sa grand-mère paternelle et en dira que c'est une situation pas vraiment tributaire d'elles deux mais beaucoup plus des différences entre les lignées maternelle et paternelle ; elle explique que la famille de sa mère est beaucoup plus ouverte, moins conservatrice, ce qui n'est souvent pas au goût de sa grand-mère paternelle.

Ses premières menstruations, pour faire un fidèle parallèle avec sa mère, elle les a eues à quatorze ans et cela ne l'avait pas surprise car elle savait ce que cela était par une cousine maternelle toujours, de deux années son aînée et puis les tantes avaient déjà expliqué la puberté et « *l'avaient préparée à la vie de jeune fille* » de ses propres mots.

Elle a un petit ami, depuis quelques années maintenant. Ils sont amoureux et s'entendent très bien. Un seul hic perturbe occasionnellement leur couple, lequel réside dans le fait que la mère de son petit ami ne l'apprécie pas et ménage pas mal d'effort pour dissuader son fils de se fiancer avec H. Cette dernière trouve injuste pareille attitude car la mère de son ami n'a jamais pris le temps de la connaître, elle dit qu'elle prétexte pour arriver à ses fins le fait que H. est « trop moderne et ouverte » à son goût. Bien qu'une identification patente voire une répétition de l'histoire de sa mère saute tout de suite aux yeux, H. ne semble pas faire ce lien.

A la planche 7 GF du TAT, H. racontera :

Celle-ci est une fille dont la mère est en train de lui lire une histoire mais elle n'en veut pas c'est-à-dire qu'elle jouait et de force, elle l'a appelée pour lui lire une histoire, elle est en train de penser à autre chose ou regarde autre chose bien que sa mère fait de son mieux c'est-à-dire en lisant l'histoire mais elle ne lui prête pas attention, mais pas du tout.

Je pense qu'il y a, dans les extraits d'anamnèse de H. ainsi que dans sa réponse à la planche « mère-fille », une figure maternelle plus constante et plus fiable. Initiation et transmission du féminin se montrent chez elle plus fluides, plus souples, sans grands écueils. Elle est d'ailleurs coquette et élégante alors que sa mère se présente toujours sans la moindre sophistication, jamais de maquillage, les cheveux toujours attachés et toujours en ensemble chemisier et pantalon larges lui donnant un look « androgyne ».

Le fait que H. ait eu une « co-mère » qui s'est plutôt « consacrée » et qui lui a porté son attention, le fait qu'elle s'était démarquée du « lot » par le fait d'être la seule fille et que son sexe ait joué en sa faveur comme un « narcissisme de la grande différence »¹, dirais-je, a-t-il fait la différence par rapport à une mère qui a été maternée par une autre enfant ? La co-maternité ne serait donc probablement pas ce qui serait à remettre en cause mais plutôt la qualité du maternage ? A ce moment là peu importerait le « nombre » de co-mères, il s'agit d'évaluer le potentiel de contenance de l'environnement maternel, du monde « maternel-familial » et de ses compétences « dé-maternisantes » comme diraient Abraham et Torök (1978) et rappellerait Rand (2001) sans grand impact de qui et combien le peuple ?

Force est de relever que je n'ai livré de cette famille que des sortes de « profils » aux contenus sélectionnés et ciblés des seules mère et fille aînée mais aussi que quelques aspects du travail avec elle et ce, dans l'objectif modeste de « mettre en question les questions, problématiser les problèmes »² en rapport avec la « co-maternité » comme important émergent clinique et nettement moins, dans le but de livrer une investigation approfondie et globale du fonctionnement de la famille J. Je rappelle qu'un tel projet est d'emblée empêché par le choix de concentration de la lecture sur la configuration de la « co-maternité ». Ceci dit, je vais encore apporter quelques données complémentaires

¹ Paraphrasant l'expression freudienne de « narcissisme des petites différences » (*Le malaise dans la culture*, 1930), situation que semblent avoir vécu ses frères et ses deux cousins tous garçons.

² Expression de Paul Rabinow (2003) cité par Achour Kallel & Mokdad Zmitri (2011, p. 246)

concernant la famille J. question de « problématiser » davantage « de problèmes » toujours autour de la co-maternité.

Je ne pourrai par exemple pas ne pas évoquer la « posture » de monsieur M.J. par rapport à une épouse qui se fait seconder par ses mère et sœurs et par rapport à des enfants qui ont un double « chez soi »... cet aspect est naturellement à interroger.

2.2.3. Un groupe de mères ? Y a-t-il encore de la place pour du « père » ?

En effet, du fait que les enfants passent un temps considérable chez « mamie » et monsieur, médecin, beaucoup de temps au travail, cela semble créer de la « distance » entre les enfants et leur père, madame J. et son mari : beaucoup de « cachotteries » existent dont sont complices la mère et les trois enfants ; la famille maternelle est souvent aussi « de mèche » et le père est, sans le savoir, tenu à l'écart, manipulé et manié sur plusieurs aspects : la vérité sur les dépenses, les notes scolaires... « Rien de méchant » commentera madame J. se rendant spontanément compte du grand nombre de fois où elle a précisé que son mari « *n'était pas vraiment au courant* » et d'enchaîner qu' « *il vaut mieux le décharger le plus possible car il est très occupé au travail et que mieux vaut passer des moments calmes et apaisants en fin de journée en famille, au salon devant la télé plutôt que d'étaler des problèmes que je peux régler toute seule avec les enfants* ».

Ce que je remarque pourtant quand monsieur J. fait partie de la réunion familiale à l'occasion de laquelle ils me reçoivent, c'est qu'il est attentif aux propos de ses enfants et de sa femme ; pointilleux sur des détails de l'histoire de sa propre famille. Il n'y avait point de signes d'usure, de désintérêt ou d'épuisement ; il a souvent été « des nôtres », intéressé, voire enthousiaste.

Je trouvais alors légitime, pour avoir rencontré quelques situations similaires, de relever que, dans « son coin », « *le père est aussi concerné par cette co-maternité. Il est empêché de jouer une « bonne mère » ponctuelle, provisoire, de s'imposer en tierce le moment venu faute d'introduction maternelle... Le réseau de co-mères le devance en risquant de lui barrer le chemin, il le prive de sa paternité, le démunie de toute représentation symbolique de loi.* » (Mokdad, 2007, p. 67).

Je pense pouvoir m'arrêter là pour avoir suffisamment « mis la puce à l'oreille » du lecteur. Ces aspects de la co-maternité approchée dans son impact sur des « mondes

intrapyschiques » pris à part sèment assez le doute, je trouve, sur la pertinence à cloîtrer cette configuration qui, et c'est le moins qu'on puisse dire, embarque par sa formation et influence autant les liens à la famille d'origine, celui de couple, celui parento-filial, fraternel/sororal, dans une lecture « individualiste », « au singulier » comme je l'exprimais plus haut...

Chercher à répondre hâtivement à ces interrogations ne tiendrait nullement la route méthodologiquement et ne ferait qu'augmenter un risque maintenant connu de nous, celui de préférer le confort et le moindre effort du « prêt-à-penser ». Il me faut alors déceler une alternative à ce paradigme pour pouvoir en évaluer les suffisance et pertinence. Ladite alternative procèdera par « recadrage » qui va maintenant effectuer un « zoom arrière » pour passer au crible l'espace intersubjectif tissé par la co-maternité question de comprendre ce que les sujets du lien « font ensemble »¹ au sein de pareil groupement.

2.3. Ré-interrogation de la même vignette par une psychanalyse des « liens »

Ce qui suit ne cherche pas à annuler ce qui précède. C'est en termes de « mais aussi » que serait à introduire une lecture de l'intersubjectif qui est, à juste titre intéressante, aux yeux de la psychanalyse tout au moins, du moment qu'elle est à apposer et à articuler à celle de l'intrapyschique.

Pour « revisualiser » une co-maternité telle qu'elle agit au sein voire au cœur d'un réseau de relations et d'une configuration de liens, j'ai trouvé méthodique de prendre appui sur la même vignette clinique de la famille J. question de rendre le plus parlantes et tangibles possible les voies de la comparaison, de la complémentation et de l'articulation annoncées pour la suite. Je ne m'y attarderai pas non plus car il ne s'agira que d'offrir un avant-goût à une pratique de l'analyse des liens et à un entraînement à son exercice en dispositif familial. Cette transition par la clinique concrète n'est donc pas la fin mais un moyen de réfléchir à la co-maternité comme « constellation liennaire » avant tout qui influence autant qu'elle se laisse influencer par le culturel et l'individuel.

¹ Allusion au « Faire ensemble » conceptualisé par Janine Puget (2004, 2005 et 2008) comme un aspect parmi d'autres du lien et que je me permets de supposer inspiré de l'idée pichonienne de l'importance de « la tâche » dans le groupe (Enrique Pichon-Rivière, 1965 repris par Jaitin, 2002).

De la précédente analyse de type « un par un » ou « à tour de rôle », j'extraierai quelques éléments cliniques pour en proposer une approche de type « faire ensemble ». J'opterai volontiers, en passant, pour une représentation en tableau promettant de répondre simultanément aux critères de synthèse et concision, de visualisation rapide et parlante des différences et nouvelles émanations dans le passage de l'intrasubjectif aux liens, fortement souhaités en cet espace de transition.

Tableau 3: Avant/Après dans la lecture de l'émergent clinique de la Co-maternité

« Chacun son tour » <i>face à la co-maternité</i>	« Faire ensemble » <i>dans la « co-maternité »</i>
<p>Il était question d'une madame J. enfant et adolescente livrée à elle-même ; qui tout en étant entre mère et sœur, ne pouvait investir ni complètement l'une ni complètement l'autre, condamnée ainsi à la dépendance.</p> <p>La mère de madame J., une mère débordée, pourrait être perçue comme « mère-robot » qui éduque dans l'urgence et le devoir et met au monde « sans désir » cumulant des « rejets-faire-valoir », arme d'opposition de prédilection à un patriarcat maltraitant (Bouhdiba, 1975).</p> <p>Une sœur privée, en secondant la mère, de son enfance et de son adolescence, instrumentalisée...</p>	<p>La gente féminine « mère et filles » se soutient, se complète et s'auto-suffit : Etre-mère est sacré, très valorisé par la grande famille et la société (Bouhdiba (1975), Ben Miled (1998)), celle-ci infante et c'est ce qui crée la famille et la fratrie ; cela rend naturel le fait qu'elle soit en cela assistée par la grande fille qui, en contre partie est complimentée, initiée et gardera une place privilégiée en tant qu'éternelle « mère-sœur », elle fait son apprentissage de l'être femme et mère et il s'agit d'une assistante « déclarée » et « valorisée » aux yeux du reste du monde qui pourrait encourager des prétendants à se manifester. L'enfant co-materné jouit ainsi d'une présence qui, si elle ne garantit pas la mêmeté et l'exclusivité, sauve la constance « il y a toujours quelqu'un » pour l'enfant, exactement comme « chez mamie » (disaient les enfants J.). Le système de « substitution familiale », par sa persévérance et son roulement finit par s'installer, à l'aise, jusqu'à lui donner forme, dans le lien premier d'attachement : La mère est déchargée, garde un certain plaisir narcissique de maternité et de « reine de la ruche » ; la sœur aînée est initiée et privilégiée et s'enorgueillit de mériter des responsabilités d'adultes ; la petite sœur a toujours une « disponibilité maternelle » à portée de main, un « caregiver »¹ de service ; dans le lien familial, elle est perçue comme choyée et gâtée et on la traitera en fonction.</p>
<p>D'un côté, il était question d'une madame J. « lénifiée », « vampirisée » dans sa vie de femme et de mère : époux plaisant davantage à la famille qu'à elle-même, enfants beaucoup trop « partagés », j'allais jusqu'à parler d'un « rapt d'enfants » (Mokdad, 2007, p. 64).</p> <p>D'un autre côté, père mis à l'écart, sa fonction lui est « dérobée » par les co-mères qui inondent l'espace du couple et de la famille. Il est</p>	<p>Au sein des liens, une organisation selon une logique gagnant-gagnant transparaît : La grand-mère vieillit entourée, continue à être « le pivot » et le « socle » qui unit la famille ce qui lui donne de l'énergie et toujours beaucoup de travail ; les sœurs célibataires qui n'ont pas eu de vie de couple ni d'enfants à elles se soutiennent dans cette specularité et ne sont pas si lésées que cela car elles jouissent au moins du privilège de la maternité et « indirectement » partagent aussi le père des « neveux » puisqu'on demande et tient compte de leur avis, hormis le fait qu'elles ont une vie « remplie » et ponctuée par les enfants, devenus « amis » et peuvent être sûres qu'elles vieilliront accompagnées et soutenues, celles-ci récoltent une gratification du fait d'être devenues indispensables au bon fonctionnement du couple et de la famille de la sœur. Elles ne se sentent pas utilisées ou victimes dans</p>

¹ Comme dira John Bowlby (1969) dans le cadre de sa théorie de l'attachement revisitée par Howe (2011).

sous l'emprise d'un féminin omniprésent et lourd, cumulant mère intrusive, femme « toute-puissante » car fortement secondée et un « harem » sur le dos qui lui barrent les chemins de la paternité et le condamnent à rester « fils » ; mouvement « régrédient » qu'il chercherait à contrecarrer en « jouant » au médecin, « pédiatre » pour plus de précision qui, faute de s'occuper de ses propres enfants, sublime et rattrape par là ses besoins de paterner/materner.

Une fille qui « cherche » sa mère dans cette co-maternité diffuse et s'y prend par la répétition de l'histoire maternelle, la reproduction à l'identique comme marques d'affiliation et de « ré-origination », une sorte de réhabilitation d'une maternité ne coulant pas de source (je parlais en effet d'un imbroglio dans l'origination, 2007, p. 65)...

Les sœurs, chacune de son côté, sacrifient leur intimité pour « plaire » à la famille, alourdies au point d'être incapables de « fantasmer » un « être en couple » ou « en famille » autrement que via les voies de la procréation...

ce type de lien.

Madame J. « gagne » ses parents en épousant l'homme qu'ils ont souhaité pour elle. Elle fait d'une pierre deux coups : elle garantit à vie le soutien de sa famille d'origine et minimise les risques d'un échec dans le couple par le fait d'avoir « marié » toute sa famille à un homme qui l'affectionne déjà. Sur fond d'une mère intrusive, monsieur ne tiquera jamais sur une « omniprésence » féminine et ne cherchera pas à y déroger, il y trouverait même une soupape car ici la multitude atténue l'aspect effrayant de l'exclusivité et offre une alternative en offrant un féminin omniprésent mais bienveillant. Il devient mari mais aussi « fils-frère » et cela promet la pérennité du lien de couple. Monsieur et madame J. sont aussi quelque part « déchargés » des enfants ce qui « déparentalise » l'un et l'autre et les fait se retrouver sur un pied d'égalité mais aussi moins exposés aux avatars de l'autonomie où ils auraient eu à affronter seuls les conflits entre les partenaires et les générations.

Dans cette dilution des liens et diffusion des responsabilités, les enfants ont de larges marges d'action sur leur environnement maternel : ce qu'ils n'obtiennent pas de l'une, ils en bénéficient auprès de l'autre. H.J. dispose de voies d'identification féminines multiples et il est clair qu'autre aurait été son rapport à son corps, à sa féminité et à l'autre sexe si elle n'avait été que la « fille de sa mère ».

Madame J. arrive de la sorte à satisfaire les loyautés dans les liens de couple et de famille, à « régler » ses dettes vis-à-vis de ses sœurs, à offrir à sa fille une meilleure « co-maternité » que celle qu'elle avait connue puisqu'elle provient d'une génération au dessus et offre des garanties de verticalité et de transmission que, elle, n'a pas connu en étant co-maternée au sein de sa même génération...

Toute la famille J. se reconnaît ainsi dans ses origines et son transgénérationnel en poursuivant un fonctionnement autour de « l'hégémonie des mères » qui dure depuis des générations et qui s'accompagne d'un « faire ensemble entre femmes » et d'un « faire sans les hommes » cohérent et concordant avec le mythe des origines où une arrière grand-mère s'étant trouvée seule, jeune, veuve et mère de deux enfants, a pu fantasmer l'Androgyne, l'Amazone, la matriarche, héritage transformé et retravaillé dans l'interfantasmatisation familiale sans être « démolie » (rappelons-nous la perte du bracelet comme expression de désir non nuisible aux liens car générationnellement « distante » donc avec possibilité de transformation, de « perlaboration du générationnel » (Carel, 2002).

Voici le plus concrètement possible un aperçu du territoire élargi sur lequel intervient une psychanalyse des liens. Je dois insister sur la nécessité d'aborder les différents espaces d'advenue du sujet, objets des colonnes de ce tableau, dans l'intégration et l'articulation y compris des divergences car les familles fonctionnent déjà avec et n'ont pas attendu qu'un regard externe, « professionnel », se pose sur elles pour faire « ensemble » !

C'est ce faire-ensemble et entre-espaces que préconise de décortiquer une psychanalyse des liens. La co-maternité a, à juste titre, servi dans ce cadre-ci à montrer l'incomplétude d'une lecture « un à un » ou « chacun son tour » en même temps que de pointer les émergents nouveaux dans la quête du sens et le travail d'interprétation permis par une attention déplacée vers ledit « faire ensemble ».

3. Aspects concrets d'une clinique psychanalytique de liens de couples et de familles : Illustration par la « co-maternité » de liens toujours intriqués et interdépendants

Le paradigme de la lecture « articulatoire » d'un travail de subjectivation qui se déroule sur différents fronts suppose que la psychanalyse tienne compte et ait son mot à dire dans les champs de l'inconscient, du lien et du culturel. J'ai démarré cette partie en présentant la co-maternité comme illustration de la dynamique du lien parento-filial. Avec le chemin parcouru depuis, cette configuration a révélé nettement plus d'implication dans les liens de famille et de groupe. Cette première idée démontrée, j'invite le lecteur à revenir sur l'intrication de la culture avec l'intersubjectif et de reprendre la co-maternité comme « phénomène-lucarne » pour confirmer ladite interdépendance à deux niveaux : celui entre différentes configurations de liens d'un côté et celui entre espaces de la constitution subjective de l'autre. Les parties qui suivent ont ainsi valeur de « zoom » sur un lien à la fois dans son influence par la co-maternité et ne signent aucunement son autonomie par rapport au reste des influences et « interactions » entre liens.

3.1. La co-maternité et le couple

La co-maternité confronte le couple à son enracinement originel dans une différence des sexes qui réveille vite tout un cortège, culturellement codé, d'attributions liées au genre. En même temps, la co-maternité offre au couple une configuration familière et « prête-à-l'emploi » qui peut l'aider à surmonter des conflits liés à la rivalité, parité,

complémentarité entre les sexes. La co-maternité « sexue » clairement les rôles et donne le ton à un passage organisé et « encadré » de couple à famille, moment assez délicat, par ailleurs, qui occasionne souvent des crises dans le couple ou la famille d'origine voire entre familles.

La co-maternité est une « configuration » intelligente et futée dans la mesure où elle « décentralise » le conflit qui se jouait à l'origine sur la scène du couple. Un couple en train de devenir « génération des parents » est appelé à faire le deuil d'être fils et fille chacun de son côté et donc autrement dit, de la famille d'origine. Le couple est fragilisé par une nouvelle mise à l'épreuve de la gestion de la différence des sexes en son sein. Une telle situation peut menacer un lien de couple et l'exposer à la brutalité de l'inconnu et de l'aléatoire. La famille, les femmes-mères principalement, proposent face à ces risques, une solution dans le cadre d'un contrat gagnant-gagnant qui pourrait être résumé en ces termes : « *Continuez comme si vous étiez encore pour une grande part couple puisqu'on se charge des enfants ; Jeune mère, continue à être la femme, à désirer et à te faire désirer, continue à travailler, Devenir mère ne prendra pas sur ton « être-femme » puisque je materne avec toi* ». En contre partie, « *l'enfant sera aussi, en partie à moi, tu m'entretiendras financièrement (car la co-mère souvent ne travaille pas), tu ne m'oublieras pas et ne m'abandonneras pas à cause de ton couple* ».

Cet essai de formulation des termes d'un pacte s'impose en réponse à ses notoires fréquence et récurrence en clinique de couples et familles tunisiens.

Je vais donner, pour nouvelle confirmation, l'exemple des propos de madame T. Ceux- là illustrent particulièrement l'efficacité de pareil « contrat narcissique » dans la régulation du lien de couple : « *quand on s'est connu avec mon mari, j'étais étudiante ; quand on s'est marié, je devais clore un mémoire de maîtrise et pour en avoir souvent discuté, il savait pertinemment qu'il n'était pas question que je reste à la maison sans travailler. Je sais, par l'exemple de mes parents, ce que c'est d'être à la merci d'un mari et de dépendre de lui ne serait ce que pour aller au bain maure ou chez la coiffeuse ! Ah non, moi j'ai fait des études et je ne veux pas vivre cette dépendance, il n'y a pas de raison, les temps ont changé !* ». Madame T. racontera que, progressivement, son mari a commencé à se rétracter surtout à partir de sa grossesse où il citait souvent les exemples de sa propre mère et celui de la femme de son frère qui sont « très bien » au foyer et s'occupent bien des enfants, car, disait-il, « *c'est du gros boulot déjà ! N'est-ce pas ?* ». Madame T. n'avait pas

apprécié ces « messages d'un nouveau genre » et se plaignant à sa mère, cette dernière lui conseille d'éviter les conflits, elle propose de l'aider au ménage, de cuisiner pour elle et de garder sa petite-fille. Madame T. est ainsi arrivée à convaincre un mari hésitant à propos de « la nécessité » de sa sortie au travail. Il disait : « *comme c'est ta mère et non pas une étrangère qui s'occupe de notre fille, je peux à la limite accepter l'idée* ». Néanmoins, cette situation continuera à occasionner des conflits dans le couple car c'est la belle-mère qui dira à sa bru à la recherche d'un emploi : « *oui c'est ça, il pleut des boulots dans la rue ! Je n'arriverai jamais à comprendre qu'une femme cherche à travailler en présence d'un mari qui l'entretient financièrement et qui a par ailleurs une bonne situation ne la laissant guère dans le besoin !* ». Madame T. ne peut à chaque fois se retenir de rappeler à son mari que sa propre sœur travaille, qu'elle est pourtant mère de trois enfants et a un mari aisé. Le couple ramène alors souvent chez lui ces sujets de dispute et madame finira par menacer de divorcer excédée, dit-elle, car son mari avait quelques jours pris la peine de la déposer à son nouveau travail, chose qui ne le dérange pas du tout puisque l'adresse est sur sa route et l'horaire le même que le sien puis, influencé par sa mère, il prétextera tous les jours un détour la laissant entre bus et taxis. Lorsque je vois le couple T. en consultation, ils essaient de se réconcilier après avoir entamé puis abandonné quelques semaines auparavant une procédure de divorce car le mari avait demandé une mutation dans une autre ville dans un poste exactement similaire au sien que madame n'avait pas du tout appréciée, avait trouvée infondée et « méchamment » destinée à la priver de l'aide de sa propre mère et à la satisfaction de celle de son mari.

L'attitude « complice » de la mère et « rivale » de la belle-mère se rejoignent, malgré les formes contraires qu'elles prennent, dans la représentation d'une génération de femmes, celle d'avant-l'indépendance (et la promulgation du Code du Statut personnel¹ tunisien précisément) qui a connu une forte dépendance au mari. Au sein de la société patriarcale traditionnelle, rares étaient celles qui allaient à l'école, encore moins à partir de la puberté.

¹ Code promulgué en date du 13 août 1956 puis entré en vigueur le 1^{er} janvier 1957, visant l'instauration de l'égalité entre l'homme et la femme dans plusieurs domaines. Le CSP est l'un des actes les plus connus du Premier ministre et futur président de la république tunisienne Habib Bourguiba près de cinq mois après l'indépendance du pays. Il donne à la femme une place inédite dans la société tunisienne et dans le monde arabe en général, abolissant notamment la polygamie, créant une procédure judiciaire pour le divorce et n'autorisant le mariage que sous consentement mutuel des deux époux.

Pour plus de détails, cf. [http://fr.wikipedia.org/wiki/Code_du_statut_personnel_\(Tunisie\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Code_du_statut_personnel_(Tunisie))

La maison était le principal lieu de vie des femmes et jeunes filles ; l'accès à l'espace public se limitait au bain maure, visites familiales et fêtes de mariages. Les jeunes femmes avaient pour travail le ménage, la cuisine et la garde de fratries nombreuses en attendant l'arrivée d'un prétendant qu'elles pouvaient épouser sans connaître. Ce vécu de « brimée sociale » que décrivent très bien Bouhdiba (1975), Ben Miled (1998), Lacoste Dujardin (1985) et Zannad en partant de la symbolique de l'occupation sexuée des espaces au quotidien (1984) entre autres, pourrait expliquer qu'une mère œuvre pour « l'indépendance » de sa fille alors qu'une belle-mère la craint et lui envie (Lacoste-Dujardin, 1985). Je ne m'étalerai pas davantage sur ce point car la partie qui suit traitera de l'implication de « la co-maternité » dans l'organisation familiale au sens large. Pour le moment, je rappelle que c'est de son « action » au sein du lien d'alliance qu'il est question.

Ce « paradigme » de liens implique donc une légitime intégration d'« auxiliaires » du couple pour en préserver l'harmonie et y atténuer les effets d'une franche sexuation des rôles. La « co-maternité », comme le montrent les exemples de mesdames T. et J. est le résultat d'un travail dans le couple qui tend à négocier avec « des fonctions tributaires du sexe ». Les clauses d'un contrat social où traditionnellement enfanter, s'occuper de la progéniture, du mari et de la maison, l'orchestration de l'espace privé autrement dit, relève des fonctions féminines et où l'extérieur, le public est l'apanage du sexe masculin, sont ainsi remises en cause.

Il est néanmoins important de noter que la « co-maternité » y œuvre sans grand chahut et propose une formule « sans heurt » au couple car, je le démontrerai un peu plus loin, basée sur des « déjà vus » culturels et civilisationnels et constituant ainsi une forme intermédiaire, tolérable entre les traditions et la modernité.

Cela rejoint ce que Tisseron écrivait à propos de l'androgynie, un mythe par lequel la « co-maternité » dans notre cas cherche à évincer dans l'espace du couple moderne le mythe « antiféministe » de la « Madone », de l'exclusive « Mater Certissima » : *« L'androgynie en tant que principe concerne la liberté de choisir sa sexualité, de remplir divers rôles sociaux, d'aller et venir entre masculinité et féminité. Cet idéal est bien entendu porteur d'utopie, mais il a permis aux femmes d'échapper à leur rôle traditionnel de gardienne du foyer et de faire usage de leur talent sans pour autant craindre d'adopter des comportements virils. L'androgynie a représenté le défi principal aux stéréotypes de la virilité et de la féminité »* (Tisseron, 2002, p. 30).

En conclusion, la co-maternité est une formule, une solution appropriée et bienvenue pour un couple qui redécouvre et réorganise les rapports entre les sexes lorsqu'il est confronté à la parentalité. **Il s'agit d'une forme intermédiaire qui assure transition, transformation et actualisation du lien de couple sans rupture brutale avec les organisateurs culturels traditionnels en voie de dépassement.**

3.2. La co-maternité et le lien familial et de groupe social plus généralement

Ce qui fait que la co-maternité est bienvenue comme organisateur qui donne le ton à une réactualisation des liens de couple et de famille à la lumière de la parentalité réside dans le fait qu'elle n'est pas étrangère aux « pratiques familiales » et que l'Instance culturelle (Kaës, 1998) la reconnaît et « laisse passer ».

J'avance cette hypothèse en me munissant d'exemples de « configurations liennaires »- ancêtres de la co-maternité :

La polygamie, légale jusqu'à la promulgation du Code du Statut personnel déjà cité qui l'abolit en 1957, donnait à voir le paysage familial d'une maisonnée faite d'un seul homme, plusieurs femmes et plusieurs enfants. S'il est vrai que les liens de couple, entre femmes et parento-filial n'est pas le même au sein des deux configurations, « l'architecture familiale » est semblable dans les deux situations sauvant au moins une certaine « fonctionnalité confortable » malgré le changement des statuts de l'homme, de la femme et de l'enfant à la lumière de l'émergence relativement récente du sentiment d'enfance et de la notion de famille dite « nucléaire ». La transformation se présente en ces termes : On ne partage plus le mari, ce temps est révolu, mais il n'y a aucun mal à se partager la maternité. « Epouse exclusive » mais « mère parmi et avec d'autres » confirme ainsi l'idée déjà avancée d'une configuration de transition où une partie change, l'autre résiste.

- Il existe un « déjà vu » culturel qui est le dédoublement de la maternité en fonction de « tâches de maternage » jadis distinctes de « mère qui a mis au monde » qui a porté et accouché dite « al walada » et « mère de lait » qui allaitait, dite « al mordhiaa ». Le prophète Mohamed avait pour mère biologique Amina et pour mère de lait Halima. Ben Miled (1998) relève, dans le sillon de cette même idée, que : « *dans l'histoire du monde arabo-musulman, les mères ont cumulé le double pouvoir du sang et du lait. Les mères de*

lait qui ont offert seulement le sein, ont joui d'une vénération aussi grande que les mères biologiques » (p. 34).

Ainsi, il était jadis admis et répandu de voir se dédoubler, se dupliquer, ce lien archaïque et foncier à la mère en « lien utérin » et « lien mammaire » où, encore une fois, je ne manquerai pas de noter que c'est la fonction qui noue et entretient un lien et non pas un « objet total » plutôt impliqué, quant à lui, dans une relation d'objet.

- Le mythe religieux fondateur qui symbolise la maternité dans le groupe socioculturel arabo-islamique, contrairement à celui du christianisme, contribue déjà à la tolérance du partage et à la prépondérance de la fonction maternelle sur le personnage de la mère. Je fais allusion par là aux deux Mères emblématiques des deux systèmes de croyance cités : Marie, mère qui enfante sans homme, sans rapport sexuel, qui s'auto-suffit et engage les représentations de l'hermaphrodite, l'androgynie, d'une « Mater » plus que « Certissima » puisqu'il n'y a qu'elle de sure mais aussi de l'élue de Dieu qu'il féconde recueillant ainsi des attributs de mère unique et sacrée qui donnera vie au Christ. Amina, mère de Mohamed, contrairement à Marie, était une femme « normale » qui a conçu le fils prophète avec son mari Abdallah. Mais le plus intéressant dans l'histoire de cette famille c'est qu'Amina aurait pu être une autre, Roqyaya en l'occurrence. Fethi Benslama (2002) revient sur cette histoire d'« engendrement du fondateur », écrit-il :

Le récit de la conception de Muhammed est rapporté par plusieurs auteurs dans un contexte où Abdallah, le père du prophète vient d'échapper à l'immolation grâce à son père, qui l'a racheté à son propre vœu sacrificiel contre une fortune : l'abattage d'un grand nombre de chameaux, en holocauste aux divinités préislamiques de La Mecque. C'est donc un survivant qui accompagne son père vers la femme qu'il lui a choisie comme épouse : Amina qui sera la mère du prophète. La genèse du père prend donc ici son point de départ dans le renoncement à tuer le fils et le dépassement de la figure cruelle et tyrannique et cruelle du Père-originaire [...]. Le biographe Ibn Hichâm écrit « [Abdallah] passa près d'une femme appelée Roqayya [...]. Elle lui dit quand elle vit son visage : « Où vas-tu Abdallah ? » Il répondit : « Avec mon père ». Elle dit : « Je te donne autant de chameaux que ceux qui servirent à ton rachat, si tu couchais avec moi maintenant ». Il dit : « je suis avec mon père et je ne peux m'opposer à mon père, ni me séparer de lui ». Il parvint ensuite chez Amina qui est d'un rang et d'une descendance des plus élevés de Quraysh, qu'il épousa. On dit qu'il s'unit sexuellement à elle et qu'elle conçut ainsi le prophète. Il repartit ensuite voir la femme qui s'était offerte à lui : « Pourquoi ne me proposes-tu pas aujourd'hui ce que tu m'as proposé hier ? », lui demanda-t-il. Elle répondit : « Tu n'as plus la lumière que tu avais hier. Je n'ai plus de désir pour toi aujourd'hui ». Roqayya savait par son frère Waraqa qu'il y aurait un prophète arabe. (p. 176).

Une autre version, précise Benslama stipule que Roqayya était la seconde femme de Abdallah en plus d'Amina et qu'elle s'était refusée à lui parce qu'il était tout tâché d'argile en rentrant de travail, plus tard, c'est elle qui demande l'union et Abdallah se refuse à son tour. Une fois chez Amina, celle-ci se jette à son cou et le couple conçoit Mohamed. Roqayya n'a plus voulu de lui après car, dira Roqayya à Abdallah « *Quand tu es passé à côté de moi, il y avait entre tes yeux une lueur blanche, je t'avais alors appelé et tu t'es refusé ; tu es entré chez Amina, elle te l'a enlevée* » (p. 177). Dans une version comme dans l'autre, c'est la mère qui a « attendu » le père, qui l'a clairement désiré dans la deuxième version, a mérité d'être la Mère du prophète. Celle qui ne voulait que de la « lueur phallique » comme la désigne Benslama, a été « punie ».

L'auteur de « *La psychanalyse à l'épreuve de l'Islam* » en déduira que « *quels que soient les détails qu'ajoutent telle ou telle autre version de ce récit, toutes s'accordent à constituer l'espace de l'entre-deux femmes, comme le lieu où se déroulent les premiers actes de génération du prophète en tant qu'être humain. C'est dans cet espace, à travers ce va-et-vient d'une femme à l'autre, que le récit islamique a choisi de placer le scénario de la question la plus radicale de l'origine* » (p. 177). Benslama poursuit plus loin dans ce chapitre consacré aux « *Destins de l'autre femme* » par une analyse de cet espace emblématique et significatif de l'entre-deux-femmes et retiendra que :

Pour l'islam, depuis la répudiation originare, la hantise est celle de l'autre femme qui fait peser la menace de la captation du fils, de la bâtardise et de l'illégitimité. Aussi l'espace de l'entre-deux-femmes charrie-t-il une fiction qui établit la noblesse d'extraction de la mère, la maîtrise de l'autre femme et la garde par le père de la semence du fils.[...] C'est pourquoi la scène islamique tranche dans la rivalité entre les deux femmes : alors qu'ici l'une l'a et l'autre ne l'a pas, dans la scène mosaïque [pour Moïse], celle qui l'a (la mère) le laisse filer vers celle qui ne l'a pas (le femme de Pharaon), laquelle le redonne à celle qui a décidé de s'en déposséder, le redonne à sa mère en tant que nourrisse. (p. 181).

Il s'agit d'une lecture intéressante et tout à fait défendable d'un espace de l'entre-deux-femmes nourri et irrigué par une interfantasmatisation de type « ou l'une ou l'autre », lien d'emblée fondé sur l'exclusion de l'autre et un impossible « faire ensemble » conjugué au féminin.

Cela entre-t-il en contradiction et remet-il alors en cause la lecture précédente que je proposais de la co-maternité comme configuration attenante à un « faire ensemble » entre femmes ?

Avant de poursuivre la réflexion, il me faut préciser que les exemples donnés de la polygamie et de la mère « de lait » comme illustrations de dédoublements familiaux des figures maternantes autour des enfants ne toléraient pas non plus le cumul et la sommation : dans la polygamie, c'est la rivalité et la concurrence qui régnaient dans le harem, il existait une palette d'« armes » d'évincement de l'autre femme allant de pratiques magiques et de sorcellerie au mensonge, à la mise au monde de « mâles », à l'art culinaire... La « mère de lait » n'était pas l'équivalent d'une « nourrice » au sens commun car elle n'habitait souvent pas sous le même toit que la famille ; elle avait à sa charge de nourrir les enfants, garçons particulièrement, en bas âge qu'on envoyait loin de chez eux, dans la campagne et dès l'époque préislamique, s'entraîner à la rudesse de la vie dans le désert pour acquérir la bravoure. Il s'agissait donc d'un « roulement » entre femmes où il était important pour chacune d'être la meilleure plutôt que d'un « faire ensemble ».

Que penser d'un lien alors conditionné dès son nouage sur l'annulation des effets de co-présence et une légitimation de sa propre présence par la seule voie du dénigrement et de la non-reconnaissance de l'autre ?

Je pense, confortée en cela par les émergents de la clinique, que la « co-maternité » est une configuration « du choix » dans le lien, elle fait place au désir dans le lien et ouvre ainsi la voie nouvelle au « faire ensemble ». Si la femme-mère subissait sans pouvoir s'y opposer la loi « polygamique » et pouvait même y trouver un terrain propice à atténuer, à lénifier et à négocier avec l'impact du « masculin patriarcal » sur elle du moment qu'il est partagé et donc dilué entre femmes. « *Un fardeau pour l'un devient plumes pour le groupe* »¹ dira un proverbe tunisien, est une dimension palpable dans cette situation où les femmes affrontent, contournent ou détournent mieux les dictats d'une société traditionnelle hautement machiste si elles sont nombreuses.

Cette société perdant progressivement de son « sexisme » et engagée sur les voies actuelles de la mondialisation et de la démocratisation, voit naître justement « la co-maternité » comme configuration assurant le relais, la négociation avec une « régulation des liens familiaux par l'instance culturelle » tombant en désuétude et l'ouverture à un nouveau « paysage familial » où les liens entre sexes et générations sont moins nettement délimités et « préfabriqués ».

¹ « Hmél ejjmeaa rich » en tunisien.

Dans la « co-maternité », le féminin se resserre les coudes en laissant de plus en plus de choix à la mère de se faire assister et entourer selon ses affinités, elle subit de moins en moins des aînées tyranniques et découvre, dans la foulée de ces mutations sociétales et familiales, les nouvelles « tendances » du père qui maternelle ou de l'institution qui « décharge » le couple, femme et homme, car tous les deux travaillent, ont des loisirs chacun et face aux enfants, les parents sont désormais « logés à la même enseigne ».

Il n'y a donc aucune raison de voir une telle approche menacée dans sa crédibilité par l'implication de « l'entre-deux-femmes » dans le scénario des origines tel que présenté par Benslama (2002). Des traces en survivent certes dans les liens entre femmes car la co-maternité, entre autres configurations de liens homosexués, est parfois connotée d'« interfantasmatisations régressives » de type, par exemple :

- **Amazone** : où les femmes se liguent dans et à travers la co-maternité pour « se venger » de l'homme en utilisant ses propres enfants ; ceux-là restent le maximum de temps sous l'aile des femmes, éloignés d'un père qui les découvre adolescents voire jeunes adultes et tout le retard accusé dans le lien est source de crise dans la famille (dynamique centrale d'échange entre les sexes au sein de la famille traditionnelle très bien décrite par Bouhdiba (1975) et aisément décelable chez madame J.)

- **Schérazézien** : où l'épouse-mère séduit et retient son mari par une cultivation du manque, en le piégeant dans une dépendance. Shéhérazade avait utilisé les contes ce qui lui a permis de faire trois enfants entre temps et Chahrayar s'est retrouvé père de famille après les « mille et une nuits ». Dans la co-maternité, il y a un trompe-l'œil similaire qui piège le père : celui d'une épouse-mère puissante qui peut travailler, éduquer les enfants, s'occuper de la maison... cumulant des savoir-faire féminins (comme ses aïeules) et masculins (comme son époux). Ce qui n'est pas sans rappeler les effets (et bienfaits d'ailleurs comme le défend Tisseron, 2002) du mythe de l'Androgyne, nouveau « nutriment » pour la mythopoïèse familiale face auquel les fantasmatisques extrêmes dans leur sexualité de type « Amazone » et « Shéhérazade » cèdent de plus en plus le pas.

En même temps que de former une configuration de transition, de régulation et d'équilibration des nouveaux rapports intrafamiliaux entre sexes, la co-maternité participe également de la « régulation » des liens « interfamiliaux », ressouder des fratries par exemple.

A juste titre, Madame R. raconte qu'elle a « co-materné » son neveu, fils de son frère quand elle était encore jeune fille. Elle raconte que son neveu tirait beaucoup d'avantages de cette co-maternité auxquels elle était attentive. Elle se souvient que S. le neveu en question était propre « chez elle » un an avant qu'il ne le soit « chez sa mère ». En semaine, il savait être propre et le weekend end, qu'il passait donc avec ses parents, il ne se contrôlait plus comme « *pour faire faire à sa mère un travail qu'elle lui doit* » commentait madame R. Cependant, elle ne tardera pas à avouer que la situation lui convenait car elle était attachée à son frère et ils étaient proches durant l'enfance. Comme le frère était devenu un brillant avocat, avait épousé une fille d'une riche famille, alors que sa famille d'origine est modeste, garder son neveu par madame R. a permis à la famille de rester soudée, chose qui n'aurait pas été évidente selon elle s'il n'y avait pas eu l'enfant S. qui entretenait le lien. Sa belle-sœur était « gâtée », « bourgeoise » et un lien ne se serait jamais noué entre les deux femmes et peut être même que son frère aurait fini par ne venir voir sa famille que les jours de fête bien qu'habitant la même ville si madame R. ne s'était pas occupée de son neveu. D'ailleurs quand cette dernière s'est mariée, son neveu, en grandissant, a continué à venir la visiter, jouer avec ses enfants. Cette co-maternité a installé une certaine loyauté et reconnaissance du couple de son frère et a aidé les familles des frère et sœur à rester proches malgré des niveaux socio-économiques et intellectuels éloignés.

4. Conclusion à la « co-maternité »

Il serait intéressant de retenir, en conclusion à cette partie, quelques aspects « transversaux » de la fonctionnalité d'une configuration comme la co-maternité au sein des liens de couples et familles tunisiens.

Celle-ci est au cœur d'une nouvelle structuration de liens : parento-filial, de couple et même entre familles parentes. Dans l'espace intrafamilial, elle touche ainsi au travail de filiation, de parentalité et à l'évolution du lien de couple à la lumière de son devenir famille.

Dans l'espace interfamilial, elle contribue à nouer des liens et à consolider un groupe « amical » qui permet de simuler « la famille » en y intégrant un paramètre de choix où on ne subit plus sa famille mais on la « concocte », mouvement qui se justifierait par un

recours de plus en plus répandu à une « voisine », à une « parente éloignée » pour « co-materner » les enfants.

Dans l'espace culturel et sociétal, il s'agit d'une configuration malléable et souple qui se prête à une modulation par les changements et mutations vécues par la famille et qui « tempère » ainsi l'adoption de nouvelles formes de rapports entre sexes et générations.

Ce dernier constat m'avait amenée à parler de « forme intermédiaire », terme que m'avait inspiré la théorie évolutionniste en biologie. Bien que pareille conception « *gradualiste qui verrait les animaux s'élever progressivement vers l'espèce humaine au cours de l'évolution* »¹ soit aujourd'hui abandonnée et troquée par une représentation d'une évolution plus buissonnante que linéaire où l'homme n'est pas « issu » de singes mais où il est considéré comme leur « cousin » génétique et où tous, l'homme compris, forment le groupe des primates, cette idée de « forme intermédiaire », transitionnelle peut continuer à qualifier pour nous une configuration qui, comme la co-maternité, réussit à offrir à la famille une « conjoncture de liens » qui ne la dénature et ne la déracine pas et lui évite donc d'avoir à porter et supporter de telles situations de violence et de l'extrême en même temps qu'elle l'ouvre aux changements et aux mutations et qu'elle l'aide à mettre en branle un travail de transformation « créative » sans heurt et sans faille.

J'inclus, de fait, la co-maternité, dans ces configurations dynamiques et « vivantes » de liens qui comme l'écrivent Darchis, Granjon et Hamel (2007) à propos des mythes familiaux pour leur part, : « *participent à la transmission et favorisent la transformation de ce qui a été vécu dans les générations ascendantes* » du moment que « *l'assujettissement de chacun aux origines s'accompagne alors de l'appropriation possible de ce qui lui a été transmis ; ce devoir d'héritage correspondant au travail du groupe* » (p. 7).

C'est en ce sens que la « co-maternité » constitue cet « émergent » modérateur, températeur qui contrôle, lénifie et atténue l'impact de formes « extrêmes », « radicales » et « tranchées » de pouvoir nocives à l'équilibre dans la famille, entravant mythopoïèse et interfantasmatisation familiales. Ce type de régulation permet également la poursuite et la continuation du pouvoir du groupe lequel, dans ce cas précis, a pour rôle de maintenir la

¹ Cf. : Forme transitionnelle. (s.d.). Dans *Wikipédia, L'encyclopédie libre*. Repéré le 10 mai 2014 à http://fr.wikipedia.org/wiki/Forme_transitionnelle

mère dans un état de dépendance aux co-mères destiné à limiter les ravages pour le groupe du danger d'une toute puissance maternelle. Ceci car, en effet, dans ce contexte culturel, le sacre de la mère est beaucoup trop fort, ce qui a amené Ben Miled (1998) à évoquer « le matriarcat affectif », Bouhdiba (1975), « le complexe de Jawdar »... La co-maternité assure donc ce va-et vient entre une organisation traditionnelle très polarisée de la famille en termes de liens entre sexes et générations vers des formes plus souples et plus « ajustables » où : « *les liens de filiation et d'alliance constitutifs du groupe familial inscrivent ainsi chacun dans une histoire lui offrant une sécurité et une capacité de s'affilier à de nouveaux groupes dans une harmonie relativement satisfaisante qu'elle soit conjugale, familiale ou générationnelle* » (Darchis et al., 2007, p. 7).

N'est-ce pas l'absence et l'impossibilité d'harmonie, d'inter-contenance entre cadres et espaces d'advenue de la subjectivité qui ont amené des femmes et mères d'Umoja du Kenya à créer leur propre « groupe » dans la rupture et l'illusion de l'autosuffisance afin de se protéger d'un masculin persécuteur ? Contexte de ruptures de liens, et de fantasme « d'auto-engendrement » groupal qui sont ainsi très parlants de dégâts et risques en l'inexistence de voies et de possibilités d'appropriation, d'élaboration et de transformation dans les liens où ces derniers s'assèchent et se vident. C'est dire en quoi des configurations de la transition comme la co-maternité évitent et protègent les couples, familles et plus larges groupes « culturels » de tels dégâts.

SOUS-CHAPITRE III :

Le lien de couple en contexte tunisien :

Illustration par les émergents cliniques du « Bel-Œdipe »

et de « l'amphimixie altergénéalogique »

1. Deux vignettes cliniques en préambule à la réflexion sur le lien de couple

1.1. Monsieur et madame K. : un couple qui « a su advenir »

Le couple K. est rencontré chez lui, s'étant porté volontaire pour participer à cette recherche. Madame et monsieur ont fait connaissance lors d'un séminaire médical : monsieur venait d'obtenir son doctorat en médecine et s'apprêtait à s'attaquer à la spécialité, sympathique et bon vivant, issu d'une famille modeste ayant grandi à la Médina, voiture de sport flambant neuve pourtant qu'il s'est offerte avec ses premières paies, aimé des confrères et camarades de la fac ; madame ayant échoué à décrocher son Bac trois années de suite, informe sa famille qu'elle s'est trouvée une vocation et suit trois années auparavant une formation en soins infirmiers. Lorsqu'elle assiste à ce même séminaire, elle est jeune infirmière recrutée en milieu hospitalier.

Monsieur K. avait été attiré par son physique dès les premiers moments et l'avait « surveillée » toute la journée, il l'avait trouvée calme, souriante et très jolie. Il finira par aller lui parler et l'inviter à manger. Madame ne le trouve pas spécialement beau mais tellement charmant, beau parleur et attentionné qu'elle tombe amoureuse à son tour.

Monsieur K. la demandera assez rapidement en mariage s'étant entendu avec ses parents pour occuper avec sa jeune femme une chambre dans la maison familiale en attendant qu'il termine son cursus de spécialisation et qu'il soit matériellement capable de garantir son propre toit au couple.

Madame n'y verra aucun inconvénient, ce scénario ne lui est pas étranger car son propre frère, parti faire des études de vétérinaire en Algérie, y a connu et épousé une algérienne avec laquelle il a vécu sous le toit des parents en attendant de trouver du travail car sa femme était, aussi, étudiante en médecine. Madame K. a d'ailleurs gardé de très

bons souvenirs de la venue de cette belle-sœur à la maison, « nouvelle sœur » qui a égayé la maison par son jeune âge, son ambition et son dynamisme, elle savait cuisiner, coudre, garder les neveux et nièces de son mari tout en étudiant la médecine ! Bref, elle a donc tout de suite adhéré à l'idée de vivre dans sa belle-famille.

Installé chez les parents K., le couple occupait une chambre indépendante au sein d'une maison traditionnelle, tout le monde partageait le repas dans le grand patio central de la maison : les beaux-parents, deux sœurs K. célibataires et encore étudiantes à l'époque et le jeune couple K. Monsieur K. avait aussi un frère aîné qui vivait en Allemagne et venait en été chez les parents avec sa femme allemande et leurs enfants ainsi qu'une troisième sœur, mariée et encore sans enfants à l'époque ayant son propre chez elle non loin de ses parents.

Madame raconte comment les débuts ont été difficiles : son beau-père était très gentil avec elle, demandait au quotidien des nouvelles de son travail, si elle était à l'aise à la maison... mais la belle-mère affichait de l'indifférence, voire des signes de mépris en lui servant moins de nourriture que les autres, sans viande par exemple alors que tout le monde en avait, ne ratait pas la moindre occasion de se plaindre aux voisines -en tenant à se faire entendre par sa bru- de se retrouver encombrée et à l'étroit dans sa propre maison... Madame ne réagissait jamais, tentait d'en dire le moins possible à son mari qui la défendait néanmoins quand il remarquait une attitude hostile de sa mère ou ses sœurs. Madame encaissait et patientait aidée en cela par son activité professionnelle quotidienne, dira-t-elle, qui ne la faisait se retrouver avec cette ambiance étouffante qu'en fin de journée, tôt le matin et durant les quelques weekends où elle n'était pas en visite chez ses propres parents.

Quand madame K. tombe enceinte quelques mois après, elle risque une fausse couche et devra rester allongée, elle est alors inquiète et irritable. En cette période, lorsque son mari était au travail, la belle-mère critiquait souvent ouvertement la situation, se disant dépassée et excédée... Madame K. a de moins en moins de patience et raconte que ce qu'elle trouvait injuste était le fait que sa belle-mère assurait toujours à son fils qu'elle ne voyait aucun inconvénient à les accueillir, ils cotisaient d'ailleurs pour une grande part tous les deux aux dépenses familiales, le couple aidait financièrement aussi les sœurs étudiantes, madame K. était la plus assidue malgré son travail aux tâches ménagères... Ce jour-là où elle était fatiguée, n'en pouvait plus d'entendre se plaindre sa belle-mère, elle

s'était traînée jusqu'à la porte, une valisette à la main, a pris un taxi, un bus et s'était rendue chez ses propres parents. Elle s'y reposait tranquillement le soir quand son mari débarqua pour « comprendre » ce qui s'était passé. Monsieur K, est quant à lui, très apprécié de son beau-père qui lui voue beaucoup de respect car il est ambitieux, sérieux et débrouillard. C'est d'ailleurs le premier à lui assurer que tout va bien, que sa femme reviendra avec lui et ne lui faisant aucun reproche, l'invite à passer la nuit, veille à ce qu'on lui prépare du poisson car il adore en manger et en acheter dans la ville de sa femme réputée pour ses fruits de mer... Le lendemain, le père de madame demande au couple de revenir uni et jovial chez les parents K. pour ne pas les inquiéter et de venir « faire une pause » chez lui sans crier gare, à chaque fois que cela les enchante. Le beau-fils est très reconnaissant et lui promet de veiller au bien-être de sa femme et du fœtus.

Au retour, monsieur a une longue et ferme discussion avec sa mère et demande à ses parents s'ils préfèrent qu'il s'en aille. Ceux-là objectent et la belle-mère présente des excuses au couple. Madame K. dit avoir « eu pitié » de sa belle-mère, ayant depuis cherché à se rapprocher d'elle, lui a découvert un passé de femme soumise et « maltraitée » par la belle-famille et profitait de la moindre occasion pour la sortir et lui offrir des cadeaux qui la rendaient heureuse « telle une enfant » remarquait madame. Le couple avait enfin « paisiblement » quitté le foyer parental quand madame avait accouché et que monsieur lui avait réservé la surprise d'un achat d'appartement sympathique et spacieux dans un quartier beau et « bien fréquenté ». Madame invitait très souvent sa belle-mère chez elle prétextant son besoin d'aide et de conseils en maternité. Elle faisait preuve de beaucoup de tact et de délicatesse pour valoriser sa mère, reconnaît monsieur, car elle était infirmière, instruite et posée et n'avait nullement besoin des conseils parfois ridicules, voire « dangereux » de sa mère. C'est surtout elle qui *« gâtait ma mère et pas l'inverse, elle la faisait se sentir, à ma grande surprise, très à l'aise à l'appart alors qu'elle a toujours vécu dans des maisons traditionnelles ; je trouvais ma mère sous la couette, télécommande à la main et un plateau-télé sur les genoux... elle a su gagner son amour et elle ne jurait plus que par elle »*.

Madame K. avoue avoir eu, bien jeune, à gérer des situations familiales qui lui ont donné une maturité précoce : un frère aîné qui rentrait ivre tous les soirs et que son papa croyait étudier, qu'elle nourrissait, couchait et dont elle nettoyait souvent le vomi ni vu ni connu ; une mère sous antidépresseur dont elle s'occupait ; elle partait souvent à la ferme

avec son père agriculteur et profitait en route pour lui exposer le plus calmement et « euphémistiquement » possible les problèmes familiaux qu'on lui « cachait »... Elle reliera par elle-même ce rôle qu'elle a joué dans sa famille au fait d'avoir « pressenti » sa vocation d'infirmière.

Aujourd'hui, monsieur et madame K. sont mariés depuis 28 ans, ont trois enfants qui se débrouillent bien dans la vie : une fille aînée mariée qui a son propre chez elle, elle est ingénieure à la recherche d'un emploi, son mari est également ingénieur, brillant certes mais comme il fait ses premiers pas dans la vie professionnelle, monsieur et madame K. prennent à leur charge la moitié du montant du loyer de l'appartement du jeune couple. Les parents K. s'appêtent à marier leur deuxième fille, infirmière comme maman, impulsive au goût de madame qui veille à lui apprendre le contrôle de soi avant qu'elle ne s'installe en ménage. Ils ont enfin un fils pour benjamin, brillant lycéen pour qui ils économisent de l'argent afin de pouvoir lui payer des études universitaires à l'étranger... Madame K. a accueilli chez elle sa belle-mère mais aussi sa propre mère quand celles-ci étaient malades et les deux sont mortes chez elle. Le couple raconte ces événements avec fierté, comme preuves de piété filiale et comme ayant eu leur récompense en leurs propres enfants.

1.2. Monsieur et madame G : quand ça « achoppe » dans le lien de couple

1.2.1. Perches tendues par une « crise dans le couple »

C'est au cabinet de psychiatrie que je vois Monsieur et madame G. Ils sont venus y prendre rendez-vous sous recommandation de la nutritionniste qui soigne madame et dont le cabinet se situe dans le même « complexe médical ». Cette professionnelle a suspecté chez madame des problèmes psychologiques à l'origine de ses troubles de conduites alimentaires (de type anorexie) et m'a adressé le couple. Quand le couple G. est venu prendre rendez-vous, je m'appêttais à quitter le cabinet et le secrétaire médical m'a demandé si je pouvais leur en fixer un directement. Je m'entretiens donc avec eux durant un court laps de temps où ils parleront de l'anorexie de madame et rajouteront à ce motif de consultation initial un problème d'obsessions chez madame rendant la vie impossible à toute la famille. Ces difficultés sont décrites comme retentissant sérieusement sur le lien de couple et l'un et l'autre, disant ne plus pouvoir y faire grand-chose, craignent qu'une « *séparation ne devienne obligatoire et inévitable* ». Je ressentais et visualisais (sur le corps de madame notamment) la force de la significativité de ce fondamental paradoxe

exprimé par Caillot et Decherf (1989) : « *Vivre ensemble nous tue, nous séparer est mortel* ». Ils notent le rendez-vous et s'en vont.

Lors de la première séance, ils se présentent ensemble, monsieur est souriant et madame a la mimique plus crispée. Je leur laisse, comme à mon habitude dans le but de permettre une utilisation, un maniement du cadre, le choix de s'installer librement sur les chaises disposées en demi-cercle autour d'un tapis. Madame choisit directement son siège, celui du fond, le plus éloigné de l'entrée, se met devant en attendant que nous nous installions ; je reste légèrement à l'écart et monsieur fait deux petits va-et-vient entre les deux sièges restants, me regarde avec un large sourire et me demande si cela ne me dérangerait pas de me mettre sur le siège du milieu afin d'être « entre les deux ». Je dis ne pas y voir d'inconvénient et fais le lien avec le portrait que le couple a peint de lui-même lors de notre première rencontre, celui d'une « séparation obligatoire et inévitable » que je viens clairement personnifier dans l'utilisation de l'espace « thérapeutique » par le couple. J'enchaîne alors en demandant ce qui ne va pas, ce qui a mis autant de distance et fait envisager la séparation. Madame fixe son mari sans rien dire, il la regarde à son tour et dit : « *je préfère la laisser elle d'abord raconter ce dont elle souffre et se plaint sans arrêt* ».

Madame raconte alors une incompréhension qui s'installe dans le couple. « *On ne s'entend plus, il n'y a rien qui puisse nous mettre d'accord. J'en souffre, j'en suis malade, je suis à deux doigts d'en mourir et j'ai l'impression qu'il ne réalise pas* ».

Monsieur la laissera finir puis exprimera sa désolation pour cet état, il dit avoir aimé en elle sa joie de vivre, un côté artiste, lui qui est professeur de musique et mélomane. Il estime faire de son mieux pour que les choses s'arrangent entre eux mais qu'il fait face à un « mur ». Il dit qu'il a de la peine en voyant sa santé se dégrader et en voyant leurs deux filles de 6 et 8 ans inquiètes et « *tiraillées dans leur éducation* ». Pour expliquer ce de quoi il parle, il donne l'exemple du « calvaire » du weekend end, lorsqu'il sort avec les filles. Désireux de donner, à madame, un moment de répit et, aux filles, des moments agréables de proximité avec la nature, un « esclandre » les attend cependant au retour. Madame les fait se déchausser dès les escaliers et commence d'interminables cris et reproches : « *vous vous amusez et moi je me tape le ménage ; de quel repos parlez-vous ? Je ne supporte pas une maison qui s'agite comme ça ; Je n'ai plus la santé de supporter les sorties, l'agitation, je n'ai plus de corps moi, il a fendu !* ». Monsieur explique qu'il lui propose toujours d'oublier un peu la maison, de sortir avec eux mais « *elle réclame du repos sans*

jamais se reposer, elle s'invente des tâches et veut que la maison soit comme inhabitée, comme si personne n'y vis ». Madame écoute son mari et ces dernières paroles lui soutirent des larmes, elle se dit endolorie et ne pas avoir voulu en arriver là.

Mais madame se révolte aussitôt en précisant qu' « *il y a de l'injustice dans ce qu'il raconte. Il a changé lui aussi, il était beaucoup plus compréhensif et me soutenait, là il se protège, se retire quand il n'en peut plus de moi, et a son petit havre de paix en bas chez ses parents* ». D'ailleurs, durant toute la suite de la séance et assez souvent durant celles qui ont suivi, elle lui lance systématiquement, à chacune de ses interventions, un regard sévère, « *le foudroie du regard* » -écrivaient Sommantico et Boscaino (2007, p. 84) à propos d'un couple qu'ils ont pris en charge en co-thérapie- pince les lèvres comme pour le démentir ou craindre ce qu'il va « encore » sortir... Monsieur, à son tour, ne se laisse pas décourager et donne souvent des exemples de leur vie intime entre autres ce qui donne remarquablement honte à madame. Lorsque l'échange se serre et le ton commence à monter, elle cherche à apporter des preuves en dénonçant la mauvaise foi de monsieur, lui se tait et affiche un sourire agressif.

La suite donnera progressivement des éléments de compréhension de ce « corps sans vie ». En abordant leur sexualité, monsieur se révolte contre le fait que madame n'est jamais disponible pour « ça ». Elle fuit les retrouvailles au lit et prétexte toujours la fatigue. « *Quand on le fait, je la sens vraiment obligée, elle s'efforce mais je sens qu'elle n'a pas de désir et d'envie et cela m'inquiète et désole* ». Madame confirmera et reprochera à monsieur de ne pas comprendre qu'elle soit excédée, dépassée, de ne plus avoir la force pour « ça ». « *Je trouve son insistance sur ça irresponsable, il y a beaucoup plus important et urgent dans la vie que passer du temps à faire ça. C'est vraiment irresponsable ; moi, en tout cas, je suis sûrement plus responsable et n'ai ni le temps ni la tête à ça. J'ai d'autres préoccupations et laisse à H. [son mari] le luxe de penser à ça* ». Monsieur dira pour commenter la vision qu'a sa femme de la sexualité une phrase qui émouvra les deux partenaires : « *Je suis à ses yeux son troisième enfant mais je ne demande qu'à être son homme* », il dira qu'il fait de son mieux pour alléger « ce travail » qui lui pèse lourd mais que c'est une « éternelle insatisfaite » à qui « rien ne plaît ». Il donne l'exemple de ses efforts pour l'aider à mieux manger depuis qu'elle voit la nutritionniste chez qui son mari tient à l'accompagner car il sait qu'elle se négligera, avance-t-il, il veut être présent donc pour la contraindre à faire attention à sa nutrition. Il raconte que, la veille de la séance, il

lui a préparé un cocktail de fruits comme elle en aimait avant et le lui a servi dans le salon pour qu'elle le sirote posée et reposée, puis s'indigne : « à ma grande désolation, cela l'a mise dans tous ses états car elle pensait avoir terminé avec la vaisselle et rangé la cuisine ; elle m'a traité d'inconscient car j'ai sali le mixeur et laissé des éclaboussures de jus sur le plan de travail ! ». La « version » de monsieur énerve madame et celle-ci précise à son tour : « il ne mesure jamais à quel point ma vie est difficile », elle ajoutera « vous comprenez ? J'ai l'impression de ne rien avoir eu pour cadeau, je n'ai jamais eu la vie facile. Lui a moi pour m'occuper de la maison et des filles ; il a sa famille qui habite au rez-de-chaussée au dessous de nous pour être gâté ; il ne lui reste pas de grandes charges ou responsabilités ; moi j'ai toujours endossé des responsabilités très tôt, la vie ne m'a vraiment pas fait de cadeaux ; lui vit un conte de fées comparé à moi, vous comprenez, j'ai la poisse, la malchance, c'est ce que je pense de moi, vous voyez ? Quand une personne pense qu'elle porte la guigne, elle croit que c'est irréversible, que ça ne change pas, comprenez-vous s'il vous plaît ? ». Face à son insistante demande de compassion, de réassurance sur mon empathie et peinée, ajoutera-t-elle, de voir tout le monde autour d'elle lui reprocher de ne pas voir les efforts de son mari et de risquer ainsi de le perdre, je dis, « je comprends. Ce que vous dites me fait penser à ce proverbe qui semble savoir décrire votre vécu : « celui qui est né sous une étoile de « chantier », mourra dans un sceau de mortier »¹, vous le connaissez ? ». J'eus en l'espace de quelques instants l'impression que cette phrase a sidéré madame et j'eus la crainte d'avoir abordé hâtivement une thématique qui s'avérera nodale et « viscérale », celle de la mort, et que la dynamique obsessionnelle de madame laissait déjà pas mal transparaître. Monsieur rompt ces secondes de silence en s'exclamant : « C'est fou ça, c'est sa phrase dada, son refrain ! Elle me la répète tout le temps ! Voilà tu sais maintenant qu'elle te comprend ».

1.2.2. Un couple « miné » par la maladie du deuil

Cet épisode « contre-transférentiel » a été important car il a en effet amené et progressivement « décrypté » une série de « deuils en suspens » chez madame. A six ans, alors que sa famille est immigrée en Allemagne, ses parents décident de rentrer définitivement « au pays » : ils sont quatre dans la famille : les parents, sa sœur aînée et elle, car son père était à la retraite. Elle a trouvé du mal à s'adapter à sa grande famille, à la

¹ Il s'agit du proverbe tunisien « Illi borjou bil mramma ymout fi stal baghli ».

ville, à l'école puisqu'elle était inscrite en maternelle en Allemagne, elle dit avoir eu du mal car elle avait d'autres repères en matière de propreté de la ville, de l'ordre, de la rigueur et de la discipline ; la première impression que lui avaient donné les siens, était qu' « *ils se la coulaient douce* ».

Madame parlera ensuite de la perte de sa mère. L'émotion est alors très vive, larmes et trémolos dans la voix. Sa mère était partie se faire opérer en Allemagne, l'opération était censée être sans gravité, pourtant c'est bien elle qui lui a coûté la vie. Elle injecte au milieu des événements : « *H. ne me comprend pas et trouve que j'exagère quand je lis les notices des médicaments, je ne peux m'empêcher de penser que les effets indésirables ou les dangers signalés comme étant rarissimes, ces supposées « un sur mille », m'arriveront à moi ! Ça s'est vraiment passé comme ça pour ma mère, elle n'était pas menacée et y est pourtant restée* ».

Ensuite, elle enchaîne, avec autant de douleur, sur la perte de son père. Endeuillé, ne supportant plus la maison après la mort de sa femme, ce dernier a décidé de quitter la demeure familiale pour s'installer dans un studio annexe à la construction, il voulait s'en contenter et y noyer son chagrin et sa solitude, la grande maison lui rappelait infiniment de souvenirs et lui rendait la vie impossible. Il était encore entre les deux logis et aménageait à l'époque le studio pour s'y installer définitivement lorsqu'il prit un bain dans la grande maison et y est mort électrocuté pour avoir oublié d'éteindre l'interrupteur du chauffe-eau électrique. Madame était à Tunis à l'époque pour ses études universitaires, sa sœur aînée était mariée. Leur père était souvent seul et madame s'inquiétait beaucoup pour lui, l'appelait très souvent... Elle a reçu la nouvelle de sa mort avec un effroi et une culpabilité énormes et ingérables, dit-elle.

Madame reviendra souvent sur ces pertes familiales en alternant différents sentiments : tristesse, révolte... Ses parents sont très présents dans son discours, comme pour compenser et équilibrer l'omniprésence et la proximité de sa belle-famille dans la vie quotidienne de sa petite famille. Il y eût une fois où son mari la taquina, en essayant de la convaincre que l'humour est important et qu'elle devrait rire davantage, sortir, voire travailler pour s'occuper, il lui dit alors : « *J'aurais dû épouser une enseignante comme moi* ». Cette « plaisanterie » l'agace et elle répond : « *Que Dieu bénisse ceux qui m'ont laissé de l'héritage, j'ai mes sous moi, je ne suis pas en reste ! et puis moi aussi j'ai eu pas*

mal de prétendants et la majorité était bien plus aisée que toi, je t'ai choisi parce que tu m'as semblé loyal, humain, mais si j'avais su ! »

J'y relève alors des « comptabilités et loyautés » confuses entre les registres affectif et matériel. Ce mouvement défensif paradoxal cherchant à épargner les liens en même temps qu'il finit par les fragiliser s'exprimera récurrentement dans un déplacement des comptabilités familiales sur les questions de budget.

1.2.3. « Audit comptable »

Le couple parle alors d'une querelle lors du dernier achat de chaussures pour les filles ; madame se remémorera que monsieur a aussi cassé l'aspirateur et trouve ça « normal » et répète « nonchalamment » son « ça arrive ! » ; a gaspillé de l'argent pour un parfum dont il lui a fait cadeau et qui ne lui a pas du tout plu... Elle conclura *« je ne supporte pas les gens qui détruisent ! Moi je fais tellement attention ! J'ai des sacs à main qui datent de dix ans, ils n'ont pas pris une seule ride ! »*. Cette séance majoritairement axée sur les « bilans » eut le débit animé et le ton vindicatif et accusateur. Monsieur insista, par exemple, pour tirer au clair cet « épisode » du parfum :

- *Je me suis mis en colère car les cadeaux ne lui font jamais plaisir, elle aurait pu garder le parfum, c'est un cadeau de son mari ! Faire semblant d'apprécier à la limite ! Sa réaction m'a vraiment vexé !*
- *Et la tienne alors de réaction ? Qu'est-ce que tu en as fait le parfum ? Pourquoi tu ne le dis pas ?*
- *Ah je vais le dire, il n'y a pas de problème ! Je l'ai donné à ma sœur. Excédé par ta réaction, je suis descendu chez mes parents, j'étais hors de moi, j'y ai croisé ma sœur et eu l'idée de lui en faire cadeau. Je n'en ai pas honte, elle au moins elle était toute contente. Au moins ce parfum a fait le bonheur de quelqu'un.*

L'atmosphère s'apaise momentanément, il y a un silence puis monsieur dira : *« J'ai par moments l'impression qu'elle me reproche d'avoir de la famille. Oui je m'entends avec ma famille : mes parents, mes frères et sœurs sont toujours partants pour nous aider, c'est elle qui ne veut pas, qui s'exclut et préfère s'isoler en haut. Elle aurait pu trouver en eux une famille, elle aurait pu gagner une sœur d'autant plus qu'elle me dit toujours « la mienne est comme morte ». Je pense que quand on n'a pas la chance d'avoir une famille, il*

ne faut pas se priver d'affection ; on peut s'en donner une, faite de gens qui nous aiment et ma famille l'aime sincèrement ».

Ce commentaire de monsieur ouvrira la voie à madame, dans une intense douleur néanmoins, pour évoquer une autre perte d'une « *personne vivante mais tout comme morte* », sa sœur. Celle-ci avec son mari, ont invité madame à venir habiter chez eux quand le père est décédé. Elle venait de finir ses études et peu de temps après, avait fait la connaissance de H. qui a demandé sa main. Durant les préparatifs de son mariage, elle a donc accepté volontiers d'habiter chez sa sœur pour ne pas rester seule dans la maison familiale. Avec sa sœur, elles s'entendaient assez bien même si elles se sont un peu éloignées quand l'une s'est mariée jeune et l'autre a choisi de faire des études (de comptabilité d'ailleurs !). Madame ajoutera que, dans leur entourage, on l'a toujours trouvée elle plus éveillée, ayant plus de goût et de meilleure conversation et compagnie que sa sœur.

Elles arrivaient à l'époque à deux à se soutenir face à ces épreuves familiales et les préparatifs du mariage de la cadette arrivaient un tant soit peu à « alléger » l'atmosphère de tristesse qui régnait. Mais, les semaines passant et H. voulant finir de construire le « cocon du couple » à l'étage de la maison parentale, le mariage a tardé de quelques mois et madame continuait à loger chez sa sœur entre temps, l'aidait à s'occuper de ses deux enfants, aidait financièrement son beau-frère car elle avait « son héritage » ; faisait les courses, des cadeaux aux neveux... Elle reconnaît avoir gagné la sympathie de son beau-frère mais ne pas avoir vu s'installer la jalousie de sa sœur jusqu'à ce que ce « *petit accrochage de rien du tout à la base* » eut lieu entre les deux sœurs ce jour-là. L'aîné s'emporte alors et rappelle à sa cadette : « *ici c'est chez moi, mon mari et mes enfants et tu n'as pas à te mêler et t'imposer autant et d'ailleurs, tu ferais mieux d'accélérer ton mariage car même les voisines me conseillent de faire attention et de rester vigilante à cette complicité entre toi et lui [parlant de son mari]* ». Madame se souvient avoir été sidérée par de tels propos qu'elle n'a pas du tout vu venir. Profondément blessée, elle quitta la maison de sa sœur dès le lendemain et H. ajoutera qu'il l'a vue beaucoup pleurer pour cette histoire. Elle a passé de longues et dures journées en l'attente de son mariage dans le studio où devait s'installer son père. H. a alors accéléré les préparatifs et, en quelques semaines, ils ont fêté leur mariage, la sœur et son mari étaient de la partie mais

« *tels des fantômes* », madame avait déjà « *enterré sa sœur et sa famille* » et les liens sont en effet rompus depuis entre les deux sœurs.

1.2.4. De couple à famille...

*« Je ne connais pas l'énervement affolant de l'espérance quand elle va venir,
et la divine mélancolie du regret, quand elle s'est enfuie en laissant
dans sa chambre une odeur légère de violette et de chair.
Je n'ai jamais aimé ».*

Guy de Maupassant

Lettre trouvée sur un noyé (1884)

Une autre séance se démarquera. Le couple se présente en compagnie de ses deux filles car elles n'ont pas école ce jour-là, l'institutrice est absente et il ne leur est resté d'autre choix que de venir « en famille ». C'est durant la séance qui a précédé que madame a beaucoup évoqué sa sœur, sous le regard et avec l'écoute d'un mari qui ponctuait souvent : « *oui c'est vrai, quand j'ai connu sa sœur, elle semblait un peu jalouse, parce qu'on s'est choisi l'un l'autre elle et moi, on est sorti ensemble un moment, on a eu une période de fiançailles qui mêlait amour, camaraderie, amitié, c'était une belle période malgré ses chagrins familiaux* ». Lors de cette même séance, les filles ont été aussi très « présentes » et « racontées » dans leur lien sororal. « *Elles sont très différentes toutes les deux, l'une est tout le portrait de son père craché et l'autre tout le mien ; c'est incroyable !* » Monsieur pensera qu'elle exagère, « *que toutes les deux ont des deux* » et qu'il ne voudrait pas qu'elle s'obstine à reproduire son « *modèle sororal à elle* ».

La présence « physique » des filles à la séance d'après est donc très parlante. L'on vient probablement tenter un nouveau « schème », « mythe » familial, celui dont l'adage serait « *les deux ont des deux* » là où on était partis d'un mythe anxigène et « apocalyptique » de « *séparation obligatoire et inévitable* ». Je suis sensible à ces efforts du couple de « réanimer » la mythopoïèse familiale et accueille les filles en séance. Celles-ci savent que papa, maman « *traitent leurs difficultés à s'entendre* » avec l'aide de « madame » et j'ai droit à un sourire discret que j'interprète comme « complice » avec la benjamine des deux filles, La « rose ». J'y reviens.

C'est que les filles se sont présentées très calmes, peut-être beaucoup trop. L'une se tenait à droite et l'autre à gauche de maman. Elles avaient une « apparence », une

« présentation » déconcertante à plusieurs niveaux : l'une était la réplique, la copie de l'autre, mais l'une « toute en violet », l'autre, « toute en rose » ; toutes les deux ayant ces tenues monochromes étaient « parfaites », de présentation très soignée : coiffées en queue-de-cheval, frange droite, robes col Claudine, socquettes, derbies vernies, sacoches assortis. Pas la moindre tâche, pas la moindre froissure, presque des images. Elles étaient d'ailleurs aussi tellement « sages comme des images », « pensais-je » contre-transférentiellement qu'elles en étaient quasiment inhumaines, plus des photos que des « enfants ».

Le sourire de « la rose » était le seul « signe de vie » furtif qui a émané des enfants durant la première demi-heure. « La violet » avait les mimiques beaucoup plus crispées. Je ne tarderai pas à savoir de la bouche de la mère, que « la rose » a une chambre et des affaires toutes roses et pareil pour la « violet ». Je précise que ce sont les surnoms attribués aux filles par leur mère. Cette « coloration » des enfants m'a beaucoup travaillée et j'ai cherché, après la séance, des informations sur la symbolique de ces couleurs question de m'en inspirer, j'y flairais une expression de la « différence » de Puget, quelque chose chez l'autre d'indomptable, d'inintégré, un obstacle infranchissable dans la reproduction à l'identique comme dans l'expérience sisyphienne... Je découvre alors que Le violet est souvent lié à une « vision magique et animiste, mode tribal, rituels, parenté, croyance aux esprits » mais aussi qu'il « *symbolise la connaissance, la religion, la magie ou le sérieux. Il peut également être associé au deuil, à la crainte ou à la mélancolie* ». Quant au rose, il détiendrait une « *signification positive : féminité, romantisme, séduction, bonheur, tendresse, jeunesse* »¹ !

La maman ne tardera pas non plus à confirmer mon hypothèse que « la rose » était « tout son papa », et la « violet, plutôt moi » conclura-t-elle sa présentation des filles. Je remarque alors sans tiquer tout de suite cette « totale papa » maintenu mais cette nouvelle relativisation de « tout moi » à laquelle vient se substituer un nouveau « plutôt moi ».

Certes persistent encore, dans cette phrase de madame formulée sur la base d'une inégalité, d'une asymétrie, les marques d'un « clivage » véhiculé par les deux couleurs ; celui d'entre morts et vivants, une dépréciation de soi sous le poids de culpabilités et d'un cumul de deuils, une envie pour celui qui arrive à voir la vie « en rose », un mouvement de

¹ Cf. : Symbolisme des couleurs. (s.d.). Dans *Wikipédia, L'encyclopédie libre*. Repéré le 8 novembre 2013 à http://fr.wikipedia.org/wiki/Symbolisme_des_couleurs

« cryptoïisation » et une maladie du deuil pour parler comme Abraham et Torök (1978) responsables d'une transmission d'un vécu en mode « violet » (la consonance avec « violée » ne pouvant échapper à quiconque) entre la mère et l'aînée des filles. L'aînée car il y aurait urgence de raccommoder le féminin : mère et sœur perdues et une fille mise au monde, la libido enkystée tout comme les liens « congelés » après la perte ne devaient attendre que pareille ouverture pour se « délivrer » néanmoins par les voies de la crypte, de l'engrènement, expressions flagrantes justement de viol et violation dans la psyché, d'empiètement de l'altérité dans le lien. Un espace « intrapsychique » inondé par le Thanatos tente diverses voies de survie : s'accoler psychiquement aux autres, ruminer, répéter en boucle, isoler mais aussi confondre, vampiriser, « squatter » d'autres espaces dans la circulation trans et intergénérationnelle, celui du couple, des filles pour y chercher une « bouée ».

Le conflit sur la scène du couple, au-delà de son expression dans des aires « intersubjectives » aussi diverses que la maison, l'alimentation, l'éducation des enfants, les familles d'origine, la sexualité, le budget... offre à voir cette « panne » prototypique dans le fonctionnement des liens, une répétition et un appel au secours dont le pattern est pourtant constant et inchangé : le mari est le seul lien de sa femme à la vie : il sort, travaille, sort les filles, a une famille, veut faire des cadeaux, veut mettre un peu de désordre dans la maison, veut être « l'homme de sa femme » et revendique le plaisir de la chair, joue de la musique... Tout en lui « harcèle » sa femme pour un retour parmi les vivants, lui rappelle qu'elle n'est pas morte et attise à la fois sa culpabilité et son envie...

Néanmoins, ce « précieux » conflit de couple une fois que toutes les oreilles dans le néo-groupe lui sont prêtées, entendu dans sa fonction de « cafteur » de la famille comme le disait Pichon-Rivière pour l'enfant¹, a en effet, su dire et dénoncer : l'intégration spontanée par le couple des filles aux séances, sorte de laissez-passer offert aux enfants vers l'« ici et le maintenant », invitation à faire partie de la vie, la relativisation dans « plutôt moi » et son aspect positif de mise en branle d'un travail sur soi et sur ses liens chez madame... sont autant d'indices et d'indicateurs qu'un travail de transformation est mis en branle et l'on s'acheminera, en effet, au fil des séances, vers une « réalisation » du mythe rêvé, fantasmé par le mari : « *les deux qui ont des deux* », déclenchant un travail auquel le

¹ Repéré le 12 janvier 2014 à <http://www.psychanalyse-famille.org/Ou%20trouver%20un.html>

chemin était barré, de « rencontre », d'« interfantasmatisation », de « faire ensemble » inenvisageables avant et en dehors du holding du « néo-groupe ». Le couple puis la famille apprennent alors à « se connaître » et tissent du lien qui, en retour, les contraint à s'ouvrir, s'exposer et s'accommoder. De fil en aiguille, l'histoire prend sens éclairée par le présent et les énergies libidinales intrapsychiques et des liens intersubjectifs se fluidifient permettant à cette famille d'« advenir ».

1.3. Commentaire transversal aux deux vignettes ayant valeur de transition

Cela va sans dire que telle « advenue » d'une famille est tributaire de celle de son couple fondateur ; celle du couple, tributaire de celle des familles d'origine et des histoires généalogiques des partenaires en couple. Autant la famille K. que G. l'ont très bien « démontré ». Néanmoins, **la psychanalyse du lien vient tempérer ces déterminismes et linéarités, elle réinvente sans le créer un regard sur le présent et la présence comme champ, espace aussi important et influent de la constitution subjective que celui du passé et de la représentation** comme j'en ai fait état. Le lien de couple, se démarquant des autres liens familiaux (à savoir parento-filial et fraternel) par le paramètre du choix, de l'élection/sélection et la symbolique de l'institution, de l'engendrement, présente, en tant qu'espace de constitution subjective, l'originalité d'offrir autant de possibilités de « continuité, de pérennité, de succession, de sa propre famille que des « tentations » de s'en « démarquer », « différencier », « réinventer ».

En guise de développement et argumentaire, je rappellerai que tour à tour, en 1912, dans *Totem et Tabou* puis en 1921, dans *Psychologie des foules et analyse du moi*, Freud décrivait les états amoureux comme les prototypes normaux des psychoses et établissait un parallèle entre l'hypnose et l'état amoureux. Ces deux travaux ont surtout mis l'accent sur, nous dit Caillot, « la «formation de masse à deux» caractérisée par les phénomènes d'indifférenciation psychique des relations d'objet narcissique » et tissant « un corps commun imaginaire du couple, du groupe ou de la famille et une psyché commune »¹.

D. Anzieu (1986), pour sa part, remarquera qu'au sein du couple, tendre à reproduire le lien à l'objet maternel implique le consentement à refaire l'expérience d'une illusion éphémère qui bute sur la désillusion ; un impératif intelligible via sa perpétuelle

¹ Repéré le 7 mars 2012 à http://www.psychanalyse.com/pdf/couple_therapies_psychanalytiques.pdf

redéfinition des liens du couple ; le processus étant le suivant : « *une telle illusion s'avère fondatrice pour un jeune couple et elle le fonde en même temps comme couple de partenaires qui sont ou qui veulent rester ou redevenir jeunes. La phase suivante, de désillusion, peut entraîner soit la dissolution du couple qui reconnaît avec amertume et ressentiment s'être aveuglé sur lui-même, soit, au travers d'une crise et son dépassement, la réorganisation des relations d'objet entre ses membres et l'évolution des fonctions psychiques exercées envers l'autre, ceci s'effectuant grâce à l'encadrement par des fantasmes nouveaux de peau familiale.* » (Anzieu cité par Caillot¹), processualité, dynamique que les étapes du travail avec le couple G. met singulièrement à nu.

Pour Kaës (1999), les alliances inconscientes du couple se mettent au service du refoulement. Explicitons. Caillot donne l'exemple de « la communauté de déni » qui coalise les partenaires d'un couple et par laquelle Kaës désigne « *le déni des relations d'objet incestuel dans leur famille d'origine et dans leur couple* », coalition destinée à protéger « *leur enveloppe commune narcissique idéalisée constituée lors de la création de leur couple* »². André Ruffiot (1981), qui a introduit la notion d'« appareil psychique familial », a aussi parlé d'« appareil psychique conjugal ». Ce qui s'y déploie est un espace psychique double : intrapsychique et intersubjectif ; ce qui signifie que, tout en préservant son espace psychique individuel, plus communément dit « jardin secret », chacun des partenaires mettait du sien dans un lieu psychique co-édifié, de « *mise en commun des fantasmes. Dans cet espace, le fantasme est partagé ; il est commun. Cette mise en commun des idéaux et des interdits de cet espace psychique intermédiaire appartient, à la fois, à chacun et au couple* », ajoutera Caillot³.

C'est ainsi que s'il me fallait résumer l'implication du lien de couple dans la constitution subjective, les avatars et enjeux d'un tel travail en son sein, je retiendrais la démarcation, la spécificité de ce lien en tant qu'espace et défi où il s'agit de « faire du neuf avec du vieux ». Je propose dans la suite, les émergents cliniques du « Bel-Œdipe » et de « l'amphimixie altergénéalogique » comme illustrations concrètes de pareils processus et conception.

¹ ibidem.

² ibidem.

³ ibidem.

2. Le « Bel-Œdipe » : Un émergent de la clinique de couples tunisiens

« Sur le terrain », la proximité « prolongée » parents-enfants même une fois ceux-là adultes et parents à leur tour, une idéalisation et une illusion d'éternité du « protectorat familial » ont déjà été décelés chez les familles tunisiennes (Bouhdiba, 1975 ; Ghorbal, 1983 ; Ferchiou, 1992). En ont, en outre, déjà témoigné les précédents émergents cliniques : objets-reliques et co-maternité en l'occurrence. De tels « traits » de la famille tunisienne ne peuvent pas ne pas influencer le lien de couple, scène de l'affirmation du choix (par opposition au sang), ai-je déjà relevé, de l'expérience de l'intime, une institution de l'amour, d'un lien « créé » et non « subi », ayant, comme le lien « amical », la spécificité de ne pas avoir devancé le sujet et de ne pas lui avoir été imposé. Ce lien reste malgré tout, dans notre contexte culturel d'étude, très orchestré et influencé par les familles d'origine.

L'universalité supposée au complexe d'Œdipe, des travaux comme ceux de Freud (1910, 1912, 1914) sur le choix d'objet d'amour, de Caillot et Decherf (1989) ainsi que ceux d'Eiguer (1998), de Joubert (2007) sur le rôle joué par l'histoire familiale de chacun des partenaires d'un couple dans la rencontre et la perdurance d'un tel lien, pourrait ôter tout aspect « spécifique » et particulier à ce que j'avais comme étant des « traits » de la famille tunisienne. Cependant, je tiens à préciser que cette idée absolue et universelle d'influence des familles d'origine sur le couple tient surtout du domaine de la « représentation » et du « fantasme » œdipiens notamment. Elle serait ainsi à compléter par l'influence de l'Instance culturelle, par le poids du présent et du « neuf » caractérisant des moments sismiques pour le lien de couple : celui inaugural de la rencontre par exemple ou celui *Mutatis Mutandis*, de la parentalité...

S'il s'agit donc, au sein de la conception classique du couple, toujours d'un processus qui se met en branle entre deux « mondes intérieurs », ceux des partenaires par lequel ils entrent en résonance, créant justement du neuf avec du vieux, réactualisant deux narcissismes, deux « capitaux » de fantasmagorie œdipienne, de représentations et de relations d'objet, ce qu'un contexte culturel qui sacralise les liens et loyautés familiales avec plus d'interventionnisme et d'« imposition » peut, quant à lui, offrir à voir de particulier et de différent, c'est un chantier parallèle de subjectivation, d'intersubjectivité aux prises avec du « présentiel », avec des « effets de présence » produits au sein des relations directes et « adossées » au lien de couples, celles aux familles d'origine : les

beaux-parents et les « belles-fratries » confrontant à des configurations de liens de couples qui perdraient beaucoup de leur intelligibilité s'il n'y a pas une prise en considération de cet émergent corollaire de « Bel-Œdipe ».

Je désigne ainsi par « Bel-Œdipe » une configuration condensée et hybride, de l'entre deux espaces : complexuelle interne et de liens intersubjectifs qui, par le fait de l'institution du couple, met concomitamment en place un réseau de liens avec la belle-famille qui n'est pas sans effet d'ailleurs sur l'espace intrapsychique de chacun des partenaires du couple titillant naturellement l'expérience œdipienne, la poursuivant, la « rectifiant », la répétant... tout en affrontant le méconnu et l'inédit qu'offre à découvrir, à partager, la rencontre avec une famille autre que la sienne, « étrangère » et qui déclenche un travail colossal d'appropriation et de « familiarisation » au sein et via l'espace de « libre échange » auquel consent le couple en tissant son lien. Un proverbe tunisien viendra illustrer, on ne peut mieux, pareille dynamique en énonçant métaphoriquement, qu'en matière d'alliance, « *celui qui tient un doigt, tient toute la main* »¹.

Le Bel-œdipe tel que j'ai tenté de le conceptualiser et d'y recourir en clinique de couple et de famille de laquelle il a émergé, se présente comme une manière d'observer les liens de couple en contexte tunisien et ce, au sein d'une approche psychanalytique du lien impliquant non seulement les partenaires en couple mais aussi une prise en considération de l'omniprésence de leurs familles respectives et plaidera cette logique articulatoire entre les espaces intra et intersubjectifs sur la scène du couple. Il va sans dire que concrètement, pareille proposition ne suppose pas l'accueil des belles-familles en séance mais l'invitation du couple ou de la famille qui consulte à accepter un dépassement des « représentations » de chacun souvent rigides, fermées, hermétiques, partisans et tranchées à une « néo-représentation » fruit de la confrontation, de la dilution de la déstabilisation consentie des représentations internes et qui est la propriété exclusive du « néo-groupe ». L'objectif étant de « semer une zizanie constructive » dans ce que le couple veille à laisser intouchable, à tabouiser, autrement dit, ce qu'il refuse ou résiste à faire entrer dans « la zone de libre échange » en le détournant vers les voies clivantes et dénégatives qui, au lieu d'éclairer sur le différent, le conflit et le faire accepter/introjecter, cherche à « délirer » des

¹ Illi chad essboô, chad il yed en tunisien.

espaces de pur « commun et partagé »¹ où toute émanation de l'altérité et de la différence devient un moment de menace, de destructivité et de tentation d'anéantir l'autre et geler le lien.

Ce travail de « Bel-Œdipe », rappelons-nous, nous l'avons vu s'ajuster et s'autoréguler chez Mme K. laquelle a « su » transformer, réparer une relation à la belle-mère qui s'annonçait toxique par ses essais de mainmise, de standardisation et de gel de la circulation fantasmatisque au sein du couple, susceptible, de fait, d'empêcher des formations « bénéfiques pour le lien » comme le roman ou l'appareil psychique conjugal. Ces fluidité et liquidité que le couple est appelé à entretenir et relancer à l'intérieur et entre les espaces interne et du lien et garantes de son bon fonctionnement, se sont exprimées dans ma pratique, outre qu'à travers le Bel-Œdipe, chantier particulièrement intergénérationnel, dans un travail analogue à l'échelle transgénérationnelle que je désigne par l'« Amphimixie altergénéalogique ».

3. Couple et « Amphimixie altergénéalogique »

Si l'on se représentait les deux faces d'un thaumatrope comme étant les deux généalogies d'origine des partenaires dans un couple, l'amphimixie serait un thaumatrope en mouvement où, dans le hic et nunc du couple, les scénarii généalogiques s'entremêlent et où des « contenus » inter et transgénérationnels cherchent à entrer en circulation pour être transformés au sein de ce lien inédit de couple (Mokdad, 2012). Ces contenus peuvent bien entendu varier : des secrets de famille, aux désirs non accomplis, aux « clauses » de pactes dénégatifs dans les familles ou généalogies d'origine... **L'amphimixie, se présentant comme un consentement conscient ou inconscient à entrer, soi et son histoire généalogique, en résonance fantasmatisque avec l'autre et son histoire généalogique, que celle-ci soit motivée par la ressemblance ou par la différence, est un signe de bonne santé du lien de couple.** C'est ainsi qu'à contrario, en cas de souffrance dans le lien de couple, l'une des solutions thérapeutiques consisterait à encourager l'amphimixie à s'établir ou à se rétablir. Pour revenir au thaumatrope, l'intervention thérapeutique consisterait à en arrêter le mouvement pour mieux regarder chacune des facettes. Il s'agit d'aider les partenaires, en partant de scènes actuelles, les plus conflictuelles par exemple, à retrouver les suintements du transgénérationnel de chacun et

¹ Termes empruntés à Kaës (2005).

à les partager différemment que dans la souffrance, la dépendance, l'aliénation ou « l'attaque contre les liens ».

3.1. Courtes vignettes cliniques de sensibilisation à l'amphimixie altergénéalogique

3.1.1. M. et Mme. Z. fusionnels jusqu'aux ancêtres

Une attitude a attiré mon attention chez le couple Z. que j'ai vu dans sa maison. Lorsque monsieur F. Z. ne savait pas ou plus comment s'appelait un nouveau-né ou un aïeul (de la troisième génération ascendante !) ou qu'il n'avait plus des nouvelles de parents relativement éloignés pendant que nous élaborions son géosociogramme, il demandait à sa femme de les lui compléter comme si la famille dont il s'agissait était la sienne propre ; et le plus souvent, elle y parvenait sans difficulté.

En effet, c'est l'air fier et amusé, que monsieur regardait sa femme et affirmait : « *c'est elle qui les connaît mes ancêtres, ainsi que tous les nouveau-nés, beaucoup mieux que moi d'ailleurs ; je n'ai pas une bonne mémoire des prénoms et ne suis pas aussi curieux qu'elle !* ». Il conclut par un sourire et un regard complice tourné vers sa femme. Madame a su et a quasiment dessiné le géosociogramme de son mari sur trois générations. Les enfants du couple ont une bonne connaissance et autant de souvenirs avec l'une qu'avec l'autre des familles d'origine des parents.

Les partenaires du couple Z, monsieur F. et madame H., sont unis par des liens spéculaires, « quasi fraternels » frappants. Ce lien fusionnel du couple se serait affirmé grâce à l'investissement affectif et fantasmatique par chacun des partenaires de la famille et de la généalogie d'origine de l'autre. La fusionnalité qui caractérise le couple est retrouvable entre parents et enfants mais aussi au sein de la fratrie d'enfants : même école, même sport pratiqué dans un même club de sport, mêmes colonies de vacances... Cette fusionnalité des frères et sœurs apparaît également comme une source de fierté pour les parents.

3.1.2. M. et Mme J. : Je veux bien de toi, pas le reste

Chez les J. déjà donnés en illustration dans la partie se rapportant aux « objets-reliques », madame fait barrage et s'interpose activement entre le père et les enfants

empêchant toute influence transgénérationnelle venant du côté de son mari et se donnant pour mission d'en « protéger » les enfants. Elle dit ne jamais s'être entendu avec sa belle-mère, sa belle-famille n'ayant pas été d'emblée accueillante à son égard, et se justifie : « *il semble qu'ils soient tous comme ça dans la famille, de génération en génération, antipathiques, peu accueillants, froids...* »

Elle endosse le rôle de filtre à l'égard de la famille de son mari par loyauté à des générations d'aïeules autoritaires dans la sienne propre qui avaient coutume de « repousser » les maris et leurs histoires.

Le transgénérationnel refait violemment surface chez les enfants : la fille a déjà pas mal de problèmes avec la famille de son fiancé et le fils répète, à son insu, des objets transgénérationnels paternels s'engouffrant dans leur répétition et cherchant refuge contre leur emprise dans un lien incestuel à sa mère.

3.1.3. M. et Mme M. déracinement et destructivité

Si la vignette se rapportant au couple Z. présentait une amphimixie tellement « perméable » qu'elle « produit » une famille fusionnelle, celle des M. incarne le cas de figure extrême inverse, celui de l'étanchéité, de l'impossible amphimixie.

Monsieur à été abandonné à sa naissance et son expérience avec ses parents adoptifs n'a pas du tout été réparatrice ; il épouse madame aux parents divorcés et en éternel désaccord avec sa mère ; le couple passe sa vie commune dans le labyrinthe de la perversion narcissique à se détruire et se faire du mal. Seule une certitude semblait les unir : celle de ne jamais faire d'enfants, fantasme de punition des parents par extinction de lignées ne méritant pas d'être continuées.

3.2. L'amphimixie altergénéalogique : pourquoi faire ?

Sandor Ferenczi avait déjà emprunté ce concept à la biologie pour désigner « *la fusion de deux tendances partielles* » parmi les érotismes de la période pré-génitale (1924, pp. 27, 53, 60 & 68). Dès 1914, dans sa lettre à Freud du 13 mai 1914 précisément, Ferenczi écrit explicitement : « *Partant du problème de l'éneurésie, quelques idées me sont venues sur « l'amphimixie des pulsions partielles » lors de l'installation du primat de la zone génitale. J'ai pris la résolution de ne pas fragmenter la chose, cette fois, en des récits oraux ou épistolaires, mais de l'écrire et de vous l'adresser comme des associations libres*

sur ce thème, sans me soucier de me rendre éventuellement ridicule »¹. C'est dire que son « projet de bioanalyse » comme le rappellera Amouroux (2007, p. 220) date de bien avant « *Thalassa : Psychanalyse des origines de la vie sexuelle* » (1924). C'est néanmoins au sein de cet écrit que Ferenczi en tentera une conceptualisation intéressante où il emboîtera le pas à ce phénomène depuis la fusion de pulsions partielles de l'érotisme pré-génital œuvrant justement à la génitalisation et jusqu'à la qualification des mécanismes de déplacement et de condensation (1924, p. 167) comme relevant de ce même phénomène qui perdure et poursuit son action unificatrice au sein de la psyché.

Pour ma part, je fais d'amphimixie un usage stricto sensu, pour désigner un mélange de deux histoires généalogiques. Désignant en biologie « *la fusion entre deux pronucléus mâle et femelle aboutissant à la formation d'un zygote* »², **je cherche à décrire, à travers l'amphimixie, un processus de fécondation psychique par l'autre, notamment par son histoire et ses blancs généalogiques**. Ce serait ce processus qui renforcerait l'illusion d'une union qui fait la force et tendrait à réduire et dénier la part d'étrangeté de l'autre dans le lien. Elle nourrirait le lien de couple par des relations d'objets croisées, réciproques, aux objets transgénérationnels justement, les siens et ceux de l'autre.

L'amphimixie est un processus de résonance fantasmatique qui s'intensifie, se lénifie, car il est tributaire **d'un laissez-passer croisé** où chacun des partenaires s'ouvre à l'autre et accueille sa part constitutionnelle d'influences transgénérationnelles pouvant s'exprimer par l'acceptation de l'étrangeté et d'une part de méconnaissance de l'autre, inaccessibles en dehors des voies du transgénérationnel. On pourrait penser qu'elle mène à la fusion, pas systématiquement car le récit transgénérationnel aère le présent en ouvrant sur deux passés en résonance. Mélange ne signifie aucunement ici confusion, au risque d'un brouillage, d'une perte de repères chez l'enfant à la découverte des familles parentales d'origine par exemple.

¹ Repéré le 19 mars 2014 à <http://www.lutecium.org/fr/1914/05/1914-05-13-ferenczi-a-freud/2641>

² Cf. : Fécondation. (s.d.). Dans *Wikipédia, L'encyclopédie libre*. Repéré le 2 avril 2011 à <http://fr.wikipedia.org/wiki/F%C3%A9condation>

L'amphimixie peut ainsi œuvrer à raccommoder une enveloppe généalogique : emprunter à l'autre des objets transgénérationnels à investir, offre des issues possibles, complète dans l'illusion de l'union un récit lacunaire, douteux ou boiteux.

La honte, le ressentiment, le secret, les cryptes et fantômes, les « signifiants énigmatiques », l'impensé familial, l'indicible, l'irreprésentable et l'impensable, les fantasmes de transmission (Abraham et Torök, 1978 ; Laplanche, 1987 ; Tisseron, 1986, 1996 ; Ciccone, 1997 ; Chouvier, 2000 ; Gimenez, 2005 ; Algranti Fildier, 2009) ont ce point commun d'incarner des zones damnées dans la transmission, des interdits de dramatisation, de jeu et de circulation dans le couple et la famille. Leur retour se fait dans un mouvement volcanique, une brutale projection, brute et massive et le flux interfantasmatique n'arrive plus à contenir le débordement. Sans fluidité dans ses liens, décousu, le couple donne à voir des histoires sans ponts jetés, reproduit l'enkystement et produit des liens à l'image du transgénérationnel, peu contenant. Réanimer l'amphimixie offre une possibilité de s'en libérer. Je lis chez Christiane Joubert (2007) : « *Le lien conjugal se construit et repose sur les failles de la filiation de chacun des partenaires. Ce qui est sans doute à l'œuvre dans la rencontre, et sur le mode le plus inconscient, ce sont les résonances des aspects transgénérationnels au sein des lignées de chaque partenaire. Le choix de la vie commune avec tel ou tel partenaire s'effectue sur la collusion des aspects transgénérationnels des deux lignées, sur un mode inconscient.* » (p. 70).

L'entité couple est supposée incarner une formation d'accueil, connotée de fantasmatique d'enfantement. Elle est de ce fait une figuration de l'hospitalité, du nouage des liens et un socle de prolifération des liens de couple à ceux de famille mais quand l'amphimixie manque au rendez-vous, le lien de couple est fragilisé, exposé aux clivages et la famille en hérite.

Plus généralement, dès lors, l'amphimixie suppose que s'engage une part de désobjectivation au service du couple et du groupe familial étendu par l'alliance. La généalogie de l'autre aimante le non-introjecté dans la sienne afin d'en permettre la symbolisation et l'introjection justement (au sens d'Abraham et Torök, 1978). En même temps, tout ce qui est resté en suspens relance le travail de subjectivation grâce à la « mise en couple », un travail de ménage dans sa psyché propre est inévitable dès qu'une autre entre en résonance avec.

C'est ainsi qu'une amphimixie introjectée, réussie, protège des retours violents du transgénérationnel. **Je fais l'hypothèse que dans l'utilisation et l'investissement de l'autre « arbre », une tiercité advient, analogue dans son pouvoir de structuration à l'expérience œdipienne. Ce processus lénifie le pouvoir d'objets transgénérationnels au potentiel « fantomatique », il les « désencrypte » et les intègre à la processualité amphymictique faisant de deux histoires généalogiques, un « roman conjugal ».**

Pour conclure, le lien inédit de couple est, dès la rencontre, l'occasion de « faire le ménage » dans sa généalogie, faire lien en couple est un mouvement de distanciation avec la famille d'origine, distanciation salutaire néanmoins où l'entité-couple amènera chacun des partenaires à voir et vivre « autrement » sa généalogie. Une renaissance du couple est souvent possible grâce à un laissez-passer, un travail d'introjection et d'intégration de l'ancestral dans le présent du couple. **Géométriquement parlant, à défaut de travailler une verticalité difficile, une transmission transgénérationnelle lourde, l'horizontalité du lien du couple vient offrir un frein à l'avalanche, il offre un moment de stationnement, de break contre le break down, il propose de « contenir », en quelques aspects comme la fratrie, mais en dégageant de la filiation naturelle et grâce au paramètre de choix.**

Deuxième Chapitre :

*Retombées de « L'expérience correctrice » sur
la théorie*

Note en préambule : Invitation à la généralisation du principe pichonien de l'« expérience correctrice », pré-requis essentiel au travail de synthèse

J'avais déjà fait la plaidoirie et « adopté » une méthodologie du « faire lien » dès la présentation de mes problématique et hypothèses. Il s'agit d'une méthodologie qui s'est montrée efficace dans la proposition de voies de résolution des malaises originels.

J'ai mis en application ce principe dans un « faire lien » notamment et surtout entre théorie et terrain, « champ référentiel » et « champ opératoire » pour parler comme Pichon Rivière. Ce fut le fil d'Ariane de cette thèse.

Pour revenir à la conception de ces champs par Pichon-Rivière (1969b), lui-même précisera que ce qu'il désigne comme champ référentiel consiste en l'« **ensemble d'expériences, de connaissances et d'affects, avec lequel l'individu pense et agit** » (Cité par Jaitin, 2002, p. 166). Intéressée par cette approche qui résout également les problèmes par une « mise en lien », je puiserai chez Pichon également sa notion d'« expérience correctrice ». Voici la description qu'il en fait. En expliquant l'importance de « la tâche » au sein du « groupe opératif », il précise qu' : « à travers **la tâche réalisée dans des groupes de soin** » que « le sujet **acquiert ou récupère une pensée discriminative sociale, raison pour laquelle il se produit progressivement et à travers l'apprentissage une expérience correctrice** ; le patient atteint la conscience de son identité et de celle des autres, à un niveau réel [...] La finalité générale du groupe de soin est de rendre explicites les craintes de base. **C'est ainsi que l'apprentissage, la communication, l'explication et la résolution de tâches coïncident avec la cure. Il s'est créé ainsi un nouveau schéma référentiel.** » (Cité par Jaitin, 2002, p. 160).

Je rappelle que si, avec Pichon, l'espace intrasubjectif, celui du « seul » sujet singulier, territoire de l'inconscient individuel, examiné et cerné par l'approche classique en psychanalyse, est complété par l'espace des liens intersubjectifs que Berenstein et Puget (2008) ont qualifié d'espace de l'inédit, l'aléatoire, la présence et l'altérité, c'est l'espace transsubjectif qui semble resté le plus lésé au sein de cet élargissement du « champ visuel » de la psychanalyse. Ce « regard » se rapporte avec Puget (2004) à ce qu'elle désigne comme la « subjectivité sociale » et qui évoque entre autres la politique, le pouvoir, comme intérêts potentiels de l'analyste du lien. Pichon-Rivière, pour sa part, est précis dans sa présentation d'un espace qui contient mais aussi dépasse et surpasse ceux intra et

intersubjectifs. Cet espace est pour lui, celui de l'apprentissage et de la communication qui permet la mise en place, le « déroulement » d'une expérience correctrice qui retentira forcément sur les deux autres espaces. Je les lis, pour ma part, comme l'apprentissage et la communication qui ouvrent la voie à la transformation des « mondes » intra et intersubjectifs, qui « décloisonnent » les limites de ces espaces et les aèrent contre un certain « enkystement » sans pourtant laisser déborder et inonder, deux extrêmes aussi empêcheurs l'un que l'autre de la constitution subjective.

De ce fait, je trouve que se niche ici un principe tout à fait généralisable qui peut, tout autant qu'en matière de lecture de la psychopathologie, migrer vers celle de la démarche scientifique où le chercheur aurait un champ référentiel de départ, rencontrerait un champ opératoire qui, l'affrontant à de l'inédit, l'indomptable et l'étranger, le contraint, lui « impose », pour parler comme Berenstein et Puget (2008), une « expérience correctrice » de son approche du terrain. Je me contente ici de rappeler que ce fut exactement le cheminement de cette thèse et le « prototype », pattern, de son avancement. J'y reviens en discussion quand ce sera au tour de la méthodologie d'être évaluée et repasse, pour le moment, par le champ opératoire, afin de cueillir l'essentiel de ses émergents et émanations et leur faire « re-rencontrer » autrement la théorie.

SOUS-CHAPITRE I :***Moment de décentration par rapport au terrain :******Aperçu synthétique des caractéristiques générales de l'aire du lien dans ses fonctionnement et dysfonctionnement*****1. Dernier détour par une clinique de la souffrance dans les liens*****1.1. R., comme « Rémy sans famille »***

C'est la première vignette de cette thèse où il n'est pas question d'un dispositif pluriel et où les liens n'ont pas été « observés » directement. Je la rapporte car, malgré le travail avec un sujet singulier, sa souffrance est très informative sur les pathologies du lien que je compte aborder récurrentement ici en synthèse. Cette vignette nous autorise également à nous « recentrer » momentanément sur le monde « intérieur », manœuvre positive qui vient apporter la preuve de l'idée que j'avais plus haut qu'une psychanalyse du lien ne vient pas détrôner le paradigme classique ni en « transposer » les principes aux dispositifs pluriels faisant de la psychanalyse du lien une simple expression de « psychanalyse appliquée ». Il s'agit d'une « extension » à part entière du champ analytique la contraignant à réviser foncièrement sa métapsychologie. C'est une position défendue, entre autres, mordicus par Berenstein et Puget (2008). La vignette à suivre laissera donc entrevoir des liens en souffrance malgré tout et imposera une lecture d'un « mal être dans les liens » tout à fait décelable dans le lien à l'espace, au temps et à moi. Je rappellerai que là fut l'une des idées « souches » et « avant-gardistes » préparant une psychanalyse du lien, à savoir, celle de W. et M. Baranger (1960) à propos d'une nécessaire reconsidération du « champ bipersonnel » déjà en œuvre dans le dispositif classique « binaire » vu « *l'implication inévitable du psychanalyste en tant que coprotagoniste de la situation psychanalytique dans la cure* » (Kaës, 1999, p. 55).

Quand je vois R. pour la première fois, cela faisait déjà quelques semaines que la psychiatre le prenait en charge. Le motif de cette consultation tient au fait que R. « déprime sérieusement et s'automutile ». La psychiatre, inquiète de cette auto-agressivité, joindra

l'écoute à la prescription d'antidépresseurs. Elle fera appel à moi car elle relèvera que le traitement n'aide pas R. à sortir de son désarroi.

Jusque-là, c'est le plus souvent accompagné de sa mère que R. venait voir la psychiatre. Lorsque cette dernière lui parle de la possibilité de mettre en place une psychothérapie et lui en explique les modalités, il veut essayer mais fixe la condition que sa mère ne fera plus partie de cette nouvelle étape. Je retiens donc de la réunion que j'ai eu avec la psychiatre cette première « impression pré-contre-transférentielle » que la condition de nouage d'un nouveau lien tient à la rupture d'un autre et garde évidemment cette « sensation » pour moi en attendant la première rencontre.

Quand je le vois, R. venait de fêter ses 18 ans et associerai « venir seul » également à la majorité récente... R. avait saisi clairement la différence dans les modalités de prise en charge de la psychiatre et la mienne, il exprimera son attente à travers : « *Je saisis, vos interventions sont complémentaires mais assez différentes malgré tout, je suppose* » demandant ainsi implicitement mais clairement à ce qu'il y ait du nouveau, de la « différence ».

Il se présente, à la première séance les épaules tombantes et le dos recourbé donnant à voir un corps renfermé, la tête baissée et plutôt distrait donnant un air de détachement. Je reverrai R. toujours individuellement tout au long de notre travail ensemble.

Il parle, dès les premiers instants, de porter plainte contre 3 jeunes garçons qui auraient abusé de lui enfant, à l'âge de 10 ans exactement. Ce sont des garçons de son quartier dont il était la risée déjà un moment auparavant parce qu'il était chétif, toujours seul, sans copains. Deux d'entre eux avaient son âge et le troisième de quelques deux années leur aîné. Il raconte la scène du viol : « *ils m'ont suivi chez moi, savaient que personne n'y était à part moi à cette heure-là de la journée quand je rentrais de l'école ; ils m'ont écrasé les poignets avec leurs pieds, ils me tenaient immobile et discutaient entre temps des positions, « celle-ci est la mienne, l'autre est pour moi ! »* »

R. enchaîne en parlant des « positions », notamment celle de son corps écrasé sous le poids et le bruit au moment du viol, sur le fait que la seule image qui lui était venue en tête à cet instant-là était « *bizarrement* » celle du corps de son père qu'il surveillait car, « *ivrogne* » qu'il était, il pouvait se mettre facilement en danger. Il buvait presque

quotidiennement des dizaines de bières en bouteille jusqu'à tomber d'ivresse au milieu d'elles le corps tortillé, souvent blessé par les bribes de verre ou sali de son propre vomi.

R. est en tee-shirt à demi-manche ce jour-là et, en mimant des gestes montrant l'entortillement et l'attachement des bras pour accompagner sa description, il réalise que ses avant-bras à peine cicatrisés suite à une automutilation sont bien visibles. Il interrompt alors son récit pour commenter : « *Oui, mon corps continue maintenant ça tout seul, il se punit* ».

Puis R. poursuit : « *Le viol m'a traumatisé mais les trois garçons qui m'ont humilié ne sont pas les seuls coupables, j'étais déjà très humilié par mon père, il ne m'a jamais protégé, jamais considéré... Si les garçons avaient pu apprendre que s'il m'arrivait quelque chose, ils allaient en baver car mon père allait réagir comme font les autres papas, ils n'auraient jamais osé m'approcher, j'en suis plus que persuadé !* »

Depuis l'incident et longtemps après, « *je me contentais d'un bout de pain que je mangeais dans la rue à l'heure du déjeuner de peur qu'en rentrant à la maison il ne m'arrive encore la même chose* ». R. confiera à plusieurs reprises se sentir plus en sécurité dans la rue que chez lui. Dans son souvenir, la maison a d'ailleurs toujours été le théâtre de mauvaises surprises, un espace où il se sentait menacé et sans arrêt anxieux : il y a souvent découvert les infidélités de son père ou les états « misérables » d'extrême ivresse, a dû y supporter d'interminables scènes de ménage et de violence conjugales de ses parents. Et R. conclura furtivement : « *J'ai pu apprendre que dans son couple et sur plusieurs autres aspects, mon père est une copie conforme de son propre père* ».

Le père de R. a fait de la prison car il a escroqué des gens. « *Quand mon père était en prison, des copains à lui venaient à la maison faire semblant de demander des nouvelles de ma mère, ma sœur et moi. C'est mon père qui les envoyait et le connaissant, je ne vois qu'une seule interprétation possible : c'est une incitation faite à ma mère de se prostituer !* ». Je relierai plus tard ceci à une phrase prononcée par R. lorsqu'il faisait état d'un « lien fantomatique » à son propre père : « *J'en suis au point de douter que je ne suis peut être pas son fils tellement il me fait du mal, tellement je ne compte pas* ».

R. dit d'ailleurs avoir du mal à faire confiance aux amis. Au jour d'aujourd'hui, il en a deux qu'il dit être en mesure de pouvoir considérer comme de vrais amis. Ceux-là sont venus le visiter à la clinique où il a été hospitalisé des suites de sa dernière automutilation.

L'un d'eux, le plus proche d'ailleurs, a aussi connu la prison. Accusé d'intégrisme religieux, « *il a été arrêté par les policiers après avoir fait ses ablutions et avant de faire sa prière !* » s'indigne R. et de poursuivre : « *il a souffert le martyre car il a été plusieurs fois violé par des policiers.* »

Cet ami qui cumule deux expériences, deux vécus : la prison et le viol, ne serait-il pas aussi amical parce qu'il incarne un « personnage-lien » ? Lequel fait cohabiter en lui, fait « faire ensemble », R. et son père, autrement condamnés à « ne jamais faire lien » ?

R. est par ailleurs l'aîné d'une fratrie de deux, son unique sœur est trisomique et sa cadette de quatre années. Sa mère a deux sœurs qui vivent loin mais pas de frère et son père a coupé les ponts avec toute sa famille, il en est « la honte » et personne n'a envie d'entendre parler de lui mais « *pourquoi de nous aussi, ses enfants, je ne comprends pas, ils auraient pu chercher à nous connaître !* » s'étonne R. : « *et morale de l'histoire : je me retrouve sans père ni grand-père, ni oncle paternel, ni oncle maternel !* »

Une autre fois, R. dira de son père qu'il n'a de « liens » avec les autres qu'à condition qu'ils soient faits d'intérêt ou de culpabilisation. « *A part avec la justice, il n'a jamais le rôle de l'accusé, c'est lui qui accuse tout le monde et il en a perdu toute famille !* ». Il a toujours culpabilisé R. en exigeant qu'il s'occupe de lui mais aussi sa femme en répétant : « *il ne manquait qu'à ce que tu mettes au monde cette handicapée* » entretenant sans doute chez R. un fantasme de bâtardise répété avec la sœur, « tu mettes au monde » pouvant résonner comme une négation de sa propre paternité par le père.

Rajoutée aux loyautés « toxiques » par les voies desquelles R. se sent obligé de « paterner » son propre père et la mère, obligée d'assumer seule l'enfant handicapée, le couple de parents dans cette famille en devient R. et sa mère. R. est ainsi « le porte-voix » pour dire comme Pichon d'une famille où tous les espaces psychiques intimes et « communs » sont contaminés.

La dernière illustration que je rapporterai de cette contamination apparaît à travers une inondation de l'espace du lien par la pulsion. R. utilise tout « un bestiaire » pour « rejouer » un humain qu'il doit trouver bestial et finalement inhumain. Les animaux sont des personnages princes dans le théâtre de sa psyché qui se suppléent aux humains avec lesquels aucun lien n'est possible. R. trouve en ces créatures un déplacement, une répétition, une projection possibles des pulsions auto et hétéro-agressives.

R. dit avoir « tué » son chien qui s'appelle Max. Il l'a gardé quelque temps puis, ne voulant plus s'occuper de lui, l'abandonne dans le quartier et le refoule chaque fois qu'il revient aboyer devant la porte. R. l'a un matin retrouvé devant l'immeuble blessé par une voiture et ayant saigné jusqu'à la mort. « *Je l'avais appelé Max parce qu'il incarne le maximum, le maximum du mal, le maximum de ce que j'ai pu endurer* ». Une autre fois, au spectacle d'une chienne « maltraitée » par un chien dans la rue, il eût une montée de sadisme, et se rua vers elle la levant de toutes ses forces et la jetant par terre violemment lui cassant les pattes ; il dit s'en être pris à la chienne car « *elle avait tout de moi, elle me rappela beaucoup trop ma propre personne* ».

Il dira, par contre et dans la foulée au cours de cette séance « animalière », adorer « Le roi lion ». « *Simba, vous connaissez ? Le lionceau. Il a trouvé quelqu'un pour le guider, son père bien que mort jeune l'a assez bien initié à la vie, il me rappelle ma propre histoire, mais moi je n'ai pas eu autant de chance que lui ; son père, ses amis qui chantent Hakuna matata (dont j'irai après la séance rechercher la signification et trouvai, comme par hasard, qu'il s'agit d' « une devise issue de l'expression swahilie Hakuna matatizo, signifiant « il n'y a pas de problème »¹). Le CD est paru en édition limitée, j'ai tout fait pour le trouver, je lui, le garde précieusement, le visionne le soir et je pleure* ».

Je dois pointer le fait que ce thème du « bestiaire » qui procurait à R. une certaine aisance dans la communication et une expression émotionnelle dont il était incapable, inondé par l'agir dans d'autres registres a été déterminante dans sa prise en charge. Contre-transférentiellement, je ressentais que nous nous déplaçons sur un autre registre langagier quand les liens humains étaient « oubliés » en faveur des liens aux animaux, j'y ai particulièrement réfléchi de crainte de prendre à la légère et pas à sa juste valeur un volet qui me semblait de plus en plus important et intéressant dans la personnalité de R. et par rapport à ses liens. Je cherchais des voies analogiques pour cueillir du sens dans des inspirations aussi diverses que les réponses « A »² au Rorschach ou encore chez Guillaume Apollinaire, auteur du Bestiaire justement et « grand manieur » de ce thème au service de l'érotisation de ses poèmes ; ces sources ayant en commun d'avoir, comme R., pu trouver

¹ Cf. : Hakuna Matata. (s.d.). Dans *Wikipédia, L'encyclopédie libre*. Repéré le 3 mars 2009 à http://fr.wikipedia.org/wiki/Hakuna_matata

² Contenu « Animal ».

dans ce registre, des « cadre » et « contenant » hors pair dans le domptage du débordement pulsionnel et le raccommodage de liens « effilochés ».

Je rencontre alors un article d'Eiguer (2009) intitulé « *Le lien aux animaux familiers et l'incestualité du quatrième type* » qui m'a particulièrement éclairée à ce propos. J'y lus, et la citation sera longue du moment que tout son contenu se rapportera parfaitement au vécu de R. ainsi que du mien (Le caractère gras sera de moi et visera à pointer les passages-clés, d'apogée de la résonance entre le texte et la situation vécue) et qu'elle redonnera, en effet, aux liens aux animaux réels et virtuels d'ailleurs (du dessin animé) la juste considération que je presentais d'emblée à la centralité de leur rôle, implication et symbolique dans l'économie libidinale mais aussi liennaire de R. :

*Les psychologues et psychanalystes ont fréquemment affirmé que certains patients **manquent de représentance** : les psychotiques, les pervers, les psychopathes, certains patients-limite fonctionnent a minima avec des **zones vides de représentance, des vacuoles du moi** ; le terme « irreprésentable » vient souvent à la bouche pour expliquer leur activité psychique énigmatique. Il y aurait aujourd'hui tellement de symptômes qui se réfèrent à un fonctionnement archaïque que le représentant serait à chercher avec une loupe. **Le psy devrait alors renoncer à une interprétation utilisant ses outils habituels de pensée pour se mettre dans la peau du patient qui a ce fonctionnement psychique et lui parler dans un langage qui lui soit familier, c'est-à-dire très régressif. Mais encore ainsi nous restons comme nos patients les plus graves dans le registre de l'humain. Parler de telles carences chez ces derniers devrait être saisi dans un sens métaphorique. Les mots « irreprésentable » ou « primitif » sont des métaphores qui soulignent un trait. Si ces patients étaient dépourvus à jamais de la capacité de représentance, comment parviendraient-ils à l'utiliser au moment où leur thérapie commence à porter ses fruits ? Si leur inconscient était si inaccompli que ces métaphores le laissent supposer, comment pourrions-nous travailler avec eux ? Un criminel, aussi monstrueux, sauvage et inhumain nous paraisse-t-il, est toujours un être humain et son psychisme répond aux lois du fonctionnement mental tel que nous le connaissons.***

*La question de la parole maintenant. « Les hommes, ce sont d'abord ces vivants qui se sont donnés le mot pour parler d'une seule voix de l'animal et pour désigner en lui celui qui seul serait resté sans réponse, sans mot pour répondre », dit ironiquement J. Derrida (cité par E. de Fontenay, 1998). **Dépourvu de la capacité d'émettre des mots, il a néanmoins un langage, mais sans symboles, métaphores, abstractions. Il éprouve des émotions au point que nous le trouvons gracieux et attendrissant bien qu'il ne puisse les nommer, comme les alexithymiques.***

Concernant l'interdit de l'inceste, les éthologues observent que certaines espèces évitent l'accouplement entre parents proches notamment s'ils ont vécu ensemble après la naissance des petits et durant leurs premières années. Les animaux ne semblent pas pouvoir reconnaître un lien de famille ; dépourvus de langage oral, ils sont dans l'impossibilité d'établir des liens pour associer un enfant

à un aïeul, à son géniteur. Ils ne parviennent pas à énoncer à la naissance : « Ce bébé ressemble à sa grand-mère », « Cet homme est ton père. » Ce fait de reconnaissance passant par un tiers est le propre de notre symbolique. Cet ordre est ce qui nous permet d'émerger de notre nature et de nous transformer en êtres de culture, même si notre biologique constitue indéniablement notre matière première.

Cette désignation d'un autre implique la reconnaissance d'identités et un agrément de l'enfant dans la parenté et la filiation. Avec l'identification des places et des différences, la loi, les interdits d'inceste, de meurtre et d'anthropophagie, seront intégrés. Un acte de parole en est indispensable. Pourquoi les animaux n'auraient pas de fonctionnement inconscient ? Les animaux en sont dénués par manque de langage ; ils ne sont pas en mesure d'entrer en intersubjectivité avec nous. S'il y a réciprocité, elle n'implique pas de leur côté une subjectivité inconsciente, car l'animal en est dépourvu. Il ne peut ni jeter un regard sur lui ni établir de dialogue intérieur. **Or nous croyons qu'ils le peuvent. Ainsi nous nous adressons à eux comme si nous étions en lien intersubjectif avec eux.** Avec nos animaux, nous sommes comme ces amoureux qui croient être aimés mais en réalité ne le sont pas. Des passionnés érotomanes, peut-être. Une folie amoureuse ? Les liens aux animaux - comme parfois les grandes amours tiennent par un seul des partenaires, nous. Cela dit, aucun autre lien ne leur ressemble. Nous jouons avec nos robots domestiques, jouets, poupées et figurines en créant des situations relationnelles mais nous savons qu'il s'agit d'une fiction. **Nous regardons des BD et des dessins animés sachant qu'il s'agit d'une œuvre d'imagination.** Le virtuel est également reconnu comme artificiel. Nous le regrettons peut-être. **Mais avec nos animaux domestiques, nous avons l'impression qu'ils sont comme des proches, peut-être parce qu'ils sont vivants. Nous en avons tellement envie et besoin.** (Eiguer, 2009, p. 33-34).

Je terminerai en précisant que R. n'a, pendant huit ans, rien dit à sa mère à propos de ce qu'il qualifiera souvent par « l'accident » en faisant allusion au viol. C'est qu'il a eu peur qu'elle lui reproche tout à une période où « elle déprimait complètement et me battait avec un câble électrique ». A présent, elle culpabilise et croit que son fils ne guérira jamais car ce qu'il a subi est « très grave ». Elle a su avec huit années de retard, elle est technicienne en salle de soins et R. dit la voir, depuis « la levée » de son secret et l'annonce de son désir de porter plainte avec les risques qu'il encourt de ne pas avoir gain de cause vu le temps passé, répéter : « mais où étais-je ? Mon fils était prioritaire pour recevoir mes soins ! Je mérite le pire des sorts ! »

Nous nous sommes à l'occasion penchés, avec R., sur cette valeur accordée par sa mère et lui à la dénonciation, tous deux désormais « accolés » (faute d'être liés) dans la dénonciation de l'abus, chose à laquelle ils n'ont jamais pu faire face auparavant. L'incubation préalable du secret chez R., l'intrapsychique étant devenu sa prison en l'impossibilité de joindre un quelconque canal, la moindre échappatoire dans un semblant

de lien, rappellent ce qu'écrit Decherf (2005, p. 32) à propos des familles (dys)fonctionnant dans la sous-contenance, sur un mode de « survie ».

R., maintenant qu'il retrouve l'usage d'une « parole » désireuse de lever le secret, décidée à quitter, un temps, une « position » d'infans dépendant, enchaîné, aliéné prend une valeur d'émancipation, de quête de liberté. Contre un environnement familial sourd, R. crie enfin sa détresse chez la justice, l'instance tierce et « fabrique » bon gré, mal gré, du lien.

José Rambeau (2002), et je conclurai avec le cas de R., écrira dans un article intitulé : « Un signalement peut-il faire acte thérapeutique ? » : « *La logique du secret, c'est d'être un effet du langage, et aussi honteux soit-il pour son porteur, il suppose un autre pour le partager et lui donner sa valeur de message.* » (p. 23). Il s'avère, en effet, que tous les pseudo-liens ou ébauches de lien que R. nouait décriaient un aspect de sa détresse, il ne pouvait s'en libérer que par la répétition de l'échec de ses « points d'attache » qui ne se structurent guère en liens car ils ne servent pas une constitution subjective laquelle tourne en rond avec une représentation intrapsychique circulaire, fixe et figée, faite d'auto-dépréciation, abus et abandon et œuvrant comme « œil de cyclone ».

1.2. F., « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé »

Il s'agit d'une thérapie de couple, occasionnellement de famille en raison d'une présence bigénérationnelle lors de deux séances (Il s'agit précisément du benjamin d'une fratrie de quatre enfants, âgé de deux ans et demi lorsqu'il accompagne ses parents et dont la garde s'avère compliquée durant les séances du couple).

Monsieur et madame M. sont mariés depuis 16 ans lorsqu'ils se présentent à la consultation, madame veut divorcer et monsieur n'a pas du tout vu venir « la catastrophe » après seize ans de mariage, quatre enfants, une maison construite ensemble, des projets, quelques voyages à l'actif du couple, citera monsieur en exemple justifiant son étonnement et son « état de choc ». « *Beaucoup de tensions et de différences certes mais pas au point de divorcer !* », s'exclame-t-il. Pour madame « *c'est une question de vie ou de mort* », elle hait son corps, celui de son mari, n'arrive plus à embrasser ses enfants, elle n'en peut plus... elle se dit « mort-vivante », il n'y a que la séparation qui « la ramènera à la vie ».

Pour ce qui est de la rencontre du couple, madame était très coquette dans sa jeunesse, elle est jolie, tout le monde le lui dit et très séductrice. Son adolescence était ponctuée au gré de plusieurs amourettes, elle dit avoir eu beaucoup de succès avec les garçons et avait un petit ami de son âge au lycée lorsque son futur mari la repère dans une fête de mariage et soit séduit par son physique. Il a fait savoir à son entourage familial proche qu'il était désireux de faire sa connaissance en vue de demander sa main. Lorsqu'elle le voit, elle trouve qu'on devine facilement les neuf ans de différence qui les sépare et que, physiquement, ce n'est pas du tout son genre, c'est « *le type à se coiffer sur le côté avec une raie, bien sage, ce qu'il y a de plus ringard et coincé* » pensera-t-elle et elle refusera ses avances. Quelques mois plus tard, sa future belle-mère fait la connaissance de sa famille et s'impose par des visites régulières. Elle finira par la persuader au fil du temps d'accepter de sortir avec son fils qui n'a d'yeux que pour elle depuis la fête. Avec une persistante influence de la future belle-mère et de sa propre mère, un échec scolaire et un chagrin d'amour récent, elle dit oui et finit, au bout de quelques semaines, par changer d'avis en ne trouvant pas son futur fiancé si antipathique qu'il lui a donné l'impression au premier contact. Il était certes de loin plus réservé, pudique et posé qu'elle mais elle ne s'ennuyait pas et se plaisait à l'idée qu'il soit fou amoureux, qu'il sera bientôt avocat et qu'il n'a de projet que la gâter et la rendre heureuse. Ils se marièrent alors et eurent quatre enfants, voyagèrent au début de leur vie conjugale puis s'éloignèrent petit à petit. Mme choisit du jour au lendemain de se voiler et opte pour le Nikab ; son mari se dit être musulman pratiquant et révèle avoir toujours souhaité que sa femme se voile mais n'a jamais cherché à l'influencer et était le premier étonné par cette décision. A partir du moment où elle a troqué sa coquetterie contre le Nikab, elle avait pris une décision dont elle est remarquablement fière, celle de coudre seule tous ses habits, de la tête aux pieds au sens propre de l'expression : elle coud jusqu'aux bas et assure qu'elle aurait sans hésitation fabriqué ses chaussures si elle le pouvait.

J'y perçois comme un magma pulsionnel indomptable, de la libido qui fait craqueler le corps, l'habitus qui menace d'effondrement. D'où toute la valeur de la seconde peau faite d'étoffes qu'elle « *racommode* » quelque part pour fabriquer du beau, pensais-je. Christian Guérin (1990), dans « *Une préfiguration externe du moi-peau : le linge interface entre la mère et son bébé* » écrit : « *L'hypothèse du Moi-peau, telle que la propose D. Anzieu comme travail interne à la psyché, peut ainsi avoir des équivalences externes qui indiquent ce qui, à partir du groupe familial, se met en place pour un sujet singulier. Il est*

peut-être plus précis de dire que le moi-peau se construit parallèlement à la mise en place dans le groupe familial d'articulateurs de cette nature. Il existerait dans la famille des objets qui sont la condensation commune de ce qui articule les sujets les uns aux autres et qui permet à chaque sujet de construire son unité. De ce point de vue, ils pourraient être la représentation externe du fantasme de peau commune, dont D. Anzieu a dégagé l'importance dans la constitution du Moi-peau. Le linge comme prolongement direct de la peau et des soins maternels est tout indiqué pour être un des éléments premiers de cette série. Il importe de saisir la genèse et le destin de ces objets dans l'économie psychique familiale. » (p. 147).

En effet, les choses ne tarderont pas à se « dévoiler ». Quelques moments après, Mme « craque » et dit ne pas être vraiment fière car elle s'est voilée, non pas en conséquence de sa grande piété, mais pour se protéger des tentations d'adultère. En réalité, elle commençait à exprimer des « envies de tromper » son mari et, pour s'en préserver et lui épargner à lui de grandes honte et souffrance, elle s'est voilée de façon à ce qu'on ne devine pas son désir de regarder d'autres hommes dans la rue question « d'éviter le pire », elle ne manquera pas de conclure avec : « *F. (initiale du prénom du mari), tu ne veux pas comprendre que le divorce sauvera notre famille, il n'est pas la « catastrophe », il nous l'évitera bien au contraire. Ma volonté de divorcer est probablement le dernier « geste » altruiste que je peux t'offrir* ». Madame avoue entretenir des liaisons « totalement platoniques » sur internet avec des poètes hommes de langue arabe, d'abord en cachette mais son mari finira par s'en rendre compte et évitant la confrontation, il s'est toujours arrangé pour la priver le plus longtemps possible de connexion internet ; elle l'a deviné mais n'a pas non plus osé lui en faire part car elle se sentait coupable. Monsieur l'écoutait le visage crispé, ne niant pas avoir essayé de « contrôler » la situation à sa manière mais ces moments où le couple, sous l'invitation/incitation de madame, se prête à ce « bas les masques », l'émotion est intense. Le néo-groupe, sous l'effet des confidences inédites, faisait l'expérience d'une mise à nu de cette zone de « l'indomptable », de « l'incompatible », de la « désillusion », du non partageable, de l'altérité radicale et irréversible, cette « différence » (Puget, 2005 ; Berenstein et Puget, 2008) où la rencontre ne pouvait advenir.

Madame confiera, dans la foulée, que finalement tout ce qui la décourageait de divorcer ces dernières années était le fait que sa mère la menaçait de ne pas lui offrir son

toit trouvant son souhait de divorcer tout ce qu'il y a de plus capricieux. Elle précisera que pareille réaction ne l'étonna pas tant que cela car sa mère a toujours été froide à son égard et qu'elle a maintes fois jaloué un mari qui a, quant à lui, tout le soutien et le dévouement de sa mère. Elle trouve complètement injuste et ne pardonne pas à sa propre mère de l'avoir toujours « utilisée » comme confidente pour les tensions et problèmes dans son couple (couple parental donc) et qu'aujourd'hui elle n'exprime aucune sensibilité aux problèmes de sa fille. Elle possède pourtant un studio, dépendance de son logement qu'elle n'a jamais loué ni habité elle-même mais qu'elle refuse de céder à sa fille pour ne pas l'encourager à divorcer, elle l'aurait même clairement avisée : *« tu pourras crever dans la rue, je ne t'ouvrirai pas ma porte, tu n'as qu'à arrêter tes caprices et rester avec ton mari, on a toutes fait des sacrifices ! »* D'ailleurs cela n'est sûrement pas sans lien avec une nouvelle habitude que prend madame depuis un moment, celle de s'enfermer dans la chambre à coucher du couple pendant des heures, elle ferme à clé et n'ouvre ni à son mari ni à ses enfants qui la réclament en la suppliant par moments de leur ouvrir ; elle reconnaît éprouver pitié, honte et culpabilité mais que cela est vital pour elle et qu'elle ne peut faire autrement...

Elle dit être « présente » aux séances « corps sans âme » et qu'elle accompagne son mari plus parce que les séances lui permettent de comprendre ce qui se passe à l'intérieur d'elle-même et ouvrent un canal de communication « impossible à la maison » à travers lequel elle pourrait persuader son mari que tout est fini plutôt qu'espérant une quelconque réconciliation. En effet, je remarquerai que madame ne s'adresse que très rarement à son mari dans un discours direct à la deuxième personne du singulier. Elle parlera quasiment toujours de lui, en sa présence bien entendu, en s'adressant à moi et en conjuguant à la troisième personne : *« Je veux qu'il soit convaincu du divorce parce que s'il ne l'est pas, il me fera beaucoup de mal, il m'en a déjà menacé à la maison dès le premier instant où j'ai abordé le sujet. Il est avocat et il peut me détruire, me priver des enfants, de toit, de pension... mais au point où j'en suis de ma détresse, il ne me reste qu'à prendre ce risque. Je l'ai supplié d'accepter un divorce à l'amiable, la maison qu'on a construite est immense, je l'ai prié d'en isoler une chambre, la salle d'eau et la kitchenette extérieures et de me laisser y vivre, tout près des enfants ; ils seront entre nous deux mais en étant proches au moins en distance, ils seront moins déboussolés et si jamais il se remarie, ma présence protégera par exemple mes enfants d'une belle-mère malintentionnée. Je vivrai de la couture, je ferai une formation en stylisme/modélisme, cela ne me dérangera pas, au*

contraire, cela m'ouvrira à la vie ; avec lui, je meurs à petit feu ». Elle ajoutera : *« je ne suis même pas sûre d'ailleurs, tellement il me menace quand on est en tête-à-tête à la maison et que personne n'en est témoin, qu'il n'est pas en train de jouer la victime pour que tout le monde se range de son côté et qu'il n'est pas, autant qu'il en donne l'air, peiné par le fait de me voir partir ; la séparation le gêne plus qu'elle ne le peine car il pense en termes de « qu'en dira-t-on » ? Lui qui est connu en ville et dans la profession, il a peur pour son image, je ne suis pas sûre de valoir plus que sa voiture de luxe ou la maison. »*

Monsieur, de son côté, se dira triste et perdu, ayant pleuré à plusieurs reprises et promis des changements, il s'étonne de constater l'insensibilité et l'indifférence de sa compagne depuis tant d'années, à son égard. Il raconte sa souffrance à son tour et cite en exemple l'effort surhumain qu'il fait tous les matins pour paraître « présentable » alors qu'il est accablé. Il dit qu'il est « obligé » de ne jamais manquer de se présenter soigné, vu son travail et son statut social, qu'il ne peut se permettre le luxe de laisser libre cours à sa peine et d'être négligé et que cela ne veut pas dire qu'il n'aime pas sa femme ou ne tient pas à elle. Il raconte à quel point il se sent impuissant face à cette situation et le vécu d'impuissance amènera le couple à parler d'une sexualité de plus en plus sporadique rimant avec un « devoir » conjugal depuis un moment déjà ; madame dira ne plus avoir aucun désir vis-à-vis de lui pourtant son corps s'émeut et désire d'autres hommes ; lui s'étonne, dit avoir souvent des avances et compliments de collègues femmes mais qu'il aurait tant aimé les recevoir de sa propre femme. Il l'accuse alors d'avoir sans doute toujours menti et « joué », chose contre laquelle elle se défend en certifiant que ce rejet s'est installé progressivement et qu'elle ne voulait nullement en arriver là...

De tels propos racontant « la déception » de chacun des partenaires à la découverte d'une facette insoupçonnée de l'autre attise un ton accusateur réciproque qui constitue le fil conducteur entre séances : il met à nu les contenus problématiques, extériorise « les traumas dans les liens » de chacun tel que ce lien inédit et unique de couple les réactualise mais confronte aussi chacun à l'étrangeté, au « choc », leitmotiv que monsieur utilisera à plusieurs reprises. Il me faut noter que cette dynamique de liens imprégnait directement la circulation transféro-contre-transférentielle. Le couple, à défaut de pouvoir se parler, se comprendre, partager et supporter ne serait-ce que mal-être et conflit, déposait en moi son impossibilité de « cohabiter », de « faire ensemble ». Je percevais intensément ce mouvement et avais appris, au cours des séances à le « détecter » et « jauger ».

J'en donnerai en exemple une séance particulièrement « dense ». J'étais enceinte de cinq mois et c'est madame qui s'en était aperçu à la fin de la séance précédente. En partant, elle m'a posé la question, j'ai confirmé ses doutes, elle m'a félicitée et monsieur a fait de même. A la séance d'après, le benjamin des enfants du couple les accompagne. Dès leur arrivée, madame se présente devant son mari et fils pour m'expliquer que sa mère et sa belle-mère qui avaient coutume à tour de rôle de le garder, refusent de lui rendre ce service, elles la bouderaient depuis que monsieur annonce à tout le monde qu'elle persiste à divorcer. Je dis qu'il peut faire partie de la séance mais que ce ne sera pas une séance comme les autres car il faudra beaucoup lui parler. J'avais supposé que de nombreux messages et besoins s'exprimaient à travers la mise en place de ce nouveau dispositif : le couple est violenté par « la nouveauté », les « scoops » dans son lien : monsieur découvre une épouse qui lui aurait « toujours menti et joué », et madame un mari qui s'est toujours dit amoureux mais qui est prêt à « la détruire ». Ces nouvelles « représentations internes » qui stagnent jusqu'à prendre des allures de « mauvais objets » irréversibles, clivent et creusent dans le lien. Ils semblent s'acheminer vers un impératif de composer avec l'inédit pour protéger chacun son espace interne contre le mouvement violent de déliement du lien.

M'apporter « de la nouveauté » à digérer à mon tour m'expose à un surplus d'exercice dans l'empathie d'autant plus que cette dernière « prend la forme d'un enfant » auquel je ne pourrai être insensible, ma grossesse pouvant en représenter la garantie.

En effet, durant cette dense séance, monsieur lancera, d'un ton culpabilisateur et foudroyant du regard sa femme, que celle-ci va beaucoup nuire aux enfants, qu'elle a attendu d'en avoir quatre pour tout remettre en question et me lance au passage « *vous devez comprendre doublement de quoi je parle !* » Mon corps de future mère prenait alors part à cette fantasmagorie haineuse et le mari cherchait un allié, qu'il a d'ailleurs souvent eu en sa mère, pour donner une leçon à sa femme en même temps qu'il la punissait en l'accusant d'être une mère indigne, qui ne comprend pas contrairement à moi qui cumulais les pouvoirs de psy et de mère en devenir. Ce passage nodal de la prise en charge n'a pas été facile à « désamorcer », madame se sentait en effet déjà coupable, l'un des enfants était présent et tout le monde était concerné, impliqué, « corps et âme ».

Lors de cette même séance, le couple évoquera, en effet, « une lourdeur » insupportable de l'ambiance à la maison qui doit être « pénible pour les enfants », ajoutera monsieur. Cela me fait penser au fait que je sois « une femme lourde » selon une

expression tunisienne analogue à « femme grosse » pour enceinte en ancien français et qu'en effet, il y avait, imaginativement, deux enfants, qui assistaient. La recherche d'une « symétrie » entre deux familles voulait ériger une « famille-modèle », attribut supposé à la mienne puisque moi je « comprends » et une autre « en dispersion », la leur, comme dira Puget de l'espace du lien. Mon ventre « dévoilait » une partie de moi, de ma propre famille. Je pourrais qualifier cette séance de celle de la « guerre des corps » où chacun devait retrouver le sien intègre à notre « séparation ».

A son tour, l'enfant incarnait, dans son corps, la fragilité et allait et venait « rythmiquement » entre ses deux parents, une fragilité de l'entre-deux en effet spectaculairement « mise en scène ». L'enfant se blottissait contre sa mère avide de toucher dans un mode relationnel en corps-à-corps, adhésif, il se maintient en état de déséquilibre sur une seule jambe ou le corps incliné se tordant autour de la chaise de sa mère ou tenant au tissu de ses habits. Celle-ci le tient à peine ou l'attrape très promptement pour le mettre sur ses genoux et quand il est insistant et qu'il les interrompt souvent par son mouvement, le père agit pareil, le tire par la main et l'assoit sur ses genoux. Si le geste n'est pas en soi violent, il l'est par sa symbolique de chosification et d'exposition du corps de l'enfant à un certain tiraillement dans le geste et dans le vécu... L'enfant vocalise comme s'il ronronnait ; il oscille un moment entre ses parents puis il s'éclipse de lui-même, il ne demande plus à aller ni chez l'un ni chez l'autre, il s'accroche aux rideaux de la pièce et joue à se cacher...

Les « maux du couple »¹ en disaient long sur la nature des liens de filiation de chacun, sur la parentalité des parents à leur tour, sur le monde interne de chacun mais aussi sur sa « subjectivité sociale ». Si monsieur cumulait le soutien de sa famille et de sa belle-famille, le succès professionnel, la « fortune », le prestige, madame trouvait injuste qu'il ne lui reconnaisse pas « *des années de travail dans l'ombre* », elle était « prisonnière » dans sa maison, des tâches ménagères, de la cuisine et des enfants ; « *il n'aurait rien eu de tout ça s'il n'avait pas l'esclave que je suis qui se tapait toutes les corvées* ». Ce sentiment de s'être « effilochée », perdue, dénaturée (« *je n'ai jamais été comme ça malgré les problèmes, j'ai toujours réussi à garder une joie de vivre* » dira madame) dans le couple a beaucoup affecté les « compétences sociales » de madame jusqu'à sa « disparition » de

¹ Jeu de mots avec allusion au titre de Lemaire, « Les mots du couple » (1998).

l'espace public. Passant la plus grande partie de son temps à la maison, délaissée par sa propre famille, s'occupant de quatre enfants, ayant parlé à son mari de son souhait de tenir une boutique de vêtements féminins, sujet qu'il a toujours esquivé, madame s'est « enterrée vivante » dira-t-elle. Elle s'est retrouvée à n'avoir de « communauté », de groupe d'appartenance que son réseau virtuel et s'est surprise tellement mal à l'aise, « étrangère » et en proie à la tentation dans la rue que le Nikab est devenu son « bouclier »... un vécu qui ne semble pas résonner chez monsieur trouvant qu'elle dramatise et que « *des milliers de femmes vivent dans une situation moins confortable* » ; propos qui mettront madame en colère et l'amèneront à confier, désespérée de voir que son mari ne réalise pas du tout à quel point elle peut être mal, et c'est d'ailleurs l'un des rares moments où elle s'adressera directement à lui : « *De quel confort tu parles ? eh bien sache qu'au moment où la révolution battait son plein, ça tirait de partout, Ben Ali n'était pas encore parti, plusieurs morts déjà, le chaos total dans la rue déserte, eh bien, tu ne le savais pas, tu étais enfermé dans ton bureau, les enfants étaient chez ma mère qui pensait que je voulais rester seule pour faire « le grand ménage », j'étais sortie faire un tour, excédée, je bouillonnais à l'intérieur, c'était à un moment de peur, d'angoisse pour tout le monde sauf pour moi, j'étais insensible à tout cela, les balles pouvaient me transpercer le corps, rien n'y fait, ce qui se passait à l'intérieur de moi était nettement plus chaotique et effrayant. C'est la seule fois depuis des années où je me suis sentie normale dans la rue, où je me suis sentie appartenir à cette ville, à ce peuple mais pas du tout par rapport à la dignité, à la liberté et à la révolution dont les autres parlent, c'était simplement parce qu'à présent tout le monde était dans la détresse, dans la souffrance, je n'étais plus seule au monde !* »

2. Commentaire au croisement des deux vignettes : Occasion pour réfléchir à une « Psychopathologie de la constitution subjective »

C'est sur une meilleure appréhension et compréhension des aspects d'une « pathologie des liens », et de là, de la « constitution subjective » que les vignettes de R. et madame M. nous permettront de nous focaliser. Ce dernier détour par la clinique aura, en effet, deux fonctions qui permettront de recueillir les effets d'une « rencontre équitable » entre les champs opératoire et référentiel :

- Celle de compléter l'exposé théorique sur la psychanalyse des liens et sa pratique auprès de couples et familles tunisiens ayant surtout abouti à l'installation d'une logique de fonctionnement des liens, par l'aspect « dysfonctionnel », « pathologique » toujours dans une perspective propre au lien et caractéristique de l'espace intersubjectif
- Celle d'assurer le retour vers la théorie par une décentration du terrain « socio-anthropologique » de ma pratique car un aperçu maintenant assez « représentatif » de la clinique des liens autant dans leur fonctionnement que dans leur dysfonctionnement, permet de dialoguer avec la théorie pour l'instauration de cet « équitable échange » qui était d'emblée le but d'une telle manœuvre.

Un commentaire croisé de ces deux dernières vignettes tentera, dès lors, de mettre la lumière sur les aspects « dysfonctionnels », pathologiques, du lien afin d'aider à conclure plus tard les caractéristiques propres au lien comme processualité et aire à part de la constitution subjective.

2.1. Le pathorythme dans le lien : un concept fécond et pragmatique

Il me faut rappeler que le « pathorythme » est un concept pichonien. A partir du moment où Pichon-Rivière pensait le lien comme « *une structure bicorporelle et tripersonnelle marquée par le plaisir et la souffrance* » (cité par Jaitin, 2002, p. 154) et remarquait des « rythmes originaires » issus d'un protoschéma corporel « *construit pendant le temps de la vie fœtale par les stimulations intéroceptives et proprioceptives de la vie intra-utérine* » et devenant « *une situation paradigmatique où, dans l'écart entre le besoin et la réponse, la demande et sa satisfaction, se construit la représentation d'un rythme* » (ibidem, p. 148), le « pathorythme » est l'indice d'un dysfonctionnement au sein de ce processus du moment que ce dernier laisse entrevoir : « *la présence d'alternances entre des moments pathologiques, tels que des inhibitions et des accélérations, des rythmes lents, des décharges massives et des moments moins contrastés, plus constants* » (ibidem, p. 149).

Chez R. comme chez madame M., ce pathorythme est aisément décelable. Inhibitions et accélérations sont au rendez-vous chez les deux ; diverses expressions « paroxystiques », « en pic » de cet extrême comme de l'autre sont l'automutilation, le passage à l'acte hétéro-agressif qui n'est autre qu'un déplacement d'une ingérable auto-agressivité (ayant

pour objet les chiens), la dépression, le ressentiment... chez R. ; l'enfermement du corps dans les étoffes ou la chambre, la « surexposition » virtuelle ou « suicidaire » dans la rue, la dépression, la honte, la culpabilité, la colère, la haine... chez madame M.

Cette notion de pathorythme est en effet très efficace et fructueuse. Au cours d'une thérapie familiale ou de couple, il s'agit d'un « axe » de travail à part entière auquel le thérapeute est appelé à s'intéresser. Il est tout à fait exploitable au service d'une meilleure appréhension du fonctionnement et dysfonctionnement dans les liens « joués » en séance à travers les décalages et les jonctions des « rythmicités ». Des moments où « tout le monde se calme » ou « tout le monde s'agite » dans le corps, le débit de parole, la clarté ou non de la voix, des moments où il y a ce que je désignerai comme une « autorégulation des rythmes » : l'un s'agite l'autre se calme pour lui « libérer » la scène et l'invite ainsi implicitement au jeu...

Je pense donc que différentes « utilisations » et « lectures » de la rythmicité en séance sont utiles et potentiellement très révélatrices des pathorythmes et leur contribution à la pathologie des liens. Ce rapport peut être pensé à travers la « visualisation » en séance des « rythmes » parallèles de chacun comme s'il s'agissait d'électrocardiogrammes ou encéphalogrammes que l'on alignerait en même temps pour y déceler les jonctions et disjonctions de rythmes entre les sujets en lien à différents moments de la séance. Pourraient ainsi être décelés les moments, thématiques et motivations de la « pathorythmicité » dans le lien comme les moments où une régulation spontanée du rythme est possible : partenaires d'un couple parlant à tour de rôle, s'écoutant mutuellement, substituant l'expression émotionnelle au ton accusateur ou vindicatif. En bref, des moments où il y a possibilité « d'étalage du pathorythme » en vue de sa « transformation bénéfique en lien », je résumerai et conclurai.

2.2. Phénomène de « cryogénéisation » dans les liens

La « cryogénéisation » se présente ainsi comme un état pathologique des liens où le sujet est appelé, contraint, d'aller « contre nature », de fournir de l'énergie psychique pour « frigidifier », « geler » sa tendance à créer du lien, à aller à la rencontre de l'autre. Bien que rappelant des formes pathologiques du désinvestissement d'autrui allant du type de personnalité (évitante ou schizotypique par exemple) à la pathologie mentale lourde (dans la psychose en général), ce que je cherche à pointer ne relève pas encore une fois du monde

intrapyschique mais du domaine de l'intersubjectivité. Cela signifie que ce mouvement de rétraction, de gel des liens est la conséquence de certaines caractéristiques des liens eux-mêmes, de l'expérience « traumatique » qu'a faite le sujet de l'altérité. Il y a à cela certes une « prédisposition » et une « vulnérabilité » de l'intrapyschique qui le fait se perdre dans la rencontre de « l'étranger à soi » mais l'état « cryogène du lien » est précisément cette incapacité à créer du lien ou à le poursuivre à un moment où celui-ci impose un changement, une transformation. La rigidité jusqu'à la « panne » devient la seule réponse possible.

Un abandon vécu, un « syndrome de Rémy sans famille », sorte d'orphelinat psychique avec parents vivants, tel que dans le cas de R. chez qui la « sous-contenance » familiale a « écrasé » toute énergie et motivation à être en lien lesquelles ont été complètement « détournées » pour nourrir les exigences au coût très élevé sur le narcissisme et le lien de configurations pathologiques du lien telles que la parentification (dans son rapport à son père), confusion des rôles, abus et violence. C'est aussi le cas de madame M. à qui la mère dira un semblant de : « Tu peux crever plutôt que sous mon toit » confirmant une hostilité du contenant depuis toujours, dès le contenant utérin si l'on suit Pichon-Rivière sur sa piste des rythmes originaires.

La cryogénéisation se présente, dès lors, comme une dernière solution de « survie » protégeant contre davantage d'exposition, de prise de risque en se mettant en lien ; elle installe une stagnation « salutaire » où le sujet cherche, comme dans un mouvement de repli autistique, à faire du sur-place et à crier sa détresse dans la répétition « en boucle » de scénarii « dramatiques » de ses liens : R. avec les chiens perçus comme ses doubles, madame M. avec ses enfants quand elle les laisse la supplier de les faire entrer devant la porte de la chambre fermée à clé comme sa propre mère lui « ferme sa porte »... Un mouvement qui atteint son apogée au sein d'un fantasme « apocalyptique », d'effondrement où tout s'annule, disparaît, soi et ses liens, décelable dans l'automutilation de R. et la « balade sous les balles » de madame M.

Ainsi, comme l'est la fixation pour la libido, la cryogénéisation pour le lien peut se résumer comme l'expérience d'une gigantesque pesanteur qui « cloue » le sujet au « point mort ». Le concept d'hospitalité que S. Kleiman (2005) utilisera pour dégager la spécificité de la configuration parento-filiale du lien peut nous aider à mieux cerner cette « cryogénéisation » qui prend place lorsque l'hospitalité fait justement défaut. Le sujet est

alors, dans son réseau familial de liens notamment, une sorte de « persona non grata » qui ne reçoit pas d'inscription et dont le sort reste « en veille » ou « en attente » laissant se configurer, dans une tentative de compensation, ce paradigme défensif, de survie « cryogénisant » de futurs rencontres et liens, préparé, armé pour « une attaque contre les liens » de crainte de s'y désobjectiver jusqu'à l'effondrement du soi.

2.3. L'aire du lien a ses « mécanismes de défense »

Comme je le proposais, la cryogénisation est un « état » du lien qui est donc défensif et nullement irréversible. Il peut être au même titre qu'une « régression au service du moi » en aire intrapsychique, le meilleur antidote de la décompensation.

Le lien est donc supposé changeant, peut se lénifier, se déplacer et se colmater. L'exclusivité est au départ à la dyade (la bicorporéité chez Pichon) qui devra s'enrober, s'enrichir dans la triade (la tripersonnalité complémentaire de la bicorporéité dans le lien, toujours chez Pichon) puis « étendre » le lien filial au lien généalogique et au lien social. Comme ce parcours ne se fait pas sans entraves, le lien est appelé à se maintenir et à se régénérer malgré et à l'occasion de telles épreuves.

Les liens ont donc des mécanismes de colmatage et de compensation entre eux : un lien amical qui « répare » un lien fraternel défaillant, un lien de couple qui fait de la « restauration » et de la « réparation » dans le transgénérationnel... Le colmatage entre liens a pour but de sauver et mettre en place des configurations de liens « reposantes », confortables pour le sujet, permettant que les liens soient « thérapeutiques » contre les objets « mauvais » et les « relations d'objet » persécutrices qui « hantent » le monde interne. Souvent, ce « colmatage » se traduit par et se fait sur la base de l'introduction du « paramètre du choix » là où on a dû subir. Je citais, il y a quelques lignes, le choix d'un ami qui répare « le frère », celui d'un partenaire qui répare « le transgénérationnel » ou « la famille d'origine » où la défense se construit selon le principe « *faire contre mauvaise fortune, bon cœur* ».

Un exemple de ce colmatage est perçu chez R. dans son « alliance » avec l'ami qui connaît l'abus et la prison, et qui par cette jonction, permet à R. de fantasmer une rencontre, un lien avec son père. Chez madame M. c'est le réseau virtuel de poètes qui « colmate » mais aussi le lien de couple à son début lorsqu'elle en espérait la compensation de l'« absence » maternelle.

Ceci dit, il me faut conclure en précisant que le mécanisme de « colmatage » ici décrit n'est pas à comprendre comme une négation de l'aspect foncier et pointé tout au long de ce travail, celui de l'inédit et du « jamais vu » caractéristique des liens intersubjectifs. Il est un mécanisme actif dans la mise en place d'alliances inconscientes quelle qu'en soit la nature (Kaës, 2009) qui justement ne peut se mettre en branle que si une part de nouveauté, d'altérité, de différent, lui a déjà déblayé le terrain. Il faut une promesse, illusoire soit-elle, qu'il est possible de transformer un contenu « incubé » pour que celui-ci se manifeste. Si cet ancrage premier qui doit son déclic à la détection d'« autre chose », d'inconnu qui attire n'a pas lieu, une dynamique « colmatante » entre liens n'est pas envisageable non plus.

2.4. Contamination entre aires de la constitution subjective

L'intégration du concept de lien en psychanalyse impose un remaniement dans sa métapsychologie. Cela est un fait non récusable que j'ai déjà argumenté (Kaës, 2005 ; Puget, 2005 ; Berenstein, 2006 ; Berenstein et Puget, 2008...). Parmi ses conséquences, il me semble logique de devoir examiner l'effet de ce nouveau paradigme de lecture sur la psychopathologie telle que comprise par la psychanalyse. L'ouverture de cette dernière à un espace triple : intra, inter et transsubjectif suppose naturellement la nécessité d'en tenir compte dans la compréhension de la pathologie. Pour justifier ce constat qui peut paraître évident mais qui, malgré tout, doit se donner les moyens de devenir plus tangible et concret, j'ai dû d'abord donner un aperçu d'une pathologie propre au lien autant à travers la mise à nu du phénomène pathologique de « la cryogénéisation » que de la défense du « colmatage entre liens ». A présent, il faut penser dans les termes d'une approche plus holistique, intégrative adaptée au nouvel objet épistémologique d'une psychanalyse en « 3D ». Ce que j'ai pu observer dans ce sens et qui rejoindrait cette autre phrase emblématique de Pichon (1985, trad. fr. 2004) : « *Dans le lien, tout est impliqué et tout est intriqué* » (p. 49), c'est cette « **contamination** » **entre aires de la constitution subjective**.

La contamination n'est pas un phénomène linéaire géré par une logique de postériorité-antériorité dans l'atteinte d'un espace par l'autre mais un moment de la constitution subjective où le « colmatage » faillit et laisse les brèches « inonder » les trois espaces. Lorsque madame M. se balade sous les balles, elle est mal-en-point dans son corps (sur-couvert mais on ne peut plus exposé), dans ses liens (nullement contenant mais

hautement contraignants) et dans la rue (objectivement et consensuellement dangereuse, hostile mais pour la première fois amicale pour madame).

Par ailleurs, la contamination semble être un « état » extrême, alarmant, avérément pathologique que la clinique donne à voir quand différentes défenses sont mises en échec et que les « problématiques » font « tâche d'huile » dans tous les espaces de la constitution subjective. Ce qui est plus courant et fréquent dans le travail avec des couples et familles dysfonctionnels reste quand même une défense opérante qui « retravaille » les difficultés au sein d'un espace par leur « exportation » dans un autre ou chez un autre de façon à ce que la thérapie trouve à se greffer sur un mouvement de « faire lien » auquel le cadre du « néo-groupe » est, par ailleurs, favorable et disposé.

SOUS-CHAPITRE 2 :***A propos de la constitution subjective :******Synthèses et nouvelles pistes issues d'un « faire ensemble »
entre terrain et théorie***

J'avais posé l'hypothèse que le paradigme de la psychanalyse du lien offrait une solution à l'inconfort de la psychanalyse et ses difficultés à gagner en opérationnalité et efficacité en terrain « socio-anthropologique » tunisien. La mise à l'épreuve de cette hypothèse dans un travail « sur le lien » auprès de couples et familles tunisiens a été concluante car elle a permis le dégagement de « configurations de lien » récurrentes chez les couples et familles et imprégnées par la culture. Ce travail était supposé rendre à la clinique sa place de locomotive par rapport à la production théorique et celle-ci a tout à fait assuré sa part « d'imposition » dans ce lien terrain-théorie et a pu amener un éclairage de la théorie via des hypothèses post-hoc imprévisibles avant et sans cette « rencontre équitable » entre théorie et terrain. Je formulerai et synthétiserai les retombées de cette « expérience correctrice » sur la théorie pour cerner au mieux le processus de subjectivation, de constitution subjective.

1. Principe de Synergie dans la constitution subjective

Nous nous sommes familiarisés avec une constitution subjective advenant dans trois espaces : l'intra, l'inter et le transsubjectif engageant le sujet de l'inconscient, celui du lien et celui de la culture dans son travail interminable de subjectivation.

J'aimerais rajouter l'idée d'une double énergie pour compléter le tableau d'une constitution subjective se déroulant selon le principe de la synergie. Je rappelle que cette dernière « *reflète communément un phénomène par lequel plusieurs acteurs, facteurs ou influences agissant ensemble créent un effet plus grand que la somme des effets attendus s'ils avaient opéré indépendamment, ou créent un effet que chacun d'entre eux n'aurait*

pas pu obtenir en agissant isolément »¹. Je postulerais, selon ce principe, que parallèlement à l'évolution libidinale sur laquelle la théorie freudienne édifie le développement psychosexuel, il existe une « liennogenèse », parcours évolutif également se rapportant aux nouages des liens depuis les interactions précoces et jusqu'à la panoplie de configurations de liens auxquelles le sujet prend part entre couple, fratrie, famille, généalogie, groupe socioculturel. Comme l'énergie libidinale, l'énergie liennaire connaît par moments des crises dans sa fluidité et son extensibilité, la cryogénéisation ou panne dans les liens en est un exemple déjà décrit.

Je pense trouver écho à l'idée de ce dédoublement synergétique foncier, originaire, institutionnel et inaugural de tout le travail ultérieur de subjectivation dans cette citation de Piera Aulagnier :

*L'état infantile permet au Je de surseoir à un ensemble de décisions, d'actes, de rencontres, qui exigeraient une modification essentielle de sa relation à la temporalité, à la sexualité, à la réalité. Tant qu'on reste dans l'enfance, les défenses mises en place, même quand elles signalent la présence d'une potentialité psychotique, peuvent aller de pair avec une relation à la réalité qui laisse dans l'ombre une partie de ses contraintes, de ses interdits, mais aussi une partie de ses offres. Tant que se préserve cet état de choses le Je peut faire place à deux ordres de causalités dans sa construction identificatoire : un premier qui est l'ordre causal qui fonde et organise les positions défensives auxquelles le sujet fera appel dès que cette construction sera mise en péril ; un second, conforme à un ordre causal et temporel, partagé par l'ensemble culturel auquel appartient le sujet. La présence d'un double principe de causalité, loin d'être un apanage de la psychose, est une condition nécessaire pour le fonctionnement de tout Je. Seulement, hors du registre de la psychose, ces deux principes sont dans **un rapport d'alliance, d'intrication**. A côté d'une causalité de désir, subjective, que le sujet privilégiera dans la mise en sens de son vécu affectif, de sa réalité psychique, dans sa quête de désirant, on trouve la causalité partagée par l'ensemble culturel, et que le sujet privilégiera dans sa mise en sens de la réalité extérieure, dans sa quête de connaissance. Mais si chacune d'elles a sa zone d'influence, leur alliance peut seule assurer au Je cette mouvance dans sa quête causale, qui va de pair avec sa quête de vérité et avec ce pouvoir de modification qu'il pourra exercer sur les causes et sur leurs effets. (Aulagnier, 1984, p. 226-227)*

Le caractère gras étant de moi, il cherche à mettre en évidence un double impératif qui donnera le ton au travail de subjectivation : l'un « séparatiste » tendant au dédoublement, à la distinction et la différenciation et l'autre « groupaliste » tendant au

¹ Cf. : Synergie. (s.d.). Dans *Wikipédia, L'encyclopédie libre*. Repéré le 24 Août 2013 à <http://fr.wikipedia.org/wiki/Synergie>

rassemblement et garantissant un fonctionnement synergétique entre les aires de la constitution subjective après qu'elles aient pu être délimitées. Ce qui nous fait aussitôt nous interroger sur les rapports entre ces trois espaces dans le sillon de cette logique synergétique.

2. Question corolaire des rapports entre espaces de la constitution subjective

Je pense être en mesure de proposer une analogie intéressante par son potentiel à nous aider à cerner la genèse et les rapports entre les différents espaces de la constitution subjective.

Les rapports entre énergie libidinale et énergie liennaire seraient du même ordre que celui que l'embryogenèse connaît entre l'épiblaste (ou l'ectoblaste) et de l'hypoblaste (futur endoderme ou endoblaste). Un détour, néanmoins bref et allant droit au but, par l'embryologie s'impose pour justifier le bien-fondé et la portée d'une telle analogie entre les deux énergies psychiques irrigant les trois espaces de la constitution subjective et les « feuillets » qui formeront l'embryon. « *L'épiblaste forme le feuillet cellulaire externe de l'embryon, à partir duquel se constituent la peau, le système nerveux et les organes sensoriels* » alors que, « *chez les mammifères, l'endoderme donne naissance aux glandes digestives et à l'épithélium qui tapisse le tube digestif et les voies respiratoires* »¹. Je compare ainsi l'épiblaste à l'énergie liennaire dont la fonction est la mise en lien, la communication et l'expérience correctrice et l'hypoblaste (tapissant les viscères) par l'énergie libidinale dont la fonction est d'assurer la constance, l'équilibre et l'état de « compensation » internes.

A présent, l'utilité de « se représenter » deux énergies irrigant les trois espaces de la constitution subjective « dynamise » et donne vie et relief au nouveau paysage psychanalytique enrichi du lien. C'est que l'idée de la trispatialité divise les auteurs et écoles actuelles. J'en donnerai en illustration le très révélateur « *Dialogue d'un certain genre* » (Puget, 2005) que j'ai déjà évoqué plus haut entre Puget, de l'école argentine du lien et Kaës, de l'école française groupanalytique.

¹ Cf. Les trois entrées : Embryogenèse, Epiblaste & Gastrulation. Dans *Wikipédia, L'encyclopédie libre*. Repéré le 27 Août 2013 à partir de <http://fr.wikipedia.org/wiki/Embryogen%C3%A8se>

Chez Berenstein et Puget (2008), faire une franche distinction entre les espaces intrasubjectif, celui de l'Un et intersubjectif, du Deux ménageant de la place au sein de ce dernier à une altérité, étrangeté radicales qui donnent la possibilité d'ouvrir le champ de l'investigation analytique à l'incertain et l'aléatoire est intéressant du fait qu'il cherche à alléger la pesanteur de l'historicisme et le fort déterminisme du passé qui alourdissent et rendent rébarbatif le paradigme de la psychanalyse classique.

Le lien social n'est pas avec ces auteurs répétition et résolution de traumatismes suspendus, l'intersubjectif n'est pas le direct reflet de l'intrasubjectif et n'occupe pas ce statut appendical dans lequel l'assigne l'orthodoxie psychanalytique. C'est un espace à part entière de la constitution subjective, celui de l'advenue et de la composition avec l'inédit, l'imprévu et l'inattendu et qui sollicite et mobilise un autre type de « compétences », celles dont le prototype est « le faire ensemble ».

Kaës (2005), quant à lui, persiste à penser, sans chercher à nier ni exclure ces émanations de l'inédit et de l'incertain du champ analytique, qu'une grande part d'influence de l'intersubjectif par l'intrasubjectif et vice versa est indéniable. Son travail se concentrera donc davantage sur les procédés, mécanismes et phénomènes de l'articulation qu'à plaider l'« isolation ». Kaës (2005) écrira en guise de « commentaire » pour conclure son dialogue avec Puget que les réflexions de part et d'autre, ne doivent pas être assez avancées pour expliquer les divergences. Je compte, un peu plus tard, m'y essayer.

Pour le moment, j'avancerai qu'il me semble que ces nuances entre les deux écoles du lien ne courent pas des risques vitaux de l'incrédibiliser ou de toucher foncièrement aux acquis : je pense que c'est parce que Kaës a surtout côtoyé le lien dans le groupe et collaboré avec Anzieu et que parce que Puget a côtoyé le lien dans les couples et familles (surtout couples, précisera-t-elle (2005)) et qu'elle a suivi les pas de Pichon Rivière dans sa théorie du lien que cette scission théorique existe aujourd'hui et Kaës lui-même soulignera clairement l'impact et l'influence des différences dans les appartenances et les pratiques.

3. Le travail de subjectivation : Eléments pour une « définition révisée » au croisement des débats, synthèses et nouvelles considérations

La constitution subjective est, par excellence, le thème transversal, central, « pacemaker » de ce travail. Pour arriver à en donner « une nouvelle présentation » éclairée et tenant compte du chemin parcouru par cette thèse, j'évoluerai, au sein de cette

synthèse, entre deux étapes : **de la « récupération sélective » à « l'appropriation créative »** rappelant le tri entrepris dans la littérature pour permettre au terrain d'exprimer ses « spécificités ». Voici un récapitulatif des principales « escales » au sein de ce cheminement.

1. La nouveauté à mettre le plus en avant serait cette intégration du lien à la psychanalyse de laquelle découlera l'hypothèse des « **trois espaces** » **de la constitution subjective**. Dupré Latour (2002) rappelle que Puget part clairement de l'idée que :

Le sujet doit se réaliser dans trois espaces : l'espace individuel intra-psychique, celui du lien et celui de l'ensemble. Elle insiste sur une définition du lien qui l'éloigne de la théorie de la pulsion et du fantasme et établit donc une différence entre une relation intra-psychique et un lien. Elle part d'une définition du lien proche de la pensée de René Kaës et « suivant laquelle celui-ci (le lien) est créateur d'un espace dans lequel il y aura des places que deux ou plusieurs personnages devront occuper, car elles leur sont destinées, ce qui, en conséquence, les obligera à être ensemble selon certaines règles. Pour cela, leur présence réelle ou virtuelle créera des significations spécifiques à ce lien et pas à un autre. Chaque lien impose une manière spécifique d'appartenir, qui n'a d'universel que le fait que le lien crée ses personnages et ses modes de relations. » (p. 37)

2. Néanmoins, je pense que, dans le dialogue si emblématique et intéressant à reprendre entre Puget et Kaës, qu'il y a un laissé pour compte dans les essais de compréhension des divergences, celles-ci n'ont pas simplement trait aux filiations théoriques et aux dispositifs différents d'intervention comme rapporté plus haut mais aussi au « **contexte anthropologique** » **de leur paradigme théorico-clinique, chacun. Je pense être en mesure de déceler ce facteur pour avoir utilisé et ainsi testé l'un et l'autre des paradigmes théoriques plébiscités par les deux auteurs sur un « terrain » tierce qui m'a ouvert les yeux sur la haute importance du terrain anthropologique dans l'intervention sur le lien qu'il soit de couple, de famille ou de groupe**. Je crois d'ailleurs pouvoir fournir une preuve infaillible de la nécessité de considérer les différences anthropologiques des contextes d'intervention dans le fait que Kaës et Puget n'ont « jamais été aussi d'accord » que lorsqu'ils ont « regardé » et « réfléchi » au même terrain, celui du terrorisme d'état en Argentine. En toute logique, si l'unification du champ opératoire a minimisé les divergences référentielles c'est que l'opératoire était bien pour une grande part responsable desdites divergences : Ce sera l'une de mes hypothèses de travail post-hoc qui me permettra d'aborder, en tenant compte de ce facteur d'influence, les rapports entre espaces de la constitution subjective.

3. Je tiens de ce fait à adopter une position médiane entre les deux perspectives soutenant que **si l'espace du lien a son autonomie propre, ses mécanismes et même sa « pathogénie » comme je l'ai proposé plus haut, la question d'un « faire ensemble » entre espaces est aussi fondamentale et j'ai tenté de la défendre autant à travers le principe de synergie (caractéristique de bon fonctionnement) que de l'idée de la contamination entre espaces de la constitution subjective (caractéristique de dysfonctionnement). Je considérerais, par contre, que le plus important impact d'une psychanalyse du lien aujourd'hui et au-delà des querelles d'écoles se rapporte à la place du social dans la métapsychologie psychanalytique** et j'invoquerai ici ce « polémique » titre de Michel (2004) : « *Le social, un oublié de la métapsychologie ?* ». En ce sens, Puget, Kaës, Michel et tant d'autres analystes ont ce mérite de veiller à « actualiser » la psychanalyse en « tolérant » entre autres, l'intégration du lien en son sein ; manœuvre qui a permis de regarder et d'éclairer le champ social dans ses dimensions inter et transsubjective et de lui rendre sa valeur de contexte autonome « visible et lisible » par une psychanalyse qui adapte sa métapsychologie.
4. Je dois rappeler que c'est d'abord le terrain qui m'a amenée à reconsidérer la nécessité d'accorder toute l'importance qui lui est due au contexte sociopolitique, culturel où évoluent et avec lequel « négocient » au quotidien les couples et familles, à quel point il influence leurs crises et leurs liens et conditionne leur « faire » ou « ne plus faire » ensemble. En terrain anthropologique particulièrement mouvant, le tunisien en l'occurrence, fait de vertigineuses mutations liées à un contexte de révolte et soulèvements sociopolitiques¹ où le thérapeute se doit de développer des compétences et outils nouveaux aptes à s'adapter et à offrir un cadre ad hoc aux couples et familles en perte de repères, souffrants dans leurs liens, afin de les aider à recréer et retrouver des possibilités et nouvelles formules d'« être ensemble », de « faire ensemble ». Théry (1998) écrit :

Individualisation, privatisation, pluralisation de la famille : les sciences humaines n'ont pas échappé au cadre d'analyse imposé par le contexte sociopolitique, et ont parfois contribué à le théoriser. Mais la force de ce cadre d'interprétation, qui n'a pas bougé depuis plus d'un quart de siècle, est ailleurs. Elle tient d'abord à ce qu'il nourrit en permanence les affrontements idéologiques sur lesquels il s'est construit, en particulier l'opposition entre la « valeur famille » et la

¹ Connus et désignés comme étant la « Révolution tunisienne du 14 janvier 2011 ».

« valeur individu ». De l'individualisation, on retiendra d'un côté, l'individualisme et l'égotisme, le refus des engagements, le désir à court terme, le triomphe du chacun pour soi. De l'autre, l'épanouissement, l'authenticité, l'élection affective et le triomphe de l'amour. De la privatisation, on retiendra tantôt le refus des règles, la disqualification de la morale, le désordre des passions, la jungle des intérêts personnels. Tantôt le refus des préjugés, des conventions sociales et du formalisme, la reconnaissance des singularités, la valeur nouvelle de la responsabilité de soi. Enfin, de la pluralisation des formes familiales, on retiendra d'un côté l'affaiblissement de la vraie famille, la promotion de modèles inférieurs, de sous-familles, voire de non-familles. De l'autre la fin du modèle unique, l'authenticité des trajectoires, l'exigence du dialogue et la force du lien. (p. 16).

5. Il est en conclusion impératif d'œuvrer pour une approche du travail de subjectivation dans une logique **articulatoire, synergétique et holistique**. Un objectif nouveau découle ainsi de cette considération, celui de **réhabiliter l'importance, tout court et en général, de l'influence de l'Instance culturelle dans la constitution subjective** et partant, de mieux formuler l'essence, la dynamique et le rapport à ses homologues de l'espace transsubjectif. Pour ma part, c'est en laissant s'exprimer mon champ opératoire que j'ai tenté d'y contribuer. Un défi intéressant pour la psychanalyse aujourd'hui serait de « redessiner » les espaces, fronts et processus de la « constitution subjective » au sein d'une métapsychologie incluant et considérant le lien, conciliant acquis anciens et contraintes d'actualisation. Des illustrations ont été données au cours de ce travail de « compétences nouvelles » dont peut s'enrichir une psychanalyse qui se laisse réviser dans son étendue territoriale et qui a tout à gagner avec des articulations synergétiques qui lui octroient un droit de regard et d'intervention auprès d'un sujet en devenir triple : celui de l'inconscient, celui du lien et celui de la culture.

Partie III :

Temps pour l'évaluation

« Loin de la dérive culturaliste ou développementale, de nouveaux modèles théoriques ont été élaborés à partir des pratiques spécifiques, par exemple du côté d'une psychanalyse des espaces psychiques non réductibles au psychisme individuel. Leur rapport avec la métapsychologie freudienne demeure une question ouverte. »

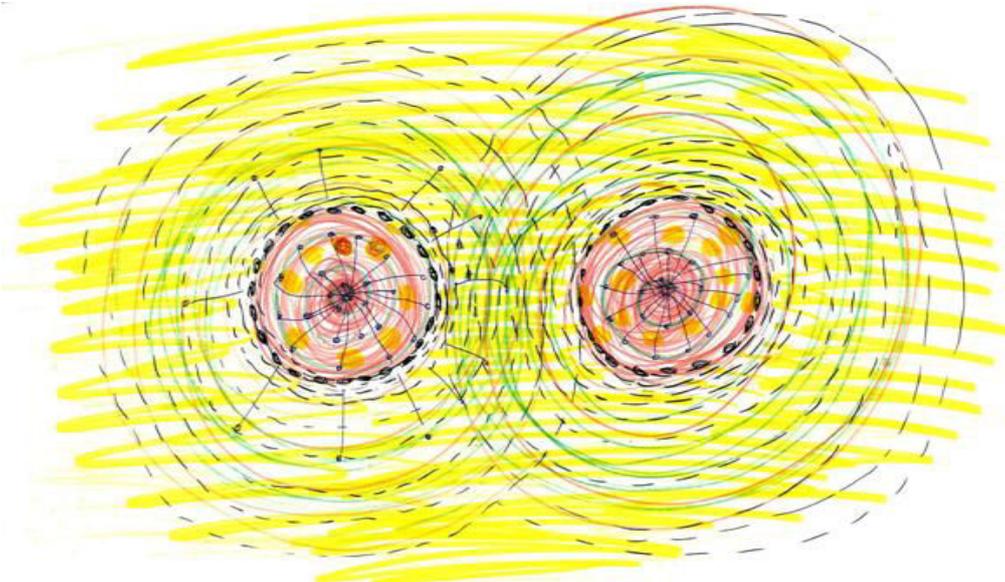
Bernard Brusset (2006, p. 1277)

Premier Chapitre :

Vue panoramique sur les résultats

J'ai jusque-là recueilli et exposé les résultats « par parties » en réponse à des « paliers » de défis qu'il faut à présent « recoudre » pour faire clairement état de ce à quoi a pu aboutir ce travail d'investigation de la constitution subjective en terrain anthropologique tunisien à travers « son expression » dans les dispositifs « pluriels » de couples et de famille. Le choix de pareils dispositifs s'est fait sur la base d'un parti-pris, celui de ne pas se contenter d'un travail de subjectivation qui se déroule exclusivement dans le monde interne mais qui s'étale, se déroule, concomitamment dans un espace intrasubjectif, intersubjectif et transsubjectif.

La densité issue d'un examen de l'évolution théorique qui a occasionné la mise en place d'un tel paradigme, de l'investigation clinique partie sur les traces d'un travail de subjectivation aux prises avec et au rythme des liens de couple et de famille (bain intersubjectif) et du contexte socioculturel (bain transsubjectif) rend ardue un « arrêt sur image » montrant des résultats regroupés, liés, tels qu'ils puissent permettre de visualiser « panoramiquement » la constitution subjective avec tous ses ancrages et liaisons internes, intersubjectives et culturelles. Je vais m'aider de représentations graphiques pour relever ce défi.



	Espace transsubjectif (de la Culture)		Energie liennaire		Violet =rouge (énergie libidinale) + bleu-vert (Energie Liennaire)=Objets internes, relations d'objet (monde de la Représentation)
	Espace intersubjectif (du lien, de la Présentation)		Energie libidinale		Orange = rouge+jaune = désir vs Instance culturelle qui attise l'énergie liennaire pour absorber les charges conflictuelles (zones pouvant être désignées comme étant celles de « malaise dans la civilisation »)
	Espace intrasubjectif (de la Représentation)		Contenus psychiques		

ILLUSTRATION 2: Vue panoramique d'une métapsychologie de la constitution subjective

Ce schéma propose une représentation de la dynamique de la constitution subjective. Chacune des formes sphériques visibles sur le schéma représente un sujet aux prises avec son travail de subjectivation dans trois espaces de la constitution subjective : intrasubjectif représenté par le noyau sphérique central, intersubjectif représenté par le nuage de points entourant le noyau et transsubjectif où baignent les deux sujets. Le noyau, monde intrapsychique du sujet, a pour centre un point de départ où les énergies Lien et Libido sont dans un état indifférencié, celui caractéristique du début de la vie. Elles commenceront à se différencier progressivement à partir des interactions précoces, de l'ouverture au groupe-famille, à la généalogie et au groupe socioculturel. Dans cette cinétique, l'énergie lien sera l'énergie « altruiste » qui se concentrera principalement dans le nuage et la libido l'énergie « intimiste » circulant majoritairement dans le noyau. Ceci dit, toutes deux fonctionneront toujours en synergie et s'exprimeront en tendances qui orienteront les échanges entre les deux champs intra et intersubjectif. Ainsi, dans tout lien qui embarque et implique le sujet, celui-ci aspire, sans jamais y parvenir complètement, à s'appropriier l'autre, il continue donc à « faire ensemble » car l'autre est autre, différent et étranger (ce qui stimule et fait opérer l'énergie Lien) en même temps qu'il en réduit « des bouts » « communs et partagés » pour parler comme Kaës et les « introjecte » pour en nourrir et renouveler, par toutes petites parts, le noyau. Autrement dit, il traduit le sujet et le lien respectivement en objet, représentation forcément réductrice et subjective du sujet et relation d'objet, représentation réductrice et subjective du lien. Ce mouvement se fait sous l'égide de l'énergie libidinale qui ramène à soi, dope le narcissisme, se complète par l'autre et s'en nourrit, continue à résoudre des complexes en suspens, à « décongeler » des fixations, à « assouvir » des pulsions en utilisant « fantasmatiquement » l'autre, ce qu'a si bien étudié la psychanalyse du sujet singulier.

Revenons à nos « formes sphériques », les noyaux qui ne sont pas, tel que le montre le graphique, des sphères franchement délimitées mais dont le périmètre est gardé par un champ gravitationnel limitrophe qui donne à voir des espaces intra et inter différenciés mais pas « fermés » l'un à l'autre. Le champ gravitationnel est comme celui qui entoure le noyau de l'atome et qui « se prédispose » aux liaisons de covalence. Le noyau concentre en son milieu une sorte de « caryotype » de la constitution subjective, ce qui caractérise le plus intimement et exclusivement le sujet. Sur ses bords, il existe des « contenus » de moins en moins « symbolisés », « représentés », éloignés du noyau et exposés, libres et

disponibles (comme les électrons libres) au contact du nuage intersubjectif afin de favoriser « des liaisons covalentes » (« *Une liaison covalente est une liaison chimique dans laquelle deux atomes partagent deux électrons (un électron chacun ou deux électrons venant du même atome) d'une de leurs couches externes afin de former un doublet d'électrons liant les deux atomes. C'est une des forces qui produit l'attraction mutuelle entre atomes* »¹).

Le champ transsubjectif entre ici en action pour présenter un « environnement » hostile ou bien amical à la liaison. Il peut la faciliter comme l'entraver et c'est en effet, d'instance culturelle qu'il s'agit.

Ce que j'ai tenté de décrire et représenter des rapports entre les espaces intra et intersubjectif a déjà été présenté de façon analogue par Puget (2005) qui a parlé d'espace de la constitution subjective « stable » versus celui « en dispersion ». J'y ai simplement rajouté la notion de deux énergies au fonctionnement synergétique : Lien et libido pour arriver à mieux imaginer les « forces » animant lesdits espaces.

Ce que je pense par contre compléter, c'est les rapports des espaces intra et intersubjectif avec leur homologue transsubjectif que la littérature du lien aborde moins et qui ne fournit toujours pas de modèles de compréhension de la dimension interculturelle des liens, du principe de « la coloration », de « l'infiltration » culturelle du lien qui donne naissance à des « configurations » différentes.

L'instance culturelle d'abord contribue au « caryotype nodal » de la constitution subjective. « *La culture fournit au sujet, dès sa naissance, un « genos »* » écrira Benslama (2003, p. 48). L'in-fans est « stabilisé », « structuré » grâce aux appartenances, inscriptions familiales, généalogiques et sociales. **L'instance culturelle a donc d'emblée « annoncé la couleur » et aura ses « représentations » stables et nodales au cœur de l'espace intrasubjectif. Le deuxième « lieu » d'expression, d'action et de représentation de l'instance culturelle est celui limitrophe entre le noyau et le nuage intersubjectif. Là, l'instance culturelle greffera des « check points » où le « laissez-passer » sera sélectif. Elle orchestrera ainsi des « facilitations » ou des « empêchements » de liaisons qui décideront des nouages de liens selon les circonstances de la rencontre. L'instance**

¹ Cf. Liaison covalente (s. d.). Dans *Wikipédia, L'encyclopédie libre*. Repéré le 27 Août 2013 à http://fr.wikipedia.org/wiki/Liaison_covalente

culturelle peut ainsi s'opposer à une mise en lien pourtant « très demandée » et « désirée » par le sujet et des zones de conflits de forces se forment que les liens porteront et tenteront de « gérer » le flux.

Je trouverai appui et confirmation à cette réflexion chez Kaës (1998) qui énonce, en des termes encore plus explicites et précis, que : *« la culture est ce qui nous est transmis, ce qui est acquis et incorporé ou introjecté dans le lien primaire : repères identificatoires et système de représentation. En ce sens, la culture rend possible l'accès à la symbolisation : précédant chaque sujet individuel, elle prédispose l'espace potentiel du symbolique »*. (p. 46).

La zone du lien est alors aussi celle qui fait lien entre instance culturelle, impératifs d'appartenance groupale et monde interne où la pulsion règne. La logique de l'appartenance au groupe impose au monde interne un « impôt de désubjectivation », sorte de « frais d'adhésion » dont le groupe décide.

Une manière alors de comprendre les terrains anthropologiques « groupalistes » comme le tunisien passe par le constat d'un impôt de désubjectivation élevé où le groupe promet une protection du sujet mais lui soutire ses « libertés » et « disponibilités » pour les liens en lui offrant à la place des « configurations » pré-décidées par le groupe, garantes de sa pérennité, de son harmonie et de son hégémonie et auxquelles le sujet doit se plier : la co-maternité et le Bel-Œdipe par exemple.

Les terrains « individualistes » ont « limité » les prérogatives du groupe et gagné en « libertés » dans la subjectivation ; certes les risques pour « la stabilité » du sujet sont plus élevés car il s'expose de loin plus en se défaisant « plus facilement » des liens « de sang » pour faire prévaloir le choix, négocie avec la différence des sexes/genres dans le lien de couple et la fondation de famille... possibilités que l'instance culturelle bloque et « tabouise » en contextes « groupalistes ».

Je pense d'ailleurs, dans le sillon de cette réflexion qui germe à peine et devrait pousser plus loin l'investigation des aspects interculturels du lien, que le dialogue entre Kaës et Puget duquel j'avançais plus haut qu'il ne tenait pas assez compte des terrains anthropologiques différents de pratique des deux analystes, est encore « prototypique » sur ce plan-ci. Je m'explique. Kaës a travaillé en Europe (France précisément) et a démarré

avec les groupes d'ouvriers (dans le cadre de sa thèse¹). Je pense que sa pratique est pleinement ancrée dans son travail avec les groupes, à des moments socio-historiques et politiques fondateurs ou relanceurs d'une tradition individualiste/capitaliste. Ce contexte d'intervention du psychanalyste ne pourrait-il pas en orienter la pratique analytique vers un travail de l'articulation (plaidée par Kaës, je le rappelle) de la mise en lien qui cherche à amener le sujet à juste titre vers du lien, pourquoi pas choisi pour compenser des liens de famille en perte de vigueur et l'éloignant des risques psychopathologiques d'un individualisme « radical » qui confronte à la solitude, à l'égotisme et au profit ?

Quant au contexte anthropologique latino-américain (argentin en particulier) dans lequel intervient Puget et intervenait feu Berenstein qui ont connu le terrorisme d'état, la banqueroute, ont eu pour patients la génération des enfants des Desaparecidos... ce sont les liens qui ont été omniprésents, des liens familiaux menacés mais défendus mordicus (les grands-mères/mères de la Place de mai comme sorte de « nouvelle famille »), le groupe était la représentation forte et la nation « réparée » grâce à ce que « le groupe peut ». Dans la pratique analytique, cela ne peut-il pas faire craindre que le groupe « agglutine » ses sujets, que ces derniers fusionnent au point de ne plus se reconnaître, de se laisser aller à l'illusion de n'être qu'Un ? Ce qui aurait amené Puget et Berenstein et tout psychanalyste co-protagoniste de pareil contexte vers l'urgence d'imaginer des frontières entre le Un et le Deux pour limiter ces risques ?

Je suis on ne peut plus rassurée, après m'être permis cette extrapolation dans l'interprétation, de rencontrer, de lire chez Puget (2004) : « *En Argentine, un exemple d'ensemble constitué dans ce que j'appelle les milieux en état de dispersion est la formation de nombreux ensembles (communautés) créés spontanément comme réaction ou conséquence de la crise économique. Un autre exemple bien connu fut, pendant la dictature en Argentine dans les années 76, la formation des Mères et Grands-mères de la Place de Mai. Ces femmes se sont retrouvées par hasard au cours de leur recherche de leurs enfants disparus, et ce problème : « le disparu », est devenu la raison de leur nouvel assemblage. Auparavant, elles étaient simplement mère et grand-mère, puis elles sont devenues « les Mères et les Grands-mères de la Place de Mai » » (p. 184).*

¹ « Images de la culture chez les ouvriers français », publiée aux Éditions Cujas en 1968.

Il s'agit d'une piste de compréhension que je propose, sur laquelle m'avait guidé mon propre terrain anthropologique d'intervention, tunisien en l'occurrence. Pays arabo-islamique « déclaré » (dans sa constitution) ayant la réputation d'être des « plus laïques » et « modernes » parmi les pays arabes et du Maghreb, la Tunisie connaît une révolte populaire qui y éclate entre décembre 2010 et janvier 2011 amenant un « paysage » sociétal « inédit », mouvant, méconnaissable, un impératif de composer avec l'imprévu, un fonctionnement dans du « presque-pur » lien qui ne trouve aucun écho pour éveiller une résonance avec un déjà-vu rassurant, poussant les tunisiens, dans un mouvement de panique pour réduire un tant soit peu l'autre à l'objet et le lien à la relation d'objet à se trouver des modèles, des groupes d'adoption, d'affiliation allant des djihadistes aux communistes et que la scène politique et les jeux et échiquier des « pouvoirs » racontent si bien. Le cabinet du « psy » n'est pas un îlot coupé du monde comme le disaient plusieurs, chacun à sa façon (Bleger, 1981 ; Kaës, 1998 ; Michel, 2004 ; Berenstein et Puget, 2008), et un contexte sociopolitique aussi « mouvant » s'est constamment invité en séances de couple et de famille. Madame A. « grondait » en séance son fils de 15 ans : « *Il pense que depuis qu'ils ont fait cette révolution sur Facebook, il va pouvoir regarder des films X ! Il me disait : je dois absolument suivre les événements sur FB et c'est un CD pornographique qu'il oublie dans son lecteur !* ». Je rappellerai aussi « la balade sous les balles » de madame M qui émerge au cœur d'un conflit de couple en séance...

Deuxième Chapitre :
Discussion multiaxiale

1. Discussion des hypothèses

Il est vrai que cette thèse, pour se donner les moyens de rester en phase avec son projet de départ, a dû mener la bataille sur différents fronts : épistémologique, théorique, clinique et technique. Les hypothèses posées au départ peignaient le paysage d'une « révolution » possible de ces quatre facettes de la psychanalyse à la lumière de « son accueil » du concept et de la logique du lien en son sein. Il était prévisible que cette hospitalité allait chahuter « ses habitudes » et chambouler sa métapsychologie.

J'avais, pour rappel, retracé mes motivations à entreprendre ce projet. Les plus importantes ont trait à deux malaises : l'un face à un statut épistémologique vulnérable « imposé » à la psychanalyse, l'autre face à sa supposée incompatibilité avec quelques « terrains anthropologiques » d'accueil dont celui arabo-islamique.

C'est ainsi que :

1. Le chantier théorique s'est donné pour mission de démontrer le potentiel adaptatif, souple et flexible de la psychanalyse à travers son intégration du lien et de ce fait, de rassurer sur sa longévité et son efficacité. En effet, la souplesse et la plasticité du paradigme analytique ont pu être vérifiées à travers les étapes d'une intégration progressive de la notion du lien en psychanalyse aboutissant à la « réinvention » de sa métapsychologie tenant désormais compte de trois espaces d'advenue du sujet.

Si ce travail ne peut prétendre, par l'exemple de la psychanalyse du lien, « réparer » un statut épistémologique fragile assigné à la psychanalyse, il y contribue en faisant la démonstration que la psychanalyse n'a pas tari ni dit son dernier mot du moment que le paradigme classique s'est tout à fait prêté à des modifications et adaptations aptes à élargir son champ en s'étendant aux dispositifs pluriels mais aussi aux différents espaces intime, privé et public de l'advenue du sujet. **Je tiens pour cela la première hypothèse confirmée.**

2. J'avais ensuite supposé que le champ émergent de la psychanalyse du lien, notamment telle qu'appliquée aux couples et familles, est la clé de voute d'une rencontre, non seulement possible entre psychanalyse et contexte culturel tunisien mais aussi prometteuse d'effets de rencontre positifs et transformatifs de l'une comme de l'autre. En effet, il y a eu un « aller » et un « retour ». A l'aller, il y eût immersion dans la clinique des couples et familles en essayant de ne pas laisser

s'interposer le champ référentiel de peur qu'il « déforme » l'interprétation. Il s'est avéré qu'une lecture qui tient compte du « lien » comme entité d'observation laissait émerger des configurations locales du lien : le lien généalogique s'est laissé approcher grâce aux objets-reliques et au syndrome du veuvage précoce, le lien parento-filial à travers la co-maternité et enfin le lien de couple à travers le Bel-Edipe. Au retour, ces configurations ont à leur tour « feedbacké » la théorie où j'ai proposé des notions comme « l'amphimixie altergénéalogique », « le fantasme prosopopéïque », le principe de synergie, une conception possible de la dimension interculturelle des liens. Par là, j'ai pu confirmer les hypothèses suivantes :

- Une rencontre « équitable » est possible et profitable, en effet, autant à la théorie qu'au terrain.
 - Opter pour une psychanalyse du lien plutôt que de « sujets » en lien dans les dispositifs de couple et de famille particulièrement promet de faire ressortir l'influence de l'instance culturelle sur la formation et la continuité de ces liens.
 - Et corolairement, seule une analyse du lien pouvait donner à voir des « configurations de lien » culturellement connotées et être la piste d'une compréhension, en phase avec les caractéristiques culturelles, historiques et politiques du contexte, des couples et familles.
3. Mon hypothèse post-hoc maintenant qui stipule, une fois vérifiée l'importance d'une intégration, à la lumière de celle du lien, d'une lecture trispatiale de la constitution subjective, que celle-ci serait à compléter par le principe de synergie qui avance que deux énergies : liennaire et libidinale circulent simultanément dans les trois espaces de la constitution subjective ne peut être confirmée ou infirmée car « constatée » dans l'après-coup de l'investigation mais a pu se montrer plausible et efficace comme outil de « lecture » des espaces et forces de la constitution subjective (cf. Schéma précédent représentatif de la constitution subjective) et peut donner lieu à une investigation à part.

2. Discussion générale « à reliefs »

1.2. Discussion de points « saillants » dans la théorie

Le lien : concept révolutionnaire en psychanalyse ?

Ce qui relève du fait indiscutable et indéniable c'est que l'atterrissage de la thématique du lien en psychanalyse a amené cette dernière à repenser sa métapsychologie. Cette ouverture est tombée à pic à un moment où la psychanalyse était en perte de vitesse.

Ana Maria Nicolo (2011) appuie l'hypothèse d'un concours de circonstances qui a occasionné l'introduction du lien en psychanalyse : « *Notre monde ne semble pas pouvoir, non plus, échapper à la mode et le thème du lien est sûrement un thème en vogue. Il faut néanmoins reconnaître à quel point ce concept peut être révolutionnaire s'il est employé correctement dans divers dispositifs (individuel, familial, institutionnel et de formation des intervenants). Le problème est que le thème du lien n'est pas présent dans la métapsychologie et que, comme l'évoque Kaës, il est paradoxal par rapport à la pensée psychanalytique classique car il nous conduit à envisager l'existence d'une réalité psychique sans sujet, située hors de celui-ci* » (p. 3).

Berenstein (2001) est, quant à lui, ferme à ce sujet : si la psychanalyse veut sa pérennité, elle doit s'ouvrir à la nouveauté et courir le risque de voir sa métapsychologie révisée, adaptée. Il écrit : « *Le moment est propice pour réfléchir à notre pratique étant donné la période de crise qu'elle traverse. La psychanalyse a accentué ce qui a constitué sa découverte et sa grandeur initiales, la théorie de l'inconscient et le monde des représentations ayant évolué vers une conception du monde interne basé sur les premières expériences infantiles. Elle n'a pas su éviter le risque d'un développement s'orientant en partie vers le solipsisme et laissant peu de place à l'inscription du nouveau.* » (p. 231)

Toujours avec les mots du même auteur, voilà comment pourrait être récapitulée la nouvelle métapsychologie psychanalytique : « *Nous avons donc affaire autant à un moi clivé qu'à un sujet multiple et à ce titre indéterminé : ce qui le détermine, c'est sa relation au moi-corps et aux pulsions, sa relation à l'autre et à l'ordre social. Le sujet est soutenu par le sentiment d'appartenance inhérent au lien, qui est à distinguer du sentiment d'identité inhérent au moi ; ces deux éléments entrent dans la construction de la*

subjectivité. Le monde interne, le monde des autres et l'ordre social sont trois univers irréductibles. Le sujet en est le produit, en même temps qu'il est le lieu où ces mondes s'articulent ou se dissocient ». (Berenstein, 2001, p. 236).

Alberto Eiguer (2010) insinuerait même que pareille interrogation est révolue et que le lien est aujourd'hui un acquis et une valeur sure de la psychanalyse qui évolue lui-même en son sein et lui permet une intéressante mouvance, il écrit : « *La théorie du lien a été enrichie ces dernières décennies par les apports de l'intersubjectivité, et réciproquement. Aujourd'hui un ample champ englobe ces concepts et se développe autour d'eux, allant de leur application à l'analyse individuelle à celles qui en sont faites dans l'analyse des institutions et de la communauté, en passant par les groupes, la famille, l'entreprise* » (p.16).

Il me faut terminer par un facteur notoire dont dépend le besoin de s'interroger sur la légitimité d'une place pour le lien en psychanalyse. Tout le monde, en termes de terrains anthropologiques et écoles psychanalytiques, n'est pas logé à la même enseigne côté « pratique » du lien. L'Amérique du Sud reste aujourd'hui pionnière et « zone pilote » de la pratique du lien. On parle sans tergiversation depuis quelques décennies déjà d'une *Psychoanalysis Vincular* qui n'a plus besoin de faire ses preuves. Il n'y a qu'à regarder un numéro de l'association Psychanalytique de Buenos Aires, celui de Mai 2006 par exemple, significatif par son intitulé « *Actualités en psychanalyse du lien* »¹ et son contenu d'ailleurs pour se rendre compte à quel point toutes les contributions s'y réfèrent comme coulant de source. En Europe, c'est la zone ibérique, hispanophone, qui suit, la première, cette nouvelle cadence, suivie de l'Italie. La France, la Belgique découvrent et commencent à intégrer la tendance grâce à des « porte-paroles » de l'entre-deux cultures. Je citerai, pour ce qui est de la France, l'exemple du rôle joué dans la diffusion de la théorie du lien par des psychanalystes comme Alberto Eiguer ou encore Rosa Jaitin, tous deux originaires d'Argentine, disciples de Pichon-Rivière et résidant aujourd'hui en France ... Le Maghreb, quant à lui, ainsi que le reste du monde ignorent la théorie du lien qui a déjà donné une psychanalyse du lien.

¹ Traduction française du titre original « Actualizaciones en Psicoanálisis Vincular ».

Du bien-fondé et de la légitimité d'un regard psychanalytique sur le social/politique :

Je viens d'anticiper en insinuant au sein des quelques phrases qui précèdent, une légitimité du regard psychanalytique sur le social, le politique, l'anthropologique. Si ce constat n'est pas inédit, je me permettrai d'ajouter que là est l'avenir de la psychanalyse.

Une perspective du lien en psychanalyse ouvre cette dernière au champ social et lui octroie un droit de regard sur l'histoire, la politique, la culture. Les dispositifs groupaux, couples et familles notamment, s'y prêtent en outre naturellement. Au sein de leur lien, il n'y a pas que la somme de leurs psychés internes, il y a du cadre, du méta-cadre qui amènent toujours dans le lien du social, du politique comme j'en donnais l'exemple en évoquant la révolte tunisienne.

De ce social auquel la famille est, en tout temps et dans tous ses liens, perméable, Joubert (2011) écrit : « *Les liens familiaux sont infiltrés également de violence sociale, dans nos sociétés contemporaines soumises au profit* » (p. 15).

Raffaele Fischetti (2011), à son tour, note que « *Le débat actuel en psychanalyse de couple et de famille est centré sur la problématique des effets du contexte culturel et social sur la qualité des liens intersubjectifs au sein de la famille contemporaine.* » (p. 108)¹. L'auteur exposera une logique argumentative qui tient tout à fait la route car :

Approcher la famille en tant qu'institution implique de penser que la société, par la culture :

- *Est responsable de donner à la famille une organisation de groupe stable ;*
- *Régule désirs, interdictions et échanges, et contrôle les passions à travers la discipline de la sexualité et de l'agression ;*
- *Gère les liens à travers les rôles et fonctions accordés selon les termes d'une organisation et d'un code détenu par l'institution elle-même.*

La famille est une institution qui participe aux processus de production - reproduction, à travers l'organisation des tâches socialement nécessaires à un moment précis. La famille est aussi une organisation groupale qui porte en elle un

¹ Le texte original de Raffaella Fischetti (2011) est publié en espagnol. La traduction française est de moi.

ordre social, mais qui, à son tour, modèle avec des traits et des formes particulières.
(p. 111)¹

Luc Michel (2004) adhère aussi à ces ouvertures nouvelles de la psychanalyse en temps de mondialisation, de mutations sociales et familiales :

Le social en mutation, la théorie a aussi à évoluer pour rester en articulation avec son époque. Notre relation psychanalytique que nous construisons avec un analysant s'inscrit dans un contexte social plus vaste qui reste souvent là comme un fond silencieux au sens de Bleger (1981), de nature symbiotique. L'analyste et l'analysant ne sont pas seuls au monde ! [...] Le social, s'il fait retour ces dernières années, le fait souvent au travers du traumatique et du culturel. C'est dans les situations extrêmes telles que l'immigration, les guerres ou les troubles sociaux que ce fond sinon « silencieux » devient présent et incontournable. Ces macro-mouvements de l'environnement social sont alors la porte d'entrée dans ce qui serait sinon inconscient et caché, un inconscient social inaccessible. Celui-ci se réfère à l'existence de forces constituées d'arrangements, qu'ils soient sociaux, culturels et/ou communicationnels, dont les individus ne sont pas conscients. Pensons aux pactes narcissiques de Piera Castoriadis Aulagnier (1975) et aux pactes dénégatifs de René Kaës (1999), qui s'inscrivent avant tout dans le lien intersubjectif. (p. 182)

Bien que je prends et expose ces idées de Luc Michel comme concordantes avec les précédents auteurs et l'esprit de cette thèse, il me faut préciser que Michel et une majorité de psychanalystes européens défendent la légitimité d'un regard psychanalytique sur le social et un travail de subjectivation qui ne peut se permettre de ne pas en tenir compte. Néanmoins, ils le font dans une « transposition » du paradigme classique au groupe ; ce qui n'intègre pas le lien et l'intersubjectivité et se soucie davantage de « la part introjectée » du social et sa « représentation par le sujet » quand il l'a déjà « dompté » un tant soit peu et qui n'est pas « exposé » à l'imposition qui forge « sur le tas » sa sujetteté et s'est défendue comme champ, à part, de la constitution subjective. En cet aspect, et au-delà de l'adhésion ou pas à l'hypothèse d'espaces étanches, « différenciels », de l'Un et du Deux, les travaux de Puget et Berenstein restent « exemplaires ». Janine Puget parlera, signe que cette légitimation n'est plus du tout à démontrer, d'une « subjectivité sociale » (2004). Pour « *penser la subjectivité sociale* », titre de son article, elle pose comme problématique : « *C'est ainsi que je vais être amenée nécessairement à discuter des questions qui dérivent de la différence entre « être seul avec soi-même » ou « être dans un devenir » avec un ou plusieurs autres. Il s'agira de poser rapidement les bases sur lesquelles reposent ces différentes dimensions, étant donné qu'elles ont chacune leur*

¹ La traduction de l'espagnol vers le français est de moi.

propre mécanisme de productions psychiques. L'une a trait à la constitution de l'intersubjectif et l'autre à ce que j'appelle l'intrasubjectif. » (p. 183).

Au sein d'un autre article « *Le sujet du monde, le monde du sujet. Ce qui s'impose* », la même auteure s'interroge :

Je trouve qu'il vaut la peine de se demander pourquoi les psychanalystes, un peu comme tout mortel, ont tellement de mal à soutenir leur appartenance dans leurs institutions quand celles-ci affrontent des débats politiques ou même des discussions qui manifestement dénoncent des différences scientifiques. J'ai observé que ce qui, en partie, soutient ces discussions, quelquefois passionnelles, est le besoin de croire que la psychanalyse est en danger et que, par conséquent, chacun de nous doit la « sauver » ou sauver son institution. Par ailleurs, il faut ajouter à cela un vécu qui s'oppose à ce dernier, qui serait de l'ordre de la croyance qu'il suffit d'être membre d'une institution pour confirmer un sentiment d'appartenance, et alors il n'y aurait rien à faire tous les jours. Je suis consciente que je viens de poser un éventail de questions qui contiennent des problèmes méthodologiques différents. Cependant, j'ai fait de la sorte car je veux mettre l'accent sur ce qui fait défaut dans notre corpus théorique et ce qui aujourd'hui peut être un obstacle dans mon travail. (p. 816).

Et je conclurai ce point en rappelant une mention déjà faite que le terrain anthropologique tunisien se prête particulièrement à la plaidoirie de cette idée car avec un contexte de révolution, la « subjectivité sociale » a dû composer avec l'imprévu, l'inédit, voire le traumatique, et le psychanalyste ne pouvait et n'avait aucun intérêt à se dérober à une actualité sociale fervente qui s'imposait en séance, non pas dans l'imposture ou accidentellement, mais en intégrant et infiltrant les liens.

2.2. Discussion des émergents cliniques

Se rapportant au lien généalogique :

Comme l'a bien démontré la clinique de familles tunisiennes, les liens sont toujours aux prises avec une histoire généalogique que couples et familles ont à se réapproprier en s'écrivant « un roman familial » dans et malgré le « mythe généalogique ». J'avais parlé des conditions et difficultés d'une telle transformation au sein d'une communication intitulée « *Le prince et le pauvre : Du mythe au roman familial* » (Mokdad, 2014).

Joubert (2011) soutient que les « *souffrances de la transmission, nous les rencontrons dans toutes les familles et les couples à des degrés variés. Certaines demandes arrivent même déjà centrées sur cette problématique* » (p. 10). En référence à Abraham et Torök, « lus et approuvés » par Nachin, Rouchy, Tisseron... elle rappelle que « *Le*

transgénérationnel, forme de cryptes, fantômes, secrets familiaux, non dits, véritables trous dans l'enveloppe généalogique, fait partie de la transmission et résonne dans le lien de couple » [...]. *Ce tissu familial est toujours empreint de déchirures, et c'est ce qui permet l'accès à la fantasmatique. Mais parfois, si les trous sont trop grands, la béance bloque tout accès à la fantasmatique (le vide affleure)* » (Joubert, 2011, p. 10).

Dans ce sillon d'idées, René Kaës (2008) distinguera des alliances inconscientes défensives justement en lien avec ce que décrivait Joubert (2011) mais aussi Gambini (2005) du négatif dans la transmission familiale et généalogique imposé par le transgénérationnel et d'autres structurantes. Il est vrai que, pour ma part, j'ai cru observer ces deux types d'alliances souvent co-présentes d'ailleurs. C'est parmi celles structurantes que j'aurais tendance à inclure la motivation à entrer en lien avec un objet-relique par exemple. J'ai également relevé que ce processus salutaire de transformation que les objets-reliques ont pu mettre à nu pouvait celer des situations plus complexes et problématiques d'impossibilité de « lénifier » la transmission pour en faire de l'influence (Tisseron, 1995) comme dans le syndrome du veuvage précoce où la constitution subjective « achoppe » et fait du sur-place.

Maintenant, pour discuter justement des objets reliques, travail que j'ai déjà largement entrepris au fur et à mesure de l'exposé qui y était réservé, j'ajouterai une idée intéressante rencontrée chez Tisseron et apte à décrire et qualifier l'évolution du lien que les sujets entretiennent avec les objets-reliques. Dans un article intitulé : « *Les objets et leurs enjeux dans la séance de thérapie familiale psychanalytique* », Tisseron (2006) soutient qu'il existe, au moins, trois façons d'utiliser l'objet par l'enfant dans son développement comme en séance dans le cadre d'une thérapie familiale. C'est ainsi que l'objet « *est d'abord désiré comme manipulable et transformable à volonté. Puis, aux alentours de la seconde année, l'enfant élit un jouet privilégié dont l'apparence est stable, mais qui doit rester malléable comme une bouillie : c'est l'objet transitionnel, qu'il manipule à son gré à défaut de pouvoir manipuler sa mère autant qu'il le désire. Enfin, l'objet est accepté dans son identité propre, mais c'est pour être aussitôt introduit dans une fantasmatisation partagée avec l'entourage* » (p. 97).

Cela me fait penser, grâce à un fond commun de travail de la séparation, à des « états » du lien aux objets-reliques chez des sujets travaillant un deuil. Les sujets, par le deuil qui rappelle la séparation d'avec la mère, sélectionnent l'objet-relique qu'ils

s'approprient, où il est transitionnel et s'acheminera, selon le rythme de chacun, vers une réintégration « nouvelle » dans l'interfantasmatisation familiale, signe que l'objet autant que son propriétaire d'origine peuvent, en paix, se réinsérer dans l'histoire familiale et faire partie de la mémoire. Je ne reprends pas néanmoins à mon compte le premier stade du « malléable à volonté » car je pense que dans le lien à l'objet-relique, ce dernier étant imposant par son histoire et appartenance originaire, le « droit de libre malléabilité » est forclos et le sujet ne peut plus avoir un pouvoir en « carte blanche » dessus qui, autrement, pourrait se montrer culpabilisant car confirmant un « plaisir » à faire disparaître le propriétaire d'origine et à disposer, à sa guise, d'un objet qui est encore quelque part sien tant que le travail du deuil n'est pas avancé... L'analogie mérite une mure réflexion.

En tout cas, à la question posée par Benghozi (2011) : « *Comment remailler des liens en souffrance ?* » (p. 82), les psychanalystes de famille s'accorderont sur le fait que le travail du transgénérationnel grâce à ses « traces » dans l'espace intersubjectif est l'une des clés de voûte par laquelle la famille peut aspirer à « être » et à relancer son « faire ensemble ». Benghozi (2011) ne tardera pas à l'aborder et écrira, en effet, que : « *La recomposition d'un axe généalogique se restructure avec l'inscription d'une nouvelle temporalité palimpseste, celle qui dans l'espace du préconscient familial donne accès avec l'épopée familiale à la fresque familiale généalogique (Benghozi, 1999). La fresque familiale généalogique est un néo-contenant (Benghozi, 2004). Elle assure une fonction d'étayage au remailage du contenant familial troué* » (p. 83). Ce qui peut être résumé dans l'idée d'une famille qui « retape » son « enveloppe généalogique » dans le « néo-groupe », oscille et négocie au quotidien dans sa composition avec son legs transgénérationnel et me permet de faire allusion à d'autres intéressants travaux, dont ceux d'Evelyn Granjon justement, dans ce cadre-ci mais aussi celui d'Alberto Eiguer (1998) sur un transgénérationnel qui donne bien du « fil à retordre » et du travail sans répit à la famille qu'il « s'exprime » ou échappe par les voies du « *non-dit* », du « *mau-dit* » ou du « *trop-dit* » (p. 65).

Se rapportant au lien filial :

En continuité avec ce qui précède, le lien généalogique « cadre » et « encadre » la filiation et la transmission. Le lien filial est, pour sa part, le formateur de l'espace intergénérationnel et met, de fait, en avant le « déroulement » de la « superposition » des générations et des dynamiques inter mais aussi transgénérationnelle en même temps qu'il

met à nu le phénomène de nouage des liens dès son origine. « *Le modèle de base, si je puis dire, c'est la filiation du corps de l'enfant à celui du corps de la mère* », avancera Guyotat (2002, p. 21). Le lien filial est donc à approcher dans sa temporalité (« *Mort, naissance et filiation* » disait ce titre de Guyotat, 1980), sa spatialité (double espace inter et transgénérationnel) mais aussi sa processualité (« *Filiation et logique du lien* », dira cet autre titre de Guyotat, 1995).

S. Kleiman (2005) cherche à faire d'une pierre deux coups dans son article sur le « *lien parento-filial comme lien d'hospitalité* » puisqu'elle précise ce qu'offre la psychanalyse comme propre lecture du lien parento-filial et en profite, et c'est la partie de l'article qui est le plus en résonance avec mon travail, de lire cette approche sur fond de psychanalyse du lien puisque l'auteure s'inscrit dans le sillon des travaux de Puget et Berenstein. Elle écrit : « *Prendre ce modèle de l'hospitalité pour le faire travailler en relation avec le lien parento-filial signifie ouvrir un champ là où la psychanalyse énonce l'origine psychique primordiale : origine qui se dégage d'un début biologique. Le thème des liens propose l'existence d'origines multiples, en tant que chaque lien significatif produit des marques nouvelles, des inscriptions qui n'existaient pas auparavant* » (p. 37), ce qui n'est pas sans me conforter dans la démarche que j'ai choisi pour « relire » avec une optique analytique de liens la co-maternité et qui a pu, en effet, mettre à nu ses intrications et implications avec le social et d'autres liens : de couple et de fratrie par exemple. Une conception de l'hospitalité peut se montrer également intéressante dans la compréhension de « bien-être » ou « mal-être » dans le lien. Pierron (2005), par exemple, l'utilise aussi pour parler d'Esprit de famille ou ce qu'il désigne par « l'hospitalité généalogique ».

Concernant d'ailleurs la configuration de la co-maternité précisément, elle pourrait se voir discuter dans un sens inverse comparé à celui de la première lecture que j'en ai faite et que j'ai, à juste titre, retouché à la lumière d'une psychanalyse du lien. Je rappelle que cette première lecture d'une « co-maternité comme maltraitance » (Mokdad, 2007) a trouvé écho dans le « *noyau froid de la mère morte* » de Green (1983), dans la « *maternité psychotique* » de Racamier (1995) où « *certaines femmes tiennent à demeurer en communion quasi substantielle et autant que possible éternelle avec leur enfant* » (p. 34). Cette lecture a été révisée car elle a porté, pour moi, sur un « couple » mère-enfant coupé du « reste du monde ». Troquer cette grille de lecture contre une autre qui intègre les liens familiaux et sociaux amène à considérer la « pluralité » comme

« auxiliaire de séparation », ce lien privilégié reste important dans sa structure (la culture arabo-islamique aidant largement à le maintenir intouchable) mais est lénifié dans « les fonctions maternelles », à travers un maternage partagé tourné vers un « contrôle » sur plusieurs liens à la fois dont celui entre genres. Ce qui nous fait atterrir de nouveau sur le champ du couple.

Se rapportant au lien de couple :

Lorsque Schützenberger (1993, 2005) avance l'idée que tout couple est mixte, c'est à ce travail de « brassage », de « métissage » dans le lien de couple qu'elle faisait allusion. Chaque « famille » est supposée avoir « sa culture » et un lien d'alliance le rappellera toujours. Colman (1994) insistera pour sa part sur cette sorte de capacité à marier, au sens de faire cohabiter internement, deux mondes parallèles constamment activée et réactivée au sein du lien de couple. Il parle alors de « mariage interne » pour signifier généralement, récapitulent les brésiliennes De Souza Campos Paiva et Gomes, ce qui « *permet que des éléments antagonistes coexistent dans le self* » et les mêmes auteures en inféreront que particulièrement, « *un mariage peut développer cette capacité de « mariage interne » entre les conjoints. Il peut également exiger que cette capacité se développe. L'auteur affirme que [elles parlent toujours de Colman] la répétition des disputes entre les conjoints peut être vue comme une tentative de susciter l'existence d'un mariage interne* ». Dès lors, « *il y a mariage interne lorsque les deux conjoints peuvent contenir et être contenus* » (De Souza Campos Paiva et Gomes, 2005, p. 221). Idée que je confirmerai à mon tour par le constat clinique d'une nécessaire « amheimixie altergénéalogique » à laquelle consent le couple au sein de son lien et dont il fait la scène d'un travail toujours renouvelé des influences des généalogies et familles d'origine pour pouvoir en fonder une qui, je reprends une formule que j'ai déjà utilisé et que je trouve très parlante, « fasse du neuf avec du vieux ».

En continuité avec ces idées, Alberto Eiguer (2001) a démontré l'influence des objets transgénérationnels sur le choix du partenaire. Ainsi, se penchant sur le retentissement des histoires généalogiques sur la rencontre et la formation d'un couple, il parle de cette résonance d'objets transgénérationnels entre partenaires en couple et distingue deux modèles de choix d'objet : le premier se faisant sur un mode « semblable-concordant » où un ancêtre du partenaire est attractif par sa ressemblance au sien ; le second, sur un mode « dissemblable-discordant » où l'attirance est exercée par la différence (p. 35).

Eiguer (1998) distinguera également des liens narcissiques (signant les zones d'indifférenciation) et des liens libidinaux (différenciés) et relèvera que « *Les deux liens contribuent à la solidité et à la permanence de l'alliance* » (p. 54).

C'est encore Alberto Eiguer (2010) qui invitera à une « reprise en considération » de la gestion de la différence de genres dans le couple, une idée tout à fait précieuse à l'égard de ce travail qui y a touché dans l'abord de la co-maternité lequel a évolué d'une lecture du seul lien parento-filial, « préméditée », à la confrontation « inédite » avec une configuration de régulation des rapports entre genres en même temps.

Eiguer s'interroge, à raison, je trouve : « *Pourquoi y a-t-il des réserves chez les thérapeutes de couple à inclure cette différence dans l'analyse du couple ? Redouteraient-ils que la mise en valeur de la singularité qu'est le genre des partenaires nous fasse retomber sous la coupe de la psychologie individuelle ? L'altérité d'autrui, ou ce que l'autre a comme différence incontournable, conduirait-elle à la perte de la valeur groupale et interactive du modèle ? Toutefois admettre qu'autrui ait des énigmes inaccessibles serait à la base de toute reconnaissance mutuelle* ». (2010, p. 19).

Il tirera de cette réflexion une prise de position à laquelle j'adhère sans conteste pour en avoir testé la fécondité clinique : « *La théorie des liens intersubjectifs du couple devrait prendre en compte aussi bien l'analogie que la différence et notamment la différence des genres. En effet la pratique de la thérapie psychanalytique de couple sollicite de notre part une écoute affinée des mécontentes qui vont vers une violence accrue, parallèlement à l'évolution contemporaine des places de l'homme et la femme. La difficulté de percevoir ces mécontentes et de les comprendre est renforcée par le refus d'admettre que les modifications de ces places permettent des rapports plus stimulants et un épanouissement personnel plus accompli*. » (ibidem, p. 24).

Et Eiguer viendra renforcer ailleurs ces constatations en se penchant sur la crise du couple laquelle ne fait que confirmer à quel point cette différence foncière de genre exige du couple un travail de « gestion » permanent. « *La crise du couple a une spécificité par rapport aux autres crises : l'expression de conflits ouverts et manifestes qui mettent en jeu la différence entre les genres* ». (2009, p. 126).

Quant au « Bel-Œdipe », émergent « culturel » de l'investigation du lien de couple, des travaux mettant en évidence des caractéristiques anthropologiques du terrain dont

l'importance d'une configuration du lien du couple qui donne une haute importance aux « influences » beau-parentales, peuvent être prises en compte comme concordantes. Je citerai « *Des mères contre des femmes* » de Lacoste Dujardin (1985), « *Les tunisiennes ont-elles une histoire ?* » d'Emna Ben Miled (1998), Bouhdiba aborde aussi ce même sujet dans « *La sexualité en Islam* » (1975). Néanmoins, le travail que je pourrais considérer comme étant le plus « proche » pour avoir directement mis en connexion le lien de couple et des cultures « groupalistes » est celui de Yahyaoui (2002) traitant de « *liens inter-sexes et migration* » où il mentionne le cas du couple K. B. lequel « *à l'instar de beaucoup d'autres couples rencontrés au sein de notre Centre d'ethnopsychologie clinique, montre que, dans les pays à culture traditionaliste, le groupe joue un rôle déterminant dans la contenance et la canalisation de l'anxiété liée à la rencontre inter-sexe. Par ces fonctions, il entrave un travail de penser sur le couple en tant qu'objet autonome. Il fait obstacle également à tout travail d'élaboration de l'intimité dans sa double dimension intra et intersubjective. Les imagos parentales, les mythes familiaux ou les délégations induites par les familles d'origine, les ancêtres, les mythes collectifs tendent à priver le couple d'identité contenante* ». (p. 19).

Encore plus « directe », bien que de l'ordre du témoignage oral, est la certification par S. Kleiman¹ qu'Isidoro Berenstein a toujours recommandé une prise en considération et prôné comme axe princeps dans la prise en charge, à part entière et de façon systématique, le lien à la belle-famille dans le travail avec les couples argentins.

Ceci dit, le thérapeute de couple, à l'image du couple qui consulte d'ailleurs en contexte tunisien aujourd'hui, rencontre des défis « universels » et d'autres « liés à la culture ». La demande du couple, sa crise et sa souffrance dans les liens ont leur ancrage dans la mondialisation aussi bien que dans la tradition. A lire de nouveau chez Eiguer (2002) que : « *Deux risques majeurs menacent [...] les couples actuels* :

- *Un investissement trop important de l'espace extérieur chez l'un des deux partenaires au détriment de l'espace intime ;*

¹ Sujet qui est revenu dans des discussions privées que j'ai eu avec Sonia Kleiman à l'occasion de mes interventions sur « *Vénus, Cupidon et Psyché : « Bel-Oedipe » et marques de la violence, sur le couple, des histoires familiales et généalogiques* » au 3^{ème} congrès de l'AIPCF, Barcelone, 2008 et « *Quand la psychanalyse du lien défie le « divan » de Procuste* » au 5^{ème} congrès de la même association, Padoue, 2012.

- *Une trop grande performance de l'un des partenaires risque de réveiller la rivalité phallique* » (p. 36).

En effet, la majorité des couples tunisiens actuels cumulent cette double « contrainte » : la sortie de la femme au travail n'a pas fini de servir de « revanche narcissique » sur des décennies d'hégémonie patriarcale, elle peut donc par moments prendre des allures boulimiques de consommation de « l'extérieur » et une légitimation du « désinvestissement » de l'intime car le couple n'en a pas encore les repères, ceux du « tête-à-tête », de la « capacité d'être à deux » que les familles d'origine ont toujours empêché. La découverte de la femme et sa participation à l'espace public « dérange » encore, voire blesse l'homme mais parfois aussi les aïeules car cette nouvelle « androgyne » castré le premier et dépasse les secondes ? L'impact de cette « mutation dans les genres » touche en premier lieu le couple et est observable dans « une guerre quotidienne d'attributs genrés », mais aussi la famille, dépourvue de repères pour la sexualisation des enfants, s'imposant de rompre « bruyamment » et « brusquement » avec les aînés et de se greffer sur des modèles « éblouissants » qui, tels un miroir aux alouettes, laissent à penser qu'hommes et femmes peuvent faire l'économie et écourter un travail pourtant colossal de transition, de transformation et d'introjection. Le retour se fait alors violemment et est décelable dans des séquences de « dialogues de sourds », de crise, de passage à vide, de mésentente et de quiproquo en séances de thérapie de couple. Voilà justement en quoi une thérapie des liens promet plus d'efficacité que son homologue du sujet singulier qui risque de ne pas avoir les moyens de détecter et « débloquent », voire au pire de renforcer et rigidifier, des souffrances appartenant au monde du « Deux » comme dirait Puget (2005).

Au croisement des liens familiaux :

Toutes les considérations qui précèdent se rapportant à différentes configurations des liens familiaux s'accordent sur cette précieuse phrase que j'ai déjà citée de Pichon où il a assuré que « *Dans le lien, tout est impliqué et tout est intriqué* » (1985, p. 49).

Les séances en TFP pourraient être décrites comme des séances de « cartographie ininterrompue » de la famille sachant que cette dernière est en constant « mouvement tectonique ». L'architecture des liens est faite de verticalité caractéristique du lien généalogique et son homologue parento-filial et d'horizontalité propre aux liens d'alliance

et fraternel. Ces deux derniers semblent offrir des scènes de décélération, « atténuantes », « régulatrices de débit », des « haltes » au mouvement de transmission. Pour donner un exemple de cette intrication et implication des liens en famille en guise de conclusion à la discussion des émergents cliniques, je rappellerai l'exemple de monsieur M. qui, soutenu par un couple « contenant » où l'amphimixie altergénéalogique est fonctionnelle, « se fait adopter » fantasmatiquement par son beau-père à défaut de pouvoir tisser du lien dans « le canal » de sa propre filiation. Je voulais signaler avoir rencontré, chez Anne Loncan (2006), le récit d'un mouvement analogue dans une fratrie de garçons qui « colmate » l'absence paternelle et sur la scène de laquelle, (et au prix d'un « unis contre la mère ») « *les deux garçons sollicitent en synergie la prise en compte de leur filiation paternelle* » (p. 127).

Voilà comment liens généalogique, parento-filial, de couple et fraternel « se serrent les coudes » pour tenter de toujours fluidifier la constitution subjective et lui éviter des « bouchons » de circulation.

2.3. Discussion de l'hypothèse de la synergie proposée en complément à la trispatialité

« *C'est en pensant la pulsion comme moteur du lien que l'on peut proposer une véritable métapsychologie de celui-ci (Joubert, 2006), dans ses points de vue topique (voir les notions d'ectopie ou d'extratopie), économique (en référence à la circulation des charges pulsionnelles dans le lien) et dynamique (notamment par rapport à la question de la conflictualité dans le lien)* » écrit Massimiliano Sommantico (2011, p. 40) reconnaissant, lui aussi, bien que l'exprimant quelque peu différemment, une synergie indéniable entre pulsion et lien.

Par ailleurs, déjà Freud (1921), « *en parlant de ce qui se passe à l'intérieur de la masse [...], a ouvert un véritable champ de travail pour la compréhension des « liaisons libidinales » entre individus, entre le sujet et l'autre, par le moyen de l'identification* » mais aussi du « lien narcissique » (1914) rappellera Sommantico (2011, p. 36), essais qui, même s'ils ne quittent pas le carcan du seul monde intrapsychique, y reconnaissent une circulation hybride, mixte de libido et de lien.

Je citerai également Avron (1994) dont la notion d'inter-liaison rythmique pourrait figurer les débuts de fonctionnement synergétique après décollage de cet instant T0 où libido et Lien se confondaient. On peut la lire avancer explicitement :

Je fais de l'inter-liaison rythmique l'expression d'une pulsion de groupement qui s'exprime au moment même des co-présences rassemblées. A travers des tensions émotionnelles spécifiques, les individus s'orientent entre eux, en liant énergétiquement et rythmiquement toutes les manifestations vernaies et infra-verbales. Participation énergétique mutuelle qui s'organise sur le double pôle alterné de la stimulation et de la réceptivité. Création de circuits énergétiques qui lient provisoirement les participants les uns aux autres et à l'ensemble. Il ne s'agit ni de fusion affective, ni de confusion identitaire. Circuits en mouvance entre les pôles énergétiques actifs et réceptifs, complémentaires et opposés. Passages continus et réciproques d'un individu à l'autre de chacun à l'ensemble. Processus de liaison rythmique qui participe au mystère irradiant de la présence incarnée. Effet de présence sans lequel aucun processus intra-psychique ne retrouverait le chemin de la vie relationnelle, et sans lequel aucune thérapie, aussi discrète ou aussi sophistiquée soit-elle, ne pourrait se réaliser (p. 297-298).

L'on peut objecter que prendre aussi aisément l'hypothèse de l'inter-liaison rythmique d'Avron pour une alliée de la mienne sur la synergie libido-liennaire est quelque part hâtif. Du moins, la précision s'impose que lorsqu'Avron parle d'inter-liaison rythmique, elle pointe un mécanisme d'installation et d'entretien du lien, ce phénomène est purement intersubjectif, une émanation de l'entre-deux. Pour ma part, c'est au niveau des enjeux de l'interface (Puget, 2005), du lien entre les espaces intra et intersubjectif que j'ai entrevu l'importance de conceptualiser une synergie pouvant rendre plus intelligibles les échanges entre espaces de la constitution subjective. Néanmoins, je pense pouvoir continuer à m'appuyer sur le travail d'Avron en termes d'orientation commune dont nous exprimons le besoin, dans la révision de la métapsychologie classique, celle d'intégrer une dimension énergétique fort éclairante avec l'accueil du lien dans le champ analytique. Les espaces se multiplient, la cinétique psychique se complexifie forcément (le principe étant que si l'un des points de vue parmi les trois caractéristiques de la métapsychologie freudienne, à savoir économique, topique et dynamique est réexaminé, aucun autre ne peut être épargné).

J'avançais également l'idée d'un lien qui se décolle initialement d'un magma indifférencié libidino-liennaire grâce à un champ d'attraction analogue à un champ magnétique qui tend des perches aux « zones de suspension » de liens où ceux-là demandent à investir et s'investir. J'ai pu trouver écho à cette idée annexe à celle de la synergie chez Eiguer (2002) donnant une description assez proche de ce processus : « *Le*

lien est une structure psychique première et fondatrice chez chacun. Fragiles que nous le sommes à la naissance, nous dépendons des personnes qui nous entourent, avec lesquelles nous nous sentons en communauté, voire en fusion. L'étayage, la continuité et la présence de l'autre sont indispensables pour notre développement, voire notre survie » et le même auteur citera P. Sieca (2002) lequel « nous propose : « Pour utiliser une image bien rodée mais néanmoins fort éclairante, le lien peut s'entendre comme de multiples cordons ombilicaux reliant l'enfant et les parents. L'image présente un double intérêt car elle matérialise l'attache et elle indique bien que la circulation s'établit entre les personnes reliées. L'enfant parvient un jour à se défaire plus ou moins des liens avec ses parents, mais il n'a de cesse de vouloir rebrancher à d'autres individus l'extrémité des cordons qui ont été libérés de cette jonction. Il ne pourra accepter de branchement qu'avec des individus concernés par les mêmes modes de branchement que lui, intéressés par la nature même de ce qui circule dans ces cordons, et bien sûr par le sens de circulation, car parfois, entre parents et enfants, ce sont les parents qui peuvent être, sur certains registres, alimentés par leurs enfants. »¹

2.4. Discussion d'aspects de l'« abord » du terrain anthropologique tunisien

Problèmes de la « Faiblesse de l'apport autochtone »² et de la « dépréciation » du terrain :

Le psychanalyste marocain Jalil Bennani (2010) soutient que « l'histoire de la psychanalyse dans les pays arabes est en train de s'écrire. Les différences de régimes politiques, les liens avec la culture, l'histoire de chaque pays, contribuent aux disparités existant entre différentes associations, ou différents groupes lorsque la psychanalyse n'a pas droit à une existence légale » (p. 20).

Si ce qui est avancé n'est pas faux, ces propos n'en restent pas moins des explications anthropologiques et historiques des difficultés actuelles de la psychanalyse en territoires arabo-islamiques. J'attire l'attention sur le fait que pareils argumentaires peuvent incarner des faux-fuyants et distraire des problèmes inhérents au paradigme analytique lui-

¹ Repéré le 05/12/2014 à <http://psy.francoarg.asso.free.fr/Conferences/Pichon/eiguer.htm>

² Phrase que j'emprunte à l'historien tunisien Hichem Djaït (1974), dans *La personnalité et le devenir arabo-islamiques*, p. 44

même. Il n'y a qu'à constater à quel point, dans un numéro de *Topique Revue freudienne* (n°110) consacré à « *La psychanalyse au Maghreb et au Machreq* », l'historicisme est l'approche dominante si ce n'est exclusive. En voulant parler de psychanalyse, les productions tournent souvent en rond en restant « terre-à-terre » avec le terrain approché anthropologiquement (la magie, les traditions d'antan occupent encore une grande part dans la description des « résistances »). Force est de constater la poursuite jusqu'à ce jour d'un discours postcolonial en SHS et que ne puisse pas encore sortir au grand jour l'idée d'un terrain qui s'impose par sa différence et le fait que c'est bien l'originalité de celui-ci qui donnera l'une des principales pulsations de « remaniement » à la psychanalyse. C'est chez l'algérien Si Moussi que j'ai pu trouver écho à cette lecture critique. Dans son article significativement intitulé « *Référence scientifique et référence culturelle. Quelles issues pour nos subjectivités ?* », il pointe la difficulté à réussir le défi de l'articulation qui connaît plusieurs entraves et écrira « *Dans ce (...) cas, le scientifique doit témoigner d'une audace et d'une intelligence certaines du fait que sa position s'éloigne à la fois du monde occidental (ou universel) producteur de science et de son monde d'appartenance communautaire. Il s'expose à la fois au risque de paraître subjectif d'un côté : comment être acteur scientifique dans un environnement marqué par l'irrationnel loin des référents internationaux. De l'autre côté, il s'expose à la marginalisation, voire à la foudre institutionnelle (politique, religieuse, divine) ou à la vindicte populaire* » (Si Moussi, 2013, p. 88). L'effort articulatoire ne peut donc advenir sans une expérience correctrice.

En parlant de la co-maternité, j'avais déjà évoqué cette réflexion en deux temps : un Avant/Après suivi de l'expérience correctrice. Une lecture analogue de mes résultats cliniques dans une logique « occidentale » aurait pu constituer une piste de compréhension tentante. Dans le sens où elle aurait offert une « lecture prête à l'emploi » et assez cohérente et synthétique mais aurait sûrement malmené le terrain. Je m'explique à travers un exemple concret. Disposant du matériel émergent des objets-reliques et ce qu'il permit d'identifier comme fantasme prosopopéïque, de la co-maternité qui fait violence et par un effet de sous-contenance produirait une poursuite à l'infini de la séduction et une « déification » de la mère comme seule défense pare-incestuel, je dirais de manière condensée (car « *l'incestuel conduit-il à la mort, mais sans deuil de l'objet perdu* »¹) mais

¹ Note de lecture de *L'inceste et l'incestuel* de Racamier (1995) par S. Lebovici. Repérée le 2 septembre 2013 à <http://deonto-famille.info/index.php?topic=65.0;wap2>

aussi le Bel-Œdipe comme signe d'Œdipe jamais résolu... Une lecture possible aurait été : le fantasme prosopopéique ne faisant que « présentifier » intérieurement l'objet perdu et n'aidant pas à s'en séparer, il serait l'expression d'un *fantasme-non fantasme* ; la co-maternité renfermerait en son sein dans cette même logique les bourgeons de l'*incestuel* et de l'*engrènement* ; le Bel-Œdipe diluant l'Œdipe et empêchant les voies de la conflictualisation et de la résolution, ne pourrait-il pas être l'expression d'un *Antoedipe* tenace et acharné qui fait écran à l'oedipification ? La conception « racamienne » est donc potentiellement intéressante pour donner sens et faire converger ces émergents ; néanmoins, il lui manque un élément essentiel de validation : l'aval de l'Instance culturelle. Comme un système culturel « groupaliste » fonctionne grâce et via des « impôts de désubjectivation » élevés et abusifs aux yeux des libertés occidentales, celles-ci étant restituées par le groupe sous forme de « services » d'hospitalité justement qui étonnent encore et toujours l'occident, cela peut-être interprété, en effet dans la logique individualiste/intimiste, comme un lien « toxique » fait d'assujettissement, d'engrènement, d'incestuel ; bref, variantes d'un « abus de pouvoir » où il y a bourreau et victime. Du moment où l'on ne se place plus « à l'intérieur » du sujet, l'un ou l'autre mais en dehors des deux, en zone intersubjective, le pouvoir devient imposition réciproque (Berenstein et Puget, 2008) où le « contrat » est forcément gagnant-gagnant et la logique est à rechercher, mieux réinventer dans le lien-même ; ce qui fait de chaque lien, un lien inédit, nouveau et différent.

Voilà en quoi, des retrouvailles, l'établissement d'un lien avec le terrain, le « bain culturel », livrera elle-même la logique des liens et la co-maternité, par exemple, derrière des apparences trompeuses d'incestuel, émerge et apparaît comme une configuration régulatrice du lien parento-filial, du lien entre genres et du lien famille-culture !

Solutions dans la recherche de nouvelles résonances et la reconnexion avec son terrain :

Ainsi, insatisfaite de l'offre du paradigme classique, s'étant montrée « en dissonance » avec « la demande » de ma pratique clinique auprès de couples et familles tunisiens, c'est vers la théorie du lien que je me suis tournée. Il me faut, en effet, insister sur l'importance d'une telle démarche sans laquelle, la stagnation aurait été assurée (Les

symptômes d'une telle dissonance ont déjà été évoqués à travers « retard », « difficulté », « malaise » ou encore « désintérêt »¹).

La recherche de similitudes entre terrains anthropologiques est légitime et promet de « dégraisser » la réflexion et la production. Elle favorise également des résonances et connexions comme celle dont j'ai pu faire l'expérience avec Mohamed Ghorbal et Pichon-Rivière.

J'aimerais rappeler au lecteur ce tableau qui présentait des citations de Ghorbal (1981) et Defontaine (2002) où les dissonances entre pratiques interculturelles peuvent atteindre jusqu'à la contradiction dans les conceptions et théorisations. A présent, je peux démontrer qu'une recherche active d'autres voies de la compréhension de son terrain ne manque jamais d'en apprendre beaucoup.

Pour en avoir fait l'expérience, je vais donner à présent un exemple de résonance que je pense détecter entre Pichon-Rivière et Ghorbal. *« Le porte-voix qui, par son histoire personnelle, est très sensible au problème sous-jacent, détecte et explicite – agissant comme un radar – les fantasmes inconscients qui circulent dans le groupe. C'est ainsi que Pichon Rivière note que dans le dispositif groupal, le porte-voix permet d'énoncer les deux dimensions du drame (individuelle et groupale) ; d'un côté, il énonce le drame par l'histoire personnelle du sujet individuel, de l'autre il révèle l'implicite groupal »* (Jaitin, 2002, p. 150). Si ces deux dimensions apparaissent importantes à « tisser », à regarder ensemble, elles ne sont pas sans rappeler une valeur analogue qui leur a été attribuée par Ghorbal (1983). Ben Rejeb (2013) confirmera dans un « *Hommage aux travaux* »² de Ghorbal, en revenant sur l'Aire Communautaire Collective que cette dernière « *agirait (...) beaucoup plus qu'une écorce. Car il peut s'agir d'une véritable cuirasse culturelle. Elle appelle à étudier la place et le poids des notions de destin, de dette, de rituel, de tradition, de croyance dans l'organisation de la personnalité maghrébine. Elle appelle à discuter de la place du sujet, de l'individu, du désir personnel et de la prise de parole dans ce système*

¹ Termes utilisés par Hamid Barrada et Renaud de Rochebrune lors d'une interview avec Fethi Benslama. Article paru le 14 août 2005 dans Jeune Afrique l'Intelligent (p. 61).

² Partie du titre d'un article de Ben Rejeb intitulé « *La psychanalyse en terre d'Islam. Hommage aux travaux du Pr Mohamed Ghorbal* » (cf. Bibliographie pour la référence complète). L'article est doté d'annexes intéressantes truffées de détails sur la vie et l'œuvre de Mohamed Ghorbal dont des témoignages de Douki, El Hechmi, Ben Rejeb et Samy Ghorbal, fils aîné de Mohamed Ghorbal (pp. 197-219).

social » (p. 187). Et ce, aussi bien dans le registre de la normalité que dans celui de la pathologie du moment qu' « *une personnalité harmonieuse a deux caractéristiques : la liberté de fonctionner sur un registre individuel et la capacité de fonctionner comme membre d'un groupe ; aucune des deux aires ne devant être lésée* », écrira Ghorbal (1983) et conclura ainsi au sujet des « conduites déviantes » qu'elle « *sont la conséquence d'excès d'exigence de l'une des deux aires. Un bon développement psychologique est celui qui concilie les intérêts des deux parties* » (p. 746). Ce, d'autant plus que, et ce fût comme je l'ai précisé plus haut une découverte plus « grande » que mes « espérances », Salomon Resnik a « fait lien » réellement et historiquement entre les deux analystes, quasi « physiquement » serais-je tentée de surenchérir tellement la surprise fut grande, et ce pour avoir, jeune, été un disciple et proche ami de Pichon à Buenos Aires et que des années après, il est l'analyste de Mohamed Ghorbal à Lyon !

C'est ainsi aussi que, dans une conception proche de celle de Kaës (1976) sur les organisateurs psychiques et socioculturels du groupe, le psychiatre tunisien Seddik El Jeddi « *développe le concept de « socianalyse »* » ainsi que « *l'hypothèse de l'existence d'une « chaîne d'organiseurs culturels » ayant fonction d'étayage des différentes étapes du développement de la personnalité (et des perturbations de ce développement)* » (Ben Rejeb, 2010, p. 53).

C'est, par ailleurs, dans un élan analogue de réconciliation et de rapprochement avec le terrain tunisien que Nedra Ben Smail (2013) tentera une compréhension de ses rapports à la psychanalyse :

Lorsque nous lisons les textes qui tentent d'analyser les résistances à la psychanalyse dans le Monde arabe, celles qui sont régulièrement évoquées (soit pour les disqualifier soit pour les légitimer), sont, « le scandale du sexuel », la judéité ou l'athéisme de Freud, la langue arabe et/ou l'Islam, les régimes dictatoriaux qui empêcheraient la parole libre et le sujet d'advenir. Pour ma part, je souhaite mettre l'accent sur deux éléments : la question du lien social et la relation à la recherche scientifique en général. Les inégalités, la violence de la grande pauvreté, le rapport de force au sein d'un régime totalitaire dégradent la qualité du lien social, exacerbent d'un côté le « sentiment océanique », et de l'autre, le « narcissisme des petites différences » : dans le groupe, il y a Eros, en dehors, c'est la haine. La révolution tunisienne a dévoilé cette structure sociale, faisant émerger les clivages autrefois enfouis : laïques-islamistes, voilées-dévoilées, travailleurs-chômeurs, musulmans-athées, francophones-arabophones, orient-occident, modernistes-traditionalistes, bourguibistes-yousseffistes, sans oublier les luttes tribales, etc. Il nous apparaît comme une évidence aujourd'hui, que le collectif tunisien intériorisé est totalitaire, qu'il soit croyance en cet Autre absolu où la religion met Dieu, ou

obéissance au Père totémique où le peuple a mis le dictateur ; nous retrouvons de manière flagrante, cette même position symptomatique des pères dans la famille tunisienne, et ce, quel que soit le milieu socioculturel. Et qu'en est-il de l'analyste qui ne peut être complètement hors-jeu dans cette dynamique ? La révolution (ré)interroge « son » grand Autre, et met à l'épreuve sa capacité à ne pas se perdre dans le mirage de la structure de la société dans laquelle il évolue. Par ailleurs, les institutions de psychanalyse sont des organisations sociales, des communautés dont l'objet qui cause le désir des personnes qui la constituent, est le savoir et la recherche.¹

Cet exposé de Ben Smail retrouve, il est vrai, le terrain, l'actuel, l'autochtone, le met en évidence et plébiscite sans la nommer ainsi la nécessité de poser un regard analytique sur la subjectivité sociale en contexte tunisien. Maintenant, si Ben Smail a bel et bien su « lire », par les termes de la psychanalyse, un terrain « sismique », mouvant, un vrai « laboratoire in vivo », il n'en reste pas moins qu'aucune voie ne semble se tracer concernant la méthodologie de l'abord psychanalytique de pareil terrain. Il ne s'agit pas encore une fois de se contenter de décrire, dans un jargon psychanalytique, ce qui s'y passe comme le ferait un sociologue, un anthropologue... Un psychanalyste est appelé à aider des couples et familles en perte de repères, « en quête d'auteurs »², à trouver ou retrouver le goût d'« être ensemble », de « faire ensemble ».

Ce projet que je défends pour une « rencontre équitable » entre terrain et théorie en général, contexte tunisien et psychanalyse en particulier, ainsi que pour une intervention ad hoc, toujours réinterrogée du psychanalyste, résonne hautement avec la position de Jeddi (2010) lequel affirme que c'est bien « *le patient lui-même qui nous montre comment faire, dans un travail sur soi et en groupe, une recomposition réactualisée de la mémoire relative au savoir et ce qu'elle implique à la fois de spécifiquement culturel et d'universel, et de ce que cela sous-tend comme devoir de distanciation, cela en vue de dévoiler les possibilités de liens historicisés et historicisants entre la place du savoir implicite à notre référentiel culturel et le cadre d'étayage théorique auquel nous nous référons dans notre travail de thérapeute* » (p. 18). Dans ce sillon d'idées, **un « holding théorique » approprié semble en effet se présenter du côté d'une psychanalyse du lien plutôt que celle de sujets en lien et tout le cheminement de cette thèse s'est appliqué à le démontrer.**

¹ Repéré le 20 septembre 2013 à <https://histoireetsociete.wordpress.com/2013/03/30/psychanalyse-en-tunisie-par-nedra-ben-smail/>

² Expression que m'a inspiré le titre d'un numéro du Divan familial : « La famille en quête d'auteurs », 2007/1, N°18.

Conclusion

Cap sur « la subjectivité sociale » et « la différence de troisième type »

Oh ! horrible visu, et mirabile dictu !

Dieu merci, c'est fini, et je vais pouvoir

vous raconter tout ce que j'ai vu ; »

G. Catlin, Les Indiens de la Prairie

C'est sur cette nouvelle voie ouverte par la subjectivité sociale et la différence interculturelle, que la psychanalyse a du terrain à conquérir aujourd'hui et sûrement demain. Les psychanalystes devront apprendre à attraper les perches qui leur sont « tendues » par des « analysants » sujets, couples, familles ou groupes s'accommodant et souffrant de mondialisation, à l'avenir de plus en plus incertain que guettent des menaces aussi variées et angoissantes que l'extrémisme religieux, le réchauffement climatique, l'angoisse d'une troisième et dernière guerre mondiale. Les uns vivent les « pires temps », les autres parlent de « Printemps » ; les uns font de l'humour, les autres crient au blasphème... Le défi sur lequel la psychanalyse devra se pencher est, en effet, ces « quiproquos » de l'interculturel qui donnent à s'interroger sur les possibilités d'un « faire ensemble », d'un « vivre ensemble » entre cultures. C'est que, écrira Kaës (1998) : *« La culture fraie l'accès aux deux différences majeures [sous entendu celle entre humain et non humain et celle des sexes et des générations entre humains] mais elle n'ouvre pas d'elle-même l'accès à sa propre différence. Chaque culture se représente universelle, elle se donne pour telle tant qu'elle calme l'angoisse de ses sujets devant ce qui, pour eux, est l'étranger : c'est-à-dire d'abord le représentant du déplaisir et de l'inconnu menaçant »* (p. 46).

Dès lors, dans la logique de l'intersubjectivité, l'analyste n'est plus, lui non plus, dans sa « forteresse vide » de l'interprétation. Il « entre » aussi en lien, il est « psychanalyste-compatriote » et n'a pas à être passible d'un délit de citoyenneté. Bien au contraire, c'est une « exigence professionnelle » que d'être « citoyen du monde » qu'il devra chercher à acquérir. Il n'a pas, pour ce faire, à se défaire de sa culture d'origine ou sacrifier ses appartenances ; loin de là ; il s'agit d'aiguiser ce que les SHS appellent aujourd'hui « la compétence interculturelle », de prendre conscience de la nécessité d'entrer en lien, d'ouvrir « le champ de la rencontre », une « rencontre équitable » comme je l'ai défendue tout au long de ce travail où le produit « lien » n'est ni une réplique de l'un, ni de l'autre parmi les sujets en lien mais un troisième espace fait des deux mais aussi d'aucun des deux.

Voilà pourquoi, j'avais fait un « arrêt sur image » sur le dialogue hautement représentatif et significatif entre Puget et Kaës (2005) et que je m'y suis invitée, munie de l'expérimentation des logiques de l'un et de l'autre sur un terrain anthropologique

« autre », « étranger » qui n'est ni celui de l'un ni celui de l'autre, pour « crier » et « décrier » une différence culturelle qui y est pour quelque chose, voire pour grand-chose.

Cette thèse, au cours des années de sa réalisation, a vécu un concours de circonstances fort influent. Elle a vu la théorie bouger « à vue d'œil », presque aussi vertigineusement que le terrain sur lequel elle a travaillé. Sa longévité lui a permis de faire ce même constat de Puget (2008) selon lequel : « *L'insécurité sociale est souvent dénoncée comme si c'était une nouveauté et probablement est-ce le cas. Mais, par ailleurs, c'est aussi ce qui nous a permis à beaucoup d'entre nous de découvrir les failles des modèles identitaires et stables* », mieux, de le vivre et de conclure qu'en effet, « *il y a beaucoup à découvrir pour comprendre ce que comporte l'appartenance fragile au monde de tous les jours* » (p. 825). Et si cela relève de la difficulté et du défi quand on est dans le feu de l'action, cela devient chance et « cadeau » avec du recul car je n'aurais pas pu espérer meilleures stimulation et motivation. J'ai, par exemple, vécu une révolte populaire dans mon pays ayant amené un cortège de transformations inédites, de perturbations politiques, accéléré des mutations sociales et familiales, l'inédit a défilé en clinique des couples et des familles et a imposé un fonctionnement sur « terrain sismique », « au jour le jour » je dirais, où on ne savait pas si le prochain rendez-vous allait avoir lieu, si l'immeuble ou la rue n'allaient pas être fermés d'urgence pour instabilité sécuritaire ; le son des gyrophares atteignait le cabinet et ne laissait jamais quiconque indifférent... J'ai ainsi expérimenté l'écoute du terrain et de son trauma propre pour parler comme Géza Róheim (1972) et essayé de lire, sur terrain culturel sismique, ce que Kaës (1998) a défini comme cette « Troisième différence », la différence interculturelle. Si l'originalité de ce terrain était à résumer en une phrase, ce serait celle d'avoir donné à voir, sous l'impact de forts tiraillements politiques et de mouvements de décohésion sociale, de la différence culturelle au sein d'un même espace anthropologique. Les années de transition démocratique depuis la révolte ont été le théâtre d'une multitude et d'une diversité jamais vues d'identités, d'appartenances et de croyances, reliefs que la dictature avait aplati et dont la levée aussi désirée fut-elle, n'en était pas moins brusque et violente et avait donné bien « martel en tête » aux familles et aux professionnels de l'humain et du social où toute connaissance, tout outil préalablement acquis devait se réinterroger et se réinventer. J'y trouve écho chez Douville (1998) lorsqu'il écrit : « *En chacun de nous se font et se défont les liens à notre humanité symbolique, chacun est « otage » avant d'être acteur de l'échange – si tant est qu'il parvienne à le devenir. D'où cette nécessité de penser la modernité comme un temps*

collectif de remaniements identitaires en proie à des conflits de représentations et de souveraineté tout à fait intenses, et comme un cap de subjectivation pour chacun, traversée hétérogène des productions de symptômes et des modes de sublimation » (p. 43).

Cette recherche a, en effet, de plus en plus, pris la tournure d'une sorte de « Recherche-Action » car elle s'est accompagnée d'un engagement grandissant dont j'ai déjà parlé en introduction, au sein de l'Association Internationale de Psychanalyse de Couple et Famille. En coordonner aujourd'hui un Collège de Représentants multinational, me permettra, en plus de continuer à travailler sur les liens de couple et de famille, de percevoir l'impact de la différence culturelle dessus. C'est exactement là que s'inscrit mon projet postdoctoral : continuer à penser les liens de couple et de famille mais aussi ceux de groupes, penser la société, la politique, dans la différence culturelle et sous le regard, encore et toujours, d'une psychanalyse des liens.

Mais comme « *l'audace et le génie nécessaires aux transgressions des idées reçues n'assurent pas aux transgresseurs de pouvoir transmettre à leurs héritiers la possibilité de démanteler eux-mêmes la barrière déjà abattue* »¹, prévenait Aulagnier, pareille entreprise est à refaire et réinventer à chaque génération d'analystes devant « bricoler » face au Rubik's cube d'une condition postmoderne aux défis interminables. Je continuerai, dès lors, à marcher, « esprit de famille » oblige, en les interrogeant et laissant « gambader » loin d'eux aussi l'instinct épistémophile, sur les pas des aînés : « mère Puget » et « père Kaës » ; sans oublier, pour hommage, feu « oncle Berenstein » vu l'importance du lien avunculaire « du côté de chez moi ». Mieux vaut, en effet, faire dans l'humour, voire « la dissidence humoristique », dira Eiguer (2005), et « faire ensemble » car « *il reste encore un grand chapitre, un peu orphelin d'hypothèses, qui dépasse probablement le groupe et qui est celui de la subjectivité sociale* » (Puget, 2010, p.10) augmentée de la différence culturelle, surenchérisai-je, qui interpellera, avec de plus en plus d'insistance, la psychanalyse à l'avenir.

¹ Repéré le 27 octobre 2014 à http://www.quatrieme-groupe.org/institution/membres-et-participants/biographie/33#note_2

Bibliographie

- Abraham, N. & Torök, M. (1976). *Cryptonymie, le Verbier de l'Homme aux loups*. Paris : Aubier-Flammarion.
- Abraham, N. & Torök, M. (1987). *L'écorce et le noyau*. Paris: Flammarion, 1978.
- Achour-Kallel, M. & Mokdad-Zmitri, M. (2011). Entre prêt-à-penser et pensée à construire : Lectures psychanalytique et anthropologique en terrain tunisien. *Revue de l'Institut des belles lettres arabes, N° 208, 74e année, 231-253*. Tunis : IBLA.
- Algranti Fildier, B. (2009). Secret et transmission. L'ombre portée des messages énigmatiques. *Cahiers de psychologie clinique, n° 32*, p. 153-171
- Amiel-Lebigre, F. (1985). In Cottraux J., Bouvard M., Légeron P. (Eds.) *Méthodes et échelles d'évaluation des comportements*. Issy les Moulineaux : Ed EAP, 256-258.
- Amouroux, R. (2007). De l'entomologie à la psychanalyse. *Gesnerus, n° 64*, p. 219–230
- Anzieu, D. (1975). *Le groupe et l'inconscient*. Paris : Dunod.
- Anzieu, D. (1990). *L'épiderme nomade et la peau psychique*. Paris : les Editions du Collège de psychanalyse groupale et familiale.
- Aulagnier, P. (1984). *L'apprenti-historien et le maître-sorcier - Du discours identifiant au discours délirant*, Paris : Le fil rouge, PUF.
- Aulagnier, P. (1986). *Un interprète en quête de sens*. Paris : Ramsay.
- Avron, O. (1994). Inter-liaison rythmique : Effet de présence. In R. Kaës et al., *Les voies de la psyché*. (pp. 285-298). Paris : Dunod.
- Ben Miled, E. (1998). *Les tunisiennes ont-elles une histoire ?* ISBN - 9973 - 807 - 04 - 9
- Ben Rejeb, R. (2005). De quelques aspects de la famille et de l'adolescence dans le Maghreb actuel. In G. Decherf & E. Darchis (Eds.), *Crises familiales : violence et reconstruction*. (p. 233-246). Paris : In Press.

- Ben Rejeb, R. (2005). *Influence des rites culturels*. Communication présentée lors du colloque de la Société de Thérapie Familiale Psychanalytique d'Ile De France. (Paris, 22-23 Janvier).
- Ben Rejeb, R. (2005). Psychanalyse à l'université : l'expérience tunisienne. *Prologues*, N°33, p. 8-14.
- Ben Rejeb, R. (2007). Au commencement était la dette. In R. Ben Rejeb (Eds.), *La dette à l'origine du symptôme*. (p. 45-94). Paris : L'Harmattan.
- Ben Rejeb, R. (2010). « La psychanalyse en Tunisie » Approche historique et état des lieux. *Topique*, n° 110, p. 41-81.
- Ben Rejeb, R. (2013). La psychanalyse en terre d'Islam. Hommage aux travaux du Pr Mohamed Ghorbal. In R. Ben Rejeb (Eds.), *La Référence*. (pp. 163-227). La Manouba : Centre de Publication Universitaire.
- Benghozi, P. (2011). Maillage, démaillage, remaillage psychanalytique des liens. *Revue Internationale de Psychanalyse du Couple et de la Famille*, N° 9, p. 74-85.
- Bennani J. (2010). Psychanalyser au Maroc. *Topique*, 2010/1, n° 110, p. 7-21.
- Benslama, F. (2002). *La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*. Paris : Aubier.
- Benslama, F. (2003). « Nous ». *Le Coq-héron*, 2003/4 n° 175, p. 45-53.
- Berenstein I. & Puget J. (2008). *Psychanalyse du lien : Dans différents dispositifs thérapeutiques*. Ramonville Saint-Agne : Erès.
- Berenstein I. (2001). Psychanalyse. Méthode et applications. *Revue française de psychanalyse*, Vol. 65, p. 231-242.
- Berenstein I. (Mayo 2006). Teoria vincular y Psicoanálisis. *Actualizaciones en Psicoanálisis vincular, Serie Publicaciones de las Areas y Departamentos de APdeBA*, p. 15-26
- Berger, M. (1987). *Pratique des entretiens familiaux*. Paris : Presses Universitaires de France.

- Bergeret, J. & Dubor, P. (1972). Entretien avec le patient en psychologie pathologique. In J. Bergeret (Ed.), *Psychologie pathologique théorique et clinique*. (p. 115-121). Paris : Masson.
- Bergeret, J. & Houser, M. (2002). La famille et les aléas de l'Œdipe. *Revue Française de Psychanalyse, Tome LXVI Janvier-Mars*, 71-88.
- Bion, W. R. (1961). *Experiences in groups*, London: Tavistock Publications, trad. Fr. *Recherches sur les petits groupes*, Paris : PUF, 1965.
- Blanchard, A-M. & Savin, B. (2005). « Introduction », *Le Divan familial, N° 15*, p. 7-10
- Bouhdiba, A. (1975). *La sexualité en Islam*. Paris : PUF
- Boszormenyi-Nagy, I. & Framo, J. L. (1980). *Psychothérapies familiales : Aspects théoriques et pratiques*. Paris : PUF.
- Braconnier, A. (2010). *Protéger son soi pour vivre pleinement*. Paris : Odile Jacob.
- Brelet-Foulard, F. & Chabert, C. (dir.). (2005). *Nouveau manuel du TAT Approche psychanalytique*. Paris : Dunod.
- Brunschwig, H. (1997). La transmission transgénérationnelle: hommage d'une psychanalyste à la pensée systémique. *Journal de pédiatrie et de périnatalité, 10* (4), p. 229-233.
- Brusset, B. (1988). *Psychanalyse du lien, la relation d'objet*. Paris: Le Centurion.
- Brusset, B. (2006). Métapsychologie des liens et troisième topique. *Revue française de psychanalyse, Vol. 70*, p. 1213-1282.
- Caillot, J.-P. & Decherf, G. (1989). *Psychanalyse du couple et de la famille*. Paris : Editions APSYGEE.
- Carel, A. (2002). La perlaboration du générationnel. *Groupal, 11, Le générationnel et le familial*, p. 25-46
- Castoriadis Aulagnier, P. (1975). *La Violence de l'interprétation - Du pictogramme à l'énoncé*. Paris : Le fil rouge, PUF.

- Chabert, C. (1983). Modalités du fonctionnement psychique des adolescents à travers le Rorschach et le TAT. *Psychologie française* N° 28-2, 187-193.
- Chemama, R., & Vandermersch, B. (1998). *Dictionnaire de la psychanalyse*. Paris : Larousse-Bordas.
- Chouvier, B. (2000). Famille, secret et transmission. *Le divan familial*, N° 5, p. 165-175.
- Ciccone, A. (1997). Empiètement imagoïque et fantasme de transmission. In A. Eiguer et Coll., *Le générationnel. Approche en thérapie familiale psychanalytique*. Paris: Dunod, 151-185.
- Ciccone, A. (1999). *La transmission psychique inconsciente*. Paris : Dunod.
- Cuynet, P. (2001). Le stade du miroir familial. *Revue de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe*, 35, p. 127-137
- Cuynet, P. (2005). L'image inconsciente du corps familial. *Le Divan familial*, N° 15, p. 43-58
- Cuynet, P. (dir.). (2003). *Héritages. Les enjeux psychiques de la transmission*. Paris : L'Harmattan.
- Cyrułnik, B. (2000). *Les nourritures affectives*. Paris : Odile Jacob.
- Darchis, E. (2003). Aux sources de l'intimité. *Le Divan familial*, n°11, 89-101.
- Darchis, E., Granjon, E. & Hamel, C. (2007). « Introduction ». *Le Divan familial*, N° 18, p. 7-10.
- Decherf, G. (2005). Les principes de vie et de survie dans la famille. In G. Decherf & E. Darchis (dir.), *Crises familiales : violence et reconstruction*. pp. 23-68. Paris: In Press.
- Decherf, G., Knera, L & Darchis, E. (2003). *Souffrances dans la famille. Thérapie familiale psychanalytique d'aujourd'hui*. Paris : In Press Editions.
- Defontaine, J. (2002). L'incestuel dans les familles. *Revue Française de Psychanalyse*, Tome LXVI Janvier-Mars, p. 179-196.

- Delaroche, P. & Karray, H. (2010). Brève histoire de la psychanalyse en Tunisie. *Topique*, n° 110, p. 33-39.
- Deleuze, G. & Guattari, F. (1972). *L'Anti-oedipe : Capitalisme et Schizorhrénie*. Paris : Les éditions de Minuit.
- De Souza Campos Paiva, M. L. & Gomes, I. C. (2005). Une analyse psychanalytique de la conjugalité dans les mariages durant depuis 20 et 30 ans : Entretiens et TAT. *Le Divan familial*, n° 15, 219-234
- Diet, E. (2006). Perspectives complémentaristes sur le paradigme psychanalytique, *Connexions*, n° 85, p. 73-110.
- Djaït, H. (1974). *La personnalité et le devenir arabo-islamiques*. Paris : Editions du seuil.
- Douville, O. (1998). L'identité/altérité, Fractures et montages. Essai d'anthropologie clinique. Dans R. Kaës (dir.), *Différence culturelle et souffrances de l'identité* (p. 21-44). Paris : Dunod.
- Dupond, S. (2010). La capacité d'être seul : une ligne de développement. In *Seul parmi les autres. Le sentiment de solitude chez l'enfant et l'adolescent*. pp. 60-122. Ramonville Saint-Agne : éditions Erès.
- Dupré Latour, M. (2002). Le lien : repères théoriques. *Dialogue*, no 155, p. 27-40
- Durand, G. (1996). *Introduction à la mythodologie*. Paris : Albin Michel.
- Eaton, C. B. (1988). *The family apperception test: A study of the construct validity of a long and a short form*. Unpublished master's thesis, Wake Forest University, Winston-Salem, NC.
- Eiguer, A. (1987). L'objet transgénérationnel en thérapie familiale : l'ancêtre, sa circulation, la structure accueillante, l'effet pathologique. *Lieu d'enfance*, 11, 135-154. Trad. espagnole, *Rev. psicol. psicoter. grupo*, 1987, X, 2-3, 91-108.
- Eiguer, A. (1997). *Le générationnel. Approche en thérapie familiale psychanalytique*. Paris : Dunod.
- Eiguer, A. (1998). *Clinique psychanalytique du couple*. Paris : Dunod.

- Eiguer, A. (1999). *Du bon usage du narcissisme*. Paris : Editions Bayard.
- Eiguer, A. (2001). *La famille de l'adolescent le retour des ancêtres*. Paris : In Press Editions.
- Eiguer, A. (2004). *L'inconscient de la maison*. Paris : Dunod.
- Eiguer, A. (2005). L'humour dans les thérapies psychanalytiques de couple et famille. La dissidence humoristique. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 44.
- Eiguer, A. (2005). Le transgénérationnel entre dette et interdit. In G. Decherf & E. Darchis (dir.), *Crises familiales : violence et reconstruction*. Paris : In Press. p 87-103.
- Eiguer, A. (2009). La crise du couple : trois hypothèses théorico-cliniques alternatives. *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, n° 42, p. 113-127.
- Eiguer, A. (2009). Le lien aux animaux familiers et l'incestualité du quatrième type. *Le Carnet PSY*, n° 140, p. 32-38.
- Eiguer, A. (2010). Liens du couple et leur articulation avec la différence des genres. *Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille*, N° 7 - 2010/1, p. 16-25.
Cf. http://www.aipcf.net/web/doc/AIPCF_n7_1-2010-fr_2011215135445.pdf
- Ferchiou, S. (1992). *Hassab wa nassab. Parenté, Alliance et Patrimoine en Tunisie*. Marseille : Editions du CNRS.
- Ferenczi, S. (1924). *Thalassa : Psychanalyse des origines de la vie sexuelle*. Paris : Payot, 1968.
- Foulkes, S. H. (1970). *Psychothérapie et analyse de groupe*. Paris : Payot.
- Freud, S. (1890). Traitement psychique (traitement d'âme). In *Résultats, idées, problèmes, I*. Paris : Presses Universitaires de France, 1984.
- Freud, S. (1896). L'hérédité et l'étiologie des névroses. In *Névrose, psychose et perversion*. Paris : Presses Universitaires de France, 1973.
- Freud, S. (1898). Sur le mécanisme psychique de l'oubli. In *Résultats, idées, problèmes, I*. Paris : Presses Universitaires de France, 1984.

- Freud, S. (1899). Souvenirs d'enfance et souvenirs-écrans. In *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Paris : Payot, 2004.
- Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Paris : Gallimard, coll. « Idées », 1962.
- Freud, S. (1907). Les explications sexuelles données aux enfants. In *La vie sexuelle*. Paris : Presses Universitaires de France, 2002.
- Freud, S. (1909). Le roman familial des névrosés. In *Névrose, psychose et perversion*. Paris : Presses Universitaires de France, 1973.
- Freud, S. (1912). Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse. In *La vie sexuelle*. Paris : Presses Universitaires de France, 2002.
- Freud, S. (1913). *Totem et tabou*. Paris : Editions Payot et Rivages, 2001.
- Freud, S. (1914). Pour introduire le narcissisme. In *La vie sexuelle*. Paris : Presses Universitaires de France, 2002.
- Freud, S. (1915). Ephémère destinée. In *Résultats, idées, problèmes, I*. Paris : Presses Universitaires de France, 1984.
- Freud, S. (1916). Une relation entre un symbole et un symptôme. In *Résultats, idées, problèmes, I*. Paris, Presses Universitaires de France, 1984.
- Freud, S. (1917). Deuil et mélancolie. In *Œuvres Complètes de Freud - Psychanalyse*, vol. 13, Paris, PUF, 1988.
- Freud, S. (1918). Le tabou de la virginité. In *La vie sexuelle*. Paris : Presses Universitaires de France, 2002.
- Freud, S. (1921). Psychologie des foules et analyse du moi. In *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot, 1981,
- Freud, S. (1923). L'organisation génitale infantile. In *La vie sexuelle*. Paris : Presses Universitaires de France, 2002.
- Freud, S. (1923). La disparition du complexe d'œdipe. In *La vie sexuelle*. Paris : Presses Universitaires de France, 2002.

- Freud, S. (1927). Le fétichisme. In *La vie sexuelle*. Paris : Presses Universitaires de France, 2002.
- Freud, S. (1930). *Le malaise dans la culture*. Paris : Quadrige / Presses Universitaires de France, 1995.
- Freud, S. (1931). Des types libidinaux. In *La vie sexuelle*. Paris : Presses Universitaires de France, 2002.
- Freud, S. (1931). Sur la sexualité féminine. In *La vie sexuelle*. Paris : Presses Universitaires de France, 2002.
- Freud, S. (1939). *L'homme Moïse et la religion monothéiste*. Paris : Gallimard, 1986.
- Freud, S. (1968). *Métapsychologie*. Paris: Editions Gallimard, 1915.
- Freud, S. (2004). « Deuil et mélancolie », Extrait de Métapsychologie. *Sociétés*, 2004/4 no 86, p. 7-19.
- Fromm, E. (1971). *La crise de la psychanalyse : essais sur Freud, Marx et la psychologie sociale*. Paris : éditions Anthropos.
- Gambini, I. (2005). Le négatif dans la transmission familiale. *Le Divan familial*, N° 14, p. 99-110
- Garcia Badaracco, J. E. (2003). *Psychanalyse multifamiliale : les autres en nous et la découverte du vrai soi-même*. Paris : In Press Editions.
- Géraud, M-O. ; Leservoisière, O. & Pottier, R. (2000). *Les notions clés de l'ethnologie*. Paris : Armand Colin.
- Ghorbal, M. (1981). La personnalité maghrébine, Noyau arabo-islamique. *L'information psychiatrique*, Vol. 57, N°4. 419-450
- Ghorbal, M. (1983). « Aspect spécifique de l'activité psychique du maghrébin », *L'évolution psychiatrique*, Tome 48, Fasc.3. 733-755
- Gimenez, G. (2005). Les hallucinations, expression d'un impensé familial, *Le divan familial*, N°15, p. 153-165.
- Granjon E. (1987). La TFP : un processus de réétayage groupal, *Dialogue n° 98*, Érès.

- Granjon, E. (2005). L'enveloppe généalogique familiale. In G. Decherf & E. Darchis (dir.), *Crises familiales : violence et reconstruction*. (pp. 69-86). Paris : In Press.
- Granjon, E. (2006). Le jeu en thérapie familiale psychanalytique. *Le divan familial*, n° 16, p. 45-60
- Green, A. (1983). *Narcissisme de vie Narcissisme de mort*. Paris : Les Editions de minuit.
- Green, A. (2002). *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Guérin, Ch. (1990). Une préfiguration externe du Moi-peau : Le linge, interface entre la mère et son bébé. In D. Anzieu (dir.), *L'épiderme nomade et la peau psychique*. (p. 145-147). Paris : Les éditions du collège de psychanalyse groupale et familiale.
- Guyotat, J. (1980). *Mort, naissance et filiation*. Paris : Masson.
- Guyotat, J. (1994). Sujet de la filiation – Filiation du sujet. *Revue internationale de psychopathologie*, 13, 5-14.
- Guyotat, J. (1995). *Filiation et logique du lien*. Paris : PUF.
- Guyotat, J. (2002). Le concept de lien de filiation : intérêt clinique et culturel. *Groupal*, 11, p. 7-24.
- Hermann, I. (1972). *L'instinct filial*. Paris : Denoël.
- Howe, D. (2011). *Attachment across the life course*. London: Palgrave.
- Jaitin R. (2002). Théories et méthodes de formation à l'école de Pichon Rivière (Buenos Aires). *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 39, 141-179.
- Jaitin R. (2006). La thérapie familiale psychanalytique- Les recherches de l'école argentine: Enrique Pichon Rivière. *Dialogue*, 172, pp. 73-87.
- Jaitin, R. (2008). Hommage : Armando Bauleo, Emilio Rodrigué, Fernando Ulloa. Figures mythiques de la psychanalyse groupale et institutionnelle en Argentine. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 51, p. 165-173.

- Jaitin, R. (2013). Construction identificatoire en psychanalyse familiale. Complexes et imagos. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, (1), 35-46.
- Jakobson, R. (1963). *Essai de linguistique générale*. Paris : Minuit.
- Jeddi, E. (2010). *Filiation et altérité, psychanalyse et malaise dans la psychiatrie*. Montréal : Liber.
- Joubert, C. (2002). Le destin du traumatique dans le générationnel en thérapie familiale psychanalytique. *Perspectives Psy*, volume 41, n° 4, p. 109-112.
- Joubert, C. (2004). Psychanalyse du lien familial. *Le Divan familial*, N° 12, p. 161-176.
- Joubert, C. (2007). Le rôle du transgénérationnel dans le lien de couple. *Le Divan Familial*, N° 18, p. 69-79.
- Joubert, C. (2011). La théorie du lien, Esquisse d'une metapsychologie du lien, *Psicoanálisis e Intersubjetividad*, 9,1. <http://www.intersubjetividad.com.ar>.
- Kaës, R. & Faimberg, H. (2003). *Transmission de la vie psychique entre générations*. Paris : Dunod.
- Kaës, R. (1976). *L'appareil psychique groupal*. Paris : Dunod.
- Kaës, R. (1984). *Fantasme et formation*. Paris : Dunod.
- Kaës, R. (1989). Le pacte dénégatif dans les ensembles transsubjectifs. In *Le négatif : figures et modalités*. (pp. 101-136). Paris : Dunod.
- Kaës, R. (1994). *Les voies de la Psyché. Hommage à Didier Anzieu*. Paris : Dunod.
- Kaës, R. (1996). *Souffrance et psychopathologie des liens institutionnels*. Paris : Dunod.
- Kaës, R. (1998). Différence culturelle, souffrance de la langue et travail du préconscient dans deux dispositifs de groupe. Dans R. Kaës (dir.), *Différence culturelle et souffrances de l'identité* (p.45-87). Paris : Dunod
- Kaës, R. (1998). Introduction : Une différence de troisième type. Dans R. Kaës (dir.), *Différence culturelle et souffrances de l'identité* (p.1-19). Paris : Dunod

- Kaës, R. (1999). *Les théories psychanalytiques de groupe*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Kaës, R. (2005). Pour inscrire la question du lien dans la psychanalyse. *Le Divan familial*, n° 15, 73-94
- Kaës, R. (2006). La matrice groupale de la subjectivation : les alliances inconscientes. In Richard, F. & Wainrib, S. (dir.). *La subjectivation*. pp. 139-162. Paris : Dunod.
- Kaës, R. (2007). *Un singulier pluriel. La psychanalyse à l'épreuve du groupe*. Paris : Dunod.
- Kaës, R. (2009). *Les alliances inconscientes*. Paris : Dunod.
- Kleiman, S. (2005). Le lien parento-filial comme un lien d'hospitalité. *Le Divan familial*, n° 15, 31-42.
- Klein, M. (2004). *Deuil et dépression*. Paris : Editions Payot & Rivages, 1947.
- Klein, M. (2006). *Le complexe d'Œdipe*. Paris : Editions Payot & Rivages, 1947.
- Kridis, N. (1999). *Communication et systémique*. Tunis : Sud Editions.
- Lacan, J. (1956-1957). La relation d'objet, *Le Séminaire*, liv. IV. Paris : Editions du Seuil, 1994.
- Lacan, J. (1966). *Ecrits I*. Paris : Editions du Seuil.
- Lacoste-Dujardin, C. (1985). *Des mères contre des femmes : Maternité et patriarcat au Maghreb*. Paris : La Découverte.
- Laplanche, J. (1987). *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*. Paris : PUF.
- Lemaire, J.-G. (1998). L'entretien clinique avec le couple et la famille. In C. Cyssau (Ed.), *L'entretien en clinique*. pp. 255-271. Paris : In Press.
- Lemaire, J.-G. (1998). *Les mots du couple*. Paris : Editions Payot & Rivages.
- Lioger, R. (2002). *La folie du Chaman Histoire de l'ethnopsychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France.

- Loncan, A. (2006). Travail du jeu et retissage d'un roman familial quand la filiation paternelle est désertée. *Le Divan familial*, N° 16, p. 117-136.
- Lundquist, A. (1987). *A projective approach to family systems assessment: A preliminary validity study of the family apperception test*. Unpublished master's thesis, Wake Forest University, Winston-Salem, NC.
- Maisondieu, J. & Métayer, L. (1986). *Les thérapies familiales*. Paris : Presses Universitaires de France.
- McDougall, J. (1982). *Théâtres du Je*. Paris : Editions Gallimard.
- Michel, L. (2004). « Éditorial » Le social, un oublié de la métapsychologie ? *Psychothérapies*, Vol. 24, p. 181-182.
- Mokdad, M. (2002). *Image du corps de femmes ménopausées à travers le Rorschach* (Mémoire de maîtrise inédit). Université de Tunis, Tunis, Tunisie
- Mokdad, M. (2005). *Transgénérationnel, intergénérationnel et travail de sexualité*. (Mémoire de mastère inédit). Université de Tunis, Tunis, Tunisie
- Mokdad, M. (2006, août). « *Crypte, ouvre-toi* » ! A propos du contenu du reliquaire généalogique. Conférence plénière présentée au 2^{ème} congrès international de thérapie familiale psychanalytique de l'AIPCF « La part des ancêtres, le transgénérationnel dans les thérapies psychanalytiques du couple et de la famille », Montréal, Québec, Canada.
- Mokdad, M. (2006, février). « *Fantôme si tu es là, manifeste-toi ! Aléas de la référence à son transgénérationnel* ». Communication présentée au 6^{ème} colloque international de l'Unité de Recherche en Psychopathologie Clinique (URPC) « La référence », Carthage, Tunisie.
- Mokdad, M. (2007). « *Crypte, ouvre-toi !* » A propos du contenu du reliquaire généalogique. *Le Divan familial*, n° 19, 75-88. Paris : Editions In press.
- Mokdad, M. (2007). « Un pour toutes, Toutes pour un » : de la co-maternité comme maltraitance ». *Champs : psychopathologies et clinique sociale*, Volume 3, n° 5, 59-69. Alger : m, éditeur.

- Mokdad, M. (2008, février). *Lien généalogique, lien filial, lien paternel : A propos de W. Shakespeare*. Communication présentée au 8^{ème} colloque international de l'Unité de Recherche en Psychopathologie Clinique (URPC) « La paternité », Carthage, Tunisie.
- Mokdad, M. (2008, juillet). *Vénus, Cupidon et Psyché : « Bel-Oedipe » et marques de la violence, sur le couple, des histoires familiales et généalogiques*. Communication présentée au 3^{ème} congrès international de thérapie familiale psychanalytique de l'AIPCF « Violences dans les couples et les familles contemporains. Un défi pour la psychanalyse familiale », Barcelone, Espagne.
- Mokdad, M. (2012, juillet). *Quand la psychanalyse du lien défie le « divan » de Procuste*. Communication présentée au 5^{ème} congrès international de psychanalyse de couple et de famille de l'AIPCF « La psychanalyse face aux familles et aux couples du 21^e siècle », Padoue, Italie.
- Mokdad, M. (2012, septembre). *Couple et amphi mixie transgénérationnelle : Tel un thaumatrope*. Communication présentée aux quatrièmes Rencontres Internationales de Psychanalyse Familiale de l'AFREFI-Céphéide « Le couple dans la famille », Gaillac, France.
- Mokdad, M. (2014, août). *A propos du corps dans le lien : Pistes de réflexion sur la théorie et la clinique*. Communication présentée au 6^{ème} congrès international de psychanalyse de couple et de famille de l'AIPCF « Corps, famille et couple », Bordeaux, France.
- Mokdad, M. (2014, avril). *Le prince et le pauvre : Du mythe au roman familial*. Communication présentée au 12^{ème} colloque international de l'Unité de Recherche en Psychopathologie Clinique (URPC) « Les mythes », Carthage, Tunisie.
- Mokdad, M. (2014, septembre). *Le fraternel aux prises avec le familial et le social : Son implication dans les divers espaces de la constitution subjective*. Communication présentée aux cinquièmes Rencontres Internationales de Psychanalyse Familiale de l'AFREFI-Céphéide « Les liens fraternels entre rivalité, complicité et protection », Gaillac, France.

- Moreno, J. L. (1965). *Psychothérapie de groupe et psychodrame : Introduction théorique et clinique à la socianalyse*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Murray, H. A. (1950). *Thematic Apperception Test*. Paris : Editions du Centre de Psychologie Appliquée.
- Nachin, C. (1986). Le travail du fantôme au sein de l'inconscient. In P. Fédida & J. Guyotat (Eds.), *Mémoires, Transferts*. (p. 31-36). Paris : G.R.E.U.P.P.
- Nachin, C. (1995). Du symbole psychanalytique dans la névrose, la crypte et le fantôme : Essai de synthèse clinique et métapsychologique à partir des découvertes de Nicolas Abraham et de Maria Torok. In S. Tisseron & al. (Eds.), *Le psychisme à l'épreuve des générations*. pp.49-78. Paris : Dunod.
- Neri, C. (1997). *Le Groupe : Manuel de psychanalyse de groupe*. Paris : Dunod.
- Nicolo, A. M. (2011). Editorial. *Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille*, N° 9, p. 3-5.
- Palacio Espasa, F. (2000). La place de la parentalité dans les processus d'organisation psychique chez l'enfant. *Psychologie clinique et projective*, 6, 15-29.
- Pichon-Rivière, E. (1985). *Teoría del Vínculo*. Buenos Aires : Ediciones Nueva Visión.
- Pichon-Rivière, E. (1987). *El Proceso Creador, (Del psicoanálisis a la psicología Social, III)*, Buenos Aires, Ediciones Nueva Visión, 2001.
- Pichon-Rivière, E. (1995). *Psychanalyse et psychologie sociale, Revue de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe*. Paris: Erès.
- Pichon-Rivière, E. (2004). *Théorie du lien suivi de Le processus de création*. Ramonville Saint-Agne: Erès.
- Pierron J.-P. (2005). L'esprit de famille ou l'hospitalité généalogique. *Le Divan familial*, N° 14, p. 181-193.
- Pontalis, J.-B. (1973). L'insaisissable entre deux. In J.-B. Pontalis (Ed.), *Bisexualité et différence des sexes*. (p. 15-29). Paris : Gallimard.
- Puget, J. (2004). Penser la subjectivité sociale. *Psychothérapies*, Vol. 24, p. 183-188

- Puget, J. (2005). Dialogue d'un certain genre avec René Kaës à propos du lien. *Le Divan familial*, N° 15, p. 59-71.
- Puget, J. (2008). Le sujet du monde, le monde du sujet. Ce qui s'impose. *Revue française de psychanalyse*, Vol. 72, p. 815-825
- Puget, J. (2010). Introduction. In M. Pichon, H. Vermorel, R. Kaës et al, *L'expérience du groupe. Approche de l'œuvre de René Kaës*. (p. 9-11). Paris : Dunod.
- Racamier P.-C. (2003). L'engrènement. In *Groupal, 14, Le couple et l'incestualité*, p.199.
- Racamier, P.-C. (1995). *L'inceste et l'incestuel*, Paris, Les Editions du Collège.
- Rambeau, J. (2002). Un signalement peut-il faire acte thérapeutique ? *Le Coq-héron*, n° 169, p. 23-28.
- Rand, N. & Torok, M. (1995). *Questions à Freud : du devenir de la psychanalyse*. Paris : Flammarion.
- Rand, N. (2001). *Quelle psychanalyse pour demain ? Voies ouvertes par Nicolas Abraham et Maria Torök*. Ramonville Saint-Agne : éditions Erès.
- Richard, F. & Wainrib, S. (2006). *La subjectivation*. Paris : Dunod.
- Rivière, C. (1995). *Introduction à l'anthropologie*. Paris : Hachette.
- Robert, P. (2005). Les liens de couple. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, N° 45, p. 159-165.
- Rodet, C. (2003). *La transmission dans la famille : secrets, fictions et idéaux*. Paris : Editions L'Harmattan.
- Roheim, G. (1972). *Anthropologie et psychanalyse*. Paris : Gallimard.
- Rosolato, G. (1989). Le négatif et son lexique. In *Le négatif : figures et modalités*. (pp. 9-22). Paris : Dunod.
- Rouchy, C. (1995). Secret intergénérationnel : transfusion, gardien, résurgence. In S. Tisseron & al. (dir.), *Le psychisme à l'épreuve des générations*. pp. 145-174. Paris : Dunod.

- Roussillon, R. (1989). Le pacte dénégatif originaire, le domptage de la pulsion et l'effacement. In *Le négatif : figures et modalités*. pp. 137-153. Paris : Dunod.
- Roussillon, R. (2002). La capacité d'être seul en présence du couple. *Revue Française de Psychanalyse, Tome LXVI Janvier-Mars*, 8-20.
- Ruffiot, A. (1981 a). Appareil psychique familial et appareil psychique individuel. Hypothèse pour une onto-éco-genèse, *Dialogue*, 72, 31-43.
- Ruffiot, A. (1990). *La thérapie familiale psychanalytique*. Paris : Dunod.
- Ruiz Correa, O. B. (2009). Un hommage pluriel. *Connexions*, n° 91, p. 211-214.
- Sabsay Foks, G. (2004). Des rapports entre la psychiatrie et la psychanalyse en Argentine, *Topique* n° 89, p. 15-21
- Sahli, S. (1995). *Famille et état en Tunisie*. Tunis : Centre de documentation nationale.
- Schützenberger, A. A. (1993). *Aïe, mes aïeux!*. Paris : Desclée de Brouwer / La Méridienne.
- Schützenberger, A. A. (2005). *Ces enfants malades de leurs parents*. Paris : Editions Payot & Rivages.
- Shentoub, V. (1996). *Manuel d'utilisation du TAT. Approche psychanalytique*. Paris : Dunod.
- Sibony, D. (1986). Transmission d'inconscient et généalogie. In P. Fédida & J. Guyotat (Eds.), *Mémoires, Transferts*. (pp. 57-68). Paris : G.R.E.U.P.P.
- Si Moussi, A. (2013). Référence scientifique et référence culturelle. Quelles issues pour nos subjectivités ? In R. Ben Rejeb (dir.), *La Référence*. pp. 85-99. La Manouba : Centre de Publication Universitaire.
- Solis-Ponton, L. (2002). *La parentalité : Défi pour le troisième millénaire*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Sommantico, M. & Boscaino, D. (2007). Génogramme et choix du partenaire en thérapie psychanalytique de couple. *Le Divan familial, N° 18*, p. 81-92.

- Sommantico, M. (2011). Pour une définition psychanalytique du lien. *Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille*, N° 9, p. 36-41.
- Sotile, W. M., Julian III, A., Henry, S. E. & Sotile, M. A. (1999). *Family Apperception Test, Manuel*. Paris : Les Editions du Centre de Psychologie Appliquée.
- Théry, I. (1998). *Couple, filiation et parenté aujourd'hui : Le droit face aux mutations de la famille et de la vie privée*. Paris : Editions Odile Jacob.
- Tisseron S. (2002). La rivalité, pourquoi faire ? *Le Divan familial*, N° 9, p. 25-33.
- Tisseron, S. (1986). Généalogie, honte et transfert. In P. Fédida & J. Guyotat (dir.), *Mémoires, Transferts*. pp. 137-141. Paris : G.R.E.U.P.P.
- Tisseron, S. (1995). Introduction : La psychanalyse à l'épreuve des générations. In S. Tisseron & al. (dir.), *Le psychisme à l'épreuve des générations*. p. 1-22. Paris : Dunod.
- Tisseron, S. (1995). Les images psychiques entre les générations. In S. Tisseron & al. (dir.), *Le psychisme à l'épreuve des générations*. pp.123-144. Paris : Dunod.
- Tisseron, S. (1996). *Secrets de famille Mode d'emploi*. Paris : Ramsay.
- Tisseron, S. (1999). *Comment l'esprit vient aux objets*. Paris : Aubier.
- Tisseron, S. (2001). *L'intimité surexposée*. Paris : Editions Ramsay.
- Tisseron, S. (2003). Le désir « d'extimité » mis à nu. *Le Divan familial.*, 11, 53-62.
- Tisseron, S. (2004). *Le réel et ses images : le désir de confondre*. Communication présentée lors du quatrième colloque international de l'Unité de recherche en psychopathologie clinique. (Tunis, 6-7 Février).
- Tisseron, S. (2005). *Familles et institutions, le choc des cultures*. Communication présentée lors du colloque de la Société de Thérapie Familiale Psychanalytique d'Ile De France. (Paris, 22-23 Janvier).
- Tisseron, S. (2005). *Psychanalyse de l'image. Des premiers traits au virtuel*. Paris : Dunod.

- Tisseron, S. (2006). Les objets et leurs enjeux dans la séance de thérapie familiale psychanalytique. *Le Divan familial*, N° 16, p. 97-106.
- Winnicott, D. W. (1957). *L'enfant et sa famille : les premières relations*. Paris : Editions Payot & Rivages, 2002.
- Winnicott, D. W. (1975). *Jeu et réalité*. Paris: Editions Gallimard, 1971.
- Winnicott, D.W. (1958b). La capacité d'être seul. In : *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Payot, p.205 à 213.
- Wolberg, L. R. & Aronson, M. L. (1981). *Group and family therapy*. New York: Brunner/Mazel Publishers.
- Yahyaoui, A. (1997). *Thérapie familiale ethnopsychanalytique et cadre interculturel : travail avec le couple, la fratrie et le groupe-famille*. Thèse de Doctorat, Faculté des sciences humaines et sociales, Université de Tunis.
- Yahyaoui, A. (2003). « Fratrie en chantier » Relations en souffrance et force du lien. *Le Divan familial*, N° 10, p. 107-122.
- Yahyaoui, A. (2005). Enveloppes culturelles et souffrance familiale. In G. Decherf & E. Darchis (dir.), *Crises familiales : violence et reconstruction*. pp. 217-231. Paris : In Press.
- Zannad, T. (1984). *Symboliques corporelles et espaces musulmans*. Tunis : Horizon maghrébin, Ceres productions.
- Zonabend, F. (1986). Les territoires de la mémoire familiale. In P. Fédida & J. Guyotat (dir.), *Mémoires, Transferts*. pp. 69-79. Paris : G.R.E.U.P.P.
- Zonabend, F. (2001). Prénom, temps, identité. *Spirale*, n° 19, p. 41-49.
- Zuk, G.H. & Rubinstein, D. (1980). Revue des concepts consacrés à l'étude et au traitement des familles des schizophrènes. In I. Boszormenyi-Nagy & J. L. Framo (dir.), *Psychothérapies familiales*. pp. 25-54. Paris : PUF.

RÉSUMÉ

La psychanalyse est-elle épistémologiquement dans l'impasse ? Les « Japonais » (Lacan) ou encore les Arabes ne sont-ils pas « psychanalyzables » ? Ce sont deux malaises qui ont concomitamment motivé cette recherche. Celle-ci découvre alors la « psychanalyse du lien » à laquelle elle suppose un potentiel de résolution de la double crise de la psychanalyse : celle qui lui est intrinsèque et a trait à sa longévité et celle de la rencontre entre cette dernière et des champs opérationnels d'accueil. Analyser les liens plutôt que des sujets en lien révolutionne la métapsychologie classique en la décentrant du pur intrapsychique, lénifiant ainsi son panindividualisme et promettant une « rencontre équitable » entre la psychanalyse et son terrain d'accueil, le tunisien en l'occurrence. La pratique de ce « paradigme » auprès de couples et de familles tunisiens en situations de recherche et de consultation, alternant au besoin, entretiens individuel, de couple et de famille, génosociogramme commenté, FAT ou encore TAT, permet de déceler des configurations liennaires récurrentes et caractéristiques colorant, par l'Instance culturelle (Kaës, 1998), l'espace du lien. Sont alors identifiés et définis les Objets-reliques, la Co-maternité et le Bel-Oedipe comme émergents du contexte informant respectivement sur les liens généalogique, parento-filial et de couple. C'est ainsi qu'une psychanalyse des liens de couple et de famille ouvre la voie à une lecture conjointe de trois espaces intra, inter et transsubjectif où le travail de subjectivation « se déroule » en même temps qu'elle incite à s'interroger sur les liens, leur nouage et défaillances aux prises avec le contexte culturel .

MOTS CLÉS

Psychanalyse du lien – Couple – Famille – Transgénérationnel – Constitution subjective – Instance culturelle – Objets-reliques – Co-maternité – Bel-Œdipe – Principe de synergie.

TITLE:

Psychoanalytic approach of links in couple and family: The subjectivation work in tunisian context.

ABSTRACT

Is psychoanalysis epistemologically deadlocked? Aren't the "Japanese" (Lacan) or the Arabs "psychoanalyzable"? These are two discomforts that simultaneously motivated this research. It found out the "link psychoanalysis" in which it supposes a potential to resolve the double crisis of psychoanalysis: the intrinsic one related to its longevity and that of the encounter between the latter and the operational hosting fields. Analysing the link rather than subjects in link revolutionized classical metapsychology by offsetting the pure intrapsychic thus soothing its panindividualism and promising an « equitable encounter » between psychoanalysis and its host ground, the tunisian one in this case. The practice of this « paradigm » with tunisian couples and families in contexts of research and consultation, alternating, on need, individual, couple and family interviews, commented genosociograms, FAT or TAT allowed to detect recurrent and characteristic link configurations, in which Cultural Instance (Kaës, 1998) colours neatly the link space. Thus, could be identified and defined the Relic objects, Co-motherhood and Oedipus-in-law as context emergents informing respectively about genealogical, parental-filial and couple links. That is how a couple and family link psychoanalysis paves the way to a joint reading of three spaces: intra, inter and transsubjective where the subjectivation work occurs. At the same time, it raises questions about link-knitting and failures dealing with the cultural context.

KEY WORDS

Link Psychoanalysis – Couple – Family – Transgenerational – Subjective constitution - Cultural Instance – Relic objects – Co-motherhood – Oedipus-in-law – Principle of synergy.

